

Conserver la Couverture pour servir
de titre.

REVUE SPIRITUALISTE

JOURNAL

PRINCIPALEMENT CONSACRÉ

A L'ÉTUDE DES FACULTÉS DE L'ÂME

ET À LA

DÉMONSTRATION DE SON IMMORTALITÉ

PAR L'EXAMEN RAISONNÉ

des divers genres de manifestations *médianimiques* et de phénomènes psychiques, présents ou passés, tels que les tables tournantes et parlantes, les communications directes ou indirectes des esprits, les apparitions, les visions, les possessions, le somnambulisme, l'extase, la prévision, le pressentiment, la seconde vue, la vue à distance, la divination, la pénétration, la soustraction et la communication de pensée, etc., etc.

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE SPIRITUALISTES ET DE *mediums*,

Et publié par

Z. PIÉRART,

EX-RÉDACTEUR EN CHEF DU JOURNAL DU MAGNÉTISME,

Membre de diverses Sociétés savantes.

TOME PREMIER.

PARIS.

BUREAU PROVISOIRE, RUE DE LA BANQUE, 5.

(Entrée par la Galerie Vivienne.)

1858.

(5)

MANIFESTE SPIRUALISTE.

APPEL D'UNE SOCIÉTÉ DE SPIRUALISTES DE PARIS A TOUS LES
SPIRUALISTES, A TOUS LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ DE
FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

Une philosophie matérialiste, en dépit de l'histoire, de toutes les traditions religieuses, au mépris d'un sentiment inné dans le cœur de presque tous les hommes, et nonobstant le consentement unanime des nations, avait nié l'existence de l'âme. L'âme n'existe pas, avait-elle dit : jamais on ne l'a vue, ni touchée, ni sentie ; jamais aucun anatomiste ne l'a rencontrée sous le scalpel. A cette philosophie aveugle, qui, au milieu de toutes les manifestations de l'ordre spirituel, déclarait n'admettre que l'existence des choses tangibles, à ces apôtres du sensualisme, des preuves palpables, irréfragables de l'existence de l'âme ont été données. Les phénomènes du magnétisme et du somnambulisme, retrouvés et mis en lumière par Mesmer et Puységur, sont apparus et ont converti tous les hommes de bonne foi qui en ont été témoins. Mais si l'âme existe, se sont écriés les partisans quand même de la matière, rien n'annonce qu'elle soit immortelle. A ces nouvelles négations, la Providence s'est encore chargée de répondre par des faits de l'ordre même de ceux auxquels seuls ont foi les philosophes matérialistes. Elle a permis que les mânes de personnes très-bien connues sur la terre se manifestassent à nos sens de mille manières diverses, souvent à notre insu, contre notre volonté, nos désirs, pour nous révéler des choses cachées, auxquelles nous pensions le moins, ou pour nous entretenir de secrets intimes, d'affections de cœur. On a vu, entendu ou senti l'existence de forces, de volontés, de mains ou d'intelligences invisibles : enlevant et transportant des personnes et des objets, jouant de divers instruments, chantant, parlant, frappant dans des tables, causant des bruits, des fusillades, faisant apparaître des mains, des lumières, donnant toutes sortes de preuves d'identité, agitant des sonnettes, éteignant et rallumant

des bougies, se mettant en contact avec des personnes vivantes, commettant des espiégleries et des voies de fait, écrivant dans des tiroirs fermés à clef, sur des mausolées, des socles de statues, apportant des lettres, des tableaux, guérissant des malades, donnant des avis médicaux, composant des vers, des dissertations scientifiques ou philosophiques, traçant des discours dans des langues mortes ou inconnues des assistants, etc. (1).

Tels sont, en effet, les faits qu'il a été donné à notre époque de voir clairement, d'une manière manifeste, en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, dans le monde entier. Qui n'a entendu parler des manifestations étranges, des phénomènes inouïs arrivés en si grand nombre aux Etats-Unis et même à Paris? qui n'a entendu, enfin, parler de M. Home?

Ces faits nullement isolés, puisqu'on les retrouve partout dans l'histoire et chez tous les peuples et qu'ils ont formé le principal domaine de toutes les religions, le fond commun de presque toutes les anciennes philosophies, et l'idée mère de tant de sectes diverses, ont donné gravement à réfléchir aux esprits sérieux, aux hommes de bonne foi. Beaucoup ont été portés à les étudier attentivement, à en expliquer la nature à en reconnaître la source.

Presque tous y ont vu une preuve irrécusable, éclatante de l'immortalité de l'âme.

Aujourd'hui, il y a çà et là sur le globe et notamment en Amé-

(1) L'espace nous manque pour citer, à l'égard de ces faits, des témoignages authentiques, pour administrer la preuve de leur vérité. Les personnes qui se sont donné le temps et le soin d'étudier attentivement tous les phénomènes spiritualistes du passé comme ceux des temps présents, d'assister à des expériences ou de les provoquer par elles-mêmes, ne révoqueront nullement en doute nos assertions. Quant aux autres, nous les renvoyons à la plupart des journaux, à des publications spéciales, aux cinq derniers volumes du *Journal du Magnétisme*, aux nombreux journaux spiritualistes d'Amérique, notamment au *Spiritual Telegraph*, de New-York; à *l'Age of Progress*, de Buffalo; au *New England Spiritualist*, de Boston; à *l'Illuminati de Cleveland* (Ohio); au *Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans*; au *Spiritualista*, de Caracas (Venezuela), etc. Nous les renvoyons aussi au *Journal de l'Âme*, de Genève; au *The British Spiritual Telegraph*, de Keighley (Angleterre), et surtout au recueil d'attestations, de certificats signés de mille noms divers et honorables qu'a mis dernièrement au jour, à Stuttgart, le savant docteur Hornung, sous le titre de: *Henrich Heine der Unsterbliche Eine Mahnung aus dem Jenfeits*, etc.

rique des groupes d'hommes convaincus, pour qui il est clairement démontré que l'âme est antérieure au corps et lui survit, qu'elle parcourt, qu'elle connaît, dans l'immensité du temps et de l'espace, une suite d'existences, d'expiations, d'épurations en raison de ses mérites, de ses actions, de la voie qu'elle s'est librement tracée aux différentes époques de l'éternité. Pour ces hommes, il est également démontré que les âmes, selon la région morale qu'elles habitent, selon leur nature et les milieux terrestres qui les sollicitent, peuvent, dans des circonstances données et sous l'empire de certaines lois, qu'on croit maintenant connaître, se manifester à nos sens. Pour le plus grand nombre enfin, il est prouvé, conformément aux plus belles conclusions de la philosophie de l'histoire, que Dieu n'a pas seulement parlé aux anciens, qu'il n'y a pas eu qu'une seule révélation dans le temps, mais qu'il en est de continuelles et de progressivement conformes aux besoins, aux lumières, aux tendances de l'humanité, que le principal moyen de ces révélations sont les esprits célestes ou supérieurs, c'est-à-dire les âmes épurées avec qui nous pouvons être en communication selon le degré plus ou moins élevé de nos aspirations personnelles ou collectives, en proportion du développement plus ou moins parfait de nos qualités morales, de nos facultés animiques.

Placées devant des preuves, des vérités d'un tel ordre, les personnes qui avaient été à même de s'en convaincre n'ont pu s'empêcher de les proclamer. Elles ont été pour elles des signes providentiels annonçant l'approche d'une grande régénération morale et religieuse. Une propagande s'est faite et de toutes parts des groupes se sont formés pour l'étude et la vérification de l'idée spiritualiste. Aujourd'hui en Amérique, en Allemagne, en Italie, en Angleterre et en Suisse, des sociétés, des associations existent dans ce but, et on y a vu surgir des milliers de volumes consacrés à l'examen et à la défense de la vérité nouvelle. Dix-huit journaux spéciaux aux États-Unis, un en Suisse, plusieurs en Angleterre, en entretiennent chaque jour des milliers de lecteurs. La France, ce foyer des sciences et de la civilisation, cet arsenal où se sont forgées, élaborées tant de grandes idées, ce sanctuaire d'où sont partis tant de croyances et de grands mouvements intellectuels, philosophiques et religieux, en est dépourvue.

Tandis que les contrées les plus éloignées, que des nations reconnues par leur esprit mercantile, positif, par leur éloignement pour tout ce qui est idéal, poésie, élans du cœur, rendent chaque jour un éclatant hommage au grand principe de l'immortalité de l'âme, la France, cette héritière de la race qui a porté à un si haut degré le sentiment de cette immortalité, la race celtique, la France, la patrie des druidesses et de Jeanne d'Arc, en est privée. Pas un seul organe spécial, exclusivement consacré à la propagation d'une aussi grande et belle cause, à l'examen des faits les plus formidables dans un pays où tant de journaux, de revues, de publications quotidiennes et périodiques sont consacrés aux choses les moins sérieuses, dans un pays où une des plus remarquables individualités spiritualistes qui aient paru a produit en ces derniers temps tant de phénomènes remarquables, sans qu'il ait trouvé un organe compétent, répandu, capable d'en parler avec autorité et en connaissance parfaite de cause, et où, faute d'un tel organe, les prodigieuses facultés de l'illustre médium sont contestées, travesties, en attendant qu'elles soient formellement révoquées en doute (1).

Mais, que disons-nous, il ne s'y est trouvé, pour plaider cette grande question, que le seul *Journal du Magnétisme*, publication fondée dans un autre but, et qui, sous peine de négliger l'examen de la cause pour laquelle il a été mis au jour, cause qui est avant tout celle d'une grande vérité médicale et physiologique, ne pouvait plus longtemps s'occuper de spiritualisme.

C'est pour combler une telle lacune que des rédacteurs de ce journal, des disciples de la doctrine mesmérisme, des spiritualistes, des hommes convaincus, se sont réunis. Ils ont résolu de faire un appel à tous les hommes animés d'une conviction égale à la leur, et disséminés çà et là sans lien, ni cohésion aucune, de les inviter à grouper leurs efforts et à venir se réchauffer dans un foyer commun, afin de rendre plus puissant l'œuvre qui doit émaner de ce foyer.

Ils se sont donc proposé tout d'abord, et comme première mesure indispensable, de fonder un journal destiné à rechercher, à recueillir et à examiner les diverses manifestations médiani-

(1) Ceci était écrit au mois de décembre 1858.

miques, tous les phénomènes de l'ordre psychique, tant ceux qui ont lieu actuellement dans le monde entier que ceux qui sont enregistrés dans l'histoire. Ce journal, non seulement recueillera des faits, mais s'appliquera à les reproduire avec toutes les garanties d'exactitude et d'authenticité possible. Il les soumettra à la controverse des hommes compétents et en tirera toutes les conséquences nécessaires. Cela est assez dire que le nouvel organe sera avant tout un recueil de faits, secondairement un journal de controverse, finalement un exposé de principes, de doctrines. Il doit de toute nécessité en être ainsi en ce moment en France. Les convictions spiritualistes n'y sont pas assez nombreuses, la croyance aux esprits n'y est pas assez répandue. Il s'agit d'abord d'y établir cette croyance généralement méconnue, contestée, bafouée, avant d'en tirer des conséquences. Il est vrai que quelques spiritualistes isolés, regardant cette croyance faite pour tous, parce qu'elle l'était pour eux, ont cru, d'après les communications, les manifestations plus ou moins solides émanées d'un ou de deux *médiums*, établir cette croyance. Avant que la nouvelle foi fût fondée, que la doctrine spiritualiste soit acceptée, répandue, ils ont formulé son *credo*. Sous prétexte qu'ils agissaient sous la dictée et par l'ordre des *esprits supérieurs*, ils se sont empressés d'écrire le code des esprits. Ils songeront sans doute bientôt à former une orthodoxie, à l'aide de laquelle ils auront la prétention, comme tout porte à le croire, d'expliquer ces faits et hors de laquelle, selon eux, il n'y aura qu'erreur, hérésie. Qui ne connaît le cœur humain, sa tendance à l'absolu, ses prétentions à l'infailibilité?

D'autres, apportant dans la grande cause du spiritualisme des préoccupations qui, certes, sont bien peu en harmonie avec elle, prétendent qu'il n'y a pour en parler avec autorité, avec succès, que ceux-là à qui le hasard a départi les avantages de la richesse. Faisant acception de rangs et de personnes dans un ordre d'idées tout à fait en dehors de telles considérations, ils voudraient circonscrire la science nouvelle dans un petit nombre d'adeptes, initiés seulement en vertu des caprices du sort et de la naissance. Oubliant que la pensée chrétienne est née dans une étable, a été éclosée dans l'échoppe d'un charpentier et propagée par de pauvres artisans; oubliant que presque tous les grands mouvements d'idées, les plus fécondes découvertes ont été mises au jour par

des esprits affranchis de toutes les maximes, de tous les préjugés et de tous les liens qui corrompent, énervent ou captivent les classes privilégiées, ils voudraient renfermer la grande idée du jour dans une de ces classes, déniaient en quelque sorte au reste des mortels le droit de s'en occuper. En face d'une croyance qui est surtout née pour devenir la consolation des petits et des affligés, et qui ne demande pour se démontrer que des cœurs simples, humbles, des âmes droites, honnêtes, des esprits libres de toute chaîne sociale; en face d'une doctrine qui ne réclame pour éclore et se propager que des organisations spécialement douées pour cela par la nature, ou en possession d'une parole forte, nette et persuasive; en face de considérations aussi légitimes, ces hommes, avant tout et au-dessus de tout, se sont laissé dominer par les plus misérables et les plus ridicules questions de vanité et de respect humain.

Les auteurs du présent manifeste ne pouvaient se faire de telles illusions, accepter une pareille prétention, commettre une semblable méprise. Pour eux, la vérité spiritualiste n'appartient pas plus à un groupe d'hommes isolés qu'à une certaine catégorie sociale. Elle appartient à l'humanité entière. Ce n'est que quand on l'aura recueillie sur tous les points de la terre des hommes compétents, des sages, des philosophes, des organisations privilégiées à qui il est donné d'entrer en rapport avec les puissances spirituelles, qu'on pourra jeter les bases de cette vérité. La question, à l'heure qu'il est, est de recruter des adeptes chez les âmes honnêtes de tout rang et de toute condition, et de créer, avec ces éléments divers, un corps de croyants ayant son budget, son centre, son organe, lequel s'occuperait non seulement de répandre la foi, mais encore de se mettre en rapport avec tous les spiritualistes convaincus, afin de recueillir toutes les opinions, de les peser, de les juger. Il s'agirait en quelque sorte de créer, avec l'assentiment de tous, une espèce de *jury*, d'*académie du spiritualisme*.

Les hommes composant ce jury, cette académie, pure œuvre de nécessité et de bonne volonté, de dévouement, outre qu'ils organiseraient un foyer d'expériences spiritualistes démonstratives pour quiconque voudrait se convaincre, feraient connaître quelles sont les conditions nécessaires de toute bonne manifestation, quelles sont les communications spiritualistes aux-

quelles il convient de s'en rapporter de préférence, celles qui réunissent tous les caractères d'une source pure, le moyen de les provoquer, de les obtenir; ils établiraient, en un mot, le *critérium* à l'aide duquel on pourrait les juger. Ils poseraient ensuite, à l'aide du journal, aux différents groupes d'abonnés une suite de questions sur Dieu, la Providence, les cosmogonies, les mondes, l'éternité, les âmes, l'humanité, la vie future, les grandes vérités religieuses, morales, philosophiques, psychologiques, historiques, scientifiques, etc., etc. Chaque groupe, par l'organe de ses médiums habituels, s'appliquerait à obtenir une réponse à chacune de ces questions dans l'ordre où elles se présenteraient. Les réponses seraient transmises au groupe central qui, après les avoir comptées, pesées et examinées, donnerait le droit de cité à celles des révélations reconnues les plus sérieuses et qui auraient pour elles l'avantage du plus grand nombre. Il en serait fait ainsi que dans les conciles, les synodes et toutes les assemblées des sociétés civilisées. On irait à la pluralité des voix, et on déclarerait, jusqu'à meilleur informé, loi spiritualiste celle qui, outre qu'elle aurait réuni tous les caractères de la vérité, aurait pour elle l'avantage d'avoir le plus concilié les avis.

Toutefois, dès aujourd'hui, et sans attendre d'avis ultérieur, il convient d'établir deux ou trois grands principes, prouvés aujourd'hui jusqu'à l'évidence, qui sont la base indispensable de la doctrine spiritualiste, et sans lesquels même elle ne pourrait exister. Ces principes sont : *que l'âme est immortelle, qu'elle conserve son identité, son individualité au-delà du tombeau, et qu'on ne doit pas regarder ses manifestations ultra-mondeines comme étant l'œuvre d'une prétendue puissance capable d'entrer en lutte perpétuelle avec Dieu, et fatalement vouée à la perdition du genre humain*, dogme funeste emprunté au magisme persan et importé, il y a passé 2000 ans dans les religions de l'Occident, cause du déplorable malentendu, qui retarda pendant si longtemps l'éclosion, la démonstration claire, nette et palpable, de la plus consolante et de la plus féconde des vérités.

Cela suffira, sans doute, pour montrer que le nouveau journal ne partagera jamais l'opinion de ceux qui croient à un enfer physique et à un Satan tentateur, pas plus qu'il n'admettra cette doctrine PSYCHO-PANTHÉISTIQUE, à l'aide de laquelle on a voulu expliquer tous les phénomènes *médianimiques*, doctrine plus

difficile à admettre et plus inexplicable encore que celle que ses partisans ont la prétention de traiter de chimère. Le nouveau journal enseignera : *que l'âme seule conservant sa personnalité en se dépouillant de la matière, peut se manifester aux hommes ; qu'elle ne s'anéantit point dans le grand tout qu'on appelle UNIVERS DIEU, et que les manifestations spiritualistes ne sont pas plus ce que l'on a désigné sous le nom de daguerréotype de l'âme, une intervention spirituelle et inconsciente de nous-mêmes, qu'elles ne sont l'écho, le reflet des désirs, des volontés, des croyances et des idées renvoyées par le grand TOUT PANTHÉISTIQUE OU AME DU MONDE, aux mortels qui se sont adonnés à l'œuvre des évocations.* Des expériences peu nombreuses ont pu donner lieu à ces théories. Elles peuvent même être fondées à l'égard de certains faits. Mais le temps, un examen plus approfondi, des expériences plus multipliées ont prouvé : qu'au-dessus de ces faits, il en est une infinité d'autres d'une nature toute différente, lesquels prouvent jusqu'à l'évidence que la plupart des manifestations spiritualistes sont dues à des forces dirigées par des intelligences étrangères à notre être, agissant en dehors de nous, sans nous, souvent malgré nous et contre nous ; c'est-à-dire qu'elles sont dues à des âmes séparées de la matière ou environnées d'une enveloppe beaucoup plus spiritualisée que la nôtre, en un mot, qu'elles sont dues à ce que nous appelons des *esprits*.

Voilà ce qu'ont en vue d'établir et de prouver les spiritualistes auteurs du présent appel, voilà ce qu'ils se sont proposé de faire dans une réunion provoquée par quelques-uns d'entre eux. Ils ont pensé qu'il était temps de créer en France l'organe spécial qui lui manque. Un besoin, une tendance générale se faisaient sentir. Ils ont cru avoir parfaitement interprété ce besoin, cette tendance, et ils ont pris l'initiative d'une mesure qui était réclamée par les circonstances. Ils font appel à tous les hommes de bonne volonté, convaincus ou désireux de connaître. Ils ne leur demandent d'autre adhésion que leur souscription au nouveau journal, pour un ou plusieurs exemplaires, ainsi qu'une propagande dévouée, active, persuadés que si le journal prospère en proportion de l'importance des vérités qu'il est appelé à servir, les bénéfices que ce succès comportera suffiront pour les besoins de la cause, la formation de la nouvelle doctrine. Ce n'est point

une œuvre de lucre qu'ils entreprennent, mais une œuvre de dévouement, de propagande, une sorte d'apostolat.

Jamais les temps ne furent plus opportuns pour que des voix organes de la vérité nouvelle retentissent dans le monde, pour qu'au milieu des épaisses ténèbres morales d'une société corrompue, elles attirassent l'attention sur le phare lumineux du spiritualisme. Qui osera nier que l'époque actuelle soit une époque de transition, une époque où les esprits qui ont secoué les croyances du passé ou languissent dans l'attente d'une foi nouvelle, ou croupissent au milieu des fanges de l'athéisme ou des préoccupations de la matière. Comme à toutes les époques de transition, on n'y voit qu'affaissement, dégradation des caractères, astuce, hypocrisie, iniquités, débauches, infamie, orgueil humain, fausse science. C'est plus que jamais le règne de la force brutale, du vice éhonté, le culte du veau d'or. D'un côté un rationalisme sans frein, une philosophie aveugle qui, méconnaissant le fil conducteur, le principe vivifiant de toute doctrine, a sapé toute croyance, a fini par douter de Dieu et d'elle-même, laissant la mort et le désespoir dans les âmes, assurant l'impunité au coupable heureux, la sécurité et les adulations au crime triomphant. D'autre part, de vieux dogmes qui n'ont plus pour seule autorité que la parole du passé, que des livres saints auxquels la plupart ne croient plus, et pour interprète qu'un sacerdoce très-respectable sans doute, mais qui, il faut bien le dire, semble de plus en plus impuissant à moraliser, à guider et à s'affectionner les peuples, témoin l'état actuel des consciences et le tableau qui nous est offert par la contrée où il a été donné à ce sacerdoce de joindre, dans toute sa plénitude, la puissance temporelle à son autorité spirituelle. Au milieu de ces éléments contraires, une société qui ne se rattache plus à aucun principe supérieur, qui ne vit plus d'aucun idéal, d'aucune vérité morale et où les attentats les plus excécrables viennent mettre périodiquement en danger l'ordre, les lois établies, et épouvanter la conscience humaine. L'esprit humain peut-il demeurer plus longtemps dans cet état, dans cette fange, vivre dans ces alarmes? Non, il n'est pas plus fait pour se vautrer sans fin dans le matérialisme ou s'agiter dans l'effroi des révolutions, qu'il n'est fait pour se contenter ou des négations aveugles des uns ou des affirmations étroites et impuissantes des autres.

La philosophie voltairienne qui a ridiculisé, attaqué les vieilles croyances ne s'est pas aperçue que ces croyances ressusciteraient sans cesse tant qu'elle ne leur en aurait pas substitué une autre puisée au foyer de l'instinct, à la source du sentiment spiritualiste. L'humanité ne peut pas vivre éternellement de négations. L'homme a besoin de croire, de se sentir solidaire de son semblable au milieu de sa destinée, de rattacher sa vie à un passé, à un avenir, à une justice éternelle. Le sentiment religieux, quoi que on en dise, est au fond de son cœur. Aussi tout édifice qui sera bâti sur l'athéisme, le néant, sera bâti sur le sable. D'un autre côté, l'homme moderne, avec sa civilisation, sa science, ses lumières, son intelligence plus cultivée, ses aspirations et ses besoins intellectuels de plus en plus raffinés, ne peut plus se contenter des croyances enfantines des populations primitives. A de nouveaux temps il faut de nouveaux dogmes, ou du moins il faut tirer des anciens tous les développements, toutes les interprétations possibles. Il faut expliquer, élargir, vivifier, mettre au jour tout ce qu'il peut y avoir de caché dans les mythes, les formules, les symboles consacrés. C'était l'opinion des trois plus grandes individualités religieuses ou philosophiques de ces temps-ci : Chateaubriand, Lamennais, Pierre Leroux. Selon nous, le fruit caché qu'il faut mettre au jour n'est rien autre que le spiritualisme, révélation consolante et sublime qui doit surgir entre les deux extrêmes opposés du matérialisme, du nihilisme insensé, et du fanatisme ignorant.

Oui, le spiritualisme, en vivifiant, élargissant et épurant les sciences humaines, les découvertes, les progrès de la civilisation moderne, en rattachant l'homme à une Providence, à une justice divine, à une éternité, doit dans un temps prochain préparer la venue d'une ère nouvelle. Oui, ce grand principe, en donnant à toute vérité morale une autre sanction que le pur consentement humain, en vivifiant, rectifiant et expliquant le sens des anciennes révélations, doit ranimer la foi dans tous les cœurs. Il doit faire plus : en reportant plus que jamais la pensée des hommes vers le ciel, en leur montrant que là est toute justice, tout bonheur, toute vérité, que cette terre n'est, après tout, qu'un lieu d'épreuves, d'expiations, il les rendra plus patients, plus résignés dans leurs souffrances d'ici-bas, et leur montrera que pour chaque homme, le perfectionnement moral de soi-même est l'i-

déal par excellence, qu'on doit chercher. Le spiritualisme enseignera qu'il est des temps où la volonté ne peut rien contre le destin, et qu'il est des faits accomplis qu'il faut regarder comme consacrés par la Providence ; qu'elle l'a ainsi voulu, afin de nous montrer plus que jamais que les préoccupations de la terre ne sont rien à côté de celles de l'éternité, et que si, à toute fin, les belles âmes veulent que l'harmonie et la justice s'établissent au sein de nos sociétés, ce grand œuvre ne s'accomplira qu'autant que nous aurons tous cherché et trouvé la vérité morale et religieuse par excellence, de laquelle tout doit découler. Or, cette vérité est le spiritualisme.

Salut donc, ô sainte vérité qu'il a plu à la Providence de faire éclater si hautement en ces temps de doute et de découragement ! Salut, vérité trois fois sainte qui dois transformer le monde ! Et vous tous, esprits honnêtes, cœurs droits, âmes convaincues, qui gémissiez des misères morales de notre époque, ou avez été témoins des grands prodiges de la révélation nouvelle, venez vous ranger sous notre bannière, venez nous aider à préparer le terrain sur lequel doit s'élever l'édifice religieux de l'avenir !

ÉTUDES ET THÉORIES.

IL Y A DANS L'HOMME, OUTRE SON ORGANISME TERRESTRE OU PROVI-
SOIRE, UN AUTRE ORGANISME DESTINÉ A LUI SUCCÉDER AU-DELA DU
TOMBEAU.

Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le *Courrier de Paris* du 12
janvier.

Il y a encore des apôtres ! J'ai vu un apôtre, un apôtre du dix-
neuvième siècle, il est vrai, mais enfin c'est toujours un apôtre.
Or, vous le savez, l'apôtre du dix-neuvième siècle est un impro-
visateur éloquent et convaincu, réunissant en soi la science et les
idées religieuses, un philosophe qui part de Dieu pour expliquer
l'univers, et qui, de l'univers où tout est variable, contingent,
conditionnel, remonte constamment à Dieu en qui toutes les
forces et toutes les formes créatrices sont immuables, éternelles,
absolues.

Il faut que l'apôtre ait faim et soif de la vérité, non seulement
pour lui, mais encore et surtout pour le bonheur de la démontrer
aux autres. Il faut qu'il ait le plus grand des courages, celui qui
nous fait attaquer de front ces deux effrayantes puissances des
siècles fatigués, la paresse et l'indifférence. Il faut qu'il ait le
talent de se faire tout à tous en mettant les arcanes de la science
à la portée du rayon visuel du plus myope de ses auditeurs.

Eh bien ! mon apôtre a cette faim et cette soif ; il a ce courage,
il a ce talent.

Avant-hier, dans une petite soirée d'intimes, j'ai entendu cet
homme de foi et de science raconter les travaux de sa dernière
tourné apostolique. Il avait quitté Paris, il y a de cela trois se-
maines, pour aller à Bruxelles donner au cercle littéraire artis-
tique de cette ville trois conférences sur la Vie et la Mort. Là,
dans la grande salle de la Maison du roi, devant un auditoire de
plus de mille personnes où les femmes du monde étaient au moins
pour un tiers, notre orateur exposa d'abord les grandes lois de

la création, et notamment celles qui régissent la double série des êtres organisés.

Ce n'était qu'une introduction à l'étude de l'organisme terrestre ou *provisoire* de l'homme, et cette dernière étude n'était elle-même qu'un acheminement à la recherche de la nature et des lois de l'organisme éthéréen ou *définitif* de notre être.

Oui, de par le savant professeur, il y a, dès cette vie, inclus dans notre organisme rudimentaire, un autre organisme destiné à lui succéder au moment de ce passage que nous appelons *mort*. Et cet organisme, réalisé comme le premier par les énergies inhérentes à l'âme humaine, n'est que de l'éther condensé, c'est-à-dire de la lumière, de l'électricité et du calorique à divers états de combinaison stable. Organisme invisible dès lors, bien que matériel, et dont les éléments, moins complexes que l'hydrogène, l'oxygène et l'azote, — ces prétendus corps *simples* d'une analyse chimique impuissante, — sont pourtant de véritables *composés*.

La chimie qui se sert des yeux de l'esprit pour voir un peu au delà de ce que peuvent nous montrer le creuset, la cornue et les réactifs, la chimie synthétique, nous répétait hier avec autorité l'apôtre philosophe, n'a rien, absolument rien à objecter à la possibilité d'un tel organisme.

Or, cet organisme éthéréen de l'homme n'est pas seulement possible : il est réel, et une observation attentive et raisonnée des phénomènes du somnambulisme spontané et du somnambulisme magnétique nous le montre en pleine fonctions dès cette vie terrestre. Éveillé, le somnambule ne se souvient ni de ce qu'il a pensé, ni de ce qu'il a dit, ni de ce qu'il a fait. Mais aussitôt qu'il rentre dans la vie somnambulique, il se rappelle parfaitement tout ce qu'il a dit et fait aux autres moments de cette espèce de sommeil aussi bien que ses faits et gestes de la vie ordinaire, habituelle. N'y a-t-il pas là une preuve évidente de l'existence en nous d'un organisme secondaire fonctionnant exceptionnellement dans ce mode d'être anormal, morbide, si vous voulez, que nous appelons somnambulisme ? En effet, la mémoire, qui produit ce sentiment de la personnalité, la mémoire est inhérente à toutes les opérations à l'accomplissement desquelles contribue le système nerveux de l'organisme provisoire. Si donc la mémoire des actes accomplis durant la vie somnambulique

fait défaut au somnambule rentré dans la vie ordinaire, c'est que son âme, pour accomplir ces actes, s'est servie d'autres organes, d'autres instruments, organes plus délicats, instruments plus parfaits, comme le démontre surabondamment l'histoire des faits certains du somnambulisme lucide.

Et remarquez bien, nous disait l'apôtre philosophe, que la perfection des actes intellectuels et moraux accomplis par le somnambule lucide augmente à mesure que diminue l'activité des fonctions physiologiques propres au corps rudimentaire. Cette progression en sens inverse est telle que, dans l'extase, c'est-à-dire lorsque la vision simultanée du réel et du vrai, de l'univers et de Dieu, est à son *summum* de clarté, le cœur n'a souvent que des pulsations rares et très-faibles, tout le système de la sensibilité ordinaire est anéanti. Et quand l'extatique peut, en cet état, proférer quelques paroles entrecoupées, c'est presque toujours pour prier et supplier son magnétiseur de ne pas le rappeler à la vie ordinaire, de le laisser mourir, enfin.

On le voit, rien ne s'explique dans les phénomènes somnambuliques sans l'existence de ce corps ultérieur. Par lui, au contraire, tout s'explique aisément.

Ajoutez à cela la nécessité métaphysique de cet organisme pour limiter et individualiser l'homme après la mort. Impossible, en effet, qu'aucun être créé existe sans un corps, perceptible ou imperceptible à nos sens ; car, sans ce corps, ou cet être serait indéterminé, ce qui exclut toute existence, ou il se confondrait avec Dieu. Or, l'homme *sera*, après la mort : la conscience et les aspirations de notre nature indéfiniment progressive sont là pour le proclamer. Donc, au point de vue de la pure ontologie, l'homme aura un autre organisme après cette vie. Donc, enfin, la morale et la métaphysique sont ici parfaitement d'accord avec les sciences d'observation, et l'apôtre a eu raison, selon moi, de choisir pour sujet de ses conférences à Bruxelles une question aussi palpitante d'intérêt. Les villes de Namur et d'Anvers semblent avoir été de mon avis, car elles ont sollicité et obtenu l'exposé de ces idées consolantes et moralisatrices à la fois. Partout les cœurs ont besoin d'une foi et d'une espérance éclairées, et c'est faire une belle et bonne action que de contribuer ainsi à édifier et à fortifier les âmes.

PAUL D'IVOI.

FRAGMENT SUR LE MÊME SUJET.

(Extrait du *Journal du Magnétisme*, du 25 janvier 1858.)

Je considère l'âme humaine comme un être immatériel, doué des facultés de connaître, de penser et de sentir, et par conséquent doué de volonté et d'activité, elle est ce qu'on appelle une intelligence.

La matière, au contraire, est une chose inerte qui ne possède aucune des facultés que nous venons de reconnaître à l'âme.

Depuis la matière la plus grossière, qui n'est peut-être pas celle dont notre planète est composée, jusqu'à la plus subtile qui existe et dont nous pouvons à peine nous faire une idée, il y a une série presque indéfinie de matières.

Les choses immatérielles (je suis obligé d'employer le mot chose, faute d'un meilleur) s'appliquent à la matière dans ses diverses séries et plus particulièrement aux matières les plus subtiles, et par leur moyen arrivent à gouverner et à agiter la matière brute. Car plus la matière est subtile et plus l'immatériel a d'action sur elle.

Ainsi les lignes, les formes, les images existent indépendamment de la matière et paraissent la contenir. Les forces se combinent avec la matière subtile et forment des agents, tels que la vie universelle, le fluide vital ou magnétique humain, la lumière, le calorique, l'électricité, le magnétisme terrestre, les principes alcooliques et de fermentation, les actions chimiques dont on rencontre les effets dans ces trois règnes de la nature. Le tout est régi par les lois.

Le mot *esprit* a été employé dans plusieurs acceptions ; j'appellerai ainsi la faculté de penser et de connaître, et, prenant la partie pour le tout, je me servirai indistinctement des mots âme ou esprit, comme on le fait souvent.

L'homme, selon moi, est composé d'une âme, d'un corps organique matériel et du fluide *humain*, qui procède de l'un et de l'autre, et forme leur trait d'union. Notre corps animal et corruptible doit disparaître un jour pour faire place à un corps incorruptible que l'Écriture appelle *corps spirituel* (Saint Paul, I, Corinth xv, 44), qui, très-probablement, se trouve contenu comme en germe dans notre corps actuel, et que ce dernier a peut-être pour mission de former et de faire éclore par sa dissolution,

L'âme humaine, pendant la vie et très-probablement après la mort, est unie à de la matière ; elle se trouve, dans les deux cas, contenue dans une forme et présente une image.

Ces prolégomènes rapidement esquissés pourront peut-être

faciliter l'intelligence de ce qui se passe dans le somnambulisme artificiel ou magnétique.

Dans l'état ordinaire ou vie de relation, l'âme se sert du cerveau, je dirai même a besoin du cerveau pour penser et connaître, à cause de la situation complexe de l'homme. Mais, sous l'influence magnétique, il y a engourdissement du cerveau, et sa paralysie est d'autant plus complète que l'invasion par le fluide du magnétiseur est plus grande. L'âme exerce sans son organe habituel, mais non absolument nécessaire, les facultés inhérentes à sa nature; elle pense sans cerveau, voit et entend également sans lui, et, par conséquent, sans yeux et sans oreilles. On ne peut argumenter de ce qui se passe à l'état de veille pour conclure quoi que ce soit à propos des opérations magnétiques; toute comparaison entre les deux états *est impossible et doit être rejetée d'une manière absolue*; nous ne reviendrons pas sur ce point.

Sous l'influence magnétique, il y a relâchement du lien qui unit le corps à l'âme ou esprit, et ce relâchement est tel, dans certains cas, que l'esprit peut quitter son enveloppe grossière, tout en lui restant uni par une attache, qui n'est autre qu'un courant fluidique maintenant la communication entre ce qui reste et ce qui s'éloigne. Il est évident que s'il y avait séparation complète et définitive, la mort s'ensuivrait, mais il n'en est pas ainsi, la séparation n'est pas entière, et c'est à proprement parler plutôt un dédoublement. Il y a d'ailleurs des cas où, en dehors du magnétisme, le même phénomène de séparation se produit; telles sont, par exemple, certaines crises d'hystérie, la léthargie et la syncope.

La vue somnambulique est l'acte par lequel un somnambule voit, quel que soit son procédé de vision. Personne, que je sache, parmi les magnétistes, n'a eu l'idée de lui fixer une limite: en tous cas, ce ne sont pas les partisans du système dit de la séparation qui ont cette prétention. Il s'agit simplement de rechercher comment cette vision s'opère, n'importe à quelle distance.

Un somnambule est dans un fauteuil, les yeux fermés et convulsés; s'il veut voir une chose qui se trouve dans la même chambre, et placée, par exemple, derrière le fauteuil, la vision ne s'opère pas à travers ce fauteuil, l'esprit perce son enveloppe, la quitte et se transporte vers l'objet; si ces objets sont renfermés dans une boîte, il ne s'enferme pas dans la boîte, ce serait trop ridicule, mais il la pénètre, et, en passant à travers cette matière, il prend connaissance de ce qu'elle renferme. De la même façon, il passe au travers des portes et des murailles, et va voir ce qui se passe dans la pièce voisine, ou dans la maison

à côté, ou bien dans un lieu plus ou moins éloigné ; car une fois le principe du transport admis, on comprend qu'il n'est pas plus difficile de se transporter au bout de la terre qu'à quelques lieues seulement.

BERRUYER.

Par les aperçus du présent fragment, on voit que l'âme d'une personne vivante peut se séparer de son corps tout en lui restant unie par un attache ou courant fluidique ; on voit qu'elle peut aller exercer au loin, à des distances parfois infinies, des actes intelligents. Ces assertions de l'auteur sont aussi celles de la plupart des magnétiseurs qui se sont adonnés à de nombreuses expériences de somnambulisme ; ce sont les nôtres. Que doit-on conclure de là ? Que si l'âme, pendant sa période d'incarnation, peut momentanément se séparer du corps, c'est qu'elle lui est distincte, que notre nature enfin est double, composée d'une substance périssable, provisoire, et d'une substance qui a une autre origine, d'autres destinées, d'autres facultés. De ce que cette seconde substance peut aller accomplir, en dehors de la première et sans la première, n'importe en quel lieu que ce soit, des actes intelligents, on peut en conclure que son union à la matière n'est pas absolument indispensable, et que ce qu'elle a pu pendant l'époque de cette union, elle le pourra d'autant plus après la séparation. De là, la conséquence du dogme de l'immortalité, dogme qu'on ne pourra plus nier maintenant, après tant de manifestations médianimiques clairement prouvées, manifestations dues à des âmes qui ont animé autrefois des corps terrestres, et qui, rencontrant un courant fluidique propre, quelque *médium* ou organisation *ad hoc* avec laquelle elles peuvent se mettre en rapport, peuvent alors se manifester à nos sens et agir de nouveau sur la matière.

Z. PIÉRART.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

ÉCRITURE DIRECTE DES ESPRITS.

On lit dans le *Monde illustré* du 16 janvier :

Il y a quelques jours, pénétrait dans la basilique tumulaire de Saint-Denis une société formée des personnes suivantes :

Le baron de Guldenstubbé, riche Livonien, fixé depuis quelque temps à Paris ;

Sa jeune sœur, *médium* extraordinaire ;

Le prince Dimitri Shakoskoy ;

La baronne de Pailhès ;

M. Charles Baugniet, dessinateur du roi des Belges ;

M^{lle} Désirée Artot, sa nièce, première chanteuse au grand Opéra, qui débutera sous peu de jours ;

M^{me} Artot mère ;

Le baron de Rosenberg, conseiller de la légation de Prusse à Paris ;

Le comte d'Ourches ;

Et enfin le général russe de Brewern.

Toutes ces personnes allaient assister à une nouvelle expérience de l'*écriture directe des esprits*...

On nous demandera tout d'abord ce qu'on entend par *écriture directe*. Rien de plus simple ; tâchons d'être également simple pour l'expliquer.

On sait qu'une corporation de croyants s'agite aujourd'hui par le monde, proclamant à nouveau l'immortalité de l'âme, et la présence dans l'éther de tous les êtres délivrés de leur enveloppe terrestre.....

Ces êtres, les *esprits*, sont, par évocation, en rapport avec certains fervents encore revêtus de la charnelle enveloppe, et ils leur manifestent leurs pensées par divers moyens plus ou moins clairs ou obscurs. Les tables dites tournantes furent un de ces moyens les plus bizarres. Aujourd'hui, quelques créatures

pleines de foi en sont arrivées à la suppression de tout agent ou meuble vulgaire et ridicule, comme agent intermédiaire avec les *esprits*, et des signes aussi *matériels* que l'écriture sont demandés *et obtenus* par divers croyants. Au nombre de ces croyants se trouvaient plusieurs des personnages que nous venons de citer. Les autres étaient des curieux qui ne demandaient pas mieux que de croire....., mais qui voulaient voir avant tout.

Le baron de Guldenstubbé, — qui est arrivé à recueillir un si grand nombre de témoignages de l'*écriture directe*, dont on trouve le plus curieux spécimen dans son effrayant ouvrage sur la matière, — avait reçu l'avis que, ce jour-là, dans l'église de Saint-Denis, un des lieux fatidiques désignés par les correspondants surnaturels, aurait lieu une pieuse manifestation. C'est pour y assister que s'était réunie la petite caravane de croyants et de curieux que nous venons d'énumérer, et que dirigeait le noble Livonien, personnage d'un esprit très-profond, très-lettré, très-mystique.

Les personnes pour lesquelles l'épreuve avait le plus particulièrement le caractère d'une révélation s'étaient munies de papier recherché et apporté avec défiance et puisé avec préméditation aux endroits les plus éloignés de tout soupçon de complicité. C'étaient : une tête de lettre imprimée de M. Adolphe Sax, inventeur et fabricant d'instruments de cuivre, — une autre du consulat prussien, — une feuille de papier lilacé, pris dans une ramette, chez une personne à laquelle on cacha l'usage qu'on en voulait faire, — et enfin la moitié blanche d'une lettre reçue de province le matin, par un des visiteurs, et déchirée dans l'église même.

Deux des papiers pliés furent déposés, par ceux qui les avaient apportés, à deux endroits désignés par M. de Guldenstubbé, qui n'y toucha point. C'était au pied de certains tombeaux. Le baron et sa sœur s'agenouillèrent et se recueillirent pendant que les observateurs ne perdaient pas de vue les papiers.

Quelques instants se passèrent... On releva les deux papiers... rien ! Seulement l'un d'eux, teint de lilas, était légèrement déchiré.

On descendit dans la crypte. Une feuille arrachée, après

scrupuleux examen, l'édicule de M^{lle} Artot, fut posée par le prince Dimitri Shakoskoy au pied de la statue de Marie-Antoinette ; le conseiller de légation prussienne plaça la facture Adolphe Sax sur le rebord d'un autre tombeau ; M^{me} Pailhès mit la demi-lettre sur un autre point désigné, et, pendant que chacun observait très-rigoureusement son papier, le baron et sa sœur se mirent en prières...

Au bout de peu d'instants, ces divers papiers furent relevés par ceux mêmes qui les avaient placés. Sur le sien, le prince trouva le mot *saint* tracé au crayon, en écriture anglaise..... Le diplomate n'aperçut qu'une sorte de figure indéchiffable sur le papier Sax ; quant à la baronne, la feuille dépliée lui offrit le parafé compliqué qui terminait la signature d'une personne chère à son souvenir, et dont la pensée l'avait absorbée pendant l'expérience...

— Eh bien ! que concluez-vous de pareils faits ? demandera-t-on.

La conclusion ?

Nous la remettons au prochain numéro.

ANDRÉ.

L'auteur n'a pas donné sa conclusion, comme il l'avait promis, nous nous efforcerons de la donner pour lui.

Ce que l'on doit conclure de l'expérience qui précède, c'est d'abord que ce phénomène est inexplicable par la science actuelle, qu'il est dû à une force inconnue, mystérieuse, à l'intervention de ce que nous appellerons des esprits.

Mais, dira-t-on, comment un esprit peut-il, sans plume, sans crayon, sans le moindre objet propre à cela, tracer des caractères ? Et d'abord, qui vous dit que l'esprit ne s'est servi d'aucun instrument ? On ne l'a pas vu, direz-vous. Et la force que l'on doit supposer pour mettre cet instrument en œuvre, l'a-t-on vue davantage ? Est-ce une raison pour la nier ? Non, pas plus qu'on ne peut nier le frapement dans les tables, les murs, prodige tellement répandu aujourd'hui qu'il est devenu impossible de le révoquer en doute. De ce qu'on ne voit pas l'organe à l'aide duquel les tables, les murs sont frappés, doit-on dire que les coups n'ont pas lieu ? Alors il ne faudrait plus jamais rien croire du té-

moignage de ses sens, il ne serait plus possible d'avancer une seule affirmation.

M. Guldenstubbé, dans son livre, ouvrage dont il sera rendu compte dans ce journal, affirme avoir obtenu, dans une foule d'occasions, des manifestations écrites d'esprits faites sans aucun intermédiaire. Nous avons l'honneur de connaître ce personnage; c'est un très-honnête homme et de fort bonne foi: on peut se fier à sa parole. D'ailleurs les faits qu'il rapporte ne se sont pas seulement témoignés à lui ou par lui, ils sont arrivés en diverses autres circonstances, en une foule de lieux, notamment en Amérique, comme on le peut voir par la table des tomes XII, XIII, XIV XV, et XVI du *Journal du Magnétisme*. Il a été fait mention dans ce journal d'une foule de faits de ce genre, dont la plupart sont on ne peut mieux attestés. Mais c'est bien plus: l'écriture directe des esprits n'est pas seulement un phénomène particulier à notre temps; on le retrouve à toutes les époques. Sans invoquer la manière dont furent écrites les tables de la loi, sur le mont Sinaï, sans nous arrêter à la fameuse main lumineuse qui traça, dans le palais de Balthasar, l'annonce de la ruine de ce prince et de son empire, nous rappellerons ce qui s'est passé au concile de Nicée, réuni pour statuer sur l'hérésie d'Arius, en 325. Voyez à ce sujet l'historien Nicéphore, liv. 8, ch. 23, trad. de J. Gillot, édit. de 1567. Pendant la durée du concile, dit cet historien, deux de ses membres, les pieux Chrysanthus et Musonius vinrent à mourir. Plus tard, le concile ayant rendu sa décision, relativement à la condamnation de l'hérésiarque, on regretta que les deux membres défunts n'eussent point donné leur avis. Telle était la foi fervente qui animait les fidèles à une époque beaucoup plus rapprochée des grands prodiges dont toute l'antiquité est pleine, qu'on espéra que Dieu ferait peut-être un miracle, afin de faire connaître dans quel sens se seraient prononcés Chrysanthus et Musonius, s'ils avaient été vivants. La décision du concile scellée et cachetée fut donc portée dans leur tombeau. Après une nuit passée en prières, le matin venu, on alla briser les cachets, et l'on trouva au bas de la décision les lignes suivantes, écrites et signées des autographes mêmes des défunts: « Nous Chrysanthus et Musonius, qui avons consenti avec tous
« les pères au premier et saint synode œcuménique, quoiqu'à
« présent dépouillés de nos corps, nous avons pourtant souscrit

« à cette décision, de notre propre nom. » L'Église, ajoute Nicéphore, considéra cette manifestation comme un remarquable triomphe contre ses ennemis, et nullement imaginaire, puisque les signes des deux évêques se sont trouvés visibles et mis extérieurement avec les autres, entre lesquels on les lisait à plaisir.

Mais, diront nos sceptiques, que nous font la Bible, Nicéphore et les affirmations venues d'Amérique? Toujours, sur les faits les plus incroyables, des témoignages anciens ou éloignés qu'on ne peut vérifier, dont on ne peut constater la valeur. C'est pour répondre à ces incrédules que le pèlerinage à la basilique de Saint-Denis a été accompli tout récemment. Dans ce pèlerinage il ne s'est pas seulement trouvé M. de Guldenstubbé, mais neuf autres personnes, parmi lesquelles plusieurs révoquaient en doute la possibilité du fait et voulaient s'en assurer; et l'on a vu ce qui en est résulté.

Mais il n'y a pas lieu ici d'admettre l'intervention des esprits, disent certains théoriciens. Ce n'est purement et simplement qu'une émission de notre volonté, qu'une action de notre propre âme, laquelle, dans un état d'exaltation particulière, traduirait sur le papier ses désirs, à l'aide d'un fluide puisé dans l'espace. Selon eux, il n'y aurait là qu'une daguerréotypie de l'âme. On pourrait admettre cette explication, toute invraisemblable qu'elle paraisse, si les manifestations étaient toujours le résultat des volontés collectives ou individuelles présentes; mais il n'en est pas souvent ainsi, et pour ne pas sortir de l'expérience de Saint-Denis, il est évident que le papier qui fut retrouvé déchiré ne l'était pas devenu par l'effet de la volonté de qui que ce soit; chaque assistant visait à autre chose.

Mais, diront encore les sceptiques, raisonnablement on ne peut croire à ces faits; ils sont en dehors de toutes les lois de la physique, ils sont impossibles. A cela nous répondrons d'abord: Qui est certain de connaître toutes les lois de la physique? N'en découvre-t-on pas chaque jour de nouvelles, et n'en sera-t-il pas ainsi jusqu'à la fin des temps? Un grand et illustre savant, Arago, n'a-t-il pas dit qu'en dehors des mathématiques pures, celui-là qui prononçait le mot impossible portait un jugement téméraire? Quoi! en face de l'infini vivant du monde invisible des animalcules et de la vie si curieuse qui leur est inhérente, en face de l'immensité effrayante des mondes, nous

déclarons comme n'existant pas des êtres, des forces, par cela seul qu'elles échappent à notre entendement ! Pourquoi dire impossible ? Mais qui connaît les bornes du possible ? Combien de vérités, de grandes découvertes qui avaient été reléguées au rang des fables, sont devenues ensuite des faits clairs et palpables pour tous ! Que de phénomènes niés parce qu'on ne pouvait en expliquer le sens, la cause, la nature, sont aujourd'hui passés à l'état de choses simples et vulgaires ! L'homme lui-même se connaît-il ? a-t-il résolu le problème de son existence, trouvé l'énigme de sa destinée ? Non, et cependant il vit, il sent, il pense, il raisonne. Qu'est-il, d'où vient-il, où va-t-il ? nul ne le sait. Doit-il se nier parce qu'il n'a point encore trouvé de solution aux grandes difficultés que ces questions présentent à son esprit ? Non certainement. Nous croyons tout savoir, nous tranchons sur tout, et, dans notre orgueil, nous nions, nous affirmons avec assurance, nous élevons des théories que nous croyons inébranlables et que bientôt les faits viennent renverser de fond en comble. Disons plutôt que nous ne savons rien ; ne soyons donc pas si orgueilleux, si tranchants à l'égard de faits, de phénomènes nouveaux, qui nous sont attestés par des gens de bonne foi. Disons plutôt : Il faut voir : qui sait ? Provoquons les faits, soyons témoins, examinons et ne nous hâtons pas de prononcer.

C'est le parti le plus sage, ce sera toujours le nôtre.

Z. PIERART.

NOUVELLES MANIFESTATIONS MÉDIANIMIQUES PROVOQUÉES

PAR M. HOME.

La lettre suivante a été adressée à M. le baron du Potet, directeur du *Journal du Magnétisme*. Nous la reproduisons ici avec d'autant plus d'empressement que son auteur, homme convaincu, n'imitant pas les réticences des personnes qui, par respect humain, crainte des railleurs, n'osent jamais attester ce qu'ils ont vu, a signé de son nom les faits qu'il avance en en faisant parfaitement connaître les circonstances de lieu et de temps.

Mon cher Baron,

Je crois remplir un devoir en vous donnant les détails des

manifestations qui se sont produites pendant deux séances que M. Home a bien voulu me donner ici à ma campagne. Je vous exposerai nettement et d'une manière simple les faits tels qu'ils ont eu lieu.

Nous n'étions que six personnes autour de la table, les trois dames dont se compose ma famille, M. Home, un monsieur de mes amis et moi. A peine eûmes-nous posé les mains sur la table, qu'un tremblement presque imperceptible se déclara, et bientôt des coups se firent entendre dans la table, dans le parquet et dans les murs. Ensuite la table fut soulevée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et tout d'un coup elle fut transportée assez vivement dans un coin de la salle, forçant la personne qui se trouva de ce côté-là à reculer en arrière. Le fauteuil d'une de ces dames fut poussé d'un côté et d'autre, non sans lui causer un certain effroi. Puis, sur la proposition de M. Home, un de nous prit l'accordéon d'un de mes enfants qui se trouvait là, et l'ayant présenté sous la table, les touches tournées en bas bientôt des sons se produisirent, tantôt faibles, tantôt plus forts, et l'accordéon étant arraché des mains qui le tenaient et présenté à une autre personne il en fut de même, et ainsi de suite en faisant le tour. Après cela, un mouchoir, que ma belle-mère tenait à la main, lui fut violemment arraché par une force invisible et transporté sous la table vers une autre dame. Celle-ci ayant hésité à tendre la main pour le recevoir, il demeura un moment à ses pieds, puis fut porté vers l'autre dame qui, plus courageuse, avança la main et eut la satisfaction de le voir monter miraculeusement le long de sa robe. Ensuite vinrent les attouchements des robes et le soulèvement du tapis de la table qui semblait onduler, et à travers lequel on sentait quelque chose se remuer. Deux de ces dames ayant présenté leurs propres mains sous le tapis sentirent parfaitement bien le contact d'autres mains, non pas froides, mais tièdes et nullement désagréables au toucher ; un peu après, cinq coups distincts furent frappés. Cela annonçait que les esprits voulaient se communiquer à nous à l'aide de l'alphabet. Comme peut-être vous ne connaissez pas ce moyen de causer avec les invisibles, je vais en deux mots vous l'expliquer. On écrit l'alphabet sur une feuille de papier, et puis, avec un crayon ou un couteau on désigne tour à tour toutes les lettres ; au moment où vous touchez la lettre voulue, un ou plusieurs coups vous l'annoncent, tandis qu'une autre personne écrit les lettres au fur et à mesure qu'elles sont désignées. L'alphabet ayant été préparé à la hâte deux noms de parents décédés furent épelés ; puis la table se leva complètement en l'air et se promena ainsi allant d'une dame à l'autre, comme pour leur dire c'est pour vous que nous venons.

Mais tout à coup voilà la table qui se met à danser d'une façon très-bruyante, à tel point que M. Home en était désagréablement impressionné. L'illustre médium ayant demandé le nom de ce visiteur bruyant, le nom de Célestine fut épelé. C'est le nom d'une somnambule que j'avais ici et qui est morte il y a environ six mois. Dès lors, je m'expliquai la joie qu'elle avait de pouvoir se manifester ainsi; car avant sa mort, événement qu'elle avait prédit dans son sommeil, elle avait dit plusieurs fois qu'elle veillerait sur nous, et bien souvent depuis on avait entendu divers bruits dans la maison, surtout dans la chambre qu'elle habitait. Ayant alors demandé mentalement si c'était elle qui avait causé tous ces bruits, il fut répondu par l'alphabet : *certainement*. Puis elle poussa la table sur M. Home comme pour se faire pardonner son impétuosité. J'ai omis de dire que les esprits parents ont épelé des choses bien affectueuses, finalement le mot *bonsoir* fut écrit, et nous entendions peu à peu les coups s'affaiblir en s'éloignant.

La seconde soirée les mêmes manifestations eurent lieu, mais deux nouveaux esprits étaient présents. L'apparition de l'un d'eux est un fait trop remarquable pour qu'on pût le passer sous silence. Après donc que le mouchoir et l'accordéon eurent circulé pour ainsi dire de main en main, et que les esprits eurent noué le mouchoir d'une façon très-bizarre, après maints nouveaux attouchements de leur part, M. Home s'écria tout d'un coup : Oh! qu'est-ce que c'est que cela? c'est tout petit, on dirait un enfant nouveau-né, et il nous regarda tous pour s'assurer si quelqu'un de nous pourrait expliquer ceci. J'échangeai un regard rapide avec ma femme, et, après que deux de ces dames eurent senti tour à tour le petit enfant sur leurs genoux, je dis : S'il est celui que je crois, qu'il épelle le nom de l'endroit où il est né et mort. Le mot *Penta* (nom d'un petit village dans le royaume de Naples) étant épelé, il n'y eut plus de doute pour nous que ce ne fût l'esprit d'un enfant que nous eûmes en Italie en 1853, et qui, venu avant le terme, ne vécut que vingt-quatre heures. Notre étonnement fut général, car nous étions loin de penser à lui. Sa petite main a très-bien touché la mienne, ainsi que celle des autres personnes. Sur la remarque que je fis que son passage dans ce monde fut bien court, il fut épelé la phrase suivante qui m'a paru digne d'être notée : *C'est une fleur cueillie par les anges et gardée pour vous*; et plus tard ayant observé qu'après avoir assisté à des manifestations pareilles, on sentait l'absurdité d'aller visiter une tombe pour en obtenir d'autres, il fut encore épelé ceci : *Oui, puisque nous n'y sommes pas, et la tombe est si froide! nous sommes autour de vous*. Quelle pensée consolante pour une

mère qui pleure son enfant, pour un mari inconsolable de la perte de celle qui faisait le bonheur de sa vie! Qu'on nous dise encore après cela : à quoi bon ces manifestations des esprits? Est-ce que la mort est encore ce spectre redoutable, cause de tant de pleurs? Oh! non, elle a perdu son terrible prestige pour ceux qui ont assisté à des séances pareilles. — M. Home paraissant fatigué, bientôt ces esprits si chers pour nous nous quittèrent à notre grand regret. — Un effet très-curieux à constater est que tandis que deux de ces dames éprouvaient un grand bonheur à ces attouchements, la troisième éprouvait une espèce de terreur, et nous ne pûmes jamais la décider à se laisser toucher la main. Quant à moi, bien que, sauf les mouvements de table et les communications par écrit, toutes les autres manifestations fussent nouvelles pour moi, elles ne m'ont donné aucune émotion, étant depuis longtemps déjà convaincu de la réalité et de la possibilité de ces faits qui paraissent au premier abord surnaturels, surtout d'après les conceptions religieuses. Espérons que bientôt, vaincu par de nombreux témoignages, le monde finira par accepter cette vérité si consolante, qui ne peut que nous amener à remercier la Providence de cette faveur accordée à notre siècle.

Si vous croyez que mon témoignage franc et simple puisse être utile à la cause du spiritualisme et encourager d'autres qui ont vu ou verront aussi à publier de semblables témoignages, je vous autorise à insérer ma lettre dans votre journal, en y apposant ma signature, car il est important que des personnes de bonne foi apportent leur concours à la propagation de cette vérité, qui sans cela aura encore longtemps à lutter contre le scepticisme et le mauvais vouloir de certaines personnes comme j'en connais qui disent : « Je le verrais que je ne le croirais pas; » ou bien : « Cela n'est pas, car je ne puis l'expliquer. »

Veillez agréer, mon cher baron, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

J.-N. TIÉDEMAN.

Château de Cerçay, Seine-et-Oise, le 20 janvier 1858.

Nous avons placé au premier rang cette communication, parce qu'elle est signée en toutes lettres. Nous allons en reproduire une autre, à laquelle nous tenons aussi beaucoup, quoique son auteur ait cru devoir garder l'anonyme, parce que les phénomènes dont elle parle sont clairement indiqués par le nom de la personne qui les produit et par le lieu qu'elle habite, de telle sorte

que les incrédules ont la possibilité d'exercer leur contrôle. Nous accueillerons toujours ainsi avec empressement les faits dont l'authenticité sera de nature à pouvoir être constatée, et il en doit être ainsi des phénomènes spiritualistes. Quant à ceux qui n'auront à leur appui ni nom de personne, ni indication de lieu, nous les reléguerons au dernier rang.

MÉDIUM EXTRAORDINAIRE. — DÉPLACEMENTS D'OBJETS, ACTION DE FORCES MYSTÉRIEUSES SUR LA MATIÈRE DUS A LA PRÉSENCE D'UNE JEUNE FILLE DE QUATORZE ANS.

Indre-et-Loire, ce 6 février 1858.

A monsieur Piérart, rédacteur en chef du *Journal du Magnétisme*.

Monsieur,

Au reçu de votre lettre, je me suis de suite adressé à des personnes recommandables de Loches pour avoir les renseignements que vous me demandiez sur ce qui se passe à La Haye, petite ville située à cinq lieues de notre propriété. J'ai appris qu'il y avait là une jeune fille très-extraordinaire nommée Honorine Piguin. Le sous-préfet, le juge de paix, le receveur de Loches sont allés la voir, et sont revenus émerveillés. J'ai de plus vu hier un propriétaire dans notre voisinage, qui, *avant hier*, est allé à La Hye, et a vu ce phénomène. Je vais vous faire part des détails qu'il m'a donnés.

La jeune fille n'a pas encore quatorze ans. Il y a quatre mois, elle était étonnée de voir remuer des chaises et des tables sans qu'elle les touchât, et cela l'effrayait tellement qu'elle se sauvait hors de sa chambre. Un jour, elle dînait chez une autre personne quand la table se remua tellement que différents objets tombaient par terre. Les convives étaient fort effrayés quand elle dit très-naïvement : « Je crains que ce ne soit moi. » Et elle a expliqué ce qui se passait. La nouvelle de ce prodige s'est répandue, et quand elle a vu qu'on lui donnait de l'argent pour voir ses expériences, elle en a été enchantée, car son plus grand désir est de pouvoir acheter quelques objets de toilette. C'est une enfant très-innocente et candide, très-jolie, une belle taille, grande pour son âge, et elle chante fort bien. Un médecin va adresser un rapport à l'Académie de médecine concernant cette jeune fille. Elle commande à des meubles de remuer, ils remuent. Elle chantait, et une chaise dansait toute seule en battant la mesure parfaitement bien ; plus doucement quand elle chantait doucement, plus fort quand elle chantait plus fort. Sa

robe de laine se gonflait comme un ballon ; on ne pouvait croire qu'il n'y eût rien dessous pour produire cet effet, et on voulut s'en assurer ; elle n'avait qu'un jupon ordinaire et une chemise, pas de crinoline. Sa robe est devenue toute raide, et quand on frappait dessus, elle présentait la consistance du bois. Un artiste a voulu faire le portrait de la jeune fille ; il a placé sur une chaise différents objets qui servaient à son art en lui demandant si elle pouvait l'agiter. Tous ses objets sont tombés par terre. Un jour, elle était dans le salon d'un fonctionnaire, la fille de celui-ci, M^{lle} Noémie, jouait du piano. Sa sœur demanda à cette singulière jeune fille de faire couvrir une chaise vers elle. En la commandant, la chaise a couru toute seule et a tombé sur M^{lle} Noémie, qui était tellement effrayée qu'elle s'est sauvée de la chambre. Cette jeune fille a aussi fait une prophétie qui s'est vérifiée : elle a dit qu'une femme de sa connaissance accoucherait le 6 janvier, et qu'elle aurait un garçon, ce qui est arrivé exactement le mois passé. Elle a appris cela par sa table. Un magnétiseur a voulu la magnétiser ; mais elle a une bien grande répugnance pour le magnétisme, et ne voulait pas en entendre parler. Son pouvoir étrange ne relève que de sa volonté, et elle ne doit rien à l'influence des autres. Un petit jeune homme, qui est somnambule à La Haye, a été consulté sur le compte de la jeune fille ; il dit que c'est le fluide électrique qui produit ces merveilles, mais qu'elle doit avoir soin de ne pas trop se fatiguer, car elle s'épuiserait et perdrait son pouvoir. Quand elle agit, elle devient pâle, et sa démarche est un peu chancelante.

Agrérez, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

R. C.

Nous recevons d'une autre source des détails très-circonstanciés sur cette jeune fille. Nous croyons superflu de les reproduire, car ils viennent de tout point corroborer ceux que nous insérons ici.

Z. P.

Z. PIÉRTART, propriétaire-gérant.

RÉPONSE A QUELQUES OBJECTIONS

FAITES AU MANIFESTE DE LA REVUE SPIRITUALISTE.

Un journal de la province, *le Courrier du Nord*, avait consacré un article étendu à *la Revue spiritualiste* dans lequel il rendait avantageusement compte de cette publication, de son esprit, du but qu'elle se proposait. A côté de paroles encourageantes, il y avait dans cet article plusieurs objections auxquelles nous avons cru devoir répondre dans une lettre que sans doute nos lecteurs nous sauront gré de mettre sous leurs yeux.

A Monsieur le Rédacteur du *Courrier du Nord*,
à Valenciennes,

Je vous remercie beaucoup du compte-rendu que vous avez daigné faire de mon entreprise et de mes travaux relativement aux questions de magnétisme et de spiritualisme, qui occupent aujourd'hui tous les esprits sérieux, à Paris et en Amérique. Je n'en attendais pas moins de vous. Je sais que vous êtes un publiciste consciencieux, et que rien de ce qui mérite de fixer l'attention publique n'échappe à votre vigilance.

Le feuilleton de votre journal du 4 avril dernier prouve que vous avez lu ma *Revue spiritualiste* tout entière, ainsi que la brochure que j'ai consacrée au récit de la fameuse possession des religieuses de Louviers.

Oui, Monsieur, je crois que l'âme est immortelle et que, séparée de notre matière terrestre, elle peut, dans des circonstances données, et sous l'empire de certaines lois que nous croyons maintenant connaître, se manifester à nos sens. Cette croyance, du reste, a été celle de tous les temps et de tous les peuples, et on ne comprend pas comment il se fait qu'elle soit tant contestée, bafouée, aujourd'hui. Mais des preuves qui valent mieux que tous les raisonnements du monde ramèneront bientôt à ce sujet la conscience publique dans la voie qu'elle n'aurait jamais dû quitter, et ces preuves sont des faits clairs et authentiques, attestés par une infinité de témoins dignes de foi. Ces faits ont lieu partout et peuvent être provoqués par la plupart d'entre nous, car il n'est pas de famille qui ne renferme des organisations *médianimiques* ou susceptibles d'acquérir cette faculté. L'histoire du pays que vous habitez, Monsieur, est pleine de faits du genre de ceux que

j'invoque ici ; je les ai constatés lorsqu'autrefois je m'occupais de cette histoire, et vous pouvez lire dans *le Journal du Magnétisme* du 25 octobre 1856, tout un long article que j'y ai inséré à ce sujet, et lequel a été, vers la même époque, reproduit par *l'Observateur d'Avesnes*. D'ailleurs, Monsieur, ne vous rappelez-vous pas cette circonstance étrange, arrivée à Valenciennes, d'une sonnette s'agitant toute seule pendant plusieurs jours consécutifs, et cela en présence d'hommes de science, de mécaniciens, sans que ceux-ci pussent attribuer à ce phénomène une cause connue ? Ce fait si fréquent dans l'histoire des sciences occultes est arrivé en des circonstances aussi extraordinaires à Avesnes, mon pays natal ; il vient de se reproduire à Chartres, au su de toute la ville et des professeurs de physique qu'on avait fait venir pour expliquer le mystère et qui n'ont pu rien expliquer du tout. M. Home, quand il était à Paris, avait la faculté de provoquer des manifestations de ce genre, et combien de fois les concierges de son voisinage n'ont-ils pas maudit l'illustre médium et les esprits lutins avec lesquels il leur paraissait être en relation (1) !

Ces phénomènes, ainsi qu'une foule d'autres de ce genre, ainsi que les déplacements d'objets inertes dus à des forces invisibles, ne peuvent nullement être expliqués par la science ordinaire. Nous, spiritualistes, nous les expliquons parfaitement et d'une manière bien plus simple, bien plus claire, bien plus admissible que ne le peuvent faire ceux qui se refusent à reconnaître le dogme si consolant de la préexistence, de

(1) On s'est plu en ces derniers temps à ternir la réputation de M. Home, à le représenter comme un habile jongleur. Dans notre prochain numéro, nous prendrons à tâche de défendre l'illustre médium contre ces insinuations. De plus, nous citerons des attestations de personnes honorables qui ont été témoins des prodiges opérés par son intermédiaire. Ce sera la meilleure réponse à tous les dénigrement des sceptiques, des envieux et des désappointés. Nous devons dire aussi que M. Home est actuellement à Paris, arrivant d'Italie. Il est venu nous voir à son retour, et nous a de nouveau confirmé, de sa propre bouche, la vérité des phénomènes opérés par son intermédiaire. Les personnes qui s'intéressent à l'illustre jeune homme, apprendront sans doute aussi avec intérêt son prochain mariage avec une jeune dame d'une très-honorable famille russe, et le projet qu'une société de spiritualistes de Paris a de lui offrir un banquet, avant son départ pour l'empire des tsars. Nous rendrons compte de ce banquet, auquel nous devons assister.

l'immortalité des âmes, et de leur individualité au-delà du tombeau.

Mais la question n'est pas tant de savoir si les phénomènes spiritualistes peuvent être expliqués, s'ils ne viennent pas heurter nos idées préconçues, ce que nous appelons notre raison, enfin s'ils peuvent trouver grâce devant les lois de la physique. La question est de savoir si les faits sont vrais, parfaitement constatés, oui ou non ; s'ils sont vrais, tant pis s'ils sont contraires aux lois connues de la physique. Cela prouve que la physique n'a pas dit son dernier mot, qu'elle a encore bien des choses à découvrir. Vouloir nier un fait clair comme le jour, le travestir, le dénaturer, parce qu'il vient à l'encontre de nos opinions, est une tactique sans doute employée de nos jours par des sceptiques quand même, par des orgueilleux qui croient tout savoir et ne savent rien, mais ce ne peut être à coup sûr l'attitude de gens de bonne foi, circonspects, et qui croient qu'il y a pour l'homme encore bien des mystères à expliquer.

Vous me taxez de contradiction, Monsieur le rédacteur, moi et mes collaborateurs de *la Revue spiritualiste*, lorsque disant que, voulant fonder une religion au-dessus des religions anciennes, nous citons cependant des manifestations qui, si elles étaient admises comme véritables, ne seraient que des faits à l'appui des croyances que nous voulons écarter. Je crois, Monsieur, que vous avez mal compris notre pensée à ce sujet. Permettez-moi, pour vous le prouver, de rappeler quelques passages de *la Revue* et de les commenter.

A la page 3, nous disons que, « conformément aux plus belles conclusions de la philosophie de l'histoire, il est prouvé que Dieu n'a pas seulement parlé aux anciens, qu'il n'y a pas eu qu'une seule révélation dans le temps, mais qu'il en est de continuelles et de progressivement conformes aux besoins, aux lumières, aux tendances de l'humanité. »

A la page 10, se trouve ce passage : « L'humanité ne peut pas vivre éternellement de négations. L'homme a besoin de croire, de se sentir solidaire de son semblable au milieu de sa destinée, de rattacher sa vie à un passé, à un avenir, à une justice éternelle. Le sentiment religieux, quoi qu'on en

dise, est au fond de son cœur. Aussi, tout édifice qui sera bâti sur l'athéisme, le néant, sera bâti sur le sable. D'un autre côté, l'homme moderne, avec sa civilisation, sa science, ses lumières, son intelligence plus cultivée, ses aspirations et ses besoins intellectuels de plus en plus raffinés, ne peut plus se contenter des croyances enfantines des populations primitives. A de nouveaux temps, il faut de nouveaux dogmes, ou, du moins, il faut tirer des anciens tous les développements, toutes les interprétations possibles. Il faut expliquer, élargir, vivifier, mettre au jour, tout ce qu'il peut y avoir de caché dans les mythes, les formules, les symboles consacrés, dans l'évangile, ce livre divin où éclate de toute part la vérité spiritualiste. C'était l'opinion des deux plus grands individualités religieuses de ces temps-ci, Chateaubriand et Lamennais. Selon nous, le fruit caché qu'il faut mettre au jour n'est rien autre que le spiritualisme, révélation consolante et sublime qui doit surgir entre les deux extrêmes opposés du matérialisme, du nihilisme insensé et du fanatisme ignorant.

« Oui, le spiritualisme, en vivifiant, élargissant et épurant les sciences humaines, les découvertes, les progrès de la civilisation moderne, en rattachant l'homme à une providence, à une justice divine, à une éternité, doit, dans un temps prochain, préparer la venue d'une ère nouvelle. Oui, ce grand principe, en donnant à toute vérité morale une autre sanction que le pur consentement humain, en vivifiant, rectifiant et expliquant le sens des anciennes révélations, doit ranimer la foi dans tous les cœurs. »

Ainsi, comme vous le voyez, notre opinion est que Dieu s'est manifesté dans tous les temps, que les anciennes révélations ont toutes un fond de vrai et comportent la dose de vérité, les seules formules qui pouvaient être admises et comprises au temps où elle eurent lieu; mais nous prétendons aussi que ces formules doivent être élargies, vivifiées, expliquées de nos jours conformément à notre avancement, à nos besoins intellectuels et moraux, et que telle était l'opinion de Chateaubriand, de Lamennais. Je pourrais aussi ajouter que c'est celle de Pierre Leroux, et qu'elle se trouve

partout en principe dans le beau livre de Jean Reynaud intitulé : *Ciel et terre*.

Bien loin de vouloir écarter les croyances anciennes, nous cherchons au contraire à les faire affirmer avec plus de force, en demandant qu'on en tire toutes les explications, tous les développements possibles, en en montrant la source réelle, la vérité des prodiges à l'aide desquels elles se sont établies. Seulement nous disons que la manière dont ces croyances sont encore interprétées et présentées ne suffit plus pour une foule d'intelligences, et qu'il y a là nécessité de toute une nouvelle évolution religieuse, du moins pour ces intelligences, si on veut les arracher au triste scepticisme qui les possède. Quant aux intelligences pour qui les formules religieuses ordinaires suffisent, qui y trouvent un motif suffisant de foi vive et sincère, nous ne nous adressons point à elles. Qu'elles gardent leur foi, si elles y trouvent la paix du cœur et la voie du bien. Dieu est indifférent à la manière dont on le prie, pourvu qu'on lui adresse sa prière avec bonne foi et un cœur pur. Chacun des êtres de la création a sa manière d'élever son hymne à l'Éternel, les uns par l'oraison, les autres par le travail, car qui travail prie, a dit l'Éternel. Le chant de la cigale n'est pas le même que celui de l'alouette, celui du rabbin diffère des invocations du muezzin. Le laboureur prie en traçant son sillon, la sœur de charité en secourant les malades et les blessés, le savant en scrutant les lois de la nature qui sont celles de Dieu, et le missionnaire évangélique en portant au péril de sa vie la foi aux peuples sauvages. De tout ce concert d'adorations, les plus agréables à la Divinité sont celles qu'exhalent les âmes honnêtes, animées de l'amour du bien, et qui en tout se conforment à la voix de la conscience.

Cela étant, Monsieur, pour en revenir à vos objections et aux citations dont vous les appuyez, je dirai : que les esprits de deux pères du concile de Nicée soient venus après leur mort ratifier par leur écriture directe la décision prise postérieurement par le concile, que le mot *saint* ait été écrit dernièrement par un esprit, sur un papier déposé dans la basilique de Saint-Denis, ces faits ne prouvent nullement contre

l'édifice religieux que l'on doit attendre du spiritualisme, ni contre la logique de nos conclusions, et cela quand bien même la décision des pères, et la sanctification des âmes bienheureuses seraient, ce qui n'est pas, des dogmes contraires aux doctrines nouvelles. Si la Providence à permis qu'un miracle se fit pour donner plus de force à la décision du concile de Nicée, c'est qu'à cette époque cette décision était préférable à toute autre ; si elle permet que le mot *saint* soit écrit d'une manière si prodigieuse dans une église, c'est qu'elle ne voit pas en quoi ce mot saint et cette église soient des choses contraires au progrès de la foi spiritualiste ; mais en serait-il autrement, il n'y aurait là rien d'inexplicable, de contradictoire au point de vue de nos principes, pas plus que ne le sont ces faits, que vous citez, d'esprits qui réclament des messes, et demandent aux prières des vivants de les arracher au purgatoire et à l'enfer.

Faute d'avoir bien étudié par les faits cette grave question des esprits, on s'en fait une très-fausse idée. On s'imagine que l'âme, en se dépouillant de son enveloppe terrestre, doit par ce seul fait avoir la science infuse, connaître toute vérité, pénétrer les plus profonds mystères, s'élever au plus haut degré d'élévation morale et intellectuelle.

Il n'en est certes pas ainsi. Le seul avantage que la plupart des âmes recueillent d'être délivrées de leur corps, c'est de n'être plus assujetties aux besoins de celui-ci, de n'en plus connaître les chaînes, les servitudes, d'être affranchies des entraves de temps et d'espace qui limitaient leur sphère d'action. Mais de là à être de purs esprits ayant toute prescience, toute vertu, toute lumière, il y a une distance énorme. Ce résultat n'est atteint pour la plupart des âmes qu'à la suite d'une série d'expiations, d'épurations, d'initiations, de transmigrations et d'incarnations à travers les mondes et l'immensité du temps ; bien souvent au contraire nous conservons au-delà du tombeau, selon la région morale que nous y occupons, nos préjugés, nos erreurs, nos passions, nos tendances animiques d'ici-bas. De là, viennent ces manifestations spiritualistes si contradictoires, si souvent empreintes d'erreur, de mensonge, parfois de perfidie, de cynisme, de malice. Si un esprit en

peine, bourrelé de remords, livré aux peines d'un enfer moral, ou aux épreuves d'un purgatoire ultra-mondain, s'en vient demander des messes pour le repos de son âme, c'est que son opinion touchant l'efficacité de ces pratiques n'a pas changé, ou bien c'est que la prière, lorsqu'elle est faite avec effusion de cœur, a une vertu particulière par suite du courant moral, de la salutaire influence fluïdique qu'elle établit entre les âmes en peine et celles d'ici-bas dont elles réclament les bons offices. Mais, Monsieur, c'est bien plus, si je vous disais qu'une partie des âmes qui nagent dans le grand océan des mondes que nous appelons éther, fluïde vital universel ou magnétique, n'ont pas de libre arbitre, et que de là vient qu'elles reflètent si passivement nos pensées, notre volonté, quand quelque *médium* les évoque, on se met en relation avec elles. Pourquoi, comment cela se fait-il ? me direz-vous. Je n'en sais rien. Mais, toujours, c'est que le fait existe, qu'il a été constaté et que bien souvent même dans des séances expérimentales de spiritualisme il est arrivé que des vivants sont parvenus à redresser l'opinion des morts, à leur refaire leurs convictions, leur éducation morale. Ce fait n'a rien qui m'étonne moi, magnétiseur, qui ai provoqué le somnambulisme chez une foule de sujets. J'ai trouvé un grand nombre de mes somnambules dans l'état des âmes dont je viens de vous parler, c'est-à-dire n'ayant plus de libre arbitre, ne parlant, n'agissant plus que par moi, n'ayant plus d'autre volonté, d'autre opinion que la mienne. Or, qu'est-ce qu'un somnambule ? C'est une âme momentanément isolée de la matière, n'y tenant plus que par un faible lien, et, parfois, lorsqu'elle se transporte dans l'espace, ne s'y rattachant plus que par un courant fluïdique, qu'un état d'extase trop avancé finirait par rompre. Eh bien ! si vous parvenez à dominer entièrement une telle âme, à lui faire perdre conscience d'elle-même, comment n'en pourriez-vous pas faire autant avec une de celles de la région ultra-mondaine, qui, au lieu d'être attachée à un corps qui lui soit propre par un lien, est au contraire liée à vous par un courant fluïdique dont vous tenez en quelque sorte le bout, le gouvernail ?

Mais en voilà bien assez au sujet de ces matières sur lesquelles il y aurait trop à dire, si l'on voulait répondre à toutes les objections. Je m'y suis arrêté, Monsieur, parce que la chose en valait la peine; car, sachez-le bien, en dépit des esprits légers, des railleurs, des matérialistes quand même, ces questions sont plus sérieuses qu'on ne croit et occupent aujourd'hui un très-grand nombre d'esprits marquants. Cela vient de ce que le spiritualisme est une vérité aussi ancienne que le monde, que des faits nombreux lui ont donné sa raison d'être, et qu'il est une science en même temps qu'une consolation.

Agrééz, etc,

Z. PIÉRART.

CORRESPONDANCE.

ADHÉSIONS A LA REVUE SPIRITUALISTE.

Deux hommes de lettres et un savant ingénieur, tous trois hommes honorables et mes coréligionnaires en spiritualisme, ont bien voulu m'adresser, à l'apparition de la *Revue spiritualiste*, leur adhésion fraternelle. Il est vrai que dans ces adhésions, tout en me félicitant de mon entreprise et en m'assurant de leur concours, ils font leurs réserves sur certaines doctrines émises dans la première livraison du journal. Ils ont, dans de nombreuses expériences faites avec toutes les précautions scientifiques voulues, constaté les faits les plus surprenants, les plus *renversants*, dirons-nous. Ces faits, ils ont promis de m'en remettre la relation suivie. Seulement, ils assurent qu'il ne ressort pas pour eux de ces faits une croyance bien arrêtée à l'existence des esprits. Je ferai connaître, lorsque le récit m'en aura été communiqué, ceux de ces faits qui me paraîtront les plus importants. Quant à l'opinion personnelle de ceux qui doivent les porter à ma connaissance, et qui est contenue dans leur lettre d'adhésion, je me hâte de la reproduire, attendu que la *Revue spiritualiste*

s'est annoncée comme devant être une tribune ouverte à toutes les opinions sérieuses quelles qu'elles soient. La vérité, selon nous, jaillit du choc des opinions et s'établit par la contradiction.

A M. Z. PIÉRART, directeur de la *Revue spiritualiste*.

15 mars 1858.

Monsieur,

J'ai éprouvé une joie bien vive en recevant votre *Manifeste spiritualiste*. Vous avez raison, il faut que la France apporte sa part de sérieuse attention à ces phénomènes indéniables, positifs, nombreux dans leur merveilleuse variété. C'est notre devoir à nous qui croyons au développement indéfini de l'être humain, qui voyons en lui des forces bien autrement puissantes que celles manifestées par le corps, c'est notre devoir d'affirmer l'âme et ses rayonnements terrestres et transmondains.

Nous avons à réunir en foyer permanent ces éclairs passagers de la science extra-naturelle qui, semblables aux flamboiements des aurores boréales, sont venus à diverses époques étonner les peuples. Il était permis jadis aux hommes courbés de terreur sous la croyance au principe du mal absolu, de s'effrayer à l'aspect de ces invasions étranges, et de les expliquer par l'intervention d'esprits éternellement malfaisants : l'hallucination naît de la peur, de l'ignorance ou de l'isolement.

Acceptons aujourd'hui avec une sérénité calme ces effluves divines qui viennent témoigner de l'immortalité humaine ; réunissons-nous pour les étudier sans parti pris ; faisons-en ressortir, aux yeux de tous, la perpétuité du moi ; et voyons si nous pouvons en tirer la possibilité scientifique, rationnelle, certaine de communications régulières entre les êtres pensants, quelle que soit la nature de leur enveloppe, terrestre ou stellaire, opaque ou lumineuse, charnelle ou éthérée.

J'aurais bien quelques réserves à établir, fondées sur des expériences multipliées faites pendant plus de trois ans avec plusieurs amis, hommes sérieux et éclairés ; mais,

comme votre Manifeste indique des phénomènes différents de ceux que nous avons obtenus nous-mêmes, comme vous y promettez d'ailleurs une large part à la liberté de discussion, en blâmant *les prétentions à l'infailibilité* affichées déjà par *quelques spiritualistes isolés*, je ne crains pas de vous envoyer ma sympathique adhésion à vos intéressants travaux.

La tâche que vous entreprenez tranche bien vivement avec les préoccupations générales de notre temps, mais les extrêmes se touchent. Si l'humanité au XIX^e siècle est en train de refaire son outillage matériel et de rallier ses membres éparés par des moyens de communications merveilleusement rapides, pourquoi donc une partie de ses efforts ne seraient-ils pas employés à compléter cette rénovation, en épurant les croyances communes, en les fondant sur des bases solides et palpables, sur des rapports perpétuels entre les vivants et ceux qui ont vécu ? N'est-ce pas d'ailleurs sur le point de notre globe où le travail industriel est le plus absorbant et le plus fiévreux ? n'est-ce pas en Amérique que cette consolante régénération du spiritualisme a commencé ?

Soyez donc assuré, Monsieur, de la profonde sympathie avec laquelle je m'unis à vos espérances, et veuillez agréer l'expression sincère de ma considération distinguée.

Antony MÉRAY,

Homme de lettres,

Monsieur,

Vous entreprenez une œuvre utile et qui manquait en France. Bien que l'esprit, un peu exclusif selon moi, dans lequel elle est conçue m'oblige à faire des réserves, vous pouvez me compter au nombre de vos abonnés et de vos zélés propagateurs.

Je crois pleinement, d'une part, à la perpétuation et à la progression du *moi* dans toute la plénitude de sa conscience et de sa mémoire ; de l'autre, aux phénomènes fluidiques ou spiritualistes, quelle que soit leur étrangeté apparente. Je crois aussi que ces phénomènes sont providentiels et viennent

à propos réveiller et éclairer le sentiment religieux, et lutter contre le matérialisme égoïste et impie qui envahit de plus en plus les sociétés civilisées dans notre époque de transition critique.

Vous voyez, Monsieur, que nous sommes d'accord sur tous les points fondamentaux ; mais là s'arrête mon adhésion à vos principes. La théorie de l'intervention directe des esprits individuels me paraît encore à l'état d'hypothèse, malgré les efforts que les partisans de cette idée font pour l'établir. Il me semble que cette doctrine, trop facile peut-être, n'est pas sans danger pour la liberté humaine, et je crains, je vous l'avoue, que, sur les ruines de l'ancienne superstition, une superstition nouvelle ne surgisse enfantée par ce système.

Du reste, je n'ai, quant à moi, aucune idée arrêtée, si ce n'est l'appréhension de voir retomber l'humanité, sous une forme nouvelle, dans les erreurs naïves du moyen âge, et je redoute que la croyance aux bons et mauvais esprits ne mène rapidement à ce but les âmes simples et exclusivement sentimentales.

J'en suis donc, pour le moment, à l'état d'expectative, et j'espère voir surgir bientôt de l'étude approfondie de ces admirables phénomènes une explication plus compatible avec la dignité de l'homme et avec la grandeur de Dieu.

Pourtant, Monsieur, n'exagérez pas ces scrupules que j'ai dû vous faire connaître. En attendant que nous ayons le dernier mot de ces faits merveilleux, mieux vaut encore pour le monde une croyance incomplète, erronée même, que l'état de doute et de désespérance qui pèse en ce moment sur les âmes.

Recevez donc de nouveau l'assurance de toute ma sympathie et de mon plein concours.

Votre bien dévoué serviteur,

Eugène Nus,

Homme de lettres.

Monsieur,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander mon avis sur le programme de la Revue spiritualiste que vous vous proposez de publier. En somme, je crois que cette publication

sera très-intéressante, si elle a principalement pour but de donner un compte-rendu impartial des phénomènes étranges et encore inexpliqués, sur lesquels l'attention publique a été appelée depuis quelques années; je la crois utile, si vous cherchez à vous entourer de toutes les garanties possibles de véracité.

Quant à mon sentiment particulier sur l'origine des phénomènes dont vous aurez à entretenir vos lecteurs, j'avoue qu'il n'est pas encore fixé. C'est vous dire que je ne me pose pas plus en *matérialiste* qu'en *spiritualiste*, si par cette dernière dénomination vous entendez désigner exclusivement ceux qui croient à l'intervention des âmes des trépassés.

Les faits que j'ai pratiqués personnellement, ceux même auxquels je crois, d'après les nombreux et sérieux témoignages qui m'en ont été donnés et parce que leur diversité, si étrange qu'elle soit, ne les rend pas plus incroyables les uns que les autres, tous ces phénomènes qui échappent aux lois connues du monde physique, ne me paraissent encore, ni assez nombreux, ni assez bien observés pour asseoir une hypothèse et encore moins une conviction dans tel ou tel sens.

Il n'est échappé à aucun observateur impartial de ces phénomènes que leurs manifestations, involontaires, je l'avoue, contrariantes même souvent pour les expérimentateurs, concordent néanmoins généralement avec leurs idées préconçues ou reçues par l'éducation : idées dédaignées peut-être, noyées qu'elles sont dans le scepticisme, mais dont la conscience conserve toujours l'empreinte.

En ce qui concerne mon expérience personnelle, je puis dire que les manifestations obtenues dans le groupe dont je faisais partie ont toujours eu un caractère scientifique, artistique, sentimental, religieux surtout; qu'elles présentent, ce me semble, à un plus haut degré qu'aucune de celles qui sont parvenues à ma connaissance, toutes les garanties morales qu'on peut exiger comme critérium des manifestations sérieuses; et cependant je dois avouer qu'on y retrouve au fond l'empreinte des sentiments du groupe qui les a produites, bien que nous ayons cherché à nous dégager de toute croyance d'école, de toute idée préconçue.

Je ne dirai pourtant pas que tout est sorti de l'esprit du médium ou du groupe. Nous avons eu la preuve d'emprunts extérieurs, au moins comme exception, je crois même à un apport d'un titre plus élevé. Quoi qu'il en soit, les assertions réitérées de nos dictées semblent avoir pris à tâche de détruire en nous la croyance aux esprits intermédiaires, comme agents des manifestations. En même temps ces dictées nous donnaient des aperçus sur les destinées de l'homme, — aperçus quelquefois obscurs à force de concision, mais généralement pleins de grandeur et d'élévation.

Suivant nos dictées, la participation de la vie universelle, l'inspiration d'en haut associée à la force et à la liberté humaine serait la cause des phénomènes, ce qui n'exclut pas l'erreur, nous en avons été maintes fois averti :

« Ce que j'ai dicté à la demande de plusieurs est faux
« absolument..... La part d'erreur vient de tout ce que vous
« avez d'idées préconçues..... Les systèmes ultramondains
« obscurcissent la meilleure intelligence. »

Vous voyez donc, Monsieur, en ce qui me concerne, que j'ai quelques raisons pour faire mes réserves sur certaines parties de votre programme.

Je pourrais invoquer d'ailleurs l'hypothèse très-ingénieuse d'un apôtre anonyme, exposée par M. Paul d'Ivoi et reproduite dans votre numéro spécimen.

Cette hypothèse ne pourrait-elle servir aussi à expliquer les manifestations qu'on attribue aux âmes des trépassés ?

Agréez, etc.,

FRANCHOT,

Ingénieur.

Des trois lettres qui précèdent, surtout des deux dernières, il ressort que leurs auteurs ne sont pas entièrement fixés sur la véritable source des manifestations spiritualistes. M. Franchot paraît incliner à croire que ces manifestations concourent généralement avec les idées préconçues, les opinions des groupes respectifs où elles ont eu lieu. Plus loin, cependant, il avoue avoir été témoin de manifestations d'une ori-

gine extérieure. D'une manière comme de l'autre, nous l'engageons à n'en point demeurer là, à pousser théoriquement et expérimentalement l'examen d'une aussi grave question. Sur le premier point, il reconnaîtra, conformément à ce que nous disons dans l'article qui est en tête de cette livraison, que le manque de libre arbitre de certains esprits est la cause que beaucoup d'entre eux reproduisent les opinions, les croyances, les désirs de ceux qui les interrogent; sur le second point, il avouera qu'avant de se fixer définitivement sur ces questions, il convient de poursuivre longtemps l'investigation et l'étude des faits, tant de ceux qui sont enregistrés dans l'histoire que de ceux qui se produisent maintenant partout.

M. Eugène Nus paraît surtout se préoccuper de la crainte de voir la croyance aux bons et aux mauvais esprits nous ramener aux erreurs naïves du moyen âge, et appréhende qu'une nouvelle superstition ne s'élève par ce moyen sur les ruines de l'ancienne. Une telle appréhension ne doit nullement peser dans l'examen et dans la production des faits. Si ces faits sont vrais, comme il est aujourd'hui hors de doute, qu'importent les conclusions qu'on en doit tirer? Leur explication rationnelle, une explication conforme à des idées justes et consolantes, ne tardera pas sans doute à en jaillir, et à coup sûr cette explication ne peut être dans le sens des erreurs naïves du moyen âge. Car le passé ne se refait pas, et il est aussi difficile de ramener l'homme moderne, avec ses lumières et ses aspirations vers tous les genres de progrès, aux croyances enfantines de nos pères, qu'il eût été difficile de ramener ceux-ci, il y a 800 ans, aux fictions du polythéisme. Mais qui ne voit que le résultat de la croyance aux esprits sera de détruire la croyance au diable? Du moment qu'il sera prouvé que tous les phénomènes, les prodiges extra-naturels qu'on attribuait à ce prétendu prince des ténèbres peuvent être produits par des âmes dégagées de la matière, dans de certaines circonstances données et sous l'empire de certaines lois, on ne se laissera plus effrayer ni égarer par la possibilité de l'intervention d'un génie, fatalement poussé à nous nuire; une croyance bien

plus consolante, bien plus féconde et d'un ressort bien autrement moral pour nos actions terrestres, en prendra la place. Tous les genres de progrès en seront la conséquence. C'est alors que l'homme, pour nous servir de l'expression de l'immortel Béranger, pourra peut-être replacer le monde plus près de sa céleste origine.

P. Z.

VARIÉTÉS.

LE MYSTICISME EN RUSSIE.

Il n'est peut-être pas de pays dans le monde où la tendance au mysticisme, le sentiment de l'immortalité de l'âme, et la croyance à la possibilité de ses manifestations ultra-mondaines, soient aussi répandus qu'en Russie. Cette tendance est toute particulière à la race slave. Elle est aussi généralement le propre des nations vierges qui ne se sont point souillées au contact des civilisations corrompues, des peuples sceptiques et raisonneurs. C'est le propre des nations qui ont conservé dans toute leur force leurs facultés instinctives et animiques. C'est le sentiment de l'immortalité et de la récompense dans un autre monde de nos efforts ici-bas, qui donne au soldat russe le courage passif qui lui fait si froidement, si héroïquement braver la mort. Dans les provinces de France, qui, au retour des Bourbons, furent occupées par l'armée de l'empereur Alexandre, on a conservé le souvenir de la facilité avec laquelle les simples soldats de cette armée croyaient qu'en mourant en combattant pour leur patrie, ils reviendraient au monde au sein de leurs proches. Aussi, les Russes ont-ils dû à ces qualités éminemment animiques, à cette croyance si forte au principe de la vie, des facultés magnétiques remarquables. Jamais pays n'a renfermé plus de voyants, de thaumaturges, et, relativement à ces derniers, on cite un jeune homme des environs de Moscou, nommé Was-

sili, qui, comme le célèbre Greatrakes, a la propriété de guérir une foule de maux par le simple toucher. Le spiritualisme, à son apparition, devait trouver dans un tel pays et a trouvé une foule d'adeptes. Aujourd'hui il n'est pas de province de l'empire russe où il n'y ait une infinité de *médiums*, où on ne croie sérieusement à leurs facultés merveilleuses, et où n'aient lieu les manifestations *médianimiques* les plus remarquables.

Nous avons l'honneur de connaître intimement plusieurs personnages très-recommandables de cet empire, qui, pour leur part, ont produit les phénomènes les plus extraordinaires. Deux d'entre eux ont dernièrement obtenu, à Paris, un genre de communications devenu commun en Amérique, mais qui ne s'était pas encore produit en France, que nous sachions; ce n'est ni plus ni moins qu'un des cantiques de Luther, imprimé directement en caractères gothiques. Nous avons vu ce spécimen d'imprimé direct, entre les mains de ceux qui l'ont obtenu, et nous devons ajouter que leur honorabilité bien connue, une sincérité à toute épreuve, ne laissent aucun doute sur la vérité de leurs assertions. Ils se sont, du reste, offerts d'en reproduire l'expérience devant nous, ce que nous ne manquerons pas d'accepter quand nos loisirs et les circonstances le permettront. D'ailleurs, n'est-ce pas à un de leurs compatriotes, M. le baron de Guldenstubbé, personnage non moins honorable et sincère, que nous devons le phénomène merveilleux de l'écriture directe des esprits? Dans un de nos prochains numéros, nous rendrons compte de la voie suivie par M. de Guldenstubbé pour atteindre à un résultat aussi grandiose ainsi que des expériences nombreuses qu'il a faites par-devant témoins et du livre intéressant où il les a consignées. Nous parlerons de lui comme il le mérite, ainsi que de sa sœur, médium, extatique extraordinaire, qui possède non seulement le don de communiquer avec les esprits, mais de les apercevoir sous une forme déterminée. En attendant, qu'il nous soit permis d'insérer ici un fragment relatif à l'introduction des idées de Swedenborg, de Jacob Bøehn et de Saint-Martin en Russie. Ce fragment, quoique écrit au point de vue orthodoxe et peu favorable par conséquent aux innovations religieuses, n'en montrera pas moins jusqu'à quel point l'esprit des habitants de ce

pays est prédisposé aux questions spiritualistes. Il montrera quelle furent les vicissitudes du mysticisme swedenborgien dans l'empire de tzars, et combien il fut près de s'y implanter en donnant naissance à une religion nouvelle. Nous l'extrayons d'un ouvrage actuellement sous presse, et destiné à faire connaître, d'une manière succincte, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à présent en France, le vaste empire sous tous les rapports (1).

« Sous le règne de Catherine, une mysticité plus subtile s'empara des esprits dans certains cercles de la haute société. Méconnaissant l'autorité d'une Eglise trop assujettie aux influences du pouvoir, des hommes d'un esprit ardent et curieux embrassèrent dans les deux capitales les opinions abstraites de Boehme et de M. Saint-Martin. Ils formèrent ce que l'on appela *des loges martinistes*, imprégnées de franc-maçonnerie. Leurs chefs, MM. Yéloguine, Novikoff, Plechtchéeff, Tourguénéff, Radichtcheff et Lopoukhine firent un grand nombre de prosélytes, essayèrent d'influencer l'éducation de la jeunesse, et, sans rompre ouvertement avec l'Eglise dominante, ils s'appliquèrent à miner son autorité par des discours et des écrits sur le christianisme intérieur (2). L'im-

(1) Cet ouvrage est intitulé : *Notions sur la Russie*, par Alexandre de Stourza, personnage illustre de la famille des princes régnants de Moldavie, qui fut chargé de diverses missions diplomatiques et administratives sous les empereurs Alexandre et Nicolas, et qui a laissé la réputation d'un écrivain, d'un théologien distingué. Les *notions sur la Russie* forment le second volume des *œuvres posthumes* de cet auteur, dont l'impression a été confiée à notre surveillance et dont des exemplaires se trouvent au bureau de notre *Revue*, et chez Dentu, libraire au Palais-Royal. Parmi les différents livres qui doivent incessamment faire suite à ce second volume, s'en trouvent plusieurs relatifs aux questions spiritualistes. C'est ainsi que nous publierons : *Essai sur le mystère* ; *Essai sur la sympathie* ; *Essai sur le pressentiment* ; *le Solitaire de Mycone*. Ce dernier chapitre des œuvres d'Alexandre de Stourza est l'histoire curieuse d'un moine grec, qui, en 1850, du fond de sa solitude en Asie Mineure, avait vu dans l'état d'extase la conspiration polonaise et était veu en Russie pour dévoiler à l'empereur Nicolas les troubles qui devaient embraser son empire, et qui éclatèrent effectivement quelque temps après.

(2) « Il est à remarquer que Yéloguine et Novikoff allèrent puiser leurs erreurs en Suède, à l'école du fameux hérétique et magicien Schwedenborg; Plechtchéeff rapporta en Russie les doctrines, plus épurées de Boehme et Saint-Martin. » (Alex. DE STOURZA.)

pératrice toléra longtemps cette association mystique. Mais, alarmée plus tard par les symptômes d'indépendance religieuse et politique qu'elle crut y apercevoir, elle sévit contre Radichtcheff, fit enfermer Novikoff à Schlüsselbourg et dispersa ses adeptes, au nombre desquels on comptait le prince Repenin, le comte Alexis Rasoumovsky et d'autres seigneurs de la cour. Ce coup d'autorité n'anéantit point le mysticisme en Russie. On le voit reparaître sous le règne de l'empereur Alexandre, et porter ses vues plus loin. Protégée habile à revêtir des formes diverses, le mysticisme ne demeura conséquent à lui-même que dans son aversion pour la hiérarchie légitime. En 1809, il acquit un puissant auxiliaire dans les sociétés bibliques d'Angleterre, brusquement transplantées sur le sol russe par la protection du gouvernement. Labzine, rédacteur d'un journal intitulé *le Messager de Sion*, obtint une vogue prodigieuse. C'était le dernier écho de la loge martiniste de Moscou. Néanmoins les doctrines ambiguës dont Labzine inondait le public, excitèrent des appréhensions. Quelques personnes pieuses s'élevèrent contre ce langage nouveau et suspect. Elles insistèrent auprès du prince Galitzine, alors récemment nommé procureur du synode, et *le Messager de Sion* fut supprimé. Cet échec ne découragea point nos mystiques. Labzine, appuyé secrètement par des hommes d'un rang supérieur et par quelques ecclésiastiques, poursuivit ses opérations dissolvantes et se constitua le traducteur des ouvrages d'Echartshausen, de Stilling-Yung et du mauvais livre intitulé *le Mystère de la Croix*. Toutes ces publications ne passaient point par la censure ecclésiastique. On avait un frère pour censeur et le titre de traduction pour manteau. Tout en écrivant pour la foule, l'on avait soin de faire des prosélytes parmi les sommités sociales. Le prince A. Galitzine, homme de bonne foi, fut du nombre. Les méthodistes anglais arrivaient les uns après les autres pour nous aider à organiser une société biblique, d'après le modèle qu'offrait la Grande-Bretagne. Les premiers succès de cette institution en Russie eurent bientôt ébloui les plus clairvoyants. Oubliant ou feignant d'ignorer que pour être salutaires les sociétés de ce genre doivent se considérer comme de simples arsenaux de l'Eglise, où l'on se borne à forger le glaive de la parole, sans

se mêler de le manier, on procéda avec une légèreté criminelle à des traductions sans contrôle; on étala de l'indifférence pour toutes les professions de foi, et bientôt, fascinés par le suffrage de la cour, les prélats de toutes les communions chrétiennes vinrent s'asseoir sur les bancs d'une société exotique, dont les méthodistes d'Angleterre étaient l'âme et le ressort secret. Ce fut alors aussi, que le *Messenger de Sion* fut réintégré dans sa prérogative. Labzine, comblé des faveurs du gouvernement, reprit la plume avec une nouvelle audace, recusa toute censure ecclésiastique et eut seul la parole en matière de religion durant plusieurs années consécutives.

« En 1812, l'empereur Alexandre, jusqu'alors tiède et chancelant dans ses opinions religieuses, avait été converti subitement par une de ces dispensations de la miséricorde divine qui sauve les peuples en les châtiant. Dans un instant d'indicible angoisse, à l'aspect des maux qu'il voyait fondre sur la Russie, Alexandre, troublé, éperdu, était allé demander un Evangile à l'impératrice, son épouse. Cette sainte lecture fit descendre dans son cœur la lumière et la force. Il s'y livra avec ardeur et persévérance, il y puisa le secret de la prière et du commandement, puissances à jamais inséparables; il triompha de Napoléon, et devint le zélé propagateur de la doctrine et de la gloire de Jésus-Christ. Ainsi disposé par une expérience toute personnelle, l'empereur, comme tous les néophytes, ne sut point observer le sage précepte de l'Apôtre : *N'ajoutez point foi à tout esprit, mais bien mettez les esprits à l'épreuve afin de vous assurer s'ils sont de Dieu*. On lui montra le côté spécieux des enseignements mystiques, leur efficacité extraordinaire pour la conversion des pécheurs; on lui vanta les merveilles déjà opérées par les sociétés bibliques dans les deux hémisphères (1). Il n'en fallut pas d'avantage pour enflammer ce cœur magnanime, qui ne croyait point pouvoir assez servir la cause de Dieu, assez travailler au salut de l'humanité éprise de ses ténèbres.

« Sous de tels auspices, la secte anglo-russe et biblico-mys-

(1) L'auteur aurait aussi pu ajouter qu'Alexandre fut surtout porté au mysticisme par l'influence de M^{me} de Krudener, une des natures mystiques, une des organisations *médianimiques* les plus remarquables de ce siècle.

tique s'avança dans l'arène, à pas de géants. Tous les obscurs sectaires de Russie devinrent l'objet de ses prédilections et des condescendances du pouvoir. Les résistances partielles et mal combinées du parti hiérarchique ne servaient qu'à exciter l'animosité des novateurs. MM. Vinkerton, Lives, Samuël, Allen et plusieurs autres agents des sociétés bibliques d'Angleterre parcouraient en tous sens la Russie, à l'effet de mieux propager l'œuvre, et se permettaient de gourmander les évêques qui ne la secondaient pas, à leur avis, avec assez de véhémence. On prenait toutes ces agitations et ces menées pour le souffle de l'Esprit.

« Cependant, quelques zéloteurs de la doctrine orthodoxe se réveillèrent. *Le Messager de Sion* fut attaqué et convaincu d'erreurs dangereuses. Sans le supprimer brusquement par un coup d'autorité, le gouvernement enjoignit à l'éditeur de soumettre désormais ses feuilles à la censure de l'Eglise. Son refus d'obtempérer à la loi le réduisit au silence. Alors le parti hiérarchique rentra en lice avec plus d'impétuosité que de prudence. Il publia des brochures, que le parti opposé accusa d'enseigner l'intolérance; aussitôt la police s'en saisit et les livra aux flammes. C'était une lutte acharnée, bien que peu remarquée par le vulgaire. Enfin le général Araktchéeff, homme ambitieux et puissant, qui ne pouvait souffrir de rivaux à la cour, se déclara le champion de l'orthodoxie par aversion pour le prince Galitzine, qui réunissait alors les deux portefeuilles du culte et de l'instruction publique (1).

« Un moine fougueux, nommé Photius, élève de l'école théologique de Saint-Petersbourg, fut l'instrument des desseins d'Araktchéeff; on imputa la fermentation religieuse des esprits aux fausses mesures du ministère, qui avait en effet trop froissé le corps épiscopal; bientôt l'empereur, las de ces stériles débats, retira ses portefeuilles au prince Galitzine, sans lui retirer son amitié, rendit au synode sa suprématie et imposa silence aux deux partis. Les expériences qu'Alexandre avait faites en politique contribuèrent aussi à l'éclairer sur les dangers de l'anarchie abstraite, fruit d'une exaltation sans

(1) La biographie du prince Alexandre Galitzine fera partie des œuvres posthumes d'Alexandre de Stourza, précitées.

frein et sans régulateur. Tout ceci se passait de 1816 à 1823 (1). »

LE GUÉRIDON POÈTE.

Les lecteurs de ce journal savent qu'il y a cinq ans on s'occupait moins de planchettes ou corbeilles écrivantes que de tables tournantes et parlantes. Tout est venu par degré dans cette mystérieuse étude ; et si quelques initiés privilégiés ont marché plus vite, la plupart des autres ne sont arrivés que pas à pas aux communications qui se font aujourd'hui par l'influence directe de médiums isolés. On se réunissait à plusieurs autour d'un guéridon ou d'une table, et, sans savoir d'avance si les personnes de la société étaient ou n'étaient pas médiums, on attendait les effets de ces volontés, de ces désirs, de ces efforts collectifs. Nous savons maintenant que ce n'est pas tant la collectivité qui opère que la présence de certaines individualités, plus ou moins puissantes, et qui, dans un cercle formé au hasard, peuvent même faire entièrement défaut ; mais alors on ne se rendait pas compte de cette nécessité d'influences particulières, dont la cause, aujourd'hui encore, nous est inconnue, il arrivait donc que tantôt on réussissait et que tantôt on ne réussissait pas. Ceci soit dit pour expliquer aux gens qui sont restés étrangers à l'étude du spiritualisme les insuccès personnels sur lesquels certains incrédules ont cru devoir baser leur incrédulité.

Parmi les cercles qui, à l'époque que je rappelle, s'occupaient à faire parler les tables, il en était un qui obtenait les résultats les plus merveilleux. Il se composait d'un jeune

(1) « Un des plus grands promoteurs de l'illuminisme et du mysticisme en Russie, à cette époque, a été Fessler, écrivain illustre, sophiste dangereux, tour à tour capucin, pasteur protestant, grand orientaliste et réformateur des francs-maçons d'Allemagne, professeur d'histoire et de lettres hébraïques à l'Académie de Newsky ; enfin, surintendant des communes protestantes de Saratof, depuis en retraite à Pétersbourg. »

(Alex. DE SROUNZA.)

avocat de ma connaissance, M. P..... F....., de sa mère et de deux de ses amis. Ces quatre personnes, réunies à Billancourt, près Paris, en septembre 1853, s'amusèrent pendant tout ce mois à faire parler un guéridon de palissandre, qui leur frappa, lettres par lettres, un millier de vers environ sur différents sujets. Plusieurs pièces très-remarquables furent successivement obtenues de la sorte. J'ai reproduit deux d'entre elles dans une brochure que j'ai publiée en 1855 (1), l'*Ode à la liberté* et la *Ronde des esprits*. Cette dernière offre un cachet tout particulier de poésie *spiritualiste*, si je puis m'exprimer ainsi ; comme je pense que les lecteurs de la Revue de ce nom la liront avec intérêt, je la transcris de nouveau ici bien volontiers :

RONDE DES ESPRITS.

I.

Homme, frappe de ton marteau

L'enclume sonore ;

Promène le pesant râteau,

Le travail honore.

Quelque jour il t'enrichira ;

Alors la mort te chassera

Au fond de la tombe,

Comme le vent froid des hivers

Chasse sur les rochers déserts

La feuille qui tombe.

Que sont devenus ces mortels,

Superbes atômes,

Qui, substituant aux autels

Leur sagesse d'hommes,

Ont couronné leur esprit fort ?

Mais ils ont compté sans la mort,

Qui frappe et moissonne ;

Et les vents, sifflant sur leurs os,

(1) Cette brochure est intitulée *Conversations et poésies extra-naturelles obtenues par une planchette à crayon et recueillies par M. P. Mathieu, ancien pharmacien des armées, membre de plusieurs sociétés savantes, auteur d'un Mot sur les tables parlantes*. On la trouve au bureau de la *Revue spiritualiste*.

Glacent, dans le champ du repos,
Leur chair qui frissonne.

Le rossignol, roi du printemps,
La riante aurore,
Le ciel azuré du beau temps
Que le soleil dore,
L'épi mûr et les pampres verts,
Les bois éloquents et déserts,
Chantent tes louanges,
Dieu, dont les bienfaisantes mains
Versent sur les faibles humains
Les vertus des anges!

II.

Esprits surpris dans la nuit sombre,
Pourquoi la loi de l'Éternel
Conduit-elle sans bruit dans l'ombre
Vos jeux joyeux près du mortel ?
C'est pour combattre l'athéisme ;
C'est pour allumer le remords ;
C'est pour confondre le sophisme
Des vivants aux cœurs froids et morts.
Répandus à travers les mondes,
Nous portons, messagers de Dieu,
L'espérance et la foi fécondes
Et l'amour pur comme le feu.
Esprits surpris, etc.

C'est pour soulager l'infortune ;
C'est pour consoler le malheur ;
C'est pour éclairer la fortune,
Et dicter des lois au bonheur.
Souvent nos cohortes légères,
S'élançant comme un arc-en-ciel,
Portent, célestes messagères,
Aux douleurs un baume de miel.
Esprits surpris, etc.

Nous sommes les âmes du monde ;
Nous rangeons le casier du sort ;
Nous distribuons à la ronde
Les chagrins, la joie et la mort.
Nous veillons auprès de la tombe,
Comme auprès du berceau touchant ;
Nous relevons l'humble qui tombe,

Et nous terrassons le méchant.
Esprits surpris, etc.

Nous disons au cœur pur : « espère ;
L'œil de Dieu veille sur les siens, »
Au criminel : « crains la colère
Du Dieu qui t'eût comblé de biens. »
Le christianisme succombe
Sous le scepticisme jaloux ;
Mais il renaitra de sa tombe :
Le Christ est Dieu ; prosternez-vous !
Esprits surpris, etc.

III.

Que fais-tu de ce crâne ouvert,
Esprit sardonique ?
Pourquoi dépecer cet os vert,
Lutin satanique ?
— Je le découpe en morcelets,
Pour en faire des osselets !
Ohé !

Il enveloppait autrefois
Le cerveau d'un sage,
Qui, de Dieu méprisant les lois,
Franchit le passage.
Maintenant ses os sont lancés
Dans la course des vents glacés !
Ohé !

Voyez-vous au déclin du jour
Ces lambeaux sous l'herbe ?
C'était une fille d'amour
Et belle et superbe !
Son corps sous la mousse enfoui,
Les noirs corbeaux en ont joui.
Hihi !

Voyez-vous ce squelette impur,
Qui claque et frissonne ?
C'est un financier au cœur dur,
Chez qui l'or foisonne.
Sa tombe riche où je m'assieds
Comme la plus pauvre a six pieds !
Ohé !

Quand le vent aux rires stridents

Nous chasse et nous navre,
Que disent les morts indolents?

Leur voix de cadavre

Gémit et dit : « si j'avais su,
J'aurais plus sagement vécu ! »

Huhu !

Quand du clairon divin l'éclat

Hurlera sonore,

Les morts au champ de Josaphat

Se verront encore.

Les chrétiens seront couronnés,

Et les païens seront damnés !

Ohé !

Les lecteurs de la *Revue spiritualiste* trouveront sans doute que je ne leur ai pas exagéré le mérite de cette pièce, dont la troisième partie surtout est fort originale. Assurément si l'un des quatre expérimentateurs de Billancourt l'eût composée et l'eût mise frauduleusement sur le compte du guéridon, il eût fait preuve d'une grande modestie, car il eût pu se faire beaucoup d'honneur en la signant des deux mains. M. P..... F....., qui était le médium de ce cercle, a malheureusement pour divers motifs abandonné ces expériences, qui lui réussissaient si bien, mais il a conservé en portefeuille toutes les pièces de vers obtenues par son influence ; s'il consent à m'en communiquer de nouvelles, et que les lecteurs de la *Revue* y prennent goût, rien n'empêchera de les en faire profiter.

P.-F. MATHIEU.

FAITS SPIRITUALISTES.

On lit dans le journal *l'Union* du 13 mars :

M. Home a quitté Paris. Le grand évocateur du monde de génies, le Mesmer, le Cagliostro de nos salons modernes, a pris congé de ses enthousiastes admirateurs de France. Que ces derniers se consolent pourtant, un autre visionnaire, un nouvel inspiré leur arrive du Nord. Ce prodige s'appelle Friedrich Wolkstager ; il nous vient du fond de la Suède, le mystérieux berceau des déesses du Valhala. Voici ce que

raconte sur ce prodigieux personnage un de nos confrères de la Chronique, M. Paul d'Ivoi :

« Friedrich Wolkstager, qui doit arriver à Paris dans les premiers jours du mois prochain, et qui descendra à l'hôtel du Louvre, a une très-grande réputation en Suède, en Norwége, en Finlande et en Danemark. Les Russes, qui sont très-superstitieux, ont beaucoup de foi en lui, et ont souvent fait le voyage de Saint-Pétersbourg à Stockholm pour aller le consulter. Il a fait des prédictions dont plusieurs sont restées célèbres. En voici une :

« Lorsque le prince Gortschakoff était ministre de Russie à Stuttgart, il rêva que son cuisinier, — un homme illustre, Gruyère, qui est encore au service du prince, — il rêva, dis-je, que son cuisinier, au moment où l'on allait se mettre à table, venait à lui, les vêtements en désordre, pâle, défait, désespéré. Il venait apprendre au prince une chose effrayante, un prodige inouï :

« Il avait, lui Gruyère, mis à la broche une magnifique poularde truffée arrivant directement du Mans, et il avait chargé de la surveiller et de l'arroser un jeune marmiton parisien fort intelligent. Au bout de quelque temps, s'étant approché de la broche pour voir à quel point en était son rôti, il vit, ô terreur ! ô prodige ! la poularde disparue et remplacée à la broche par l'aigle à deux têtes de Russie, ayant un écusson sur le cœur au lieu d'une barde de lard. Un homme en habit tout brodé, un crêpe au bras, avait remplacé le marmiton et arrosait la bête avec son jus, tandis qu'un Turc accroupi soufflait le feu.

« Le prince Gortschakoff, ne pouvant croire au récit de son fidèle Gruyère, descendit à la cuisine et vit avec terreur que le récit était exact. A son arrivée, l'homme en habit brodé se leva. Le prince reconnut M. de Nesselrode, qui vint au-devant de lui, s'inclina, lui prit la main et la baisa. Le contact de ses lèvres froides réveilla le prince.

« Le prince Gortschahoff écrivit tous les détails de ce rêve singulier au grand onéïromancien suédois, et Wolkstager lui

répondit. Dans sa réponse, il prédisait la guerre, la défaite des Russes, la mort de Nicolas et la chute de M. de Nesselrode, remplacé par le prince Gortschakoff. Cette prédiction, qui s'est répandue en Russie avant sa réalisation, a, comme on le pense bien, illustré encore plus le nom de Wolkstager.

« ÉMILE FONTAINE. »

On lit dans *la Patrie* du 9 mars :

M. X..., tous les matins, depuis un mois, à sept heures et demie, était réveillé par de grands coups frappés contre la muraille, contre le bois de son lit, contre tous ses meubles.

M. X... croit aux esprits, et s'occupe avec passion de ce qu'on appelle les phénomènes surnaturels. Il employa le procédé habituel des gens qui veulent consulter les esprits frappeurs, et demanda :

— De quoi s'agit-il ?

— Annonce de mort, répondirent les coups mystérieux.

— Qui es-tu ?

— Albert D...

Albert D... est un ami intime de M. X..., qui habite à vingt lieues de Paris.

Aussitôt M. X... prend le chemin de fer et arrive chez Albert. Il le trouve au lit, gravement malade.

— Que je suis heureux de te voir ! dit le moribond ; tous les matins, vers sept heures et demie, on me fait prendre de l'opium, et il me semble alors qu'une force irrésistible m'entraîne vers toi et que mon âme entre en communication avec la tienne.

— Je le savais, mon ami ; et c'est parce que tu m'as averti de ta maladie que je suis accouru vers toi.

M. X... passa alors dans la chambre voisine, où se trouvait le médecin :

— Que pensez-vous de l'état d'Albert ?

— M. D..., répondit le médecin, ne s'en relèvera pas.

Le soir même, M. D... rendait le dernier soupir.

On lit dans *la Presse* du 16 mars :

S'il faut en croire les bruits rapportés par *l'Indépendant* de la Charente-Inférieure, M. Home, le fameux médium, aurait

à l'hôpital civil de Saintes un concurrent invisible qui ne lui céderait en rien comme puissance surnaturelle... ou comme mystificateur. Voici à ce sujet la version du journal que nous venons de citer :

« On raconte les histoires les plus merveilleuses, et on ne parle d'autre chose en ville depuis huit jours que des bruits singuliers qui, toutes les nuits, imitent, tantôt le trot d'un cheval, tantôt la marche d'un chien ou d'un chat. Des bouteilles placées sur une cheminée sont lancées à l'autre bout de la chambre. Un paquet de chiffons a été trouvé, un matin, tordu en mille nœuds, qu'il a été impossible de dénouer. Un papier sur lequel on avait écrit : « Que veux-tu? Que demandes-tu? » a été laissé un soir sur une cheminée; le lendemain matin, la réponse était inscrite, mais en caractères inconnus et indéchiffrables. Des allumettes, placées sur une table de nuit, disparaissent comme par enchantement; enfin, tous les objets changent de place et sont dispersés dans tous les coins. Ces sortilèges ne s'accomplissent jamais que dans l'obscurité de la nuit. Aussitôt qu'une lumière paraît, tout rentre dans le silence; l'éteint-on, les bruits recommencent aussitôt. C'est un esprit ami des ténèbres. Plusieurs personnes, des ecclésiastiques, d'anciens militaires, ont couché dans cette chambre ensorcelée, et il leur a été impossible de rien découvrir et de se rendre compte de ce qu'ils entendaient.

« Un homme de service à l'hôpital, soupçonné d'être l'auteur de ces espiègleries, vient d'être renvoyé. Mais on assure qu'il n'est pas le coupable et qu'il en a, au contraire, été maintes fois la victime lui-même.

« Il paraît qu'il y a plus d'un mois que ce manège a commencé. On a été longtemps sans rien dire, chacun se défiant de ses sens et craignant de se faire moquer de soi. Ce n'est que depuis quelques jours qu'on a commencé à en parler. »

Z. PIÉRART, *propriétaire-gérant.*

LES VÉRITÉS SPIRITUALISTES

DANS LE PASSÉ ET DANS LE PRÉSENT.



LES VÉRITÉS SPIRITUALISTES ONT ÉTÉ MANIFESTÉES AUX HOMMES
A TOUTES LES ÉPOQUES. POUR QUELLES RAISONS ELLES SONT
ENCORE AUJOURD'HUI CONTESTÉES. MISE EN DEMEURE A CE SUJET
DE LA SCIENCE ACTUELLE.

« Il y a un flux divin, immense, intarissable, qui, pénétrant la création, traverse tous les êtres, et les unit et les dilate incessamment. Plongé dans ce fleuve de vie, dans ce pur océan de l'être, chacun d'eux y puise, selon sa nature, l'aliment universel. Depuis le grain de poussière qu'un souffle emporte, jusqu'à l'ange qui remue les mondes, tout aspire cette sève puissante, se nourrit d'elle en la transformant en soi, comme chaque partie de la plante imprime une forme particulière, sa propre forme, à la sève commune que toutes elles reçoivent, qui les développe toutes. Et puisque ce flux générateur part de Dieu, est Dieu lui-même se communiquant, se donnant à ses créatures, il est comme le lien qui les rattache à lui, lien par son essence toujours le même, et qui, se diversifiant néanmoins selon la diversité des êtres, est amour et intelligence en ceux qui sont capables de connaître et d'aimer. Les hommes, dans leur langage, l'appellent religion, et la religion n'est, en effet, que le sève féconde, éternelle, la sève divine de l'univers; elle n'est que Dieu même, soutenant, animant, développant ses innombrables créatures, suivant les lois de chacune d'elles, harmoniquement unies à ses propres lois, d'où elles émanent comme de leur source. »

Cette profession de foi, que nous extrayons des œuvres posthumes de Lamennais, est aussi la nôtre.

Oui, nous croyons comme lui en un Dieu se communiquant, se manifestant partout et en tout, plus ou moins, se-

lon les aspirations, les mérites d'un chacun, vivifiant, transformant le monde selon les lois de l'harmonie universelle, imprimant à chaque chose un progrès proportionné aux temps, aux besoins infinis de la création. Comme lui, nous croyons à l'ange qui remue les mondes, à des êtres spirituels antérieurs, à la matière et lui survivant, agissant sur elle et l'animant du souffle de leur volonté, émanations vivantes de l'universel esprit vivant. De plus, nous croyons aux incarnations successives de ces êtres spirituels, à leurs manifestations, aux révélations dont ils peuvent parfois être les intermédiaires. Nous croyons que l'homme peut, dans certaines conditions animiques, se mettre en relation avec eux et donner des exemples d'une prescience extraordinaire. Bien plus, nous croyons qu'il peut aussi, par une volonté forte, une foi vive, en raison de ses vertus, de ses perfections morales et physiques, se mettre en harmonie, en communion étroite avec le grand flux divin, s'en assimiler tout particulièrement une partie, et, par là, jouir de la faculté d'agir contrairement aux lois du destin, de les interrompre même, et de répandre sur son semblable les effets salutaires du baume qu'il a su accumuler en lui.

Nous croyons enfin, qu'à certaines époques, il a paru, sur notre globe, des hommes prédestinés qui, s'appropriant plus que tout autre les forces divines, comprenant ou présentant, en outre, leur époque, la vie religieuse et morale qui lui était devenue nécessaire, ont pu, par une volonté toute puissante, une foi profonde en eux-mêmes, unies aux desseins de la Providence, peser sur le destin, en interrompre le cours et lancer l'humanité dans des voies nouvelles. Ces hommes sont devenus des révéléateurs exceptionnels au milieu des révélations permanentes et ordinaires de l'éternelle vérité, des messies, des thaumaturges suprêmes, au milieu des oracles, des voyants et des magnétiseurs habituels de l'humanité.

Toute l'histoire est pleine de ces vérités.

En effet, aussi haut que nous remontons dans les annales de l'humanité, soit que nous consultions les livres sacrés de l'Orient, les traditions des nations primitives ou les archives

des temps plus particulièrement historiques, nous retrouvons partout des preuves à l'appui de nos assertions.

Ce n'est point, comme l'affirment certains philosophes, uniquement par la sensation et le raisonnement et au contact des objets extérieurs, que l'homme s'éleva progressivement de lui-même, de l'état brut et sauvage à la perfection. Si, comme Minerve, il ne sortit point tout armé du cerveau du Créateur, complet, libre et intelligent, s'il n'inventa point, de prime abord, et de lui-même, le langage, le culte et les lois d'une première société, il dut y arriver à la suite d'inspirations, de révélations successives émanées du grand flux divin, et à l'aide des moyens et dans l'état psychiques qu'on reconnaît encore aujourd'hui comme étant les plus beaux attributs de sa nature.

L'arbre de la science du bien et du mal, la chute de l'homme, sa réhabilitation, sont des mythes qui n'annoncent que trop les déchéances et les résurrections diverses que l'homme a éprouvées ou faites en ce sens aux premiers âges du monde.

Dès les temps les plus reculés, nous voyons le culte des ancêtres établi chez les peuples d'origine boréenne et scythique à la suite de remarquables manifestations *médianimiques*; nous voyons s'instituer chez eux la *Voluspa*, espèce de collège de voyantes, de sibylles, qui se perpétua dans le druidisme, et amena chez ces peuples une vénération toute particulière pour la femme. Plus tard, un révélateur, le divin Ram ou Rama, le Fo, le Lama, le Djemchid, le Pa des Chinois, des Thibétains, des premiers Persans, des Japonais, réunissant en lui, et à un très-haut degré, les vertus, les facultés animiques de la *Voluspa* celtique (1), descend avec une partie de ses compatriotes dans les fertiles plaines d'Asie, et doit aux lumières divines qui parlent en lui de refouler les peu-

(1) Nous nous faisons un devoir de citer ici un homme trop longtemps méconnu, un savant linguiste, un orientaliste éminent qui, par une suite de travaux persévérants, est parvenu à donner, sur les premiers temps de l'humanité, des aperçus lumineux et à montrer la série de révélations qui transformèrent le monde à différentes époques. Nous voulons parler de Fabre d'Olivet, l'auteur de la *Langue hébraïque restituée* et de l'*His-*

ples de race noire (1), de fonder un empire puissant, la première théocratie du monde. Après lui, s'en viennent les premiers magiciens de la Perse, les *rischis*, ou contemplateurs voyants du brahmanisme, les différentes incarnations de Vischnou, parmi lesquelles figure celle du grand révélateur Krishnou, à qui l'on doit la première exposition d'une triade divine, doctrine d'où sont sorties les trinités de la plupart des cosmogonies.

Vischnou fait place à Zoroastre, qui explique les manifestations des bons et des mauvais esprits par l'idée des deux principes Oromaze et Arhimane. Cette doctrine se répand chez les Chaldéens, où elle enfante l'astrologie judiciaire, chez les Egyptiens, où elle donne naissance aux mythes d'Osiris et de Typhon, chez les Hébreux, où elle fait des *Elohim* des bons et des mauvais anges, et donne naissance au dogme du Satan tentateur qui doit se répandre un jour dans les religions de l'Occident. A la même époque, en Egypte, où Moïse avait trouvé la magie luttant de puissance avec lui et y produisant les plus remarquables prodiges, naissait la théurgie; puis paraissait en Chine, Foé, qui expliquait le mystère des existences successives, montrait le but de la vie, et par là émouvait le cœur et les passions de ses adeptes, comme il exaltait leur imagination animique. Le divin Orphée, à l'autre extrémité du monde, portait des doctrines non moins consolantes empreintes de spiritualisme, doctrines qui devaient inspirer Hésiode et Homère, amener l'établissement des oracles à jamais

toire philosophique du genre humain. Dans ce dernier ouvrage, espèce de philosophie de l'histoire écrite au point de vue spiritualiste, l'auteur, qui vivait à une époque de scepticisme, de matérialisme complet, et qui, certes, n'avait point été témoin des phénomènes nouveaux, s'élève néanmoins en ce sens, et comme guidé par une intuition particulière, à des considérations on ne peut plus élevées. Son livre ne peut manquer, dans un temps prochain, d'offrir un grand intérêt d'à propos.

(1) Il est démontré, par des squelettes et des crânes fossiles retrouvés en divers lieux, et notamment sur les bords de la Meuse et dans des grottes de la Vesdre, que la race noire, à une époque reculée, peupla la plus grande partie de l'Europe. (V., à ce sujet, Moke *Hist. des Belges*; Schmerling: *Recherches sur les ossements fossiles trouvés dans la province de Liège*, t. I et II.)

célèbres de Dodone et de Delphes, puis éveiller le génie des Pythagore et des Platon. Tandis que les oracles, sur la terre des Hellènes, sont pendant une foule de siècles l'objet de la plus sainte créance des peuples, l'esprit prophétique grandit chez les Hébreux, où avaient déjà paru des voyants, des pythonisses ; il y enfante des chefs-d'œuvre. Il s'éveille aussi chez les Latins, où Numa, ce favori de la nymphe Egérie, institue le collège des vestales et des augures. Au nombre de ses successeurs, figure un héritier des lucumons étrusques, Tarquin l'Ancien, qui voit fleurir le beau temps des sibylles, et dont la femme Tanaquil se rend si célèbre dans l'art de la divination. Dès lors, on voit s'établir, chez les Romains, le culte des mânes, des dieux lares, et la croyance aux lemures.

A la même époque, parmi les populations contemplatives des bords fortunés de l'Indus et du Gange, apparaît le divin Cakya-Mouni, le dernier des Bouddhâ, la neuvième incarnation de Wischnou. Confirmant, élargissant tout ce que le brahmanisme avait de spiritualité et de doctrines élevées, attaquant ses injustices, son système de castes, et soutenant la vérité de sa mission par des prodiges, des prophéties, ce fameux novateur établit un culte où, pour la première fois, apparaissent la prédication comme propagande et la confession comme moyen extérieur et pratique d'expiation. Dans ce culte, où la perfection morale consiste dans l'observance des vertus déployées par le fondateur lui-même, se trouvent les idées les plus élevées relatives à la préexistence des âmes et à leurs transmigrations à travers les mondes. Regardant la terre comme un lieu d'épreuves où les âmes se dégageaient de leurs éléments impurs, Cakia-Mouni plaça au-dessus d'elles des régions supérieures où résidaient, sous une forme immatérielle, la vie et l'intelligence. Il n'entrevit Dieu que comme le destin suprême ; mais il assigna à l'homme qui approcherait de la perfection, un pouvoir presque divin sur la matière.

Quelques siècles après Cakia-Mouni, à une époque fameuse dans l'histoire des possessions et des exorcismes, apparaissent en Egypte et sur les montagnes du Liban les thé-

rapeutes et les esséniens, ces continuateurs des anciennes doctrines théurgiques et magiques de l'Orient. Ils sont les précurseurs de Jésus, de Simon le Magicien et d'Apollonius de Thyanes, le plus célèbre des thaumaturges et des nécromanciens, qui ressuscita des morts au dire de plusieurs graves historiens de son temps, et dont on voulut faire un Dieu en pleine civilisation romaine, au milieu d'un des siècles les plus sceptiques de l'histoire. Les gnostiques et l'école d'Alexandrie apparaissent ensuite, qui résument tout ce qu'il y avait de spiritualisme dans l'antiquité et en enseignent les vérités par la voix puissante des Cerinthe, des Saturnin, des Bardesane, des Basilides, des Valentin, des Celse, des Plotin, des Jamblique, des Porphyre et des Proclus. Quelques siècles plus tard, non loin des lieux illustrés par tant de philosophes, se montrera Mahomet, un homme puissamment animique, doué d'une force de volonté extraordinaire, qui entraînera, par l'ascendant de son âme et d'un feu tout divin, des populations entières à la conquête de l'Orient.

Tandis que les néoplatoniciens, les pères de l'école d'Alexandrie traitaient avec éclat les plus hautes questions du spiritualisme et donnaient au christianisme les formes dogmatiques avec lesquelles il devait arriver jusqu'à nous, au nord, dans les froides contrées d'où étaient sorties, à la suite du divin Ram, les premières grandes migrations de la race blanche, surgissait un nouveau révélateur. C'était Odin, théocrate inspiré, personnifiant en lui les facultés de l'antique Voluspa, montrant aux peuples scythiques la voie que semblait leur frayer la Providence, et se donnant lui-même la mort pour fortifier ses enseignements par l'exemple du dévouement uni à une foi vive.

Plus tard, quand le druidisme et la religion des Scandinaves disparaissent devant le souffle du christianisme, la croyance aux elfes, aux fées, aux corrigans, aux aubins, aux goblins, aux gnomes, aux brownies, aux sithich, aux cluricaunes, aux trolls, aux akka, aux ègres, aux toutti, aux kratti, etc., demeure dans les traditions populaires comme une trace de ces anciens cultes, comme une

preuve de la constance et de l'universalité des manifestations spiritualistes. Les voyants et les thaumaturges chrétiens occupent ensuite l'attention des peuples et l'on voit saint Martin, saint Clair, saint Grégoire le thaumaturge, saint Germain, sainte Geneviève, saint Médard, sainte Ursmer, sainte Hildegarde, saint Bernard, sainte Brigitte, sainte Mechthilde, sainte Gertrude, sainte Elisabeth de Schonau, sainte Catherine de Sienne, sainte Agnès de Bohême, saint Dominique et une foule d'autres, donner une suite de preuves de la force spiritualiste, du flux divin qui agit en eux. Au moyen âge, époque de matérialisme et de chaos moral, où il fallait des exemples frappants, nombreux, qui rappelaient aux intelligences grossières de l'époque et la nature en partie spirituelle de notre être et l'intervention d'un monde immatériel dans les actes de la vie terrestre, Dieu suscite des Savonarole, des Cardan, des Jeanne d'Arc, des sainte Thérèse, provoque partout ces faits de possession si remarquables qui, constatés, examinés par une foule de témoins, parlent plus haut à eux seuls que toutes les négations des sceptiques.

Des hommes et des faits analogues reparaissent à l'aurore et au milieu d'une époque où l'on voit partout enseigner la matière, le doute, l'athéisme, le néant, et les trembleurs des Cévennes, les convulsionnaires de saint Médard, Cagliostro, Jacob Bœhm, saint Martin, Swedenborg se montrent d'une manière manifeste, afin de donner un solennel démenti aux doctrines d'une philosophie sensualiste et railleuse. Des individualités et des faits semblables reparaissent enfin à notre époque où l'homme, engoué des grandes choses qu'il avait produites par l'étude des sciences naturelles, par l'esprit d'analyse et d'observation et l'emploi des forces physiques, finissait par oublier qu'il y a au-dessus de ces sciences et de ces forces une autre science et d'autres forces bien plus fécondes et bien plus consolantes. C'est ainsi que Mesmer, Puységur et tant d'autres retrouvent les secrets du magnétisme et les formulent en corps de doctrine; c'est ainsi qu'une foule de somnambules, d'extatiques, de sibylles mo-

dernes, en tête desquelles il faut compter Marie de Mœrl et la voyante de Prévorst, viennent confondre les prétendues lumières de la science ; c'est ainsi, enfin, que le spiritua- lisme fait tout à coup invasion presque à la même heure sur tous les points de la terre, et, par l'organe des Home, des Willis, des Davis, et d'une infinité d'autres médiums, annonce à l'humanité qu'une nouvelle ère s'approche et qu'il est temps, plus que jamais, pour elle de se recueillir et d'avoir la conscience attentive.

Voilà les vérités que l'on retrouve partout dans l'histoire et dans une foule de faits actuels, vérités qu'il est impossible à toute conscience honnête, à tout observateur attentif d'é- carter. Et pourtant d'où vient qu'à l'heure qu'il est elles sont révoquées en doute, dénaturées, travesties ou bafouées et qu'il faille à l'homme sincère combattre encore, non-seu- lement pour les défendre, mais pour les établir ?

Une si étrange contradiction a ses causes. Elle a des rai- sons diverses que nous allons essayer d'exposer.

D'abord, aussi haut que nous remontions dans l'histoire, nous voyons les castes sacerdotales se faire les dépositaires de ces vérités et en garder exclusivement les secrets. Chez les peuples de race celtique, elles forment le principal do- maine de la caste druidique et demeurent secrètement con- finées au sein de la Voluspa. Il en est de même chez les brames. Les mages, après avoir éclairci, fécondé tout par- ticulièrement le fond de ces vérités, en font également leur domaine exclusif et se les approprient tellement qu'elles prennent d'eux le nom de magie. Il en est de même des Chaldéens et des prêtres égyptiens, qui, comme nous l'a- vons dit plus haut, leur doivent le secret des plus grands pro- diges. Moïse, élève de ces derniers, s'en sert avec un succès inouï et non moins habile, en bannit, en proscriit l'usage partout ailleurs que dans le sein de ses lévites : *« Quand un homme ou une femme aura un esprit de Python, ou sera devin, dit-il (1), on les fera mourir, on les assommera de*

(1) Lévit. xx, 27.

pierres. » Et ailleurs (1) : « *Il ne se trouvera personne parmi toi qui fasse passer par le feu son fils et sa fille, ni devin qui se mêle de deviner, ni pronostiqueurs de temps, ni aucun qui fasse des prédictions, ni qui fasse des prestiges, ni enchanteur qui use d'enchantelements, ni homme qui consulte l'esprit de Python, ni diseur de bonne aventure, ni aucun qui interroge les morts.* » Et le législateur du peuple israélite, en proscrivant d'une manière aussi absolue l'usage de ces pratiques ne dit nullement que c'est parce qu'elles émanent de Satan, à l'existence duquel il ne croyait pas (2). Il les condamne tout simplement, sans en expliquer les raisons, et cela par les mêmes motifs que tous les autres théocrates, motifs dont nous parlerons plus loin.

Les prescriptions de Moïse ne furent que trop observées pendant une suite de siècles.

Chez les Grecs et les Etrusques, nous voyons les vérités, les secrets divins devenir l'apanage exclusif des Curètes ou dactyles, des hiérophantes, des asclépiades et des lucumons ; former le fond, la partie cachée des mystères de Samothrace et d'Eleusis, se renfermer dans le sein des temples de Delphes et d'Epidaure, dans les bois sacrés de Dodone et d'Egérie. Pythagore ne les transmet que par initiation à ses disciples. Quand le christianisme naît, ses premiers adeptes annoncent déjà la tendance d'exalter chez les leurs les divins effets de la force spiritualiste et de la condamner chez les autres. Si Simon le

(1) Deut. xviii.

(2) Nulle part, en effet, dans le *Pentateuque* et même dans la plupart des livres de la *Bible*, il n'est question de la croyance au diable, aux anges rebelles, croyance qui ne se répandit chez les Hébreux qu'au retour de la captivité de Babylone, après qu'ils se furent imbus des doctrines magico-déennes de la Perse et de la Chaldée. C'est par suite d'une interprétation que rien ne justifie, que l'on fait figurer Satan dans la tentation de la femme qui amena le péché originel. Il n'est question dans la Genèse que du serpent suscité par Dieu même pour éprouver la vertu du premier homme, sans que ce symbole, ce mythe puisse signifier le prince des ténébreux, le génie du mal tel qu'on l'a représenté depuis. C'est l'opinion des plus savants linguistes, de tous les hommes sincères qui consultent les sources vraiment originales et non les travestissements qui en ont été faits par l'ignorance, la malice et la mauvaise foi. Nous reviendrons plus tard, du reste, sur cette importante question.

magicien, Montanus, Joseph, fils d'Ananus, Apollonius de Thyanes font des miracles éclatants, capables de frapper les peuples, les chrétiens en attribuent la source au prince des ténèbres dont la croyance est alors enseignée et devient article de foi. Aussi, quand le platonicien Celse écrit un livre remarquable où il tend à prouver que par suite de nos perfections et l'emploi de procédés propres à accumuler en nous le flux divin et à en faire usage, nous pouvons avoir tout pouvoir sur la matière et que les miracles antérieurs n'ont pas d'autre source, l'Eglise naissante tout entière s'émeut. Elle s'empresse de faire réfuter les doctrines de l'audacieux philosophe par la voix d'Origène, en attendant de faire disparaître jusqu'au dernier vestige de son livre.

Cette conduite est constamment renouvelée dans la suite des temps. Il arrive même une époque où le moindre fait de croyance, de divination, d'action ou de guérison magnétique est assimilé aux forfaits les plus abominables et reçoit le châtimement du feu. Ainsi sont brûlés l'infortunée Jeanne-d'Arc, Savonarole, Elizabeth Barton et une foule d'autres illustres victimes. Ainsi, dans les seizième et dix-septième siècles, on voit la terreur et l'extermination, sous prétexte de magie et de sorcellerie, partout en permanence sur la surface de l'Europe. Des provinces entières sont dépeuplées et rien que dans l'espace de cinquante ans, la France, l'Espagne, l'Italie, les Pays-Bas, l'Allemagne et la Suisse voient brûler par centaines de mille des malheureux, victimes de l'ignorance et des préjugés religieux.

Mais une réaction toute naturelle est la suite de tant d'excesses. L'avènement d'un siècle de scepticisme, de négation religieuse, met enfin un terme à ces saturnales affreuses, à ce délire de l'ignorance et de la sottise; mais c'est pour s'égarer en sens contraire, tant l'homme a une tendance naturelle pour les extrêmes et tant est difficile pour lui le juste milieu en toute chose. Voltaire et ses adeptes nient effrontément la possibilité d'intervertir les lois ordinaires, les lois connues de la nature, à l'aide de certaines forces occultes. On voit

des philosophes, de graves historiens méconnaître aveuglément la source réelle de ce que les anciens appelaient le divin, les secrets de Dieu. Ils travestissent, dénaturent le récit des phénomènes psychiques et des manifestations médianimiques les plus incontestables. Ils révoquent en doute, malgré les attestations les plus manifestes, la plupart des prodiges que l'histoire a enregistrés. Ils traitent les possessions et tous les autres faits de l'ordre magique ou spiritualiste d'hallucinations, de délires nerveux, de farces ridicules, et, bien qu'au nombre de ces prétendues farces, les faits si clairs, si palpables, qui se passent au sein des trembleurs des Cévennes et des convulsionnaires de Saint-Médard, s'offrent à leurs yeux pour les réfuter et les convaincre, ils s'obstinent à ne rien croire, à tout travestir, à tout méconnaître. Si Tacite, Suétone, une foule d'écrivains sérieux de l'antiquité, affirment des faits, parlent de phénomènes dont ils ont été témoins ou dont le récit leur a été transmis par les témoignages les plus authentiques, ces auteurs, selon eux, sont des dupes qui, malgré leur grand esprit, ont payé leur tribut aux superstitions de leur temps et se sont laissés abuser par des illusions et des jongleries. A les entendre, les brames, les druides, les mages, les Chaldéens, Pythagore, l'empereur Julien, les néoplatoniciens et tant d'autres ne furent que des charlatans habiles à surprendre la crédulité du vulgaire ou de beaux esprits égarés à la recherche de vaines chimères, compromettant leur génie dans l'exposition des doctrines les plus folles. Selon eux, tant de religions, d'institutions, de graves événements amenés par les manifestations spiritualistes les plus remarquables, ne sont que l'effet de la surprise ou du hasard, et tant de révélateurs, de prophètes, d'hommes d'abord obscurs et faibles, d'après les dires de ces sceptiques, ne se sont élevés à la célébrité, à l'admiration ou à l'adoration des peuples que par une suite de mensonges et de fourberies, moyen bien étrange, en vérité, de s'accréditer et de se créer tout pouvoir sur les esprits.

Niant les faits anciens, les hommes de la philosophie vol-

tairienne et sensualiste se refusent même d'examiner les faits nouveaux, et prennent pour tactique d'en faire l'objet constant de leurs plaisanteries. Partout, dans les sciences, ils voient des effets et pas de cause. Ils constatent le mouvement imprimé aux corps inertes ou vivants, mais ne veulent point reconnaître, en dehors et au-dessus d'eux, les forces de qui ce mouvement émane. Partout ils ne voient que la matière engendrant la matière, et celle-ci se transformant, s'animant d'elle-même par la seule action et réaction de forces purement physiques ; l'homme lui-même, selon eux, n'est que le résultat du jeu de ces forces aveugles. Eux si puissants par l'esprit, l'initiative, la volonté, le sentiment de la vie, ne voient partout, qui le croirait ? que sensations, hasard, néant. Ils se refusent à admettre, au-dessus du monde physique un principe moteur, spirituel, intelligent, qui lui préexiste et lui survit. Leurs doctrines ne sont que des doctrines de mort. Ils vont matérialisant toutes les sciences humaines et les acculent dans une impasse, un abîme sans fond.

Eh bien ! nous le dirons, le moment de tirer l'humanité de cet abîme, de cette impasse est arrivé, et c'est la Providence elle-même qui en donne le signal. Le désespoir, le découragement envahissaient toutes les âmes, et la société, par suite de tant de doctrines désolantes, menaçait de tomber en pourriture. La Providence ne l'a pas voulu. Elle a suscité partout, au sein de ce monde, un vif désir de sortir du cloaque d'idées et de doctrines matérialistes où tous se trouvaient entraînés, et, puisque les raisons tirées de l'ordre moral, du sentiment spiritualiste, ne suffisaient plus pour des générations habituées à ne plus s'en rapporter qu'à la matière, elle a permis que des signes sensibles, que les phénomènes les plus tangibles, les plus perceptibles aux sens se montrassent de toute part. Les manifestations spiritualistes les plus inouïes, les plus extraordinaires sont apparues. On a vu la matière mue, transformée et même créée par des forces, des intelligences occultes, étrangères à l'homme. Des Home, des Guldenstubbé, des Willis, des Alexis, etc., des hommes qui semblent prédestinés

sont apparus et nous ont fait connaître, en dehors de notre monde physique, un autre monde tout spirituel agissant sur nous, souvent à notre insu, monde d'où nous sortons tous et dans le sein duquel nous rentrerons chacun à notre jour et à notre heure. Pour tout esprit attentif, pour toute conscience honnête et sincère ces phénomènes et les hommes par l'intermédiaire de qui ils se sont produits, ont eu la plus haute signification.

Oui, l'heure voulue par la Providence a sonné. Oui, le moment de rompre avec un passé d'erreurs et de dégradation est arrivé. Que ceux qui n'en ont ni la force, ni la conviction, ni le courage, se taisent. Pour nous, nous proclamerons notre foi envers et contre tous, nous la crierons sur les toits. Nouveau précurseur dans le désert de l'indifférence, dans le néant des croyances, nous annoncerons à tous la bonne nouvelle et signalerons l'approche du nouveau règne de Dieu, dùt la malice et la méchanceté des hommes nous abreuver de dégoûts.

Aux partisans du passé, aux apôtres de l'intolérance, à ceux qui veulent enchaîner l'idée religieuse, l'immobiliser dans des formules immuables, étroites, injustes et surannées, nous dirons : Cessez par vos persécutions, vos anathèmes, de retarder plus longtemps l'éclosion de la plus féconde et de la plus consolante des vérités. Si, comme vous le prétendez, le Christ est venu sur la terre pour détruire l'empire de Satan, ne faites donc pas celui-ci plus puissant après la rédemption qu'avant la venue du Rédempteur. Mais, que dis-je ? Satan n'existe pas. Il n'y a que des âmes plus ou moins pures, plus ou moins bonnes ou mauvaises, plus ou moins perfides. Trop longtemps vous vous êtes servi des noms de diable et de démon pour dénaturer la portée des phénomènes les plus divins, pour empêcher la démonstration claire, nette et palpable du principe spirituel de notre être et de l'immortalité qui lui appartient. Ces temps doivent changer : si certains théocrates, si Moïse, si les princes de l'Eglise ont cru autrefois devoir proscrire, condamner tous les genres de phénomènes psychiques et de manifestations *médianimiques*, c'est que, dans ces temps

reculés, certaines circonstances en faisaient une nécessité. C'était dans le but de maintenir intacte l'unité religieuse. Connaissant à ces époques de crédulité excessive l'ignorance des peuples, leur tendance à regarder les faiseurs de prestiges, les hommes plus particulièrement doués des merveilleuses facultés de l'âme comme étant des envoyés, des bien-aimés de la Providence, ils craignaient que ces hommes n'attirassent à eux des sectaires et ne s'en allassent multipliant, dissolvant, diversifiant et dénaturant les croyances; ce qui eût amené les conséquences les plus funestes au point de vue de la civilisation et de la marche providentielle des faits historiques, dans un temps où la religion était à la fois l'âme de la société et des gouvernements et où il importait de concentrer, de fortifier les éléments de ceux-ci au lieu de les dissoudre.

Mais aujourd'hui les temps sont changés. Les peuples ne sont plus aussi crédules, aussi faciles à entraîner. D'ailleurs, les sociétés sont constituées sur d'autres bases et l'unité de croyance est partout rompue. Au lieu de craindre que des apâts soient tendus à la crédulité des masses, c'est cette crédulité, au contraire, c'est le sentiment de la foi religieuse qu'il faudrait réveiller, afin de combattre le triste scepticisme et le matérialisme démoralisateur qui rongent, désolent et stérilisent nos sociétés modernes. Ainsi donc, la croyance en Satan, la condamnation des phénomènes, des prodiges de l'ordre spiritualiste sont aujourd'hui un non-sens, une interprétation étroite et judaïque autant que funeste de prescriptions religieuses qui n'ont concerné que des temps antérieurs. La Providence ne demeure pas stationnaire. La permanence de ses révélations prouve que ses formules religieuses ne sont pas immuables et que ce qui a pu être une vérité à une époque doit être interprété dans un autre sens à une époque toute différente, quand les motifs, l'esprit et les besoins primitifs ont disparu.

Aux savants, aux sceptiques, aux matérialistes du siècle, nous dirons à leur tour : Vous le voyez, les ana-

thèmes, les persécutions successives auxquels furent en butte les prodiges du spiritualisme n'en prouvent que trop la vérité. Tant de religions, de législations, ne se seraient point sans cesse accordées dans la poursuite de ces prodiges, s'ils n'eussent été réels. Leur persistance à se reproduire, leur fréquence dans l'histoire où ils apparaissent partout, la persévérance que tous les sacerdoces ont apportée à les proscrire, ne prouvent que trop leur existence. Cette existence, pourquoi ne l'admettriez-vous pas, et si, vous, dont la plupart des connaissances, dont le savoir se basent généralement sur l'histoire, sur des témoignages éloignés, sur les affirmations d'autrui, vous vous montrez plus difficiles à l'égard des phénomènes spiritualistes qu'à l'égard de tous les autres faits; si pour ces phénomènes vous vous obstinez à récuser absolument les témoignages de l'histoire, eh bien! nous vous signalerons les phénomènes spiritualistes actuels. Sous vos yeux, à côté ou au milieu de vous, il se passe les choses les plus extraordinaires, les faits les plus curieux et les plus grandioses. Ces faits, non-seulement vous pouvez en être témoins, mais encore les reproduire vous-mêmes, en en faisant une étude attentive, en en prenant connaissance et en vous initiant à la manière de les provoquer dans une foule de publications et d'ouvrages spéciaux qui existent à cet effet.

Mais non, tous autant que vous êtes, savants et publicistes, vous ne voulez rien connaître, rien étudier, rien signaler. Jusqu'ici on vous a vus étouffer ces graves questions et prendre les faits les plus formidables pour point de mire de vos injures, de vos sarcasmes, de vos plaisanteries. Nouveaux scribes, nouveaux docteurs de la loi, nouveaux pharisiens, vous vous êtes refusés à l'évidence lorsqu'elle parlait par toutes les bouches. Vous avez été les continuateurs de ceux qui attachèrent le Christ au poteau, de ceux qui persécutèrent ou méconnurent Jeanne d'Arc, Galilée, Hervey, Salomon de Caus, Mesmer, Jenner et Fulton. Eh bien! nous vous le disons : il est temps de mettre fin à tant d'aveuglement, de

sottise, de légèreté ou d'orgueil. Il en est grand temps. Dieu ne se manifeste qu'aux cœurs simples et de bonne foi, aux hommes sérieux, et se refuse aux orgueilleux, aux superbes, aux frivoles. Il continuera d'inonder exclusivement de ses clartés les petits, les pauvres en esprit qui vous confondront vous et tout votre savoir, en produisant sous vos yeux les faits les plus inouïs. Si vous ne changez vos cœurs, la nouvelle révélation, les plus sublimes vérités, la grande transformation que le siècle attend se fera sans vous et malgré vous pour vous couvrir de confusion, vous, votre fausse science, votre légèreté, votre orgueil et vos négations insensées.

Z. PIÉRART.

BANQUET OFFERT A M. HOME

PAR UNE SOCIÉTÉ DE SPIRITUALISTES DE PARIS.

On lit dans le journal la *Patrie* du 2 mai :

« Avant-hier, dans les salons du restaurateur Pestel, on a offert un banquet au célèbre médium M. Home, à l'occasion de son mariage avec mademoiselle Stroll, fille du général russe de ce nom et sœur de la comtesse Kouchelef. Parmi les assistants on remarquait M. Lacordaire, frère de l'illustre orateur de ce nom; le comte d'Ourches, le comte Sanzillon, comte de Villier, comte de Rancé, marquis du Planty, général de Brewern, MM. Tiedeman, Jauvin, Frick, Clever de Maldigny, Henri Delaage, Paul Auguez, Piérart, baron de Retz, baron de Stakelberg, baron de Meyendorf, etc., etc. M. Home a porté un toast au révérend père Lacordaire. Le toast a été accueilli avec enthousiasme. Tous les assistants se rappelaient qu'en 1847 l'illustre orateur avait proclamé dans la chaire de Notre-Dame, sa *ferme croyance aux phénomènes du magnétisme.* »

M. Home a quatre sortes d'ennemis. D'abord les athées, les matérialistes, ceux que l'idée d'une autre vie effraie et qui ne pardonnent pas à l'illustre médium d'en donner des preuves aussi sensibles, aussi frappantes. Il a pour ennemis, ensuite, ceux qui s'obstinent à ne voir dans les manifestations *médianimiques* que l'œuvre de Satan et qui se signeraient volon-

tiers en s'aspergeant d'eau bénite à la rencontre du médium. Il a pour ennemis encore des magnétiseurs qui, oubliant que le spiritualisme doit confirmer, expliquer et couronner l'œuvre de Mesmer, ne pardonnent pas au jeune médium d'attirer à lui l'attention générale et de faire oublier les curiosités du somnambulisme et de *l'électro-biologie*, dont quelques-uns font leur industrie. Enfin, il a pour ennemis les désappointés qui, parce que M. Home, par raison de santé, d'intermittences dans ses facultés et par l'impossibilité matérielle de satisfaire la curiosité de tous, se refuse de se mettre à leur disposition, trouvent très-commode de s'en venger en niant son pouvoir évocateur. C'est de ces quatre sortes d'ennemis que sont parties en ces derniers temps ces insinuations, ces calomnies qui ne tendaient à rien moins qu'à ternir sa réputation, à l'avilir, et par là à affaiblir la cause du spiritualisme dont il est un des plus brillants appuis. C'est ainsi qu'on s'est plu à le représenter comme un jongleur, un parasite, faisant acception de rang et de personnes dans la pratique de ses prétendues manifestations, fuyant la lumière, l'examen des savants, des gens sérieux. D'autres l'on fait passer pour escroc, pour avoir exercé les façons de faire de Robert-Macaire et ont annoncé son emprisonnement à Mazas ; d'autres enfin ont publié par la voie des journaux qu'il avait tenu boutique de spiritualisme et donné des représentations publiques sur un théâtre de Lyon.

Pendant ce temps, le courageux, l'infatigable jeune homme continuait à remplir sa mission si pénible, si fatigante pour lui. Il allait répandre la foi spiritualiste aux lieux où elle a surtout besoin de s'établir, c'est-à-dire dans les premiers rangs de la société, chez les puissants, chez ceux qui sont appelés à en rendre témoignage avec plus d'autorité, à l'opinion de qui on a l'habitude de se conformer, chez ceux, en un mot, qui donnent le ton, qui impriment leur manière de voir au reste de la société. Pendant ce temps, disons-nous, il allait en Belgique, en Hollande, parcourait l'Italie, visitait Naples, Rome et Florence, accueilli partout par les princes, les souverains, une foule de gens sérieux et recommandables par leurs lumières et leur donnait des preuves de son honnêteté, de sa

simplicité ainsi que des phénomènes si consolants qu'il a le don de provoquer.

Des amis de la cause spiritualiste, des personnes de Paris qui avaient été témoins des remarquables manifestations opérées par l'intermédiaire de M. Home, ou qui, en ayant eux-mêmes obtenu de semblables, y avaient la plus grande foi, se sont émus des insinuations malveillantes auxquelles il était en butte. M. Home, étant la personnification la plus éclatante de leurs idées, le laisser contester, traîner dans la boue, était laisser contester, renverser ou avilir leur cause à tous. Ils ont donc résolu de protester contre les dénigremens qui cherchaient à l'atteindre, de lui offrir une marque de sympathie, de confiance, et cette marque a été l'offre d'un banquet fraternel à l'occasion et comme félicitation de son prochain mariage, banquet que le médium, à son retour d'Italie, s'est empressé d'accepter.

Ce banquet a eu lieu le 28 de ce mois à six heures du soir chez le restaurateur Allart, successeur de Pestel, rue Saint-Honoré. M. Allart est spiritualiste et magnétiseur. Lui-même a produit les faits les plus remarquables. En recevant chez lui M. Home et ses amis de circonstance, il recevait des frères. Il le leur a fait voir. Jamais dîner plus splendide, mieux ordonné, plus varié n'a été servi, que nous sachions, à une société de spiritualistes. La plus grande cordialité, l'entrain le plus expansif n'a cessé de régner dans cette petite fête de famille, cette agape toute fraternelle. M. Home y est arrivé accompagné de M. Tiedeman, spiritualiste fervent et éclairé, qui a dernièrement accompagné dans son pays natal, la Hollande, M. Home dont il est l'ami. Au nombre des convives, comme on l'a vu par l'article de la *Patrie*, figuraient M. le comte d'O..., et le général russe, baron de B.... desquels était émanée l'idée première du banquet. Pour ceux de nos lecteurs, des personnes étrangères à la capitale qui ne connaissent pas M. le comte d'O..., nous dirons qu'on peut le considérer comme le patriarche du spiritualisme, comme celui qui l'a enrichi des expériences les plus convaincantes. Depuis très-longtemps il s'occupe assidûment de toutes les questions qui s'y rattachent. Avant même qu'on s'occupât à Paris de tables tournantes et qu'il ouvrit si libéralement son salon aux personnes

désireuses de se convaincre, il avait rassemblé sur les sciences occultes une bibliothèque et des documents aussi rares, aussi variés qu'intéressants. Nul n'est mieux versé que lui dans ces sciences et ne les a plus étudiées dans les faits comme dans les théories. Il a fait même plus, il est allé dans une foule d'endroits contrôler par lui-même, par les traditions un grand nombre de faits. Loudun, Louviers, la Sainte-Baume, la Lorraine, la Gascogne, tous les lieux qui ont été témoins de quelque phénomène remarquable de magnétisme, de magie, de sorcellerie, etc., ont été visités par lui. Il se propose de publier un jour le fruit de ses nombreuses recherches dans un ouvrage qui, certes, sera le plus complet, le plus curieux qui existe sur la matière. Sa présence donc dans le banquet du 18 avril était toute naturelle. Le général, baron de B..., son ami, y tenait aussi une place très-légitime. Comme le baron de Guldenstubbé, son compatriote, le général est doué de facultés médianimiques remarquables; comme lui, il a obtenu de l'écriture directe des esprits et il est même du petit nombre de ceux qui ont été jusqu'à obtenir de l'imprimé. Depuis longtemps il est dévoué à la belle et consolante cause du spiritualisme. A côté de M. d'O... était M. Larcordaire, directeur de la fabrique impériale des Gobelins, et, comme il a été dit ci-dessus, frère de l'illustre dominicain. Plus loin était le docteur, marquis Duplanty, président de la société philanthropico-magnétique, société qui s'est vouée non seulement à la démonstration du magnétisme et du somnambulisme, mais encore à la guérison gratuite des pauvres malades et qui vient de s'augmenter d'une partie des membres de la société du mesmérisme dont les réunions ont été momentanément suspendues. Vis-à-vis de M. Home était M. Clever de Maldigny. Ancien chirurgien-major de la gendarmerie d'élite, autrefois sceptique, comme la plupart des médecins, à l'endroit du magnétisme et du spiritualisme, M. de Maldigny a depuis trouvé son chemin de Damas et a eu le courage de confesser ouvertement sa foi dans des articles pleins de science et d'érudition. M. Paul Auguez, écrivain spiritualiste qui a reproduit les idées de M. de Maldigny dans son livre intitulé : *Manifestations des esprits, réponse adressée à*

M. Viennet (1), se tenait à côté de l'ex-chirurgien-major à qui il est attaché par les liens de l'amitié. A la droite du général de B... on voyait M. Henri Delaage, l'un des premiers qui dans ses écrits aient arboré la bannière du spiritualisme et aient traité dans des ouvrages fort répandus toutes les questions qui s'y rattachent. M. le comte de R..., l'un des membres d'une famille illustre et chère à la France, spiritualiste qui a obtenu chez lui les manifestations les plus extraordinaires, était assis à la droite de M. Home; on y voyait aussi le capitaine russe Poushchine, parent, dit-on, de l'illustre écrivain de ce nom, MM. les comtes de Villier, de Sanzillon cités plus haut, puis le colonel Laffitte, etc.

Quelques invités n'avaient pu prendre part à la réunion pour différents empêchements. De ce nombre, était M. Cahagnet, le premier qui en France, malgré tous les sarcasmes, a eu le courage de pousser le magnétisme dans sa partie la plus élevée, et de frayer par divers écrits une voie que tant d'autres sont aujourd'hui heureux de suivre. Il manquait aussi : M. Goupil, le savant auteur de *Quare et invenies*; le comte de Szapary, l'un des plus puissants magnétiseurs de notre temps, et qui a propagé et largement développé les découvertes de Mesmer et de Puysegur en France et en Allemagne.

M. de Maldigny dans un quatrain très-heureusement tourné, a porté la santé de M. Home, toast qui a été vivement applaudi de tous les convives. M. Poushchine a bu à la santé de la fiancée du médium, laquelle est sa compatriote. On ne pouvait porter une santé qui fût plus chère au cœur sensible et aimant du jeune homme; il en a été vivement ému. M. Delaage a bu à la santé du 19 juillet, le jour fortuné de son mariage, lequel doit avoir lieu à Saint-Petersbourg.

Après ces toasts, M. le général de B... a bu en l'honneur des esprits, dont les manifestations a-t-il dit, ont surtout et avant tout pour but de nous convaincre du dogme si souvent contesté de l'immortalité de l'âme. On ne pouvait porter un toast plus judicieux, plus plein d'à propos. Comme nous l'avons dit dans ce journal, la question à l'heure qu'il est n'est pas, comme le font avec trop de confiance certains adeptes, d'obte-

(1) C'est le même ouvrage que nous annonçons au dos de notre revue.

nir sur toute chose des esprits, des révélations, des enseignements qui, au point où en est la science spiritualiste ne sauraient pas toujours avoir des garanties de certitude ; mais ce qu'il importe le plus, c'est de démontrer théoriquement et pratiquement que l'âme est immortelle, et qu'elle peut, après sa séparation du corps, et comme preuve de cette immortalité, se manifester à nos sens. Quant aux révélations, aux enseignements des esprits, ils sont généralement trop peu sûrs pour qu'on puisse y avoir une entière confiance, du moins quant à présent. Cette vérité, autrefois formulée par saint Paul, l'a aussi été en termes remarquables par Swedenborg. Elle ressort de l'expérience de chaque jour ; du reste, n'y aurait-il que ce seul résultat à tirer des manifestations spiritualistes que l'âme est immortelle, qu'on n'en peut plus désormais douter, que ce but atteint serait déjà assez grandiose. Le dogme de l'immortalité de l'âme, en effet, est à la fois la pierre angulaire, la clef de voûte de tout édifice religieux ; toutes les autres vérités en découlent. Aussi avons-nous applaudi de très-grand cœur au toast porté si heureusement par M. le général de B...

M. Home, après ces toasts, a bu à la santé de M. Lacordaire, l'illustre dominicain ; ce toast a été vivement applaudi, non seulement à cause des sympathies et de la vénération qu'inspire le grand prédicateur, mais encore parce qu'on sait qu'en différentes occasions, il a rendu hommage à la cause spiritualiste, à celle du magnétisme. M. Delaage, dans un de ses ouvrages intitulé : le *Monde occulte*, a reproduit un sermon où le révérend père confesse la foi entière qu'il a dans l'agent mystérieux qui produit tant de phénomènes.

Aussi, faisant remarquer que le frère de l'éminent prédicateur était présent à la réunion, il l'a prié de lui faire part et du toast et des applaudissements qu'il avait soulevés.

La soirée s'est terminée au milieu de l'effusion la plus complète des cœurs et des croyances ; chacun s'est séparé emportant de cette fête, la première de ce genre qui ait lieu à Paris, les plus douces émotions, émotions auxquelles se joignait le désir de se retrouver encore réuni en pareille circonstance.

Z. PIERART.

Le désir de rendre immédiatement compte du banquet offert à M. Home nous force d'ajourner la notice biographique que nous voulons consacrer à l'illustre médium, notice dans laquelle nous administrons la preuve authentique des merveilleuses facultés dont il est doué. Mais que nos lecteurs ne s'impatientent pas. Nous tiendrons parole, et nous n'en serons que plus précis dans nos affirmations.

NOUVEAU TRAIT DE VOYANCE DE M. HOME.

Il y a quelque temps, chez madame la comtesse de T..., se trouvaient quelques personnes de la plus haute aristocratie russe et quelques Français. On venait de parler des manifestations des esprits, lorsque M. Home entra. On agitait cette grave question ; les manifestations des esprits ne sont-elles que l'objet des vaines recherches d'une inquiète curiosité, comme sembleraient le prouver les sottises qu'ont fait exécuter par ce que l'on dit être les âmes des morts, et les réponses absurdes, vides de sens, et parfois assez malhonnêtes qu'on en reçoit ; ou bien peut-on obtenir des esprits des services utiles, des renseignements salutaires, des conseils, des leçons, des récompenses, des châtimens ?

M. Home déclara que ces manifestations, permises par la souveraine puissance, ne pouvaient être considérées comme des expériences futiles que par les gens dépourvus de raison et de sagesse ; que pour lui il n'avait jamais eu une manifestation qui n'eût porté ses fruits, et qu'il était convaincu aussi que très-souvent la puissance divine se servait de ces intermédiaires surnaturels pour punir les fautes des hommes.

Cette assertion souleva beaucoup d'objections et rencontra beaucoup d'incrédulité.

Tout à coup, M. Home, qui était accoudé à l'angle d'un canapé, se leva et dit :

— Madame la comtesse, vous attendez ce soir la visite d'un jeune étranger.

— C'est vrai, répondit la comtesse de T..., mais comment pouvez-vous le savoir ?

— Peu importe ! vous l'attendez.

— Oui. Lord R... de S..., un jeune homme d'un grand mérite, est arrivé aujourd'hui à Paris ; il n'a vu personne ; il repart demain matin. Comment savez-vous qu'il va venir ?

— Je ne sais que cela de lui. Je ne l'ai jamais vu ; je ne savais pas son nom ; mais on vient de m'apprendre qu'il s'était passé récemment, dans un château qui appartient à sa

famille, un fait extraordinaire, un exemple de châtement par les esprits. Il approche, il va sonner, faites-le parler.

La porte s'ouvrit et le domestique annonça :

— Lord R... de S...

Lord R... de S... est un grand jeune homme de vingt-six ans, un Ecossais. Il est fort instruit, fort distingué, fort simple dans ses manières. Il a l'air pensif et un peu distrait, cette physionomie que les femmes appellent intéressante chez un beau garçon. Il fut accueilli avec une curiosité très-sympathique.

La comtesse de T... présenta M. Home à lord R... de S..., puis elle raconta à celui-ci le sujet de la conversation, et enfin ce que venait de dire le médium américain. La figure du jeune Ecossais exprimait le plus profond étonnement.

— Je n'ai jamais raconté à personne, dit-il, ce que je vais vous raconter à cause de la curieuse révélation de M. Home. Il a raison ; il s'est passé dans ma famille un fait étrange, inouï. Vous allez en juger :

Mon frère aîné, lord S..., était marié depuis six ans à la fille de lord M..., lorsqu'il fit la connaissance d'une actrice du théâtre de Drury-Lane, miss E...

La liaison de mon frère et de miss E..., bientôt connue, fit le plus grand tort à mon frère et causa la plus vive douleur à ma belle-sœur. Mon frère, aveuglé par sa passion, méprisa tout ; bientôt il força miss E... à quitter le théâtre : il lui donna une maison à Londres, et, pendant la saison de campagne, il l'emmenait en Ecosse, afin de ne pas la quitter. Ma belle-sœur en mourut de douleur ; elle mourut en me recommandant ses deux fils.

Mon frère eut un grand chagrin mêlé de remords, mais il ne quitta point miss E... Il y a un an, il était en Ecosse, dans son château de S..., à quelques milles d'Edimbourg : miss E... s'y trouvait avec lui.

Une nuit, mon frère eut un songe. Il rêva que sa malheureuse femme lui apparaissait. Il voyait son ombre se pencher sur son lit et il entendait ses sanglots.

— Pourquoi pleurez-vous, Anna ? lui dit mon frère dans son rêve.

— Je pleure parce que la comédienne vole à mes fils l'amour de leur père, comme elle m'a volé l'amour de mon époux, répondit l'ombre en sanglotant toujours.

— Vous vous trompez, Anna, rien ne pourra affaiblir la tendresse que j'ai pour mes enfants.

— Vous le croyez ; elle sera plus forte que vous. Mais tenez,

je viens pour vous protéger contre elle. Voici le voile de dentelle que je portais, mon cher Georges, le jour de notre mariage ; gardez-le toujours, il vous sauvera et il sauvera mes enfants du piège de l'étrangère.

En disant ces mots, elle plia le voile en forme de cravate et elle l'attacha au cou de mon frère ; puis, serrant celui-ci dans ses bras, elle lui donna un baiser sur le front et disparut.

En sentant des larmes glacées qui roulaient sur son front et sur ses joues, mon frère s'éveilla en sursaut. Il regarda autour de lui, et il lui fallut quelque temps pour se convaincre que ce qu'il venait de voir et d'entendre n'était qu'un songe.

Tout à coup il poussa un cri... Jugez de sa stupéfaction : il avait au cou le voile de dentelle.

Cette vision, mêlée de réalité, le toucha au cœur. Il était encore dans son lit, appuyé sur le coude, abîmé dans ses pensées, lorsque miss E... entra, charmante et coquettement enveloppée dans un peignoir de mousseline des Indes.

Elle fut frappée de l'expression douloureuse des traits de mon frère, et elle s'approcha de son lit en lui demandant ce qu'il avait.

— Ma chère Hélène, répondit lord S..., notre vie est coupable..., il faut en changer ; je le veux..., Dieu l'ordonne.

Alors il lui raconta son rêve dans tous ses détails, toutes les paroles de sa femme, l'histoire du voile, et son étonnement profond de trouver ce voile à son cou en s'éveillant.

— N'est-ce que cela ? dit Hélène en éclatant de rire. Vous êtes un esprit faible... Comment ne voyez-vous pas que c'est un tour que vous aura joué un des parents de votre femme. Ah ! tenez, je vais, moi, détruire le charme en anéantissant le talisman.

En disant ces mots, elle arracha le voile noué autour de son cou, puis courut à la cheminée, où brûlait un grand feu et elle y jeta le voile.

Dans la vivacité de ses mouvements, sa robe, très-ample, déplaça brusquement un grand volume d'air ; la flamme du foyer se trouva attirée au dehors de la cheminée, il sembla qu'une langue de flamme était dardée du foyer sur la jeune femme comme le langue d'une vipère ! Le feu prit à sa robe de mousseline... La malheureuse fut aussitôt enveloppée dans les flammes, et, malgré les secours les plus prompts, elle ne tarda pas à expirer dans des souffrances horribles.

Vous vous rappelez peut-être, mesdames, dit en terminant lord R... de S..., que les journaux anglais du mois de

janvier dernier annoncèrent tous la fin tragique de la malheureuse miss E..., morte cruellement brûlée. Mais naturellement, ils n'ont rien su de la mystérieuse histoire que je viens de vous raconter.

— Ai-je besoin d'ajouter que cette sombre aventure, dite avec un grand air de conviction et de bonne foi par lord R... de S..., a produit une vive impression sur un auditoire d'ailleurs très-bien disposé à ce genre d'émotions? Le jeune lord voulut savoir comment M. Home connaissait cette histoire.

— Je ne la connaissais pas, répondit Home : seulement l'esprit d'Hélène m'avait averti que vous alliez venir et que vous nous instruiriez.

— L'esprit d'Hélène? s'écria madame de T..., oh! interrogez-le, je vous prie : demandez-lui si elle expie encore ses fautes.

On entoure un guéridon ; au bout de quelques minutes l'esprit était venu.

— Dis-nous quelque chose, demanda Home.

— Anna a pardonné à Hélène, répondit l'esprit.

Voici de quoi le monde s'occupe. Je le déclare, je n'assistais point à cette soirée ; mais, rapporteur fidèle, je n'ai fait que répéter ce que m'a raconté le comte ..., un fervent adepte de M. Home.

PAUL D'IVOL (*Courrier de Paris.*)

MANIFESTATIONS SPIRITUELLES EN AMÉRIQUE.

Le soir du 29 septembre 1857, chez le docteur A. G. Stiles, à Bridgeport, nous nous assimes autour d'une table, et nous fûmes bientôt témoins des étranges manifestations que nous allons rapporter. En peu d'instants, l'esprit du grand-père d'une dame présente (madame Taylor) épela son nom et donna quelques bons avis, au moyen des bascules de la table. Bientôt après, la table ressemblait à un être animé, à un cheval impatient de se délivrer du frein pour sauter et courir, ce qu'elle ne tarda pas à faire : elle s'éleva à deux pieds du parquet, et se balança, en avant et en arrière, marquant la mesure lorsqu'on se mit à chanter ; elle se tint

même à cette élévation durant quelques minutes, puis elle se mit à sauter, malgré nos efforts pour essayer de la retenir : elle allait d'un côté, puis d'un autre, puis elle s'élevait surplace à un pied environ du parquet. L'une des personnes ayant exprimé le désir que la table se mût plus violemment, ce meuble sauta d'un bond sur les genoux de cette personne, d'où il revint ensuite avec une telle force, que l'un de ses pieds se cassa en touchant le parquet.

Il y eut alors quelques instants de calme ; puis la table parut plus animée encore que précédemment : elle se leva brusquement, alla d'un côté à l'autre de l'appartement, et avec une telle rapidité que, par instants, il devenait presque impossible de tenir nos mains en contact avec elle. Il y eut encore un moment de calme ; nous pûmes nous asseoir de nouveau autour de la table, et l'on se mit à chanter. Alors, des objets qui se trouvaient dans une chambre voisine vinrent tomber parmi nous : une brosse qui était dans un tiroir de commode, dans cette autre chambre, vint frapper un des assistants et tomba à ses pieds ; une brosse à dents vint ensuite ; puis des livres volèrent par-dessus nos têtes et allèrent tomber au côté opposé de l'appartement, ayant ainsi traversé un espace de vingt-cinq pieds ; des boîtes nous vinrent pareillement d'une armoire où se trouvaient des médicaments.

Madame Osborn ayant demandé mentalement que la table se posât sur sa tête, le meuble fit un bond, se renversa et se posa comme il était désiré. La dame alors quitta sa chaise et s'assit par terre, mais la table n'abandonna pas sa position ; bientôt après cependant elle alla se poser sur la tête de madame Taylor, puis sur celle du docteur Dyer, et enfin elle revint sur le parquet. Pendant ces exercices, qui ne nous semblaient pas sans quelque danger, nous nous étions tenus debout, excepté Miss — qui était restée sur sa chaise, mais qui se sentit bientôt saisie par la robe et transportée vivement sur la table. Deux fois la table s'éleva aussi haut que nos mains purent la suivre.

Craignant que tout dans la chambre ne vînt à être brisé,

le médium alla tourner le robinet du gaz, afin de mieux éclairer les lieux qui, jusque-là, l'étaient tout au plus assez pour que nous pussions nous voir ; et alors nous constatâmes un désordre bien plus grand que nous ne l'aurions pensé. La lumière ayant ensuite été diminuée encore, nous nous assîmes de nouveau à la table. Il serait difficile de décrire la scène de confusion qui eut lieu bientôt après : toutes les chaises semblèrent animées ; elles se mirent à sauter, de côté et d'autre, et vinrent sur la table en passant par-dessus nos têtes. Dans ces évolutions, une chaise vint doucement frapper madame Hawley à la tête, et lui ôta son bonnet, en dérangeant ses cheveux. Nous avions alors les mains sur la table, et nous sentions que celle-ci montait et descendait, restant un moment en l'air et un moment sur le parquet : c'était vraiment prodigieux. La canne du docteur, qui avait été laissée dans un coin de l'appartement, devint tout à coup comme animée à son tour, et elle passa au-dessus de nos têtes, en faisant beaucoup de bruit, puis tomba près de nous.

Ces manifestations cessèrent enfin, et la tranquillité se rétablit. Alors le docteur se trouva entrancé, et l'esprit d'un Indien, qui dit se nommer *Osceola*, se mit à causer avec nous par la bouche du docteur ; il nous dit qu'il était un de ceux qui venaient de produire les démonstrations précédentes, et il s'occupa des indispositions qu'éprouvaient quelques-unes des personnes présentes, indiquant pour chacune d'elles un moyen de guérison. Il nous donna de fort bons avis, nous souhaita le bonsoir, et parut s'être retiré.

Nous pouvons dire que les esprits nous donnèrent bien des preuves satisfaisantes de leur présence. Nous espérons que les avis de cet esprit d'un *homme rouge* seront suivis, et que nous deviendrons par là plus sages et meilleurs. Nos remerciements sont dus, et nous les offrons cordialement, à notre frère bien-aimé, le docteur Stiles, pour sa complaisance à prêter son concours, comme médium, aux invisibles qui voulaient bien nous montrer des effets de leur merveilleuse puissance.

Nous allons oublier de dire que l'esprit d'Osceola fit l'énumération des divers exercices auxquels il peut se livrer, ainsi que d'autres esprits : nous n'en offrons pas ici le détail, afin de ne pas faire notre récit trop long. Il nous dit encore que ce qui fait que les *hommes rouges* peuvent produire tant de manifestations éclatantes, c'est que, sur terre, ils vivaient dans les bois, plus en harmonie avec les lois de la nature, et qu'ils sont devenus par là plus électriques et plus puissants que les *visages pâles*, au développement physique desquels nuit la manière de vivre et de se vêtir. Il insista beaucoup sur ce point, et donna une foule d'éclaircissements, surtout aux dames.

Les esprits demandèrent que ceci fût publié, avec les noms des personnes présentes, dans le but d'être utile à quiconque voudra s'éclairer.

Docteur A. G. Stiles, Miss Jane Banks,
W. B. Dyer, M^{me} Mathilda S. Taylor (N. Orléans),
M^{me} M. J. Osborn, M^{me} Mary Brocchus (N. Jersey),
M^{me} R. A. Hawley, Miss F. W. Murray (Virginie),

(Traduit du *Spiritual Telegraph*.)

Z. PIÉART, propriétaire-gérant.

AYONS LA FOI

SOYONS TOUTE VERTU ET TOUT AMOUR ET DIEU SE MANIFESTERA EN
NOUS ET LA VÉRITÉ SPIRITUALISTE SUBJUGUERA LE MONDE.



La foi, cette vertu des anciens, ce don précieux de nos pères, cette force et cette consolation des cœurs simples, a été et sera toujours le ressort le plus puissant des prodiges du spiritualisme. Par la foi, en général, nous entendons cette impulsion vive de l'âme qui, instinctivement et d'un premier mouvement, nous porte à croire, à affirmer l'existence des choses, leur possibilité, leur réalisation certaine, quelles que soient leurs difficultés, leur improbabilité. Tout ce qui a été fait de grand, de puissant, d'irrésistible, l'a été par la foi. Que n'y aurait-il pas à dire sur ce sujet si l'on voulait puiser dans les enseignements de l'histoire et à la source des renseignements particuliers, des faits de chaque jour ! La foi en soi et au succès fait surmonter toutes les difficultés et assure le triomphe à qui possède cette force et a su l'inspirer aux autres. Les peuples, les sectaires qui ont eu foi entière en un principe religieux, politique ou social, ou bien en un chef, monarque, général, prophète ou inspiré, ont pu renverser tous les obstacles et assurer l'existence, la réalisation de leur principe. Tels ont été, entre autres, Mahomet, ses disciples et ses sectateurs au temps de leur plus grande ferveur. La révolution française a été invincible tant que ses défenseurs ont conservé leurs croyances. « Quand une armée sent le Dieu en soi, rien ne lui est impossible, et quand les soldats qui la composent ne craignent pas la mort, ils la font passer dans les rangs ennemis. » Telles étaient les maximes de Napoléon, et ce conquérant, qui accomplit tant de grandes choses par la confiance et l'enthousiasme qu'il savait inspirer à ses troupes, faisait plus de cas d'une poignée d'hommes pleins de l'espoir du

succès et de dévouement à leur cause, que de multitudes démoralisées, sans ressort et sans cohésion aucune. Le magnétiseur qui croit fermement en sa puissance et qui a su y faire croire le sujet sur lequel il opère, peut tout, jusqu'aux phénomènes les plus miraculeux; le médecin, en qui le malade a pleine confiance, verra presque toujours le succès couronner son attente, et le malade, sur l'imagination de qui on pourra agir, qui attendra avec plein espoir son salut d'un pèlerinage, d'une pratique ou cérémonie quelconque, sera presque toujours certain de sa guérison. Combien de faits qui nous sont personnels ou qui arrivent chaque jour à notre connaissance n'aurions-nous pas à raconter à ce sujet!

La justification de nos assertions, la confirmation de tous les prodiges qu'on peut obtenir par la foi est consignée dans l'Évangile, ce livre divin qu'on pourrait aussi appeler le Code du spiritualisme.

Partout, en effet, dans ce livre précieux et toujours trop peu compris, on voit des malades, des infirmes guéris par la foi qu'ils ont eue en Christ et celui-ci leur dire, soit qu'il ait voulu les guérir, soit qu'à son insu une vertu curative soit sortie de lui pour se répandre sur ceux qui l'ont touché : « Allez, votre foi vous a sauvé. » « Qui croit en moi, dit-il dans saint Jean, des fleuves de vie couleront de lui. » Et ailleurs : « Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : ils chasseront les démons (c'est-à-dire les mauvais esprits) (1)

(1) Le mot démon, dans la langue grecque, qui est celle dont se servent les évangélistes, n'a nullement le sens de Satan, il signifie un génie, un esprit. De là le démon (*δαίμων*), familier ou génie de Socrate. Les *δαίμων*, chez les Hellènes, étaient considérés comme dispensateurs des biens et des maux. Ils y furent aussi regardés comme les âmes des hommes survivant à la destruction de leurs corps, continuant de veiller sur les objets qui leur avaient été chers durant leur vie. « Après leur mort, dit Hésiode, les hommes de l'âge d'or sont devenus des démons bienfaisants, habitant sur la terre, gardiens des mortels, observant les œuvres de justice et les œuvres d'injustice. Voilés d'un épais nuage, ils parcourent le monde en tous sens, répandant les biens. Tel est le royal privilège qui leur est conféré. » Après Hésiode, Thalès divisa les essences spirituelles en trois catégories : les dieux régulateurs du monde, les démons qui participent de la nature animale, les héros qui sont les âmes séparées du corps. Une doctrine analogue fut professée par Pythagore, Platon et divers stoï-

en mon nom, ils parleront de nouvelles langues, ils chasseront les serpents; quand ils auront bu quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal; ils imposeront les mains aux malades et ils seront guéris. » Ce qui fut justifié par ses apôtres, ses disciples à toutes les époques de pure et véritable ferveur évangélique. « En ce temps-là, dit l'apôtre saint Matthieu (1), un homme du peuple s'approcha de Jésus et lui dit : Seigneur, aie pitié de mon fils, car il est lunatique, et fort tourmenté, et il tombe souvent dans le feu et souvent dans l'eau, et je l'ai présenté à tes disciples, mais ils n'ont pu le guérir. » Et Jésus répondant, dit : « O race incrédule et perverse, jusqu'à quand serai-je avec vous? jusqu'à quand vous supporterai-je? Amenez-le-moi ici. » Et Jésus reprit sévèrement le démon qui sortit de cet enfant, et dès cette heure l'enfant fut guéri. Alors les disciples vinrent en particulier à Jésus et lui dirent : « Pourquoi n'avons-nous pu chasser ce démon? » Et Jésus leur répondit : « C'est à cause de votre incrédulité, car je vous dis en vérité que si vous aviez de la foi aussi gros qu'un grain de sénevé, et que vous disiez à cette montagne ôte-toi de là et te transporte dans la mer, cela se ferait et rien ne vous serait impossible. »

Veut-on une dernière preuve enfin de l'importance que Jésus attribuait à la foi, et de son existence comme condition indispensable des prodiges et des bienfaits salutaires que Plutarque admit plusieurs espèces de démons, c'est-à-dire des âmes plus ou moins épurées : elles avaient diverses destinées, diverses sortes d'attributions. « Il y en a, dit-il, qui sont des ministres, des serviteurs dont les dieux se servent pour le soin des fêtes, des mystères. D'autres, qui sont chargés de parcourir la terre et de punir l'orgueil et le crime de ses habitants. » Cette théorie des génies, âmes ou démons bienfaisants ou malfaisants, agents et serviteurs soumis du Dieu suprême, fut professée par Empédocle, Xénocrate et différents autres philosophes. Elle existait encore çà et là au temps du Christ, qui semble l'avoir partagée, et ce n'est que plus tard que furent partout émises ces doctrines imbues de masdéisme qui en firent des divinités infernales analogues aux Titans, à Typhon, à Arhimanes, précipitées dans les enfers par le Tout-Puissant, en punition de leur rébellion. — Nous reviendrons, du reste, comme nous l'avons déjà dit, sur cette importante question dans des articles subséquents.

(1) Matth., xvii.

l'homme peut faire et répandre, qu'on lise ces paroles répétées avec quelques variantes par saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint-Jean :

« En ce temps-là, Jésus étant venu à Nazareth, où il avait été élevé, il entra, selon sa coutume, le jour du sabbat, dans la synagogue et il se leva pour lire et on lui présenta le livre du prophète Isaïe, et, ayant ouvert le livre, il trouva l'endroit où il était écrit : « L'esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a écrit, il m'a envoyé pour annoncer l'Évangile aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour publier la liberté aux captifs, et le recouvrement de la vue aux aveugles, pour renvoyer libres ceux qui sont dans l'oppression et pour publier l'année favorable du Seigneur. » Et ayant replié le livre, et l'ayant rendu au ministre, il s'assit; et les yeux de tous ceux qui étaient dans la synagogue étaient arrêtés sur lui (1), et chacun disait : « D'où viennent toutes ces choses à cet homme? quelle est cette sagesse qui lui a été donnée et d'où vient que de si grands miracles se font par ses mains? N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joses, de Jude et de Simon? Ses sœurs ne sont-elles pas ici parmi nous? Et ils se scandalisaient à son sujet (2). Mais Jésus leur dit : « Un prophète n'est méprisé que dans son pays et dans sa maison. » Et il ne fit là que peu de miracles à cause de leur incrédulité (3). »

Ainsi donc, vous le voyez, la foi est essentielle à qui veut faire de grandes choses, dispenser de l'esprit et des dons de Dieu. Les peuples primitifs, nos pères, avaient la foi, et c'est pourquoi tant de prodiges s'accomplirent dans leur sein. Malheur donc à ceux qui ne comprenant point les temps et les époques s'obstinent à garder des symboles, des formules auxquels on ne peut plus croire et qui, inculqués dans l'enfance, tombent pour le plus grand nombre aux premiers éclairs de la raison, et font ainsi que l'esprit, une première fois trompé, finit par douter de tout. Malheur à ceux qui, dans

(1) Luc., vi, 16, 17, 18, 19, 20.

(2) Marc., vi, 2, 3.

(3) Matth., xiii, 57.

l'âge des impressions fortes, vont occasionnant ainsi des germes d'incrédulité et de négation, qui, en se développant plus tard, disposent l'esprit à tout rejeter, à ne plus rien affirmer, même ce qui est réel. Rien ne dissout et n'énerve un peuple comme l'incrédulité, et c'est là le propre des sociétés décrépites, railleuses, légères, impuissantes et dégradées des époques de transition.

Mais, espérons-le, bientôt les temps de doute, de faiblesse, de corruption vont faire place à des jours de foi, de force et de vertu. A vous, spiritualistes, appartiendra la gloire d'avoir les premiers frayé cette grande et consolante voie, préparé une ère nouvelle. Aussi, ayez la foi, réunissez-vous, associez vos lumières, vos efforts, et propagez la vérité. Il vous est donné de prouver l'existence des bienfaits que procure le flux divin qui est répandu dans la nature lorsqu'on sait le connaître et s'en servir ; il vous est donné de démontrer par les faits le dogme si fécond, si consolant de l'immortalité de l'âme, pierre angulaire, clef de voûte de tout édifice religieux. Livrez-vous aux pratiques d'une si sainte mission avec recueillement, gravité et sagesse. Eloignez de votre sein les cœurs pervers qui stérilisent, souillent et déshonorent tout par leur présence. Eloignez ces esprits railleurs, légers, frivoles ou systématiquement incrédules qui sont nés pour tout nier, tout travestir et tout neutraliser. — Soyez sévères et scrupuleux dans le choix de ceux que vous admettez à s'unir à vous dans la recherche et la constatation des grandes vérités du spiritualisme. Invoquez Dieu et réunissez-vous sous les auspices de Christ, notre divin maître à tous. N'a-t-il pas dit que quand plusieurs personnes s'assembleraient pour prier en son nom, il se trouverait au milieu d'elles ? Voilà le meilleur talisman. Par là vous chasserez ces âmes impures, ces mauvais génies inspireurs, ces esprits imparfaits qui nagent dans l'enfer moral de l'expiation et qui n'apparaissent jamais qu'autour des mortels avec lesquels ils ont quelque affinité. Attablez-vous, formez une chaîne bien assortie, ayez de l'unité, de la concorde entre vous ; que des natures puissamment magnétiques soient entre-

mêlées à des natures médianimiques. Acceptez la direction du plus puissant, du plus expérimenté et du plus méritant d'entre vous, et soumettez-vous passivement à son impulsion, à sa direction. Ayez la foi et soyez fervents, et alors Dieu couronnera vos efforts. Il vous sera donné d'assister aux phénomènes les plus consolants, les plus grandioses et les plus inouïs; vous serez convaincu qu'il y a une intelligence, une providence, une justice universelle, que l'âme est immortelle et que l'homme peut tout en proportion de sa foi et de ses perfections. Vous en serez convaincu, vous dis-je, et vous bénirez l'heureux jour où vous aurez eu assez de foi pour vous conformer à nos exhortations.

Mais surtout n'abusez pas par une fréquence trop répétée de ces graves expériences, ne vous y livrez pas par pur esprit de curiosité, n'en tirez ni orgueil ni vanité, car, ou les manifestations dont vous auriez été témoin cesseraient; ou leur caractère, leur signification élevée en seraient altérés: au lieu des forces et de l'esprit divin se manifestant à vous, vous n'auriez plus que ces manifestations perfides, inconstantes et mensongères qui émanent des âmes souillées qui peuplent dans l'éther ou grand océan des esprits, les régions inférieures du monde moral. Vous seriez la dupe, le jouet et peut-être les victimes de ces âmes. Mais ce que vous devez faire, c'est de porter hautement et constamment témoignage de ce que vous avez vu, afin qu'ayant été assez heureux pour trouver la foi, vous en fassiez naître le désir et en provoquiez les moyens chez les autres; car ce n'est pas sans but que la Providence a fait surgir de nos jours d'aussi remarquables prodiges et en a permis la reproduction en tant de circonstances et de lieux à la fois. Le siècle, en se matérialisant de plus en plus, avait perdu la trace ou le respect des plus hautes vérités morales. Des apôtres de sensualisme et d'athéisme, d'insolidarité et d'irresponsabilité humaine, s'emparant de certains faits et en tirant des conclusions, avaient été partout affirmant le néant d'une autre vie, l'absence d'une justice divine, éternelle. Les pervers s'étaient dressés dans le triomphe de leurs coupables entreprises, de leurs trames habiles, foulant aux pieds leurs victimes, les âmes incorruptibles demeurées

fidèles à la voix de la conscience. Ils s'étaient dressés fièrement dans leur triomphe, disant : Nous seuls, sommes des dieux ! Il n'en est d'autres avec nous que la fortune, Plutus, les ris, la mollesse et les jeux. Au milieu des saturnales du vice, des coups aveugles ou injustes du sort, du naufrage de tous les principes, l'honnête homme cherchait en vain à jeter quelque part l'ancre de l'honneur et de l'espérance ; il ne voyait partout devant lui que mer de boue, tempête et désespoir. Le dieu des consolations est venu à son aide. Il a permis que les prodiges du spiritualisme reparussent dans toute leur force, afin de montrer aux plus aveugles qu'il y a une justice éternelle, de quel côté sont en réalité le néant et la confusion, de quel côté la gloire et la vie véritables, pour qui enfin sont la récompense et l'inaltérable félicité, pour qui le châtement et les tortures !

Voilà les fins que s'est proposées la Providence en renouvelant, comme à toutes les grandes époques de régénération religieuse, les prodiges les plus consolants. Ne le perdez pas de vue, spiritualistes ! Aussi, gardez-vous de cacher la lumière sous le boisseau, de renfermer l'idée nouvelle dans un cercle étroit d'adeptes ombrageux et jaloux, d'en faire l'apanage d'une catégorie de croyants privilégiés et exclusifs, et par là de faire descendre la grande, la sublime idée au rang des secrets occultes de la sorcellerie, des sombres et ténébreux mystères de la magie et de la nécromancie. Publiez-la au contraire partout et en tout lieu. Associez-vous, groupez vos efforts, concertez-vous. Tendez la main à vos frères, à ceux qui combattent plus particulièrement pour la cause. Soyez bons et serviables pour eux ; ne les blessez pas, ne les découragez pas par votre inconstance, votre tiédeur ou votre oubli. Ne les forcez pas à s'épuiser en efforts, en luttes et en dégoûts stériles.

Unissez-vous tous fraternellement, et vous serez forts, et la vérité, les faits spiritualistes ne feront que grandir en proportion, et il arrivera qu'un jour une immense chaîne de volontés étant formée par tout le globe, cette vérité éclatera d'une manière manifeste pour la consolation et le salut du monde!

Z. PIÉRART.

ÉTUDES ET THÉORIES.

INITIATION AUX DIFFÉRENTS MODES ET DIVERSES NATURES DE MANIFESTATIONS SPIRITUALISTES.

Depuis plusieurs années un phénomène étrange s'est produit d'une manière perceptible à nos sens, nous disons perceptible, car nous ne doutons pas un instant de l'existence permanente du principe spirituel, dans le monde physique à l'insu même de ceux qui en subissent l'influence.

Remarquons qu'il est presque impossible de définir l'essence de l'agent occulte qui inspire indistinctement le somnambule, le médium ou l'extatique, si l'on ne fait, au préalable, l'analyse des effets produits; tel sera l'objet de notre étude et le but de nos recherches.

Nous ne voulons pas, dans un travail pour ainsi dire élémentaire, proposer une grammaire de mots d'une philologie plus ou moins helléniste, et n'avons pas la prétention de renfermer dans les bornes d'un système particulier cette science du spiritualisme, qui semble participer de l'infini, puisqu'elle est essence de Dieu même.

Loin de nous la pensée de nous poser en champion d'un principe exclusif. — La croyance aux esprits est déjà trop universellement répandue pour que nous puissions avoir cette prétention; nous ne l'avons du reste adoptée que parce qu'elle résulte de nos convictions intimes et des expériences acquises. Toute notre ambition consiste donc à rester un organe modeste de la vérité, nous considérant comme l'écho pur et simple de la conscience de la plupart des expérimentateurs. — Nous nous bornerons donc à constater sous quelles formes ont apparu, dans ces derniers temps, les symptômes de l'ère spiritualiste qui luira bientôt pour tous, et enfin,

quelles ont été les diverses expériences d'une foule d'adeptes de la nouvelle lumière.

Nous ne comprenons pas comment certains auteurs, après s'être livrés à de nombreuses expériences pour se former une conviction, puissent se confirmer dans un système contraire à l'intervention des esprits. Mis en présence des faits les plus éclatants qui surgissent de toute part, et en plus grande abondance du sol américain, ils refusent encore aujourd'hui à cette science providentielle la portée psychologique qui lui appartient.

Nous avons, par exemple, la théorie de M. de Gasparin sur les tables frappantes et parlantes. — Nous nous empressons de reconnaître l'utilité de son livre pour constater l'existence des premiers phénomènes obtenus ; mais, très-certainement, cet auteur s'est fourvoyé dès le début, en attribuant les faits produits à je ne sais quel fluide ou agent vital, au simple désir, à la pensée même... de ceux qui se livrent aux expériences : tel est, selon lui, le principe actif et dirigeant, qu'il tente vainement d'expliquer : mieux vaudrait s'avouer vaincu par l'évidence des faits, et reconnaître l'intervention des êtres spirituels, principe qui satisfait aux exigences les plus sévères du raisonnement humain. — Il n'aperçoit pas, en présence du résultat de ses expériences, dont la fin le condamne, que la force produite est toujours étrangère aux opérateurs, à moins que ce ne soit leur propre esprit agissant à leur insu, hypothèse à laquelle ont donné lieu certains faits provoqués par des expérimentateurs, mais qui ne saurait exclure l'intervention d'esprits étrangers communiquant directement avec ces mêmes expérimentateurs du monde spirituel où ils sont parvenus, après avoir subi les épreuves de la vie terrestre.

La force qui se manifeste procède assurément d'une puissance intelligente et animée : s'il n'en était ainsi, il est évident que la science n'aurait pas fait un seul pas depuis les expériences de M. de Gasparin ; et, Dieu merci, nous ne sommes point restés dans cette impasse ; aussi pouvons-nous prédire à sa théorie, qui est bien peu goûtée aujourd'hui, un complet abandon dans un avenir prochain, car elle doit être considérée

comme insoutenable en présence des preuves nouvelles et irrécusables de l'intervention des esprits, et de leurs communications bien réelles avec le monde naturel.

Ainsi la théorie du fluide a fait son temps : on peut en juger par cette simple citation du livre de M. de Gasparin mise en regard des faits (*voy.* page 210, tome 1^{er}) : « D'abord, l'horrible mystère ne s'accomplit qu'à la condition d'un certain nombre de rotations; c'est en tournant que la table se charge, reprend des forces quand elle est fatiguée, se met en état d'obéir. »

Je conçois que dès les premiers symptômes d'un phénomène inconnu, étrange, on ait pu parler ainsi; mais aujourd'hui nous savons très-bien qu'un seul médium suffit bien souvent pour obtenir instantanément des réponses d'une table lorsqu'il y a un esprit qui l'anime, même la table la plus lourde, avec ou sans l'intervention d'autres personnes.

L'auteur du livre : *Comment l'esprit vient aux Tables*, M. Morin, attribue (page 37) les phénomènes du mouvement des tables à la vibration nerveuse imposée par l'action spirituelle ou motrice des nerfs se communiquant par contact, ou même par le rapport harmonique aux objets matériels. « Je crois, dit-il, à la vibration, au mouvement contrasté comme principe unitaire. »

Comprenez-vous; voilà un système qui corrobore celui de M. de Gasparin sans le rendre beaucoup plus clair. — C'est cependant à l'abri de pareils raisonnements que des hommes de science et d'érudition parviennent à se faire illusion; en appuyant leur conviction défaillante sur une théorie trop hâtée, dont les faits, à mesure qu'ils se produisent, renversent et mettent à néant les combinaisons plus ou moins ingénieuses. Ainsi donc, si l'on nie *à priori* l'intervention des esprits dans ces manifestations, il faut à tout prix inventer quelque chose de plus incroyable que le surnaturel.

Comment des hommes raisonnables ont-ils pu supposer un instant que l'action seule du fluide magnétique sur un objet inanimé, tel qu'une table, par exemple, produirait le mouvement? C'est seulement sur un être animé que peut agir le magnétisme, puisqu'il est l'agent de la vie spiri-

tualisée, et qu'il opère par assimilation et absorption d'un fluide par un autre fluide; il faut donc supposer un sujet capable d'être attiré et fasciné par lui; il faut donc le prendre ailleurs que dans les matières inertes, ou, s'il y est, l'y chercher à l'état d'être purement spirituel.

Or si le fluide magnétique opère sur les tables et sur une infinité d'autres objets, c'est que ces substances mêmes servent pour ainsi dire de corps matériel aux intelligences spirituelles pour se mettre en rapport avec nous; toutefois l'intermédiaire des corps matériels ne leur est pas toujours nécessaire, puisque les médiums les plus favorisés reçoivent l'influence directe des esprits.

Les communications des hommes avec les intelligences spirituelles ont lieu de deux manières : soit indirectement, au moyen d'intermédiaires matériels, tels que tables, meubles, planchettes, etc. (Ce premier mode, que nous pouvons appeler médiat, est le plus universellement répandu.)

Soit directement, lorsque les esprits se manifestent en nous par des gestes, par la voix ou par l'écriture.

Généralement, les communications directes sont préférables; elles sont d'un ordre plus élevé, et constituent, dans la hiérarchie des médiums, un degré supérieur.

Les coups qui se font entendre dans un corps inerte, tel qu'une table, un meuble, un mur, un parquet, ou tout autre objet, se produisent aussi sous l'influence des médiums; on nomme ainsi les personnes douées d'une faculté sympathique particulière qui les met en rapport avec les esprits, à tel point, qu'elles subissent souvent leur influence malgré leur volonté et au moment où elles s'y attendent le moins.

Qui n'a entendu parler des premières expériences auxquelles tout Paris se livrait avec une vertigineuse fureur, depuis la mansarde du simple artisan jusqu'aux salons de l'aristocratie? Toutes les tables ont tourné, et bien des têtes ont failli les imiter; elles ont dansé toutes les sarabandes, se sont levées chargées de poids énormes et de personnes vivantes, avec et sans contact des mains. — Toutes les expériences matérielles ont été faites; les livres et les revues en sont remplis.

On se sert aussi généralement pour recevoir les commu-

nications des esprits d'une petite planchette disposée à cet effet et dans laquelle se trouve assujetti un crayon.

Ce procédé tient le milieu entre les communications indirectes et les communications directes : en effet, la planchette mue par deux personnes subit une action magnétique qui s'assimile au magnétisme de l'esprit moteur, et le phénomène a lieu par son intermédiaire; tandis que le médium écrivain qui trace lui-même des lignes sur le papier, mu par la puissance invisible qui le dirige, lui obéit immédiatement.

Ce dernier mode est infiniment préférable aux premiers et lui est supérieur, quoiqu'il paraisse moins satisfaisant aux incrédules, qui croiront toujours que le médium écrit d'après lui-même.

Nous avons vu des médiums ordinairement très-bien inspirés, ne pouvoir rien écrire en présence de certaines personnes réfractaires, et pour lesquelles ils éprouvaient une certaine répulsion. Nous en avons vu d'autres barbouiller toute une feuille de papier de traits bizarres, irréguliers avec une grande rapidité.

Chez les uns l'écriture est lente, posée, menue; chez les autres, elle est très-courante, large, écartée, un mot remplit une ligne; leur main, comme agitée par un ressort, vole pour ainsi dire sur le papier.

Le mode de communication par la parole se reconnaît à une modification sensible dans l'organe de la voix. — Du reste, le médium qui subit cette influence sent parfaitement qu'une puissance surnaturelle parle par sa bouche, car il n'exprime aucune idée conçue dans son cerveau, n'éprouve aucune difficulté d'élocution, aucune hésitation dans son discours: il n'est absolument qu'un instrument.

Nous avons eu un exemple frappant de cette étonnante faculté développée à un degré supérieur chez le vénérable abbé Almignana, depuis peu réuni au monde des esprits.

L'abbé Almignana, devenu aveugle dans les derniers temps de sa vie terrestre, improvisait sur la guitare, au moyen des esprits qui dirigeaient sa main, des mélodies vraiment célestes. — Nous l'avons entendu plusieurs fois et nous dirons en toute vérité que ses chants et les sons délicieux

tirés de sa guitare nous ont impressionnés au delà de toute expression. Nous avons peine à retenir nos larmes en l'écoulant, tant cette musique des cieux exaltait toutes les fibres de notre sensibilité.

Sa voix, tantôt grave, profonde ou légère, pleine de fraîcheur, n'était plus celle d'un vieillard courbé sous le poids des ans et des infirmités. — On eût dit la voix d'un jeune homme, pleine de sève et d'ardeur.

Tel était le miracle produit par les esprits.

Des communications verbales ou écrites sont quelquefois obtenues sans aucun intermédiaire naturel.

Souvent on entend dans le sommeil une voix qui donne un avertissement, et on reste toujours frappé de cette manifestation. — Bien des personnes ont entendu des paroles retentir à leur oreille en pleine veille. — Des esprits ont apparu et ont dit des choses étonnantes. — Il y a même quelques médiums doués de la faculté d'évoquer les morts et de produire ces apparitions, soit en présence des personnes intéressées à voir, soit en présence de tout un cercle.

Des lignes ont été tracées par une main visible ou invisible sur le papier, à la volonté d'un médium. Du reste, chacun a son aptitude en ce genre, et nul ne peut répondre du lendemain dans cette science de l'inconnu. — Tel possède une faculté transcendante qui bientôt sera réduit à rien; tel autre ne se connaissant aucun pouvoir étonnera par le développement subit d'une des plus rares facultés spiritualistes.

L'homme a beau chercher, travailler, étudier, il reste de plus en plus convaincu qu'il ne sait rien, et ne peut rien par lui-même; mais dans son impuissance, la prière n'est-elle pas son refuge? La prière, quand elle est sincère, intérieure, l'éclaire souvent, en provoquant dans un élan d'amour l'intuition divine, et la Providence, qui sourit à ses efforts, les couronne toujours par le succès.

D. BURET.



FAITS ET EXPÉRIENCES.

AFFAIRE DE L'APPARITION DE LOURDES.

On lit dans *la Presse* du 9 mars :

Les journaux des Pyrénées sont en ce moment remplis de détails sur un nouveau miracle qui est en voie d'accomplissement. Ils diffèrent nécessairement d'opinion entre eux ; mais un point sur lequel sceptiques ou superstitieux tombent volontiers d'accord, c'est que les hôteliers et les aubergistes de la ville de Lourdes, ancienne capitale du Lavedan, en Bigorre, au moyen âge, et aujourd'hui important chef-lieu de canton des Hautes-Pyrénées, conserveront un excellent souvenir de cette répétition du miracle de la Salette.

Au milieu des nombreuses dissertations qui se croisent dans les journaux des localités voisines, nous ne trouvons guère que dans le *Lavedan*, de Tarbes, une version précise et sensée des faits qui se produisent en ce moment à Lourdes et aux environs. Voici en quels termes il les expose :

« Une jeune fille, que tout fait supposer atteinte de catalepsie, fixe depuis quelques jours l'attention et pique la curiosité de la population de Lourdes. Il ne s'agit de rien moins que de l'apparition de la sainte Vierge.

« Trois enfants en bas-âge étaient allés ramasser des branches d'arbres, débris d'une coupe faite aux portes de la ville. Ces filles, se voyant surprises par le propriétaire, s'enfuirent à toutes jambes et se confinèrent dans une des grottes qui avoisinent le chemin de la forêt de Lourdes. L'héroïne de cette histoire s'assit sur une pierre et appuya sa tête sur ses genoux ; elle était dans cette position depuis quelques instants et paraissait endormie, lorsqu'elle se leva en sursaut, criant à ses jeunes compagnes :

« Voyez-vous cette dame de blanc habillée... elle vient de
« me parler... c'est la mère des anges !... Ne pouvant rien
« pour moi sur cette terre, elle m'a promis une place dans le

« royaume des élus, si je viens tous les matins, pendant quinze jours, lui offrir ma prière dans ce même lieu. » Et elle désignait une des ouvertures de la grotte.

« Inutile de dire que les témoins de cette scène coururent à toutes jambes raconter à leurs parents les paroles de la pauvre visionnaire.

« Nous ne raconterons pas les mille versions qui ont été faites à ce sujet ; nous dirons seulement que la jeune fille va, chaque matin, prier à l'entrée de la grotte, un cierge à la main, escortée de plus de cinq cents personnes. Là, on la voit passer du plus grand recueillement à un doux sourire, et retomber ensuite dans un état extatique des plus prononcés ; des larmes s'échappent de ses yeux immobiles, qui restent constamment fixés sur l'endroit de la grotte où elle croit voir la sainte Vierge. »

Un autre journal de Tarbes ajoute en bonne place un tout petit zéro à l'évaluation du *Lavedan*, et, d'après les assurances qui lui sont données, porte à 5,000 — et même à « plus de 5,000 » — le nombre des personnes qui se pressaient, l'un de ces jours derniers, autour de la jeune fille en prières. Il est vrai qu'elle avait fait ce jour-là espérer des révélations « lorsqu'elle aurait conféré avec son confesseur. » La seule qu'elle ait faite jusqu'ici, et que nous recueillons dans les journaux de l'endroit, c'est que la Vierge porte une robe blanche, une ceinture bleue et des souliers jaunes. Cela ne nous semble pas jusqu'alors valoir le pèlerinage.

La *Presse* du 12 mai fait connaître l'issue de cette affaire de la manière suivante :

« Nous avons entretenu nos lecteurs des scènes *miraculeuses* qui s'étaient produites à Lourdes, où une très-jeune visionnaire avait pour spécialité de voir apparaître la Vierge en robe blanche, ornée d'une ceinture bleue et chaussée de souliers jaunes.

« Depuis ce temps, la grotte avait été garnie d'emblèmes religieux, et transformée ainsi, sans autorisation, en une sorte d'oratoire où des cierges brûlaient nuit et jour. Les bruits les plus absurdes circulaient sur de prétendus mi-

racles. De nouvelles visionnaires surgissaient comme par enchantement, et les esprits sérieux, sans s'inquiéter de cet état de choses, s'en affligeaient ou s'en indignaient.

« Enfin, mardi dernier, jour de la révision à Lourdes, M. le préfet, profitant de la présence de tous les maires du canton, leur a exposé ce que les scènes qui s'étaient passées avaient de regrettable, et a décidé que tous les objets placés dans la grotte, en vue de la transformer en une sorte d'oratoire, seraient portés à la mairie et mis à la disposition des donateurs. Il a, en outre, prescrit d'arrêter et de faire conduire à l'hospice de Tarbes, pour y être traitées comme malades aux frais du département, les personnes qui se diraient visionnaires.

« Ces deux mesures ont été accueillies comme elles devaient l'être, par un sentiment général d'approbation. La première a été mise à exécution sur l'heure par un commissaire de police, et n'a pas rencontré la moindre opposition.

« Quel triste dénoûment pour une comédie dont les premiers actes avaient su attirer un si grand concours de public ! »

Par l'article qui précède, il est très-difficile de connaître exactement la vérité sur les facultés psychiques et l'état extatique de la jeune fille de Lourdes, et les apparitions dont elle n'a cessé d'être témoin. Des hommes éloignés des lieux, étrangers aux faits, les dénaturant ou les mutilant au point de vue de leur scepticisme, de leurs idées reçues, sont pour la plupart les narrateurs de qui nous en tenons connaissance.

Presque tous nous laissent ignorer les antécédents, les circonstances diverses à l'aide desquelles la vérité pourrait s'établir. Tout ce que nous voyons de certain, c'est qu'une jeune fille douée de facultés médianimiques, dit avoir eu des apparitions, et fait croire à la vérité de ces apparitions toute une population. Mais pour que des milliers de personnes en soient venues à partager cette croyance avec une ferveur semblable à celle qui ressort des circonstances mêmes du récit, il faut qu'il y ait eu d'autres preuves que les seules affirmations de la jeune fille. On parle de nouvelles visionnaires et de miracles, miracles prétendus, assure le journaliste, qui, toutefois, ne

parle que par ouï dire. Mais ces miracles prétendus, en quoi les faisait-on consister ? Mais ces visionnaires, que disaient-elles ? que révélaient-elles ? Elles ont sans doute dû, comme toutes les extatiques, frapper l'esprit des habitants de la contrée par des traits de voyance, de prévision remarquables, et on ne peut expliquer que par là l'engouement de toute une population qui s'est accordée à faire d'une grotte l'objet de sa vénération.

Cet engouement, cette ferveur, méritaient certainement réflexion et valaient bien la peine qu'une enquête munitieuse et sans prévention fût faite dans l'intérêt de la science, de la psychologie, comme dans celui de la vérité. Nous ne voyons pas que cette enquête ait été faite. Nous voyons seulement que les pauvres visionnaires sont menacées d'être transférées à l'hôpital, sans doute pour y être soumises aux remèdes ordinaires de la médecine, si impuissante en pareils cas. Nous voyons aussi qu'il ne sera plus permis aux croyants de Lourdes de déposer dans la grotte qui avoisine leur localité, des témoignages de leur vénération. Cela détruira-t-il leur croyance ? Nous ne le pensons pas. S'ils ont vu, bien vu et bien constaté, ce ne seront pas les mesures de l'autorité qui changeront leur opinion. Selon nous, approfondir, étudier les phénomènes spiritualistes afin d'en donner une explication rationnelle, est une manière d'agir qui conduit bien mieux au but que la proscription, l'étouffement de ces phénomènes.

L'affaire de Lourdes nous rappelle celle à jamais célèbre des convulsionnaires de Saint-Médard. Les miracles, les guérisons les plus merveilleuses, les faits les plus incroyables, comme on sait, se passèrent pendant longtemps à la face du soleil, à la connaissance de tous, dans le cimetière de l'église de ce nom, quand tout d'un coup intervint l'ordre qui en interdit l'accès au public, ce qui donna lieu à cette inscription célèbre déposée nuitamment sur la porte du cimetière :

De par le roi défense à Dieu

De faire miracle en ce lieu.

Les phénomènes accomplis sur la tombe du diacre Pâris, ne pouvant plus avoir lieu dans le cimetière, se reproduisirent ailleurs, et aujourd'hui rien n'est mieux prouvé que tout ce qui se rattache aux convulsionnaires de Saint-Médard.

Pourquoi la vérité spiritualiste est-elle encore contestée et a-t-elle tant de peine à s'établir ? Par une raison bien simple, c'est qu'elle a été constamment ou persécutée, ou étouffée et plaisantée. Les malheureux doués des facultés propres à démontrer cette vérité, quand ils n'ont pas été voués aux flammes du saint office, de la sottise religieuse, ont été ridiculisés, arrêtés ou traités comme fous dans les hôpitaux.

O vérité ! ô lois et secrets de la nature ! combien n'en a-t-il pas coûté et combien n'en coûte-t-il pas encore pour que vous parveniez à gagner la persuasion des hommes !

Z. PIÉKART.

M. HOME ET LE MIROIR MAGIQUE.

On lit dans le *Pays* :

Cet hiver il y avait bal chez M. le marquis et M^{me} la marquise de Livry. C'est un salon à la mode. On s'en occupe, on en parle ; on recherche avidement ses invitations. Pour conquérir ce privilège, il ne suffit pas d'avoir une grande position de fortune, un nom et un titre, d'ouvrir un splendide appartement et d'y appeler la bonne compagnie, de faire à ses invités un accueil empressé et de leur offrir un orchestre parfait, des rafraîchissements exquis et un souper délicat. Il faut encore le talent, l'esprit et le bonheur sans lesquels il n'y a de succès en aucun genre d'entreprise.

Dunglas Home, le magnétiseur, l'évocateur, le médium, si célèbre l'année dernière et dont on parle un peu moins cette année, était au bal de la marquise de Livry, où sa présence a produit une certaine sensation.

Le fantastique Américain se tenait dans un coin, silencieux et impénétrable observateur, et semblait livré à une profonde méditation ou à quelque mystérieux entretien avec l'esprit familier qui l'inspire et le sert dans ses expériences, lorsqu'une charmante demoiselle en robe rose s'approche de lui, et avec cette piquante assurance que les jeunes Parisiennes

savent si bien substituer aux grâces naïves de la timidité, lui dit :

— Monsieur, j'ai beaucoup entendu parler de vos prodiges et je dois vous avouer que je suis parfaitement incrédule, mais je ne demande pas mieux que d'être convaincue. Voulez-vous me donner quelque preuve de votre science surnaturelle ?

— Avec plaisir, mademoiselle, répondit Home en souriant.

Puis il fixa sur la jeune personne son regard magnétique, et reprit :

— Vous avez été plusieurs fois demandée en mariage, mademoiselle ?

— Oui, mais pourriez-vous dire quel est le nombre des prétendants et me les nommer ?

— Je ferai mieux, mademoiselle. Aucun de ces messieurs n'est ici, et pourtant je vais vous les montrer.

— Vraiment !

— Veuillez vous placer devant cette glace, et regardez.

La demoiselle regarda dans la glace et jeta un cri de surprise en voyant paraître, visible pour elle seule, la figure d'un jeune homme.

— N'est-ce pas celui qui, le premier, vous a demandée l'année dernière ? dit l'évocat.

— C'est lui-même.

— Regardez toujours, les autres vont défiler successivement et en bon ordre.

En effet, dans l'espace de dix minutes cinq autres figures se montrèrent tour à tour dans la glace.

— Les voilà bien tous ? reprit Home.

La demoiselle, stupéfaite et vivement intriguée, répondit par un signe affirmatif.

La scène se passait à l'écart ; — d'un geste impérieux, l'évocat avait tenu à distance quelques curieux qui contemplaient de loin la consultation, pendant que les contredanses occupaient la foule dans les salons.

Home, fixant de nouveau son regard scrutateur sur la jeune personne, continua :

— Je vois, mademoiselle, que vous êtes convaincue de mon pouvoir maintenant.

— Comment ne le serais-je pas !

— Mais ce n'est pas tout, je vois encore et je lis dans votre pensée une question que vous voudriez faire et qui vous embarrasse.

— C'est vrai, dit la demoiselle.

— Permettez-moi de formuler cette question. Vous voudriez demander à la glace quel est celui qu'elle vous conseillerait de choisir parmi ces six prétendants qui n'ont pas été formellement refusés, mais ajournés seulement, et qui sont encore disponibles ?

— Décidément vous êtes sorcier ?

— La question est posée ; veuillez regarder dans la glace.

— Je ne vois rien, dit la demoiselle après quelques minutes d'attente ; — la glace ne montre personne.

— Eh bien ! reprit Home, ne rien dire est peut-être une manière de répondre, et c'est sans doute que l'Esprit ne vous conseille aucun choix parmi les prétendants qu'il connaît bien et qu'il vous a représentés.

— C'est-à-dire que, d'après votre Esprit, je ne dois pas me marier ? dit la demoiselle en riant.

— Ceci est une autre question. Voyez ce que la glace répondra.

La demoiselle regarda de nouveau dans la glace.

— Ah ! s'écria-t-elle avec une légère émotion de surprise.

— La glace a parlé ?

— Oui.

Une nouvelle figure avait apparu dans le miroir magique : c'était celle d'un jeune homme qui n'était pas au bal, lui non plus, et qui n'avait pas encore fait de demande en mariage.

Le conseil figuré par la glace a-t-il été trouvé bon et sera-t-il suivi ? — C'est ce que la demoiselle n'a pas dit, — mais l'avenir le dira.

EUGÈNE GUINOT.

VARIÉTÉS.

Un certain M. Mabru vient de publier un ouvrage intitulé : *Les Magnétiseurs jugés par eux-mêmes*. N'ayant pas lu cet ouvrage, nous ajournerons à un autre moment le jugement que nous en devons porter. Tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui, c'est que M. Paul d'Ivoi, rédacteur du *Courrier de Paris*, a fait une appréciation moitié plaisante, moitié sérieuse du livre de M. Mabru, surtout en ce qui touche à la question des esprits. La principale argumentation de M. Paul d'Ivoi, c'est que le spiritualisme a aujourd'hui pour adeptes des gens graves qui ne nient plus du tout ce qu'on raconte au sujet du surnaturel. M. Paul d'Ivoi, tout en plaisantant ces derniers, rapporte avec le ton moitié sérieux, moitié badin, auquel il est habitué, différentes histoires ou aventures divertissantes, dues aux merveilles du monde occulte ou à la croyance par trop robuste qu'on y a parfois eue.

Voici quelques-unes de ces histoires :

« De tout temps, dit-il, on a cru aux esprits, au retour sur la terre des âmes des morts, à la puissance qu'avaient certains médiums de les évoquer.

« La sibylle d'Endor était un médium des plus distingués. Les Juifs croyaient à l'évocation des morts, car, lorsque Saül demande une femme qui sache évoquer les esprits, on lui désigne la sibylle d'Endor. Celle-ci fait apparaître devant Saül l'ombre de Samuel, qui dit au roi :

« — Demain, toi et tes fils vous viendrez me rejoindre.

« Dans l'*Enéide*, Anchise apparaît à son fils.

« Romulus apparaît aux Romains après sa mort.

• • • • •

« L'histoire est remplie de faits connus où les esprits jouent un grand rôle et prédisent l'avenir.

« Une nuit Dion de Syracuse est réveillé par un bruit singulier, il se lève sur son séant et aperçoit une grande femme

maigre, ayant l'apparence d'une furie, occupée à balayer sa maison. Dion appela du monde, et le spectre disparut. Mais la terrible prédiction en action ne tarda pas à se réaliser. Quelques jours après, le fils de Dion se tua ; Dion lui-même fut assassiné et toute sa famille fut *balayée* de Syracuse.

« Brutus et Cassius virent tous deux l'ombre de César qui les ajournait à Philippes, où ils se donnèrent la mort après la perte de la bataille.

« Un spectre annonça à Drusus sa mort prochaine.

« Flavius Vopiscus nous apprend que, peu avant la mort de l'empereur Tacite, l'ombre de sa mère sortit de son tombeau et vint lui annoncer qu'il allait mourir.

Lorsque Alexandre III, roi d'Écosse, célébrait ses troisièmes noces, un fantôme apparut dans la salle du festin et fit signe au roi de le suivre. Le roi mourut le lendemain.

« On connaît les fantômes qui, dans les chapelles des monastères, allaient s'asseoir à la place des moines ou des religieuses qui allaient mourir.

« On lit dans la vie de saint Grégoire de Néocésarée qu'un diacre de cet évêque osa entrer une nuit dans un bois fort mal fréquenté. Il y vit une foule de spectres, d'esprits, d'âmes des morts qu'il exorcisa.

« Melancton raconte que sa tante vit apparaître l'ombre de feu son époux. Le fantôme lui prit la main et la brûla si fort, qu'elle en demeura estropiée.

« La Chronique de Sigebert raconte qu'en 858 le diocèse de Mayence fut désolé par un esprit malfaisant qui troublait la paix des ménages par des révélations indiscretes.

« Dom Calmet raconte, d'après les Annales de la société de Jésus, la triste aventure d'une jeune servante péruvienne qui avait un amant. Pendant leur sommeil, un esprit asséna un grand coup sur l'épaule de la jeune fille, tira l'amant par les pieds, le jeta hors de la maison et mit en pièces un crucifix et un pot à beurre placés dans la chambre. Tout cela était l'œuvre de l'âme d'une jeune fille de seize ans, morte sans absolution et qui avait aimé l'amant.

« Je pourrais encore citer les esprits dont parlent saint

Grégoire de Nysse; Jean, évêque d'Asie; Amphiloque, dans la *Vie de saint Basile*; Césaire de Citeaux, l'*Histoire de la Magie*, etc.

« A la sortie d'Antioche, l'ombre de l'empereur Sévère apparut à Caracalla et lui dit : « Je te tuerai comme tu as tué ton frère ! »

« Combien d'écrivains sérieux et dignes de foi ont parlé des esprits incubes ou succubes ! Ambroise Paré lui-même en parle et raconte des histoires fort étranges à ce sujet.

« Un jeune homme de Tralles en Asie, nommé Machatès, était l'amant d'une belle jeune fille nommée Philinnion, fille de Démostrate et de Charito.

« Philinnion mourut. Comme elle demeurait à quelque distance de la maison de son amant, celui-ci ignora sa mort.

« L'esprit de Philinnion continua à venir toutes les nuits trouver Machatès dans sa chambre. Toutes les nuits elle les passait entre les bras du jeune homme qui s'étonnait seulement de la trouver si pâle et si glacée.

« Cet amour que la mort devait rompre ne fit que se resserrer davantage. Philinnion donna au jeune homme un anneau d'or et une des bandelettes qui rattachaient sa coiffure ; Machatès, de son côté, donna à Philinnion une coupe d'or et un anneau de fer.

« Mais un jour quelqu'un aperçut Philinnion assise auprès de son amant, et se hâta d'en donner avis à ses parents. Ceux-ci, qui avaient enterré leur fille, ne purent croire au rapport qui leur était fait. Néanmoins, ils coururent chez Machatès, et, étant entrés dans le logis, ils aperçurent Philinnion. Ils se précipitèrent vers elle, les bras ouverts pour l'embrasser ; mais elle se leva :

« — Arrêtez !... s'écria-t-elle ; pourquoi m'ôtez-vous mon bonheur ?...

« Et elle retomba froide et inanimée sur le lit. Le tombeau de Philinnion fut trouvé vide ; il ne contenait que la coupe d'or et l'anneau de fer, dons de Machatès. On y reporta le corps de l'infortunée dont l'amour avait plus duré que la vie. Machatès se tua et fut enterré auprès de son amante.

« Dans le tome VIII des *Causes célèbres* on trouve une

anecdote analogue à celle-là, dont un incrédule a fait depuis l'histoire de M^{lle} de la Faille.

« Les lémures et les lamies redoutés des anciens n'étaient pas autre chose que les âmes des méchants hommes et des méchantes femmes qui revenaient et passaient à l'état de vampires. Les Orientaux en ont fait les gholes ou goules ; au moyen âge, on avait les stryges ou vieilles goules.

« Je ne parle ni du marché de Sallon et de sa prédiction à Louis XIV, ni des miracles du diacre Pâris, ni de Mesmer. On sait qu'un soldat à qui un convulsionnaire avait prédit qu'il mourrait dans huit jours mourut en effet. Guimond de la Touche accompagnait une grande princesse dans une des maisons où se faisaient ces miracles. Comme il regardait avec surprise piquer de longues épingles dans le sein d'une jeune fille qui ne se plaignait pas, celle-ci lui dit :

« — Vous êtes bien empressé à vous éclaircir de tout ce qu'on fait ici. Eh bien, puisque vous êtes si curieux, apprenez que vous mourrez dans trois jours.

« Et il mourut en effet trois jours après. C'était en 1760.

« Je sais bien que les médiums ont fait quelques supercheries ; mais que prouvent ces supercheries ? rien contre les gens sincères et les vrais médiums. Voici une de ces tromperies dont on pourrait faire un vaudeville.

Au temps de Cagliostro, un Strasbourgeois, nommé M. de Latour, très-jaloux de sa femme, jolie blonde de vingt-quatre ans, résolut de la quitter si elle le trompait. Un beau jour il s'absente, annonçant qu'il va passer huit jours à Paris.

Il emploie ses huit jours à réaliser toute sa fortune, laissant à sa femme ce qu'elle lui avait apporté en dot. Puis, cette affaire terminée, il revint auprès de sa femme.

— J'ai vu Cagliostro et ses miracles, dit-il, et voici deux flacons d'élixir qu'il m'a donnés : l'un pour vous, l'autre pour moi.

— Vraiment ! et que contiennent ces flacons ?

— Tenez, dit M. de Latour, prenez et buvez. Cet élixir a la vertu de conserver la beauté : à soixante ans, vous serez aussi belle que maintenant.

— Oh ! que vous êtes bon, mon ami ! s'écria la femme. Donnez, donnez !

Et d'un trait elle vida le flacon.

— Quant à celui-ci, dit le mari, il est pour moi. Il a une vertu singulière. Je vais le boire. Si vous m'aviez trompé, je serais changé en chat ou en chien.

— Quelle folie ! s'écria la femme en pâliissant. N'êtes-vous pas sûre de ma fidélité ? Ne buvez pas, mon ami : qui sait les sortilèges que peuvent contenir ces élixirs !

— Si, je veux boire.

— Vous n'avez donc pas confiance en moi ?

— Au contraire, j'ai tellement confiance que je bois. Croyez-vous que je voudrais devenir chat, comme cela ne manquerait pas de m'arriver si vous m'aviez trompé ?

Et il avala l'élixir, au grand désespoir de sa chaste moitié.

On se coucha. La jeune femme voulait rester éveillée pour voir si le corps de son époux ne subissait pas de métamorphose ; mais l'élixir qu'elle avait bu avait une vertu soporifique très-puissante : elle s'endormit bientôt d'un sommeil profond.

Elle se réveilla au petit jour. Son premier mouvement fut de chercher son mari... Jugez de sa terreur... auprès d'elle dormait un gros matou noir.

— Hélas ! s'écria-t-elle, hélas ! mon pauvre mari ! Je te disais bien de ne pas boire ce fatal breuvage !... Je t'en aurais empêché si tu ne t'étais si fort pressé... Ah ! malheureuse que je suis ! c'est ma faute... ou plutôt c'est celle de mon cousin Louis... C'est lui qui m'a persécutée de son amour et m'a entraînée... L'ingrat, il m'a oubliée depuis... Voilà ce que me coûte son amour... Car pour l'officier d'artillerie du mois dernier, notre liaison a duré si peu... Oh ! mon pauvre mari ! mon pauvre mari !

Cependant M. de Latour, caché au pied du lit, dans un cabinet, qui avait une issue sur l'escalier, ayant entendu les gémissements et les aveux de sa femme, se retira doucement et sans faire de bruit. Il quitta la maison et la ville. A la porte, une chaise de poste l'attendait. Il partit pour l'Amé-

rique, où il fit une grande fortune, et on n'entendit plus parler de lui.

Quant à la jeune femme, ses remords étaient sincères : elle vécut dans la retraite, consacrant sa vie à soigner son pauvre mari changé en chat. Il avait la meilleure place sur un coussin douillet au coin du feu, les meilleurs morceaux à table, la meilleure place au lit ; elle le caressait sans cesse, espérant qu'un jour il reprendrait sa première forme.

Et quand le matou sautait sur ses genoux et se frottait contre elle en faisant ronron d'un air tendre, elle pleurait de joie, et levant les mains au ciel, elle s'écriait :

— Oh, merci, mon Dieu ! merci, il m'a pardonné !

Les jeunes gens de la ville et les jeunes officiers de la garnison avaient beau tourner autour de la pauvre veuve délaissée : elle était inflexible et dédaigneuse ; elle fermait sa porte, ses yeux et son cœur à tous les soupirants, et pour rien au monde elle n'eût consenti à recevoir un adorateur... sous les yeux du mari métamorphosé en chat.

Cela dura cinq mois.

Un beau jour, vers la fin de l'hiver, le matou noir se sentit saisi de je ne sais quelles inquiétudes nouvelles. Il trottait par la chambre, il miaulait tendrement, il tournait autour de sa blonde maîtresse, il se frottait voluptueusement contre ses jambes, il se tordait à ses pieds. La pauvre femme se sentit saisie de compassion.

— Il est amoureux de moi, pensa-t-elle, et ne sait comment me témoigner sa passion.

Et elle se surprit à soupirer aussi.

Puis, une fenêtre ayant été ouverte, le chat noir s'échappa par là, bondit sur les toits et disparut. La jeune femme l'appela en vain. Elle l'attendit, le guetta, et enfin elle acquit la preuve que l'infidèle la trompait pour des coureuses de gouttières : lui aussi, l'amoureux matou, donnait des coups de griffe dans le contrat !

Lorsque, après avoir fait ses frasques, monsieur revint à la maison, la jeune femme l'accueillit fort bien, eut pour lui les mêmes égards. Seulement elle lui déclara qu'elle se

croyait dégagée de ses serments de fidélité envers lui... C'était bien assez qu'il ne pût remplir ses devoirs... sans les trahir encore.

Bref, les amoureux revinrent et tous ne furent pas éconduits. Sept ans après, le chat mourut. Il n'était pas gênant et il fut regretté. La belle se maria et regretta bien davantage son pauvre matou.

A côté de cette histoire, en voici une autre que l'on m'assure être vraie. Je la tiens de M^{me} la comtesse de Tr..., qui a beaucoup connu le héros de l'aventure, et qui était à sa terre d'Auvergne lorsqu'elle est arrivée.

M^{me} de Tr... a une fille charmante. M^{lle} de Tr... avait une gouvernante, belle personne de vingt-quatre ans, grande, svelte, d'une beauté de reine, de grands yeux noirs, le front couronné de magnifiques cheveux noirs.

Le baron de M... avait son château à une lieue de celui de M^{me} de Tr... Il devint amoureux de M^{lle} Lucie C... — c'est le nom de la gouvernante, — il parvint à s'en faire aimer.

Mais les deux amants avaient grand'peine à se voir : M. de M... n'était pas reçu chez M^{me} de Tr...; les longues excursions auraient fait jaser.

A cinq minutes du château de Tr... est un petit village dont l'église, séparée des maisons par le cimetière, restait le soir complètement déserte. Tous les soirs Lucie allait, dans l'église, comme pour y prier, et elle y rencontrait le baron. C'était là que les coupables amants, sans respect pour la sainteté du lieu, se donnaient leurs rendez-vous sacrilèges.

Un soir, Lucie C... tomba malade et ne put se rendre au rendez-vous. Le baron y vint seul. En approchant de l'église, il est tout surpris de la trouver éclairée et d'y entendre des chants funèbres. Il entre comme attiré par une puissance secrète. L'église était pleine de moines et de prêtres chantant la messe des morts. Au milieu était un cercueil couvert de noir et entouré de cierges lugubres. Le baron s'approche de l'un des moines, qui, tournant vers lui sa face livide et ses yeux atones, lui répond sans remuer les lèvres :

— Nous disons les prières des morts pour le baron de M... qui vient de mourir.

Le baron stupéfait s'adresse à un autre; même pâleur, même regard éteint, même réponse glacée :

— Nous disons les prières des morts pour le baron de M... qui vient de mourir !

Le baron s'approche de tous, tous lui font la même réponse. Eperdu, épouvanté, frissonnant, il sort de l'église, monte à cheval, revient chez lui avec la vitesse du cavalier fantastique qui enlevait Lenora, se met au lit et meurt trois jours après, à l'heure même où il avait eu cette effrayante apparition.

UNE FILLE DE CAGLIOSTRO.

On sait qu'il y a à Paris une personne du même nom et de la même famille que Mesmer. C'est un des membres de la société du *Mesmérisme*. Il demeure rue Grenelle-Saint-Germain. M. d'Audigier, rédacteur du journal *la Patrie*, raconte que dans le corps des balayeurs de Paris, il y a une fille de Cagliostro, belle et brillante naguère, toujours belle sous ses cheveux blancs, mais pauvre et abaissée.

Rien de plus vrai, dit le journal *le Figaro*, nous savions nous aussi l'existence de cette fille de Joseph Balsamo et d'une juive de Lyon. Nous connaissons son nom et son adresse. Elle habite un 6^e étage, et le seul luxe de sa demeure est un plafond peint au bleu orné de signes cabalistiques. Elle refuse les dons, les prêts, les secours de toute nature, elle ne veut pas faire usage des secrets magiques qu'elle tient de son père. Toutefois, il est une Française, aujourd'hui lady, à qui elle avait prédit son mariage avec un riche Anglais. Sa nourriture de chaque jour consiste en un œuf et un morceau de pain.

Je tais son vrai nom, mais vous pouvez l'appeler Madeleine, car avant de boire au calice des privations, elle s'est enivrée sans mesure à la coupe folle des plaisirs.

Z. PIÉART, propriétaire-gérant.

SPIRITUALISTES.

MÉPRISEZ LE SARCASME ET LA CONTRADICTION !

LE TEMPS EST VENU DE CONFESSER VOTRE FOI ET DE RENDRE TÉMOIGNAGE A LA VÉRITÉ.



Pour quelles raisons le spiritualisme qui, en ces derniers temps, a eu un si grand nombre de faits en sa faveur, est-il encore si peu puissant, tant contesté, tant bafoué? Cela tient au manque de caractère, de courage et de solide jugement, qui est le propre de la plupart des hommes de notre époque. On a été témoin de faits; on en a provoqué soi-même; on s'est pénétré clairement, parfaitement de la vérité de certains phénomènes, et cependant on n'ose confesser hautement ce qu'on a vu, touché, entendu, senti jusqu'à la plus parfaite évidence. On a crainte de paraître ridicule, excentrique, d'être taxé de faiblesse d'esprit, de folie. On se résout à entendre dénaturer, travestir, dénigrer, méconnaître et même insulter les choses auxquelles on croit, dont on est certain et qui sont passées dans le domaine intime de l'esprit, du cœur et de l'âme. Un concert d'affirmations fondées, fermes et persévérantes suffirait pour donner à penser aux contradicteurs, pour les rendre moins confiants, moins absolus dans leurs négations, leurs railleries, mais ce concert, on est loin d'être disposé à le favoriser. Si on livre quelque fait dont on a été témoin à la publicité, c'est sous la condition de l'anonyme; on ne veut compromettre ni soi, ni les personnes de sa société. Et c'est alors que des faits, qui demanderaient tant de preuves d'authenticité, sont livrés à la presse sans que l'on dise où et devant qui ils se sont produits. On prend un pseudonyme, on abrite son nom sous une initiale, sous trois étoiles, et tout est dit. Que l'on s'étonne alors du peu de succès que de telles affirmations obtiennent et comment il peut se faire qu'une cause, tant de fois plaidée et débattue, n'a pu au bout de tout gagner un pouce de terrain, et qu'il faille encore, après mille faits cités, parler de cette cause comme d'une chose nouvelle et sans valeur.

Spiritualistes, si la grande, la noble et consolante idée qu'il vous a été donné d'entrevoir et de constater, n'a pas fait plus de chemin, vous seuls en êtes la principale cause.

Pourquoi n'avez-vous pas osé déclarer votre foi ouvertement envers et contre tous? Pourquoi, devant tant de sceptiques, d'indifférents, n'avez-vous pas su avoir cet accent que la vérité demande et qui finit toujours par gagner à elle, si ce n'est l'adhésion, du moins le respect des contradicteurs?

Vous craignez, dites-vous, d'être en butte aux railleries de votre entourage, du public, et alors vous vous résignez au triste rôle d'un croyant qui n'ose avouer sa foi, d'un homme convaincu qui n'ose s'épancher et se livrer au bonheur si doux de s'entretenir des objets qui sont devenus pour son âme une consolation, un aliment, une force.

Pourquoi craindre ainsi de faire l'aveu de ce que vous croyez? Le dogme de l'immortalité de l'âme et tout ce qui peut servir à en administrer la preuve sont-ils donc des choses tellement ignobles que vous n'osiez en rendre témoignage? Mais, dites-vous, c'est par peur du ridicule, c'est pour ne pas être obligé chaque jour de combattre, de discuter, pour défendre vos convictions contre les sarcasmes du premier venu. Mais que doivent vous importer ces sarcasmes? Vous devez les dominer, les réduire au silence, et quand vous le voudrez, vous le pourrez. N'avez-vous pas pour vous l'histoire, le consentement unanime des peuples, les religions, la plupart des philosophies et des faits on ne peut plus palpables constatés par vous, constatés de toutes parts, et cela étant, quel est le plus ridicule de vous affirmant ou de celui qui se permet de nier et de rire, malgré le passé et le présent, et sans avoir rien vu, ni étudié, ni constaté? Ah! si vous aviez le courage de vos opinions, combien peu de temps vous faudrait-il pour amener tout le monde à votre avis; car il est de la nature des convictions persévérantes, fortes, de désarmer la contradiction, le sarcasme. Après avoir été raillées dès l'abord, de telles convictions donnent à réfléchir, à penser, même aux hommes les plus légers. Ils

finissent par sentir qu'on ne peut être imbu d'une idée à ce point, sans avoir pour cela de fortes raisons, de légitimes motifs, et insensiblement ils sont portés à prendre connaissance de ces motifs, de ces raisons ; alors leur conversion est certaine, et pour vous, cette situation n'est-elle pas mille fois préférable ?

Spiritualistes, faut-il vous rappeler l'exemple de tant d'apôtres divers qui, parce qu'ils ont cru et osé confesser leur croyance, ont pu soumettre à leurs idées les hommes et les choses de leur temps ?

Faut-il vous rappeler les premiers chrétiens, hommes pauvres et dénués, esclaves ou artisans pour la plupart, et qui cependant sont parvenus à transformer le monde entier ? De quels sarcasmes ne furent pas abreuvés ces hommes simples, ces hommes de peu qui s'en allaient partout prêchant la folie de la croix, la divinité du charpentier de Nazareth ! Non-seulement ils ont vaincu le sarcasme, mais encore les supplices les plus affreux, tous les genres de mort ; et le monde romain avec sa civilisation, ses grandeurs, ses souvenirs, sa puissance, ses lumières, son orgueil, s'est trouvé trop faible pour leur résister. Grandiose et à jamais mémorable effet des croyances fortes et persévérantes !

Eh bien ! aujourd'hui il ne s'agit plus de combattre la mort, les supplices, ni même d'implanter des idées, des doctrines nouvelles. Il s'agit seulement d'affirmer contre les négations les plus ridicules et les plus insensées, ce qui a formé de tout temps le fond de la croyance des divers peuples de la terre ; il s'agit de ressusciter ce qui autrefois était admis, senti de tous, et prouvé jusqu'à l'évidence. Qu'un peu de persévérance, de caractère, d'accord et d'amour, s'établisse entre vous, spiritualistes ; que vous formiez une association puissante, et l'hydre du matérialisme ne tardera pas à être terrassée, et alors vous éprouverez la satisfaction et la gloire que procure toujours la conscience d'avoir contribué à l'accomplissement d'un grand œuvre.

Z. PIÉFART.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

MARIE D'AGREDA, SES EXTASES ET SES ASCENSIONS AÉRIENNES. —
AUTRES EXEMPLES D'ASCENSIONS ET DE LOCOMOTIONS AÉRIENNES ;
L'Univers ET LE *Journal des Débats*. ASCENSIONS DE M. HOME.

Dans son numéro du dimanche 23 mai, le journal *l'Univers* a consacré un grand article à la célèbre extatique Marie d'Agreda, et cet article a été continué dans le n° du dimanche 6 juin dernier. C'est une analyse faite par D. P. Guéranger, collaborateur de *l'Univers*, de la vie de l'illustre castillane et du livre si curieux, *la Cité mystique de Dieu* qu'elle a laissé. Déjà Gœrres avait parlé de ce livre qui, à l'époque de son apparition, souleva tant de contradiction, fut mis à l'index par la cour de Rome et censuré par la Sorbonne de Paris. D. P. Guéranger, en nous le faisant connaître de nouveau, dit que les motifs de suspicion auxquels *la Cité mystique* avait pu être en butte, n'existent plus depuis que le dogme de l'Immaculée Conception qu'il posa dans la première moitié du seizième siècle, est devenu un article de la foi catholique. Les fidèles, s'il en est ainsi, vont donc, sans la moindre crainte d'hétérodoxie, pouvoir prendre connaissance des révélations curieuses à l'aide desquelles la religieuse espagnole a cru pouvoir expliquer les mystères si délicats de la sainte incarnation. Quant à nous, pour qui ces mystères ne sont pas l'affaire la plus importante, nous rendrons volontiers connaissance du livre de Marie d'Agreda, où sont enregistrés des faits de l'ordre spiritualiste on ne peut plus curieux.

Marie d'Agreda naquit en 1602, la même année que sa compatriote Anne d'Autriche, depuis reine de France. Dès son plus bas-âge, disent ses biographes, elle fut illuminée de la grâce et de la lumière divine : ayant toute sagesse, toute

raison et toute prescience à une époque de la vie où, chez les autres enfants, les dons de l'intelligence sont encore loin de se manifester. Ce qui, pour nous, revient à dire que, presque en naissant, Marie d'Agreda devint un médium extraordinaire. Toutefois, elle perdit ces facultés miraculeuses à l'âge de six ans et elle se trouva, dit Guéranger, comme au fond d'une solitude désolée. Les connaissances qu'elle avait puisées à la lumière divine lui étaient restées ; mais Dieu ne se faisait plus sentir. Elle tomba dans une profonde mélancolie ; diverses maladies vinrent successivement épuiser ses forces. Sa mère, qui ne la croyait bonne ni pour le monde, ni pour le cloître, fut bien trompée à ce dernier sujet, lorsque voulant s'occuper de l'instruction religieuse de Marie, elle s'aperçut du riche fond de lumières qu'avant tout enseignement humain Dieu avait placé en elle.

Entraînée par la preuve si évidente de telles faveurs divines, toute la famille de la jeune extatique résolut de se consacrer à Dieu. Son père et ses deux frères se firent franciscains. Elle, sa mère et une sœur se mirent à pratiquer la vie religieuse d'après les règles du même ordre dans leur propre maison, qui fut bientôt transformée en un monastère dont trois sœurs du couvent de l'Immaculée Conception de Burgos vinrent prendre la direction, et qui ne tarda pas à se peupler de l'élite des jeunes vierges d'Agreda.

La jeune extatique fit profession le 2 février 1620, sous le nom de Marie-de-Jésus. Elle avait alors dix-huit ans. Peu après, les dons extraordinaires dont elle avait éprouvé un commencement dans sa première enfance reprirent leurs cours. Les extases et les ravissements devinrent presque continuels. Dans ses moments d'union avec Dieu, son corps s'élevait de terre, et, perdant son poids naturel, il devenait mobile au moindre souffle, comme une plume légère. Les traits du visage revêtaient une nouvelle beauté ; son teint brun à l'ordinaire devenait éclatant de blancheur ; une pensée, un sentiment qui traversaient son âme, la rencontre d'une image pieuse, un mot qu'elle entendait prononcer suffisaient pour amener ces états, qui duraient de longues heures, mais qui

cédaient toujours au moment même à la moindre injonction, sans que cette injonction eût besoin d'être manifestée en paroles. Un simple commandement intérieur la ramenait à la vie ordinaire. Ces états sublimes furent promptement connus au dehors, et l'extatique fut soumise à l'examen sévère du père Antoine de Villacre, provincial des frères mineurs de l'Observance, qui ne tarda pas, dit Guéranger, « à reconnaître en Marie-de-Jésus tous les caractères de la mystique la plus sûre et la plus éprouvée. »

Dès lors, sa célébrité gagna toute la péninsule ; c'est de cette époque que datent les relations du roi d'Espagne, Philippe IV, avec Marie d'Agreda, relations qui durèrent vingt-deux ans sans interruption, comme le prouve une correspondance curieuse qui a été publiée de nos jours (1).

Parmi les phénomènes psychiques dont Marie d'Agreda donna tant d'exemples incroyables, il faut citer une série de transports extatiques, de visions, de prévisions et de locomotions animiques éprouvées par elle pendant plusieurs années, et cela au sujet de la conversion des peuples du Nouveau-Mexique, que les religieux de son ordre évangelisaient à cette époque. Elle eut plus de cinq cents extases après lesquelles elle avouait avoir été transportée dans des régions lointaines, inconnues, sous un soleil plus ardent encore que celui de son pays. On l'entendit souvent mêler au récit de ses extases le nom de diverses localités, et ces localités se trouvaient appartenir au Nouveau-Mexique. Elle en décrivait les habitants, leurs mœurs, la nature de leurs habitations, leurs armes, leurs occupations. Elle rapportait les longs entretiens qu'ils avaient avec elle, et ajoutait que, pour se rendre au milieu d'eux, il lui semblait, dans son vol rapide, passer d'une région ensevelie dans la nuit à une autre qu'éclairait l'astre du jour. Elle traversait, dit-elle, une vaste étendue de mer, des contrées de terre ferme, avant d'arriver aux lieux où l'esprit la dirigeait. Une fois, elle eut l'intention de distribuer à des Indiens des chape-

(1) Voyez le livre publié en 1833, par M. Germond de Lavigne, sous le titre de : *La sœur Marie d'Agreda et Philippe IV, roi d'Espagne*, avec commentaire historique.

lets qu'elle gardait dans sa cellule; sortie de l'extase, elle chercha ces objets et ne les trouva plus, quelque diligence qu'elle y mit.

Dans plusieurs extases, elle vit une peuplade entière convertie par elle, et, fidèle à ses paroles, aller d'elle-même, son chef en tête, vers les frères franciscains du Nouveau-Mexique, dans l'intention d'embrasser la foi chrétienne.

Cette circonstance se réalisa en effet. Un jour, que les révérends pères exploraient les solitudes du *Rio del Norte*, ils virent venir à eux une troupe d'Indiens. Les Indiens leur exprimèrent le désir d'être baptisés, disant qu'une femme étrangère et dont ils ignoraient la retraite, leur avait souvent apparu, les avait convertis à la loi de Jésus le Christ, et leur avait persuadé de venir vers eux pour recevoir le sacrement qui remet les péchés et fait les enfants de Dieu. « L'étonnement des missionnaires, dit Guéranger, s'accrut encore lorsqu'ayant voulu [interroger les Indiens sur les mystères de la foi, ils les trouvèrent parfaitement instruits de tout. Ils leur demandèrent alors des renseignements sur cette femme merveilleuse, cherchant à se procurer un signalement quelconque; mais tout ce que les Indiens purent dire, c'est qu'ils n'avaient jamais vu une personne semblable. Quelques détails descriptifs du costume donnèrent lieu de penser aux missionnaires qu'elle pouvait être vêtue en religieuse, et l'un d'eux, qui avait avec lui le portrait de la vénérable mère Louise de Carrion, qui vivait en grande réputation de sainteté dans un monastère d'Espagne, le montra aux Indiens dans la pensée qu'ils pourraient peut-être y reconnaître les traits de leur apôtre. Ceux-ci, après avoir considéré le portrait, répondirent que la femme qui les avait évangélisés portait en effet un voile comme celle dont on leur montrait l'image, mais que, pour les traits du visage, elle en différait complètement, étant jeune et d'une grande beauté. »

Quelque temps après, le P. Alonzo de Benavidès, chef des missions franciscaines du Nouveau-Mexique, revint d'Amérique en Espagne; étant à Madrid, il raconta au général de son ordre, le P. Bernardin de Sienne, ce qui était

arrivé aux missionnaires dans les plaines du *Rio del Norte*, n'omettant rien de ce que les sauvages lui avaient raconté de cette femme merveilleuse, revêtue de l'habit de religieuse, qui leur avait si souvent apparu pour les convertir, ne sachant, lui, Benavidès, si cette femme se trouvait réellement dans quelque solitude ignorée du Mexique, ou si c'était un esprit céleste, ayant pris les formes et le costume d'une mortelle pour venir en aide aux travaux apostoliques des Pères franciscains. Sur le portrait que Benavidès fit de la religieuse, le P. Bernardin de Sienne, qui connaissait parfaitement Marie d'Agreda pour l'avoir examinée dans son état et sa vocation, qui, de plus, avait entendu parler des extases merveilleuses à la suite desquelles elle assurait avoir été transportée à travers les mers au sein d'une contrée lointaine et idolâtre, pour s'y manifester aux habitants et les convertir, le P. Bernardin, disons-nous, engagea Benavidès à se rendre à Agreda, afin de recueillir de Marie-de-Jésus tous les renseignements désirables.

Celle-ci avoua tout ce qui lui était arrivé et tout ce dont elle avait souvenir. Benavidès la trouva aussi instruite qu'il pouvait l'être lui-même sur le Nouveau-Mexique. Elle lui donna sur ce pays et ses différentes localités les détails les plus exacts, appelant ces localités par leur nom, comme le pourrait faire un voyageur qui les aurait particulièrement visitées. Elle lui apprit de plus qu'elle l'avait vu souvent lui-même avec ses missionnaires, au sein de ces contrées, marquant les lieux, les jours, les heures, les circonstances et fournissant des détails spéciaux sur chacun des missionnaires.

Benavidès, émerveillé de tels prodiges, ne quitta Agreda qu'après avoir rédigé une déclaration de tout ce qu'il avait constaté, tant en Amérique que dans l'asile de la pieuse Marie, insistant sur ce point, que, selon lui, le mode par lequel cette dernière s'était manifestée aux Indiens, devait être attribué à une action entièrement corporelle. Mais à ce sujet, Marie d'Agreda se maintint dans une réserve douteuse, et plus tard, dans une déclaration qu'elle rédigea elle-même,

elle conclut ainsi : « Ce que je crois le plus certain, c'est qu'un ange apparaissant sous ma figure aux Indiens, les prêchait et les catéchisait et que le Seigneur me montrait ici dans l'oraison tout ce qui se passait. » « Si l'on s'en rapporte, dit Guéranger, au témoignage de Marie-de-Jésus, qui ne saurait manquer d'être ici d'un grand poids, il n'y aurait donc pas eu dans ces circonstances merveilleuses l'emploi du prodige de bilocation qui se trouve constaté dans les actes de plusieurs saints, notamment de saint François-Xavier et de saint Alphonse de Liguori. L'ardeur du zèle de la sœur pour la conversion des Indiens eût été complétée dans ses résultats par la coopération d'un esprit céleste et l'âme seule de Marie-de-Jésus eût franchi les distances à ces moments, où presque détachée du corps par l'extase, elle s'associait à des œuvres qui étaient le produit de ses prières et de ses souffrances. »

Nous n'entreprendrons point de trancher ici la difficulté soulevée par ces assertions contraires. Les extases de Marie d'Agreda quelles qu'elles soient renferment assez de faits curieux, extraordinaires et du plus grand intérêt pour la science spiritualiste, sans qu'il soit besoin d'y entremêler la possibilité d'un fait aussi prodigieux que celui du transport corporel de l'extatique à des distances aussi considérables.

Cependant, qu'on n'aille pas croire pour cela que de pareils phénomènes, que le fait d'ascensions semblables à celles de Marie d'Agreda soient sans exemple. L'histoire, au contraire, est toute pleine de tels faits. Qui ne connaît ceux qu'on rapporte d'Appollonius de Thyanes? Nous avons, dans une brochure publiée cet hiver (1), cité l'exemple de religieuses qui étaient transportées miraculeusement de leur cellule dans une cour, sur des toits, un mur et même dans un bois voisin, sans que l'on sût comment avaient pu s'opérer ces locomotions si extraordinaires. Le savant docteur allemand Gærres, d'après Fincelius, raconte qu'en 1557, à

(1) Voyez *l'affaire curieuse des Possédées de Louviers*, ouvrage indiqué au dos de ce journal.

Halberstadt, une jeune femme, Elisabeth Wedering, très-respectée de tous par sa piété, fut enlevée la nuit, les portes étant fermées, et transportée dans un puits, d'où elle eut la plus grande peine de se retirer lorsque la fraîcheur de l'eau l'eut réveillée de son extase. Comme la neige couvrait entièrement la terre et qu'on ne reconnut nulle part l'empreinte des pas de l'extatique, force fut de convenir dans le sens d'un transport aérien. Quelque temps après, l'enfant de cette femme qu'elle avait mis elle-même coucher à côté d'elle, emmailloté dans son berceau, fut retrouvé noyé dans ce même puits, sans qu'il fût possible d'expliquer comment cette pauvre petite créature avait pu être arrachée de sa couche et transportée en ce lieu.

Ces faits, objets d'une enquête minutieuse, ont été rapportés d'après l'attestation du mari même d'Elisabeth Wedering, de ses voisins, du bourgmestre et du curé d'Halberstadt (1).

Qui ne connaît les ascensions de Simon le Magicien, de Montanus, celles de cette pauvre possédée de Vervins connue sous le nom de Nicole Aubry, qui, en pleine cathédrale de Laon et devant un peuple immense, s'enleva plusieurs fois dans les airs malgré les efforts de six hommes placés à côté d'elle pour la retenir (2)?

Le savant Gœrres qui, dans son ouvrage sur la mystique explique les raisons et les moyens de phénomènes aussi remarquables, nous en fait connaître un très-grand nombre. « Dominique de Jésus-Marie, dit-il, fut ravi à Madrid en présence de Philippe II. Pendant qu'il planait au-dessus de terre, le roi le faisait mouvoir en soufflant sur lui. » Marguerite de Hongrie, de même que Marie d'Agreda, était enlevée de terre après la communion. Sainte Agnès, née en 1205 du roi Primislas de Bohême, alliée par sa mère avec sainte Elisabeth de Thuringe, fiancée à l'empereur Frédéric II, avait, dans le couvent des clarisses

(1) Voyez les détails de ce fait curieux dans la *Mystique naturelle* de Gœrres.

(2) Nous publierons sous peu l'histoire de cette extatique célèbre d'après les documents les plus authentiques.

qu'elle avait fondé, de fréquentes extases lorsqu'elle se livrait dans sa cellule à la méditation et à la prière. La vie alors ne se trahissait chez elle que par un léger battement de cœur. Un jour une sœur la trouva en cet état, élevée à trois ou six pouces au-dessus du sol. (Voyez sa vie écrite par Cruger d'après des manuscrits bohêmes contemporains.)

« Je connais, dit Césaire d'Heisterbach, l. IX, c. 30, un prêtre de notre ordre qui, par une faveur de Dieu, toutes les fois qu'il dit la messe avec dévotion est élevé d'un pied en l'air pendant tout le canon jusqu'à la communion. S'il dit la messe plus vite ou moins dévotement, ou s'il est dérangé par le bruit des assistants, cette faveur lui est ôtée. »

« Saint Dominique, dans un de ses voyages, ajoute Gœrres, étant venu dans l'abbaye de Castres, l'abbessel'invita à manger avec la communauté. Le saint alla selon sacoutume prier dans l'église. Lorsqu'on voulut se mettre à table on vit qu'il manquait. On le chercha donc partout sans le trouver. Un des moines qui le cherchaient entra par hasard dans l'église et le trouva planant entre ciel et terre. Frappé de stupeur, il attendit avec admiration comment la chose se terminerait, et il vit au bout de quelque temps le saint revenir à lui et reprendre l'usage de ses sens (Surius dans sa vie, l. I, c. 2). La même chose arriva à saint Bernard, prêchant les religieuses dans le chapitre ; à sainte Lutgarde, pendant que les religieuses chantaient au chœur *Veni Creator* ; à saint François-Xavier en disant la messe, ou en donnant à genoux la communion au peuple, comme il le faisait toutes les fois qu'il le pouvait faire ; à saint Albert, en récitant le psautier la nuit à genoux devant le crucifix ; au pieux Conradin, dans la prison où l'avaient enfermé les Bolonais, parce qu'il leur avait reproché trop durement leur opiniâtreté ; à saint Jean Marinon, expliquant à des religieuses le mystère de l'Ascension. Quand il fut arrivé à ces paroles : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous ainsi à regarder le ciel ? » elles le virent s'élever lentement au-dessus de la terre.

« C'est aussi dans la prière et la méditation que ce même phénomène s'est produit chez saint Ignace de Loyola, sainte

Catherine de Sienne, sainte Thérèse, la carmélite Catherine Texada, après que les mauvais esprits l'eurent tourmentée longtemps par des bruits de cors et de trompettes ; chez saint Etienne de Hongrie, Ange de Milan, Nicolas Fattor, Casper de Florence, chez Thérèse, reine de Castille, Marie Gomez, Camille de Lillis, Angèle de Brixen, Dominica de Paradis, Françoise Olympe, Ursule Benincosa, Catherine de Seins, à Vallisolet, Mathieu de Bascio, Marie Villana, Agnès d'Assise, Jeanne d'Orvieto, Libera de Civitella, Pierre de Garde et beaucoup d'autres. Les menologues des franciscains, des carmes, des dominicains, des cisterains, les annales des frères mineurs de Wadding et des capucins de Bover sont pleins de récits de ce genre. Ces faits se sont passés devant le peuple tout entier, comme chez saint Ambroise de Sienne, saint Vincent Ferrier et saint Sauveur de Horta, qui fut élevé à deux coudées au-dessus de la terre devant une nombreuse multitude. » (A. S. 18 mars.)

A ces citations, Gœrres ajoute des faits tirés des vies si curieuses de saint Pierre d'Alcantara et du P. Bernardin, de la compagnie de Jésus, du bienheureux Gilles, qui eurent, en une foule de circonstances et par-devant un grand nombre de témoins, des ascensions et des locomotions aériennes.

Ensuite il ajoute : « L'ascension, dans l'extase, ne dépend pas plus que les autres des dispositions du corps ou de l'état de la santé ; elle se produit même quelquefois à l'approche de la mort. La sœur Bella fut, au rapport de Pierre Damien, élevée en présence de tous les assistants au-dessus de son lit de mort et resta ainsi jusqu'à ce qu'elle eut achevé sa prière. Cet état dure quelquefois très-longtemps, comme chez saint Louis de Mantoue, vers 1501, lequel restait souvent élevé au-dessus de terre pendant trois jours, privé de l'usage de tous ses sens et immobile. Lorsque cette extase dure aussi longtemps et que le corps en cet état est penché en avant, l'extatique peut parcourir ainsi un espace considérable. On raconte qu'un religieux dominicain, nommé Christian, qui vivait en 1229, que lorsque dans ses voyages il voulait se livrer à ses méditations, il laissait ses compagnons aller de-

vant lui, et qu'alors il s'élevait en l'air et se rendait ainsi au lieu où il voulait aller. » (Steill, 2 octobre.)

Mais de quel poids seront pour les sceptiques tous ces faits, ces diverses citations de Gœrres, faites d'après les témoignages les plus honorables venus de différentes sources, de sources inconnues les unes aux autres, et qui cependant s'accordent sur les mêmes phénomènes, sur leur caractère, leurs phases diverses, sur des circonstances de temps, de lieux et d'état psychiques tout à fait identiques ? Ils les révoqueront en doute comme appartenant à des temps d'ignorance, de superstition, de sottises. Ceux qui s'en seront faits les échos, les reproducteurs, seront bafoués par eux, comme l'a été le journal *l'Univers* dans le premier Paris des *Débats* du 24 mai dernier.

Dans ce premier Paris, M. Prevost Paradol se moque du journal *l'Univers*, pour avoir rapporté les faits d'ascension de Marie d'Agreda, disant qu'il ne sait quel est le plus raisonnable de cet article ou d'un article précédent. Ce qui veut dire que les faits attribués à Marie d'Agreda sont faux aux yeux du rédacteur des *Débats* et que c'est folie d'y croire.

Voilà ce qui s'appelle trancher nettement, carrément, sur une question.

Pour parler ainsi, M. Prevost Paradol a sans doute fait une longue, minutieuse et consciencieuse étude de tout ce qui se rattache au surnaturel, aux sciences occultes. S'il l'a fait, qu'il nous dise en quoi, comment, pourquoi tant de gens en tant d'occasions et de pays différents ont pu s'accorder pour mentir ; qu'il nous cite les personnes qui, ayant pu approcher constamment Marie d'Agreda, ont cependant révoqué ses extases en doute ; qu'il nous fasse connaître les personnes de Burgos, où elles ont été publiques, qui cependant, n'y ont pas cru. Mais non, M. Prevost Paradol, qui sait tant de choses, préférera plutôt garder le silence ou, comme tant d'autres, se refuser à croire, attendu que les phénomènes en question n'ont pas eu lieu de notre temps, en pleine civilisa-

tion, en pleine ère voltairienne, cette ère trois fois sainte, effroi des superstitieux et des obscurantins.

Eh bien ! puisque M. Prevost Paradol veut des faits contemporains, des faits éclos au grand jour du siècle des lumières, nous lui citerons les huit ascensions de Home, arrivées en Amérique et en Angleterre, en 1853 et en 1854, ascensions dont ont parlé les journaux de ces pays et qui furent mentionnées dans un ouvrage intitulé : *Sights and sounds*, publié par Spicer. Nous lui citerons l'ascension plus récente de l'illustre médium, arrivée à Bordeaux, au mois de septembre dernier, chez madame Ducos, veuve de l'ancien ministre. Cette ascension a eu pour témoins, outre madame Ducos et M. le comte de Beaumont, sénateur, plusieurs autres personnes dignes de foi. Que M. Prevost Paradol s'adresse aux deux témoins connus, et si le fait qui nous a été confirmé par Home lui-même n'est pas confessé par ceux qui l'ont vu, il sera encore temps après de rire du journal *l'Univers* et de nous.

Mais si pourtant il est confirmé, toutes les ascensions citées par Gerres et par nous deviennent possibles et les phénomènes du spiritualisme, au lieu d'être contestés, bafoués, méritent d'être examinés sérieusement comme indices des plus hautes, des plus grandes, des plus fécondes et des plus consolantes vérités.

Mais à cela, M. Prevost Paradol, comme les sceptiques qui ne sont jamais à bout de raisons, répondra comme l'a fait autrefois saint Thomas.

Soit. Mais alors je lui défendrai de parler désormais des affaires d'Orient, de l'Herzégovine, de la guerre des Indes, des discussions du parlement anglais et des débats des cortès espagnoles. Je lui défendrai de m'entretenir des temps anciens et du moyen âge, et de me dire ce qui se passe chez les Chinois, les Mormons, voire même les Kamchadales, les Samoyèdes et les Lapons ; car il est évident que M. Prevost Paradol n'a été, ni n'est chaque jour pour ses yeux et ses oreilles dans ces affaires, ces assemblées, ces contrées, et que, par conséquent, il n'en doit pas parler, s'il veut demeurer d'ac-

cord avec lui-même et montrer qu'il a un petit grain de logique dans la tête.

En attendant que M. Prevost Paradol soit logique, je l'engage beaucoup à prendre une minutieuse connaissance des faits contenus dans la lettre suivante. Peut-être sera-t-il aussi porté à dire, après avoir lu cette lettre, que ceux qui ont vu et rapporté les faits qu'elle signale ont également perdu la raison. Soit, mais il n'en sera pas moins constaté par tout homme de bonne foi que les faits sont vrais, parfaitement vrais, et qu'on ne peut nullement les révoquer en doute. Leur contrôle est facile : les lieux et les témoins sont connus.

Z. PIÉRART.

MANIFESTATIONS PHYSIQUES D'ESPRITS. — RÉCITS ET TÉMOIGNAGES AUTHENTIQUES. — FACILITÉ AUX INCRÉDULES DE S'ASSURER DE LA VÉRITÉ DES FAITS.

Moissac, le 2 juin 1858.

Monsieur le rédacteur,

Je vous avais promis la relation d'un fait de l'ordre spiritua- liste, je tiens aujourd'hui ma promesse ; il y a pourtant un complément à cette histoire, et j'aurai les renseignements définitifs, je l'espère, le 10 du courant.

Je savais que, vers 1842, il s'était passé des faits étranges au lieu dit Larouquette, commune de Lusignan-Petit, arrondissement d'Agen (Lot-et-Garonne), chez le nommé F... Tous ces récits m'étaient venus de part et d'autre, de témoins très-sincères, sans doute, mais peu éclairés, et que je soupçonnais avoir pu être trompés. D'un autre côté, je savais que M. Hermès, curé à Lusignan-Petit, homme jeune et intelligent, avait été témoin de tout cela et l'avait raconté à Agen dans plusieurs maisons, où il avait excité la terreur la plus profonde. Bref, j'écrivis à ce vénérable prêtre, et voici sa réponse que je vous transcris tout au long. Je ne sais s'il vous autorisera à l'imprimer, mais comme ces faits ont eu plusieurs témoins, vous pourriez l'imprimer sous votre responsabilité,

comme ayant pris des renseignements à des sources certaines.

COUTEREL,

Notaire à Moissac (Tarn-et-Garonne).

Voici la lettre telle que son auteur nous a autorisé à la publier :

Poussignac, le 16 mai 1838.

« Monsieur,

« Incrédule, comme bien des personnes, j'accueillais avec un léger sourire les personnes qui venaient me demander des messes pour certaines apparitions que je traitais d'hallucinations mentales. Les propos de mes confrères n'avaient pu ébranler mes opinions : ainsi j'avais découragé la belle-fille de F..., de la Rouquette. Au milieu d'un cercle de ma paroisse, j'apprends qu'on voit s'opérer des phénomènes extraordinaires, et je cours aussitôt chez ces gens, le lundi de Pâques, en 1842, et arrive à deux heures après-midi, par un temps magnifique : la maison est isolée sur le bord d'un rocher qui domine un vallon.

« Je fais connaître le but de ma visite : et ces bonnes gens me disent avec l'accent de la douleur : « Ce n'est que trop vrai, nous avons déjà perdu pour plus de 40 fr. de vaisselle. »

« Introduit dans la maison, je trouve derrière la porte une amulette d'os ramassés dans le cimetière, donnés par quelque devin de campagne ; j'écoute leurs récits, et je me dispose à faire la bénédiction de la maison.

« Au moment où le maître s'incline pour allumer le cierge, un verre s'élève en tourbillonnant, va frapper contre la poutte du plancher, tombe sur le cou de l'homme, et se brise à terre comme si quelqu'un l'eût piétiné.

« J'accours, je ramasse le verre, je lèche le culot pour savoir s'il y avait de l'ambre, ou quelqu'autre enduit pharmaceutique qui pût opérer l'attraction ; il en fut de même de deux autres verres que j'ai gardés longtemps à la sacristie. Le troisième bondit hors du vaisselier ; ce fut le seul qui ne se brisa pas où vinrent se briser ou se porter ensuite tous les autres objets. Un de ces verres était à côté de mon surplis sur une table, je le vis disparaître, s'enfoncer dans le bois, et venir, sans apercevoir le mouvement de transition, se briser à nos pieds.

« Je fis sortir les trois personnes qui étaient avec moi ; et, placé dans la diagonale de la chambre pour mieux observer,

je vois un jambon qui se balance au clou ; je monte sur une chaise pour le rétablir sur la perpendiculaire et arrêter le mouvement.

« Je sors au bout d'une demi-heure : tout était tranquille. Ces bonnes gens environnent mon cheval, et interrogent mes sentiments. Que dire devant ces faits ? Notre surprise redoublable ; au même instant, un vacarme effroyable se fait entendre et je me hâte de rentrer.

« Comme j'arrivais sur la porte, une soupière noire vient se briser avec fracas au même endroit que les verres. Une couverture de soupière jaune s'enfonce et disparaît dans le vaisselier et est déposée doucement à mes pieds, comme si ma main l'eût tenue par le bouton. Je fus impassible, mais la frayeur de la famille était à son comble. La belle-fille s'accrocha derrière à mon surpris. Au même instant, une autre couverture de soupière grise vient se briser à nos côtés, avec le bruit que fait un objet concave sur une surface plane. Les larmes gagnent ces bonnes gens, à qui je fais emporter tous les objets mobiles, et je restai tout seul pendant une heure.

« Je les fais rentrer, et la couverture du lit qui était devant nous vient s'étendre dans son carré parfait, et cela sans le moindre pli, contre toutes les règles de la physique, chose impossible, même pour quatre hommes des plus robustes et des plus adroits.

« Je fais le lit, je change les dispositions dans l'espoir de découvrir quelque artifice ; mais rien.

« La belle-fille me dit : Je pense qu'il en est ainsi dans l'autre chambre ; en effet, le lit était bouleversé. Je le fais moi-même et reviens dans la chambre première, où je trouvai le lit que je venais de faire étrangement bouleversé. Voilà, m'écriai-je, de l'ouvrage pour une femme de chambre ! Quel est donc ce plaisant personnage qui fait si bien les lits ?

« Je le refais encore et je repasse dans l'autre ; même besogne : alors je renonce, et je me contente de prendre une couverture que je jette en travers du lit, et l'autre, je la laisse à terre.

« Comme je m'en retournais, la belle-fille s'écrie : Oh ! mon Dieu, la couverture vous suit par derrière. Je me tourne ; en effet, elle s'affaisse et s'arrête, et je n'avais pas entendu le moindre bruissement sur le carreau dans un trajet de trente pas.

« Je dis à la belle-fille de la ramasser ; ne craignez pas, cela ne vous fera aucun mal ; elle obéit, mais non sans frayeur.

« Il y avait entre ces deux chambres, un pas-perdu pour monter au grenier, et sur une vieille armoire reposait une corbeille renfermant une couverture ployée en quatre. Un coup semblable à celui que ferait une main qui frapperait sur la circonférence, vint la faire culbuter, et la couverture de se déployer à terre.

« Comme je rentrais dans la cuisine, je vois la couverture d'un troisième lit se soulever ; et aussitôt de jeter mon étole, et tout le mouvement cesse.

« Que dire devant ces faits ? Avouer que les esprits qui réagissent nos corps peuvent, par l'ordre de Dieu, et pour réveiller des intelligences grossières, opérer ces mouvements. De quelle nature étaient ces esprits ? Voilà la question.

« Comme cette jeune femme souffrait depuis quelque temps d'un enrouement étrange, et que le bruit courait que le père l'avait donnée au démon, je me permis de faire secrètement les exorcismes de l'Eglise, et, au signe de la croix, l'enrouement cesse ainsi qu'un hoquet fréquent qui passe peu de temps après à la belle-mère, laquelle femme alla se précipiter à l'eau.

« Je leur dis que, malgré l'octave de Pâques, je ferais pour eux un service ; et quand les cloches l'annoncèrent, on entendit dans la maison un bruit effroyable, comme si tous les fondements étaient ébranlés ; et au milieu de ce tapage infernal une voix qui dit : *Fais dire des messes, si tu oses.* J'ai dit malgré tout quelques messes, et tout est tranquille.

« J'exprimai à M. Dubernet, conseiller à la cour impériale, le désir de faire fouiller à l'endroit où tout se portait, en pensant au spectre d'Athènes, dont il est parlé dans une lettre de Pline à Tacite ; mais la famille n'a jamais voulu.

« La rumeur du vulgaire était qu'un homme, pendant la révolution, avait été assassiné et enterré dans cette maison ; depuis, on disait voir une lumière rôder autour de cette maison. Je m'y rendis un soir ; d'autres la virent, mais je ne sus par l'apercevoir.

« J'allai trouver M. de Linski, fameux prestidigitateur ; il me dit : « Ces faits ne sont pas du domaine de la physique et sont surnaturels. La foi et l'Evangile nous enseignent que les bons et les mauvais esprits n'ont pas perdu leur puissance. Des prêtres de la Bretagne m'ont dit des choses aussi surprenantes. » Cet habile physicien devait venir, mais il fut appelé à Toulouse pour des affaires. »

HERMÈS,

Curé de Poussignac, canton de Castel-Jaloux (Lot-et-Garonne).

Vous me demandez maintenant le nom de quelques personnes : M. Maxime de Grandpré, à Moissac ; M. Orliac Merlin, à Lamagistère (Tarn-et-Garonne).

Dans ma prochaine lettre, je compléterai les détails de Larouquette. J'aurai vu ces gens-là.

Adieu, monsieur, veuillez recevoir l'assurance de ma considération.

COUTEREL.

Nota. M. le curé de Poussignac nous a adressé directement une autre lettre sur ces faits en nous autorisant à la rendre publique. Nous la publierons dans notre prochain numéro avec le complément que nous a promis M. Couterel.

MANIFESTATIONS SPIRITUALISTES REMARQUABLES. — LADY BARBARA EYRE. — LE PÈRE DOMINIC ET LA SOEUR PIERRE DE TOURS.

Londres, 6 mai.

Monsieur,

Puisque vous avez entrepris de démontrer la possibilité des manifestations spiritualistes dans le but de prouver l'immortalité de l'âme, je crois que c'est le devoir de tous ceux qui peuvent le faire, de produire des faits qui puissent confirmer ces idées.

Ce que je vais vous raconter est arrivé à une personne fort distinguée, et les circonstances en sont encore bien connues à Londres. Je puis vous dire le nom de cette personne, car ma chère amie est morte, et je sais que si elle peut encore me voir, elle sera heureuse de me voir invoquer son exemple à l'appui de la vérité. Lady Barbara Eyre, qui était fort riche (sœur de lord Hemburgh, pair d'Angleterre, et parente du prince romain Justiniani), était une des demoiselles de l'aristocratie anglaise la plus admirée pour son esprit, son élégance et sa charmante gaieté. Elle aimait surtout la danse et brillait dans toutes les soirées, et elle n'avait pas d'autre pensée que de prendre une belle place au banquet terrestre.

Un jour, la société de Londres fut fort étonnée d'apprendre que lady Barbara Eyre s'était ensevelie dans un

couvent de sœurs de charité, à Bermondsey, le quartier le plus misérable de la capitale, quartier dont personne dans le beau monde n'avait jamais entendu parler, et que l'on sut alors être entièrement habité par de malheureux Irlandais, les plus pauvres des pauvres.

A toutes les questions qui lui furent adressées, sa mère répondit qu'elle était émerveillée de la conduite de sa fille ; qu'un matin elle était venue la supplier de la laisser aller se faire sœur de charité ; que d'abord elle avait refusé, en lui assurant qu'elle n'était point faite pour une pareille vie ; mais comme lady Barbara Eyre lui avait dit qu'elle mourrait de chagrin si elle ne lui permettait pas de réaliser son projet, elle avait consenti ; qu'elle avait commencé son noviciat dont la durée est de deux ans, mais qu'elle était persuadée qu'elle en sortirait bientôt, résolue de renoncer à son projet. Toutes les connaissances de la jeune lady eurent le même espoir, pensant que c'était un simple caprice de jeunesse. Plusieurs allèrent la voir, mais toutes la trouvèrent on ne peut plus ferme dans ses résolutions. En effet, quand les deux années de son noviciat se furent écoulées, elle prononça ses vœux. Quelque temps après, je suis allé la voir et voici ce que j'ai recueilli d'elle.

Un soir lady Barbara Eyre était dans un magnifique bal, quand une mystérieuse voix se fit entendre à elle, lui disant d'aller se faire sœur de charité. Elle fut tellement effrayée par cette manifestation si extraordinaire et si surnaturelle, qu'elle en eut un tremblement général, et bientôt tomba évanouie. On la conduisit dans une autre chambre, et pendant quelques jours elle ne put revenir de son émotion. Ne pouvant se décider à se conformer aux ordres qui venaient de lui être si mystérieusement donnés, et d'ailleurs, craignant qu'on se moquât d'elle, elle prit le parti de tout tenir dans le plus profond secret.

Quelque temps après, lady Barbara Eyre était au lit, et c'était en plein jour ; ainsi il n'y avait pas de supercherie possible. Au lieu de se lever, elle pensait aux privations de la vie de couvent, et ne se sentait nullement disposée à renoncer au monde. Alors elle sentit une main invisible lui donner trois coups si terribles qu'elle crut en mourir ; et en même temps

une voix mystérieuse lui dit : « Allez vous faire sœur de charité à Bermondsey. »

Alors elle pensa aux paroles de la sainte Écriture : « Celui qui connaît la volonté de Dieu et ne la fait pas sera flagellé. » Elle se leva et alla tout de suite demander à sa mère la permission de se retirer dans un couvent. Elle a bu cet amer calice sans hésitation et sans regret. L'ange gardien qui a soutenu dans ses bras paternels lady Barbara Eyre dans le trajet qu'elle fit du château de son père au couvent de Bermondsey, à travers les étroites rues du plus mauvais quartier de Londres, pourrait seul raconter son martyre.

Quand j'allai la voir, elle me dit que l'épreuve était finie. La béatitude éternelle avait déjà commencé pour elle. Au lieu de la joie du monde, elle avait la félicité céleste. Mais elle n'oubliait pas ses anciennes amies ; elle m'a dit qu'en me voyant elle se rappelait ses rêves de jeune fille et les félicités mondaines dont elle se berçait avant d'avoir entendu la voix mystérieuse qu'elle croyait être la voix de Dieu. En s'y conformant elle avait trouvé la paix de l'âme. Elle n'avait plus d'autre espoir que le ciel, d'autres occupations que de soigner et d'instruire les malheureux ; et, en fait de paroles humaines venues du dehors, elle n'entendait plus que les bénédictions des pauvres.

Ceux qui liront ceci, s'ils vont jamais à Londres, peuvent voir le couvent de Bermondsey et sa chapelle, fondée par lady Barbara Eyre, qui est aujourd'hui le sanctuaire d'une communauté bien florissante. Elle a aussi fondé un autre couvent ; il n'y a que Dieu et les pauvres qui connaissent tout le bien qu'elle a fait pendant son court passage ici-bas, car sa récompense au ciel ne s'est pas fait attendre.

Elle a été heureuse d'avoir écouté la voix de Dieu, cette voix qui parle d'une manière ou d'une autre à tous les hommes ; mais malheureusement, la plupart refusent de l'entendre.

Aux personnes qui, après s'être renseignées au couvent de Bermondsey même, douteraient encore de la vérité de mes assertions, et révoqueraient en doute les manifestations mira-

culeuses qui changèrent le cœur de notre digne et vénérable amie, nous invoquerons une foule de faits semblables répandus dans l'histoire ou que les journaux mentionnent chaque jour. Nous citerons entre autres ce qui est raconté dans le second livre des Machabées, chapitre III, au sujet d'Héliodore envoyé par Seleucus, roi de Syrie, pour piller le trésor du temple de Jérusalem, et qui, à son entrée dans ce temple, fut renversé ainsi que son escorte et flagellé jusqu'à ce qu'il eut renoncé à son coupable projet. Mais les incrédules, les matérialistes, ceux qui ne veulent pas même croire aux faits actuels, ne voudront pas admettre la réalité de l'histoire d'Héliodore. A ces incrédules on ne peut opposer trop de faits, trop de ces témoignages authentiques qu'ils peuvent vérifier par eux-mêmes. C'est ce que je viens de faire en racontant l'histoire de lady Barbara ; c'est ce que vous vous appliquez à faire, Monsieur, dans votre journal, et c'est ce que je vous aiderai peut-être à continuer par différentes communications que je vous réserve. Dans de subséquentes lettres, je vous parlerai d'autres faits spiritualistes remarquables, parmi lesquels figureront l'histoire d'un moine italien, le père Dominic et d'une religieuse de Tours, sœur Pierre. Le père Dominic était berger. Un jour il entendit une voix qui lui disait : *Tu iras en Angleterre (Inghilterra) fonder un monastère.* Frappé de cette communication étrange, il alla trouver le curé de son village, afin de lui demander s'il y avait un pays de ce nom, et le curé de lui montrer l'Angleterre sur la carte. Le bruit des avertissements mystérieux qu'il avait reçus se répandit même en Angleterre où j'en entendis parler avant qu'on l'y connût.

En Italie, on croyait qu'il avait été la dupe d'une hallucination, quand tout à coup on y apprit qu'il venait de partir pour la Grande-Bretagne où, à l'aide de fonds qui lui furent donnés par les lords Clifford et Shrewsbury, il fonda un monastère. C'est dans ce monastère que depuis sa mort, arrivée il y a deux ans, il ne cesse de se manifester par diverses apparitions, dont je vous entretiendrai.

Quant à sœur Pierre du couvent de Tours, elle eut des

visions on ne peut plus remarquables, et se rendit on ne peut plus célèbre dans la contrée par ses prophéties et la faculté étonnante qu'elle avait de pénétrer les secrets de tout ce qui se faisait et se disait autour d'elle. Simple ouvrière, son langage était d'une profondeur et d'une élévation remarquables, et des facultés si extraordinaires jointes aux vertus les plus rares, en firent l'objet de la vénération générale. L'évêque de Tours la prit sous sa protection, et le pape s'est fait inscrire parmi les membres d'une archi-confrérie à laquelle ses révélations ont donné lieu. Pendant quelques années on a récité une prière composée par sœur Pierre, dans laquelle on trouve ces paroles : *Mon Dieu! envoyez vos esprits bienheureux pour éclairer tant d'âmes égarées!*

Je ne puis en finissant, Monsieur, que vous féliciter de nouveau de l'heureuse idée que vous avez eue de consacrer un organe à la défense du dogme si consolant, si fécond de l'immortalité de l'âme. Vous l'avez fait en termes que j'approuve et vous avez posé la question telle qu'elle devait être posée. Des faits d'abord, portant avec eux la garantie de leur exactitude; puis après, tous les commentaires, les conclusions et les enseignements qu'on en doit tirer. Oui, certainement, l'immortalité de l'âme est une grande question qui mérite enquête. Tous les jours on voit les savants se livrer aux plus longs, aux plus périlleux voyages pour constater quelques faits, quelques détails bien secondaires de n'importe quelle science humaine, et cependant l'on voit négliger la science divine par excellence, l'examen de vérités qui touchent à nos intérêts éternels. Mais, Monsieur, puisque vous avez eu l'heureuse résolution de faire exception à l'indifférence générale, prenez bon courage. Ne paraît-il pas aujourd'hui de toutes parts qu'il y a un surcroît de clartés religieuses, et que Dieu dévoile plus que jamais une partie de ses mystères? Aussi, on peut dire avec le roi prophète : « Vos témoignages, Seigneur, sont devenus très-croyables ! » Aussi, Monsieur, soyez persévérant, rappelez-vous ces autres paroles de l'Écriture : « Quiconque cherche le Seigneur le trouve. » Cherchez-le et vous le trouverez, et votre félicité sera grande pour vous

et pour ceux dans l'esprit de qui vous aurez fait passer vos convictions.

Votre bien dévouée, Mary GORDON.

VARIÉTÉS.

LE SPIRITUALISME ET LA PRESSE.

Le spiritualisme, autrement dit l'étude des manifestations modernes attribuées aux esprits, méritait d'éveiller toutes les sympathies de la presse, lors même qu'il se fût égaré sur la cause de ces étranges phénomènes. Démontrer, non plus par de simples raisonnements, mais par des faits, l'existence du monde invisible et la survivance de l'âme au corps, était un assez noble but à atteindre pour que tous les hommes qui ont l'honneur de tenir une plume se fissent un devoir d'encourager de pareils efforts. Jamais la mission du journalisme n'eût été mieux remplie.

Et cependant qu'avons-nous vu ?

Au premier bruit de la rotation des tables, la presse, il est vrai, s'est émue. Elle a prêté d'abord une attention assez sérieuse à cette expérience primitive, qui a été notre point de départ; mais cela n'a pas duré longtemps. L'esprit français est si léger, que ses représentants ordinaires, dans les petits journaux et même dans les grands, n'ont pas tardé à faire de ce phénomène de rotation le sujet de mille plaisanteries. On a inventé des histoires drôlatiques, comme celle d'un vaisseau qu'on avait fait virer de bord en faisant la chaîne autour du grand mât, et le public n'a plus vu dans les tables tournantes qu'une récréation de société, bonne à être remplacée au bout d'un certain temps par quelque autre nouveauté plus divertissante.

Lorsque les expérimentateurs sérieux, ceux qui avaient vu autre chose qu'un jeu de salon dans la rotation des tables, passèrent des tables tournantes aux tables parlantes, lorsqu'ils annoncèrent à qui voulut les entendre, qu'un guéridon,

au lieu de tourner seulement pour l'amusement des oisifs, faisait la conversation en levant le pied pour l'indication des lettres destinées à former des mots et des phrases, les journaux n'en parlèrent généralement que pour rire. Ils prononcèrent les mots de folie, de charlatanisme, d'absurdité, de stupidité et autres aménités. Cependant, les expérimentateurs sérieux continuaient à expérimenter, et le succès couronnait leurs efforts. Ils arrivaient à la planchette ou corbeille écrivante ; ils se confirmaient de plus en plus dans l'opinion que ces mystérieux effets étaient dus à une cause étrangère et non pas à je ne sais quelle action nerveuse, magnétique, psychique même de l'opérateur. De là à l'affirmation de l'intervention du monde invisible dans ces phénomènes il n'y avait pas loin ; aussi, après quelques hésitations bien excusables en pareille matière, la plupart des expérimentateurs adoptèrent-ils cette conclusion, et il n'y a plus aujourd'hui parmi eux qu'un petit nombre de récalcitrants. Les journaux, loin de sympathiser avec ces opérations, de s'associer à ces élans, de seconder ce mouvement en avant dans la voie métaphysique, firent la sourde oreille, continuèrent à nier et à railler, et finirent par opposer à tant de généreux efforts, ce qu'on pourrait appeler la conspiration du silence. Railler les personnes et les choses, c'est encore de la publicité ; mais se taire systématiquement pour étouffer une idée nouvelle au berceau, surtout une idée de cette valeur, c'est plus qu'un tort, c'est une méchante action. La presse, à bien peu d'exceptions près, s'en est rendue coupable, et je viens ici le lui reprocher hautement. J'ai cependant moins qu'un autre peut-être le droit de me plaindre d'elle, car j'ai reçu l'an dernier d'un de ses organes un accueil favorable par une des rares exceptions dont je viens de parler. Le *Courrier de Paris* a successivement publié cinq articles de moi, intitulés : *Mémoires d'une planchette*, dans lesquels je racontais une bonne partie de mes expériences. J'en ai su beaucoup de gré, dans l'intérêt de la vérité, à l'homme aimable et bienveillant qui était alors à la tête de la rédaction de ce journal. Il arrivait quelquefois, par malheur,

que le spirituel chroniqueur de la même feuille, peu au courant de ces expériences, traitait légèrement dans le corps du journal les questions dont je m'occupais sérieusement dans le feuilleton ; mais il ne faut pas trop exiger, et c'était déjà beaucoup que l'occasion et la permission me fussent données de présenter mon opinion et de défendre ma thèse en toute liberté. Si les autres grands journaux de Paris et de la province eussent suivi cet exemple, la question qui nous occupe serait aujourd'hui bien plus avancée. Mais non ; ils ont mieux aimé repousser la lumière et fermer la porte ; chargés d'instruire le public, ils ont préféré le laisser dans son ignorance et dans son erreur ; grand bien leur fasse !

Puisque j'ai pris dans cette causerie sans prétention la presse à partie, je puis bien raconter, pour l'édification du lecteur, la petite histoire de ce qui m'est arrivé dans ces derniers temps avec un petit journal. La *Vérité pour tous*, ayant pris connaissance de mes feuilletons du *Courrier de Paris*, crut un jour devoir m'*empoigner* (je demande grâce pour ce mot qui est technique), et elle me consacra une colonne entière, dans laquelle je dois dire que l'esprit ne manquait pas, mais où quelque autre chose manquait. On y lisait au début, la phrase suivante :

« M. Mathieu publie dans le *Courrier de Paris* les *Mémoires d'une planchette*. La main sur la conscience, je déclare que l'aberration ou le charlatanisme n'ont jamais été plus loin. »

Puis le rédacteur faisait quelques extraits de mes feuilletons et s'égayait à leurs dépens.

Je n'eus connaissance de ce bienheureux article que longtemps après sa publication. J'écrivis alors au rédacteur en chef du journal, et voici les principaux passages de ma lettre :

« Si l'auteur de l'article s'était contenté de refuser purement et simplement sa croyance aux faits rapportés dans les *Mémoires d'une planchette*, publiés par moi dans le *Courrier de Paris*, je n'aurais rien à dire. Je ne puis forcer personne à croire ; mais il a posé la question d'une manière que

je ne puis accepter, en écrivant : « *L'aberration ou le charlatanisme n'ont jamais été plus loin.* »

« Je désire, Monsieur, que vos lecteurs sachent bien que si je ne suis pas un charlatan, je ne suis pas non plus un homme atteint et convaincu d'aberration. L'auteur de l'article paraît étranger à l'étude des curieux phénomènes dont je m'occupe depuis plusieurs années ; il en parle malheureusement, comme tant d'autres, en homme qui *n'a pas vu*, qui *ne sait pas* ; mais je lis en tête de votre journal : *La Vérité pour tous*, et moi qui *ai vu*, moi qui *sais*, je viens vous déclarer que la *vérité* est du côté de l'affirmation des faits dont je n'ai été que le fidèle historien, et que l'*erreur*, je ne veux pas dire le mensonge, est du côté de leur négation. »

Le rédacteur en chef de la *Vérité pour tous*, inséra ma lettre ; mais comme Messieurs les journalistes ne veulent jamais avoir le dernier, l'auteur de l'article auquel je répondais fit suivre ma réponse des lignes suivantes :

« Nous pourrions nous dispenser de répondre à la lettre de M. P.-F. Mathieu, et laisser à nos lecteurs le soin de conclure de quel côté est le bon sens ou la bonne foi. Les pièces du procès, dont nous avons donné un extrait qu'*on n'accuse pas d'inexactitude*, nous font vraiment la partie trop belle. Assurément, nous n'avons point vu se produire les *curieux phénomènes* que rapporte dans ses *Mémoires* la planchette de M. Mathieu ; mais nous connaissons beaucoup de personne qui se livrent à des pratiques analogues, identiques, et le résultat partout nous a semblé le même ; néant, ridicule, démence. M. Mathieu a donc oublié la fin déplorable de ce pauvre Victor Hennequin ? »

Je n'ai besoin, je crois, d'appeler l'attention de personne sur la pauvreté d'une pareille réplique ; mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer combien la dernière phrase est illogique. Si ce pauvre Victor Hennequin est mort fou des suites de ces expériences, c'est donc qu'elles ne sont pas fausses ; c'est, au contraire, qu'elles ne sont que trop vraies. Dites qu'elles sont dangereuses, je pourrai vous l'accorder ; mais, encore une fois, si elles sont dangereuses, c'est

qu'elles *sont*. Si Victor Hennequin se fût livré à leur pratique parce qu'il était fou, je vous pardonnerais de prononcer le mot *démence* et de dire que ce sont des expériences de fou; mais comme il est devenu fou parce qu'il s'était livré à cette pratique, la seule conclusion logique à tirer du fait, c'est que lesdites expériences peuvent conduire à la folie. Cela est bien différent, on le voit; mais l'auteur de l'article n'y a pas regardé de si près; quand on est sur un mauvais terrain, il est assez naturel de se fourvoyer....

J'aurais pu m'étendre bien davantage sur les rapports du spiritualisme et de la presse; mais je crois que ces indications suffisent, et les lecteurs de la *Revue spiritualiste* suppléeront facilement à ce que j'aurais pu dire encore. Une autre fois je prendrai pour sujet d'une nouvelle causerie :

Le spiritualisme et les savants ;

Le spiritualisme et les gens du monde ;

Le spiritualisme et les spiritualistes ;

Et je tâcherai qu'il y ait de la *vérité* un peu *pour tous* ;

Mais de la *vérité* vraie.

P.-F. MATHIEU.

Ancien pharmacien des armées,
membre de plusieurs sociétés savantes.

Les 6^e et 7^e livraisons du journal la *Revue spiritualiste* paraîtront dans la dernière quinzaine de juin. En voici le contenu :

6^e livraison. — Nouvel appel aux publicistes, aux incrédules qui craignent de se compromettre en parlant du Spiritualisme. — **ETUDES ET THÉORIES** : Considérations sur le développement de l'*Esprit*, ses destinées. — **FAITS ET EXPÉRIENCES**. Nouveaux renseignements sur les manifestations spiritualistes de la Roquette (Lot-et-Garonne). Manifestations remarquables arrivées à Rodez. Expériences faites à Paris dans le groupe spiritualiste des collaborateurs de la *Revue*. — **VARIÉTÉS** : Songes symboliques. Réponse à diverses questions faites par un abonné.

7^e livraison. — Des nouvelles théories à l'aide desquelles on croit expliquer les phénomènes du Spiritualisme. — **FAITS ET EXPÉRIENCES** : Continuation de la biographie de M. Home. Faits spiritualistes remarquables arrivés en Amérique. Des différents modes de manifestations spiritualistes à toutes les époques; animaux médiums. — **BIBLIOGRAPHIE** : *Le Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans. La réalité des esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe*. Conseils d'outre-tombe de M. et M^{lle} de Guldenstubbée; compte-rendu de ces ouvrages.

Z. PIÉART, propriétaire-gérant.

NOUVEL APPEL AUX PUBLICISTES

ET AUX INCREDULES QUI CRAIGNENT DE SE COMPROMETTRE EN PAR-
LANT DE SPITITUALISME.

Des phénomènes on ne peut plus remarquables, étranges, et tout à la fois d'une nature élevée, se sont produits depuis passé cinq ans d'une manière continue en Amérique, en Europe, en France. Ces phénomènes n'étaient pas nouveaux du reste, toute l'histoire en était pleine, et c'est parce qu'on a perdu l'habitude de la bien consulter sous tous ses aspects, que dans la patrie des savants bénédictins, des Duncange, des Leloyer, des Bodin, des Casaubon, des Taillepied, des Calmet et des Lebrun, on a pu s'étonner de ces phénomènes. On s'en est donc préoccupé comme d'une chose nouvelle, car tout ce qui paraît nouveau en France sera toujours bien accueilli et aura les honneurs de l'attention. Mais bientôt on s'est mis, selon l'habitude, à en faire un sujet de plaisanteries, puis il n'en a plus été question. En vain des faits extraordinaires avaient-ils lieu de toutes parts, étaient-ils signalés à la presse, celle-ci de faire la sourde oreille et de n'en dire mot. En vain disait-on aux publicistes : Vous qui aimez à suivre attentivement le grand mouvement intellectuel du siècle, et à signaler tous les faits, toutes les idées, les découvertes, pourquoi ne parleriez-vous pas des prodiges si extraordinaires du spiritualisme ? Et les publicistes de passer sous silence et les faits, et les idées, et les découvertes, comme si elles n'eussent été que vapeur, atomes sans réalité, rêves fugitifs. Sur ces entrefaites arriva M. Home, l'illustre médium. M. Home alla à la cour, se montra dans la ville au sein de quelques salons du grand monde. Il y devint un homme à la mode ; alors la presse, cette courtisane, les journalistes, ces chroniqueurs toujours empressés à se mettre à la remorque de l'engouement du jour,

sortirent de leur mutisme et se mirent de nouveau à reparler du spiritualisme. Les exploits de M. Home furent accueillis par eux, insérés, souvent même amplifiés, augmentés, embellis. Pendant un moment on put croire que la presse, s'arrêtant au jeune médium et aux phénomènes produits par son intermédiaire, allait se montrer persévérante et logique, appeler l'attention des penseurs, l'examen de la science sur ces phénomènes, afin d'en faire expliquer la source, et d'en tirer des conséquences. Nullement, la presse ne fit de tout cela qu'un sujet d'amusement passager. Au bout de quelque temps, il ne fut plus question de M. Home. On se comporta à l'égard du spiritualisme comme s'il n'avait jamais existé. Aucune conséquence n'en furent tirées, et de tous les vastes et grandioses problèmes dont les faits nouveaux avaient provoqué la solution, aucun n'eut l'honneur d'une discussion, d'un débat public. Aujourd'hui, malgré tous ces faits, leur certitude bien avérée, parlez de spiritualisme aux journalistes, ils vous accueilleront le sourire sur les lèvres; ils auront pitié en eux-mêmes de la simplicité d'esprit, de la triste monomanie qui, selon eux, vous possède. Ils ne prendront connaissance d'aucun des phénomènes que vous proposez à leur examen; ils parleront de vous comme d'un pauvre halluciné; ils plaisanteront sur le spiritualisme et les spiritualistes; c'est du reste plus commode, cela dispense de tout travail, de toute investigation, et cela donne un ton d'assurance qui en impose, et qui fait croire que si l'on parle d'une manière aussi superbe d'une question, c'est qu'on en a fait une étude approfondie. Eh bien, nous le dirons ouvertement, hautement, messieurs les publicistes, cela est inqualifiable. Vous méconnaissiez les devoirs de la presse, ce grand sacerdoce des temps modernes. Cette espèce de conspiration du silence à l'égard du spiritualisme est un crime de votre part. Quoi! des faits, des idées, des doctrines sont choses aussi anciennes que le monde; on les retrouve partout dans l'histoire; elles ont constitué le principal domaine de toutes les religions, le fonds commun de la plupart des philosophes; elles ont de nos jours transformé presque tout le nouveau continent, et, dans l'ancien, elles ont conquis une foule de gens sérieux et de bonne foi, et vous passez ces faits, ces idées sous silence; ou si vous en parlez,

ce n'est que pour les travestir, les bafouer ! Dans quel pays et dans quel temps vivons-nous donc ? la postérité pourra-t-elle le croire ?

Mais les faits spiritualistes n'existent pas, direz-vous. Ils ne sont qu'une erreur de nos sens abusés ou que le produit de jongleries habiles.

Si les faits spiritualistes n'existent pas, d'où vient l'inimitié et les persécutions auxquelles ils furent en butte de tout temps ? D'où vient qu'ils furent tour à tour proscrits ou sanctifiés par tous les sacerdoce ? D'où vient qu'ils encoururent pendant si longtemps les anathèmes et les supplices ? D'où vient, enfin, qu'aujourd'hui l'épiscopat, les corps savants, les médecins s'entendent tous ou pour les maudire, ou pour les bafouer ? Doit-on se préoccuper à ce point d'une chose qui n'existe pas ? Pourquoi tant d'efforts, de haine concertée contre ce qui n'est qu'un fantôme, une illusion vaine ? On ne persécute, on n'attaque, on ne contredit que ce qu'on craint, et on ne craint que ce qui est réel. Donc, les faits spiritualistes existent.

Mais, dites-vous, nous craignons de nous rendre ridicules en nous en occupant. Je croyais pourtant que rien de ce qui excitait l'alarme, la crainte et l'attention à ce point ne pouvait être ridicule. Quoi ! le spiritualisme serait une chose ridicule après tout ce qu'il a produit de faits, de doctrines, de changements et de mouvements religieux dans le monde, après qu'il a persuadé des têtes couronnées, tant de savants, de magistrats, de hauts personnages, qu'il a pu se produire tant de fois consécutives à la cour et dans la ville, au sein des plus hautes classes ! S'il était si ridicule, pourquoi en avez-vous tant parlé à l'occasion de M. Home ? et pourquoi, après avoir abrité ce ridicule vous-mêmes dans vos colonnes, et l'avoir propagé, vous permettez-vous aujourd'hui de le qualifier tel et d'en rire ?

Mais, dites-vous encore, à quoi bon le spiritualisme ? Nous ne voyons pas ce qu'on peut en tirer d'utile, ni de neuf. Quoi ! une chose aussi élevée, aussi grave, qui a préoccupé tant de générations, de sages, de législateurs et d'éminents

personnages, n'aurait rien d'utile ! Mais ne voyez-vous pas que le spiritualisme restitue à l'humanité la plus grande, la plus belle partie de son domaine ? Il raffermir le sentiment religieux en lui donnant la certitude du dogme de l'immortalité de l'âme, et par ce dogme il verse au cœur de l'homme le baume de l'espérance avec le sentiment d'une justice éternelle. Désormais l'ordre, la sécurité et toute morale sociale en découlent. Les sciences y puisent la clef, le moyen de tous les progrès, de toutes les découvertes. La philosophie s'en agrandit démesurément ; chacun en retire des révélations, des lumières, des conseils et des avis utiles, et il n'est pas même jusqu'à la santé humaine, comme le prouve l'expérience de tous les jours, qui n'en recueille des préceptes salutaires, les guérisons les plus miraculeuses et les plus instantanées.

Le spiritualisme, chose sans but et sans utilité ! O publicistes ! comme vous n'en connaissez ni l'essence, ni la nature, ni les bienfaits ! Vous l'avez jugé superficiellement d'après des adeptes qui en sont indignes, qui le compromettent, le profanant ou qui n'en ont approfondi ni les mystères, ni connu les grandeurs. Mais il a aujourd'hui ses organes, ses traités, ses cénacles. Pourquoi n'en faites-vous pas une étude attentive ? Pourquoi ne venez-vous pas assister aux faits auxquels on vous convie de prendre votre part de témoignage ? Pourquoi, enfin, n'expérimentez-vous pas par vous-mêmes, patiemment, scrupuleusement, selon les conditions inhérentes aux forces, à l'agent, aux faits qu'il s'agit de provoquer ?

Si vous n'avez point pris par vous-mêmes une minutieuse connaissance de la matière, de quel droit venez-vous taxer de ridicule ou d'inanité ce que vous ne connaissez pas ? S'il vous a été donné de connaître, pourquoi ne l'avez-vous pas fait, et, en tout cas, pourquoi votre silence et votre indifférence, quand des hommes convaincus et de bonne foi vous signalent des faits formidables qu'ils ont vus et constatés par tous leurs sens ? Vous devriez au moins leur faire la politesse de les lire, de les écouter.

Publicistes, faites-y bien attention, une telle attitude est

un fait grave de votre part. L'arène des débats philosophiques, historiques et scientifiques vous était demeurée libre. Après le naufrage de vos anciennes prérogatives, c'était peut-être là une circonstance amenée par la Providence, afin que, déshabituant les peuples des brûlantes querelles de la politique, vous reportiez leur attention sur leurs intérêts moraux et religieux, sur des vérités éternelles, plus fécondes, plus paisibles, moins trompeuses et perfides. Eh bien ! vous n'avez rien fait pour venir en aide à ces vérités, pour seconder ces circonstances que j'appelle providentielles, pour féconder une situation propice aux plus belles spéculations de la pensée, aux plus nobles investigations de l'intelligence humaine. A des esprits affamés de vérités religieuses et morales, vous n'avez présenté que des frivolités, des tableaux de mollesse et de sensualité, que des récits corrupteurs ou que de pâles plaidoyers d'intérêt matériel. Vous avez flatté le siècle dans ses erreurs et ses vices, au lieu de le censurer et de lui frayer d'autres voies. Songez-y bien, la postérité est implacable dans ses jugements, et le destin n'est jamais à bout de châtimens. Vous avez été naguère une grande puissance, une autorité formidable. Mais vous pourriez bien, par l'effet d'une juste punition, ne plus devenir qu'un objet d'indifférence et d'éloignement.

Z. PIÉRART.

un fait grave de votre part. L'érème des débats philosophiques, historiques et scientifiques vous était demeurée libre.

ÉTUDES ET THÉORIES.

développant les peuples des problèmes que celles de la philosophie, vous reportiez leur attention sur leurs intérêts moraux et

CONSIDÉRATIONS SUR LES DÉVELOPPEMENTS DE L'ESPRIT, SES DESTINÉES.

Nous lisons, dans le *Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans* du mois de mars, un article remarquable sur ce sujet emprunté à un écrivain distingué, M. L. Cortambert, rédacteur de la *Revue de l'Ouest* à Saint-Louis-du-Missouri. Nous reproduisons d'autant plus volontiers cet article que M. Cortambert est un de nos compatriotes et qu'il est un spiritualiste zélé, ne négligeant rien de tout ce qui peut l'éclairer sur la grande question de l'immortalité de l'âme.

.... A toutes les époques, dans tous les pays, sous tous les régimes politiques ou religieux, l'homme s'est déclaré immortel. Cette croyance est écrite à chaque page de son histoire. Quand le législateur a négligé de la formuler dans son code, comme chez les Hébreux, c'est le peuple qui se charge de lui donner une expression dans ses légendes et dans ses poèmes. Des traditions populaires, elle passe dans les livres des philosophes, qui la revêtent d'une forme plus rationnelle, ou la soumettent quelquefois à une critique hostile. Mais les efforts mêmes de certains penseurs pour l'arracher de l'esprit humain n'ont fait que prouver la puissance de cette doctrine. A quelques époques elle a semblé périlcliter avec les systèmes religieux auxquels elle paraissait se rattacher; ces systèmes sont tombés et la croyance est restée debout. Jamais elle n'a couru en apparence de plus grands dangers que dans l'âge moderne où tous les dogmes mythologiques sont battus en ruine; mais voici qu'elle se redresse au nom de la libre pensée; elle renie l'autorité théocratique et fait appel à l'expérience et à l'induction pour prendre place dans la science légitime. Elle a donc droit à être écoutée.

« Le travail qui s'accomplit dans le grand laboratoire des mondes aboutit à l'individualité humaine. Il a pour objet la formation de cette individualité, ou il n'en a absolument aucun. Comme il y a un esprit dans toute matière, comme l'univers est animé par un Grand Esprit, comme tous les phénomènes de la nature s'enchaînent suivant des lois positives, comme toutes ces lois se résument en une seule qui est la loi de l'amour et qui ne se manifeste complètement que dans l'homme, comme la liberté et le progrès ont toujours été les signes infailibles de l'accomplissement de cette loi, il faut bien reconnaître que l'homme est la résultat suprême de la création, qu'il est l'objet de l'amour infini et que rien ne peut l'arrêter dans la carrière de la liberté et du progrès. Il faut admettre cela ou renoncer à tout raisonnement, à toute certitude. Si rien ne peut arrêter l'homme, la mort elle-même ne doit pas être un obstacle ; elle n'est donc pas ce qu'elle a l'air d'être, c'est-à-dire l'anéantissement de l'individualité.

« Où est l'individualité humaine ? Est-elle dans l'âme ? Est-elle dans le corps ? L'âme représente le principe mâle ou créateur ; le corps représente le principe féminin ou passif, animé et fécondé par le premier. Ces deux principes, qui se combinent dans tout l'univers et dont l'union produit les différents êtres, ne parviennent à leur mariage définitif que dans l'homme. Quel est le résultat, quel est le fruit de ce mariage ? Voilà la question. Si nous considérons l'âme en elle-même, nous ne pouvons dire qu'elle constitue l'être humain, car, en s'isolant du corps, elle rentrerait dans l'âme universelle dont elle n'est qu'une émanation. Nous ne pouvons pas davantage reconnaître notre individualité dans le corps dont la matière est empruntée à tous les éléments de la nature extérieure et qui se décompose incessamment pour entrer dans de nouvelles combinaisons. Il est certain cependant que cette union de l'âme et du corps ne peut être stérile et que l'amour universel n'est pas arrivé à sa manifestation souveraine pour témoigner son impuissance et produire le néant. Quand même l'induction générale tirée du spectacle de la nature ne nous défendrait pas de croire à une telle ab-

surdité, l'expérience personnelle la plus positive et la plus concluante est là pour nous démontrer la présence d'un troisième principe qui n'est ni l'âme ni le corps, mais qui est le fruit de leur union et que nous nommons l'esprit. L'âme n'est pas ce que j'appelle moi, puisqu'elle est le principe de vie commun à tous les êtres. Il est très-vrai que la raison créatrice se reconnaît en moi d'une manière plus ou moins claire ; mais elle est la même ici qu'au fond de toutes les existences, avec la seule différence du degré de clarté qui caractérise chacune de ses manifestations. Je n'ai donc pas le droit de m'approprier cette âme rationnelle, sensitive ou végétale, qui est en moi comme partout ; et quoiqu'elle soit inséparable de mon être individuel, elle ne saurait être confondue avec lui. Quant au corps avec lequel cette âme est unie, j'en connais l'histoire : il est aussi variable dans sa composition que l'âme est immuable dans son essence. Au moyen de l'assimilation alimentaire et des fonctions sécrétoires, il se modifie perpétuellement et ne reste pas le même deux instants de suite. On peut calculer combien de temps il lui faut pour se renouveler complètement. De tous les éléments qui le constituaient il y a dix ans, il ne reste peut-être pas aujourd'hui un atôme. D'autres nerfs, d'autres muscles, d'autres tissus, d'autres liquides, d'autres os ont remplacé ceux qui formaient alors mon organisme, et, dans quelques années, tous ces matériaux auront à leur tour cédé la place à de nouveaux organes. Si mon individualité pouvait être dans mon corps, que deviendrait-elle à travers tous ces changements ? Il est évident qu'elle serait radicalement perdue ou plutôt qu'elle ne serait jamais parvenue à se saisir elle-même. Cependant il n'y a rien de plus certain pour moi que cette individualité. Rien ne peut ébranler la conviction que j'ai d'être aujourd'hui le même être que j'étais hier et le même que j'étais il y a dix, vingt, trente ans, aussi loin que ma mémoire peut s'étendre. Malgré les vicissitudes du sort et les alternatives de peine et de plaisir, malgré toutes les modifications que peut subir mon corps, malgré les tortures et les mutilations qu'on pourrait lui infliger, j'ai conscience

de quelque chose qui persiste, qui m'appartient en propre, qui reste intact et à l'abri de toutes les variations. Ce quelque chose, qui est véritablement moi, est engendré par l'union de l'âme et du corps : c'est l'esprit, qui a une existence indépendante et qui peut survivre à cet accouplement passager.

« L'esprit n'est donc pas simplement une fonction ; il est l'être lui-même. Il est la réalité positive, l'individualité vivante. C'est un organisme perfectionné, contenu dans la forme extérieure, comme dans une matrice, et qui s'assimile l'essence de la matière élaborée par le corps. La vie terrestre est la gestation de cet organisme ; la mort est sa naissance. La conscience qu'il a de lui-même est la garantie de son immortalité. Quoique composé de parties, il est indestructible et indissoluble, parce que sa force est la résultante de toutes les forces de l'univers, et que, supérieure à toutes, elle ne peut être vaincue par aucune. Voilà ce que les hommes ont confusément aperçu dans tous les temps, et c'est ce qui les a rendus capables de braver les terreurs de la mort. Nos sens grossiers ne nous permettent pas de constater actuellement cette existence éthérée qui doit être notre partage ; mais nul témoignage sensuel n'équivaudrait à la claire démonstration que la conscience nous donne du maintien de l'individualité à travers toutes les transformations et toutes les péripéties de la vie matérielle.

« Il importe à l'esprit humain d'explorer ce monde nouveau, au seuil duquel nous sommes arrivés ; il lui importe d'en prendre possession au nom de la science. Jusqu'à ce jour, cette région de l'invisible est restée au pouvoir de la théocratie, qui l'a peuplée de fantômes et qui, des hauteurs où elle s'est fortifiée, domine encore les crédules multitudes. Après l'avoir chassée du monde matériel par l'astronomie, la physique, la chimie, la géologie, il faut maintenant la déloger du monde spirituel par l'induction rationaliste..... »

M. HOME, SA BIOGRAPHIE.

RÉFLEXIONS ET RÉFUTATIONS A SON SUJET.

Il y a des hommes qui semblent prédestinés. Ils apparaissent à des époques où leur venue est un besoin, un à-propos. Tout en eux, leur nature, leurs facultés, la manière dont ils sont tirés de leur obscurité pour être produits sur le théâtre qui leur est nécessaire, paraît avoir quelque chose de providentiel. Tel se présente à nos yeux M. Home, une des plus grandes personnifications du spiritualisme en ce siècle, apparaissant juste au moment où ce noble côté de la nature humaine tend à prendre le dessus sur des doctrines contraires trop longtemps triomphantes, arrivant au milieu de celles des phases de l'évolution nouvelle qui demande des faits éclatants, tangibles et irréfragables et produisant ces faits en des milieux dont les témoignages font loi, autorité, défient la contradiction, le sarcasme, et forcent l'opinion à s'incliner devant eux.

Nous allons exposer ici la biographie de l'illustre médium, telle que nous en avons donné la promesse. Nous l'entremêlerons de faits portant avec eux la garantie de leur authenticité, tels que nous les avons recueillis de la bouche de témoins oculaires, ou même de l'illustre médium ; nous la ferons suivre d'une série de réfutations et de réponses à toutes les objections, explications et démentis à l'aide desquelles on a cru pouvoir amoindrir ou renverser la portée immense des phénomènes accomplis par son intermédiaire. Puisse ce faible essai contribuer à ce que, désormais, M. Home soit examiné sérieusement et impartialement par la science qui, ouvrant enfin des yeux trop longtemps fermés, s'empressera peut-être un jour à reconnaître le fondement et la haute signification des phénomènes du spiritualisme.

M. Home est originaire d'un pays célèbre dans l'histoire des manifestations médianimiques, où la croyance s'en est conservée dans les traditions et les légendes populaires ; où les habitants, de tout temps, ont été doués, pour la plupart, du don de seconde vue. Il est né dans la patrie d'Ossian, de

l'auteur de la *Démonologie*, de *Waverley* et de *Rob roy*, dans la poétique et mystique Écosse, en un mot. C'est dans un hameau des environs d'Édimbourg qu'il vit le jour, le 25 mars 1833. Par conséquent, il a aujourd'hui passé vingt-cinq ans. Il descend de l'ancienne et noble famille des Douglas, dont les souvenirs sont mêlés aux plus beaux temps de la monarchie écossaise. Sa mère, femme vénérable, toute dévouée à la mémoire des Stuarts, l'éleva dans le culte de ces souvenirs; et aujourd'hui on ne peut agiter une fibre plus sensible que de parler à l'illustre médium des gloires de sa patrie, du caractère chevaleresque de ses anciens rois, de leurs malheurs et des luttes héroïques soutenues par leurs derniers descendants pour recouvrer l'héritage de leurs pères.

Dès sa plus tendre enfance, M. Home fut doué des facultés médianimiques qui l'ont rendu si célèbre. A l'âge de six mois, il lui arriva souvent d'être balancé dans son berceau par une force invisible, qui, parfois, poussant le berceau, le changeait de place. Faible et débile, il ne semblait alors vivre que par l'âme; mais de quelles facultés merveilleuses celle-ci n'était-elle pas douée? A l'âge où se développe chez les enfants la faculté de marcher, il pouvait à peine se soutenir; alors, assis sur un tapis, les jouets qu'il ne pouvait atteindre, venaient d'eux-mêmes se mettre à sa portée, phénomène rare, sans doute, mais qui n'est pas sans exemple, témoin ce que nous avons dit dans la première livraison de ce journal, d'une jeune fille de la Touraine, nommée Honorine Peguin. A trois ans, comme Marie d'Agreda, la célèbre extatique dont nous avons aussi parlé précédemment, M. Home eut des visions, des communications spiritualistes remarquables, qu'on eut toutefois le tort de ne pas consigner par écrit. En 1842, sa famille étant allée se fixer aux États-Unis, il l'y suivit. Il avait seize ans quand éclatèrent dans cette contrée les premiers symptômes du grand mouvement spiritualiste, qui, après avoir remué de fond en comble les doctrines religieuses de la patrie adoptive de Guillaume Penn, ont fini par préoccuper le monde entier. M. Home, par la nature de ses facultés, ne pouvait manquer d'être pour quelque chose au milieu de ce

grand mouvement et d'attirer à lui l'attention. Dès 1849, des manifestations on ne peut plus remarquables s'opérèrent par son intermédiaire. Elles eurent pour témoins une foule d'hommes honorables parmi lesquels se trouvait un évêque anglican. En 1853, ces premières manifestations furent consignées dans un ouvrage de E.-C. Rogers, publié à Boston, intitulé : *Phylosophy of mysterious agents*.

Entre autres faits, on trouve dans ce livre le procès-verbal d'une séance qui eut le lieu le 5 avril 1853, en présence du professeur Wels, de B.-K. Bliss, de W. Bryant, de W. Edwards, chez Rufus Elmer, à Springfield. Dans ce procès-verbal signé des précédents témoins, M. Home est appelé médium, c'est-à-dire intermédiaire entre la terre et les puissances invisibles. On l'y voit animant une table, laquelle se meut dans toutes les directions, s'élève en l'air chargée du poids de trois hommes assis sur elle, et se promène ainsi dans l'espace, tandis qu'un tremblement ébranlé le plancher de l'appartement sur lequel d'autres meubles frissonnent et se meuvent.

Les grands journaux des États-Unis et quelques publications spiritualistes de l'époque parlèrent aussi des différents phénomènes dus aux facultés médianimiques de M. Home, dans le courant des années 1853 et 1854. C'est alors qu'il eut huit ascensions aériennes, lesquelles ont été constatées par de nombreux témoins. L'une de ces ascensions fut reproduite en Angleterre, où, peu de temps après, se rendit le jeune médium. Dans ce pays, un M. Spicer qui avait été témoin de cette manifestation, ainsi que de plusieurs autres, les consigna dans un livre intitulé : *Sights and Sounds*, ouvrage dont les journaux ont parlé en 1854.

La santé de M. Home exigeant un climat plus chaud, un ciel plus serein que celui de la brumeuse Albion, il partit en 1855 pour l'Italie, en compagnie de deux amis artistes de talent. Il s'arrêta à Florence, y revit d'anciennes connaissances, et, peu de temps après, se trouva en relations avec la meilleure société de cette ville.

Les facultés de M. Home se réveillèrent plus puissantes que

jamais dans l'antique patrie de la magie Étrusque et des Lucumons. Pendant quelque temps les Florentins purent se croire revenus aux beaux jours de Savonarole, à l'époque où l'illustre dominicain remuait tous les esprits par le spectacle des plus remarquables prodiges. M. Home, dans les salons de Florence, leur parut comme un de ces magiciens antiques que les dieux avaient initiés à leurs secrets, afin qu'ils rappelassent aux peuples l'existence des plus hautes vérités religieuses. A son ordre, dit un écrivain (1), on vit les meubles sauter, gambader, les instruments de musique jouer des airs dans les mains des personnes qu'ils allaient d'eux-mêmes trouver ; des clochettes se promener, voltiger, sonner, marcher sur les genoux des assistants et s'arracher avec violence aux mains qui voulaient les retenir ; des mouchoirs étaient enlevés et noués, des robes tirées ; des coups étaient frappés par des mains invisibles et résonnaient sur les murs et les meubles où l'on était assis ; on eût dit qu'une troupe de lutins était venue s'abattre dans les appartements. On y voyait apparaître des formes humaines, diaphanes et caligineuses, des mains tièdes au toucher, qui, en saisissant celles des spectateurs ou en étreignant leurs vêtements, les remplissaient de terreur. D'autres, s'emparant de crayons disposés sur la table, se mettaient à écrire, à faire des révélations qui saisissaient d'effroi ou de surprise ceux qu'elles concernaient. Des mères reconnaissaient leurs enfants morts, des maris leurs épouses chéries, tandis que parfois, Home tombé en extase ou en catalepsie, semblait étranger à ces manifestations si grandioses et si extraordinaires, qui, outre une foule de personnes honorables de Florence, eurent pour témoins le prince Georges de Saxe Meiningen, le comte et la comtesse Orsini, le comte Spada de Médicis, l'honorable Phipps frère de lord Normanby.

D'aussi remarquables prodiges eurent deux résultats. D'abord, ce fut de transporter d'admiration l'aristocratie et la bourgeoisie si éclairées de Florence, en la rendant plus attentive sur la réalité, la source, la signification consolante et le bu-

(1) Voir l'article de M. Delaage, dans l'*Union magnétique* du 25 avril 1835.

des mystères du spiritualisme. Ce fut ensuite d'exciter la bile des jésuites et des dévots qui ne virent là que l'œuvre du diable, que le produit des plus sacrilèges pratiques. Des insinuations, des calomnies, ne tardèrent pas à se répandre dans la populace ignorante, crédule et toujours si facile à égarer en Italie. Un soir, Home, en rentrant chez lui, faillit être atteint de trois coups de poignard par des sbires qui s'étaient apostés sur son passage. Une autre fois, se trouvant à la campagne, dans la villa du major Grégory, il eut avis que sa vie courait de nouveaux dangers, qu'une grande fermentation existait chez les paysans à son sujet. Trois jours entiers, il n'osa sortir de cette résidence; et on ne sait ce qui serait advenu sans la prompte intervention du ministre de l'intérieur de son altesse le grand-duc de Toscane, qui le fit protéger et facilita son retour à Florence.

Ces divers incidents, en donnant à réfléchir au jeune médium, précipitèrent l'accomplissement d'un projet que depuis longtemps il nourrissait. Home était né protestant. Des communications mystérieuses, émanées, à ce qu'il croit, de l'esprit de sa mère qu'il avait eu la douleur de perdre en 1848, lui avaient souvent inspiré la pensée d'embrasser le catholicisme. Loin de repousser cette idée, il s'y était complu, mû d'ailleurs par cette propension que les âmes mystiques ont toujours eue pour le catholicisme, la religion des mystères par excellence, qui a toujours admis la perpétuelle possibilité des miracles, et qui, au lieu de raisonnements froids, ne demande pour croire que de l'instinct, de l'amour et de la soumission; religion qui, si elle ne parle pas toujours à l'esprit, parle si souvent au cœur, à l'imagination et au sentiment, et dont l'histoire renferme tant de pages intéressantes au point de vue des faits de l'ordre spiritualiste. D'ailleurs, la mission de Home, mission qu'il semble accomplir à son insu, mû par une force dont il ne se rend pas compte, étant de porter la connaissance de la vérité nouvelle au sein de la haute société catholique, force lui était d'embrasser cette religion. Mais, vu la nature des manifestations qui avaient lieu par son intermédiaire, manifestations que beaucoup étaient portés à

attribuer à l'esprit des ténèbres, c'était à Rome seul que sa conversion pouvait avoir lieu. Il s'y rendit donc.

Arrivé dans la ville éternelle, il eut une conférence avec le pape. Pie IX avait déjà entendu parler du jeune homme. Le bruit des miracles accomplis à Florence avait pénétré jusqu'à lui. Il fit un accueil on ne peut plus paternel au médium. On rapporte qu'à la suite d'un entretien au sujet des manifestations si extraordinaires que celui-ci a le don de provoquer, le Saint-Père, se tournant vers un crucifix, lui dit : « *Mon enfant, voilà notre table à nous.* » Mais il ne lui fit aucun crime de ce don, et ne trouva pas que c'était un obstacle à sa conversion. Home, en conséquence, se fit instruire de toutes les doctrines fondamentales du catholicisme, subit un examen scrupuleux relativement à la nature et à la source des facultés dont il était doué et des phénomènes qu'il provoquait, et la *sacrée pénitencerie* ayant reconnu qu'il n'y avait rien que de très-pur dans la source de ces phénomènes, qu'ils n'étaient le résultat d'aucun pacte, d'aucune opération magique, s'empressa de l'admettre au nombre des enfants de l'Eglise. Au sortir de Rome, Home visita le royaume de Naples, cette patrie de la sibylle de Cumès, de Pythagore, d'Héliodore de Catane, de Campanella et de Joseph Balsamo. Il y reçut le plus bel accueil de la part de dignes et nobles personnages, et a conservé pour l'un d'eux, esprit éminemment éclairé, âme élevée et courageuse, une vénération toute particulière.

Etant à Florence, il y avait fait la connaissance du comte Branicki, riche gentilhomme polonais, personnage rempli de qualités aimables et de sentiments généreux. Le comte avait assisté à une des soirées féeriques, dans lesquelles Home avait fait apparaître les puissances de l'autre monde : une main de trépassé avait pressé la sienne. Il avait fait du jeune médium son commensal et son ami, et l'avait accompagné partout en Italie. Il lui persuada de se rendre avec lui à Paris, et c'est en compagnie du gentilhomme polonais que l'illustre médium arriva dans la capitale du monde civilisé, vers la fin de l'année 1856.

A cette époque il avait perdu ses facultés médianimiques.

Peu de temps avant son voyage à Rome, sa mère lui étant apparue, lui avait donné avis de cette cessation de ses facultés, mais qu'il les retrouverait le 10 février 1857.

Dans l'intervalle il entra chez M. Audelet, chef d'institution, rue Madame, avec l'intention de se perfectionner dans la langue latine, car il avait en vue d'embrasser la carrière médicale. C'est là qu'il se trouva au 10 février 1857, jour qui lui avait été signalé par sa mère comme étant celui où il devait retrouver ses merveilleuses facultés.

Il les retrouva en effet ce jour même, à la suite d'une attaque de catalepsie et d'une violente crise de cœur qui mirent sa vie en danger. C'est alors que le père Ravignan se rendit auprès de lui. Mais sa santé reprit le dessus, et les communications spiritualistes dont il avait été privé lui revinrent comme il le lui avait été prédit. Le père Ravignan fut témoin de ces communications, et se montra à leur endroit plus difficile que le pape lui-même. Un jour qu'il venait d'entrer dans la chambre du médium, des coups mystérieux se firent entendre partout autour du révérend père. Celui-ci pria Home de les faire cesser, et de renoncer désormais à des manifestations dont la source lui paraissait suspecte. « Je le voudrais bien, lui répondit le jeune homme, si cela était en mon pouvoir, — mais je ne le puis. Les manifestations ont lieu malgré moi. » Et l'illustre jésuite pour qui le consentement du pape ne suffisait pas, paraît-il, dut comprendre qu'il y a des phénomènes au-dessus des exorcismes et de la volonté particulière de n'importe quel ministre du culte.

Le retour des facultés de Home et leur persistance formelle malgré l'opposition du père Ravignan, avait une signification : cette signification était que le jeune médium n'était pas né pour s'étioler entre les quatre murs d'un collège, et qu'il avait une autre mission à remplir que de disséquer des cadavres en contact avec une jeunesse sceptique et railleuse, et sous la direction de médecins systématiquement matérialistes et athées. Il rentra dans le monde, redevint l'hôte du comte Branicki, ensuite du comte de Komar, autre grand seigneur polonais ; et, dans le courant des mois de février et

mars 1857, il figura dans une suite de soirées où une foule de personnes purent acquérir la certitude de l'existence des phénomènes qu'il a le don de provoquer. Nous ne rapporterons pas ici tout ce qui se passa dans ces soirées. Les journaux de l'époque en ont suffisamment parlé. Nous nous bornerons à citer quelques faits qui montreront que ce ne fut pas sans raison que la presse et Paris tout entier eurent à s'entretenir de l'illustre médium. Un soir, chez M. le comte de Komar, qui alors habitait au n° 13 de la rue des Champs-Élysées, un bouchon de verre fut plusieurs fois, malgré le capuchon d'or qui le recouvrait, enlevé à un flacon que tenait une dame, et remis aux mains de divers assistants ; et parmi ces assistants était le gendre du maître de la maison, M. Bodisco, qui pourrait encore en témoigner. Dans une autre occasion et chez le même comte de Komar, la demoiselle de compagnie de la princesse de Lieven (M^{lle} Cherini) a senti une main prendre la sienne et deux lèvres lui baiser les doigts. Avertie par Home que c'était sa sœur morte depuis plusieurs années, elle en a demandé une preuve, et aussitôt, choisissant entre quatre à cinq bagues qu'elle portait celle qui lui avait été donnée par sa sœur, la main en tourna le chaton du côté de la paume. Enfin, une main d'une blancheur de marbre, ayant la tiédeur d'un oiseau qui vient de mourir, ayant apparu et ayant été touchée par plusieurs des assistants, on lui remit une plume et elle écrivit d'une écriture bizarre, peu lisible et avec des fautes d'orthographe les mots suivants : *Soyez bons catholiques, aimez Dieu, confessez-vous*. Ce papier précieusement conservé prouve qu'il n'y a pas eu d'hallucination chez les spectateurs (1). Une autre fois, en face du même comte de Komar et du comte de Branicki, une table s'est agitée sans qu'il la touchât, s'est renversée et a frappé des pieds. Presque au même instant, une petite cloche est montée le long de la jambe du comte de Komar, et puis s'est arrêtée sur sa cuisse. — « Prenez la cloche de vos deux mains et serrez-la de toutes vos forces, dit alors Home à M. le comte de Komar. » Celui-ci l'ayant fait, la cloche fut brusquement enlevée de

(1) Delaage, article précité.

ses mains, et le comte, à la suite de ce fait, a raconté avoir senti des mains gantées ouvrir les siennes, et lui enlever la cloche malgré sa résistance (1).

Peu après, un écrivain sceptique, Edmond Texier, insérait sur M. Home les lignes suivantes dans le journal le *Siècle* : « J'ai vu, le 4 du présent mois, M. Home à un bal chez la princesse Czartoryska..... ; plusieurs personnes avec lesquelles je causais m'affirmaient qu'elles avaient vu le célèbre médium au milieu de ses élans extatiques ; qu'il semblait obsédé par une force surnaturelle et qu'il accomplissait les actes les plus extraordinaires. Dans ces moments les tables se renversent sans qu'on les touche, et les objets qu'elles supportent restent immobiles, en dépit de toutes les lois de la physique. Les murs gémissent, les meubles trépigent, les lustres se balancent, des voix inconnues pleurent dans le vide..., et les spectateurs de ces scènes étranges emportent, en sortant des séances de M. Home, la conviction que ce diable d'homme a dû signer dans quelque forêt mystérieuse un pacte secret avec les puissances infernales. »

(La suite au prochain numéro).

Z. PIÉART.

MANIFESTATIONS PHYSIQUES D'ESPRITS DE LA ROUQUETTE (LOT-ET-GARONNE). — SECONDE LETTRE DU CURÉ DE POUSSIGNAC.

(Voir la dernière livraison.)

Poussignac, le 17 juin 1858.

Monsieur,

Je ne pense pas qu'il y ait des athées de conviction. Leur langage sceptique et railleur, comme celui des voltairiens, n'est qu'un vernis brillant jeté sur les passions les plus honteuses ; il accuse seulement l'intérêt de leurs passions qui

(1) Voyez l'article signé Nemo, inséré à cette époque dans le journal le *Nord*. Les faits sont exacts. Ils m'ont été confirmés par M. Home. Je n'en puis dire autant de certains autres mentionnés par les journaux et que le médium m'a prié de ne point reproduire, malgré tout leur intérêt, attendu qu'ils étaient controuvés. Plusieurs journalistes se sont en effet plu à publier sur le compte de M. Home une foule d'histoires faites à plaisir. Témoin Paul d'Ivoi, chroniqueur de l'*Estafette* et du *Courrier de Paris*. La plupart des faits qu'a racontés cet écrivain sont faux ou dénaturés. De ce nombre sont les plaisanteries qui figurent dans le feuilleton du *Messager de Paris* du 22 juin dernier.

redoutent le grand jour des révélations. Ils pensent, donc l'âme est immatérielle : c'est le principe de la pensée à qui on ne peut assigner aucune des propriétés de la matière. Si l'homme n'était organisé que pour des besoins physiques, pourquoi cette raison et ces remords qui en feraient le plus misérable des êtres, mais qui en font un être supérieur, en raison de ses sublimes destinées, et qui ne lui ont été données que pour ce motif? Peuvent-ils expliquer les phénomènes qui se passent en eux autrement que par la puissance de cet esprit que le ciel leur a donné? Mais quittons ces considérations générales, et venons au fait.

Avant d'aller à la Rouquette, j'appris des dames Labasside que le neveu de mon prédécesseur, le sieur P., paysan peu religieux, fut invité en passant à venir se rafraîchir. Le sieur F. de la Rouquette beau-père demanda à sa bru où était la bouteille qui était sur la table. Au même instant, la bouteille est lancée sur la table et se brise avec fracas. Le sieur P., effrayé, se lève, et, pour me servir de son expression, il portait son chapeau sur le bout de ses cheveux. La belle-fille lisait un jour, et tous les objets qu'elle déposait sur le bord de la table disparaissaient, et on les retrouvait sur le ciel de lit. Quelques jours auparavant, ils avaient vendu des génisses; après le souper, on voulut compter encore l'argent, et il avait disparu : on crut quelque temps au voleur. Une puissance occulte enlevait cette jeune femme : quatre hommes des plus robustes pouvaient à peine la maintenir, et parfois tous les vêtements lui échappèrent sans qu'on pût se rendre compte de cette opération; hors de la maison, cette femme était tranquille.

Voilà les faits qui m'avaient été racontés et qui me firent faire la visite dont je vous ai rendu compte dans une première lettre. Je dois dire encore que tous leurs parents de Coleigrac, village sur la route de Bordeaux, près d'Agen, ont été les témoins de plusieurs faits semblables. Le frère de la jeune femme reçut un jour un soufflet, et un autre jour, la salière vola en sifflant aux oreilles du frère aîné Lesudre, qui y alla aussi par curiosité et par intérêt. Que de témoins!

Je vous ai rapporté ce que j'ai vu et entendu. Je ne suis dupe d'aucune illusion, ni d'aucune frayeur : je me plains de n'avoir pas interpellé ces esprits ou ces démons, car peut-être aurais-je entendu quelque voix.

Je puis garantir ce que je vous ai écrit dans ma première lettre. J'en ai parlé, comme je vous l'ai dit, avec M. Dubernet, conseiller à la cour impériale d'Agen, qui, comme moi,

eût voulu qu'on eût creusé à l'endroit où tous les objets venaient se briser et les couvertures de lit s'étendre ; mais on n'en voulut rien faire. Je vous ai raconté les bruits qui courent à ce sujet.

J'allai un soir, après ces événements, accompagné de M. Fourestié, instituteur, et du sieur Serres, forgeron, et d'autres paroissiens, à une certaine distance, pour voir cette lumière qu'on disait depuis si longtemps rôder autour de la maison, et qu'on apercevait bien avant que tous ces faits n'éclatassent ; mais je ne pus rien voir, tandis que quelques-uns de mes suivants la virent.

Sans doute, il ne faut pas croire tout ce qu'on entend dans nos campagnes ; mais malheureusement cet esprit de scepticisme ne serait-il pas l'effet de notre orgueil ? Nous nous croyons plus intelligents, plus courageux, plus capables et plus judicieux, et quand nous sommes en présence des faits, nous nous trouvons simple peuple comme les autres : l'orgueil de notre science baisse la tête, et nous sommes forcés d'avouer que nous ne connaissons pas tous les mystères qui nous environnent, et que Dieu ne nous a pas dit le dernier mot de sa puissance.

Vous ferez l'usage que vous jugerez convenable de ma lettre : je ne crains pas de signer ce que j'ai vu.

Agrérez, etc.

HERMÈS,

Curé de Poussignac.

SONGES SYMBOLIQUES.

Le deuxième numéro de la *Revue spiritualiste* rapporte, d'après le journal l'*Union*, un songe fort remarquable qui aurait été envoyé au prince Gortschakoff ; les songes symboliques ne sont pas entièrement rares, et quelquefois ils sont si transparents qu'il n'est pas nécessaire d'être doué de facultés exceptionnelles pour les comprendre très-clairement.

L'histoire du prince Gortschakoff me remet en mémoire le récit qui me fut fait d'un songe du même genre par la personne même qui l'a eu.

Lors de la dernière guerre avec la Russie, cette personne songea qu'elle voyait, au milieu de magnifiques salons splendidement éclairés et décorés, l'Empereur Napoléon I^{er} entouré d'une cour brillante de dames et de personnages. Dans l'un

des salons, il rencontra l'Empereur de Russie (1), les deux empereurs avaient chacun une fort belle épée au côté; après s'être salués courtoisement, ils tirèrent l'épée l'un contre l'autre et s'escrimèrent devant toute leur cour; ils se servaient fort adroitement de leurs armes, mais l'avantage resta à l'Empereur Napoléon, qui sortit victorieux de cette lutte. Et tout s'évanouit.

Il n'est pas besoin d'être un wolkstager pour comprendre la signification d'une pareille vision. BERRUYER.

Les songes symboliques sont nombreux, et si l'on voulait recueillir tous ceux qui ont été le présage d'événements réels, il y aurait des milliers de volumes à écrire. Nous nous bornons ici à parler de ceux de ces songes qui sont un avertissement, un secours que la Providence envoie à certains malades afin de les guérir. Tels étaient la plupart des songes qui avaient lieu dans les temples d'Osiris, d'Isis, de Sérapis et d'Esculape, de la part des malades qui allaient consulter ces dieux. Les malades s'endormaient sous l'empire de certaines influences que les prêtres de ces temples provoquaient, alors ils prononçaient des paroles que les prêtres recueillaient, ou bien eux-mêmes se rappelant leurs songes, s'empressaient d'en exécuter les prescriptions. Aussi l'oniromantie fut-elle en très-grand honneur chez les anciens qui l'avaient élevée à la hauteur d'une science, et en avaient tiré de nombreux bienfaits. Dans nos temps de scepticisme, de raisonnements superbes, on dédaigne l'étude attentive de ces moyens mystérieux d'arriver au soulagement des hommes. La voix de l'instinct, cette voix précieuse qui guide les animaux dans la guérison de leurs maux, est étouffée; la première, la plus douce et la plus salutaire des médecines, celle de la nature, est méconnue.

De quels secours cependant n'est-elle pas parfois à ceux des humains qui, retrouvant la route et l'état psychique propres à une telle médecine, savent s'en servir? Nous avons

(1) Ce devait être l'empereur Alexandre, l'ancien allié et adversaire de Napoléon. Ce n'était pas l'empereur Nicolas alors existant, et dont le portrait se trouvait partout; qui que ce fût, pour le songeur c'était l'empereur de Russie.

dernièrement donné nos soins à une jeune fille de Belleville qui se trouvait dans l'état le plus grave, le plus désespéré. Dans les nuits qui suivaient nos magnétisations, elle avait des songes pendant lesquels un bon ange gardien venait, disait-elle, lui prescrire les remèdes dont elle avait besoin. C'est à l'aide de ces remèdes pratiqués à mon insu et d'une nature peu dangereuse du reste, qu'elle se guérit en peu de jours au grand étonnement du médecin et des personnes qui l'entouraient. Nous connaissons aussi, rue Saint-Jacques, près le Val-de-Grâce, une pauvre jeune femme atteinte depuis plusieurs années d'une affection hystérique qui avait échappé à tous les remèdes de la médecine. Après avoir été soumise aux traitements les plus divers, cette jeune femme, se trouvant dans une situation affreuse, eut tout à coup des visions qu'elle regarda comme un avertissement du Ciel et auxquelles elle s'empressa de se conformer. Ces visions lui venaient le matin dans cet état d'assoupissement qui n'est plus le sommeil, mais qui n'est pas encore le vrai réveil. Si c'était une plante dont son état réclamait le besoin, cette plante se dressait devant ses yeux, laissant saillir la partie qui devait être employée : soit la racine, soit l'écorce, soit la tige, soit la feuille, soit la fleur. Ensuite elle voyait un vase d'eau en ébullition sur son feu, et la partie de la plante indiquée versée dans le vase. S'il s'agissait d'une décoction, le vase demeurait sur le feu ; s'il s'agissait d'une simple infusion, il était enlevé ; quand il s'agissait de médicaments empruntés au règne minéral, la malade voyait apparaître devant elle les médicaments à l'état brut ou des étiquettes lumineuses qui lui en faisaient connaître le nom. Parfois, il lui a été ainsi prescrit de l'arsenic, des substances toxiques qui, prises par une autre, auraient amené les plus graves résultats. Elle s'en est trouvée très-bien, au contraire, et aujourd'hui, après de longs efforts pendant lesquels sa confiance ne s'est jamais affaiblie, elle se trouve parfaitement guérie.

O Providence ! ô secrets de nature ! ô merveilleuses lois de l'instinct ! ô lumière du spiritualisme ! quand les hommes cesseront-ils de vous méconnaître, d'étouffer votre voix et vos précieuses révélations !

Z. PIÉRART

VARIÉTÉS.

OBSERVATIONS D'UN ABONNÉ AU SUJET DE LA *Revue spiritualiste*
ET A L'ÉGARD DES MANIFESTATIONS MÉDIANIMIQUES. — RÉPONSE
A CES OBJECTIONS.

A M. Piérart, rédacteur en chef de la *Revue Spiritualiste*.

Vous avez eu une heureuse inspiration en créant, en France, un organe consacré au spiritualisme, et nous venons, pour notre part, vous en témoigner toute notre gratitude.

La publication du manifeste spiritualiste, dans le 1^{er} numéro de la *Revue*, nous donne la mesure de l'importance et de la grandeur de votre œuvre. Pourquoi n'entriez-vous pas franchement, résolûment, dans le domaine de l'âme, dans le monde des esprits, en communication avec les invisibles? Peu importe, après tout, le système philosophique, la croyance religieuse de vos amis ou de vos abonnés : la vérité ne peut qu'être utile aux hommes ; le mensonge et l'erreur les rendent méchants ou malheureux.

Marchez toujours en avant, nous tâcherons de vous suivre dans ces sombres et profonds mystères de la nature ; soyez notre flambeau et notre guide, parlez-nous de la vie future et de notre destinée. Enseignez-nous les conditions nécessaires, les procédés les plus efficaces pour se mettre en communication directe ou indirecte avec les esprits. Dites-nous, enfin, pourquoi ne se passe-t-il point en France, en Europe, des faits aussi extraordinaires, et aussi généralement répandus que ceux qui se produisent en Amérique? Si ces phénomènes sont dus à des esprits d'outre-tombe, pourquoi ne se manifestent-ils point à nous en plein jour? Nos amis et nos proches, défunts, seraient-ils insensibles à nos affections, à nos désirs de les voir ; je ne puis, monsieur, me résigner à le croire.

Ces manifestations seraient-elles, par hasard, le résultat d'une épidémie morale des esprits américains? ou bien seraient-elles des effets de la puissance de l'âme humaine se révélant par des lois encore inconnues? Nos âmes seraient-elles des rayons lumineux d'un grand foyer de lumière dont Dieu serait le centre, et, à notre mort, notre âme, ce rayon divin, reviendrait-elle? se replierait-elle vers son foyer? Jusqu'ici les médecins et les physiologistes ont été impuissants à dé-

couvrir tous ces mystères. Nous devons, sans doute, aux louables efforts des spiritualistes et des magnétiseurs d'être en possession de quelques-uns de ces secrets.

Libre à vous de faire tel usage qu'il vous plaira de la présente lettre.

Agréé, monsieur, mes salutations empressées. BRUYAS.

Perpignan, le 7 juin 1858.

L'auteur de la lettre qui précède nous demande pourquoi n'entrerions-nous pas franchement, résolument, dans le domaine de l'âme, dans le monde des esprits, en communication avec les invisibles.

Nous n'avons pas besoin de rappeler ici ce qu'on a lu dans notre manifeste de la *Revue spiritualiste*. La science spiritualiste, avons-nous dit alors, n'est pas faite, le critérium à l'aide duquel on doit juger tous les genres de manifestations ultra-mondaines n'est pas trouvé. Ce n'est que quand on aura accumulé les faits, multiplié les expériences, qu'on pourra, s'appuyant sur ces faits et ces expériences, sur les controverses et les études qu'ils provoqueront, formuler la science spiritualiste ainsi qu'un critérium acceptable. En agir autrement, serait tomber dans un grave écueil. Il n'existe que trop d'exemples de cet écueil.

Ainsi, ne voyons-nous pas chaque jour des spiritualistes d'une foi par trop robuste s'amuser à évoquer une foule d'esprits divers, et leur demander les solutions les plus élevées sur des sujets qui ont été jusqu'ici et seront encore pendant bien longtemps pour les savants, les sages, les philosophes, des objets de doute? Bien que Swedenbourg et tant d'autres théosophes célèbres aient dit que rien n'était plus perfide, plus incertain que les révélations des esprits, ces spiritualistes n'hésitent pas à regarder toutes celles qu'ils obtiennent comme sûres, infaillibles, sans s'assurer même s'ils sont réellement en communication avec des esprits, et s'en rapportant pour cela à la malice, à la bonne foi plus ou moins suspecte de leurs médiums. Ils vont partout et à tous propos consultant, questionnant, évoquant une foule d'âmes trépassées. « Les réponses que nous obtenons, disent-ils, méritent

la plus entière créance, attendu que nous ne nous adressons qu'à des esprits supérieurs. » A les entendre, une foule de célébrités historiques se mettraient à leur disposition et s'en viendraient satisfaire tous les caprices de leur curiosité. Nous avons assisté à de telles évocations et nous en avons reconnu tout le néant, pour ne pas dire tout le ridicule. Nous connaissons à Paris et en province une foule de ces évocateurs qui se prétendent en rapport avec les esprits supérieurs. Certes, ils font là jouer à ces derniers un bien pauvre rôle. Si réellement il y a communication de la part de ceux-ci, il faut convenir qu'ils ont singulièrement désappris à s'exprimer et à penser dans l'autre monde. Nous disons donc, au point où en est la science spiritualiste, ce n'est pas sans scrupule que nous prétendrions pénétrer aussi résolûment dans le monde des esprits et nous faire l'interprète de leurs pensées. Sans doute, nous finirons par nous livrer avec nos amis à des investigations de cet ordre, mais nous le ferons par des moyens plus sûrs selon nous, moyens que nous décrirons sous peu. Toutefois, quel que soit le résultat de nos recherches, nous nous garderons bien de les présenter positivement comme l'expression d'une vérité absolue, irrévocable. Nous l'avons déjà dit, la lumière spiritualiste ne se fera que par les efforts communs de tous ceux qui la cherchent, et que quand on aura pesé, examiné tous les faits, toutes les opinions, toutes les révélations, dans une espèce de concile général.

Expérimenter d'après les procédés les plus convenables et les plus convaincants (et, certes, ces procédés ne sont pas ceux de la corbeille, de la planchette et du crayon), rendre les incrédules témoins de ces expériences de manière à les bien persuader, les enregistrer, ainsi que tous les phénomènes qui se produisent spontanément, signaler les uns et les autres avec toutes les garanties d'exactitude et d'authenticité possibles, voilà, pour le moment, ce que les spiritualistes sérieux, consciencieux, ont à faire. Par là ils attireront l'attention publique sur un ordre de faits trop longtemps dédaignés, provoqueront l'examen des savants et des publicistes de bonne foi, et s'abstiendront de tomber dans ce travers qui a été jusqu'ici si

funeste au spiritualisme, travers qu'on pourrait qualifier de *spirito-manie*, de *spirito-lâtrie* et même de *spirito-folie*.

Voilà ce que nous avons à dire à M. Bruyas, notre respectable abonné de Perpignan.

Il nous demande aussi pourquoi il ne se passe point en France, en Europe, des faits aussi extraordinaires et aussi généralement répandus que ceux qui se produisent en Amérique.

A cela nous répondrons qu'il y a des faits spontanés aussi fréquents d'un côté que de l'autre. Seulement, tandis que dans la libre Amérique on les laisse se produire avec toute latitude et toute publicité, dans notre vieille Europe on les méconnaît, on les travestit, on les proscriit, on les étouffe. Le catholicisme en fait l'œuvre de Satan, et les traite en conséquence. Les hommes du monde les qualifient d'hallucinations, de songes creux. Ceux au moyen desquels ces phénomènes se produisent passent pour fous, et souvent deviennent l'objet de mesures administratives. Combien de fois n'a-t-on pas vu enfermer de pauvres extatiques, d'infortunés visionnaires dans des maisons de santé ou de démente !

Quant aux phénomènes provoqués, ils sont plus communs en Amérique, parce que là ils peuvent se produire, s'enseigner publiquement ; parce qu'ils y trouvent un peuple sérieux, patient, persévérant, qui ne croit une chose impossible que quand il l'a reconnue telle à la suite d'expériences et d'études attentives.

M. Bruyas nous demande aussi pourquoi les esprits ne se manifestent point à nous en plein jour et selon notre désir. A cela nous répondrons qu'il y a des manifestations le jour comme la nuit. Seulement elles sont plus fréquentes la nuit ou dans une demi-obscurité. Cela tient sans doute à des lois qu'on expliquera plus tard, mais que, dès à présent, on se contente seulement de constater. Il en sera sans doute ainsi des raisons qui font que les manifestations médianimiques n'ont pas toujours lieu à commandement, au gré de nos caprices. On ne fait pas assez attention que les esprits ne sont pas des dieux ayant le pouvoir de se manifester quand ils veulent et comment ils veulent ; qu'ils appartiennent à

un monde tout à fait différent du nôtre, et que pour se communiquer à nous il faut non-seulement qu'il y ait un but, un besoin, mais qu'ils se trouvent eux et nous dans des conditions psychiques nécessaires, eux pour avoir la force de se manifester, nous, pour posséder la faculté de les apercevoir, de les entendre, de les sentir ou de les toucher. Si ces conditions ne sont pas réunies, c'est en vain que la volonté humaine s'évertuerait à demander des manifestations. Elle échouerait. Nous ferons, du reste, connaître avant peu les conditions indispensables à la production des phénomènes spiritualistes, et alors nous répéterons ce qui ressort de notre manifeste, et des doctrines émises chaque jour dans notre journal : que les manifestations médianimiques ne sont pas comme se le demande M. Bruyas, une épidémie morale du moment, ou de purs effets de la puissance de l'âme humaine. Nous dirons, de nouveau, que ces manifestations sont dues à des âmes séparées de toute matière terrestre, et se communiquant à nous en vertu de motifs qui ont leur raison d'être, de lois et de forces naturelles, motifs, lois et forces que nous ne pouvons pas toujours comprendre ni expliquer.

Z. PIÉRART.

FAITS SPIRITUALISTES REMARQUABLES ARRIVÉS EN AMÉRIQUE.

Nous lisons dans le *Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans* :

L'honorable C. W. Cathcart, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois l'année dernière, a publié dans le *Times*, de La Porte, ce dont voici la traduction :

J'ai été témoin dernièrement de quelques phénomènes étranges, et j'ai résolu de vous en adresser un petit rapport que vous publierez, avec ma signature, si bon vous semble.

Entendant parler d'un M. Collins, de South Bend, qui devait montrer à Westville ses facultés de médium, je me rendis au lieu indiqué et je vis M. Collins qu'un jeune D. M. venait d'attacher, aussi bien que pouvait le permettre une bonne corde d'environ quarante pieds de long. Laisse alors dans une chambre, avec une garde de sceptiques, ses liens se trouvèrent défaits, et, comme saint Pierre d'autrefois, le prisonnier était libre. Ensuite, l'agent invisible qui l'avait délié l'attacha comme il l'était auparavant.

M. Collins et M. Putnam qui l'accompagne et fait des lectures, consentirent à venir passer quelques jours chez moi. Un soir, M. Collins fut attaché aussi bien que le génie et une bonne corde à linge le permirent ; mais il fut bientôt détaché par des mains *non* de chair, et ensuite attaché par le même pouvoir mystérieux, et si solidement que, désespérant de le délier dans un temps raisonnable, par l'ennuyeux procédé de défaire les nœuds, je coupai la corde avec mon couteau.

Ce que je viens de rapporter n'est qu'une petite portion de ce que nous avons vu en présence de M. Collins. Une fois, la famille se rendit, avec M. Collins, dans ma grande salle, et là, après quelques manifestations musicales, les esprits demandèrent que les femmes se retirassent. Ils jouèrent alors avec beaucoup d'effet, sur une demi-douzaine d'instruments, et ils nous parlèrent plusieurs fois, d'une voix audible. Je leur demandai de nous faire voir quelle force physique ils pouvaient déployer ; alors ma grosse caisse fut arrachée de ses liens, et d'autres objets qui furent dispersés çà et là ; ma grande table, qui était vissée au parquet avec des crampons de fer, en fut détachée et ensuite violemment secouée ; un des assistants sentit le tambourin qui le toucha successivement par tout le corps, et nous fûmes, tous, frappés doucement avec les baguettes des tambours, etc., etc. Je dis aux esprits qu'ils pouvaient faire du dégât ; que j'étais en mesure de réparer le dommage. Alors ils rompirent deux cordes des cloches que j'avais suspendues, ils les tordirent ensemble, puis, pour finir, ils prirent une chaise, et, de ses pieds, ils frappèrent le dessus de la table, où ils firent ainsi des trous qui ont un tiers de pouce de profondeur. Je leur dis de prendre mon flageolet que je tenais dans mes mains, ce qui fut fait ; et une fois, lorsque je touchais avec une épingle une de mes dents malade, ils vinrent jouer avec une baguette de tambour sur ceux de mes doigts qui tenaient l'épingle, sans qu'il en résultât aucune douleur à ma dent. Mes enfants demandaient aux esprits de peigner ma barbe, etc., ce qui était fait aussitôt.

Tout cela et davantage, bien davantage, s'est produit dans des conditions qui ne permettent pas d'attribuer ces choses à l'action simplement humaine

Z. PIÉART, propriétaire-gérant.

DES NOUVELLES THÉORIES

A L'AIDE DESQUELLES LES INCRÉDULES CROIENT POUVOIR
EXPLIQUER LES PHÉNOMÈNES DU SPIRITUALISME.

Jusqu'à quand ce peuple ne croira-t-il point en moi après tous les signes que j'ai faits au milieu d'eux? Nomb. 14, 11.

Avec tout cela, ils péchèrent encore et ne crurent point à ses merveilles. Ps. 68, 52.

Et, bien qu'il eût fait tant de miracles devant eux, ils ne crurent point en lui. Jean, 12, 57.



Après avoir nié carrément les phénomènes du spiritualisme et les conséquences que nous en tirons, les incrédules (et ici nous voulons parler des plus raisonnables), forcés de réfléchir devant les attestations d'une foule d'hommes de bonne foi, se sont mis à dire : ce que vous m'affirmez là est tellement extraordinaire, que j'ai besoin de toute votre parole d'honnête homme et d'esprit sensé pour ne pas en sourire de pitié. Toutefois, cela peut être; mais, avant d'y croire, je voudrais être témoin, car, en fait de choses impossibles, je suis comme saint Thomas, je ne crois que ce que je vois.

Il a été accordé à plusieurs de ces sceptiques ce qu'ils demandaient. Ils ont vu, bien vu, de leurs propres yeux vu, les phénomènes les plus remarquables. Croyez-vous pour cela qu'ils ont tenu parole? Nullement. Ils ont mis ces phénomènes sur le compte de l'hallucination, ils les ont traités de jonglerie, de prestidigitation ou d'effets *électro-biologiques*.

Des meubles, de la vaisselle, étaient-ils enlevés et brisés sur place, des domestiques venaient-ils du dehors en ramasser les débris (1) : hallucination. Des mains mystérieuses venaient-elles déchirer des vêtements, arracher des ombrelles ou des cannes, renverser des chapeaux que des passants, des assistants allaient ramasser (2) : hallucination. Ces mêmes mains,

(1) Il y a des milliers de faits de ce genre. Voir entre autres ceux que relatent les différentes lettres du curé de Poussignac, insérées dans notre *Revue*. Voir aussi notre biographie de M. Home et les différents articles que nous avons extraits des journaux d'Amérique.

(2) Ces sortes de manifestations sont nombreuses. Qu'on lise les journaux

s'emparant de crayons déposés sur une table, écrivaient-elles sur des feuilles de papier à la vue de tous, et cette écriture miraculeuse, qui parfois était en langue tout à fait étrangère au groupe, qui, de plus, dévoilait des choses secrètes ou annonçait des prédictions suivies d'accomplissement, demeurait-elle entre les mains de quelqu'un des assistants (1) : hallucination. Des portes s'ouvraient-elles ou se refermaient-elles toutes seules, et les témoins de ces faits pouvaient-ils trouver par ces portes une issue ou un obstacle à leur sortie : hallucination, suggestion magnétique. Des coups étaient-ils frappés par des mains invisibles, en demeurait-il des traces, des plaies, des meurtrissures (2) : hallucination, électro-biologie. Voyait-on, pendant des mois entiers, des sonnettes appendues au-dessus de portes à rue s'agiter toutes seules sur leurs pivots et assourdir toute une population de curieux, de voisins, de passants de leurs sons continuels, ces sonnettes étaient-elles dépendues et mises sur des tables où elles sonnaient encore : électro-biologie, hallucination, toujours (3). Des médiums vingt fois conviés de montrer leur puis-

spiritualistes, ou les différents ouvrages de science occulte, on en verra une infinité racontées avec tous les genres de témoignages à l'appui. Nous en tenons d'autres de plusieurs personnes qui en ont été personnellement l'objet.

(1) Ces faits sont arrivés en grand nombre en Amérique. Voir à ce sujet le *Spiritual Telegraph* de New-Yorck et surtout notre Biographie de M. Home, où nous en citons plusieurs semblables, entre autres celui qui est arrivé chez l'empereur Napoléon III, l'année dernière. Les écritures directes des esprits ne sont pas moins convaincantes. Ce phénomène obtenu tant de fois de nos jours par le baron de Guldenstubbé, en présence de divers témoins, est de la plus exacte vérité. Nous avons assisté dernièrement à une expérience de ce prodige provoqué par un autre médium que celui de l'honorable baron. Toutes les précautions désirables ont été prises par nous, et l'expérience a été pleinement convaincante. Nous parlerons avant peu de ce fait d'une manière détaillée.

(2) L'histoire est pleine de faits analogues. Nous en avons signalé dans notre brochure sur les *Possédés de Louviers*. Voyez aussi à ce sujet les journaux d'Amérique.

(3) Nous avons cité, dans notre 2^e livraison, trois faits de ce genre, arrivés à Valenciennes, à Avesnes, à Chartres. Il nous faudrait des volumes pour insérer tous ceux qui sont consignés dans l'histoire.

sance médianimique, et ne le pouvant pas à cause de la perte momentanée de leurs facultés, les retrouvaient-ils tout à coup en présence de prestidigitateurs consommés, de physiciens, de mécaniciens experts ; ceux-ci, après un minutieux examen, après avoir inspecté les lieux, les poches, le dessous des tables, convenaient-ils que les phénomènes provoqués par ces médiums n'étaient dus à aucun moyen connu de leur art (1) : n'importe, ce n'en étaient pas moins des tours de prestidigitation. Des jeunes hommes ou des jeunes filles honorables, simples, pleins de candeur, s'en allaient-ils, sans intérêt ni lucre aucun, produisant les plus remarquables prodiges dans le grand monde, trouvaient-ils dans ce grand monde, à la ville, à la cour, créance, respect, constant accueil, protection : n'importe encore, ce n'étaient que des charlatans, que de vils jongleurs trompant, dupant ou amusant un chacun par des tours de passe-passe (2).

Voilà les propos que nous avons entendu tenir de la part de gens qui se déclaraient disposés à croire sitôt qu'ils auraient vu, et qui cependant, ayant vu, parfaitement vu, ont déclaré n'être pas du tout convaincus.

D'autres, plus raisonnables, ont bien voulu convenir de la réalité des faits, mais ont élevé les théories les plus extraordinaires, les plus étranges pour les expliquer. « Nous voyons bien que ces phénomènes existent, » ont-ils dit. « Insensé qui

(1) Cela est arrivé, entre autres circonstances, l'année dernière au Palais-Royal, devant le prince Napoléon. Nous en parlons ci-après, dans notre 2^e article sur M. Home. A propos de ce dernier, nous devons dire que bien des personnes, qui ont avoué avoir vu très-clairement les phénomènes qu'il a le don de provoquer, qui ont parfaitement convenu de leur existence, s'obstinent encore cependant, malgré les précautions prises par elles, à les traiter de jonglerie, de prestidigitation, tant il est vrai de dire qu'il y a des gens incrédules quand même et on ne peut plus réfractaires à certaines vérités morales.

(2) Que n'a-t-on pas dit de M. Home, bien que ce jeune homme, honnête et simple, qui pouvait gagner des millions en tenant boutique de spiritualisme, n'en ait jamais fait une affaire de lucre ? Si l'espace nous le permettait, nous citerions une foule d'autres médiums, extatiques ou somnambules, qui ont été l'objet de la constante sollicitude de hauts personnages, et qui, malgré cela et malgré leur simplicité, leur peu de savoir-faire, n'en ont pas moins été traités de jongleurs, de charlatans.

oserait les nier. Mais rien ne prouve qu'ils sont dus à des esprits ; car nous ne pouvons admettre cette existence des esprits, elle nous répugne trop. L'âme n'est pas immortelle, ou si du moins elle l'est, c'est pour demeurer au delà du tombeau dans un repos absolu, sans qu'il lui soit possible ou sans qu'il lui vienne à la pensée de se manifester aux habitants de la terre, auxquels elle ne s'intéresse plus. »

« Quand les morts sont morts, » ont dit quelques autres, « leurs âmes ou demeurent en paix dans la plus parfaite indifférence de notre sort, et il faut les y laisser ; ou bien, elles vont s'absorber, se fondre dans le grand tout panthéistique ou âme du monde. Sottise extrême, » ajoutent-ils, « de croire que nous pouvons communiquer avec elles. Les phénomènes du spiritualisme que vous attribuez à des esprits trépassés ne sont dus qu'à des esprits vivants et présents. C'est un dédoublement de l'âme du médium semblable à celui de l'âme d'un somnambule. Cette âme, quittant momentanément son enveloppe, va, à l'insu du sujet tombé à l'état d'*entrancement*, se manifester en dehors de lui, à côté de lui, autour de lui ; elle va, puisant dans l'espace, dans le groupe des assistants les forces nécessaires pour enfanter des prodiges, pour opérer comme une espèce de photographie spirituelle. »

D'autres, poussant plus loin leur hostilité à la doctrine des esprits, vont jusqu'à imaginer une âme collective et accidentelle qui se formerait momentanément de tous les esprits des personnes présentes (quoique ces esprits soient quelquefois de croyances toutes différentes) et constituerait ainsi une unité de pensée, de vouloir et d'action, avec une collection d'entités contraires, discordantes et que de cette âme collective sortiraient tous les phénomènes, phénomènes qui seraient comme le reflet des idées, des croyances, des volontés du groupe. Comme s'il n'était pas prouvé : 1° que les manifestations sont quelquefois bien contraires au groupe, injurieuses, désobligeantes même pour lui ; 2° qu'un médium seul suffit pour provoquer les phénomènes et que sans médium toutes les chaînes collectives de la terre, même les mieux harmonisées, seraient impuissantes, à moins

que les manifestations ne soient de l'ordre de celles que nous appelons spontanées.

Enfin quels raisonnements n'a-t-on pas imaginés! Tout a été vraisemblable, possible, hormis la vérité elle-même!

Ah! messieurs les athées, messieurs les matérialistes et messieurs les incroyables, que vous êtes curieux lorsque l'évidence des faits vous a mis aux abois et vous a forcés dans vos derniers retranchements; à quelles explications étranges n'avez-vous pas recours, de quelle fécondité votre imagination n'est-elle pas douée!

Quoi! messieurs, quand autour d'un médium jouissant de toutes ses facultés, les phénomènes les plus remarquables ont lieu, c'est l'âme de ce médium qui, sortant de lui, se manifeste? Mais les manifestations ont quelquefois lieu en plus de vingt endroits à la fois. On a entendu des instruments de musique déposés dans des salles différentes jouer des airs en même temps, et cela quand il n'y avait qu'un seul médium présent; on a entendu à la même seconde des bruits à la fois aux quatre coins d'une chambre, des coups frappés à la fois sur diverses personnes (1), et ce serait une même âme qui produirait simultanément ces effets! Mais l'âme des mortels, à qui pourtant vous ne donnez qu'une durée éphémère, aurait donc le don de l'ubiquité; elle serait semblable à Dieu!

Passé encore si, quand les phénomènes spiritualistes ont lieu, le médium était endormi, assoupi, cataleptisé comme l'est une somnambule; mais le plus souvent, et même presque toujours, il demeure à l'état de veille parfaite, parlant, causant, agissant, pensant, discutant. Comment croire qu'il en soit ainsi d'un homme qui serait demeuré veuf de son âme, privé d'une telle vagabonde? Ah! messieurs les sceptiques, que vos raisonnements sont risibles, que vos explications sont de bien pauvre contenance! Encore si vous n'aviez à les alléguer qu'en présence de certains faits. Mais en présence de

(1) C'est là surtout le cas des manifestations obtenues en présence de M. Home. Voyez aussi, à ce sujet, les journaux d'Amérique et quelques faits rapportés dans notre *Revue*. Nous en citerons une foule d'autres avec tous les témoignages à l'appui.

l'immensité de tant de phénomènes qui ont été parfaitement constatés et enregistrés, ils sont le comble de la sottise, de la stupidité.

Si, comme vous le dites, les prodiges du spiritualisme ne sont que le résultat du dédoublement d'une âme de médium, d'où vient que les phénomènes se traduisent parfois par des paroles, des écrits, des faits que le médium n'a ni voulus, ni cherchés, et qui, même souvent, sont contre son désir, ses croyances, son opinion? Son âme ne serait-elle plus elle-même, et comment expliquerez-vous un tel phénomène qui serait plus grand à lui seul que tous les autres réunis?

D'où vient aussi que les prodiges du spiritualisme ont parfois lieu quand il n'y a pas de médium et même quand il ne se trouve sur les lieux aucun être vivant (1)? Comment expliquez-vous les bruits, les voix, les lumières étranges, les déplacements et les bris de meubles, de portes et de fenêtres qui ont lieu dans des maisons inhabitées et cela pendant des mois et même des années entières (2)? Comment expliquez-vous tant de faits constatés de maisons habitées par les esprits, d'apports miraculeux d'objets? A quoi attribuez-vous cette pluie de moellons qui, en 1849 et pendant trois semaines, assailit la maison du sieur Lerible, au su de tout Paris, malgré les autorités et malgré un immense cordon d'agents de

(1) Nous citerons avant peu plusieurs cas de ce genre, et le nombre de ceux qu'on pourrait recueillir est grand. En attendant, qu'on se reporte à la 2^e lettre du curé de Poussignac, 6^e livraison de notre *Revue*, et qu'on nous dise comment il se fait que la belle-fille du sieur F... de la Rouquette était tranquille une fois hors de chez elle: si on veut en faire un médium, il nous semble qu'elle aurait dû emporter cette faculté avec elle.

(2) Rien n'est plus commun dans l'histoire des sciences occultes, que le fait de maisons hantées par les esprits. Sous la Restauration, le *Journal des Débats* et autres firent grand bruit d'une pareille fréquentation, arrivée dans la maison carrée de Nismes. Avant peu, nous ferons connaître des faits analogues arrivés au vieux château désert de Noüan (Sarthe), et cela, d'après la relation que nous en a remise le propriétaire même de ce château, actuellement pharmacien à Paris. Nous engageons beaucoup nos amis à lire sur ce sujet le *Traité des apparitions* de dom Calmet et celui de Lenglet-Dufrenoy. Dans ce dernier, ils trouveront: tome II, page 490, une excellente dissertation sur la matière, accompagnée des faits irréfragables dont une foule de personnes furent témoins dans la maison d'un sieur Augustin Leleux à Amiens.

police et de soldats (1) ? Si c'est l'âme d'un médium qui a été cause d'une telle avalanche, je supplierais beaucoup messieurs les incrédules de me nommer ce médium. Il serait très-intéressant à connaître, même après M. Home.

Enfin, plaisants matérialistes que vous êtes, comment, avec votre théorie, expliquerez-vous tant d'apparitions on ne peut mieux constatées, apparitions tangibles aux sens qui ont laissé après elles des traces, des preuves on ne peut plus convaincantes (2) ? Direz-vous encore que c'est l'âme de quelque médium qui s'est manifestée ? En ce cas, je vous demanderai comment il peut se faire que l'âme d'un médium emprunte la forme, les traits, le costume, la voix d'un personnage qu'il n'a souvent jamais connu pour venir manifester des volontés, des désirs, des regrets, des reproches, des enseignements inattendus, auxquels personne n'a jamais songé.

Eh ! combien d'autres genres de manifestations ne pourrions-nous pas invoquer ! Combien de faits précis et prouvés ne pourrions-nous pas accumuler ! Mais à quoi cela servirait-il ? N'y a-t-il pas des gens qui sont nés pour la négation quand même, qui ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre, ou qui, quand ils ont bien voulu voir, sont toujours portés à tirer des conclusions tout autres que celles que la nature des faits comporte, substituant à des explications claires et logiques des théories obscures, étranges, impossibles ?

(1) Ce n'est pas chose isolée qu'un pareil prodige. On l'a vu se reproduire en une foule de circonstances. Voyez à ce sujet, dans la présente livraison, la 3^e lettre du curé de Poussignac.

(2) Faut-il citer les apparitions remarquables que l'histoire a enregistrées en grand nombre ? Dans son numéro du mois d'avril dernier, le *Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans* raconte un fait en ce genre, très-intéressant, dont la vérité a été constatée par les tribunaux. Il y a aussi les fameuses affaires de la dame de Saint-Sornin et du spectre de Villeneuve-Saint-Denis, près Paris, racontées l'une dans Lenglet-Dufrenoy, l'autre, dans le *Mercur de France*, du mois d'avril 1693, page 281. On voit dans ces affaires les âmes de personnes assassinées en venir faire la révélation, aider à retrouver leurs cadavres, signaler les coupables, et ceux-ci tout avouer devant les tribunaux et être condamnés à mort.

O Dieu de lumière ! pourquoi est-il des hommes à qui la vérité répugne autant, quand pourtant la vérité tient à des idées si nobles, si élevées, si consolantes, quand il s'agit de démontrer le dogme si saint, si beau, de l'immortalité de l'âme ! Dogme sacré tant de fois contesté, méconnu, bafoué, à quel destin n'es-tu pas en butte ! Pendant longtemps tu n'avais plus eu pour te défendre que les témoignages du passé, que des raisonnements, des théories. Tout à coup, des faits en quelque sorte providentiels se présentent d'une manière tangible, irréfragable, et s'en viennent prouver en ta faveur et jusqu'à l'évidence ce qui n'avait été jusque-là démontré que par des inductions philosophiques. Mais, tandis que les uns saluent ces faits avec enthousiasme, en s'y accrochant et en te proclamant plus haut que jamais, on en voit d'autres se roidir contre l'évidence, imaginer de nouvelles théories, afin d'écarter encore une fois la certitude de ton existence. Quand il faudrait inventer une vie future, s'il n'en existait pas, des insensés s'acharnent devant tant de preuves de sa réalité à en arracher du cœur des malheureux jusqu'aux moindres témoignages.

Donne-moi, ô Dieu puissant, la force de confondre ces orgueilleux qu'agite le démon du néant, du sarcasme et de la contradiction ; arme-moi de l'épée de la vérité pour les combattre. Prête-moi ta lumière et ta parole, et une flamme perçante illuminera ces aveugles endurcis, et ma voix retentira toute-puissante à l'oreille de ces sourds obstinés pour les convaincre et les toucher.

Z. PIÉFART.

ÉTUDES ET THÉORIES.

ESSAI D'EXPLICATION SCIENTIFIQUE DE CERTAINS PHÉNOMÈNES SPIRITUALISTES.

On lit à ce sujet dans le *Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans* du mois d'avril :

Pour quiconque a bien observé certains faits, ces faits sont possibles, puisqu'ils sont vrais. Mais il y a des gens obstinés qui se refusent à tout examen, sous prétexte que les phénomènes dont nous parlons sont impossibles, et ils prononcent résolument que nous sommes des hallucinés.

On ne doit jamais repousser un fait, quelque inexplicable qu'il paraisse ; il faut le comparer avec un autre fait que l'on connaît déjà et qui peut avoir avec lui de l'analogie, examiner ce qu'ils ont de commun et en quoi ils diffèrent, et alors on voit s'il y a lieu d'en former une classe nouvelle.

Nous ne comprenons pas comment se font les *raps* ou « bruits mystérieux » qui constituent un des modes de manifestation spirituelle, mais nous leur trouvons de l'analogie avec les détonations qui résultent des décharges de l'électricité statique. Si nous n'obtenons pas les premiers en toute occasion, il en est de même des autres quand l'atmosphère est très-humide ou que nos appareils sont en mauvais état.

Le mouvement d'objets solides que nous ne touchons pas, et leur suspension en l'air, ont leurs analogues dans le va-et-vient que le circuit voltaïque donne à un barreau de fer, lequel peut être maintenu isolé dans un conducteur hélicé que l'on place verticalement.

Ces divers phénomènes se ressemblent donc, et ils peuvent être tous des effets électriques ; ils sont d'ailleurs tous réglés par une intelligence. Mais ils diffèrent en ceci : que, dans les uns, cette intelligence régulatrice est en nous, tandis que dans les autres elle est hors de nous, mais tout aussi évidente : c'est donc un esprit.

Quelquefois on voit et l'on touche des mains apparemment charnelles, et même des corps entiers. Les esprits nous ont fourni deux explications de ce phénomène : il y aurait des apparitions objectives et d'autres subjectives.

Dans les premières, les esprits rassemblent certains éléments impondérables, disséminés dans l'atmosphère et même dans les organismes avoisinants, et ils en recouvrent momentanément leurs mains ou leurs corps, ou bien ils en forment les objets qu'ils veulent rendre visibles et tangibles pour les mortels. La galvanoplastie nous présente un fait quelque peu analogue lorsque, au moyen d'un courant électrique, on fixe sur un métal un autre métal, invisible tant qu'il est dissous dans le liquide où l'objet à galvaniser doit être baigné durant l'opération. Les apparitions objectives devraient donc frapper les sens de tous les assistants, mais il semble qu'elles n'ont pas lieu au grand jour : celle qui fit la conversion de saint Thomas était peut-être de cet ordre, car tous la constatèrent, et c'était « sur le soir.... les portes étant fermées » (Saint Jean, XX, 19-29). On sait que les apparitions ont plus ordinairement lieu dans l'obscurité, et l'expérience nous enseigne que l'obscurité est une condition avantageuse dans la plupart des manifestations physiques. La photographie présente un fait analogue, mais absolu : l'image ne se produit que dans l'obscurité. Il semble donc que la lumière a une action dissolvante sur les impondérables de l'air qu'il s'agirait de réunir.

Dans les apparitions subjectives, les esprits agissent comme nous le faisons nous-mêmes dans cette branche du magnétisme à laquelle on a donné le nom d'*électro-biologie*, et que certains adversaires ont invoquée, bien à tort, contre le spiritualisme. L'apparition de cet ordre a lieu au grand jour aussi bien qu'à l'obscurité, mais elle ne frappe ordinairement qu'une seule personne, quel que soit le nombre des assistants, et cela fait croire à une hallucination. Il peut en être ainsi quelquefois, mais ce n'est pas toujours le cas.

Lorsque nous avons dit à un sujet impressionnable que sa canne était un serpent, il a *cru* voir et tenir un reptile, et il

a jeté la canne avec horreur. Il était donc illusionné; mais l'effet avait sa cause, et il faut en tenir compte : c'était l'action ou la manifestation d'une intelligence en dehors du sujet. On sait que la parole n'est pas absolument nécessaire pour produire la suggestion : il peut suffire de la volonté tacite, et c'est ainsi que procèdent les esprits. Que le médium annonce des erreurs ou des vérités, l'effet *biologique* n'en est pas moins une manifestation spirituelle.

Il m'est arrivé de faire un geste, et le sujet a *cru* recevoir un soufflet : c'était une *frappante* «hallucination.» Moi aussi, j'ai reçu une tape (je l'ai mentionné, Vol. I, pages 255-256). Je ne suis pas impressionnable au magnétisme humain, mais l'action des esprits est sans doute plus énergique. Je ne sentis le coup que lorsque ma pensée fut distraite, ce qui montre, une fois de plus, qu'il faut être passif. Dans le sommeil, nous le sommes tous, plus ou moins, et voilà pourquoi, dans cet état, nous sommes tous des médiums, à quelque degré. Si l'on prétendait expliquer par l'*imagination* les deux faits dont je viens de parler (comme on a si souvent essayé de le faire dans d'autres cas) on n'y réussirait point, au moins en ce qui me concerne, puisque l'effet ne se produisit que lorsque je m'*imaginai* qu'il n'aurait pas lieu.

J'ai appelé mentalement une personne qui ne me voyait pas et qui n'avait point été prévenue de mon intention, une personne bien éveillée, qui n'avait jamais pu être endormie magnétiquement (ceci avait déjà lieu en 1844, bien des années avant la *découverte* de l'électro-biologie) et cette personne est accourue me dire : « Que me voulez-vous ? vous m'avez appelée. » Elle n'avait donc pas seulement cru entendre ma voix ; elle l'avait entendue réellement, mais d'une manière mystérieuse que nous ne comprenons pas. Dire que la personne était hallucinée, prouverait notre ignorance, mais ne détruirait pas le fait : la personne avait entendu *une voix* que les oreilles du corps n'entendent pas. Il en est absolument de même de beaucoup de médiums qui disent voir, toucher ou entendre ; car on reconnaît à l'examen qu'ils ont réellement perçu comme s'ils avaient vu, touché ou entendu.

Mais tous les médiums ne sont pas également sûrs : le faux et le vrai marchent souvent côte à côte.

Que l'on étudie donc partout, et que l'on nous aide à séparer « l'ivraie d'avec le bon grain. » Procédons avec discernement; comportons-nous avec les esprits comme avec des étrangers inconnus qui seraient derrière un rideau et que nous devons juger autrement qu'avec les yeux : les esprits peuvent se tromper et nous tromper, aussi bien que les médiums. Il faut tout soumettre à notre raison. Malheureusement celle-ci a été bien faussée par les préjugés. Dégageons-nous de ces préjugés et tâchons d'en affranchir également nos semblables; renversons l'erreur, et, à sa place, mettons la vérité : ce sera détruire et édifier tout à la fois, et c'est l'objet du spiritualisme.

Les spiritualistes ne demandent pas que l'on accepte aveuglément ce qu'ils annoncent : non; mais que chacun étudie pour son propre compte, et qu'il adopte ensuite ce que les sens et la raison lui diront être vrai.

M. HOME, SA BIOGRAPHIE.

RÉFLEXIONS ET RÉFUTATIONS A SON SUJET.

(Deuxième article.)

Les différents prodiges dus aux facultés médianimiques de M. Home, et dont avaient été témoins les comtes de Brannicky et de Komar, ainsi que leur société, ne tardèrent pas à être connus de toute part. Ils firent du jeune médium l'homme le plus à la mode, le plus recherché du moment. C'est alors que, cédant à des invitations plusieurs fois réitérées, il se rendit aux Tuileries. Les mêmes phénomènes qui avaient eu lieu à Paris, à Florence, en Amérique se reproduisirent en partie dans l'impériale demeure, et les augustes personnages qui s'y trouvaient purent se convaincre par eux-mêmes que la réputation de M. Home n'était pas usurpée. Plusieurs articles

de journaux ont parlé de quelques-uns des faits qui se passèrent alors sous les yeux de l'Empereur et du petit nombre de personnes, huit ou dix au plus, qui, selon la volonté de M. Home, furent seules admises à en être témoins. Nous citerons de ces articles ce que M. Home y a trouvé lui-même d'exact, et passerons sous silence les faits et les explications erronées à l'aide desquels leurs auteurs ont cru devoir les embellir. Dans l'un de ces articles emprunté au journal *le Nord*, et reproduit par *les Chroniqueurs*, on raconte que Louis-Napoléon étant assis sur un canapé, sa tête appuyée sur un coussin, trois coups ont été frappés derrière sa tête, d'après le désir exprimé par lui d'une manifestation semblable. Dans *l'Estafette* du 24 mars, on lit en substance les faits suivants : L'Empereur ayant demandé à être témoin d'une manifestation écrite, M. Home lui dit de placer une feuille de papier blanc sur la table. Aussitôt les lumières pâlirent, une demi-obscurité régna dans le salon et on aperçut une main indécise et rayonnante comme un nuage lumineux qui traçait des lignes sur le papier. Ces lignes mystérieuses ont été conservées précieusement par l'Empereur. Une autre fois, M. Home se trouvant encore aux Tuileries, un fauteuil s'ébranla de lui-même, et contrairement à ce qui arrivait toujours en pareil cas, le fauteuil traversa le salon, enjambant la bordure d'un tapis et vint vers le médium. Celui-ci le repoussa sous l'empire de la plus vive émotion ; le fauteuil alla se placer à côté d'une dame et s'y cabra sur les deux pieds de derrière. Cette dame jeta soudain un grand cri et pâlit d'effroi. Pendant qu'on s'empressait autour d'elle pour la raffermir et lui demander la cause de sa frayeur, M. Home, interrogé de son côté, répondit : « J'ai aperçu, assis sur ce siège, un homme vêtu en général, ayant une large blessure au cœur. Ce doit être le mari défunt de cette dame, dont vous avez entendu le cri. » Quel ne fut pas l'étonnement général quand la dame confirma la vérité du dire de M. Home. C'était madame de Lourmel, l'une des dames du palais de l'Impératrice et veuve du général de ce nom, qui périt, comme l'on sait, d'une large blessure au cœur, devant les murs de Sébastopol. Madame de

Lourmel avait reconnu son mari au moment où le fauteuil s'était balancé sur ses deux pieds de derrière. C'était une habitude invariable du général, chaque fois qu'il s'asseyait, de faire ainsi cabrer son siège.

La sympathie et l'intérêt le plus vifs ont été témoignés à l'illustre médium dans l'asile impérial, et l'Impératrice, désirant prouver que cette sollicitude ne serait pas passagère, voulut se charger de l'éducation et de l'avenir de sa jeune sœur, orpheline de dix ans, qu'il avait laissée en Amérique. Home partit donc pour les États-Unis chercher sa jeune sœur, qui depuis est entretenue aux frais de l'Impératrice, dans une des premières maisons d'éducation de Paris.

Pendant l'été de 1857, Home voyagea en Allemagne et s'arrêta aux eaux de Baden-Baden. Les journaux n'ont pas tardé à parler de nouveau des faits par lesquels l'illustre médium a émerveillé plusieurs des nombreux personnages qui, chaque année, se rendent de tous les points de l'Europe dans cette délicieuse résidence. Quoique souffrant, il se trouva en possession de sa puissance médianimique et en donna des preuves palpables en diverses occasions. C'est ainsi qu'il parut deux fois aux soirées du roi de Wurtemberg, trois fois à celles du prince de Prusse, qu'il alla deux fois chez la princesse Boutera, et une fois chez le duc de Beaufort. Chaque fois, sa présence provoqua des manifestations qui eurent pour témoins une foule de personnes honorables.

Après quelque temps de séjour à Bade, M. Home revint à Paris. Les journaux y parlèrent de nouveau de lui et le montrèrent convertissant chez madame la duchesse d'Hamilton la nombreuse société qui s'y trouvait, puis convertissant M. de Morny. Voici ce qu'on lit au sujet de ce dernier, dans le *Courrier de Paris*, du 19 juillet 1857 :

« A son arrivée en France, M. de Morny s'est arrêté à Plombières. L'empereur lui a parlé de M. Home et lui a raconté les miracles dont il avait été témoin. M. de Morny a déclaré à Sa Majesté qu'il était complètement incrédule, qu'il n'admettait point cette intervention des esprits et qu'il resterait incrédule.

« Samedi, M. Home est allé passer la soirée chez le comte de Morny (1). La soirée s'est prolongée pendant à peu près toute la nuit. M. Home, en possession de toutes ses facultés, a fait des prodiges. Craquements, vents violents, abaissement de la température, attouchements de mains invisibles, mains lumineuses, tables maintenues en l'air à plusieurs pieds du sol, conversations d'esprits, évocations d'ombres, révélations faites à M. de Morny de choses que lui seul pouvait savoir, en un mot, tous les phénomènes les plus extraordinaires et les plus rares se sont produits avec une persistance, une netteté, une énergie qui ne pouvaient laisser aucun doute à M. le comte de Morny. Aussi assure-t-on qu'il a cessé d'être incrédule et qu'il est parfaitement convaincu. »

Déjà antérieurement M. Home était allé au Palais-Royal chez le prince Napoléon, et y avait opéré une semblable conversion, en présence de M. Moreau-Sainti, le célèbre prestidigitateur, venu exprès pour s'assurer s'il n'y avait aucune pratique de son art dans les phénomènes provoqués par M. Home. Là s'était trouvé aussi pour le contrôler l'aide de camp du prince, qui, une bougie à la main et couché sur le tapis, avait cherché en vain le *truc et la ficelle* (2).

M. Home passa une partie de l'automne de 1857 à Biarritz, auprès de l'Impératrice. A son retour, il s'arrêta à Bordeaux et descendit chez madame Ducos, veuve de l'ancien ministre, où eurent lieu les manifestations les plus remarquables, manifestations qui eurent pour témoins, outre madame Ducos et M. le comte de Beaumont, sénateur, six autres personnes. Alors, M. Home eut une ascension dans le genre de celles qui lui étaient arrivées autrefois en Amérique. Il s'enleva à la hauteur du plafond, et demeura ainsi suspendu pendant l'espace de deux minutes.

De retour à Paris, l'illustre médium, toujours en posses-

(1) Le journaliste se trompe, c'est chez le comte Branicky que M. de Morny rencontra M. Home; il s'y trouva aussi le comte et la comtesse Woronzow.

(2) Voyez, à ce sujet, le feuilleton de M. Auguste Villemot dans *l'Indépendance belge*, fin mars 1857.

sion de sa puissance, en rendit témoin une foule de nouveaux personnages avides de le voir et de se convaincre par leurs propres yeux. Il alla chez le duc de Valmy, rue de Bourgogne, 33. Là, en présence de l'ambassadeur de Turquie, et à la demande de madame la marquise de la Chataigneraie, un accordéon fut vu se mouvant sans que personne y mit la main et jouant une mélodie admirable d'un caractère si religieux, que tous les assistants en éprouvèrent la plus vive émotion. M. Home alla aussi rue de l'Arcade, 12, chez M. Kyd, fils du général anglais de ce nom, personnage très-recommandable par son âge et sa gravité. Il s'y trouva en compagnie de madame la comtesse Tascher de la Pagerie, de madame la comtesse Charles de la Pagerie et de la comtesse Stéphanie, sœur de celui-ci. Là, par deux fois, eurent lieu un grand nombre de manifestations. Ces manifestations, par leur nature, sont peut-être les plus curieuses de toutes celles qui arrivèrent à Paris. Aussi, allons-nous en faire un récit détaillé tel que nous l'avons recueilli de la propre bouche de M. et madame Kyd, dans le salon même où les manifestations ont eu lieu.

C'était dans le courant du mois de décembre dernier. M. Kyd et sa société étaient assis autour d'une grande table ronde. Vers huit heures du soir, après une partie de whist, M. Home fut prié d'essayer s'il était en puissance de provoquer quelque manifestation. Il y consentit. A sa demande, chacun mit les mains sur la table. Un moment après, la table craqua, s'agita, puis, poussant les mains qui la touchaient, s'éleva plusieurs fois majestueusement à la hauteur de passé un mètre, se balançant en l'air comme le ferait un hamac ou une frêle embarcation sur les vagues d'une mer houleuse et continuant à craquer de la manière la plus étrange. Après s'être ainsi balancée, elle retomba à chaque fois en frappant fortement le sol. Pendant ce temps, l'atmosphère s'était sensiblement refroidie, des bruits semblables à des coups de marteaux s'étaient fait entendre partout dans la salle, dans les murs, dans le plafond, tandis que madame Kyd, poussée par une force qui se faisait sentir sous sa chaise,

était enlevée en l'air avec celle-ci à la même hauteur que la table et retombait doucement à sa place après un moment de suspension. Après ces manifestations extraordinaires et qui remplirent de foi et d'admiration tous les assistants, ils étaient huit, M. Home fit venir une petite cloche qui sert dans la maison pour le service des repas. Il donna cette sonnette à tenir par le manche à son plus près voisin, lui disant de la bien serrer et de la tenir ainsi sous la table. Soudain, la sonnette fut arrachée des mains qui la tenaient et jetée à terre où on l'entendit rouler et sonner. La même épreuve fut répétée par chacun des assistants. A chaque fois la sonnette revenait d'elle-même du parquet sur les genoux de l'un ou de l'autre des assistants, d'où plusieurs fois elle se précipita à terre sans qu'on la touchât. Des mains mystérieuses, les unes grandes, les autres plus petites, tièdes au toucher, la plupart lumineuses et laissant voir des ongles, apparurent ensuite aux bords de la table, prenant les mains de tous ceux qui l'entouraient, les pressant doucement, s'introduisant dans les manches et les remuant. C'était à n'y pas croire, et ainsi durèrent ces pressions merveilleuses le temps suffisant de les bien voir et de se convaincre qu'elles n'étaient l'effet d'aucune hallucination.

Après quelque temps de repos et de recueillement, M. Home fit apporter sur la table un accordéon qui se trouvait dans la salle, puis, tenant cet accordéon d'une main par sa partie inférieure, il le plaça sous la table. Alors, l'accordéon de se mouvoir de lui-même et de jouer les airs les plus compliqués, les plus ravissants. M. Home ayant passé l'instrument à madame Kyd et à sa voisine, la musique continua à se faire entendre de la même manière, et l'accordéon joua des mélodies tellement touchantes, que des larmes en vinrent aux yeux des assistants. Madame Kyd, ayant demandé que l'esprit jouât la ballade anglaise : *Home sweet home* ; aussitôt cet air se fit entendre à la grande admiration de tout l'auditoire.

Lorsque la musique eut cessé, la table frappa un grand coup. M. Home dit que ce coup était un signal annonçant

qu'il fallait se lever et la laisser libre dans tous ses mouvements. Cela étant fait, la table se mit aussitôt en marche, et poussant ou renversant les chaises, elle se dirigea, chargée de l'accordéon et de la sonnette, vers un grand piano qui se trouvait à un bout de la salle; alors, frappant de nouveau des pieds, elle fut questionnée par M. Home d'après le mode convenu, d'un coup pour une réponse affirmative, de deux coups pour une réponse négative. Après diverses questions, elle fit comprendre qu'il fallait affaiblir la lumière par trop vive qui éclairait la salle. Ce qui fut fait. Alors, des mains mystérieuses apparurent encore et se firent sentir par de nouvelles pressions; puis elles allèrent toucher le piano et l'accordéon qui, s'agitant à la fois, se mirent à faire entendre des sons. Deux de ces mains furent visiblement vues courant sur toutes les touches du premier instrument. Une autre enlevant la sonnette de dessus la table, la jeta sur le piano, et afin de rendre ces mains plus visibles encore, M. Home affaiblit de nouveau la lumière. Depuis longtemps, le piano n'avait pas été accordé; il était même en très-mauvais état. Aussi les sons que l'esprit en tirait étaient-ils discordants avec ceux de l'accordéon. De là des mouvements d'impatience de la part des esprits. Ces mouvements se traduisirent par des soubresauts, des trépignements de l'accordéon et du piano et par des coups mats et secs frappés sur les deux instruments. Celui-ci même, une fois, s'enleva malgré les livres, les cahiers volumineux qui le chargeaient, jusqu'à la hauteur d'environ trois pieds et retomba avec violence sur le plancher, marquant par là de la manière la plus visible et l'impatience de l'esprit qui l'agitait et la présence de cet esprit. Ces marques d'impatience durèrent jusqu'à ce que les instruments s'accordant quelque peu finirent par donner une musique passable.

Peu de temps après, le thé ayant été apporté et la table ayant été remise à son ancienne place, la société de M. Kyd revint s'asseoir autour d'elle. Pendant que chacun prenait le thé, se mêlant à la conversation, on fut bien stupéfait d'entendre des bruits dans la salle. C'étaient les fauteuils, les

canapés qui, quittant leurs places, s'approchaient doucement l'un de l'autre, comme s'il y eût eu, assis dedans, un cercle d'amis qui voulussent causer de plus près et se donner la main. Mais ce ne fut pas tout, et nous insistons beaucoup sur ce point, afin qu'il ne soit pas dit que les témoins de tous ces faits ne les ont vus que sous l'empire d'une hallucination. Un domestique arrivant du dehors et par conséquent étranger à toute influence hallucinatrice, s'il y en avait eu, s'en vint pour enlever la théière qui était déposée sur la table. Mais il ne le put faire. Le vase était comme collé à son plateau et celui-ci à la table, et tous deux adhéraient si fort qu'il fut impossible de les enlever malgré de nombreux efforts. Il fallut que M. Home, averti de ce fait, s'approchât et par un acte de sa volonté défit le charme ; sans cela plateau et théière couraient grand risque de devenir partie intégrante de la table.

Voilà ce qui se passa cet hiver, 12, rue de l'Arcade. M. et madame Kyd, qui furent clairement témoins de tous ces faits et qui nous les ont racontés, sont prêts à les certifier à qui voudra et quand on voudra.

Z. PIÉRART.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

3^e LETTRE DE M. LE CURÉ DE POUSSIGNAC SUR L'AFFAIRE DE LA ROUQUETTE, LOT-ET-GARONNE.

Poussignac, le 27 juin 1858.

Monsieur,

Il est probable que les démarches de M. le notaire Couterel auprès de la famille dont je vous ai parlé afin d'avoir de nouveaux renseignements sur l'affaire de la Rouquette seront inutiles. Il y a plusieurs raisons qui s'opposent à ce qu'il recueille de plus amples renseignements, et ces raisons je ne puis vous les indiquer ici. Il est possible, même à cause de ces raisons, que les personnes à qui les faits sont arrivés ne

veulent plus en convenir. Mais j'ai donné pour positif tout ce que j'ai vu et entendu, et leurs dénégations tomberaient devant une foule d'autres témoins.

Les faits sont précis, et c'est après dix ans que M. Couterel m'en demande les détails. Si c'eût été un transport de cerveau, il faudrait convenir qu'il est passé à l'état chronique, et bien d'autres que moi auraient besoin des secours et des soins de M. Royer-Collard et Pinel.

Le spirituel écrivain des *Débats* que vous prenez à partie dans votre dernier numéro n'est pas sujet aux extases, il le paraît; mais il est trop poli et trop aimable pour placer au rang des fous ceux dont peut-être il envie l'heureux privilège. Si, en désespoir de cause, il lui prend envie de me placer dans cette catégorie, engagez-le, dans l'intérêt de la science et de la vérité; à me faire une visite, et son scepticisme, que je conçois, tombera devant les faits et les personnes.

Je pourrais lui raconter des choses qui l'amuseraient et le surprendraient à la fois, et, malgré son talent et son esprit, il serait forcé, comme Napoléon I^{er}, de convenir qu'il y a des choses qui surpassent la science des esprits forts.

Je me souviens qu'après la mort de M. le curé de Sainte-Foi d'Agen, un professeur de philosophie, M. Paynes, alla avec d'autres personnes passer une nuit dans ce presbytère où, à travers un plancher neuf, tomba une grêle de pierres qui frappèrent contre une armoire et bouleversèrent le linge.

M. Bouscaillon, professeur de chant, a vu dans un moulin une femme qu'une puissance occulte enlevait et roulait dans la farine du pétrin, malgré les efforts des personnes les plus robustes.

Ce que je vous ai écrit est positif : je l'ai vu, dis-je, vu, ce qu'on appelle vu. J'étais sans émotions; on eût dit que j'étais habitué à voir de pareils phénomènes. Quand je vous ai écrit, je n'ai pu m'occuper de la propriété des termes; ainsi il fallait : *projection* et non *transition*, et *pliée* et non *ployée*.

Agreez, etc.

HERMÈS,

Curé à Poussignac (Lot-et-Garonne).

Quand je serai libre et tranquille, je vous citerai certains songes si bien caractérisés que vous ne saurez qu'en dire.

FAIT CURIEUX ET INEXPLICABLE.

On lit dans le *Siècle* du 7 juin 1858 :

« M. Badet, mort le 12 novembre dernier après une maladie de trois mois, avait coutume, dit l'*Union bourguignonne* de Dijon, chaque fois que ses forces le lui permettaient, de se placer à une fenêtre du premier étage, la tête constamment tournée du côté de la rue, afin de se distraire à la vue des passants. Il y a quelques jours, M. Peltret, dont la maison est en face de celle de madame veuve Badet, aperçut à la vitre de cette fenêtre M. Badet lui-même, avec son bonnet de coton, sa figure amaigrie, etc., etc., enfin tel qu'il l'avait vu pendant sa maladie.

« Grande fut son émotion, pour ne pas dire plus. Il appela, non-seulement ses voisins, dont le témoignage pourrait être suspecté, mais encore des hommes sérieux, qui aperçurent bien distinctement l'image de M. Badet sur la vitre de la fenêtre où il avait coutume de se placer. On montra aussi cette image à la famille du défunt, qui, sur-le-champ, fit disparaître la vitre. Chacun étant maître chez soi, je ne me permettrai aucun commentaire sur cet acte.

« Il reste toutefois bien constaté que la vitre avait pris l'empreinte de la figure du malade, qui s'y est trouvée comme daguerréotypée, phénomène qu'on pourrait comprendre si, du côté opposé à la fenêtre, il y en eût eu une autre par où les rayons solaires eussent pu arriver à M. Badet ; mais il n'en est rien, la chambre n'avait qu'une seule croisée.

« Telle est la vérité toute nue sur ce fait étonnant, dont il convient de laisser l'explication aux savants. »

Il serait curieux de voir comment messieurs les savants qui prétendent tout savoir expliqueront ce fait-ci. Mais que dis-je, ils ne chercheront pas à l'expliquer. Ils diront qu'il n'existe pas. C'est plus commode, ça dispense de tout examen.

Z. P.

LE SPIRITUALISME A REIMS.

Il existe à Reims, rue de Carouge, un nommé D. E. dont la fille, enfant de dix-huit ans, paraît être un médium extraordinaire. S'il en faut croire certains renseignements qui nous ont été donnés, les manifestations spiritualistes les plus remarquables seraient dues aux facultés médianimiques de cette jeune fille. Ces manifestations seraient de celles qui ébranlent les têtes faibles, irréfléchies, les esprits trop prompts à s'enthousiasmer. Ces esprits, sans faire attention qu'il y a des manifestations chaque fois qu'il se rencontre des natures médianimiques, s'imaginent que celles dont ils sont l'objet sont une faveur exceptionnelle du Très-Haut, qui les a choisis comme vases d'élection, et les a prédestinés pour quelque grand œuvre surnaturel.

S'il faut en croire D. E., sa fille Z. serait appelée à être l'instrument de la volonté divine dans l'accomplissement des plus grandes choses. Nous n'infirmes pas plus que nous n'admettons la légitimité de pareilles prétentions. L'avenir apprendra si les appréhensions du père de Z. sont fondées et si les prédictions annoncées à celles-ci ne sont pas l'œuvre de quelque esprit de malice ou d'erreur. Tout ce que nous pouvons faire aujourd'hui, c'est d'enregistrer certains faits spiritualistes accomplis dans la demeure de Dubois, faits curieux et qui nous paraissent possibles, attendu que nous en avons nous-mêmes clairement vu d'autres tout aussi incroyables. Disons toutefois qu'un de nos abonnés a bien voulu se rendre sur les lieux et prendre des renseignements. Nous ferons précéder les faits dont il s'agit par la lettre qu'il nous a écrite.

« A M. Z. Piérart, rédacteur-gérant de la Revue spiritualiste.

Château des Maretz, près Reims, ce 29 juin 1858.

« Monsieur,

« J'ai reçu votre lettre du 25 courant, et le 27, comme c'était dimanche, je me suis rendu chez M. D.; malheureusement sa fille était absente; elle était en *mission*, m'a-t-on dit, de sorte que je n'ai pu rien apprendre de ce médium. J'ai eu un entretien de deux heures avec M. D..., pendant les-

quelles il m'a fait la narration de faits les plus inouïs qui se seraient passés chez lui : apports, transports, enlèvements, voire même du médium en corps et en âme, à travers les corps les plus compactes, tels que plafonds, toiture, etc. Il y aurait aussi plusieurs rames de papier écrites avec le *crayon-céleste*. Enfin, monsieur, c'est à ne pas y croire. M. D... et sa famille m'ont paru cependant être de très-braves gens, et à moins de les croire tous hallucinés, ce qui n'est guère admissible, on est en quelque sorte forcé d'admettre ce qu'ils affirment. Il y avait là, présent à notre conversation, un voisin ou un ami de cette maison, qui paraît être initié aux mystères qui s'y passent et qui a affirmé aussi tous les faits qui m'ont été racontés. Je dois vous dire, monsieur, qu'un certain air de réserve, de mystère, a dominé toute la conversation de M. D... ce qui fait que je ne puis vous donner aucun détail sur les faits principaux brièvement énumérés ci-dessus. M. D..., sur ma manifestation du désir que j'avais de voir quelque chose à l'appui de tant de merveilles racontées, m'a positivement dit qu'il lui est prescrit par les *génies supérieurs* (les mots soulignés sont de M. D...), de faire aux hommes, pendant quelque temps encore, les grandes révélations qui leur sont destinées et qui doivent fonder très-prochainement une ère morale, nouvelle, sur toute la surface du globe. Voilà, monsieur, ce que j'ai pu recueillir dans ma démarche auprès de M. D... et que je me fais le plaisir de vous transmettre.

« WILDMER. »

Maintenant voici des faits qui sont parvenus à notre connaissance par une autre source.

Au mois de décembre 1856, Z. D., âgée de dix-sept ans, étant avec son père et son frère, âgé de vingt-deux ans, chez M. Gabriel Gouri, rue Maquart, 5, et en présence de madame veuve Hurier, demeurant chez M. Gran, et de ses enfants dont l'un, âgé de dix-neuf ans, et l'autre, âgée de quinze ans, — fut illuminée pendant six jours de suite en présence des mêmes personnes, et, dans ses extases, elle se livra à une foule de dissertations élevées sur différents sujets

de morale, de théologie, de cosmogonie, de psychologie, etc. ; mais on regrettait de n'en avoir pas pris note pour la mémoire, alors un esprit que le médium dit être son ange gardien pour remplir les désirs des assistants, déclara que, par volonté suprême, Dieu permettait une fidèle reproduction et sans rien changer par le moyen du crayon. La semaine d'après ces faits, aux heures indiquées par les esprits mêmes, on disposa vingt-cinq mains de papier, et les esprits commencèrent à écrire avec cette recommandation : *que nul ne prenne connaissance des écritures avant que le tout ne soit terminé.* Mais ils permirent de numéroter les pages. Au bout de deux jours, neuf mains de papier se trouvaient écrites par le crayon. Cinq étaient numérotées et quatre ne l'étaient pas. Sur ces entrefaites un esprit supérieur dit que, n'ayant pas été présent aux séances, divers passages n'étaient pas à leur place, et il commanda à Z. et aux assistants de laisser la chambre libre, afin que les esprits missent tout en ordre. Au bout de trois quarts d'heure environ, on remonta, et au lieu de trouver les cinq mains numérotées et les quatre mains non numérotées, on trouva trois tas dans lesquels les mains non numérotées étaient intercalées dans les mains numérotées. Il y avait aussi ordre sur une feuille à part que les esprits continuassent à écrire. Deux jours après, Z. succombait à un sommeil ordinaire pendant une grande demi-heure, les mains sur la planchette, toujours liées invisiblement, comme c'était l'habitude ; pendant ce temps, néanmoins, le crayon ne cessa d'écrire, retournant les feuilles pour pouvoir écrire, les poussant et les plaçant à leur ordre. Deux jours après, l'esprit supérieur annonça que tout était écrit, et ordonna d'en prendre lecture. Lecture étant faite, on ne trouva aucune lacune ni interruption, et tout se suivait.

BIBLIOGRAPHIE.

LE SPIRITUALISTE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

La France avait autrefois sur le continent américain toute une vaste colonie où s'étaient implantées sa langue et sa civilisation. La Nouvelle-Orléans, ville de 125,000 âmes, en était la capitale. Aujourd'hui, toute cette colonie a été engloutie dans la vaste confédération des Etats-Unis. Mais elle n'en est pas moins restée chère à la mère-patrie avec laquelle elle entretient des relations continuelles. Une foule de Français, que des raisons diverses appellent au-delà des mers, trouvent toujours pied à terre, bon accueil à la Nouvelle-Orléans, en même temps que la facilité d'exercer avantageusement leur activité. C'est par eux que le monde américain nous est plus particulièrement connu; ils nous servent en quelque sorte de trait d'union avec ce monde, ils en sont pour nous les initiateurs. Des journaux écrits dans notre langue s'impriment à la Nouvelle-Orléans. Parmi ces journaux se trouve un organe du spiritualisme, fidèle écho de tout ce que l'idée nouvelle produit de faits et d'opinions dans le Nouveau-Monde, les mettant à la portée de tout lecteur français.

Ce journal, annoncé au dos de notre *Revue*, a pour titre : *le Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans, Echo mensuel*. Il est rédigé par un homme instruit, consciencieux, et depuis longtemps initié aux différents mystères des sciences occultes. Cet homme est M. J. Barthet, un Français, un écrivain de cœur, âme désintéressée, tout entière livrée aux nobles spéculations de la pensée, animée d'une flamme apostolique rare en ces jours de doute et de matérialisme. Son journal a passé une année d'existence; le deuxième volume a commencé à paraître en janvier dernier. Par les cinq nouvelles livraisons parues, nous voyons que le *Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans* gagne chaque jour pour la forme et pour le fond. On avait pu lui reprocher jusqu'à présent deux défauts. Le premier, de ne pas contenir assez de faits, d'expériences; le second, de s'adonner à des polémiques religieuses

qui manquaient quelquefois de mesure et d'élevation. Dans les nouveaux numéros du *Spiritualiste*, les faits, les études et les théories sérieuses ont pris une place notable, et, à cet égard, on ne peut trop remercier son directeur, car il met ainsi sous nos yeux, à nous autres Français, le résumé de tout le mouvement spiritualiste d'Amérique; il nous tient lieu d'une foule de journaux écrits en langue anglaise; il nous épargne la peine de les traduire. Quant au second défaut, la rédaction du journal s'en est également corrigée et cela à la suite d'une communication médianimique, curieuse œuvre collective de tous les esprits qui jusque-là s'étaient le plus souvent manifestés dans le cercle spiritualiste de M. Barthet. Cette communication, qui a été insérée dans le numéro de janvier dernier, renferme de sages conseils qu'on s'est empressé de suivre.

Nous avons déjà reproduit et nous reproduirons quelquefois des articles empruntés au *Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans*. Ces extraits le feront suffisamment connaître.

En attendant, qu'il nous soit permis de reproduire ici une partie de ce que nous avons dit ailleurs touchant les réunions spiritualistes de M. Barthet. Ces réunions sont composées de médiums des deux sexes; elles sont pleines de recueillement, de sérieuse attention; elles rappellent à l'esprit l'idée de ce que furent autrefois les colléges de Druidesses, les Voluspa Scandinaviques. Après quelque temps d'un religieux silence et à la suite de quelques paroles de M. Barthet, les esprits agitant successivement ou tous à la fois, la main de ces médiums se manifeste par des communications fort curieuses, et parfois d'un caractère très-élevé. Des discours en anglais, en français, et quelquefois même dans des langues inconnues aux médiums, des points de science, de morale, de théologie, de controverse religieuse, etc., sont traités fort souvent dans ces communications, dont les auteurs sont parfois les âmes de personnages qui ont joui autrefois sur notre terre d'une grande célébrité. C'est ainsi que Léon X, le père Bridaine, Bossuet, Fénelon, Pascal, Jean-Jacques Rousseau, Mirabeau, Danton, madame de Staël, etc., s'il en

faut croire des signatures spontanément, librement apposées au bas de chaque communication, s'en viennent tour à tour manifester leurs opinions sur une foule de questions qui leur paraissent compétentes. Parfois aussi l'esprit de quelque grand médecin, comme Mesmer, Husson, Dupuytren, Hahnemann, intervient pour donner des consultations médicales qui, presque toujours, lorsqu'elles sont scrupuleusement exécutées, produisent les meilleurs effets. D'illustres poètes, dont nous déplorons la perte, sont aussi venus payer à ces réunions le tribut de leur talent. C'est ainsi qu'on a parfois obtenu des pièces de vers remarquables, signées Gilbert, Delphine Gay, Alfred de Musset, Béranger, etc.

Les communications de la Nouvelle-Orléans diffèrent de celles qui ont généralement lieu à Paris, en cela qu'elles sont toutes libres et spontanées de la part des *invisibles*. C'est une règle admise par M. Barthet qu'il ne faut nullement contraindre par la volonté, un désir quelconque, les esprits à se manifester sur tel ou tel sujet donné et à l'occasion de telle ou telle circonstance actuelle. Il ne faut pas même exiger qu'ils signent de leurs noms les communications qu'on leur doit. En agir autrement, évoquer nominativement certains esprits, leur poser des questions de pure curiosité ou leur donner des difficultés à résoudre, c'est s'exposer à des mécomptes. Il n'y a, disent les spiritualistes d'Amérique, aucun gage de bonne foi, de sincérité dans des manifestations ainsi provoquées. On s'expose à être la dupe d'esprits impurs, mauvais, follets ou mensongers. Ce n'est que quand les invisibles vous engagent d'eux-mêmes à les questionner, qu'ils y sont consentants, qu'il convient de le faire. C'est seulement en agissant ainsi, qu'on peut espérer de recueillir d'eux des avis, des vérités utiles. Voilà ce que ne font pas beaucoup de spiritualistes à Paris; voilà ce qu'ils y devraient faire, quoi qu'en disent des amateurs trop facilement crédules qui pensent avoir le pouvoir de se mettre en rapport avec n'importe quelle célébrité d'outre-tombe. Ces évocateurs regardent comme autant d'évangiles les élucubrations arrachées à un ou plusieurs médiums ou dues à sa malice,

à sa pure imagination, élucubrations où se reconnaît tantôt le fond des idées, les doctrines de l'un, tantôt la manière de penser et d'écrire de l'autre, et qui, la plupart du temps, ne sont que des lieux communs, des phrases vagues et emphatiques, telles qu'il en peut sortir de tout cerveau excité, ou, pour nous servir d'une expression consacrée, de toute organisation *entransée*.

Telles ne sont pas les communications insérées dans le *Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans*, communications spontanées et nullement cherchées, exigées. Aussi, avec les faits nombreux, les commentaires, les théories et les études qui s'y entremêlent, elles font de ce journal une des publications les plus utiles et les plus curieuses qui soient consacrées aux phénomènes de la science nouvelle; utile en ce sens que, rédigée en français, elle nous fait connaître succinctement tout le grand mouvement spiritualiste qui s'accomplit en Amérique; utile enfin, parce qu'elle enregistre des faits, des doctrines, des principes et des révélations qui serviront de documents, de matériaux, de points de comparaison, lorsqu'il s'agira d'ériger en doctrine définitive et sur des bases inébranlables l'ensemble des phénomènes spirituels.

Le *Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans* ne coûte que 12 fr. rendu à la frontière de France. Il en est fait un dépôt au bureau de la *Revue spiritualiste*. Toute personne qui s'abonnerait à l'année courante recevrait immédiatement, franco à domicile, les cinq premières livraisons parues. Nous devons recevoir avant peu une série de volumes comprenant les livraisons de l'année dernière. Nous nous empresserons de les envoyer aussi franco à ceux qui en feront la demande. L'administration des postes faisant payer une surtaxe assez forte pour tous les imprimés venant d'Amérique, attendu qu'il n'y a pas de convention postale conclue entre la France et ce pays, nous prendrons cette surtaxe à notre charge.

Z. PIÉART, propriétaire-gérant.

CONTROVERSES, POLÉMIQUES.

DES TÉMOIGNAGES D'AUTRUI ET DE CEUX DE L'HISTOIRE EN MATIÈRE DE SPIRITUALISME.

Il y a quatre manières différentes de se convaincre de la vérité des phénomènes spiritualistes : c'est d'en être témoin ou de les provoquer par soi-même, ou bien de s'en rapporter aux affirmations des personnes dignes de foi ou aux témoignages de l'histoire.

A ceux qui ne peuvent ou ne veulent être témoins de quelque expérience, il reste la faculté d'en provoquer par eux-mêmes. Des ouvrages, des brochures, des instructions, des journaux existent à cet effet qui les instruiront de la manière de s'y prendre ; et s'ils ont de la persévérance, de la bonne volonté, ils parviendront à trouver des natures médianimiques, des sujets qui leur donneront des résultats concluants.

S'ils ne veulent point se donner la peine de vérifier, d'expérimenter par eux-mêmes, il leur restera les témoignages d'autrui. Or, un témoignage, pour avoir de la valeur, doit émaner de personnes de bonne foi, honorables ; il doit être désintéressé ; il doit être constant ; il ne doit pas être isolé.

Un témoignage est constant quand la personne de qui il émane ne varie jamais dans la manière dont elle l'affirme ; il n'est pas isolé quand il émane de plusieurs personnes qui, questionnées, en l'absence et à l'insu l'une de l'autre, sur le fait que le témoignage concerne, s'accordent cependant toutes dans le récit qu'elles en font. Tels sont quelques-uns des témoignages que nous avons consultés à l'appui du récit que nous avons fait des phénomènes produits par M. Home. Ce dernier nous avait raconté certains faits que d'autres témoins nous ont confirmés. Parmi ces faits sont ceux qui se passèrent chez M. et madame Kyd, rue de l'Arcade, 42. M. Kyd, personnage très-

honorable et très-réfléchi, avait d'abord parlé dans notre bureau et devant témoins des manifestations que l'illustre médium avait provoquées chez lui; les mêmes faits me furent rapportés d'une manière tout à fait semblable par son épouse, un jour que je la trouvai seule chez elle, et M. Home, en troisième lieu, vint confirmer de tous points ces deux témoignages. Que me fallait-il davantage pour croire et affirmer ?

Après l'affirmation verbale des témoins oculaires, viennent les témoignages écrits, les témoignages de l'histoire. Pour ceux-ci il faut voir quel est l'auteur qui rapporte les faits, de quelle manière ils sont rapportés, si l'historien les a vus de ses propres yeux, ou s'il les tient de la bouche d'autrui. Il faut voir aussi si des faits semblables ont été racontés par d'autres et à des époques différentes, et si tous apparaissent avec le même caractère, comme étant issus de la même cause, ayant produit des effets analogues. Ainsi quand des hommes comme Tacite, Suétone, racontent, par exemple, des miracles comme ceux qu'on attribue à l'empereur Vespasien, qu'ils disent les avoir vus ou les tenir de témoins désintéressés et de bonne foi, il y a toute raison de les croire; mais si ces mêmes miracles sont attestés par d'autres historiens qui, à l'insu des premiers et en même temps qu'eux, écrivaient à l'autre extrémité de l'empire romain, raison de plus pour les admettre. Et de même doit-il en être si des prodiges tout à fait semblables sont rapportés ailleurs comme s'étant passés à des époques postérieures, si enfin ces prodiges ressemblent à d'autres qu'on a pu constater de nos jours. La vérité seule peut trouver un pareil concert d'attestations et de confirmations, et il n'est pas de l'essence des faits mensongers de rencontrer des historiens comme Tacite et de se reproduire à toutes les époques, toujours avec le même caractère et de la même manière. Mais c'est bien plus : si les hommes qui ont produit ou provoqué ces faits sont représentés comme ayant de tout temps encouru les persécutions, les anathèmes, les contradictions des sacerdoxes, des gouvernements, des législations et des corps savants, raison de plus pour croire ces faits véridiques, car, comme nous l'avons dit ailleurs, on ne persécute, on n'attaque, on ne con-

redit que ce qu'on craint, et on ne craint que ce qui est réel.

Voilà dans quels cas les faits de l'histoire sont tout à fait dignes de créance, et parmi ces faits on doit placer hardiment ceux du spiritualisme parfaitement attestés, confirmés pour la plupart, et sur la vérité desquels ne se tromperont jamais les hommes de tact, les hommes judicieux qui ont l'habitude et le véritable esprit de l'histoire.

Eh bien ! c'est à l'aide des deux genres de témoignages dont je viens de parler, que ma conviction au spiritualisme s'est faite d'abord.

Avant d'être rédacteur en chef du *Journal du Magnétisme*, j'avais bien assisté à des phénomènes de tables tournantes et parlantes ; mais ces phénomènes, de la manière dont ils s'étaient produits devant moi, n'avaient pas suffi pour me rendre attentif et me faire admettre l'existence et l'intervention des esprits. Etant entré au bureau du journal précité, je fus, par ces nouvelles fonctions, mis en rapport avec tous les abonnés, les correspondants, les lecteurs que ce journal possède dans les cinq parties du monde. Chaque jour j'avais communication de faits, de notes et de lettres par lesquels étaient attestés les phénomènes les plus extraordinaires du spiritualisme. Ces attestations diverses, continuelles, émanées de personnes étrangères les unes aux autres qui venaient des quatre points de l'horizon qui, certes, n'avaient pu se concerter, et qui, cependant, concluaient toutes de la même manière, me firent profondément réfléchir. Je m'empressai d'étudier la matière, et en attendant de l'examiner dans les faits actuels, je la recherchai dans les faits du passé. J'avais l'habitude des travaux historiques, et bientôt je découvris que ces phénomènes, que je croyais nouveaux, avaient existé à toutes les époques, et qu'ils avaient à leur appui les archives les plus nombreuses qu'il se puisse concevoir. Jamais, en effet, aucune branche des connaissances humaines n'a eu plus de documents à son service, une mine plus féconde à exploiter. Il faut ne s'en être nullement occupé pour le nier.

Peu à peu, comme on le verra ci-dessous, j'assistai à des expériences spiritualistes qui fortifièrent ma croyance ; mais

je déclare que déjà elle était faite, que les témoignages unanimes et constants d'autrui, aussi bien que ceux de l'histoire, m'avaient procuré ce bienfait.

Maintenant, nous dirons aux incrédules qui prétendent juger les faits spiritualistes : faites comme nous, assistez à des expériences, ou plutôt, provoquez-en vous-mêmes. Et si vous n'avez point ce bonheur ou cette constance, formez votre opinion de témoignages actuels ou historiques de la nature de ceux que nous vous avons indiqués.

Mais si vous ne voulez point vous donner la peine de rien voir, de rien expérimenter, de rien consulter ni de rien examiner, alors taisez-vous, gardez une réserve prudente; dites que ce sont choses que vous ne connaissez pas, qui peuvent être vraies, mais sur lesquelles il ne vous appartient pas de vous prononcer.

N'imites pas ces insensés, ces orgueilleux qui tranchent sur tout sans connaître ni avoir examiné, nient les faits les mieux attestés parce qu'ils viennent à l'encontre de leurs opinions, de ce qu'ils appellent les enseignements de la science, des lois naturelles, comme si toute science était connue, immuable, comme s'il n'y avait plus de nouvelles lois, de nouveaux mystères de la nature à découvrir et à expliquer.

Pour eux, nous sommes de pauvres fous, des êtres ridicules, des imbéciles, et cela, parce que nous avons la bonhomie d'affirmer ce que nous avons examiné, étudié, expérimenté, palpé, touché, constaté jusqu'à l'évidence; mais, eux, qui n'ont rien vu, ni connu, ni examiné, et qui cependant nient hardiment, ce sont des sages, des gens sensés, des oracles parfaitement infaillibles.

O nature humaine ! ô impudence et effronterie ! la postérité pourra-t-elle jamais croire que vous ayez à ce point existé ?

Z. PIÉRART.

OU LES FAITS QUE NOUS ALLÉGUONS SONT VRAIS, OU ILS SONT FAUX.
S'ILS SONT VRAIS, VOUS DEVEZ LES ACCEPTER ET NE PAS VOUS EN
MOQUER; S'ILS SONT FAUX, C'EST A VOUS DE LE DÉMONSTRER,
PREUVES EN MAIN.

La lettre suivante a été adressée à ce sujet au rédacteur de
l'Echo de la frontière, à Valenciennes :

Paris, 50 juillet 1858.

Monsieur,

Dans votre numéro du 10 juillet dernier, vous dites, en parlant du journal que je dirige, et que vous appelez une *Revue* PRÉTENDUE *spiritualiste* « que ce journal contient un article ridicule sur M. Home, le fameux médium, » et, à cela, vous ajoutez « qu'il est difficile que cette *Revue* se relève du coup de boutoir qu'elle vient de se donner. »

Cette appréciation si peu bienveillante de mon journal paraît vous avoir été inspirée par les faits extraordinaires que vous y avez lus relativement à M. Home. Un incrédule ordinaire se serait contenté de rire de ces faits en les niant; vous, Monsieur, vous avez été plus loin : vous vous êtes servi d'un langage que je m'abstiendrai de qualifier, et auquel je me contenterai de faire la réponse suivante, que vous voudrez bien, je pense, insérer dans votre plus prochain numéro.

Vous trouvez mon journal ridicule, parce qu'il rapporte certains faits de manifestations *médianimiques* dus aux facultés psychiques de M. Home. Croyez-vous, Monsieur, que je me sois hasardé à publier ces faits sans m'être enquis de leur certitude et sans m'être assuré par moi-même de leur possibilité et de leur existence dans le passé comme dans le présent? Toute l'histoire est pleine de faits semblables, et il n'est pas de pays au monde où on ne les ait vus se reproduire. Il est amusant, en vérité, de voir avec quel sans-gêne des gens qui n'ont ni étudié ni expérimenté sur ces graves matières, s'en viennent les révoquer en doute le sarcasme et l'insulte à la bouche.

Sans doute les faits que je cite à l'égard de M. Home, sor-

tent des faits ordinaires et ne sont pas de ceux qu'on admette facilement. Aussi n'ai-je pas fait faute, en les racontant, de dire en face de qui, où, comment, quand et en quelles circonstances ils se sont passés. Parmi les témoins que je cite se trouvent une foule de grands personnages, plusieurs têtes couronnées et quelques simples particuliers de Paris dont j'ai indiqué minutieusement la demeure. Votre devoir, Monsieur, avant de vous prononcer, était d'écrire à celles de ces personnes dont vous pouviez espérer une réponse, afin de vous assurer de la vérité des faits que j'alléguais. Vous ne vous êtes pas donné le temps ni la peine de le faire, et vous vous êtes dépêché, sans plus ample informé, de me décerner un brevet de ridicule.

Mais, si je suis ridicule, Napoléon III et son épouse, chez qui M. Home est allé cinquante fois, le comte Walsh, chambellan du palais des Tuileries, qui a recueilli de la bouche même de l'empereur le détail de tout ce que le médium a fait dans l'impériale demeure, et qui vient de le consigner dans un livre imprimé il y a trois semaines, sont donc aussi ridicules? Il doit en être de même : 1° du pape, qui accorda à M. Home un long entretien et prit la peine de faire examiner s'il n'était pas un instrument du diable; 2° du prince de Saxe Meiningen, du comte Spada de Médicis, du prince royal de Prusse, du roi de Wurtemberg, du prince Napoléon, du comte de Morny, de l'ambassadeur de Turquie et de tant d'autres grands personnages, cités par moi, chez qui l'illustre médium est allé plusieurs fois, ou qui se crurent très-favorisés de pouvoir assister aux manifestations si grandioses et si consolantes qu'il a le don de provoquer. Enfin, plus ridicules encore sont l'opulent comte Koucheleff, qui rechercha pour sa belle-sœur, la fille du général de Stroll, la main du pauvre jeune homme, et Alexandre Dumas, l'illustre romancier qui consentit à partir pour Saint-Petersbourg afin d'être l'un des témoins de M. Home dans son acte de mariage, et qui vient aussi de faire sa biographie.

Voilà, Monsieur, les gens qui doivent nécessairement marcher de pair et compagnon avec moi sous la bannière du ridi-

cule que vous m'avez prêté; car si les faits que j'ai racontés de M. Home ne peuvent être pris au sérieux et doivent être accueillis comme vous le faites, c'est que ces faits ne sont que fausseté, jonglerie, hallucination, et les grands personnages qui y ont attaché tant d'intérêt, ainsi qu'à celui qui les produisait, sont tout naturellement des imbéciles, dupes d'un charlatan ou des chimères les plus avérées.

Oseriez-vous déclarer une telle chose?

Pourtant, il le faut, Monsieur, si vous voulez être conséquent avec vous-même.

A moins que vous ne reconnaissiez votre erreur et que vous ne conveniez qu'il est encore bien des mystères, des vérités cachées à l'homme, et que trancher d'une manière aussi cavalière sur ce qu'on ne connaît pas, sur ce qu'on ne s'est jamais donné la peine d'examiner, est le comble de la sottise. J'attendrai une telle conversion de votre part.

Mais, Monsieur, quelle inconséquence est la vôtre! Vous trouvez mon journal ridicule parce qu'il insère des phénomènes psychiques extra-naturels, incroyables. Au nombre de ces phénomènes, comme vous pouvez le voir par le titre de ce journal, sont ceux de *lucidité somnambulique*, prodiges tout autant contestés, tout autant bafoués par la science que les manifestations médianimiques. D'où vient que dans le numéro même où vous m'attaquez avec si peu de courtoisie, à la 3^e page, vous reproduisiez tout au long un article dans lequel se trouve un de ces traits de seconde vue qu'on a tant plaisantés jusqu'ici et qu'on s'est obstiné à ranger au nombre des sottises auxquelles ont donné cours l'ignorance et la superstition? Si le fait reproduit par vous vous a paru possible et naturel, s'il ne vous a inspiré aucune réflexion, pourquoi ceux que j'ai cités, qui ne sont pas plus extraordinaires, et qui ont leur source dans des facultés de même nature, ont-ils si peu trouvé grâce devant vous?

Vous ne pouvez pas plus expliquer, d'après les connaissances de la science actuelle, celui-là que ceux-ci. Votre devoir est donc de les taire tous ou de les enregistrer sans commentaires malveillants les uns aussi bien que les autres.

C'est ce que vous n'avez pas fait, Monsieur ; aussi, je laisse au public le soin d'apprécier quelle conduite est la vôtre.

Agréez, Monsieur,
Z. PIÉRTART,
Directeur de la *Revue spiritualiste*.
Galerie Vivienne, 3.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

EXPÉRIENCES DIVERSES AUXQUELLES NOUS AVONS ASSISTÉ ET DE LA VÉRITÉ DESQUELLES NOUS POUVONS RÉPONDRE SUR L'HONNEUR. TÉMOIGNAGES A L'APPUI.

Une objection nous a quelquefois été faite par les incrédules. Vous qui affirmez si ouvertement les prodiges du spiritualisme, m'a-t-il été dit, en avez-vous vu quelques-uns ; au moins ? Ce n'est pas le tout que de parler de choses semblables, il faut pouvoir dire qu'on les a vues de ses propres yeux, on en est alors plus croyable. J'aurais pu répondre à ces incrédules : que quand des faits aussi nombreux que ceux du spiritualisme sont attestés partout dans l'histoire, et y revêtent tous le même caractère ; que quand ils ont trouvé dans les pays les plus divers une foule de témoins, qui sans se connaître, ni s'être concertés s'accordent cependant tous dans l'idée et la nature qu'ils en donnent ; que quand, enfin, on voit ces mêmes faits exciter partout la crainte, la colère des sacerdoce, des corps savants et devenir de leur part l'objet de constantes persécutions, il y a là les motifs les plus légitimes, les raisons les plus plausibles pour croire à leur existence, et que pour les hommes de bonne foi il n'est point besoin d'autres preuves. En effet, si on ne croit point à tant de témoignages avérés, à un concert d'attestations on ne peut plus respectables, croira-t-on davantage à mon seul témoignage ? J'aurai beau dire avoir vu, chacun sera en droit de me répondre qu'il n'a pas eu le même avantage et par consé-

quent qu'il ne se croit pas tenu de croire. Il faudra donc que pour chaque saint Thomas les prodiges du spiritualisme se renouvellent. Encore combien en est-il qui, après les avoir vus, touchés, palpés, en un mot clairement constatés, s'obstinent à les révoquer en doute, imaginant pour cela les explications, les théories les plus étranges.

Nous aurions donc pu nous passer de voir s'accomplir sous nos yeux quelques-uns des phénomènes du spiritualisme, et cependant être en droit d'en parler avec certitude. Mais voulant ôter aux incrédules jusqu'à l'ombre d'une objection, nous nous sommes fait une loi d'assister à autant d'expériences que nous l'avons pu, d'en provoquer par nous-mêmes. Nous avons vu, revu, palpé, examiné, autant de fois qu'il l'a fallu, et nous pouvons dire qu'indépendamment des témoignages d'autrui, nous avons les nôtres propres à apporter à l'appui de notre opinion.

Nous avons assisté à des séances de manifestations écrites. Nous avons vu des médiums écrivant au moyen d'un crayon, d'une planchette, d'une corbeille sur des sujets divers auxquels ils n'avaient guère le temps de songer, écrivant avec une promptitude inouïe tout en causant avec les personnes de leur entourage, c'est-à-dire que leur main se mouvait et traçait de longs discours à leur insu. Nous avons vu aussi des tables s'agiter, tourner, marcher, se cabrer, frapper du pied et répondre d'une manière très-intelligente à une foule de questions. Parfois même, au milieu de ces diverses expériences, des secrets étaient révélés, des preuves d'identité étaient données, des solutions scientifiques étaient trouvées par des enfants, des femmes d'une intelligence bien peu cultivée. Mais cela ne nous a pas suffi pour nous faire admettre l'intervention des esprits. Des incrédules expliquaient ces phénomènes par je ne sais quelles théories de fluide électrique, nerveux, de forces musculaires et cérébrales des assistants, par l'effet des facultés somnambuliques, de pénétration, de soustraction de pensée de la part des médiums. Ces objections se reproduisant toujours, nous avons dû chercher d'autres expériences pour lesquelles de telles explica-

tions ne fussent plus de mise, et nos désirs à ce sujet n'ont pas tardé à être satisfaits.

Nous avons l'avantage de connaître M. le comte d'O., personnage très-versé dans tout ce qui tient aux phénomènes du spiritualisme, qui en a fait une étude particulière et a bien voulu de tout temps faire jouir du fruit de ses recherches, de ses découvertes, une foule de personnes désireuses de se convaincre et de s'instruire. Nous sommes allé à ses soirées. Nous nous y sommes toujours trouvé en compagnie de personnes très-honorables que nous pourrions citer au besoin, et de plusieurs médiums dont le concours collectif avait parfois l'avantage de provoquer les plus remarquables phénomènes. Nous y avons entendu des coups ou *raps*, genre de manifestation très-convaincante, selon nous. Ces coups avaient lieu quelquefois simultanément dans l'intérieur des tables, dans les murailles, les croisées, le plafond, le plancher, la cheminée. Dans la table on les sentait autant qu'on les entendait. Souvent ils étaient frappés en réponse à des questions même mentales. Les esprits frappaient un coup pour une réponse affirmative, deux coups pour une réponse négative. J'eus ainsi l'occasion de faire de longues conversations sur les sujets les plus élevés de cosmogonie, de paléontologie, de psychologie et d'histoire, et à chaque fois je fus frappé de la profondeur, de la justesse ou de la nouveauté des réponses que j'obtenais. Un autre genre d'expérience dont je fus témoin chez le comte d'O, ce fut celui de l'ascension d'une grande table chargée de lustres, de plats et de carafes. Cette table s'enlevait quelquefois par un bout, quelquefois par l'autre et, se balançant dans l'espace, se tenait parfois, pendant plusieurs secondes, à quelques pouces du sol. Il est vrai que le plus souvent nous la touchions de nos mains posées sur les bords, et qu'attentifs à ses mouvements, nous les cherchions, nous les désirions. Mais il est deux circonstances que je n'oublierai jamais, où il y eut ascension dans des conditions tout autres. M. le comte d'O, en homme d'une exquise libéralité, se fait quelquefois un plaisir d'inviter les amateurs de ces phénomènes à déjeuner chez lui, sous prétexte que dans l'expan-

sion de ces réunions plus intimes les esprits sont beaucoup plus en humeur de se manifester. Je suis allé deux fois à ces expériences du matin, et à chaque fois j'ai été satisfait dans mon attente. J'y entendis les esprits se manifester par des coups pendant toute la durée du repas. Au dessert voici ce qui est arrivé. M. le comte se levant ainsi que son médium pour porter la santé des esprits et m'invitant par là à en faire autant, nous avançâmes nos verres au-dessus de la table. Tandis qu'ils s'entre-choquaient, celle-ci de s'enlever toute chargée qu'elle était à la hauteur de quelques décimètres et de venir heurter le dessous de nos verres, comme si l'esprit qui l'agitait, mû par la pensée de répondre à notre toast, voulût aussi trinquer à sa manière. J'insiste et j'insisterai toujours beaucoup sur ce genre de manifestation qui me remplit de certitude sur la source de ces prodiges, attendu qu'ici il n'y avait pas le moindre contact d'aucun de nous, et que bien plus, notre pensée étant portée vers l'action de trinquer, nous pouvons assurer que la table n'obéit à aucune pression ni vouloir de notre part. Que les incrédules nous disent où étaient ici la force cérébrale et musculaire, le fluide nerveux véhicule de la volonté.

Cependant je conçois de leur part un autre genre d'objections. « Vous ne connaissez pas bien le comte d'O, » me diront-ils, c'est peut-être un malin. Qui nous garantira qu'il n'a pas chez lui des compères, des ficelles, des engins, des ressorts cachés? Peut-on connaître tous les tours, toutes les ruses, toutes les habiletés de la prestidigitation, surtout de la part d'un homme qui passe pour un excellent mécanicien?

C'est pour répondre à ces objections que je me suis occupé avec quelques amis de la formation, en un lieu connu, d'un groupe des éléments et de la sincérité duquel nous puissions, aux yeux du public, parfaitement répondre. Ce groupe s'est formé dans les premiers jours du mois dernier au sein d'une famille honorable de la rue Louis-le-Grand. Nous avons obtenu là des mouvements de table et des *raps* très-nombreux. Il y avait parmi nous mademoiselle Honorine Huet, l'un des médiums les plus

remarquables de Paris. Mademoiselle Huet a un esprit familier, qui n'est rien autre que l'âme d'une amie qui lui est dévouée fidèle au-delà du tombeau, et qui consent à se manifester aussi bien pour réjouir le cœur de celle qu'elle a laissée ici-bas que pour contribuer à l'affermissement de la foi spiritualiste. Marie s'est donc manifestée plusieurs fois dans notre cercle de la rue Louis-le-Grand. Nous nous asseyions, nos mains appuyées autour d'une grande table ronde, et après quelques moments d'un religieux silence, les lumières étant affaiblies, Marie annonçait sa présence par un nombre de *raps* déterminé. Alors la conversation s'engageait, soit d'après le mode convenu d'un coup frappé dans la table pour une réponse affirmative, de deux coups pour une réponse négative, soit d'après le procédé alphabétique. Ce procédé consiste, comme l'on sait, à écrire sur une feuille de papier les lettres de l'alphabet, à les appeler toutes successivement ou à les indiquer avec une règle, un crayon ou une baguette. Chaque fois que la lettre dont l'esprit a besoin pour former un mot est nommée ou indiquée, celui-ci frappe un coup dans la table et on se hâte d'écrire à part la lettre désignée. Avec ces collections de lettres se forment des mots, des phrases entières, procédé long, mais qu'on a abrégé de plusieurs manières, et qui, quel qu'il soit, est mille fois plus convaincant pour démontrer l'intervention des esprits que la planchette et la corbeille.

Nous conversâmes donc ainsi avec Marie, l'aimable et complaisant esprit familier de mademoiselle Huet. Plusieurs fois elle révéla à des assistants des choses pleines d'intérêt, leur donna des avis, des conseils utiles. Elle consentit à imiter dans la table, à notre demande, des bruits divers, non qu'elle prit plaisir à ce genre de manifestation, mais parce qu'elle n'en trouvait pas d'autre à sa portée pour nous convaincre de la réalité de sa présence. C'est ainsi que nous l'entendions imiter le bruit de la scie, du tonnelier, battre le rappel, la retraite, la générale, battre la mesure d'un morceau chanté, reproduire le rithme de ce morceau. Parfois elle rithma même des morceaux pensés par l'un de nous à l'insu du médium,

répondit à des questions mentales. Enfin, un nombre ayant été écrit secrètement par l'un des membres du groupe sur un morceau de papier, nous l'entendîmes frapper des coups qui, vérification faite, étaient la reproduction exacte du nombre écrit.

Une fois, c'était le jeudi 24 juin, ces manifestations se reproduisirent avec une constance inaccoutumée et une intensité toute exceptionnelle dans la force des coups frappés. Se trouvaient présents, outre le médium et moi : M. Mathieu, ancien pharmacien des armées, 61, rue Folie-Méricourt ; M. du Chené, rue de Provence, 45 ; M. Buret, secrétaire du bureau central du chemin de fer d'Orléans, rue Saint-Honoré ; mesdames de la Martinière et de la Roche-Jagu ; M. C., ancien représentant du peuple ; M. et madame B., les maîtres de la maison, etc. Après environ deux heures de manifestations continues, arriva au milieu de nous M. Henri Delaage, qui nous avoua qu'en venant ce soir il obéissait autant à une invitation antérieure qu'à une force dont il ne se rendait pas compte et qui l'avait arraché d'une soirée à laquelle il était convié. L'esprit de Marie pria de dire quelque chose au sujet de l'arrivée de M. Delaage, fit savoir au moyen de l'alphabet que c'était elle qui était allée se manifester en lui au lieu où il se trouvait, attendu qu'étant médium et que l'aimant beaucoup, elle voulait qu'il fût de la réunion spiritualiste, son concours, disait-elle, ne pouvant qu'être favorable aux manifestations de cette réunion. M. Delaage voulut s'assurer par lui-même de la vérité des paroles de l'esprit. M. Home venait de partir depuis deux jours pour la Russie, où l'appelaient les doux devoirs de l'hymen. Un homme de lettres célèbre venait, ce soir même, de prendre le chemin de fer afin de le rejoindre, sollicité par l'illustre médium pour être témoin de son mariage. M. Delaage pria l'esprit de dire qui était cet homme de lettres. L'esprit désigna aussitôt *Alexandre Dumas*, ce qui était parfaitement exact. Consulté ensuite afin de savoir où l'auteur de *Monte-Cristo* devait rejoindre le médium, l'esprit écrivit le mot Prusse. Ce qui était également de la plus complète vérité.

Comme tous les assistants étaient dans l'admiration de ces faits, M. Delaage les voyant parfaitement bien disposés, c'est-à-dire dans cet état psychique, dans cette harmonie et cette force de croyance si nécessaires à la production des prodiges du spiritualisme, il leur proposa d'être témoins d'un phénomène que lui Delaage a eu souvent la puissance de provoquer en des circonstances et en des milieux semblables. Ce phénomène consiste dans un abaissement de la température, s'établissant à la volonté du médium. Sur le désir exprimé par les assistants, M. Delaage se recueillit quelque peu, et aussitôt après on sentit une espèce de léger souffle rafraîchir l'atmosphère et caresser le visage d'un chacun. Voilà les faits remarquables qui se passèrent, rue Louis-le-Grand, le 24 juin dernier; et que ceux qui en furent témoins pourraient au besoin attester.

Ces faits, avec ceux que j'avais constatés précédemment, étaient bien suffisants pour établir dans mon esprit la croyance aux manifestations médianimiques. J'aurais pu m'en tenir là. C'est ce que je ne fis pas cependant, toujours mû par le désir de pouvoir dire aux incrédules à propos des phénomènes les plus extraordinaires : J'ai vu, de mes propres yeux vu.

Il y a un genre de faits très-convaincant et auquel on ne peut opposer la moindre objection. C'est celui de l'écriture directe, phénomène par lequel un esprit s'en vient tracer sur un papier, déposé par vous et à côté de vous, des signes, quelquefois des caractères et des phrases entières, et cela sans crayon, ni plume, ni encre. M. le baron de Guldentubbé, personnage honorable sous tous les rapports et d'une loyauté à toute épreuve, a le premier, avons-nous dit, obtenu la solution d'une aussi grandiose difficulté. Mille expériences consignées dans son remarquable livre en font preuve. J'avais espéré qu'un jour il me rendrait témoin d'un pareil prodige. Mais étant retourné dans sa patrie, force m'était d'attendre, quand tout à coup j'appris d'un de ses amis, M. le baron de Brewern, que lui aussi, de concert avec le comte d'O et son médium, mademoiselle Blanche C....., était parvenu à obtenir de l'écriture directe. Plusieurs expériences avaient

été faites par eux et avaient été couronnées d'un plein succès. L'une de ces expériences avait eu lieu le 7 juin dans l'église du Panthéon au pied de la chapelle Sainte-Geneviève. Là, un des assistants, le pasteur protestant Bellot, avait obtenu, sur des feuilles de papier à lettres portant son chiffre, déposées et reprises par lui, le tracé d'une croix et du mot *reviens*; ce mot était un rendez-vous donné par l'esprit à un autre jour. Prévenu de ces faits et invité à une autre expérience par le général de Brewern, je me rendis au Panthéon, le 28 juin à 11 heures avec lui, le comte d'O, mademoiselle Blanche et le pasteur Bellot. Nous nous dirigeâmes vers la chapelle Sainte-Geneviève, devant laquelle nous nous assimes. Après un moment de recueillement et de prière, des papiers furent déposés de la même manière que la précédente fois. L'un de ces papiers m'ayant été donné par le pasteur Bellot (c'était encore une feuille portant son chiffre), je le fis examiner par chacun des assistants, puis y ayant fait un signe, afin de constater la substitution, s'il y en avait, je l'allai déposer, accompagné du médium, sur le soubassement d'une colonne en face duquel je retournai m'asseoir, ne perdant pas le papier de vue. Au bout d'environ deux minutes, de petits coups furent mystérieusement frappés sur l'escalier de l'autel Sainte-Geneviève que nous avions à notre gauche. Le médium me dit que ces coups étaient un signal donné par l'esprit pour faire connaître qu'on pouvait aller reprendre le papier : je m'empressai de le faire. Le papier ayant été repris par moi, je l'ouvris. Dans l'intérieur du pli je vis une croix qui semblait avoir été tracée par un crayon de plombagine, et chaque assistant constata après moi l'existence de cette croix. Comment avait-elle été tracée sur le papier? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, ce n'avait pu être par aucune main humaine.

Sur d'autres papiers déposés par M. le comte d'O se trouva une espèce de houlette mal dessinée, due sans doute à la pensée que quelqu'un de nous eut de la bergère de Nanterre devant l'image de laquelle nous nous trouvions et qu'un esprit aura reproduite; il se trouva aussi des signes, des

traits divers, mais sans que nous ayons pu leur trouver une signification quelconque.

Je n'avais sur moi en ce moment qu'une image représentant une tête d'*ecce homo*. Je donnai cette image à mademoiselle Blanche, qui l'alla déposer en ma présence. Je l'allai retirer, et cela d'après un nouveau signal qui nous fut donné par l'esprit dans l'escalier de l'autel. Je trouvai une croix très-bien dessinée sur l'image du Christ. La branche verticale de cette croix, comme on peut le voir encore, suivait exactement toute la ligne du sourcil gauche et du nez, de telle sorte qu'il n'aurait jamais pu être au pouvoir de personne d'en tracer une semblable à moins de tenir l'image posée sur une table ou pupitre ou objet quelconque.

Grande fut mon admiration devant un tel prodige. Prodige bien remarquable en effet et qui, vu les précautions prises par nous, défie aussi bien les contradictions de l'incrédulité que les jugements de ceux qui ont l'habitude d'attribuer sans cesse au démon la production des phénomènes les plus consolants. Car il est bien évident qu'ici ce n'est pas le démon, qu'un simple signe de croix fait fuir, s'il en faut croire les catholiques, qui est venu tracer au pied des autels le signe de la rédemption, et cela sur la face même d'une image du Sauveur. Voilà les faits que sur l'honneur et devant Dieu je me suis cru obligé de faire connaître, afin qu'ils puissent servir d'enseignement et d'édification à qui de droit. M. le général de Brewern, rue de Chaillot, 74, M. le comte d'O, passage Saulnier, 22, M. Bellot, rue des Écuries-d'Artois, 8, mademoiselle Blanche C....., rue de Laroche-foucauld, 62, qui furent comme moi témoins de ces faits, sont prêts à les attester quand on voudra. Z. PIÉBART.

LE SPIRITUALISME A RODEZ. — PROCÈS-VERBAL DE DIVERSES MANIFESTATIONS.

Nous avons annoncé précédemment le compte-rendu d'une séance spiritualiste qui a eu lieu à Rodez en mai dernier. Nous tenons aujourd'hui parole. Les faits qu'on va lire ne

sont pas des plus extraordinaires, mais ils sont racontés avec une bonne foi et une simplicité qui leur donnent beaucoup de prix. Ils se sont passés dans un cercle de croyants sérieux animés du désir de retirer des phénomènes spiritualistes des enseignements utiles et d'y voir fortifier leur foi en l'immortalité de l'âme. Nous ne doutons pas qu'en persévérant dans la voie qu'ils ont suivie, ils n'arrivent aux plus beaux résultats. Déjà, même, ils sont parvenus à convertir des incrédules. Leur foi, la foi qui fait les apôtres s'en est augmentée. Voici le procès-verbal d'une de leurs principales réunions.

Monsieur,

Nous étant réunis au commencement de mai dernier, nous eûmes le bonheur d'entrer en communication avec plusieurs esprits qui, à l'aide de la planchette, nous vinrent faire en vers le récit sommaire de leur existence terrestre. D'autres nous entretenirent de leur existence ultramondaine. C'est ainsi qu'à nos demandes il fut répondu : « que les jeunes enfants, morts avant l'âge de raison, étaient avec les esprits comme avec leurs pères; que les matérialistes étaient privés de lumière pendant plus d'un demi-siècle; qu'ils vivaient principalement avec leurs amis; que les liens du mariage ne se rompaient jamais. » L'écriture que nous obtenions n'était pas toujours très-lisible. Ils nous donnaient plusieurs fois les mêmes phrases mieux écrites, mais sans changement de mots ni de sens. Dans une de ces mêmes séances et sans demande aucune, il nous fut écrit par la corbeille l'avis suivant : « Nous vous réservons une surprise. » Nous demandâmes pour quand. Il nous fut répondu pour le vingt-trois mai, jour de notre fête. (Ce jour-là était le dimanche de la Pentecôte.) Nous demandâmes si nous obtiendrions de la musique et quels étaient les instruments que nous devions avoir avec nous. Il nous fut répondu : « Aucun, mes amis, ce sera pour plus tard; vous n'avez pas encore assez d'expérience. »

Nous priâmes les esprits de nous dire ce qu'il fallait que nous fissions ce soir-là, il nous fut répondu cette phrase rimée :

Que le plus sage de vous se pose en athlète
Pour présider l'ensemble, le jour de notre fête.

Nous nous réunîmes le jour indiqué au nombre de douze chez le sieur Valière, traiteur, rue du Bac, n° 7. Il était environ huit heures du soir. Après un petit repas d'amis, nous nous assîmes autour d'une grande table ovale et à roulettes, de 1 mètre 50 de diamètre et pesant de 65 à 70 kilog. environ. Un de nous jouait de l'accordéon. Vingt minutes s'étaient à peine écoulées que la table craquait et faisait de grands mouvements. Mais jusque-là nous ne vîmes rien qui nous donnât la surprise promise; nous quittâmes la table pour prendre une corbeille, afin de demander aux esprits s'ils allaient tenir parole; il nous fut répondu: « Replacez-vous à la table, continuez de l'animer avec la musique, et éteignez à demi la lumière. » Ce qui s'exécuta de suite; nous restâmes environ une demi-heure à la position demandée, lorsque tout à coup la table se remit en mouvement. Elle marchait en avant, en arrière, dans tous les sens, se levant tantôt sur un pied, tantôt sur deux avec la vitesse et la légèreté de l'hirondelle; nos mains ne l'effleuraient que très-légèrement. Nous suspendîmes ensuite les sons de l'accordéon pour faire l'évocation des esprits. Mais aucun de nous n'avait la résolution de le faire, lorsque tout à coup l'un des assistants fut frappé assez fort sur l'épaule droite. Il se tourna vivement vers une dame qui était assise à quelques pas derrière lui, demandant si ce n'était pas elle qui l'avait frappé. Il lui fut assuré que non, et elle ne pouvait l'avoir fait, se trouvant trop éloignée. Ce coup, qui ne pouvait provenir que d'un être invisible, anima fortement l'individu et il se sentit poussé à prendre la parole. Alors, d'une voix grave et solennelle, il dit: « Au nom de Dieu, au nom de l'Eternel, notre maître à tous, au nom de l'esprit Bully, qui s'est déjà manifesté, au nom de Mesmer, dont c'est aujourd'hui le jour, faites que la table se lève en l'air. Aussitôt cette évocation finie, la table se balança plus fort que jamais et dans tous les sens, fit entendre des craquements effrayants, puis fit ascension. Elle se tint à une hauteur d'environ 20 centimètres pendant 5 ou 6 secondes jusqu'au moment où tout le monde eut retiré ses mains pour applaudir comme d'un commun accord. Alors elle retomba sur le plancher très-légèrement,

comme si elle eût été soutenue par quelqu'un. Nous nous replaçâmes à la table pleins d'admiration , et il fut demandé par le même évocateur que les esprits voulussent bien se manifester encore. Des coups se faisaient entendre sur tous les points de la table que l'on désignait ; alors il fut demandé des coups imitant les roulements et les différentes batteries du tambour. La retraite, la générale et autres batteries se firent soudain entendre. Ensuite la majeure partie d'entre nous entendirent des sons semblables à ceux de petits grelots de furet. Pensant que c'étaient ses breloques, un assistant les mit dans sa poche. Les sons se firent entendre de même. Nous observâmes cependant que deux ou trois ne les entendirent pas.

Pendant ces manifestations, des dames incroyables tournaient autour de la table pour s'assurer de la réalité des faits et voir si personne n'était caché. Nous avons aussi des incroyables railleurs qui sont aujourd'hui les plus fermes croyants. Tous les assistants étaient âgés de trente à quarante ans et n'étaient atteints d'aucune espèce de maladie du cerveau, ni d'hallucination. Aussi certifions-nous avec la plus grande assurance la vérité de ces faits.

Fait à Rodez, le 7 juillet 1858.

A. LAPLAGNE, GUIBERT, F. MART, VALIÈRE, HENRI SUSSENHOLLES, VINCENT AÎNÉ, JULES LANDES, CAZAN, VINCENT JOSEPH, A. LAMOUREUX, LAPOME.

VARIÉTÉS.

LE SPIRITUALISME ET LES SAVANTS.

(Deuxième causerie.)

Si le spiritualisme n'a pas eu à se louer de la presse, ainsi que je le disais dans ma dernière causerie, il n'a pas eu à se louer davantage des savants. Même jeu de ce côté que de l'autre : attention légère d'abord, raillerie ensuite, conspiration du silence pour terminer.

Mais les savants sont coutumiers du fait. Les idées nouvelles les ont généralement pour adversaires. Je pourrais

énumérer toutes celles qu'ils ont successivement repoussées et qui ont triomphé malgré eux, depuis la circulation du sang jusqu'à l'application de la vapeur à la locomotion et de l'électricité à la télégraphie ; mais à quoi bon ? ce sont des choses trop connues et qui n'apprendraient rien à personne.

Je sais bien que ces messieurs ont le droit de ne pas accueillir, de prime abord et sans un sérieux examen, les nouveautés qui se produisent de temps à autre dans le domaine scientifique ; mais une sorte de fatalité les pousse souvent à abuser de ce droit superbe, et souvent aussi les événements viennent donner à la prétendue sagesse qu'ils ont montrée, les plus cruels démentis. Il semble vraiment que Dieu veuille les punir de leur orgueil, car les savants sont orgueilleux ; on ne saurait le nier, et Dieu n'aime pas que sa créature s'abandonne à ce péché-là. Les savants savent beaucoup de choses, c'est incontestable, mais ils ne savent pas encore tout, et leur tort précisément est de croire qu'ils n'ont plus rien à apprendre. Où ils se montrent le plus dédaigneux, c'est quand des hommes étrangers à la science viennent leur soumettre des faits nouveaux qui contredisent ou semblent contredire cette fameuse science, dont ils sont ici-bas les représentants officiels, et dont ils se regardent comme les seuls apôtres. Vous n'êtes pas un savant, donc vous n'avez pas su observer, donc vous n'êtes qu'une pauvre dupe, si vous n'êtes pas un misérable charlatan. Ainsi, dans la question du spiritualisme, vous êtes nécessairement dupe ou charlatan. Il n'y a pas de milieu, choisissez ce qu'il vous convient d'être ; c'est M. Chevreul, c'est M. Flourens, c'est M. Babinet qui vous y invite. Vanité des vanités ! s'appeler de ces noms honorables, appartenir à l'institut, être aux premiers rangs parmi les chimistes, parmi les physiologistes, parmi les physiciens, et venir nous dire une pareille énormité !

Que l'on ne m'accuse pas de reprocher à ces messieurs des torts imaginaires. M. Chevreul a écrit contre les tables parlantes, M. Flourens les a attaquées dans son cours du Jardin des Plantes, et quant à M. Babinet, comment oublier que,

dans un ouvrage publié en 1856 et intitulé : *Etudes et lectures sur les sciences d'observation et leurs applications pratiques*, il a écrit (page 252 du deuxième volume) la phrase suivante :

« De par le bon sens, défense de faire parler les tables et de leur faire composer des vers et de la musique ailleurs que sur les théâtres des prestidigitateurs. »

Lorsqu'en lisant l'ouvrage de M. Babinet, j'arrivai à cette phrase malencontreuse, j'en fus singulièrement affecté, je l'avoue, et je crus devoir épancher le chagrin qu'elle me causa, dans le sein du brave et honorable M. Cahagnet, ce spiritualiste si consciencieux et si dévoué, dont on peut ne point partager toutes les idées, mais aux excellentes intentions duquel il faut toujours rendre justice. Je lui adressai à ce sujet quelques pages qu'il voulut bien communiquer aux lecteurs de son intéressante *Encyclopédie magnétique spiritualiste*.

« Vous voyez, mon cher Monsieur, lui dis-je entre autres choses (après lui avoir cité les belles paroles du savant), vous voyez que nous sommes des *prestidigitateurs*, mes amis et moi, nous qui obtenons avec le guéridon, la planchette ou la corbeille, des conversations de toute espèce, de la prose ou des vers, et que, par une habile tricherie des doigts, nous produisons tout cela nous-mêmes, en le mettant frauduleusement sur le compte d'une force naturelle encore inconnue ou d'agents spirituels existant en dehors de nous. Au moins voilà qui est net et précis; M. Babinet pose les questions carrément; on sait avec lui à quoi s'en tenir. Pourtant cette phrase est bien dure, et M. Babinet aurait dû y regarder à deux fois avant de l'écrire. Quoi! nous traiter de prestidigitateurs, lorsque nous mettons tous nos soins à étudier un phénomène nouveau, qui peut jeter de nouvelles lumières sur la physiologie, sur la psychologie même, et que nous le faisons sans intérêt! Mais les prestidigitateurs ne travaillent pas ordinairement gratis. Quand Robert Houdin ou son successeur Hamilton font de la prestidigitacion, ils en recueillent des applaudissements et des pièces de cent sous. Nous ne recueill-

lons, nous, que des sourires d'incrédulité de la part des gens du monde et des railleries souvent cruelles de la part des savants. Tristes prestidigitateurs que nous sommes ! Et quand je pense que cette injure s'adresse aux personnes les plus honorables ! Je me mets volontiers hors de cause ; mais que dirait M. Babinet si on lui prouvait, et ce serait facile, qu'une foule de personnes des plus distinguées, dans la magistrature, dans le barreau, dans la littérature, dans l'industrie et les arts, ont pratiqué ou pratiquent encore ces expériences avec succès ? Il reculerait sans doute devant sa déplorable appréciation. Mais alors pourquoi parler sans savoir ? car M. Babinet ne sait point ; M. Babinet n'a rien vu, ou probablement il n'a vu que des expériences de salon, de ces malheureuses expériences faites au hasard et sans méthode, auxquelles ont pris part plus d'une fois des farceurs de société, et qui ont fait tant de tort dans l'esprit du public à ces manifestations extra-naturelles. Je pourrais ajouter que si M. Babinet n'a pas vu, il n'a pas non plus voulu voir, car j'ai eu l'honneur de lui écrire à ce sujet, et il ne m'a même pas répondu ; mais je ne suis pour lui que le dernier des inconnus, et je ne puis, à ce titre, lui en vouloir de n'avoir fait aucun cas de mes observations, ni de mon invitation. Ce n'est pas une raison cependant pour jeter l'injure à tous ceux qui, comme moi, affirment le phénomène de la table parlante. Si M. Babinet était un homme ordinaire, nous pourrions mépriser cette injure ; mais quand le trait est lancé par un physicien du premier mérite, par un membre de l'institut, comment ne pas se trouver blessé ? Du reste, je le regrette moins, je vous le jure, dans l'intérêt de mon amour-propre, que dans l'intérêt de la science et de la vérité. M. Babinet, en sa qualité de savant *officiel* (permettez-moi cette expression), doit enseigner l'une et respecter l'autre. Or, dans sa malencontreuse attaque, il a manqué à ce double devoir ; c'est pénible à dire, mais c'est ainsi. Je veux bien qu'il l'ait fait involontairement, et qu'il se soit cru dans le vrai ; c'est la seule excuse qu'il puisse présenter. Pascal a écrit quelque part qu'on ne fait jamais le mal si gaiement que

lorsqu'on le fait par un faux principe de conscience. C'est donc en se croyant dans le juste et dans le vrai que M. Babinet a fait du mal, mais le mal n'en est pas moins fait, car c'est faire du mal que d'injurier les gens quand ils sont honorables, et de leur donner tort quand ils ont raison. »

Ce que j'écrivais en 1856 à M. Cahagnet rend assez bien ma pensée pour que je ne fasse pas aujourd'hui d'autre réponse à M. Babinet. Et encore n'est-ce pas un tort que de répondre ainsi à de pareilles attaques? Si je respectais moins les savants en général et M. Babinet en particulier, je demanderais si le silence du mépris ne serait pas une meilleure réponse.

Ce qui est surtout déplorable de la part des savants, c'est qu'ils ne veulent même pas vous entendre. Sous ce rapport, je n'ai pas eu à me plaindre seulement de M. Babinet, j'ai eu aussi à me plaindre de M. Flourens, de qui j'avais l'honneur d'être un peu connu, et qui n'a pas daigné répondre à une seule de mes lettres. Une de ces lettres accompagnait l'envoi des deux opuscules que j'ai publiés sur la matière; l'illustre physiologiste ne m'a pas même accusé réception des deux brochures. Est-ce de l'impolitesse? on serait tenté de le croire; mais non; M. Flourens est homme du monde et sait parfaitement vivre. C'est tout simplement un parti pris, de la part d'un savant, de ne rien rabattre de son incrédulité systématique, et d'opposer à toute démonstration qui lui est offerte, une perpétuelle fin de non-recevoir. Je n'ai pas fait de tentative semblable auprès de M. Chevreul, mais une très-honorable personne de ma connaissance en a fait une, plus ou moins analogue, et n'a pas réussi davantage à se faire écouter.

Me reprochera-t-on de citer ici des noms propres et de faire de la personnalité? J'en demande humblement pardon; mais il faut bien sortir des généralités et prouver, en produisant des faits et des noms, que l'on ne porte pas des accusations en l'air contre les savants pour les besoins de la cause. J'ai plus d'une fois entendu dire par des hommes graves qui ne voulaient prendre aucun parti dans la question des tables

parlantes : « Ceci est une affaire de savants, voyez les savants, adressez-vous aux savants ; quand ils se seront prononcés, nous saurons à quoi nous en tenir. »

Très-bien, messieurs les hommes graves ; je ne demande pas mieux , pour ma part , que de voir les savants , que de m'adresser aux savants ; mais si les savants ne veulent, eux, ni me voir, ni m'entendre , que diable voulez-vous que je fasse ! Ne m'imposez donc pas une condition qu'avec la meilleure volonté du monde je ne puis pas remplir. Avez-vous d'ailleurs un si grand besoin des savants pour porter un jugement sur des faits que vous vérifierez très-bien par vous-mêmes quand vous voudrez vous en donner la peine ? Ayez un peu plus de confiance dans les hommes honorables qui, de toutes parts, vous racontent les expériences qu'ils ont faites ou qu'ils ont vu faire ; ces hommes , pour n'être pas des savants de profession , ne sont cependant pas des ignorants ni des imbéciles ; et si enfin vous voulez sincèrement qu'un peu de lumière se fasse à vos yeux, allez du côté des mains qui tiennent le flambeau , mais n'allez pas du côté de celles qui tiennent l'éteignoir.

L'incrédulité et le mauvais vouloir des savants officiels n'ont pas manqué de se produire chez tous les savants à la suite. Physiciens, chimistes, médecins, à quelques exceptions près, comme pour les journalistes , — car on sait qu'il n'y a pas de règle sans exception, — sont tombés d'accord pour refuser de nous entendre ou pour nous tourner en ridicule. Un prêtre qui sait beaucoup, M. l'abbé Moigno, est un de ceux (pour me borner à un seul exemple) qui se sont ouvertement déclarés contre nous. Je le cite de préférence, d'abord pour sa valeur personnelle, puis parce qu'à son nom se rattachent d'excellentes réflexions que j'ai lues dans le journal *la Presse* du 8 mars 1854, et que je ne suis pas fâché de consigner ici. L'un des meilleurs esprits de notre temps, M. Victor Meunier, fondateur et rédacteur en chef de *l'Ami des sciences*, écrivait à cette époque le feuilleton scientifique de *la Presse*; il fut du petit nombre des journalistes qui prirent parti pour l'idée nouvelle, en en provoquant l'examen sérieux et approfondi. M. Babinet, qui avait proposé une explica-

tion assez ingénieuse, mais tout à fait insuffisante, pour le phénomène primitif de la rotation des tables, n'échappa point à la férule du feuilletonniste, qui l'accusa de vanité scientifique et de courte vue ; mais ce n'est pas de M. Babinet qu'il s'agit, c'est de M. Moigno. Donc un peu plus tard, et lorsque les expériences eurent acquis une bien plus grande importance par le phénomène du langage, M. l'abbé Moigno s'étant posé en adversaire, M. Victor Meunier, à la date que je viens de citer, lui répondit dans un de ses articles : « Supposons l'hallucination. Eh bien ! une hallucination pareille, qui a pris de telles proportions, est un beau sujet d'études ; il faut chercher la cause et le remède... Supposons maintenant qu'au lieu d'avoir affaire à une hallucination, nous ayons affaire au diable. Eh bien ! faudra-t-il laisser échapper cette occasion, sans doute unique, d'en constater expérimentalement l'existence ? » N'est-il pas vrai que ces réflexions du journaliste, homme de science lui-même, étaient fort sensées ? Cependant M. l'abbé Moigno fit la sourde oreille. Je ne sais pas s'il s'est converti depuis, mais j'en doute. Les savants ne se convertissent point. J'ai dit plus haut qu'il y avait de l'orgueil chez eux ; je pourrais ajouter qu'il y a aussi de l'entêtement ; l'un d'ailleurs ne va guère sans l'autre.

Ce qui me reste à dire ne s'applique pas à M. l'abbé Moigno, que protège à cet égard sa qualité de prêtre, mais s'applique malheureusement aux autres savants ; c'est qu'un grand nombre d'entre eux sont matérialistes. Le matérialisme, il est vrai, n'est professé publiquement par aucun d'eux ; mais interrogez-les en particulier : tel physicien vous dira que l'âme n'est que de l'électricité en mouvement dans un corps spécialement organisé ; tel médecin vous dira que la pensée n'est qu'une sécrétion du cerveau, et qu'à la mort le cerveau ne sécrétant plus rien, la pensée elle-même cesse de se produire et l'être pensant d'exister. Le *moi* humain, dans cette façon d'expliquer les faits, n'est plus qu'un accident passager, un simple effet, disparaissant avec la cause qui le produisait : *Sublata causa tollitur effectus*. Or, quel accueil voulez-vous que fassent des hommes imbus de pa-

reilles idées à une doctrine qui pose en principe l'intervention d'êtres spirituels, c'est-à-dire d'êtres à l'existence desquels ils ne croient pas ? il est clair qu'avant d'admettre l'intervention d'un agent, il faut commencer par admettre l'agent lui-même. Je sais bien qu'on peut à la rigueur chercher l'explication des phénomènes qui nous occupent ailleurs que dans cette intervention des esprits ; je doute qu'on l'y trouve, tout en admettant parfaitement qu'on l'y cherche ; mais il suffit que le mot *esprit* soit articulé pour qu'un savant, s'il est matérialiste, s'horripile aussitôt et fasse entendre un formidable *vade retro*. Oui, je crois que c'est là une des causes les plus importantes de l'opposition des savants à l'étude des manifestations que nous appelons spirituelles. Triste cause cependant, bien triste cause que celle qui n'est autre chose qu'une répugnance invincible à admettre l'immortalité de l'âme ! Les médecins, en particulier, paraissent l'éprouver ; et pourquoi donc, mon Dieu ? Craindraient-ils d'essuyer dans un autre monde les reproches des gens qu'ils ont trop brusquement fait sortir de celui-ci ?...

Je reviendrai, du reste, sur ce déplorable résultat de la doctrine matérialiste, au point de vue de la croyance qu'on refuse à nos expériences. Ce sera en examinant, ainsi que j'en ai annoncé, le spiritualisme dans ses rapports avec les gens du monde. Là encore nous trouverons des orgueilleux et des entêtés ; mais comme ils n'auront pas plus que moi l'honneur d'être des savants, je serai plus à mon aise pour leur donner sur les doigts et river leur clou.

P. F. MATHIEU,

Ancien pharmacien des armées, mem bre de
plusieurs sociétés savantes.

CHRONIQUE.

— L'abondance des matières nous force à ajourner la biographie de M. Home à un autre numéro. Cette biographie, du reste, n'en sera que plus complète, attendu que nous attendons de nouveaux renseignements qui nous ont été promis. L'illustre médium est actuellement en Russie, où il a dû se marier le 19 de juillet dernier. Il doit être de retour à Paris dans le courant de septembre. Nous ne savons pas si ses facultés lui sont revenues et s'il a pu convaincre de leur existence la haute société de Saint-Petersbourg; tout ce que nous savons, c'est que, comme on l'a pu voir plus haut, l'illustre auteur de *Monte-Cristo*, l'a accompagné dans l'empire des tsars, lui a servi de témoin dans la célébration de son mariage et a publié sur lui quelques articles dans son journal. D'un autre côté, comme on l'a vu plus haut, le comte Walsb, chambellan de l'empereur, vient de consigner, dans un livre mis au jour il y a trois semaines, le compte-rendu de tout ce que l'illustre médium a fait aux Tuileries, compte-rendu que l'auteur tient de la bouche même de l'empereur. Il est fâcheux que cet ouvrage ne soit pas encore dans le commerce.

— On se rappelle que, dans notre quatrième livraison, nous avons parlé d'un certain M. Mabru, qui a écrit contre le magnétisme un livre gros d'extraits, de citations de tout genre commentées avec plus ou moins de bonne foi, mais mince d'arguments. Cet ouvrage vient d'être l'objet d'une réplique de la part de M. Auguez, l'auteur de la réponse à l'épître par laquelle M. l'académicien Viennet avait cru pouvoir bafouer les spiritualistes. Nous ne doutons pas que le nouvel ouvrage de M. Auguez ne soit aussi plein de faits, de bons raisonnements et d'idées que le premier. Nous nous empresserons de le faire connaître dès qu'il aura paru, et puisque nous en sommes à parler de M. Mabru, qu'il nous soit permis de signaler ici la vigoureuse réplique qui a été faite à ses attaques par l'un des rédacteurs de *l'Union magnétique*, M. E. Guillot, dans un des derniers numéros de ce journal. L'ouvrage de M. Mabru est la constatation la plus éclatante peut-être qui ait été donnée des vérités du magnétisme. Il en prouve l'existence et l'importance; car on n'écrit pas d'aussi gros livres pour combattre des choses qui n'existent pas et que rien ne recommande. *Les magnétiseurs jugés par eux-mêmes* était un lourd projectile avec lequel M. Mabru avait cru pouvoir écraser les disciples de Mesmer et les spiritualistes. Mais, au lieu de tomber sur la tête de ceux-ci et de faire explosion, la bombe est allée tout uniment se loger sans bruit dans une trou désert. Ramassée par la main habile de M. Guillot et relancée par lui, elle est allée retomber de tout son poids sur ce pauvre M. Mabru, dont

la réputation comme logicien et écrivain de bonne foi nous cause en vérité, à l'heure qu'il est, de grandes inquiétudes. La réplique de M. Guillot est pleine de faits, d'arguments, de pointes d'esprit. Nous serions curieux de voir comment son adversaire se tirera de l'impasse où le rédacteur de *l'Union magnétique* l'a acculé.

— Nous prenons plaisir d'annoncer à nos lecteurs le retour à Paris d'un homme qui a fait faire à la cause spiritualiste un pas immense par ses expériences aussi bien que par ses écrits. Nous voulons parler de l'honorable baron de Guldenstubbé, l'auteur de *l'Existence des esprits démontrée par le phénomène merveilleux de leur écriture directe*, ouvrage dont nous avons plusieurs fois parlé et dont nous rendrons compte sous peu. M. de Guldenstubbé est de retour de la Livonie, où il est allé régler des affaires de famille. Il est décidé à faire de Paris son séjour de prédilection. Il compte continuer ses travaux accoutumés, aidé du concours de sa sœur, médium, extatique aussi remarquable par son intelligence et son érudition que par ses facultés médianimiques. Nous ne nous dissimulons pas que si le spiritualisme est appelé à triompher un jour de l'indifférence et de l'incrédulité, il devra une grande partie de ce résultat à M. et M^{lle} de Guldenstubbé. Ils ont tout ce qu'il faut pour cela : loyauté à toute épreuve, érudition rare, dons médianimiques extraordinaires, désintéressement et foi profonde.

— M. Paul Louisy, l'un des collaborateurs les plus distingués de la *Biographie contemporaine* et de la *Nouvelle Biographie universelle*, écrivain exercé, qui a déjà publié sur le spiritualisme un petit ouvrage auquel le public a fait le meilleur accueil, a bien voulu nous promettre sa collaboration. Nous publierons prochainement de lui plusieurs articles sur *l'état du spiritualisme aux Etats-Unis*. Dans ces articles, seront reproduites les opinions remarquables d'un des plus savants professeurs d'Angleterre, M. le docteur Grégory, d'Edimbourg, et le mémorable procès-verbal par lequel un des plus grands chimistes de ce siècle, l'illustre docteur Hare, a constaté la transmutation, devant témoins, du cuivre en or et *vice versa*, et cela par la seule action des esprits, phénomène qu'on assurait avoir été obtenu par les alchimistes du moyen âge, mais qu'on révoquait en doute. Si, comme nous le croyons, les expériences du docteur Hare ne l'ont pas trompé, on peut dire que la pierre philosophale sera désormais trouvée.

P. DE D.

Z. PIÉART, propriétaire-gérant.

DE QUELLE GRANDE ÉVOLUTION HUMANITAIRE

LES PRODIGES DU SPIRITUALISME SONT LES SIGNES.

SOYONS UNIS ET PRÉPARONS-NOUS POUR LA VÉNUÉ DES TEMPS NOUVEAUX.



Tandis que les publicistes se complaisent indéfiniment dans des débats et des questions sans grandeur et sans intérêt et se refusent d'aborder un ordre d'idées où ils pourraient librement s'élever aux plus sublimes considérations; tandis qu'une littérature sans vigueur et sans originalité se borne à retracer sans cesse les mœurs mille fois dépeintes d'une société corrompue, à reproduire sous des formes ou des noms nouveaux des sujets tant de fois épuisés, et à parcourir des sentiers tant de fois battus; tandis que les corps savants s'endorment dans leurs négations et se refusent de reculer dans de nouvelles voies les bornes du savoir humain, le spiritualisme poursuit sans bruit, mais d'une manière sûre et constante, sa féconde carrière. Il accumule les faits en silence, les examine, les caractérise et les classe. Il les classe pour, quand le temps sera venu, les présenter au grand jour des contradictions, des discussions loyales et empressées.

Quand ce jour viendra-t-il? Avant peu, soyez-en persuadés, ô vous tous dont l'idée nouvelle a touché le cœur et qui, perdus dans la foule, osez vous en préoccuper et lui rendre témoignage.

Ne voyez-vous pas que Dieu a marqué cette époque de signes particuliers, et qu'elle est une de celles qu'il a choisies pour se manifester à l'homme d'une manière éclatante?

Le grand dualisme auquel celui-ci a été nécessairement voué depuis son apparition sur la terre tire à sa fin. Obligé de lutter contre la fatalité, c'est-à-dire la matière qui l'environnait et le menaçait de toute part, l'homme jusqu'ici avait consacré presque toute son attention et ses soins à s'affran-

chir des préoccupations de la vie physique, à améliorer et à embellir la terre, son domaine. Mais cette grande tâche est enfin remplie. Les éléments sont domptés, assouplis et rendus utiles; les marais sont défrichés, assainis; les montagnes aplanies, les airs traversés, les mers partout franchies, les distances admirablement rapprochées; les déserts peuplés et les productions les plus diverses réparties sur toutes les zones. Deux siècles de sciences exactes et expérimentales, pendant lesquels l'homme, armé de l'esprit d'analyse, a pu prendre une connaissance complète des lois de la nature physique, ont mis le sceau à ses conquêtes sur le monde matériel. Le moment est donc venu pour lui de prendre connaissance et possession d'un autre monde, le monde Spirituel. C'est ce monde que les anciens travestirent en vue des plus étranges fictions religieuses, dont le moyen âge nous fit le plus bizarre épouvantail, et que les siècles modernes ont trop longtemps méconnu, qu'il importe de proposer désormais comme but des efforts, des enthousiasmes et des investigations de l'humanité entière.

Aussi, voilà pourquoi tant de signes, de prodiges éclatent chaque jour de toutes parts.

Pourquoi ces signes, si ce n'est pour annoncer qu'une évolution nouvelle se prépare dans les destinées du genre humain; qu'à une période de temps où les préoccupations du corps ont trop généralement et trop souvent dominé va succéder une autre période où les préoccupations de l'âme tiendront la plus grande place?

Quelques consciences, dominées par des croyances interprétées de la manière la plus étroite, n'entrevoient pas ainsi, il est vrai, les signes spirituels de ces temps-ci. Ou ils les attribuent aux efforts de Satan, qui voudrait plus que jamais ressaisir son empire sur les hommes, ou bien ils en font le présage de la fin du monde, rappelant les paroles selon lesquelles le grand jour du jugement dernier devait être précédé des prodiges les plus extraordinaires de la part de l'Antéchrist et du prince des ténèbres. D'autres y trouvent l'annonce de grandes révolutions politiques et sociales qui doivent boule-

verser prochainement le monde, et, pleins de cette idée, ils vont compulsant, interprétant dans ce sens les livres des sibylles, des astrologues et des divers prophètes de l'âge moderne.

Pour nous, qui ne croyons point à l'empire de Satan, qui ne nous préoccupons que des révolutions morales, les plus fécondes, les plus sûres et les plus durables de toutes, et qui, de plus, confiants dans la Providence, ne croyons à la destruction du genre humain que quand sa demeure ne sera plus habitable et quand il aura parcouru la série de tous ses développements terrestres, nous dirons que les manifestations spiritualistes si remarquables de l'époque actuelle, ne sont que le prélude d'une grande évolution morale de la phase animique nouvelle dans laquelle va bientôt entrer l'humanité.

Où, le moment est venu où tous nous allons retrouver d'une manière éclatante l'énigme de notre existence, la clef de nos destinées, le symbole des vérités et des croyances éternelles.

Préparons-nous, spiritualistes, à une aussi grandiose évolution; préparons-nous-y par le perfectionnement de plus en plus complet de nous-mêmes. Prêchons à tous la bonne nouvelle, annonçons que les temps sont proches, et donnons-en la preuve par la démonstration, l'explication raisonnée de tant de prodiges. Enregistrons ces prodiges avec tous les témoignages convaincants que comporte la vérité, afin que quand les yeux des incrédules se dessilleront et que la sincérité fera place à l'orgueil dans leur cœur, ils puissent trouver dans ce testament nouveau tous les éléments de leur conversion, d'une conviction sûre et raisonnée.

Mais surtout, aimons-nous; ne faisons qu'un, et nous serons forts, et nous hâterons, par notre concorde et notre initiative, la venue de l'ère nouvelle.

Z. PIÉRART.

CONTROVERSES, POLÉMIQUES.

APPARITIONS DE LOURDES. — FAITS NOUVEAUX.

Dans notre 4^e livraison, nous avons parlé des faits qui se sont passés au commencement de cette année, à Lourdes, petite ville du département des Hautes-Pyrénées. Une jeune fille nommée Bernadette Soubiron, d'une conduite parfaite, d'une extrême piété, à la veille de faire sa première communion, avait déclaré que la sainte Vierge lui était apparue au seuil d'une grotte voisine de la ville. Plusieurs fois, elle était retournée à cette grotte, et la même apparition lui était venue, et cela, à la vue d'une foule de curieux qui la voyaient passer du plus grand recueillement à un doux sourire, tandis que sa figure prenait une expression étrange, et qu'il était évident que Bernadette contemplait un prodige. Les journaux racontaient aussi que la grotte avait été garnie d'emblèmes religieux par la foule des croyants qui en avaient fait une sorte d'oratoire, où les cierges brûlaient nuit et jour, et que de nouvelles visionnaires, témoins de ces choses, surgissaient comme par enchantement. Mais à cela, ils ajoutaient que le préfet du département avait fait défendre à la population l'accès de la grotte, et prescrit d'arrêter et de faire conduire à l'hospice de Tarbes, pour y être traitées comme malades aux frais du département, les personnes qui se diraient visionnaires.

Nous faisons des réflexions au sujet de ces phénomènes, nous regrettons de ne les connaître que par des journalistes éloignés des lieux, étrangers aux faits, les dénaturant ou les mutilant au point de vue de leur scepticisme, de leurs idées reçues ; enfin, nous disions : pour que toute une population en soit venue au point de croire aux apparitions de Lourdes, à des miracles, aux affirmations non-seulement d'une, mais de plusieurs visionnaires, il fallait que cette population eût d'autres preuves que les seules affirmations des jeunes filles ; qu'il y avait là sans doute des phénomènes médianimiques remarquables, et que ces phénomènes méritaient une en-

quête minutieuse et sans prévention, dans l'intérêt de la science, de la psychologie comme dans celui de la vérité. Nous regrettons que cette enquête n'eût pas été faite, et, parlant des mesures prises par l'autorité, nous présagions que ces mesures ne détruiraient pas la croyance des habitants de Lourdes. Approfondir, étudier les phénomènes spiritualistes, afin d'en donner une explication rationnelle, était, disions-nous, une manière d'agir qui conduisait bien mieux au but que la proscription, l'étouffement de ces phénomènes.

Nos pressentiments n'ont pas été trompés. La ferveur des habitants de Lourdes ne pouvant plus se porter sur la grotte, dont l'accès avait été interdit, prit une autre direction. Une fontaine était voisine de cette grotte. La foule alla puiser de l'eau dans cette fontaine, persuadée qu'elle était bénie de Dieu et qu'elle avait une action salutaire pour toutes sortes de maux, et il arriva ce qui arrive toujours, en pareil cas, quand une foi profonde existe dans l'efficacité d'un remède employé : des guérisons s'ensuivirent, et une nouvelle superstition prit la place de la première, avec une force toute particulière. Aussi le maire de Lourdes, pour couper court à cet état de choses, rendit l'arrêté suivant reproduit par les journaux dans le courant de juin.

« Le maire de la ville de Lourdes, vu les instructions à lui adressées par l'autorité supérieure, etc. ;

« Considérant qu'il importe, dans l'intérêt de la religion, de mettre un terme aux scènes regrettables qui se passent à la grotte de Massavielle, sise à Lourdes, sur la rive gauche du Gave ;

« Considérant, d'un autre côté, que le devoir du maire est de veiller à la santé publique locale ;

« Considérant qu'un grand nombre de ses administrés et des personnes étrangères à la commune viennent puiser de l'eau à la source de la grotte ;

« Considérant qu'il y a de sérieuses raisons de penser que cette eau contient des principes minéraux, et qu'il est prudent, avant d'en permettre l'usage, qu'une analyse scientifique fasse connaître les applications qui en pourraient être faites

par la médecine ; que, d'ailleurs, la loi soumet l'exploitation des sources des eaux minérales à l'autorisation préalable du gouvernement ;

« Arrête :

« Art. 1^{er}. Il est défendu de prendre de l'eau à ladite source.

« Art. 2. Il est également interdit de passer sur le communal dit de Massavielle.

« Art. 3. Il sera établi à l'entrée de la grotte une barrière pour en empêcher l'accès. Des poteaux seront également placés, qui porteront ces mots : Il est défendu d'entrer sur cette propriété.

« Art. 4. Toute contravention sera poursuivie, etc., etc. »

N'ayant pas été sur les lieux, et n'ayant reçu sur les faits aucun détail, nous ne savons que conjecturer de l'arrêté de M. le maire de Lourdes. Mais nous parierions bien que ce fonctionnaire, ignorant les prodiges dus à cette force admirable qu'on appelle la foi, et oubliant que c'est à cette force que l'on doit la guérison de tant de malades, à la suite des pèlerinages à tant de madones et de saints en renom, aura conjecturé que si l'eau de la fontaine de Lourdes guérissait des malades, c'est parce que cette eau renfermait pour cela quelque principe minéral. De là, sans doute l'analyse qu'il a résolu d'en faire faire. Mais, s'il est avéré que l'eau ne contient aucun principe minéral, reconnaîtra-t-on que ses principes curatifs, comme ceux de tant d'autres sources, sont dus à une cause toute différente, et aura-t-on la franchise d'avouer qu'il y a telles convictions, tel état psychique, qui, à eux seuls, sont plus puissants pour guérir les malades que tous les secours de l'art réunis ? Il faut ne pas avoir lu l'histoire, il faut avoir fermé les oreilles au récit de tant de faits parfaitement constatés pour en douter.

Quoi qu'il en soit, nous craignons bien que les mesures de M. le maire de Lourdes ne soient pas plus efficaces pour détruire la ferveur dont une partie des habitants de cette ville s'est tout à coup éprise. Dans la supposition que cette ferveur soit chose dangereuse, ce que nous ne reconnaissons

pas, le moyen de la détruire n'est pas de l'empêcher de se manifester et de traiter de folie et de superstition les faits qui l'ont provoquée. Que ce soit folie de croire à des miracles anciens dont on n'a nullement été témoin, je le veux bien. Mais quand toute une population a vu et constaté de ses propres yeux une série de phénomènes constants, pouvez-vous l'empêcher d'y croire ? Non. Tout ce que vous pourriez faire, c'est de chercher à expliquer ces phénomènes par des causes naturelles, des lois physiques qui ont existé de tout temps. Mais, pour arriver à expliquer ces phénomènes, il faut les étudier, et pour les étudier, il ne faut pas les étouffer, les bafouer. Croit-on que si, au lieu de brûler tant de malheureux au moyen âge, sous prétexte de sorcellerie, on eût examiné en quoi, comment et pourquoi ils avaient pu produire certains faits réputés extra-naturels, on ne fût pas parvenu à éclaircir la source de ces faits ; croit-on que, si, au lieu de nier effrontément tant de prodiges avérés et de traiter comme fous ceux qui y croient, la science prenait le sage parti de les examiner attentivement afin de leur trouver une explication rationnelle, cela ne vaudrait pas mieux et pour sa dignité et pour le bon sens des masses ? A quoi ont servi, dirons-nous encore, les mesures prises par l'autorité relativement aux phénomènes arrivés à Lourdes ? L'arrêté du maire de cette ville n'a pas été plus efficace que les ordres donnés par M. le préfet. En effet, qu'est-il de nouveau arrivé ? L'effervescence populaire s'en est accrue, et les femmes de l'endroit, dit le journal le *Droit*, n'ont pas épargné les outrages aux mesures de l'autorité. Le 49 mai dernier, le bruit se répandit qu'un journal de Paris avait parlé avec éloge de Bernadette Soubiron. Au lieu d'un journal, on dit bientôt que c'était une lettre ; enfin, les propos grossissant en passant de bouche en bouche, la lettre d'un particulier devint une lettre de l'empereur, demandant une prière à la jeune fille, en lui promettant que les emblèmes religieux retirés de la grotte seraient rétablis. Ces bruits, ces commérages, toutefois, ne plurent pas à tout le monde, car s'il y a à Lourdes des gens qui croient à des prodiges après en

avoir été témoins, il y en a que ces mêmes prodiges ne trouvent ni crédules ni bienveillants. Pour en finir, disons que trois femmes furent conduites devant le tribunal de Lourdes comme inculpées d'avoir propagé de fausses nouvelles. L'une d'elles, Gesta Cyprime, fut condamnée pour ce fait à cinq francs d'amende.

Le ministère public interjeta appel à la Cour impériale de Pau, où reparurent les trois inculpées.

La plaidoirie de l'avocat général qui eut à soutenir l'appel fut remarquable : ainsi, au lieu de nier, de méconnaître les phénomènes arrivés à Lourdes, ce magistrat dit qu'il était loin d'admettre la doctrine, déjà vieille de 2,000 ans, qui conteste qu'il puisse y avoir du surnaturel dans le monde ; qu'il reconnaissait qu'il y a entre le ciel et la terre plus de choses que nos sens grossiers ne l'indiquent ; mais à cela il ajouta que la manifestation de la Divinité n'avait pas besoin d'être favorisée ; que la fermeture de la grotte de Lourdes ne pouvait porter obstacle qu'à de faux miracles ; que l'administration n'avait usé que de son droit en cherchant à étouffer des abus qui pouvaient avoir des conséquences fâcheuses, et que, quant aux propos des inculpées, ils constituaient le délit de fausse nouvelle, parce qu'au moment où ils ont été répandus, ils pouvaient à Lourdes surexciter les esprits.

À ce réquisitoire, M^e Casaubon et M^e Dozon, défenseurs, répliquèrent que la loi sur la publication des fausses nouvelles avait pour but de protéger le gouvernement dans des jours mauvais ; mais qu'elle n'a pas voulu punir des paroles qui ne pouvaient avoir aucun résultat, qui étaient confiées à un ami dans une conversation intime, qui n'avaient aucune portée ni contre le gouvernement ni contre l'honneur des tiers, et là-dessus les trois inculpées furent relaxées.

Quelle sera l'effet d'une si juste sentence, sanction d'une aussi sage plaidoirie ? Nous n'en savons rien. Tout ce que nous savons, c'est qu'il y a à Lourdes des gens qui assurent avoir été témoins de miracles et qui y croient, tandis que, piqués par je ne sais quelle mouche contraire, d'autres s'in-

dignent qu'une telle croyance puisse exister. Pourtant qu'est-ce que cela fait à ces derniers pourvu que les croyants ne troublent ni l'ordre public, ni les intérêts et la sécurité d'autrui ? Si à toute force les sceptiques de Lourdes veulent éteindre l'épidémie qui a surgi dans leur sein, si toutefois il est possible qu'elle existe encore, je leur connais un bon moyen : au lieu de chercher à étouffer, à proscrire les manifestations remarquables qu'on dit avoir lieu, qu'ils les laissent au contraire se produire en toute liberté. Alors on pourra les examiner minutieusement et en montrer du doigt la fausseté, si fausseté il y a, et ce procédé ne tardera pas à amener la guérison des têtes faibles qui y croient par trop fortement. Si les manifestations sont réelles, alors on pourra en examiner minutieusement la source, les causes, et peut-être en donner une explication rationnelle, qui, à elle seule, constituera le meilleur antidote contre le fanatisme. Mais cette explication rationnelle, qu'on le sache bien, on ne la puisera que dans les enseignements de la science spiritualiste.

Nécessité donc d'en venir à l'étude de cette science sublime, au lieu de la bafouer et de la méconnaître.

Aura-t-on cette sagesse ? Que Dieu le veuille ! En attendant, nous désirons bien vivement que quelque habitant de Lourdes nous donne des détails impartiaux et précis sur tous ces faits.

Z. PIÉRART.

A M. HIPPOLYTE LUCAS, RÉDACTEUR DU *Siècle*,

Le compte-rendu suivant a été fait de notre REVUE dans le journal LE SIÈCLE.

Un de nos confrères, M. Z. Piérart, nous adresse sa *Revue spiritualiste*, journal écrit par une société de spiritualistes et de médiums... Pourquoi pas de guéridons et de tables tournantes ? Par bonheur, M. Z. Piérart, qui est un homme d'esprit, s'est réservé la haute direction sur ses collaborateurs. Cependant le magnétisme, le somnambulisme, le spiritualisme, nous ont paru triompher dans sa *Revue* avec un peu trop de facilité.

M. Piérart s'appuie peut-être trop complaisamment, par exemple, sur les récits plus spirituels que spiritualistes de MM. Eugène Guinot, Paul d'Ivoi et de quelques autres chroniqueurs. J'avouerai franchement, au risque de me brouiller avec eux, que je n'ai pas une foi illimitée dans leur croyance aux *médiums* ou même aux phénomènes de M. Home, dont le plus merveilleux est probablement le riche mariage qu'il va faire. Ces messieurs ne me semblent pas d'une nature très-crédule. Il se peut que je me trompe ; il se peut que M. Piérart les ait convaincus des prodiges du magnétisme, du somnambulisme et du spiritualisme, qu'il décrit fort bien, et dont il recherche l'histoire chez tous les peuples, sans oublier la curieuse affaire des possédées de Louviers.

Quant à moi, que M. Piérart convaincra peut-être un jour en me continuant l'envoi de son journal, mais qui n'ai pas encore été profondément touché par les prodiges des *médiums*, je recommande particulièrement au lecteur le *Temple des oracles*, dédié au roi Louis XIII par François d'Hervé. Avec celui-là, on sait à quoi s'en tenir. Il y a des quatrains pour les hommes, des quatrains pour les femmes, plus une liste de demandes, et c'est le sort qui se charge de la réponse. En jetant trois dés sur une table qui ne tourne pas, on obtient les divers chiffres qui déterminent l'oracle. La réponse n'est pas quelquefois agréable, et quelquefois elle s'exprime en des termes un peu gaillards, mais c'est simple comme bonjour. On n'est pas tenu, d'ailleurs, d'y croire, et c'est beaucoup.

Hippolyte LUCAS.

Malgré le ton quelque peu railleur de l'article précédent, nous nous faisons un devoir de le reproduire ici. Il a besoin d'être commenté. Que M. Lucas veuille bien croire que si nous avons foi à l'existence des phénomènes magnétiques, somnambuliques et spiritualistes, cette croyance n'a pas été prompte de notre part. Ce n'est qu'après de longues expériences, après une étude minutieuse de la matière que nous y sommes arrivés. Mais nous étions de bonne foi et nous ne voyons pas pourquoi nous n'aurions pas tiré des conséquences de faits qui nous avaient été clairement démontrés, pourquoi nous

n'en aurions pas porté témoignage. Des gens qui n'ont pas pris la peine de faire comme nous, c'est-à-dire de chercher et d'examiner, peuvent parler en riant de nos convictions; mais ils ne les ébranleront pas. M. Lucas dit que je m'appuie peut-être trop complaisamment sur les récits de MM. Eugène Guinot et Paul d'Ivoi. Il est vrai que j'ai reproduit un article du premier et quelques autres du second. Que ces articles soient des contes faits à plaisir, il est possible; en ce cas, je le regrette beaucoup pour la dignité et pour la réputation de leurs auteurs. Mais que le rédacteur du *Siècle* sache bien que ce n'est ni l'un ni l'autre de ces auteurs qui ont formé ma conviction, et que mon journal renferme bien d'autres faits, et des faits on ne peut mieux attestés, que ceux qu'ont racontés les chroniqueurs du *Courrier de Paris* et du *Pays*. M. Lucas dit que celui des phénomènes produits par M. Home, le plus merveilleux est probablement le riche mariage qu'il va faire. Mais ce mariage n'est rien moins lui-même que la preuve des phénomènes dus aux facultés du jeune homme. Comment M. Home est-il parvenu à être un homme à la mode, le commensal, le bienvenu d'une foule de grands personnages, de plusieurs têtes couronnées? comment lui, pauvre jeune homme d'un hameau de l'Ecosse, est-il parvenu à s'allier à une noble et opulente famille? Est-ce parce que, se posant comme médium, il ne l'était réellement pas? est-ce en trompant et dupant tant d'honorables personnages? On ne doit pas le supposer. Il faut donc bien reconnaître des causes à la célébrité dont il fut tout à coup honoré. S'il n'y avait, dans ses facultés, son organisation psychique, en un mot, s'il n'y avait en lui rien de plus extraordinaire que chez les autres hommes, pourquoi plus qu'eux serait-il devenu l'hôte choyé, recherché des rois et des princes?

Cela dit, nous remercions beaucoup M. Lucas des paroles obligeantes qu'il a bien voulu accorder à notre qualité d'écrivain. Mais la réputation d'homme d'esprit pour nous est la moindre chose; elle s'efface devant la grandeur des vérités que nous nous attachons à démontrer et devant les conséquences formidables que l'on en doit tirer. Z. PIÉART.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

RIEN N'EST IMPOSSIBLE A CEUX QU'ANIMENT LA FOI ET L'AMOUR DU BIEN.

MORT RESSUSCITÉ. — ÉPILEPSIE GUÉRIE EN UN INSTANT. — POSSESSION, EXORCISMES, ESPRIT CHASSÉ.

Si habueritis fidem, sicut granum sinapis, dicetis huic arbori moro : eradicare, et transplantare in mare : et obediet vobis.

Luc, xvii, 6.

Signa autem eos qui crediderint hæc sequentur : in nomine meo demonia ejicient ; super ægros manus imponent, et bene habebunt.

Marc, xvi, 17, 18.

Quand, dans la troisième livraison de ce journal, nous disions que l'homme armé d'une volonté forte et d'une foi vive peut tout en proportion de ses vertus, de ses perfections morales et physiques ; quand nous disions qu'il pouvait se mettre en harmonie, en communion avec le grand flux divin, s'en assimiler tout particulièrement une partie et répandre sur son semblable les effets salutaires du baume qu'il a su accumuler en lui, nous formulions une vérité qui a reçu de tout temps la plus éclatante confirmation. Combien de faits nous sont chaque jour signalés qui viennent à l'appui de cette vérité ! Nous voudrions pouvoir reproduire tous ces faits, mais les limites dans lesquelles notre publication est restreinte nous en empêchent. Qu'il nous soit cependant permis d'en citer quelques-uns qui s'offrent à nous avec un caractère tout particulier d'intérêt et auxquels s'entremêle la grande cause du spiritualisme. Nous allons écrire d'après divers témoignages et d'après plusieurs documents qui nous ont été fournis.

Vers le milieu du mois de mai 1854, une dame russe, Son Excellence madame de Kosent, attachée à la cour de l'empereur Nicolas, à la suite d'une grave maladie, partait pour la France dans l'intention d'y gagner le séjour délicieux d'Hyères, où, d'après les conseils de son médecin, elle espérait reprendre des forces et terminer sa convalescence. En arrivant au but de sa course, elle se trouva fatiguée d'un

aussi long voyage. Elle fit appeler un médecin qui lui administra de la quinine ainsi qu'une foule de ces médicaments dont le résultat est presque toujours de fatiguer, ravager l'économie et d'aggraver par-là la situation de ceux auxquels on les administre. Après quelques mois de traitement, madame de Kosent s'alita et mourut. Au moment où elle venait de rendre l'âme entre les mains de son médecin, celui-ci fut rencontré par le docteur C. H. Fridlander, médecin anglais, arrivé depuis quelque temps à Hyères, en compagnie d'une dame de son pays à laquelle il donnait ses soins. C. H. Fridlander est un puissant magnétiseur, très-versé dans les procédés et les secrets de la divine science. De plus, il avait une foi profonde aussi bien en lui que dans le salutaire agent qu'il appelait fréquemment à son aide pour le soulagement de ses malades. Il savait qu'il y avait eu parfois des cas où un cadavre réchauffé, saturé du fluide vital à l'heure de son décès, avait pu rentrer dans un état tel que son âme rappelée par la volonté du magnétiseur était revenue l'animer. Il se rappelait les résurrections opérées en des circonstances semblables par Elie, Elisée, Apollonius de Thyanes, S. Philippe de Neri et tant d'autres (1). Il se rappelait la résurrection opérée plus

(1) Le nombre est plus grand qu'on ne pense des personnes qu'on crut mortes, d'après les signes ordinaires de la mort, et que cependant on parvint à rendre à la vie. Voici un fait qui nous a été raconté par un des hommes les plus sincères, les plus honnêtes que nous ayons connus, le prince E. Gag... d'Odessa. Un jour il fut conduit par le hasard aux environs de cette ville chez une pauvre famille où une jeune fille venait de mourir. La famille éplorée avait allumé des cierges autour du lit mortuaire comme c'est l'habitude en ce pays, et priait, morne et désespérée de la perte douloureuse qu'elle venait de faire. Le prince, devant ce tableau si triste, eut une inspiration soudaine. Il était spiritualiste; il croyait à la puissance extraordinaire de l'agent divin à l'aide duquel on vit produire tant de merveilles en des époques de simplicité et de ferveur. Il avait vu des tables, des chaises s'animer sous son contact et bondir. Il crut qu'à plus forte raison il ranimerait un être organisé et ramènerait en lui le souffle de la vie. Plein de cette pensée, il s'approche de la morte et lui applique les deux mains à l'épigastre, demandant fortement à Dieu de lui venir en aide dans ses efforts. Quelle ne fut pas sa joie lorsque, quelque temps après, il sentit le corps de la jeune fille se remuer et un soupir sortir de sa poitrine. Elle était sauvée; quelques heures de magnétisation suffirent pour rendre sa résurrection certaine. Les personnes qui ont l'avantage de connaître le prince E. Gag.... ne révoqueront nullement en doute la vérité de ce fait. Il est des hommes dont il est impossible de suspecter la bonne foi.

récemment par la princesse de Ligné sur son enfant (1), par le docteur Desprez qui, confirmé de la mort de sa femme par la déclaration de plusieurs confrères de la faculté, n'avait pu se résoudre à une séparation aussi cruelle, s'était couché sur le cadavre, le réchauffant sur son sein, et, à force de volonté, était parvenu à rappeler la morte à la vie (2). Le docteur anglais résolut de tenter la possibilité d'un pareil prodige. Confiant dans la protection que Dieu accorde à ceux qui savent l'invoquer avec foi, il courut au lit de la morte et se mit à la magnétiser avec une force inouïe pendant plusieurs heures. Le soir la morte soupira. Le lendemain elle ouvrait

(1) Voyez Puységur, *Recherches physiologiques sur l'état de l'homme en somnambulisme*, p. 67.

(2) Voyez à ce sujet les *Rapports du docteur Foissac sur le magnétisme*, p. 272. Nous devons à mademoiselle de Guldenstubbé le récit d'un fait semblable arrivé à sa connaissance, à Revel en Esthonie. Une dame de cette ville, mademoiselle Adelheid de Rehekampff, était déclarée morte par tous les médecins. Sa mère ne pouvant supporter l'idée de cette mort se jeta sur elle, l'étreignant avec force, l'embrassant, lui redemandant de vivre. Quels ne furent pas son bonheur et l'admiration générale, quand elle vit sa fille reprendre le mouvement et la parole. Elle existe encore aujourd'hui à Revel, où elle est connue par son beau talent pour la musique. Nous avons, dans le *Journal du Magnétisme* du 25 octobre 1856, cité un fait semblable arrivé au comte de Le Danois, de qui descend par les femmes le prince Ernest d'Artemberg. Le comte de Le Danois était tombé frappé à mort sur le champ de bataille de Malplaquet, et y avait été laissé comme tel par les chirurgiens de l'une et de l'autre armée. Sa mère, qui habitait un château près Valenciennes, n'eut pas plutôt appris des soldats français en retraite le sort de son fils, que, tombant dans une effroyable crise nerveuse suivie de voyance somnambulique, elle se fit conduire sur le champ de bataille où elle voyait son fils, au milieu d'un tas de morts qu'on allait jeter dans une fosse commune. Arrivée sur les lieux et ayant effectivement retrouvé son fils, elle le fit transporter dans son carrosse, où bientôt ses baisers, ses étreintes le rappelèrent à la vie.

Mais, j'entends, à propos de ces faits, les sceptiques dire: « Ces personnes qu'on croit avoir ressuscitées n'étaient réellement pas mortes. La science n'a pas encore trouvé de moyen certain de constater la vraie mort. » Soit, mais une chose avérée pour nous, c'est que dans les cas qui précèdent, la mort avait été déclarée par les hommes de l'art, et que, sans les passes, les étreintes, les embrassements, la volonté des intéressés, actions purement magnétiques, les personnes condamnées comme mortes auraient été bel et bien enterrées. Nouveaux motifs pour rendre hommage à ces grandes forces spirituelles tant contestées.

les yeux, et le troisième jour, agitant les lèvres, elle dit tout bas à l'homme de cœur et de foi qui n'avait cessé de la magnétiser : « Ah ! vous m'avez sauvée. »

Auprès de Toulon, à l'abri des vents du nord, et sur les bords de la rade, s'élève dans une situation délicieuse l'antique château féodal de Malbousquet, avec son parc de frais ombrages, tel qu'il figure au Louvre dans une vue du port de Toulon, due au pinceau de Joseph Vernet. Ce château, érigé momentanément en établissement orthopédique par sa propriétaire, madame Vedeaux, est depuis quelques années loué en détail par cette dame à des étrangers qu'attirent le doux climat de la Provence et l'appât des bains de mer. C'est là que se rendit le docteur Fridlander avec ses deux malades quinze jours après avoir rappelé à la vie l'une d'elles. Madame Vedeaux, depuis plus de vingt ans, était initiée à la science du mesmérisme. Douée d'une riche et puissante organisation où se fait remarquer la plus heureuse harmonie des facultés et des humeurs ; de plus, déjà renommée dans le pays par les plus remarquables cures magnétiques, elle inspira la plus grande confiance au docteur anglais, qui se déchargea entre ses mains du traitement de la dame russe.

Madame Vedeaux acheva la guérison si miraculeusement commencée par le docteur. Six semaines plus tard, la malade repartait guérie pour Saint-Pétersbourg, d'où elle écrivit à la propriétaire du château de Malbousquet une lettre de remerciements dont nous avons une copie entre les mains.

Voilà le prodige qui eut lieu il y a quatre ans dans le courant de l'été sur les côtes de la Provence. Nous en tenons les détails de madame Vedeaux même.

Puisque nous sommes à parler de cette dame, disons que le jury magnétique de Paris lui a accordé une mention honorable en récompense des services qu'elle a rendus, des malades qu'elle a guéris (1). Parmi ses différentes cures nous voyons dans le *Journal du Magnétisme* (2) celle d'une jeune fille épileptique de Toulon, Claire Laporte, abandonnée des

(1) Voyez le même journal, 10 juin de la même année.

(2) Voyez à ce sujet le *Journal du Magnétisme* du 10 avril 1857.

médecins, et guérie en trois minutes par l'action magnétique de madame Vedeaux. Cette jeune fille, ainsi que ses parents, au nombre de cinq, demeurant rue de la Glacière, 7, ont tous signé la lettre de remerciement que le journal a enregistré. Madame Vedeaux eut aussi l'avantage de guérir en une seule séance une dame de quatre-vingts ans, madame Caroline de Mayork, femme du général russe de ce nom. M. le comte de Saint-Phalle, lieutenant de vaisseau de la marine de Toulon, qui tient ce fait de la malade, pourrait au besoin l'attester. Une autre fois, le même, ainsi qu'un autre lieutenant de vaisseau, M. Du Temple, fut témoin, au château de Malbousquet, de diverses expériences remarquables de magnétisme, provoquées par madame Vedeaux, en présence d'une nombreuse société d'incrédules. C'est ainsi que cette dame endormit, à travers une muraille, et en moins de quatre minutes, deux jeunes gens qui étaient allés dans une chambre voisine avec M. Du Temple; c'est ainsi qu'une poule extrêmement sauvage, magnétisée par elle, se tint immobile dans un plat rempli d'eau, et cela aussi longtemps que le voulut la société. Mais de tous les faits dus à l'expérience aussi bien qu'à la puissance magnétique si remarquable de madame Vedeaux, le plus curieux, sans contredit, est celui qui est relaté dans la lettre de remerciement qui va suivre, document bien précieux au point de vue spiritualiste, et qui a été adressée à madame Vedeaux par une famille reconnaissante. Voici cette lettre telle qu'elle nous a été envoyée, et cela d'après nos pressantes sollicitations, désirant toujours, autant que possible, apporter des témoignages à l'appui de nos affirmations.

« Il y a dix ans, ma femme consultait madame Vedeaux sur l'état de notre fille, alors âgée de sept ans; elle lui répondit: Votre fille est noctambule, c'est-à-dire qu'elle parle et se lève la nuit; il faudrait la faire magnétiser et cela réglerait son sommeil.

« Confians dans la longue expérience de madame Vedeaux, acquise par suite de ses relations avec les malades à cause de sa maison orthopédique, nous la priâmes de se charger de notre fille. Elle nous répondit, comme à tous ceux qui vont

lui demander un service : *Je le veux bien*. Nous lui envoyâmes notre fille en son château. Une semaine après, elle nous la renvoya en disant qu'elle ne pouvait s'en charger, et nous recommanda de ne la jamais laisser magnétiser avant de lui faire connaître la personne.

« Depuis cette époque, nous avons eu souvent recours à sa science. Tout ce qu'elle nous a conseillé s'est toujours vérifié avec une précision étonnante.

« Cette année, au commencement d'octobre, vint à Toulon un monsieur E... qui se disait magnétiseur. Il allait dans les cafés et recevait chez lui. Ma femme lui conduisit notre fille pour la faire magnétiser, fatigués que nous étions depuis dix-sept ans, ne pouvant dormir une nuit sans bruit. Ce monsieur l'endormit. Quelques jours après, il osa faire des propositions à ma femme pour que nous lui donnions notre enfant dont il voulait, disait-il, faire un sujet. Il fut reçu comme il le méritait, c'est-à-dire mis à la porte. Il proféra des menaces et prédit que par sa volonté il serait fait du mal à notre fille.

« En effet, dès ce moment elle fut prise de vertiges, et plusieurs fois par jour, elle tombait çà et là, dans la rue ou ailleurs. A chaque fois nous allions menacer le magnétiseur de le livrer à la justice, et alors il consentait à venir la rétablir en son état naturel. Fatiguée de cette position désolante, ma femme se décida à confier à madame Vedeaux le malheur qui nous était arrivé. Madame Vedeaux lui dit : « *Calmez-vous, madame, je vais vous donner le moyen de la relever vous-même quand elle aura une crise. Il est fâcheux pour vous que vous n'ayez pas gardé le conseil que je vous donnai il y a dix ans, de ne laisser magnétiser votre fille que par des gens bien connus. Quand elle tombera encore dans la rue, soufflez à chaud sur son cœur, dites telle et telle parole, et votre fille se relèvera ; de mon côté, je ferai ce qu'il faut.* » Un mois après, notre fille tomba sur la place Saint-Pierre, et ma femme ne put plus la relever. Nous la fîmes porter à notre domicile. Fort heureusement pour nous, ce jour-là madame Vedeaux se trouvait en ville ; pour cette fois, elle ne put résister aux pleurs et aux prières de ma femme ; elle vint chez

nous. Nous croyions qu'elle aurait magnétisé ou démagnétisé. Pas du tout, elle se contenta de parler avec autorité à un esprit qu'elle prétendait être dans notre fille, lui commandant de sortir. Une voix étrange et mâle lui répondit du fond des entrailles de la pauvre malade : *Non, je ne sortirai pas.*

« En traçant ces lignes, la sueur couvre encore mon corps tant ce souvenir vivra dans notre famille ! La lutte entre madame Vedeaux et l'esprit dura de huit à dix heures du soir. Enfin, celle-ci dirigeant son doigt vers notre enfant qui, contorsionnée, gisait sur le sol, lui dit : *Relève-toi, puisque tu es à Dieu*; et elle se releva sans s'appuyer d'aucune manière. Dès qu'elle fut debout, elle ouvrit les yeux et fut tout étonnée de se voir entourée d'autant de monde. Nous demandâmes à madame Vedeaux l'explication de ce qui venait de se passer, car nous avions tous pleuré, tremblé et prié. Elle nous répondit : Il y a eu dans tout cela de la *possession*, de l'*exorcisme*, et du *spiritualisme*; mais, ajouta-t-elle, cela n'est pas votre affaire, mais bien la mienne. Depuis cette époque, notre fille n'est plus tombée. Seulement elle continue d'être, comme auparavant, noctambule. Le lendemain de cet événement, nous voulions dénoncer le magnétiseur à la justice, madame Vedeaux s'y est opposée.

« La reconnaissance que nous devons à madame Vedeaux nous pousse à la remercier publiquement de ce fait bien malheureux pour nous, mais nous croyons que c'est bien peu comme gage d'un dévouement aussi désintéressé que généreux.

« Que Dieu la protège et la laisse vivre longtemps pour être le soutien des familles malheureuses (1) ! »

Louis PIGNOL, femme VIRGINIE PIGNOL.

Toulon, le 13 octobre 1836, rue du Canon, n° 7.

Que conclure de tous les faits qui précèdent? que le pouvoir de l'homme qui a su retrouver les secrets de la science

(1) Madame Vedeaux ne se contente pas de rendre des services à l'aide des connaissances qu'elle a acquises sur le magnétisme et le spiritualisme, mais encore elle s'applique à propager le plus qu'elle peut ces divines sciences. Elle se dispose même, cédant aux sollicitations réitérées de plusieurs amateurs, de les enseigner dans un cours qu'elle ouvrira prochainement.

divine, qui s'en est rendu digne et sait s'en servir avec foi et volonté, est sans bornes. Que conclure encore? que les paroles du Christ annonçant le pouvoir de transporter, même les montagnes, à celui qui aurait suffisamment de foi, ne sont que vérité. Comme de même rien n'est plus vrai que ces faits de possession et d'exorcisme tant révoqués en doute, auxquels les anciens croyaient, et que des faits nouveaux clairement constatés nous forceront bientôt à admettre aussi (1), en dépit des sarcasmes et des dénégations de gens qui jugent de tout sans connaître ni avoir cherché, et qui ne savent jamais s'incliner, ni devant l'évidence, ni devant les meilleurs témoignages.

Z. PIÉRART.

(1) Il ne faut pas que l'on croie qu'il n'y ait que l'antiquité et le moyen âge qui nous offrent des cas de possession et d'exorcisme. Le nombre est grand des faits contemporains de ce genre, parfaitement attestés. On trouve dans un ouvrage allemand intitulé: *Das Reich der Geister*, publié à Leipzig, chez Chrétien Kollmann, en 1840, des procès-verbaux et des récits de possession analogues à ceux que nous venons de citer. Parmi ces récits, nous en remarquons plusieurs attestés par l'illustre docteur Kerner, le magnétiseur de la voyante de Prévorst. Il y est, entre autres, question d'une Marie Hein, née dans le royaume de Wurtemberg et délivrée, en 1830, d'un esprit qui faisait entendre au dedans d'elle des voix diverses, des aboiements, des miaulements. Il y a aussi, 6^e partie, p. 53, le procès-verbal de la possession de la jeune fille Grombach, d'Orlach, localité voisine de Heilbronn, cercle du Neckar, histoire du plus haut intérêt et que nous reproduirons sous peu. On trouve encore dans le recueil allemand : le récit curieux de la possession de Marie-Anne Ulrich, de Lich, près Mayence, possession constatée par la justice seigneuriale du comte Waldbot de Bassenheim, en 1724; enfin, la possession de Catherine Schleicher, fille d'un maître d'école de la banlieue de Crailsheim, petite ville de la Hesse-Electorale. Ce dernier fait, qui a été constaté par tous les habitants de cette localité, a été inséré dans les *Annales de Prévorst*, journal que publia pendant plusieurs années le savant docteur Kerner.

Mais une chose qui à elle seule vaut tous les faits du monde et qui est la plus éclatante constatation de la vérité des possessions et des exorcismes, c'est l'établissement qui a été fondé près Heilbronn, par M. Blumenhardt, fils de l'ancien directeur des missions protestantes de Bâle. Cet institut consacré à la guérison des possédés au moyen de prières, d'exorcismes, a vu sortir de son sein et parfaitement guéries, une foule de personnes honorables, parmi lesquelles on cite la princesse Charles de Prusse, belle-sœur du roi actuel, et mademoiselle de Gemmingen, belle-sœur de l'illustre Tholuck, professeur de théologie à l'Université de Halle, et mariée au pasteur Schletter. (*Communiqué par M. le baron de Guldenstubbé.*)

SORCIERS NORMANDS. UN MOT SUR LES DIVERS PROCÉDÉS DE LA
MAGIE.

Il n'est personne qui ne connaisse les sorciers de nos campagnes et la croyance des paysans à toute espèce de sortilèges et de choses extraordinaires. On traite tout cela de superstitions, et on a quelquefois raison, car il se trouve dans le nombre beaucoup de choses purement imaginaires, ou dont la cause, très-simple, est rapportée à la sorcellerie, parce qu'elle n'est pas connue ou n'est pas comprise. Mais il y a autre chose que de la superstition d'une part et de l'escroquerie de l'autre ; il y a des opérations réelles et des résultats vrais.

Le jour commence à se faire sur tout cela, et le spiritualisme doit jeter une nouvelle lumière sur les choses occultes. Car la magie n'est autre chose que du spiritualisme.

Un *tour* assez original m'a été raconté par des témoins oculaires, qui, bien entendu, n'y comprenaient rien. Le fait s'est passé dans une localité de la Normandie. Là, quand un objet a été dérobé et qu'on ne veut pas s'adresser à la justice, parce que cela n'en vaut pas la peine, et que cependant on serait bien aise de connaître le voleur, on va trouver le sorcier. Celui-ci prend un instrument composé d'une peau tendue et ayant l'aspect d'un tamis ou d'un tambour de basque, puis il met sur cette peau des pois ou des haricots. Le consultant prononce à haute voix le nom des individus qu'il soupçonne, et quand il prononce le nom du coupable, la peau vibre et les pois se mettent à danser, ce qui est une indication affirmative.

En se plaçant au point de vue spiritualiste, le fait paraît très-simple ; le sorcier devient une espèce de médium qui est en communication avec quelque esprit par le moyen de son tambour, et en obtient ainsi des réponses. C'est le plus souvent par initiation héréditaire que ces sorciers sont mis en mesure d'opérer, et il est probable qu'ils savent ce qu'ils font, bien qu'ils gardent le plus grand silence. Ils n'ont pas l'air, du reste, de perfectionner leurs moyens d'investiga-

tion et paraissent se borner à appliquer ce qu'on leur a enseigné.

BERRUYER.

Nous partageons l'opinion ci-dessus exprimée.

Selon nous, le procédé du sorcier normand, procédé qui est plus général qu'on ne croit, est un des mille moyens qui ont été donnés à l'homme pour découvrir certaines choses secrètes, cachées, pour lire dans l'avenir les événements qui le concernent. Ces moyens, qu'on a révoqués en doute, en ces temps de scepticisme et de matérialisme, pratiqués par des hommes qui y avaient foi, et qui se trouvaient dans un état psychique tout particulier, dans cet état qui est le propre de nos médiums actuels, ont pu très-souvent donner des résultats concluants. Mais, qu'on le sache bien, le procédé en lui-même n'y est pour rien, ce sont les dispositions psychiques, l'organisation animique, la forte volonté et l'expérience de celui qui les emploie qui sont tout. Sans ces dispositions, sans cette organisation, cette volonté, les procédés n'auraient aucune action, et il ne serait pas au pouvoir du premier venu de les rendre efficaces. Le plus souvent, pour percevoir les faits de l'ordre médianimique et les produire, il faut être voyant, médium. Ainsi ont été la plupart des magiciens, les druidesses gauloises, les haruspices, les chiromanciens, les cartomanciens, les hydrosopes, les rabadhomanciens, les hydro-manciens, etc. Cependant, il est des cas où les manifestations médianimiques sont spontanées ou sans causes provocatrices appréciables, et alors tout le monde peut les constater, tandis que pour les expliquer, en tirer une vérité, un avertissement, un enseignement, des hommes simplement experts, familiarisés avec ces matières suffisent. Ces cas se sont présentés dans l'air augural, l'oniromancie, le pressentiment, les présages tirés des animaux et de certains signes naturels, etc.

Dans un article postérieur, nous aborderons tout particulièrement ces matières, et alors nous passerons en revue, pour en expliquer sommairement la source et les caractères, les différents procédés de la magie, les mille et un moyens que la vérité éternelle, le grand tout providentiel, a employés pour se manifester à l'homme.

VARIÉTÉS.

LE SPIRITUALISME AUX ÉTATS-UNIS.

Si, il y a dix ans, quelque prophète malencontreux se fût avisé de dire que le spiritualisme philosophique, l'œuvre de Socrate et de Descartes, impuissant, timide et froid comme un système, deviendrait la plus consolante des croyances, en même temps que la plus féconde et la plus attrayante; que la superstition d'hier serait la foi de demain, et que l'Amérique serait l'initiatrice de ce sentiment nouveau comme elle l'a été de la liberté rajeunie, les incrédules du vieux monde se seraient écriés : « Un pays de commerce et d'industrie ! des gens pratiques ! une race d'hommes d'affaires et de sens ! L'Allemagne, où l'on rêve l'utopie et la théorie, à la bonne heure ! » La prophétie réalisée, que dirent les incrédules ? « Le spiritualisme vient d'Amérique, patrie du puff et des charlatans, nous n'en voulons pas. » L'incrédulité est ainsi faite : la vouloir réduire est pure chimère ; c'est un arsenal de mauvaises raisons, vieilles, bêtes, cruelles, et qui ont pour double l'égoïsme et le mépris des autres.

Voyez et jugez. Le spiritualisme a pris, par delà les mers, de telles proportions qu'au premier coup d'œil on est ébloui. Il a ses assemblées, ses organes, ses sociétés ; on l'a discuté à la tribune parlementaire, on l'admet au cercle de famille. Dans les villes et dans les campagnes, dans les vastes prairies comme au bord des grands lacs, partout on épelle son nom, on étudie sa loi bienfaisante. Aujourd'hui, il s'organise. Combien de temps durera ce travail préparatoire, cette fermentation de la pensée humaine sous le fécondant rayon qui illumine, et que sera-t-il demain ? s'appellera-t-il religion, philosophie, science ou révolution ? Apporte-t-il la loi ou l'Évangile ?

Je n'ai pas mission pour me prononcer sur des mystères dont la solution ne saurait manquer d'être prochaine. Mais, en présence de ce mouvement magnifique qui atteste le réveil des âmes, j'éprouve une tristesse profonde, et le même spectacle, qui m'a fait battre le cœur d'enthousiasme, me laisse l'amer regret de n'y assister que de bien loin. Au moins, j'en porterai témoignage.

De ce côté de l'Océan, on fait des expériences de salon, on frissonne, on raconte de terribles histoires de fantômes, on plaisante et l'on oublie. Beaucoup se demandent même, parmi les croyants, à quoi sert l'intervention des Esprits. En Amérique, il y a longtemps qu'on ne raille plus. Les ennemis du spiritualisme, et ils sont nombreux, s'en inquiètent et le dénoncent comme l'ennemi public. Toutes les sectes protestantes s'entendent pour lui courir sus; la chaire de vérité retentit d'anathèmes. Il n'y a pas jusqu'à la petite église des Swedenborgiens qui, au nom de son fondateur, ne s'éloigne avec dédain de ces manifestations inutiles. « Que veut cet intrus? s'écrie un théologien. Réclame-t-il sa place au soleil des communions chrétiennes? Quelle est sa discipline? Quels sont ses auteurs? » Et, continuant sur ce ton, il découvre, en se signant d'horreur, que le spiritualisme, ce dernier né des croyances modernes, n'admet ni prêtres, ni mystère, ni culte, ni fabrique, ni privilèges, ni autorité, ni prophète, et qu'enfin il ne songe d'aucune manière à se constituer en Eglise séparée. Je ne parle pas de ceux qui en font l'œuvre spéciale du démon; ceux-là sont rares et persuadent difficilement ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes. D'autres adversaires, plus avisés, supputent le nombre des journaux, des livres, des réunions, des croyants: le recensement terminé, ils admonestent les bons citoyens: « Le spiritualisme compte, en juillet 1858, un million et demi d'adhérents; dans l'état de New-York, 300,000; dans le Massachusetts, 90,000; l'Indiana en a 120,000, ainsi que l'Ohio; 80,000 dans l'Illinois, 20,000 en Californie, etc. Plus d'une centaine de journaux se sont dévoués à l'œuvre de la propagande; il en reste debout une vingtaine avec des milliers d'abonnés: le *Spiritua Tele-*

graph, le *Herald of light*, le *Spiritual register* et le *Principe*, à New-York ; le *Spiritual Age* à Boston ; le *Spiritual Messenger*, à Cincinnati ; le *Spiritualiste*, à la Nouvelle-Orléans, et tant d'autres qui sympathisent avec les mêmes principes. Jamais découverte ne fit un pareil bruit ; jamais on n'écrivit tant de volumes en son honneur. Elle a ses missionnaires, plus de 600, qui courent d'une ville à l'autre, portant la parole et le phénomène ; elle a ses interprètes, ses médiums, ses inspirés que l'on ne compte plus, parce que toute famille, toute assemblée, tout cercle a les siens. Le spiritualisme est un danger grave pour l'Etat. Citoyens, veillez ! »

Or, tout cela est vrai, ce que dit le théologien et ce que dit le journaliste. Dans ce mouvement un peu confus que présente la société spiritualiste aux Etats-Unis, il y a certains détails qui choqueraient nos habitudes françaises, par exemple la part considérable qu'y prennent les femmes, soit avec la plume, soit avec la parole. Presque tous les médiums sont des femmes, qui n'attachent aucune honte à se produire en public, et qui se prêtent volontiers aux communications spirituelles, sous l'œil des parents et des amis ; leur concours n'est point l'affaire d'un caprice ou d'une mode, il est de tous les instants. Combien trouvera-t-on, en France, de femmes et de jeunes filles sérieusement préparées à ce pieux ministère, et, s'il y en a, combien peu ne succomberont pas devant la crainte du respect humain et des mondaines bien-séances ! La recherche de la vérité n'est pas encore chez nous une passion.

Dès que la famille est réunie, le spiritualisme se manifeste. Excepté dans les séances en quelque sorte expérimentales, où il s'agit de troubler le sceptique et d'éveiller l'indifférent, il se montre calme, paisible, affectueux ; il conseille, il encourage, il console ; il entr'ouvre le ciel, il glorifie Dieu. L'espoir se raffermi et le courage se retrempe dans ce commerce non interrompu des âmes libres et captives. On ne redoute point la présence de l'Esprit : on l'accueille comme un hôte ; comme un ami ; mais il n'y aura pour lui, au foyer domestique, ni adoration, ni culte ; il ne supplantera ni le saint dans

sa niche, ni les dieux lares sur leur autel. Le règne des idoles est encore une fois passé. L'Esprit, quand il parle de la terre, sa dernière demeure, ne fait entendre que des vœux de travail, d'harmonie, de liberté, d'amour. Que sont les formes passagères à cet intermédiaire divin? Sa mission est de répandre ici-bas la certitude des choses d'en haut, de faire entrer l'homme dans l'éternité, d'être sa conscience plutôt que son guide, d'allier enfin la raison à la foi.

Ainsi pratiqué en Amérique, le spiritualisme rend plus fort et meilleur. Quant à ses conclusions, pourquoi s'en inquiéterait-on? Elles se produiront d'elles-mêmes. Si quelques disciples hardis ou enthousiastes les font sortir tout armées de leur cerveau, le plus grand nombre ne les cherche pas et se contente des manifestations telles qu'elles se présentent.

En voici quelques-unes :

Dans la famille d'un fermier du comté d'Hamilton, chez laquelle personne n'ajoutait foi et ne songeait encore aux Esprits, il se produit des faits extraordinaires : des coups frappés dans les murs, aux vitres, sur les meubles ; des bruits de toutes sortes commencent par effrayer ces braves gens. On entend des voix mystérieuses. A diverses reprises, on trouve les traversins et les coussins coiffés, drapés et costumés avec des vêtements d'homme ou de femme, et si habilement arrangés qu'ils ont, à quelques pas, une apparence humaine. Les draps, les rideaux, les tapis, les étoffes de toute espèce servent, aux mains d'invisibles machinistes, à figurer des décorations d'un effet théâtral. La table à manger, surchargée de tous ses accessoires, tourne complètement sur elle-même, au grand ébahissement des convives ; deux ou trois fois elle s'est soulevée. Enfin, chacun des membres de cette famille si éprouvée a reçu des lettres directement écrites par les Esprits et contenant des nouvelles de parents ou amis décédés. (27 mars 1858.)

A Almond, petite ville de l'état de New-York, voici la scène qui se passait au mois d'avril dernier. Il s'agit de l'Esprit d'un ivrogne que sa triste manie avait jeté dans les téné-

bres et l'isolement. Il vivait malheureux : le spectacle de ses folies passées était son enfer. Se faisant un jour connaître d'un de ses anciens amis, il lui dit, entre autres choses, qu'avec le concours bienveillant d'une âme humaine, il pourrait s'élever vers les régions de lumière. Un médium accepte, charmante jeune fille de seize ans ; mais l'Esprit puni n'ose point entrer dans sa maison qui est trop brillante, il l'attire dans celle où il se manifeste et la scène finit ainsi : « Mary-Jane vint nous trouver en disant : « Une influence étrangère m'a conduite ici : que me voulez-vous ? — Nous avons un ami qui souffre : c'est un Esprit du nom de Robert. Il demande votre appui. » Alors elle se mit à murmurer : « Robert, Robert, viens.... j'habite là-haut.... viens avec moi. » Les appels multipliés d'une voix caressante et douce comme le soupir d'une âme, et qui semblait commander et encourager tout ensemble, se perdirent peu à peu dans le lointain. Mary-Jane leva la main vers le ciel comme pour désigner sa route à un ami invisible, puis elle resta près d'un quart d'heure immobile. « J'ai conduit Robert à la lumière, nous dit-elle enfin ; il est heureux. »

Le fait suivant, raconté par le docteur S. A. Péters dans les colonnes du *Spiritual Telegraph* de New-York, est un des plus curieux miracles obtenus jusqu'à présent par l'intermédiaire des Esprits. Ce miracle est la **TRANSMUTATION DES MÉTAUX**.

M. Robert Hare, peut-être le seul Américain qui ait reçu pareille faveur, est, ou plutôt était — car il vient de mourir, — un des plus savants chimistes du Nouveau-Monde, membre de plusieurs académies et professeur émérite de l'université de Pensylvanie. Né en 1781, il remportait en 1802 le prix Rumford pour ses travaux sur la chaleur ; le premier il mit en fusion l'iridium, le rhodium, le platine et obtint le calcium à l'état pur métallique. Il y a quelques années, voulant corroborer la démonstration scientifique de M. Faraday sur la rotation des tables, il fabriqua un instrument de communication léger et commode, mais qui rendait toute fraude impos-

sible, le nomma *spiritoscope* (1) et fit appel aux croyants. Le contraire de ce qu'il voulait démontrer arriva, et, comme c'était un homme de bonne foi, il confessa le spiritualisme.

« Une manifestation ordinaire des esprits, dit M. Péters, fréquemment obtenue en présence de ce savant, c'est la métamorphose presque instantanée d'un *cent* de cuivre en pièces d'or. Le docteur possède un certain nombre de ces pièces miraculeuses qui n'ont pas d'autre origine. Il me montra une solution de platine de Russie déterminée par l'intermédiaire spirituel, ainsi qu'un morceau d'argent pur, pesant 3980 grains, rendu tour à tour liquide et solide. Une autre fois, il introduisit plusieurs pièces de monnaie, de matière et de valeur inégales, dans un bocal bien bouché, et enferma le bocal dans une caisse de bois dont le couvercle fut solidement fixé. Au bout de trois minutes, toutes les pièces étaient converties en un seul morceau d'or. Le docteur en reconnut le titre, remit les choses en l'état et demanda la contre-épreuve : cinq minutes après il retrouvait parfaitement intactes les différentes pièces de monnaies qui avaient subi cette inexplicable transformation. Comme les expériences de ce genre se produisent fréquemment dans le laboratoire de M. Hare et qu'elles ont eu pour témoins des gens dignes de foi, je n'en parle que pour mémoire et j'arrive au fait qui s'est passé sous mes yeux.

« Lorsque j'entrai chez le docteur, il n'y avait auprès de lui que son médium habituel, Auguste Ruggles, jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, que je voyais pour la première fois. Nous nous assîmes autour d'une table, et le médium entra en communication avec les Esprits ; quelques instants après, je reçus l'ordre de placer dans une boîte deux tubes de verre et deux morceaux de platine. M. Hare se leva, me remit deux tubes d'environ six pouces de long et d'un demi-pouce de diamètre, hermétiquement scellés par les bouts, et deux mor-

(1) Nous donnerons sous peu, dans la *Revue Spiritualiste*, le dessin de cet instrument accompagné d'une description qui mettra à même chacun de nos lecteurs d'en faire fabriquer de semblables.

ceaux de platine, chacun de la grosseur d'une balle de fusil. La boîte dans laquelle je devais introduire ces objets, était devant moi, sur la table; je la pris et l'examinai en tous sens avec attention; c'était une boîte ordinaire, entièrement vide, ayant la forme d'un petit pupitre à écrire, avec un couvercle à charnières et un cadenas. J'y plaçai successivement les tubes et les balles de platine et la fermai à clef, puis nous reprîmes nos sièges, M. Hare et moi. Après cinquante-cinq minutes d'attente silencieuse, les Esprits dirent, par l'intermédiaire du jeune Ruggles: « Nous avons quelque chose à montrer au docteur Péters; qu'il ouvre la boîte. » J'étendis la main sur la boîte, placée à quelques pieds de moi et que je n'avais point quittée des yeux; je l'ouvris.... Chacun des tubes, hermétiquement scellés pourtant, contenait un morceau de platine. » (Philadelphie, 18 avril 1858.)

C'est le lieu de rappeler, en la modifiant, la devise de Jacques Cœur: A cœur croyant, rien impossible.

PAUL LOUISY.

Z. PIÉRART, propriétaire-gérant



APPARITIONS DE LOURDES.

MANDEMENT DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE TARBE.

Lorsque dernièrement, parlant des apparitions de Lourdes, des mesures et des procès qu'elles avaient suscités, nous émettions le vœu qu'une minutieuse enquête soit faite sur ces faits, sans prévention, dans l'intérêt de la science, de la psychologie, comme dans celui de la vérité; lorsqu'en même temps nous faisons connaître tout le désir que nous avions d'avoir sur ces faits des détails impartiaux et précis, nous ne nous attendions pas à ce que nos souhaits seraient bientôt exaucés. C'est avec une satisfaction inexprimable que nous annonçons à nos lecteurs qu'une enquête telle que nous l'avions demandée va être faite, et que bientôt tous les détails désirables relatifs aux phénomènes médianimiques de la petite ville des Pyrénées vont être mis au jour, et cela, d'après l'initiative même de l'autorité diocésaine à laquelle cette localité ressortit.

Monsieur l'évêque de Tarbes, à la suite d'un mandement remarquable par son style et qu'on pourrait appeler un petit chef-d'œuvre de sagesse et de logique, vient de nommer une commission chargée de recueillir et d'examiner tous les faits qui se rattachent aux apparitions de Lourdes. Cette commission se mettra en rapport avec les hommes versés dans les sciences de la théologie mystique, de la médecine, de la physique, de la chimie, de la géologie, etc., et, ce qui est bien plus important à notre avis, elle aura pour principaux correspondants les doyens du diocèse chargés de porter à sa connaissance, avec toutes les garanties désirables, les faits de l'ordre surnaturel qui se seraient passés dans leurs doyennés respectifs, mesure admirable, qui devrait se répandre dans toute la chrétienté et qui aurait pour résultat d'ap-

porter un grand nombre de faits, et, par suite, la lumière, dans un ordre de questions jusqu'ici trop obscurcies ou méconnues.

Mais tout ce que nous pourrions dire sur l'œuvre entreprise par monseigneur de Tarbes ne peut la faire mieux connaître que son propre mandement. Le voici tel que les journaux l'ont reproduit :

ORDONNANCE de Mgr l'évêque de Tarbes, constitutive d'une commission chargée de constater l'authenticité et la nature des faits qui se sont produits, depuis environ six mois, à l'occasion d'une apparition, vraie ou prétendue, de la très-sainte Vierge, dans une grotte sise à l'ouest de la ville de Lourdes.

Bertrand-Sévère Laurence, par la miséricorde divine et la grâce du saint-siège apostolique, évêque de Tarbes,

Au clergé et aux fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Des faits d'une haute gravité, se rattachant à la religion, qui remuent le diocèse et retentissent au loin, se sont passés à Lourdes, depuis le 11 février dernier.

Bernadette Soubirous, jeune fille de Lourdes, âgée de 13 ans, aurait eu des visions dans la grotte de Massavielle, située à l'ouest de cette ville; la Vierge immaculée lui aurait apparu; une fontaine y aurait surgi; l'eau de cette fontaine, prise en boisson ou en lotions, aurait opéré un grand nombre de guérisons; ces guérisons seraient réputées miraculeuses; des gens en foule sont venus et viennent encore, soit de notre diocèse, soit des diocèses voisins, demander à cette eau la guérison de leurs maux divers en invoquant la Vierge immaculée. L'autorité civile s'en est émue de toutes parts, et dès le mois de mars dernier, on demande que l'autorité ecclésiastique s'explique sur ce pèlerinage improvisé.

Nous avons d'abord cru que l'heure n'était pas venue de nous occuper utilement de cette affaire; que, pour asseoir le jugement qu'on attend de nous, il fallait procéder avec une sage lenteur, se défier de l'entraînement des premiers jours, laisser calmer les esprits, donner du temps à la réflexion, et demander des lumières à une observation attentive et éclairée.

Trois classes de personnes font appel à notre décision, mais dans des vues différentes : ce sont d'abord celles qui, se refusant à tout examen, ne voient dans les faits de la grotte et dans les guérisons attribuées à l'eau de la fontaine que superstitions, jongleries et moyens de faire des dupes; il est évident que nous ne pouvons être de leur avis *a priori* et sans

un sérieux examen. Leurs journaux ont d'abord crié et bien haut, à la superstition, à la supercherie, à la mauvaise foi; ils ont affirmé que les faits de la grotte avaient leur raison d'être dans un intérêt sordide, une cupidité coupable, et ont ainsi blessé le sens moral de nos populations chrétiennes. Le parti de tout nier, d'accuser les intentions est le plus facile pour trancher les difficultés, nous en convenons; mais, outre qu'il est peu loyal, il est irrationnel et plus propre à irriter les esprits qu'à les convaincre. Nier la possibilité des faits surnaturels, c'est suivre une école surannée, c'est abjurer la religion chrétienne et se traîner dans l'ornière de la philosophie incrédule du siècle dernier.

Nous ne pouvons, nous catholiques, ni prendre conseil, dans cette circonstance, auprès des personnes qui dénieient à Dieu le pouvoir de faire des exceptions aux lois générales qu'il a établies pour gouverner le monde, l'ouvrage de ses mains, ni entrer en discussion avec elles pour arriver à connaître si tel ou tel fait est surnaturel, attendu que d'avance elles proclament que le surnaturel est impossible. Est-ce à dire que nous repoussons, sur les faits dont il s'agit, une discussion large, sincère, consciencieuse, éclairée par la science et ses progrès? Non, certes : nous l'appelons au contraire de tous nos vœux; nous voulons que ces faits soient d'abord soumis aux règles sévères de la certitude qu'admet une saine philosophie; qu'ensuite, pour décider si ces faits sont surnaturels et divins, on appelle à la discussion de ces graves et difficiles questions des hommes spéciaux et versés dans les sciences de la théologie mystique, de la médecine, de la physique, de la chimie, de la géologie, etc.; et enfin que la science soit entendue et qu'elle se prononce; nous désirons avant tout que, pour arriver à la vérité, aucun moyen ne soit omis.

Il est une seconde classe de personnes qui n'approuvent ni ne blâment les faits que l'on raconte, mais qui suspendent leur jugement; avant de se prononcer, elles désirent connaître la décision de l'autorité compétente, et la sollicitent de tous leurs vœux.

Il est enfin une troisième classe très-nombreuse, et qui a déjà, sur les faits qui nous occupent, des convictions acquises, quoique prématurées; elle attend avec une vive impatience que l'évêque diocésain prononce en premier ressort sur cette grave affaire; bien qu'elle espère de notre part une décision favorable à ses pieux sentiments, nous connaissons assez sa soumission à l'Église pour être assuré qu'elle ac-

cueillera notre jugement, quel qu'il soit, dès qu'il lui sera connu.

C'est donc pour éclairer la religion et la piété de tant de milliers de fidèles, pour répondre à un besoin public, fixer des incertitudes et calmer des esprits, que nous cédon's aujourd'hui aux instances qui se renouvellent depuis longtemps de toutes parts; nous appelons la lumière sur des faits qui intéressent au plus haut degré les fidèles, le culte de Marie, la religion elle-même. Nous avons résolu, à cet effet, d'instituer dans le diocèse une commission permanente pour recueillir et constater les faits qui se sont passés ou qui pourraient se produire encore dans la grotte de Lourdes, ou à son occasion, pour nous les signaler, nous en faire connaître le caractère, et nous fournir ainsi les éléments indispensables afin d'arriver à une solution.

A ces causes :

LE SAINT NOM DE DIEU INVOQUÉ,

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Art. 1^{er}. Une commission est instituée dans le diocèse de Tarbes, à l'effet de rechercher :

1^o Si des guérisons ont été opérées par l'usage de l'eau de la grotte de Lourdes, soit en boisson, soit en lotion, et si ces guérisons peuvent s'expliquer naturellement ou si elles doivent être attribuées à une cause surnaturelle.

2^o Si les visions que prétend avoir eues dans la grotte l'enfant Bernadette Soubirous sont réelles, et, dans ce cas, si elles peuvent s'expliquer naturellement ou si elles revêtent un caractère surnaturel et divin.

3^o Si l'objet apparu a fait des demandes, manifesté des intentions à cette enfant; si celle-ci a été chargée de les communiquer; à qui, et quelles seraient les demandes ou intentions manifestées.

4^o Si la fontaine qui coule aujourd'hui dans la grotte existait avant la vision que Bernadette Soubirous prétend avoir eue.

Art. 2. La commission ne nous présentera que des faits établis sur des preuves solides; elle nous adressera sur ces faits des rapports circonstanciés contenant son avis.

Art. 3. MM. les doyens du diocèse seront les principaux correspondants de la commission; ils sont priés de lui signaler : 1^o les faits qui se seront produits dans leurs doyennés respectifs; 2^o les personnes qui voudraient rendre témoignage sur l'existence des faits; 3^o celles qui, par leur

science, pourraient éclairer la commission ; 4° les médecins qui auraient soigné les malades avant leur guérison.

Art. 4. Après renseignements pris, la commission pourra faire procéder à des enquêtes. Les témoignages seront reçus sous la foi du serment. Lorsque les enquêtes se feront sur les lieux, deux membres au moins de la commission s'y transporteront.

Art. 5. Nous recommandons avec instance à la commission d'appeler souvent dans son sein des hommes versés dans les sciences de la médecine, de la physique, de la chimie, de la géologie, etc., afin de les entendre discuter les difficultés qui pourraient être de leur ressort, à certains points de vue, et de connaître leur avis : la commission ne doit rien négliger pour s'entourer des lumières et arriver à la vérité, quelle qu'elle soit.

Art. 6. La commission se compose de neuf membres du chapitre de notre cathédrale, des supérieurs de nos grand et petit séminaires, du supérieur des missionnaires du diocèse, du curé de Lourdes, et de professeurs de dogme, de morale et de physique de notre séminaire. Le professeur de chimie de notre petit séminaire sera souvent entendu.

Art. 7. M. Nogaro, chanoine-archiprêtre, est nommé président de la commission. MM. les chanoines Tabariès et Soulé sont nommés vice-présidents. La commission nommera un secrétaire et deux vice-secrétaires pris dans son sein.

Art. 8. La commission commencera ses travaux immédiatement, et se réunira aussi souvent qu'elle le jugera nécessaire.

Donné à Tarbes, dans notre palais épiscopal, sous notre seing, notre sceau et le contre-seing de notre secrétaire, le 28 juillet 1858.

† BERTRAND-S^{re}, évêque de Tarbes.

Comme on le voit, le langage de monseigneur l'évêque de Tarbes est celui d'un philosophe chrétien. Il ne révoque point tout d'abord les faits en doute. Il les laisse se produire au lieu d'en contester la réalité, et quand, après un long temps, il a acquis la certitude de leur existence, au lieu de les juger, de les condamner *à priori*, il ordonne qu'une enquête minutieuse soit faite, et il appelle pour cela à son aide tous les genres de lumières et d'opinions, ne dédaignant ni la science moderne, ni les avis étrangers à la théologie. Ce langage eût été celui de saint Clément d'Alexandrie, d'Ori-

gène, d'Athénagore, de saint Grégoire le Thaumaturge, de saint Cyprien, de Tertullien, de saint Augustin, et de la plupart des pères de l'école d'Alexandrie, s'ils eussent vécu au XIX^e siècle. L'épiscopat ne nous avait pas toujours accoutumés à un pareil langage et à une semblable conduite. Ainsi, au lieu d'étouffer les faits, comme le fit en semblable circonstance l'année dernière, de l'autre côté des Pyrénées, l'évêque de Lérida, au lieu de les attribuer au démon, sous prétexte que parfois celui-ci *se transforme en ange de lumière pour mieux tromper les hommes*, monseigneur l'évêque de Tarbes veut qu'on les examine, qu'on les éclaircisse. Il y a bien loin de cette conduite à celle des évêques qui condamnèrent Jeanne-d'Arc au bûcher, sous prétexte de sorcellerie ; il y a loin de ces paroles aux doctrines systématiquement démonomanes de M. de Mirville, qui, parlant de la pieuse vierge de Domremy, dit que ses juges furent l'écho d'un très-nombreux parti et d'un grand nombre de collègues aussi pieux qu'éclairés ; il y a loin du mandement nouveau à ceux par lesquels tant de prélats proscrivirent en France le phénomène de la table parlante, et ce n'est point là la décision par laquelle, il y a deux ans, une voyante fut condamnée, à Rome, à douze années de prison, pour crime d'études somnambuliques.

Aussi, spiritualistes, remercions avec joie le prélat qui honore d'une manière si remarquable le siège épiscopal de Tarbes. Accueillons la mesure qu'il vient de prendre comme le présage de la voie nouvelle, dans laquelle va peut-être entrer le clergé de France. Puisse-t-il s'inspirer d'un aussi bel exemple, et bannir pour jamais ces préventions surannées qui lui ont fait prendre pendant si longtemps, comme émanant de sources pernicieuses, des phénomènes si souvent bien-faisants, et d'une nature toujours consolante, phénomènes qui, n'en doutons pas, seront appelés avant peu à réveiller partout le sentiment religieux.

Sans doute, les travaux de la commission qui vient d'être instituée à Tarbes, et les faits qu'elle recueillera seront rendus publics. S'il en est ainsi, nous les porterons à la connais-

sance de nos lecteurs. Peut-être la conclusion que nous en tirerons ne sera-t-elle pas tout à fait la même que celle des respectables membres de la commission. Mais, quelle qu'elle soit, qu'on la regarde à l'avance comme l'expression de la plus entière bonne foi, et comme dictée par le plus scrupuleux respect de la vérité.

Z. PIÉRART.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

LES POSSÉDÉS DE MORZINE (CHABLAIS, EN SAVOIE.)

Dans notre dernière livraison, nous parlions d'esprits chassés et d'exorcisme. Nous citions des faits arrivés à Toulon et en Allemagne, avec toutes les indications nécessaires pour qu'on pût en constater la réalité. Nous ne nous attendions pas alors que nous aurions ample moisson à faire sur cette matière. Voici un article du *Journal de Genève*, à la date du 21 juillet dernier, que nous devons aux soins obligeants d'un de nos abonnés.

Cet article n'admet pas, il est vrai, le fait de possession, mais il en dit assez pour faire voir de quoi il s'agit, pour mettre notre attention en éveil et pour que nous soyons porté à tirer au clair une affaire importante d'où la vérité spiritualiste retirera, nous n'en doutons pas, de nouveaux éléments de conviction.

« Il y a quelques jours, dit le *Journal de Genève*, que, nous trouvant avec M. le comte de Cavour, la conversation vint à tomber sur les possédés de Morzine, dont plusieurs de nos lecteurs ont sans doute entendu parler. Le matin même, M. l'intendant du Chablais (Morzine est un village dans la montagne, à trois lieues environ de Thonon, sur la route de Samoëns) en avait entretenu M. le président du conseil des ministres de Victor-Emmanuel, et comme le phénomène paraissait exciter un assez vif intérêt, le *Journal de Genève* dut nécessairement chercher à s'informer avec exac-

titude de ce qui s'était passé, et de ce qui se passait encore à Morzine. C'est le résultat de cette petite enquête que nous livrons ici à la curiosité de nos lecteurs.

« Ce fut en mars 1857, qu'à la suite d'une frayeur, une jeune fille de *neuf ans* tomba dans un état particulier. C'était un sommeil profond qui durait de 15 à 30 minutes chaque jour; pendant ce temps, il ne se produisait aucun mouvement; si on levait un membre, il retombait flasque et inerte, et on aurait pu croire cette jeune fille morte si la respiration n'avait continué d'une manière normale.

« Cet état changea au bout d'un mois; les yeux commencèrent à se remuer et à s'ouvrir: ils se convulsèrent fortement, et tournèrent dans leur orbite avec une vitesse extrême; puis la figure, qui était impassible, exprima une grande frayeur, et tout à coup la jeune fille jeta des cris, inintelligibles d'abord, puis elle parla en criant et en forçant la voix.

« A la même époque (mai 1857), une seconde jeune fille de onze ans fut prise à son tour, et les mêmes phénomènes se déclarèrent. Celle-ci ne parla qu'après quelques jours de crise seulement.

« Ces deux jeunes filles prétendaient que ce n'étaient point elles qui agissaient et qui vociféraient, mais que c'étaient les *démons* qui étaient en elles. Aussi parlaient-elles toujours de serpents, de diables, et juraient-elles à plaisir. On les crut possédées, et le curé eut l'imprudence de les exorciser. Mais elles se moquèrent de lui, lui dirent des sottises, et déclarèrent qu'il y aurait bientôt d'autres jeunes filles qui seraient, comme elles, possédées par les démons.

« Il n'en fallut pas davantage; l'imagination des autres enfants se frappa, s'exalta, et bientôt, en effet, par imitation, par frayeur, trois autres enfants, dont une de sept ans, tombèrent dans cet état singulier.

« C'était fini, l'épidémie nerveuse était déclarée; aussi le nombre des possédées s'éleva bientôt jusqu'à 22, parmi lesquelles il n'y eut que deux filles de 20 ans; de leur côté, les garçons étaient préservés de l'épidémie, et il n'y en a qu'un seul, à notre connaissance, qui en ait été attaqué; il était âgé de 13 ans. En même temps, l'intensité des phénomènes augmentait; les petites possédées se mirent à courir les champs, les bois, à monter aux arbres avec une agilité extraordinaire, et à se balancer tout au haut des sapins les plus élevés. Mais si la crise cessait pendant qu'elles étaient montées, rien de plus singulier que leur embarras pour redescendre. Ces enfants,

d'ailleurs, ne se souvenaient point, au réveil, de ce qui s'était passé pendant la crise.

« L'une d'elles, Victoire V..., âgée de 16 ans, d'une figure et d'un caractère très-doux, était la plus méchante; non-seulement elle montait et descendait avec une rapidité extrême, mais quand elle était en haut, elle se balançait et s'élançait d'un sapin sur un autre comme l'aurait fait un écureuil ou un singe.

« Lors de la grande cérémonie d'exorcisme, dans l'église, en février 1858, où le curé les avait toutes réunies, au nombre de *trente*, ce fut elle qui, attachée à la table de communion, avec l'étole du curé, se roulait dans des convulsions atroces, et l'écume à la bouche, s'écriait : *Tu ne peux pas me guérir, mauvais calotin, tu n'es pas le plus fort, les démons se f... de toi; ils te font la grimace.*

« Toutes les autres jetaient aussi des cris épouvantables et c'était un spectacle affreux que de voir toutes ces malheureuses filles se tordre dans des convulsions, injurier et blasphémer les choses les plus saintes, et tout cela par suite de l'ignorance d'un prêtre, qui mêlait les choses de la religion là où la religion n'avait absolument que faire. — Quant à ces jeunes filles, elles accusaient, dans leur délire, un individu du pays d'avoir reçu 1,200 francs pour introduire en elles tous ces démons !

« L'une prétendait que le démon qui la possédait était un Autrichien, et elle parlait un baragouin auquel personne ne comprenait mot, mais qu'on déclara être *de l'allemand le plus pur.*

« Le curé parla latin à une autre, et il fut satisfait des réponses qu'elle lui fit en français.

« Les crises augmentèrent de durée et se présentèrent plusieurs fois par jour ; ce fut par suite de l'imprudencé qu'on eut de les provoquer, pour les faire voir à des étrangers, qui venaient les observer en curieux : on voulait leur faire reconnaître que ces filles étaient réellement possédées de démons.

« C'est donc en réalité le curé qui, par ses exorcismes, a causé tout le mal, et le cause encore en entretenant, par ses cérémonies à domicile, un état de frayeur et d'exaltation chez des gens peu éclairés.

« Il n'y avait là cependant que des effets tout naturels, bien des fois observés, dépendant d'un ébranlement du système nerveux sur des enfants chez lesquelles la frayeur et l'imitation avaient exalté l'imagination, et nous ne saurions y voir

que des accidents d'hystérie et de somnambulisme. Les maux d'estomac et de tête que ces jeunes filles accusaient, les sensations de la boule hystérique qui montait au gosier et les étouffait, en sont les preuves évidentes, qui se sont corroborées par les guérisons produites à l'aide du magnétisme par M. Lafontaine.

« C'est ainsi que Victoire V..., âgée de 16 ans, dont nous parlions plus haut, Françoise V..., sa sœur, âgée de 10 ans; Marie B..., âgée de 14 ans; Françoise T..., âgée de 35 ans, sont remontées à Morzine, depuis deux mois, parfaitement guéries; depuis, leur état n'a plus du tout changé.

« Deux autres sont encore dans les mains de M. Lafontaine, et elles remonteront bientôt, aussi bien guéries que leurs trois compagnes.

« Cette maladie a pour principe l'imitation et l'exaltation, comme celle des convulsionnaires du cimetière de Saint-Médard, au tombeau du diacre Paris; — comme celle des jeunes Camisards, et celle plus récente qui eut lieu il y a quelques années en Allemagne, où toute la population d'un village chantait du matin au soir et du soir au matin, jusqu'à ce que chacun tombât épuisé.

« Celle-ci avait aussi commencé par une seule jeune fille et s'était propagée promptement.

« A Morzine, la maladie continue à se propager; il y en a, dit-on, une quarantaine en ce moment, et on assure même qu'elle vient de se déclarer à Taninges.... Dans ce cas, si nous avions un conseil à donner aux autorités de la province, ce serait d'y couper court au moyen du jet d'une pompe à incendie ou d'un bain résolûment appliqué dans la *conche* d'une fontaine : cela vaudrait mieux, à coup sûr, que des cérémonies superstitieuses qui ne font qu'aggraver le mal, et, sous ce rapport, nous ne saurions qu'engager l'évêque d'Annecy, Mgr Rendu, à modérer le zèle de son clergé, car voilà plus d'un an que dure cette épidémie, et décidément c'est beaucoup trop. »

Il est facile de voir par ce qui précède que le rédacteur du *Journal de Genève* n'admet guère le fait de possession des jeunes filles de Morzine. A l'entendre, les faits si étranges qui se sont passés dans cette localité seraient dus à de simples affections nerveuses, ne seraient que le résultat d'accidents d'hystérie et de somnambulisme.

Doit-on s'en rapporter aux explications qu'il donne? Il se-

rait téméraire d'en agir ainsi, du moins quant à présent. Les faits qu'il présente à son point de vue et conformément à ses idées reçues auraient besoin d'une minutieuse enquête. Nous voudrions avant de nous prononcer savoir ce que M. le curé de Morzine a à alléguer pour justifier la croyance qu'il a eue dans le fait de possession, et ce qu'on a pu recueillir de la bouche des témoins oculaires. Eh bien, avant peu nous aurons à cet égard tous les détails qui nous manquent. La personne qui a bien voulu nous envoyer l'article du *Journal de Genève* s'est rendue sur les lieux, a vu M. le curé de Morzine, et a pris tous les renseignements désirables. Nous ajournerons donc à un prochain numéro notre jugement définitif.

Toutefois, si l'on s'en tient à l'article du *Journal de Genève*, il est bien difficile d'admettre qu'il n'y aïeu que des accidents hystériques parmi les jeunes filles de Morzine. Comment expliquer cette perversion d'attitude et de langage de la part d'enfants timides, innocents, élevés religieusement? Que ces enfants étant tombées dans des convulsions, aient proféré des plaintes, je le comprends; mais rien n'oblige les gens qui souffrent de maladies nerveuses à prononcer des phrases injurieuses, cyniques, dont ils n'ont pas la moindre idée à l'état ordinaire. Et puis, comment ce langage, qu'on déclare être du pur allemand, peut-il s'expliquer de la part d'une jeune paysanne tout à fait étrangère à cette langue (1)? Qu'une

(1) S'il fallait citer tous les cas de médiums ou possédés qui se sont exprimés dans des langues auxquelles ils étaient tout à fait étrangers, il y aurait de gros volumes *in-folio* à écrire. Dans le *Journal du Magnétisme* du 25 octobre 1856, nous avons parlé de faits de ce genre, on ne peut mieux attestés, arrivés à Mons, de la part d'une jeune religieuse qui fut exorcisée par l'évêque de Cambrai. Dans le même journal, même année, se trouve une lettre écrite par un médecin napolitain qui traita, en 1856, une jeune malade à qui il arrivait, dans ses accès, d'être transformée tantôt en Anglaise, tantôt en Française, tantôt en Allemande, etc., etc., c'est-à-dire ayant alternativement les manières, les airs, le langage des femmes de diverses contrées, bien qu'elle ne connût que l'italien. Chaque jour elle oubliait tout à fait le langage de la veille pour en parler un nouveau.

De ce que de tels faits sont si souvent arrivés en différents pays, on doit tirer la conclusion qu'ils ne sont pas impossibles de la part des jeunes filles de Morzine.

autre ait répondu en français à des questions faites en latin, on peut expliquer cela par le phénomène de soustraction, de pénétration de pensée, phénomène bien connu aujourd'hui et dont tant de somnambules, y compris la jolie madame Clélia Grimaldo, donnent tant d'exemples tous les jours. Mais le fait de parler une langue étrangère sans l'avoir apprise est un prodige qu'on ne comprendra jamais, que nous sachions, sans admettre l'intervention des Esprits. Et l'on sait que nous appelons Esprits, âmes bonnes ou mauvaises, ce que les catholiques appellent démons. (Voir, à ce sujet, nos 1^{ro}, 2^e, 3^e et 4^e livraisons.)

Quant au blâme si durement donné au curé de Morzine, ce blâme est-il fondé? nous ne le croyons pas, même en admettant comme parfaitement exact le récit du *Journal de Genève*. En effet, les faits que rapporte ce journal sont de tous points de la nature de ceux que l'Eglise a constamment regardés comme émanant de véritables possessions, et qu'elle a toujours traités par voie d'exorcisme. Le curé de Morzine, en bon et croyant catholique, était donc fondé à employer en cette circonstance les procédés que lui assignait sa foi et dont le Christ, les apôtres et tant de saints personnages se servirent avec tant de succès. La non-réussite ne peut lui être imputée à crime. M. Lafontaine, magnétisant dans une autre localité que celle où la possession a lieu, a eu plus de succès que le curé sur quelques-unes des malades. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que sa volonté a été plus forte, car en fait d'exorcisme comme en fait de magnétisme, ce qui est tout un sous certains rapports, les procédés ne sont rien; c'est la volonté qui est tout. Ajoutez à cela qu'il ressort du fait de tant de maisons et lieux hantés par les Esprits, que ceux-ci s'attachent bien plus souvent aux localités qu'aux personnes, et vous aurez une explication des succès obtenus par M. Lafontaine dans la ville où les jeunes filles lui ont été présentées.

Nous reviendrons, avons-nous dit, sur cette affaire, et nous montrerons combien il est téméraire d'avoir à l'avance en semblable matière des idées toutes faites, et combien il convient de ne se prononcer qu'*à posteriori*, après un long exa-

men, non pas en dénaturant, en omettant certains faits, mais en les enregistrant tous et en s'inclinant devant eux, quelque contrariants qu'ils soient pour nos opinions. Combien grands n'eussent pas été les progrès de la vérité, si trop souvent elle n'eût trouvé de ces sceptiques, de ces théoriciens de mauvaise foi qui n'hésitent pas à la mettre sur le lit de Procuste de leurs doctrines et de leurs préjugés !

APPORTS ET TRANSPORTS D'OBJETS PAR UN ESPRIT.

La lettre suivante a été écrite à un de nos abonnés qui a bien voulu nous l'adresser :

Tonnerre, ce 26 juillet 1858.

« Monsieur,

« J'avais promis de vous donner connaissance de ce que j'aurais obtenu dans mes expériences de somnambulisme ; aujourd'hui j'ai à vous apprendre des faits tels que les journaux spiritualistes n'en ont pas encore, que je sache, rapporté de semblables. Ces faits, j'en ai la preuve matérielle entre les mains, et je vous jure sur *ma parole d'honneur qu'ils sont de la plus exacte vérité.*

« La dame dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir lors de ma visite au château de C.... et qui loge dans la même maison que moi, avait un oncle malade depuis longtemps, et dont souvent, à l'aide du somnambulisme de ma femme, nous avons cherché à guérir la maladie.

« Ce Monsieur restait à Meximien, petit pays situé à trente kilomètres de Lyon, sur la ligne de Genève. Ce que j'ai à vous raconter relativement à la position de cette dame vis-à-vis son oncle serait trop long par écrit, et je craindrais de ne pas m'expliquer assez clairement. Je vais arriver brièvement au fait. Que vous sachiez donc que cet oncle est mort il y a trois semaines. La nièce, nommée par lui exécutrice testamentaire, a été obligée de rester quelque temps à Meximien. Enfin, revenue depuis quelques jours seulement, elle me manifestait le chagrin qu'elle avait d'avoir perdu une mère des

cheveux de son oncle. Ma femme endormie ne l'avait pas retrouvée. Toute la journée de samedi dernier, des coups se firent entendre dans mes appartements ; des planches scellées furent jetées à terre et remises pour la plupart seules à leur place ; ma femme ressentait des coups sur les bras et sur tout le corps ; enfin elle ne voulut pas rester chez elle et sortir dans la ville. Le soir, je l'endormis de nouveau. Il y avait environ cinq minutes qu'elle était en somnambulisme, lorsque tout à coup elle manifesta une grande frayeur, disant : « Non, je ne veux pas » et repoussant quelque chose. La demoiselle de la dame en question, qui était avec moi (étant descendue pour un instant), me dit : « Mon Dieu, Monsieur Pierre, elle a une poignée de cheveux dans la main. » Ces cheveux étaient comme attachés, car elle avait beau secouer la main, ils ne tombaient pas ; je les lui ôtai, et alors elle se calma et nous dit que ces cheveux lui avaient été donnés par l'Esprit de l'oncle Alexis pour remplacer ceux que la dame avait perdus. Sur ces entrefaites, celle-ci étant venue rejoindre sa fille, reconnut les cheveux parfaitement, pour avoir désiré les couper avant que le corps de son oncle ne fût enseveli. Pensez si nous avons dû être impressionnés ! Mais ce n'était pas tout ; ma femme avait depuis deux jours perdu une boucle d'oreille, et malgré toutes ses recherches, elle n'avait pu la retrouver. Dimanche matin, en s'éveillant, elle me dit : « Mon Dieu ! qu'est-ce qui m'est venu dans la main ? » Je regarde ; jugez de notre surprise, c'était sa boucle d'oreille qui lui a été rapportée par un être invisible. Elle prétend que c'est moi qui la lui ai mise dans la main. Comment voulez-vous que cela soit, puisque j'ignorais même qu'elle l'eût perdue ?

Voilà ce que j'ai à vous dire aujourd'hui, Monsieur, car le détail de tout ceci est tout une histoire qui a déjà pour moi failli devenir drame ; je voudrais vous en raconter tous les détails, mais il y a de ces choses que l'on peut dire, mais non écrire.

Amédée PIERRE,

Employé du chemin de fer de Lyon à Tonnerre.

FAITS SPIRITUALISLES CURIEUX ARRIVÉS EN AMÉRIQUE.

Le Boston *Investigator*, journal que l'on n'accusera pas de partialité pour le spiritualisme, publie une lettre que lui a écrite M. Benj. Lewit, de Fallasburg (Michigan). Nous en traduisons le passage qui suit :

Je suis un croyant, — oui, je sais que des intelligences affranchies du corps, et qui disent être des esprits humains, communiquent maintenant avec les habitants de la terre; et, en dépit du septicisme de quelques-uns de vos correspondants, c'est un fait positif : que des tables et d'autres objets lourds sont fréquemment renversés et changés de place, sans le contact d'aucune personne vivante !

J'ai vu un de nos meubles, qui est monté sur des roulettes en cuivre, se mouvoir par la chambre, comme s'il avait été doué de la vie ; nous étions tous assis en arrière, et cela se passait en plein jour. Quelquefois il a été pressé si lourdement contre le parquet, par une force qui nous a été signalée comme spirituelle, qu'un homme vigoureux n'a pas pu le soulever, et personne autre ne touchait alors ce meuble. Puis, lorsque nous l'avons demandé, cet homme a pu soulever le meuble à l'aide seul de son petit doigt.

Le même meuble a été levé à un pied du parquet, et alors renversé violemment ; et cependant tout le monde en était éloigné de plus de deux pieds, et ceci avait encore lieu à la lumière. Lorsque nous avons procédé dans l'obscurité, les Esprits ont fait des choses merveilleuses : écrivant sur du papier que nous avons laissé blanc ; jouant de l'accordéon, de la guitare, du tambourin ; sonnait les clochettes, emportant les instruments autour de la chambre, par-dessus nos têtes, et tournant parfois les clefs de la guitare, comme pour l'accorder.

Quand il ne se trouve dans la chambre personne autre que ma famille et un jeune employé, que les mains de ce dernier sont dans les miennes, et que toutes les autres personnes se tiennent aussi par les mains, il arrive quelquefois que trois ou quatre instruments sont enlevés et qu'on en joue à la fois ;

le porte-voix de fer-blanc a été pris de même , et l'on s'en est servi pour venir parler doucement à nos oreilles ; puis, nous l'avons entendu frapper le plafond , volant comme le ferait un oiseau, d'un bout de la chambre à l'autre, émettant quelquefois des sons pendant qu'il voltigeait de la sorte. Une fois, l'accordéon a été transporté rapidement par la chambre, et, après quelques efforts pour en jouer, les Esprits l'ont brisé et en ont jeté les morceaux parmi nous, parce que, nous ont-ils dit, il était mauvais et en mauvais état. Une autre fois, le tambourin a été frappé si violemment par les invisibles, que la peau en a été crevée, et alors il a été jeté par terre.

Voilà des faits qui se sont produits dans ma famille ; ils ont eu lieu quelquefois lorsque ma femme et moi étions seuls dans la chambre, et que les mains de ma femme étaient dans les miennes. Une nuit, la semaine dernière, l'accordéon est sorti de sa boîte et a joué, lorsque toute la famille s'était retirée, et qu'aucun mortel ne se trouvait dans la chambre.

Les libres penseurs, que l'on appelle les infidèles, ne devraient pas rire de ces choses, mais bien les examiner avec calme. Qu'ils ne fassent pas comme ces dévots qui, parce que cela ne cadre pas avec leur système infernal de feu et de soufre, disent que c'est l'œuvre du diable ou du charlatanisme.

MÉDIUMS RUSSES. — MANIFESTATIONS EXTRAORDINAIRES A MOSCOU
ET A PARIS. — IMPRIMÉ TRACÉ DIRECTEMENT PAR LES ESPRITS.

Dans notre deuxième livraison sous le titre de : *Mysticisme en Russie*, nous avons consacré un article aux faits spiritualistes dans l'empire des tsars. Nous disions alors qu'il n'y avait pas peut-être de pays au monde où la croyance à l'immortalité de l'âme était aussi répandue et aussi forte qu'au sein de cet empire. Nous disions que partout on y trouvait une foule d'hommes doués de facultés magnétiques remarquables, et que le nombre des natures médianimiques y était très-répandu. A ce propos nous parlions de person-

nages très-recommandables qui avaient obtenu des manifestations on ne peut plus remarquables. Aujourd'hui l'un de ces personnages veut bien nous envoyer le compte-rendu de quelques-uns des phénomènes qui se sont produits par son intermédiaire. Nous nous empressons d'autant plus à reproduire sa lettre que nous avons dans son honorabilité la plus grande confiance. Qu'on considère donc sa lettre comme l'expression de la sincérité la plus pure. Il est fâcheux que certaines considérations empêchent le signataire de livrer son nom à la publicité, car pour ceux qui ont l'avantage de le connaître, ce nom suffirait pour leur faire avoir la plus entière créance dans les faits qu'il raconte. Voici ces faits :

A Monsieur Piérart, rédacteur en chef de la *Revue spirituelle*.

Bien longtemps avant qu'il fût question des phénomènes du spiritualisme en France, j'avais déjà acquis la certitude de l'existence de ces phénomènes. Je me suis attaché à leur étude avec le plus vif intérêt. En ces temps de doute, de matérialisme, il m'a semblé que rien n'était plus propre à réveiller le sentiment religieux et à reporter l'attention de tous vers un ordre d'idées aussi élevées que consolantes, idées qui peuvent s'affaiblir parfois, mais qu'on ne parviendra jamais à étouffer dans le cœur de l'homme. Je ne vous parlerai point des expériences de tables tournantes et parlantes auxquelles moi et quelques personnes de ma connaissance nous nous livrâmes il y a quelques années à Moscou. J'en viendrai à un ordre de phénomènes plus remarquables que j'ai personnellement constatés en 1854 et dont quelques amis ont été les témoins. Je me trouvai alors, par une faveur dont je n'oublierai jamais les joies, en communication avec divers Esprits. Après de nombreuses conversations au moyen de la planchette et de l'alphabet, un de ces Esprits nous dit un jour de déposer un papier écrit sur la tête d'un buste en marbre, et qu'alors nous verrions une chose que personne d'entre nous n'avait jamais vue. Je m'empressai de me conformer à cet avertissement. Quelle ne fut pas ma surprise, quand je repris le papier, de trouver toute l'écriture effacée ! L'Esprit l'avait

rendu aussi blanc que neige. Une autre fois ce fut une statue qui tourna sur son piédestal, et cela en ma présence et en la présence d'un ami qui pourrait au besoin l'attester (1).

L'Esprit d'un personnage dont le portrait figurait dans mon cabinet se manifesta à diverses reprises d'une manière remarquable. Un jour il m'annonça qu'il écrirait directement en crayonnant sur le mur, derrière le cadre qui entourait son image. Ce qui fut fait à ma grande surprise ; je retrouvai en effet derrière le portrait des lignes qu'aucune main terrestre n'aurait pu tracer. Elles me révélaient un secret de famille dont je reconnus la vérité. Ce fait a eu pour témoins deux de mes amis. Une autre fois, nous retrouvâmes derrière le portrait le mot *priez*. Ayant demandé à l'Esprit s'il ne désirait pas une messe de trépassé, il nous répondit affirmativement en désignant l'église de Moscou où il désirait que la messe fût dite ; ce qui fut fait. Pour soutenir notre foi, ce même Esprit s'est manifesté à plusieurs reprises, en écrivant son nom sur des feuilles de papier que nous déposions à cet effet. Ce nom était celui de mon aïeul maternel (2).

Dans une autre circonstance lui ayant demandé par écrit quel était le but de tous ces miracles, nous retrouvâmes à côté de la demande la réponse suivante : « Parce que je vous aime et que je désire que vous ayez la constatation du monde spirituel. »

Voilà, Monsieur le rédacteur, les principales manifestations que j'ai obtenues à Moscou dans le courant de l'année 1854. Plus tard, me trouvant en France, je me livrai à de nouvelles expériences avec un personnage de ma nation, excellent médium, le prince S. Nous tenions une corbeille qui se mouvait sous notre main, et obtînions par ce procédé une foule de

(1) Le père de la jeune fille médium, de Reims, dont nous avons parlé dans notre septième livraison, m'a assuré qu'un jour sa fille étant dans la cathédrale de cette ville, une statue de saint Jean s'agita en sa présence, et cela à la vue d'un ecclésiastique qui pourrait encore en rendre témoignage.

(2) Il était petit-fils de l'illustre Steinbock, ce lieutenant de Charles XII, dont parle Voltaire, et qui défendit si énergiquement et si glorieusement la Suède pendant la captivité de son roi chez les Turcs.

communications curieuses. Un jour, voulant obtenir de l'écriture directe comme autrefois, nous mîmes sous une pendule un papier blanc. Quelle ne fut pas notre admiration, quand en retirant ce papier nous y vîmes tracé au milieu tout un paragraphe des cantiques de Luther ! Ce paragraphe était imprimé en caractères allemands et tout à fait dans la même justification typographique que le recueil qu'on voit figurer parmi les œuvres du célèbre réformateur. Je ne puis résister au désir de faire connaître ici ce passage, le premier exemple d'imprimé direct qui, je crois, ait été obtenu en France. Le voici avec la traduction française en regard. C'est un fragment du cantique intitulé :

EINE FESTE BURG IST UNSER GOTT.

Une forteresse c'est notre Dieu.

Das Wort sie sollen lassen stan,
Und kein Dank dazu haben.
Er ist bei uns wohl auf dem plan,
Mit seinem Geist und Gaben.
Nehmen sie den Leib,
Gut, Ehr, Kind ud Weib :
Lass fahren dahin,
Sie haben Kein gewinn ;
Das Reich muss uns doch bleiben.

Il faut garder la parole divine,
Sans se soucier d'autre chose.
Elle nous guide toujours
Avec son esprit et ses dons.
Ainsi qu'on prenne ton corps, ta fortune,
ton honneur, ton enfant et ta femme,
Laisse prendre,
On n'aura pas de gain à cela,
Le royaume du ciel doit te rester.

Quelque temps après avoir obtenu cette manifestation si prodigieuse, nous fûmes en relation avec l'Esprit d'un ancien dignitaire de l'Eglise catholique, nommé Camera, sur l'existence duquel nous fîmes prendre des informations à Rome, et de l'identité duquel nous ne doutâmes plus, après que ces renseignements furent pris, et après les différentes circonstances de sa vie terrestre qu'il nous fit connaître. L'Esprit de ce Camera est une âme véritablement supérieure. Nous lui devons sur différents sujets une suite d'aphorismes remarquables par leur concision et leur sagesse. Voici quelques-uns de ces aphorismes :

Les Esprits forment l'unité ; l'unité, c'est l'Esprit ; l'Esprit

c'est la voie vers l'intelligence. L'intelligence, c'est le pouvoir qui est la grâce. La grâce, c'est la perfection. L'essence de la perfection, c'est la vérité. La vérité, c'est la lumière, et la lumière, c'est Dieu.

L'humilité, c'est la gloire. La charité, c'est la richesse spirituelle. La lumière, c'est la vérité. Le Verbe est Jésus-Christ, fils de Dieu.

L'esprit pur est la gratitude. L'idée de la miséricorde est le calme spirituel. La conviction est le flambeau de l'existence. Croyez, humiliez-vous. Aimez-vous, et n'oubliez pas que la seule source du salut est la charité.

Vous voulez vous élever à la perfection spirituelle, lutez avec les passions. Ouvrez votre cœur à la conception du suprême. Adorez la toute-puissance divine. Humiliez-vous, adorez la lumière,—soyez amour, charité, espérez, priez et tâchez d'être ce que vous devez être. Ne doutez jamais. Pensez que l'amour est l'âme de l'esprit qui est le souffle spirituel de la création.

La conviction de la doctrine, c'est le salut. Le salut, c'est la perfection intellectuelle, la grâce divine.

Sur cette question : Que faut-il donc faire ? Il a été répondu :

Lisez et méditez l'Écriture. Priez, humiliez-vous. Lisez et méditez le cinquième chapitre de saint Matthieu et le premier de saint Jean.

De l'état des âmes.

Le passé et l'avenir sont les éléments de notre présent. Le présent est le remords de la conscience.

Sur les évocations.

Les Esprits sont partout. N'évoquez que l'assistance de l'intelligence pure et la source de la lumière et de la miséricorde divine.

L'influence des Esprits est souvent la grâce, la sympathie, l'aversion, les songes, les apparitions et quelquefois le remords.

Notre impureté, c'est le doute, consultez l'Écriture et fiez-vous à la miséricorde et à l'intelligence divine.

Les Esprits ne se fatiguent que par le manque de sympathie. En manquant de sympathie vraie, on perd le meilleur don de la Providence. En s'attachant aux vanités de la vie terrestre, on devient chose. En pensant aux principes de l'Écriture et en s'y conformant, on devient parfait.

Adonnez-vous à la méditation, sympathisez avec le pauvre Caméra qui vous estime, et vous serez bon.

A cette demande, pourquoi dis-tu le pauvre Caméra ? Il fut répondu :

Je souffre du manque de lumière.

Après quelques moments de silence, l'Esprit termina par ces mots :

Soyez calmes, tranquilles et contents ; vous arriverez au calme par la pureté, à la tranquillité par le devoir, au contentement par l'humilité.

F. DE B.

EXTASE, APPARITION, PRÉVISION.

M^{me} Schwabenhaus, d'une famille allemande, à Baltimore, était malade depuis longtemps et paraissait avoir rendu le dernier soupir, son corps était glacé, ses membres roides. Quant tout fut prêt dans la chambre mortuaire pour l'enterrement, les assistants allèrent prendre quelque repos. M. Schwabenhaus, épuisé de fatigue, les suivit bientôt. Il était livré à un sommeil agité, quand, vers six heures du matin, la voix de sa femme vint frapper son oreille. Il crut d'abord être le jouet d'un rêve ; mais, son nom répété à plusieurs reprises ne lui laissa aucun doute, et il se précipita dans la chambre. Celle qu'on avait laissée pour morte était assise dans son lit, paraissant jouir de toutes ses facultés, et plus forte qu'elle ne l'avait jamais été depuis le commencement de sa maladie.

M^{me} Schwabenhaus demanda de l'eau, puis désira ensuite boire du thé et du vin. Elle pria son mari d'aller endormir leur enfant qui pleurait dans la chambre voisine. Elle ne paraissait pas surprise des apprêts funéraires qui frappaient son regard : « Je sais que vous me croyiez morte, dit-elle, je n'étais qu'endormie cependant ; mais pendant ce temps mon âme

s'est envolée vers les régions célestes, un ange est venu me chercher : c'était la petite fille que nous avons perdue l'année dernière. Oh ! j'irai bientôt la rejoindre... »

A huit heures, après qu'elle eut tendrement pris congé de son mari, de ses enfants et d'une foule de personnes qui l'entouraient, M^{me} Schwabenhaus expira réellement.

Cette scène a vivement ému les habitants de Baltimore.

(Extrait de la *Patrie* du 31 mai.)

BIOGRAPHIE.

ÉTUDE SUR SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

L'honorable rédacteur en chef de cette Revue a bien compris l'intérêt qu'offre pour nos études la vie des extatiques les plus célèbres de l'antiquité ou du moyen âge. Il nous a promis des recherches sur ces existences merveilleuses, dont on peut contester certains détails, altérés par l'enthousiasme ou par l'ignorance des narrateurs, mais dont on ne saurait nier les principaux actes, à moins de refuser toute croyance aux témoignages de la tradition et de l'histoire. C'est pour entrer dans ses vues que je vais dire aujourd'hui quelques mots d'une célèbre extatique du quatorzième siècle, Catherine de Sienne, canonisée par une bulle du pape Pie II, à la date du 19 juin 1461, quatre-vingts ans environ après sa mort.

Ce n'est pas la canonisation de Catherine qui nous importe. Laissons sa sainteté Pie II déclarer « que Catherine de Sienne, vierge d'illustre et d'ineffaçable mémoire, dont le corps repose à Rome, dans l'église des frères Prêcheurs, dite de la Minerve, a déjà été reçue et couronnée de gloire dans la Jérusalem céleste, au milieu du chœur des vierges, au rang que lui a mérité sa vertu, aidée de la grâce divine, etc., etc. » Laissons même sa sainteté ajouter : « Que personne ne se permette de changer rien à cette déclaration et à tout ce qu'elle contient, rapporte, ordonne, établit; que personne ne l'attaque témérairement; si quelqu'un se rendait ainsi coupable, qu'il sache qu'il s'expose à l'indignation du Dieu tout-puissant et des saints apôtres Pierre et Paul. » Cette apothéose catholique nous touche peu ou plutôt

elle nous afflige, en ce sens qu'il est difficile à l'exaltation, disons plus, à la folie religieuse d'aller plus loin qu'elle n'a été chez cette pauvre femme, victime évidemment d'une organisation toute particulière, où la sublimité d'une âme vertueuse se rencontrait, comme cela arrive si souvent, par le fait de la superstition, avec la démence de l'esprit, avec les aberrations du cœur. Nous ne regrettons pas moins la sanction donnée de nos jours par le Saint-Siège à ce mélange d'héroïsme et d'extravagance dont se compose l'existence de Catherine, et qui ne nous paraît pas de nature à faire des recrues au catholicisme. M. Cartier, traducteur de la *Vie de sainte Catherine de Sienne*, par le bienheureux Raymond de Capoue, contemporain et l'un des confesseurs de la sainte, nous apprend, dans sa préface, que sa sainteté Pie IX lui a désigné elle-même l'ouvrage de Raymond pour sa *Bibliothèque dominicaine*. Oui, nous regrettons au nom de la raison humaine et dans un siècle comme le nôtre, cette nouvelle consécration officielle de pareilles excentricités. Nous connaissons des personnes sincèrement religieuses qui, à un autre point de vue, en éprouvent le même regret ; mais, après tout, ce sont les affaires du catholicisme et non les nôtres.

Ce qu'il nous faut voir dans Catherine, à nous philosophes et libres penseurs, à nous étudiants spiritualistes, ce n'est pas la sainte, devant sa splendide auréole à des macérations contre nature, à son vœu de virginité fait à sept ans, au triste courage qu'elle eut un jour d'avalier, par esprit de pénitence (elle qui menait la vie la plus irréprochable), l'eau qui lui avait servi pour le pansement d'un affreux ulcère, etc., etc. ; laissons ces pratiques d'un esprit en délire aux gens qui comprennent l'Évangile de cette façon ou qui souffrent qu'on le comprenne ainsi. Ce qu'il nous faut voir dans Catherine, c'est l'extatique par excellence, c'est la visionnaire, c'est l'illuminée, c'est la *croyante*, c'est la femme chez qui se sont produits des faits extranaturels qu'on ne saurait tous révoquer en doute. Examinons-la donc sous ces seuls aspects.

Catherine commence par avoir une vision merveilleuse à l'âge de six ans, dans le cours d'une promenade faite avec

son jeune frère Etienne. Laissons parler le bienheureux Raymond, par la bouche toutefois de son traducteur :

« La jeune fille, en levant les yeux au ciel, vit du côté opposé, au-dessus du pignon de l'église des frères Prêcheurs, un trône resplendissant, sur lequel était assis notre Seigneur Jésus-Christ, revêtu d'ornements pontificaux, et le front couronné d'une tiare. A ses côtés se tenaient les apôtres saint Pierre, saint Paul et saint Jean l'évangéliste. Catherine s'arrêta ravie d'admiration, et contempla avec amour celui qui se manifestait ainsi, pour captiver de plus en plus son cœur ; le Sauveur fixa sur elle un regard plein de majesté, lui sourit tendrement, étendit la main et lui donna sa bénédiction en forme de croix, comme le font les évêques. Cette faveur céleste la ravit en celui qu'elle aimait ; elle oublia tout et ne vit plus les personnes et les animaux qui passaient et qui devaient effrayer une si jeune enfant. Les yeux élevés et la tête immobile, elle était dans une extase qui n'aurait pas fini si elle n'en avait été tirée par quelque cause extérieure ; mais pendant qu'elle regardait ainsi notre Seigneur, son petit frère Etienne, qui l'accompagnait, continuait à marcher, s'imaginant qu'elle le suivait, tandis qu'elle était bien loin. Il se détourna et vit sa sœur qui regardait au ciel ; il l'appela de toutes ses forces, mais elle ne répondait rien ; il revint sur ses pas et s'approcha d'elle, en lui parlant toujours inutilement ; il la prit alors par les mains, en lui disant ; « Que fais-tu donc là, pourquoi ne viens-tu pas ? » Catherine parut s'éveiller d'un profond sommeil, le regarda un instant et lui répondit : « Oh ! si tu voyais ce que je vois, tu ne me dérangerais pas d'une si douce vision ; » et ses yeux se reportèrent au ciel, mais tout avait disparu, au grand chagrin de Catherine, qui pleura beaucoup et se reprocha d'avoir baissé les yeux. »

A dater de cette vision commence la vie ascétique, mystique, extatique, miraculeuse même de Catherine. La vie des Pères du désert lui est révélée par le Saint-Esprit, sans l'intermédiaire d'aucun enseignement humain, et elle s'en propose aussitôt l'imitation. Elle cherche des lieux retirés pour y flageller son faible corps avec une petite discipline ; ses orai-

sons et ses prières sont continuelles; elle devient de jour en jour plus silencieuse, et diminue sans cesse sa nourriture, contre l'habitude des enfants qui grandissent, etc., etc. Notre-Seigneur daigne alors encourager ces *actes de vertu* — c'est le bienheureux Raymond qui parle — par des grâces sensibles. « La mère de Catherine m'a raconté, dit-il, et Catherine a été obligée de me l'avouer elle-même, que très-souvent, en montant les escaliers de la maison, elle était tout à coup portée en haut sans toucher les marches avec ses pieds, et sa rapidité était si grande que sa mère craignait de la voir tomber. Cela lui arrivait principalement lorsqu'elle fuyait les réunions et surtout celles des hommes. »

La jeune Catherine avait si fort à cœur la vie des Pères du désert, dont la connaissance lui était venue directement du ciel, qu'elle résolut de se retirer comme eux dans la solitude. Écoutons encore le bienheureux Raymond :

« Catherine partit un matin à la recherche d'un désert... Elle sortit de la ville, ce qu'elle n'avait jamais encore fait de sa vie. Dès qu'elle vit, dans la vallée, les habitations un peu plus éloignées les unes des autres, elle pensa qu'elle approchait du désert. Ayant trouvé une espèce de grotte sous un rocher, elle y entra avec joie, croyant posséder enfin cette solitude qu'elle avait tant désirée. Elle s'agenouilla aussitôt, se mit en oraison et adora celui qui avait daigné lui apparaître et la bénir avec tant de bonté... A peine était-elle en oraison, qu'elle fut soulevée peu à peu de terre, jusqu'à la voûte de la grotte, et elle resta ainsi jusqu'à l'heure de none. Catherine pensait que ce qui lui arrivait était une ruse du démon pour la distraire et la détourner de son dessein; elle pria encore avec plus d'ardeur. Enfin, vers l'heure à laquelle le Sauveur consumma notre rédemption sur la croix, elle redescendit à terre, et Dieu lui révéla que le temps du sacrifice n'était pas encore venu, et qu'elle ne devait pas quitter la maison de son père..... Mais dès qu'elle fut sortie de la grotte, qu'elle se vit seule et qu'elle pensa à la distance qui la séparait de la ville, elle eut peur et craignit l'inquiétude de ses parents, qui pouvaient la croire perdue; elle se mit aussitôt en prière et se recommanda à Dieu. Tout à coup, comme elle

l'a dit à sa belle-sœur Lysa, qui vit encore et qui me l'a raconté, la sainte enfant fut transportée en un clin d'œil à la porte de la ville, sans aucun accident. »

Catherine avait alors sept ans à peine ; on voit qu'elle commençait bien. A sept ans, elle consacre à Dieu sa virginité, et ne veut pas dans l'avenir d'autre époux que Jésus-Christ. Elle persiste en grandissant dans ce vœu de célibat, et c'est en vain que, lorsqu'elle est devenue nubile, son père et sa mère la pressent de prendre un mari. Pour échapper à leurs instances, elle coupe entièrement ses cheveux qu'elle avait fort beaux, brave, en courbant la tête, l'indignation, la colère et les mauvais traitements de ses parents, et finit par se faire religieuse dans l'ordre de Saint-Dominique. Voyons ce que sa vie de jeune fille va nous offrir, en écartant autant que possible, ainsi que je l'ai dit, tout ce qui ne se rapporte pas plus ou moins directement à nos études.

Catherine eut de fréquentes visions et apparitions dans la triste et austère cellule qui était devenue sa chambre, et dans laquelle elle se flagellait plusieurs fois par jour jusqu'au sang. Elle jeûnait d'ailleurs presque continuellement, et était arrivée à ne plus prendre pour ainsi dire d'aliments solides, quand elle se résignait à manger. Jésus-Christ lui apparut très-souvent, et il conversait longuement avec elle. « Il me parlait comme je vous parle maintenant à vous-même, » dit-elle un jour à son confesseur, le bienheureux Raymond, et le bienheureux Raymond n'a pas l'air d'en douter le moins du monde. Loin de là, il insiste complaisamment, et de la meilleure foi du monde, sur ces nombreuses visites du fils de Dieu à son humble servante, que dis-je ? à sa chaste et digne épouse ; voyez plutôt :

« Les visions et les communications célestes se multiplièrent tellement, que la plus active conversation entre deux amis n'aurait pu suffire à ce que se disaient Catherine et son divin époux, notre sauveur Jésus-Christ. Dans ses prières, ses méditations, ses lectures, ses veilles ou son sommeil, elle jouissait d'une manière ou d'une autre du même bonheur. Souvent, lorsqu'elle parlait avec quelqu'un, notre Seigneur

se manifestait à elle et s'entretenait avec son esprit, tandis que ses lèvres continuaient la conversation commencée ; mais cet état ne pouvait durer longtemps ; son âme, ravie par son bien-aimé , quittait ses sens et entraît en extase. Ces rapports surnaturels expliquent les choses étonnantes qui lui arrivèrent, sa prodigieuse abstinence, sa doctrine admirable et les miracles dont la puissance de Dieu a bien voulu nous rendre témoins pendant sa vie. »

Pendant , les démons ne pouvaient pas voir tranquillement une mortelle jouir d'une pareille faveur ; aussi s'armèrent-ils contre elle de toute leur méchanceté et de toute leur rage. « Ils l'attaquèrent de toute part et firent des efforts inouïs pour la renverser ; ils commencèrent par les tentations de la chair, et ils les lui présentèrent, non-seulement en troublant ses pensées ou son sommeil, mais en faisant réellement apparaître des fantômes qui souillaient ses yeux et ses oreilles, et la tourmentaient de mille manières. Ces combats sont horribles à raconter, mais la victoire qui les suivit doit réjouir les âmes pures. Catherine lutta courageusement contre elle-même, en mortifiant sa chair avec une chaîne de fer et en faisant couler son sang en abondance. Elle augmenta ses veilles jusqu'à se priver presque entièrement de sommeil. »

Catherine sortit donc victorieuse de ces terribles épreuves, et Jésus-Christ l'en récompensa par des apparitions encore plus fréquentes. Continuez, bienheureux Raymond, continuez :

« Depuis ce moment, le céleste Epoux la visita avec une familiarité qui paraîtra incroyable, si on ignore ce qui a précédé. Mais l'âme qui sait par expérience que la bonté de Dieu est au-dessus de tout ce que l'homme peut imaginer ne verra là que des choses très-possibles et très-vraisemblables. Le Seigneur lui apparaissait souvent et restait longtemps avec elle. Il lui amenait tantôt sa sainte Mère, tantôt saint Dominique, quelquefois les deux ensemble ; puis, sainte Marie-Madeleine, saint Jean l'évangéliste, saint Paul et d'autres saints, séparés ou réunis selon son bon plaisir. Mais il venait seul le plus ordinairement, et s'entretenait avec elle comme un ami le fait avec son plus intime ami. Elle m'a avoué en rougissant que souvent Notre Seigneur récitait des

psaumes avec elle, en se promenant dans la chambre, comme deux religieux qui disent leur office; preuve merveilleuse et inouïe de la familiarité divine que nous devons bien croire, si nous méditons tout ce que nous avons vu et tout ce que nous verrons dans la suite de cette histoire. »

On reste confondu, n'est-il pas vrai, en présence de ce récit naïf et de cette confiance non moins naïve du bon et brave Raymond de Capoue, qui ne s'émeut pas autrement que vous ne le voyez de ces étranges confidences faites par sa pénitente. Tout cela, du reste, est fort curieux et fort instructif, quelque interprétation que l'on veuille en donner, et se rattache évidemment à nos études psychologiques; mais nous ne sommes pas au bout.

« Puisque j'ai parlé de la récitation des psaumes, ajoute le bienheureux Raymond, je dirai que Catherine savait lire sans l'avoir appris de personne. Elle m'a raconté elle-même qu'ayant résolu d'apprendre à lire pour réciter les heures et suivre les offices, elle avait étudié l'alphabet avec une de ses compagnes. Mais, après avoir inutilement consacré plusieurs semaines à ce travail, il lui vint à la pensée d'obtenir du ciel la grâce de ne plus perdre ainsi son temps... Chose admirable qui montre la puissance divine: avant la fin de sa prière, Notre Seigneur l'enseigna si bien, qu'en se levant elle savait lire toutes sortes d'écriture aussi rapidement et aussi parfaitement que les personnes les plus instruites. J'en ai fait moi-même l'expérience, et ce qui m'a le plus étonné, c'est qu'elle lisait très-facilement sans pouvoir épeler quand on le lui demandait; elle connaissait à peine ses lettres. »

Je demande pardon pour ce qui va suivre; c'est de plus fort en plus fort, comme chez... Mais ne plaisantons point, il y a dans tout cela, je le répète, un sérieux enseignement.

P. F. MATHIEU.

(La suite au prochain numéro.)

Z. PIERART, propriétaire-gérant.



APPARITIONS DE LOURDES.

MANDEMENT DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE TARBES. — UNIVERSALITÉ DES FAITS SURNATURELS. — AVÈNEMENT DU SPIRITUALISME. — NOUVELLE MISE EN DEMEURE DE LA PRESSE A CE SUJET.

Lettre adressée à M. Louis Jourdan, rédacteur du **SIÈCLE**, et commentée par lui dans ce journal, n° du 18 septembre 1858.

Monsieur,

Vous êtes l'homme de la presse politique dont j'aime le plus à lire les articles. C'est pour moi une bonne fortune chaque fois qu'en ouvrant *le Siècle* je trouve votre nom dans ses colonnes. Il y a en vous plus qu'un écrivain logique et chaleureux, plus qu'un critique de sens, il y a un homme de cœur chez qui le sentiment religieux est inné. Aucune des grandes questions qui sont de nature à remuer les consciences et à émouvoir les âmes ne vous échappe. Vous les abordez franchement et souvent vous les traitez avec bonheur; vous vous imposez le devoir d'être impartial et de bonne foi, et toujours vous l'êtes. Cependant, quelquefois, faute d'être bien renseigné sur les faits ou de les avoir suffisamment examinés, vous vous trompez dans vos jugements. Je n'en veux d'autres preuves que l'article que vous venez d'écrire au sujet du mandement de l'évêque de Tarbes.

Je connais les faits dont parle ce mandement. Je m'en suis occupé, comme il était tout naturel que je le fisse, dans *la Revue spiritualiste*, journal fondé par moi dans le but d'étudier tous les genres de phénomènes psychologiques, tant ceux qui sont consignés dans l'histoire, que ceux qui ont actuellement lieu dans le monde entier. Comme vous pourriez le voir dans les livraisons 4 et 9, j'ai consacré différents articles à l'appréciation des apparitions de Lourdes, apparitions qui ont été l'objet des mesures que vient récemment de prendre

l'évêque de Tarbes. Aussi, suis-je peut-être d'une certaine compétence dans cette affaire, et c'est pourquoi je me sens porté à vous adresser les quelques observations qui vont suivre.

Comme vous j'approuve l'esprit qui a dicté le mandement de Mgr Bertrand, d'autant plus que ce mandement est conforme en tout au langage que j'avais tenu relativement aux apparitions de Lourdes dans mes deux articles précités. Approfondir, étudier les phénomènes spiritualistes, afin d'en donner une explication rationnelle, était, disions-nous, une manière d'agir beaucoup plus sage et plus conforme aux intérêts de la vérité que la proscription, l'étouffement de ces phénomènes. Ainsi je suis d'accord avec vous sur l'éloge qu'il y a à faire de l'esprit investigateur de l'évêque de Tarbes, mais nous différons d'avis en ce sens que mon approbation est sans réserve ni censure, et que la vôtre en contient plusieurs.

Vous dites que l'affaire des apparitions de Lourdes ressemble assez à une exploitation de la crédulité publique et que c'est pourquoi l'autorité est intervenue pour la faire cesser. Plus loin vous blâmez l'évêque d'avoir dit, en parlant de ceux qui avaient traité les prodiges arrivés à Lourdes de superstitions et de jongleries propres à faire des dupes, « qu'ils avaient blessé le sens moral des populations chrétiennes. »

Au risque de me trouver en désaccord avec vous, avec un publiciste que j'aime et que j'estime profondément, je me trouve forcé d'exprimer sur ce point une opinion toute contraire.

En effet, s'il faut s'en rapporter aux articles qui ont paru dans les journaux, les phénomènes psychiques de Lourdes paraissent s'être produits spontanément devant des enfants, des gens simples et de bonne foi, et la croyance qu'ils y ont eue, la vénération qui s'en est suivie n'est, selon moi, le fait d'aucune jonglerie. Pour soutenir le contraire il faut ne pas avoir connaissance de la manière dont ces phénomènes éclatent la plupart du temps, font bruit et s'accréditent. Presque toujours ils ont le clergé contre eux. Le clergé, on le sait, n'aime pas que d'autres que lui deviennent les interprètes de la volonté divine et les instruments de ses manifestations. Le

fait de voir la ferveur du peuple se passer de son concours et se porter ailleurs que dans les temples qu'il a consacrés, lui porte ombrage. Aussi a-t-il une tendance générale à nier ou à attribuer au démon tous les prodiges qui n'ont pas lieu dans son sein. Presque toujours il a cherché à les étouffer, à les proscrire. L'histoire en fait foi, et c'est ce qui paraît être d'abord arrivé à Lourdes, du moins si l'on s'en rapporte aux différentes mesures qui y ont été prises dans le courant du printemps dernier. M. le préfet des Hautes-Pyrénées, se trouvant à Lourdes à l'occasion du conseil de révision, sous prétexte que les scènes qui se passaient à la grotte de Massavielle *ne pouvaient qu'être nuisibles à la religion*(1), rendit un arrêté par lequel il interdisait au public l'accès de cette grotte, ordonnant que tous les objets qui s'y trouveraient déposés en vue d'en former une sorte d'oratoire soient portés à la mairie, et prescrivait d'arrêter et de faire conduire à l'hospice de Tarbes, pour y être traités comme malades, aux frais du département, les personnes qui se disaient visionnaires. Plus tard le maire de Lourdes renchérissant sur les mesures de M. le préfet, etc., dit-il aussi, dans *l'intérêt de la religion* (2), défendit aux malades d'aller puiser de l'eau à la source qui avait jailli au pied de la grotte, eau dont l'usage, vous le savez, avait amené une foule de guérisons.

Or, on sait que, partout dans nos départements, la plus parfaite harmonie règne entre l'autorité civile et l'autorité religieuse, et on ne doit pas supposer qu'un préfet et un maire s'en viennent s'intéresser à la cause de la religion sans l'agrément, le concert du clergé, sinon du département, du moins de la localité où les arrêtés ont été pris. On ne doit pas le supposer, et ce qui fait croire que le clergé de Lourdes fut d'abord hostile aux apparitions, c'est le renvoi du catéchisme de deux ou trois enfants qui prétendaient avoir aussi eu des visions (3).

(1) Voyez à ce sujet le *Lavedan*, journal de Lourdes, publié sous les auspices du sous-préfet.

(2) Voyez les considérants qui accompagnent son arrêté.

(3) *L'Univers* lui-même fait l'aveu de ce fait. Voir son numéro du 28 mars.

Ainsi, il faut convenir que si à l'occasion des apparitions de Lourdes, il y a eu jonglerie, exploitation de la crédulité publique, cela ne paraît pas émaner du clergé ; si cela émane d'ailleurs, qu'on me dise de qui, comment et pourquoi, car jusqu'à présent je ne vois pas dans l'intérêt de qui on se soit amusé à faire croire à de faux mirages et de quelle manière l'exploitation de la crédulité publique a été exercée.

Aussi, Mgr l'évêque de Tarbes a-t-il été en droit de dire que la conduite des sceptiques qui, *à priori* et sans le moindre examen, ont calomnié, attaqué les intentions des pauvres croyants de l'endroit, avaient blessé le sens moral des populations chrétiennes ; il aurait pu prendre même un autre langage.

L'évêque de Tarbes n'a pas dit, comme vous le prétendez, que ceux qui contestent les faits miraculeux de Lourdes ont blessé le sens moral des populations chrétiennes. Comme je viens de vous le dire, ce blâme s'est seulement adressé, non à ceux qui avaient nié les faits, mais à ceux qui avaient cru devoir les attribuer à des menées cupides, à de pures jongleries. Il n'est donc pas à propos de dire que les décisions de la commission que l'évêque a nommée pour examiner si les faits sont surnaturels ou non, peuvent être influencées par le jugement que le mandement a porté tout d'abord, attendu que ce mandement ne préjuge rien que ce soit sur la nature des faits mêmes.

Mgr l'évêque de Tarbes a dit que ceux qui nient la possibilité des faits surnaturels suivent une école surannée, abjurent la religion chrétienne et se traînent dans l'ornière de la philosophie incrédule du siècle dernier. De cela, vous concluez que l'indépendance de la commission qu'il a nommée pour examiner les faits de Lourdes en est de nouveau atteinte, et que, nécessairement, elle sera obligée de déclarer ces faits surnaturels. Vous n'avez sans doute pas fait attention, monsieur le rédacteur, à votre argumentation, et ce passage de votre article vous aura probablement échappé dans un *currente calamo* non révisé ; car, de ce qu'on croit au surnaturel, ce n'est pas une raison pour regarder tous

les faits comme étant surnaturels , et il va sans dire que, s'il en avait été autrement pour les apparitions de Lourdes, l'évêque de Tarbes n'aurait pas eu besoin de nommer une commission pour voir s'il y avait eu miracle , le miracle étant à l'avance admis par lui. Il ne ressort nullement de son mandement que le jugement de la commission qu'il a nommée est enchaîné. Cette commission, tout au contraire, paraît être mise parfaitement à son aise, et bien plus, devra s'éclairer d'hommes de science pris en dehors du clergé.

Vous auriez voulu que des hommes de science fissent partie de la commission et y eussent voie délibérative, et même que l'évêque eût prié l'Académie des sciences de nommer une sous-commission qui se serait adjointe à la commission ecclésiastique. D'abord, l'évêque de Tarbes n'a autorité que sur ses subordonnés et n'a pas qualité pour nommer d'une commission des laïques, des hommes étrangers à sa juridiction. Il pouvait prier, il est vrai, des savants de vouloir bien faire partie de cette commission , et même avoir recours à l'Académie des sciences dans le sens que vous indiquez. Mais, eût-il été convenable pour lui de le faire, de plus, n'eût-il pas essuyé un refus ? La plupart des savants, surtout ceux de l'Académie, ne sont pas favorables, on le sait, à la doctrine du miracle. Presque tous, *à priori*, nient carrément la possibilité des faits surnaturels et se refusent de les examiner, ne voulant pas, disent-ils, se compromettre dans l'examen de pareilles sottises. Quand on a d'avance une semblable manière de voir et d'agir, on est bien dans de mauvaises conditions pour voir si un fait est miraculeux ou non. A supposer qu'il n'en soit pas ainsi, que tous les savants soient de bonne foi et prêts à examiner les faits sans prévention, qui les empêche de le faire de leur côté, de se constituer en contre-commission afin de contrôler le travail de celle qu'a nommée l'évêque ? Est-ce qu'ils ne peuvent pas, eux aussi, se transporter librement sur les lieux, invoquer les mêmes témoignages que les délégués épiscopaux et d'autres encore, enfin se livrer à la plus minutieuse enquête ? Et qui empêche enfin l'Académie des sciences d'envoyer à Lourdes quelques-uns de ses membres ?

Il serait de son devoir de le faire. Le grand mouvement des connaissances humaines, dont elle est le foyer et le tribunal suprême, n'est-il pas intéressé à ce que tous les faits extraordinaires s'expliquent, à ce que tous les phénomènes soient constatés, à ce que toutes les lois de la nature soient connues?

Mais l'Académie des sciences ne délèguera personne. Car pour quiconque connaît l'esprit qui anime nos doctes de la science officielle, il est certain que l'Académie ne serait nullement disposée, le cas échéant, à intervenir dans une affaire comme celle de Lourdes, et cela par les raisons que nous venons d'indiquer. Et d'ailleurs, le fit-elle, nous ne voyons pas ce que la vérité aurait à y gagner. Est-ce que vous ne savez pas, monsieur le rédacteur, que les corps savants, en général, ont toujours été hostiles aux faits nouveaux, à ceux qui venaient heurter leurs idées reçues, qui sortaient des voies ordinaires de la science? Vous ne vous rappelez donc pas Galilée, Ramus, Hervey, Salomon de Caus, Jenner, Papin, Fulton, Sauvage, Mesmer et tant d'autres? Ne savez-vous pas qu'une foule d'académiciens, sommés de venir prendre leur part d'observation dans les phénomènes si curieux et si étranges de la table parlante et frappante, dans tous les prodiges du spiritualisme moderne, n'en ont rien fait et sont encore aujourd'hui à les révoquer en doute, malgré l'apparition de M. Home et de tant d'autres médiums remarquables à Paris? Est-ce qu'ils ne s'obstinent pas encore tous, à l'heure qu'il est, à repousser les témoignages les mieux attestés du présent et du passé? Ignorez-vous donc ce qui s'est passé en 1831 à l'égard du magnétisme? Qu'a-t-on vu, en effet, en cette circonstance? Après cinquante ans de faits constants et parfaitement prouvés, après le fameux rapport passionnément négatif de Bailly, l'Académie de médecine, entraînée par l'opinion publique, s'était enfin décidée à nommer une commission chargée de recueillir et d'examiner à loisir les faits sur cette grave matière. Au bout de cinq ans de continuelles expériences et de minutieuses observations, cette commission fit un rapport affirmatif par l'organe d'un de ses membres, le respectable M. Husson. Eh bien! qui le croirait?

L'Académie de médecine ne voulut pas du rapport de sa propre commission, et est encore aujourd'hui à nier et à invectiver des vérités aussi anciennes que le monde, à méconnaître des forces admirables, usitées jusque chez les peuples les plus sauvages, et qui chaque jour vont opérant au sein de masses les guérisons et les prodiges les plus inattendus et les plus extraordinaires.

Allez donc après cela réclamer le concours des corps savants, invoquer leur autorité et les appeler à s'expliquer sur l'existence et la nature des phénomènes de l'ordre surnaturel !

Vous dites, monsieur le rédacteur, que si la science vous démontrait que sans intervention surnaturelle l'eau a pu jaillir dans la grotte et qu'elle a d'admirables vertus, vous deviendriez très-croyant. Mais si la science démontre que le prodige est réel et que pourtant on ne peut l'expliquer par une cause naturelle, faudra-t-il pour cela ne pas y croire ?

Ce serait une singulière façon d'agir, en vérité, que de révoquer des faits avérés en doute, sous prétexte qu'on ne peut les expliquer scientifiquement. Pour nous, nous n'oserions nous retrancher derrière une pareille fin de non-recevoir et nous servir d'une manière si commode d'éluder, de délaissier une question. Un fait est un fait. Miracle ou non, il mérite qu'on l'admette quand il est bien prouvé, et cela quand bien même on ne devrait jamais en trouver l'explication rationnelle, ce dont il ne faut pas désespérer pourtant, car, qui peut douter que l'homme ait encore bien des mystères à expliquer et qu'un jour viendra où, au lieu de voir dans certains faits le renversement des lois de la nature, il reconnaîtra par ces faits l'existence d'autres lois supérieures à celles qu'il connaît et auxquelles celles-ci se subordonnent dans certains cas, sous l'empire de telles et telles circonstances particulières ?

Constater les faits, les mettre au jour au lieu de les étouffer et de les travestir, les étudier, les comparer afin d'en expliquer les causes et, quel que soit l'insuccès des efforts tentés dans ce but, les accepter toujours et les enregistrer impartialement, voilà, selon moi, la conduite la plus digne, la plus

sensée; voilà celle que je vous engage à préconiser, monsieur le rédacteur, dans les colonnes du journal dont vous êtes une des lumières, et les nombreux lecteurs de ce journal, qui sont dignes de voir les faits sous leur vrai jour, sans prévention comme sans passion, vous en sauront gré.

Mais, me direz-vous, il va donc falloir croire aux miracles, au dogme de l'immaculée conception, aux apparitions de la très-sainte Vierge, et donner ainsi gain de cause à M. Veillot, à toutes les excentricités de la crédulité catholique? Pourquoi pas, si les opinions de M. Veillot ont pour elles des faits notoires qu'on ne peut expliquer autrement que par la doctrine du miracle; car rien de plus irrésistible que les faits; devant des arguments de cet ordre, tous les autres doivent s'incliner.

Mais, grâce à Dieu, nous n'en sommes point arrivés à voir les choses comme l'entend le rédacteur de l'*Univers*. Si, au lieu de dédaigner l'examen des faits et des doctrines mises au jour par les spiritualistes de France et d'Amérique, si, au lieu de les bafouer, les libres penseurs prenaient la peine de s'en occuper quelque peu, ils trouveraient la solution des difficultés que présentent à leur esprit des phénomènes comme ceux de la grotte de Lourdes, phénomènes qui, bien qu'on en dise, ne peuvent être révoqués en doute sans un parti pris de mauvaise foi et de partialité. En effet, il n'y a pas seulement que chez les catholiques et pour les catholiques que des miracles ont lieu. Toutes les religions ont les leurs, et tous aussi parfaitement attestés les uns que les autres. Moïse, les Pères de l'Eglise, les apôtres qui luttèrent de puissance miraculeuse avec les magiciens de leur temps et qui les vouèrent à tous les genres d'anathèmes, en font l'aveu. La preuve en est partout dans l'histoire aussi bien que dans les récits des voyageurs. On sait quels prodiges s'accomplissent fréquemment parmi les derviches de l'Asie-Mineure, chez les fakirs de l'Inde, au sein des nègres d'Afrique, des Malais et des tribus sauvages d'Amérique (1). Faut-il signaler à votre attention,

(1) Voyez, entre autres faits, ceux qui sont racontés dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} février 1853, dans le *Monde illustré* du 10 janvier

monsieur le rédacteur, les remarquables Mémoires de l'abbé Huc, publiés récemment à Paris? Dans ces Mémoires, le vénérable missionnaire apostolique avoue qu'étant allé au Thibet pour évangéliser les prêtres de Bouddha, il échoua dans sa mission, parce que, ayant cité les miracles du Christ comme preuve de la vérité de sa révélation, il vit aussitôt ceux auxquels il s'adressait lui montrer des miracles tout aussi remarquables. Pourquoi tant s'émouvoir des apparitions de Lourdes? Est-ce qu'on n'a pas vu dernièrement M. Home émerveiller les salons de Paris par les prodiges les plus incroyables et pourtant les mieux attestés? Est-ce que, depuis plusieurs années, on ne voit point se produire chaque jour dans cette ville les phénomènes les plus inouïs? Moi qui vous parle, j'y ai vu, et bien d'autres en pourraient rendre témoignage, de lourdes tables chargées de plats et de carafes s'enlever, se balancer en l'air, des objets transportés, changés de place par des forces invisibles, et cela, au mépris de toutes les lois de la physique; j'y ai entendu et vu des sonnettes s'agiter toutes seules, des tables paraître s'animer d'elles-mêmes, frapper, faire entendre des coups, et, au moyen d'un langage convenu, répondre d'une manière intelligente à des questions mentales, découvrir des secrets, faire des prédictions suivies d'accomplissement, s'exprimer dans des langues étrangères aux assistants. J'y ai vu de plus, comme bien d'autres, des signes, des caractères mystérieusement tracés sur des morceaux de papier blanc, déposés à cet effet, soit sur des cheminées, des mausolées, des soubassements de colonnes, soit dans des tiroirs fermés à clef et scellés (1)!

N'avez-vous donc pas connaissance, monsieur le rédacteur, de ce miracle étrange par lequel, en 1849, la maison du sieur Lerible, rue des Grès, fut assaillie de lourds moellons qui

1858, ceux qui sont enregistrés dans le *Statistical information, respecting the history, condition and prospects of the Indian tribes, etc.*, volumineux recueil publié par l'ordre du Congrès américain, en 1831, à Philadelphie.

(1) Voyez dans *la Revue spiritualiste* ce que nous disons de tous ces faits ainsi que de M. Home, d'après les témoignages de personnes nommées et d'une parfaite bonne foi.

tombaient de toute part sur elle malgré un cordon de soldats et de sergents de ville sans qu'on ait jamais pu découvrir d'où provenait une semblable averse? Et ces autres prodiges bien plus inouïs encore qui se passent actuellement rue du Bac, 65, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au grenier, vous les ignorez donc aussi?

Et que serait-ce si je vous détaillais tout ce qui se passe chaque jour aux États-Unis, pays où les prodiges du spiritualisme ont déjà trouvé plusieurs millions de croyants; en Allemagne, patrie des Schopenhauer et des Ennemoser, ces lumières éclatantes de la science magique; dans le Wurtemberg, où le célèbre docteur Kerner et la voyante de Prevorst nous ont révélé tout un monde de mystères inouïs; dans le Tyrol, où une pauvre extatique, Marie de Mœrl, attire de toutes les contrées, depuis vingt ans, une foule innombrable de visiteurs; dans la Savoie, enfin, où, depuis un an, au village de Morzine, on voit des jeunes filles obsédées parlant des langues étrangères qu'elles n'ont nullement apprises, reproduisant les scènes les plus incroyables des célèbres possessions de Loudun et de Louviers (1)?

Que sont les guérisons obtenues dans la grotte de Massavielle à côté de tant de cures extraordinaires dues à l'emploi de l'eau magnétisée, des procédés de suggestion électro-biologique, à l'action de la pure force spiritualiste? Que sont-ils comparés aux cures si remarquables de Greatrakes, de Gassner, du prince de *Hohenthohe* et de tant d'autres thaumaturges, cures devenues historiques et auxquelles je crois parfaitement, moi qui en ai produit et vu produire de semblables sur une foule de malades dont je pourrais exhiber au besoin les certificats? N'a-t-on pas vu ces dernières années, et des milliers de personnes pourraient l'attester, n'a-t-on pas vu, dis-je, en une foule d'endroits, les maladies les plus invétérées et les plus rebelles aux remèdes de l'art, dis-

(1) Voyez à ce sujet *la Revue spiritualiste*, et, à propos de l'affaire des possédés de Louviers, la brochure où nous avons mis au jour, d'après les documents les plus authentiques, cet épisode si remarquable et trop peu connu de l'histoire des faits de l'ordre surnaturel.

paraître en une seconde sous l'action d'une force invisible, agissant directement ou par l'intermédiaire d'une corbeille, d'un crayon, d'une planchette médianimique qui, s'enlevant d'eux-mêmes et s'appliquant sur le siège du mal, donnaient ainsi le signal de la délivrance la plus miraculeuse et la plus instantanée ? Tous les journaux spiritualistes sont pleins de ces faits, et j'en ai moi-même dans le mien cité quelques-uns avec toutes les garanties d'authenticité nécessaires.

On exalte ou on révoque en doute les visions arrivées à Bernadette Soubirous dans la grotte de Lourdes, pourtant rien de plus commun. Moi qui vous parle, j'ai connu des jeunes filles qui avaient bien d'autres visions et des plus réelles, et si elles eussent été en des milieux crédules, je ne sais quelles autres merveilles n'en seraient pas surgies, car, vous vous le savez, il est de l'essence des phénomènes spiritualistes de se développer en proportion des courants de force psychique que la foi qu'on y a développe et fortifie.

Tant d'autres ayant eu des apparitions, pourquoi Bernadette Soubirous n'en aurait-elle pas eu ? Dernièrement, j'ai été appelé comme magnétiseur auprès d'une jeune fille de Belleville que j'ai guérie d'un empoisonnement mortel à l'aide d'un peu d'eau magnétisée. Cette jeune fille, pendant les extases les plus curieuses, assurait voir une dame blanche qui, selon elle, n'était rien autre que la Vierge, sa patronne, laquelle lui faisait des signes, lui parlait, lui révélait des choses réelles, lui prescrivait des remèdes salutaires pour elle ou ses amies. Cette jeune fille était-elle hallucinée ? je ne le crois pas. Il y a des hallucinations, sans doute, mais ce n'est pas toujours le cas. Très-souvent les êtres apparus laissent des traces de leur existence, des preuves tangibles de leur passage et parfois même de leur identité. Les personnes versées dans la science et les faits spiritualistes le savent, et il n'y en a que trop d'exemples parfaitement constatés. Notre journal en a cité plusieurs. Mais est-ce toujours le personnage même qu'on a cru voir qui est apparu ? Non. Il y a donc là un grand mystère ! Oui. Mais le mystère n'est pas inexplicable du moment qu'on admet la théorie de l'existence des Esprits, c'est-à-dire le dogme de l'immortalité des âmes et la possibilité de

leurs manifestations dans certaines circonstances données, et sous l'empire de certaines lois (1). Or, pour que les Esprits se manifestent, la plupart du temps il faut la présence d'un médium, c'est-à-dire d'une organisation *ad hoc*, chez qui la force psychique soit assez puissante pour qu'un courant fluïdique s'établissant, le phénomène ait lieu, et les meilleurs médiums sont les jeunes filles d'une organisation nerveuse, à l'époque de leur puberté, telle que paraît l'être Bernadette Soubirous. Il faut aussi que des volontés contraires, hostiles ou incrédules, ne viennent pas par leur rayonnement paralyser la manifestation. Enfin, il faut le plus souvent que le médium croie à l'apparition d'après une forme ou un personnage déterminé, car, dans la plupart des cas, cette croyance est une force dont l'Esprit a besoin pour trouver la possibilité de se manifester. De là vient que les Esprits puisant dans l'espace les atomes qui leur sont nécessaires et s'en enveloppant, revêtent toujours la forme à laquelle on pense ou en laquelle on a foi. A l'époque où on croyait aux dieux de l'Olympe, aux nymphes et aux fées, les Esprits apparaissaient sous forme de dieux, de nymphes et de fées, et c'est là ce qui fit, pendant si longtemps, la force, la raison d'être du polythéisme. Plus tard, quand la croyance aux anges, aux saints et aux diables fut établie, les bons ou

(1) Si nous admettons l'existence des Esprits, c'est-à-dire l'existence des âmes survivant au corps terrestre sous une enveloppe plus spiritualisée que notre enveloppe actuelle, qu'on veuille bien croire que cette croyance n'a pas été prompte et complaisante de notre part. Nous ne nous y sommes rendu qu'à la suite de nombreuses expériences, et qu'en présence des faits les plus patents et les plus divers, étudiés ou observés par nous. Cette croyance a été, du reste, celle de tous les temps et d'une foule de peuples étrangers les uns aux autres, qui n'avaient matériellement pu être les héritiers de traditions antérieures et que les faits seuls ont dû convaincre. C'est aussi celle qui règne actuellement dans toute l'Amérique. Toutefois, nous devons déclarer que si l'on trouvait d'autres théories, à l'aide desquelles on pût donner une explication plus satisfaisante de tant de phénomènes incompréhensibles pour la science, nous nous ferions un devoir de nous y conformer, car tout homme de bonne foi doit abjurer ses opinions quelles qu'elles soient, sur l'autel de la vérité. Mais nous ne croyons pas qu'il en sera ainsi. Plus nous étudions la question, plus nous expérimentons, plus nous trouvons de nouvelles raisons pour nous affermir dans nos convictions.

mauvais Esprits apparurent presque toujours sous la forme d'anges, de saints, de diables. Le culte, la vénération de la sainte Vierge étant l'objet dominant et constant de la pensée des jeunes filles catholiques, il n'est pas étonnant que la plupart de celles qui ont des visions déclarent voir la Reine du ciel, leurs Esprits amis, protecteurs ou familiers, prenant cette forme obligée pour se communiquer à elles.

Pour me résumer donc, je dirai : que les apparitions et les guérisons merveilleuses arrivées à Lourdes me semblent réelles ; qu'elles sont dues à des forces spirituelles émanées d'un monde mystérieux qu'il importe de connaître et d'expliquer et non de nier et de bafouer ; que ces phénomènes ne sont pas isolés ; qu'ils se montrent partout au sein des religions les plus diverses et qu'il ne faut nullement y voir la consécration plus particulière des dogmes de l'une d'entre elles.

Mais ici j'entends M. Louis Veillot et ses acolytes se récrier, nous traiter de sacrilège et qualifier d'œuvre satanique tous les miracles qui ont eu lieu en dehors et sans l'approbation de l'Eglise catholique, même ceux qui s'annoncent par la guérison des malades, par les conseils, les préceptes les plus sages et les plus salutaires de vertu et de morale, et cela sous le prétexte que le démon se transforme quelquefois en ange de lumière pour mieux tromper les hommes. Telle est, en effet, la tactique que les ultramontains, ces dignes héritiers des inquisiteurs du moyen âge, emploient pour expliquer les phénomènes qui ne cadrent pas avec leurs doctrines, et ils ne sont que trop écoutés. Tandis que la presse libérale se refuse systématiquement à prendre connaissance de ces phénomènes ou n'en parle que pour s'en moquer, les coryphées de l'*Univers*, qui savent, eux, jusqu'à quel point ils sont fondés et combien peut être grande dans un temps donné leur influence sur les masses, les proscrirent ou les expliquent à leur manière, écrivant ou traduisant l'un sur l'autre de gros livres comme ceux de Gœrres, de Gougenot-Desmousseaux, de E. de Mirville et du comte de Résie, autant de monuments élevés en l'honneur de la démonomanie moderne. Ils savent que

l'homme en général ne peut vivre constamment dans l'absence d'une croyance religieuse ; que toute croyance de cet ordre a besoin d'une autre sanction que le pur consentement humain pour obliger chacun à s'y conformer et que la seule sanction possible est la consécration divine ; que cette consécration se prouve par le miracle, qui seul fait impression et est de nature à entraîner aussi bien les masses que les esprits éclairés de bonne foi. C'est pourquoi ils cherchent à accaparer pour eux les prodiges qui sont de nature à fortifier leurs formules et à attribuer au démon tous ceux qui auraient une signification autre. Ils savent aussi qu'ils n'ont rien à craindre de la philosophie matérialiste, attendu que, n'offrant à l'homme aucun idéal auquel il puisse se rattacher, elle le laisse sans le moindre lien avec ses semblables, au sein de négations stériles et impuissantes, dans le plus triste isolement moral. Ils savent, par l'exemple de tous les jours, que le catholique devenu athée redevient tôt ou tard catholique, tandis que le catholique qui a embrassé une autre formule religieuse et qui par cela même n'est pas sans croyance, meurt dans la formule de son choix. C'est pourquoi vous voyez les ultramontains se préoccuper toujours beaucoup plus des religions dissidentes que des voltairiens et des athées. Tous leurs soins sont donc appliqués, non-seulement à combattre les communions qui diffèrent de la leur, mais toutes celles qui pourraient surgir ou s'étayer sur des faits surnaturels. Telle a été la grande préoccupation des anciens sacerdoce, celle des mages, des brahmes, des prêtres égyptiens, des druides, etc. C'a été celle de Moïse qui, bien qu'il ne crût pas au diable, voua à la mort les devins, les enchanteurs, les magiciens et les nécromanciens (4), celle des premiers chrétiens qui combattirent les mi-

(4) Voyez le *Lévitique*, chap. 20, versets 6, 27, et le *Deutéronome*, xviii, 10 à 14. La non croyance au diable des premiers Hébreux est un fait prouvé. Nous avons déjà dit quelques mots à ce sujet dans *la Revue spiritualiste*. Nous y reviendrons sous peu et nous démontrerons jusqu'à l'évidence que le dogme du Satan tentateur, de l'ange rebelle, est une importation des doctrines de Zoroastre dans les religions de l'Occident, remontant à l'époque du retour de la captivité des Juifs et de l'extension de la domination persane sur une partie de l'ancien monde.

racles de Simon le magicien, d'Appollonius de Thyanes et de tant d'autres avec un zèle passionné et qui, après avoir fait réfuter le livre du platonicien Celse sur les secrets de la divine science, s'appliquèrent à en faire disparaître jusqu'au dernier vestige ; ç'a été enfin l'objet constant des efforts de la société religieuse au moyen âge, époque où des millions de malheureux furent consumés dans les flammes pour crime de sorcellerie.

Aussi, cela étant, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que M. Veillot, admirateur du moyen âge, veuille accaparer pour lui et les siens certains miracles, attribuer les autres au démon et regretter qu'on ne puisse plus enterrer ces derniers dans les oubliettes de la très-sainte inquisition, laquelle, comme vous savez, avait pour toute chose qui contrariait ses vues les plus efficaces procédés d'étouffement ?

Mais vous, monsieur le rédacteur, homme de la tolérance et du libre examen, fils de la philosophie et apôtre du progrès, devez-vous ainsi que vos confrères par votre indifférence, vos négations, votre silence ou vos railleries venir en aide aux ultramontains ? Pourquoi ne reconnaissez-vous pas l'existence de faits surnaturels parfaitement constatés ? Est-ce que tant de phénomènes qui se reproduisent aujourd'hui d'une manière si fréquente sur toute la surface du globe, ne sont pas pour vous des signes providentiels ? Ne voyez-vous pas à ces signes ainsi qu'à l'état des esprits qu'une nouvelle évolution se prépare dans les croyances et les destinées de l'humanité ? Ne voyez-vous pas s'annoncer à l'horizon un grand mouvement d'idées et de préoccupations morales, un réveil subit des âmes qui, reléguant en sous-ordre les questions d'intérêt matériel, enfantera le grand travail des consciences d'où doit surgir l'édifice religieux de l'avenir ? Qui ne voit en effet le siècle affamé de vérités morales et religieuses, fatigué des négations insensées qui n'ont abouti qu'à semer la mort et le désespoir dans les âmes et à dépraver le corps social, chercher dans la voie féconde du sentiment religieux un symbole nouveau qui réponde à son besoin de croire et d'affirmer ? Presque tous voudraient que ce symbole fût aussi

éloigné des doctrines d'une philosophie incrédule, sensualiste et railleuse que des croyances enfantines de nos pères et que, rassemblant tout ce que les diverses religions ont de commun, c'est-à-dire de vrai, il s'en forme une supérieure à toutes. Des hommes de bonne foi croient avoir trouvé le symbole nouveau dans le spiritualisme moderne. Selon eux, ce grand ensemble d'expériences, de faits constatés et de doctrines répond à toutes les exigences de la raison humaine et peut administrer en sa faveur la preuve d'une consécration divine. Il démontre plus et mieux que n'importe quelle philosophie, et cela par des faits tangibles et irréfragables, le dogme sacré de l'immortalité de l'âme, clef de voûte, pierre angulaire de tout édifice religieux, principe consolateur d'où découlent toutes les vérités de l'ordre moral. Par lui s'explique aussi, s'élargit et se vivifie tout ce qu'il y a de vérités cachées dans les anciens dogmes, les symboles consacrés. Par le spiritualisme l'existence et le but de la plupart des faits surnaturels sont démontrés et la conscience reconnaît dans un grand nombre de ces faits, non l'intervention de Satan, qui n'est qu'un dogme suranné emprunté jadis au Mazdéisme, mais l'action non interrompue de la Providence se manifestant à l'aide des bons génies, Esprits supérieurs ou âmes épurées, par une suite de révélations progressivement conformes aux tendances, aux lumières et aux besoins de plus en plus parfaits de l'humanité. Eh bien, pour ces hommes de bonne foi, pour ces croyants pleins de courage, pour ces spiritualistes qui voudraient, malgré tous les genres d'obstacles, apporter ainsi aux intelligences qui ne peuvent plus se repaître des anciennes formules, un nouvel aliment moral et religieux, n'aurez-vous toujours que du dédain, de l'oubli et du sarcasme? Les laisserez-vous livrés aux anathèmes et aux persécutions des coryphées de l'*Univers*? ne viendrez-vous pas en aide à leurs efforts, ou du moins ne leur accorderez-vous point ce que la presse a toujours accordé aux hommes qui cherchent sincèrement à attirer vers des horizons nouveaux les investigations de l'esprit humain? Je vous conjure de le faire, Monsieur, car, il est triste de dire que le spiritualisme qui, en Amérique, pos-

sède vingt-cinq journaux spéciaux, n'a pu encore trouver en France un organe de la presse quotidienne qui en rende impartialement et sérieusement compte. Il serait beau pour vous, Monsieur, dont les sentiments élevés sont connus, de prendre l'initiative d'une telle réparation et de rompre un silence qui, en se prolongeant, finirait par déshonorer le corps des publicistes dont vous êtes un des membres les plus éminents.

Agréé, Monsieur....

Z. PIÉRART,

Directeur de la *Revue spiritualiste*, rue de la Banque, 5.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

IL Y A DES FAITS SURNATURELS PARTOUT, MÊME A PARIS. — PRODIGES ARRIVÉS RÉCEMMENT RUE DU BAC. — APRÈS AVOIR CONSTATÉ LA VÉRITÉ DE CES PRODIGES, AURA-T-ON LA LOGIQUE D'EN TIRER DES CONSÉQUENCES, OU DU MOINS D'EN CHERCHER LES CAUSES ?

A monsieur GUÉROULT, rédacteur du journal la Presse.

Monsieur,

Dans *la Presse* du 30 août, parlant des apparitions de Lourdes, du mandement de l'évêque de Tarbes et des bonnes gens qui croient encore aux apparitions, vous dites : « Que partout où l'on croit aux miracles, il y a des miracles ; que partout où on n'y croit plus, c'est-à-dire là où ils seraient le plus nécessaires, on n'en voit plus. » A cela, vous ajoutez que les faits surnaturels n'arrivent jamais dans les centres de civilisation, à Paris, par exemple. Plus loin, cependant, vous dites que si l'on vous racontait que M. Veuillot est enlevé et soustrait aux lois de la pesanteur sur la place de la Concorde, à dix mètres seulement du sol, vous ne vous détourneriez pas pour l'aller voir.

Pourtant une telle ascension serait un fait curieux à constater, ne fût-ce que pour en rechercher les causes et la pos-

sibilité au point de vue de la science. En attendant qu'on l'explique ou dans l'impuissance d'une explication, il conserverait tout au moins ses caractères de miracle, et comme il aurait lieu dans Paris, la grande ville du scepticisme et du raisonnement, il mériterait d'être vérifié, et, à ce sujet, je ne comprends pas l'indifférence coupable, qui, à l'avance, vous détermine à fermer les yeux sur un fait de cette nature.

Vous prétendez, Monsieur le rédacteur, qu'il n'y a jamais d'apparitions à Paris. C'est ce qui vous trompe. Il en arrive même de très-fréquentes. Il est vrai qu'on en parle moins que de celles de Lourdes, et d'ailleurs, il n'y a rien d'étonnant à ce que vous n'en ayez nullement connaissance, vu votre insouciance à vérifier les faits les plus notoires de l'ordre surnaturel, insouciance confessée par vous dans le passage que je viens de citer.

Longtemps j'ai été comme vous, j'ai cru que tous les miracles n'étaient que des hallucinations et que ces hallucinations n'arrivaient que chez les gens simples, les natures ignorantes, crédules, qui peuplent les campagnes et les rangs infimes de la société. J'étais bien dans l'erreur, et les faits, je vous l'assure, ont fini par me désabuser d'une manière bien radicale. Il y a des phénomènes surnaturels partout, et comme souvent ces phénomènes laissent des traces tangibles, des preuves palpables de leur existence, on ne peut raisonnablement les révoquer en doute et les mettre sur le compte de l'imagination. Puisque vous parlez de Paris, et que vous regrettez qu'on n'y voie jamais de miracle, sans m'arrêter à citer tous ceux qui y sont arrivés en ces derniers temps, et qui sont étayés sur les attestations les plus certaines, je me contenterai de mettre sous vos yeux l'article suivant de *la Patrie* du 4 septembre 1858 :

« La rue du Bac est en émoi. Il se passe encore par là quelque diablerie !

La maison qui porte le n° 65 se compose de deux corps de bâtiments : l'un, qui donne sur la rue, a deux escaliers qui se font face.

Depuis une semaine, à diverses heures du jour et de la nuit, à tous les étages de cette maison, les sonnettes s'agitent et tintent avec violence ; on va ouvrir, personne sur le palier.

On crut d'abord à une plaisanterie, et chacun se mit en observation pour en découvrir l'auteur. Un des locataires prit le soin de dépolir une vitre de sa cuisine et fit le guet. Pendant qu'il veillait avec le plus d'attention, sa sonnette s'ébranla : il mit l'œil à son judas, personne ! Il courut sur l'escalier, personne !

Il rentra chez lui et enleva le cordon de sa sonnette. Une heure après, au moment où il commençait à triompher, la sonnette se mit à carillonner de plus belle. Il la regarda faire et demeura muet et consterné.

A d'autres portes, les cordons de sonnettes sont tordus et noués comme des serpents blessés. On cherche une explication, on appelle la police ; quel est donc ce mystère ? on l'ignore encore. »

Tels sont, Monsieur le rédacteur, les faits que rapporte *la Patrie*, et moi, je pourrais, preuves en main, vous en citer une infinité de semblables, arrivés dans différentes contrées de la France, et aussi faciles à vérifier que ceux de la rue du Bac. Et si, vérification faite, vous n'y trouvez rien que la science puisse expliquer, il faut bien, en attendant mieux, les appeler miracles ou prodiges, comme vous voudrez.

Mais l'article de *la Patrie* ne dit pas tout. Il s'est bien passé d'autres choses rue du Bac, 65. J'y suis allé, de mes amis y sont allés aussi, et nous avons acquis la certitude que des pierres étaient mystérieusement lancées à travers les croisées, tout à fait comme à la maison Lerible, rue des Grès, en 1849, sans qu'on ait pu découvrir d'où, ni de qui elles émanaient ; que, de plus, une avalanche d'eau inondait la maison depuis le rez-de-chaussée jusqu'au grenier, au grand émoi des locataires qui crurent pour un moment à un second déluge universel.

Voilà les faits qui sont arrivés ces jours derniers, rue du Bac, 65, et dont le contrôle serait facile pour vous, si, niant les faits surnaturels, vous n'ajoutiez à cela le parti pris de ne pas les aller voir quand ils ont lieu.

Et maintenant, direz-vous qu'il n'y a jamais de miracles à Paris ? Vous en apprendriez bien d'autres, si vous vouliez vous donner la peine de vous occuper des sciences occultes, de faire des recherches dans l'histoire ou d'étudier

les faits et les doctrines nouvelles qu'enregistrent et examinent tous les jours une foule de journaux et d'ouvrages spéciaux en Amérique, en Angleterre, en France, en Suisse et en Allemagne (1). Comme je l'ai dit ailleurs, notamment dans la lettre que je viens d'adresser à M. Louis Jourdan, votre confrère, vous apprendriez par là à expliquer le miracle de Lourdes d'une autre manière que l'évêque de Tarbes, et vous acqueririez la conviction que toutes les religions ont leurs miracles, et qu'il faut y voir, non la consécration plus particulière des dogmes de l'une d'entre elles, mais des phénomènes remarquables qu'il importe d'étudier et non de nier et de bafouer.

Mais il est plus commode d'avoir à l'avance un parti pris de scepticisme. Que de journalistes ne voit-on pas chaque jour tout juger sans connaître, ni étudier, ni observer, et traiter des hommes de bonne foi de visionnaires, de pauvres fous, d'imbéciles, de crétins (2), parce que ceux-ci ont la franchise d'avouer ce qu'ils ont vu et parfaitement constaté par tous leurs sens.

Voudriez-vous ressembler à ces publicistes sans vergogne ? Non, Monsieur, vous avez trop d'élévation dans les idées, trop de loyauté et de générosité dans le cœur et trop d'intelligence, pour en venir là.

J'ai le pressentiment que bientôt vous examinerez la grande cause du spiritualisme, que vous apprécierez tout ce qu'elle a de fondé, de consolant, et que vous la présenterez sous son vrai jour aux lecteurs de *la Presse*. C'est ce qu'eût fait M. Emile de Girardin, l'illustre fondateur de ce journal.

Agréez, etc.

Z. PIÉRART,

Directeur de la *Revue spiritualiste*, rue de la Banque, 5.

(1) Avant peu, nous donnerons dans notre journal des attestations authentiques de faits à peu près semblables à ceux de la rue du Bac, arrivés à Valenciennes, à Avesnes, à Chartres, etc.

(2) Voyez, à ce sujet, l'article signé Jérôme, dans *l'Univers illustré*, du 18 septembre courant.

LE SPIRITUALISME AUX ÉTATS-UNIS.

L'un de nos collaborateurs, M. Paul Louisy, dont nos lecteurs ont pu apprécier le style dans un récent article de notre *Revue*, veut bien nous adresser les faits suivants qu'il a puisés dans le *Spiritual Telegraph*, l'un des journaux spiritualistes les plus accrédités d'Amérique.

— On sait qu'aux Etats-Unis, un grand nombre de médiums, le plus souvent des femmes et même des jeunes filles, entreprennent à l'intérieur de fréquentes tournées et font ainsi pénétrer la lumière dans les lieux les plus écartés. Ils servent en quelque sorte de lien entre les hommes de bonne volonté. Ce sont, non pas des apôtres comme aux anciens jours, mais des interprètes ; ils n'enseignent pas, ils attestent. Il en est que l'orgueil égare et qui se croient appelés à une mission céleste ; d'autres sont menteurs, d'autres avides de gain. L'erreur est essentiellement humaine : toute religion n'a-t-elle pas ses faux prophètes, toute science ses faux savants ? Au prix des plus amères déceptions, la France aurait besoin de pareils missionnaires. Le médium préside aux expériences, il attire les manifestations ; quelquefois il prend la parole et expose, comme il les entend, les principes du spiritualisme à des auditeurs toujours nombreux. Mais un fait très-rare est celui où un esprit disserte publiquement par sa voix. Ce fait, rapporté par le *Practical Christian*, s'est produit à Hopedale. Madame Cora Hatch, sous l'influence d'un jeune pasteur mort plusieurs années auparavant, a fait sur ce thème, *la Philosophie de la vie*, tout un sermon magistralement traité en trois points : vie matérielle, vie intellectuelle, vie religieuse. En terminant, l'Esprit s'est nommé. Les parents, qui étaient présents, ont déclaré reconnaître le raisonnement, le style, et la plupart des arguments de leur fils décédé.

— Voici un fait curieux de *télégraphie spirituelle* signalé par J.-W. Maulding, résidant à Victoria (Texas) : « J'avais une fille qui habitait ici avec son mari ; elle est morte le 30 mai dernier. Mon gendre, vers le milieu de juin, me quitta pour se rendre chez son père, à 120 milles de Victoria. Le soir

même de son départ, l'idée me fut suggérée de m'asseoir à la table où j'avais l'habitude de converser avec les esprits. Ma fille vint me visiter et me donna une longue et consolante communication ; je la priai de suivre son mari jusqu'au lieu de sa destination , et là , de lui transmettre un message secret de ma part. A mon profond étonnement, je reçus, six jours après, une lettre de mon gendre dans laquelle il répondait à ce message, en me demandant si je ne le lui avais pas envoyé par l'intermédiaire de notre morte. » (28 juillet 1858.)

— Une convention ou assemblée, provoquée par M. Davis, l'auteur de l'ouvrage spiritualiste intitulé : *la grande Harmonie (the Great Harmonia, 4 vol. in-8)*, doit être tenue les 10, 11 et 12 septembre à Utica (Etat de New-York), à l'effet de discuter et de résoudre, s'il se peut, l'obscur problème de l'origine du mal sur la terre.

— Un correspondant du *Daily-Post*, journal d'Hartfort, lui adresse, vers la fin de juillet dernier, un écrit détaillé des manifestations surnaturelles qui ont eu lieu à Middletown, petite ville du Connecticut. Nous en extrayons les passages suivants :

« A huit heures, nous étions tous réunis autour d'une lourde table de chêne, qui sert à nos expériences. Malgré les efforts de deux médiums, rien ne s'était produit lorsqu'au bout d'une demi-heure la table se souleva d'un seul bond à deux pieds du plancher et retomba aussitôt. En même temps, une main invisible se mit à jouer sur le piano des mélodies tristes et douces, puis les danses les plus animées. La table, sans contact, accompagnait en marquant la mesure. La musique, ayant cessé, des coups violents se firent entendre de tous les points de la salle, la table se souleva une seconde fois et devint, pendant quelques instants, un *volcan* de bruits de toute sorte. Cependant miss P..., médium des plus remarquables, prit la parole. « Qu'on apporte une caisse, dit-elle, la plus grande que l'on pourra trouver. » Il n'y en avait pas d'autre que celle du piano qui avait été déballé dans la même journée ; on la fit passer avec quelque peine dans la salle, et

nous nous assîmes en cercle fort inquiets de ce qui allait arriver. Tout à coup la lumière s'éteignit ; il y eut un moment comme un sourd tapotement dans la caisse. Lorsque la lumière se ralluma, nous regardâmes autour de nous : le piano avait disparu. On souleva le couvercle de la caisse ; il était dedans , aussi bien emballé qu'aurait pu le faire l'ouvrier le plus adroit. De la même manière et au milieu de l'obscurité, l'instrument fut remis en place.

« On nous plongea pour la troisième fois dans les ténèbres. Alors des gémissements parurent sortir de la caisse, si profonds, si désolés que plusieurs d'entre nous s'élançèrent à l'envi... Le couvercle, que nous avions laissé à terre, était placé sur la caisse et solidement fixé ; il aurait été puéril de tenter de l'enlever sans outils. Les sanglots redoublèrent et me pénétrèrent d'une horreur telle que je me précipitai vers la porte de la salle ; la porte était fermée, et nous étions prisonniers des Esprits. En même temps je me sentis refoulé en arrière par un souffle glacé, et machinalement je repris mon siège dans un état de terreur indicible. Il faisait nuit complète et les épouvantables cris continuaient. Enfin, à cette scène d'invisible douleur succéda un silence non moins effrayant. Soudain, avec un fracas qui agit sur mes nerfs comme un coup de tonnerre, la caisse éclata en morceaux, et à l'endroit où elle était, parut miss P...., debout et entourée tout entière d'une auréole resplendissante. Plusieurs questions lui furent adressées, auxquelles elle répondit verbalement ou par des coups frappés. Quelqu'un demanda si l'Esprit d'une personne qu'il désigna était présent ; sur la réponse affirmative, il échangea avec lui quelques paroles et voulut en dernier lieu savoir s'il était parmi les bons Esprits. Il n'y eut point de réponse. Les coups cessèrent et le médium disparut aussi subitement qu'il s'était produit devant nous. Lorsqu'on ralluma le gaz, tout était en ordre comme auparavant ; la caisse du piano était intacte au milieu de la salle, et miss P... était plongée si profondément dans l'extase qu'il fut impossible pendant quelques instants de la rappeler à elle. »

— Une dame, nommée mistriss Page et résidant à

Watkins (Etat de New-York), était depuis plusieurs années en proie à une grande maladie ; abandonnée des hommes de l'art, elle avait perdu la force et le courage, son état était empiré à ce point qu'elle ne pouvait plus quitter le lit. La vie s'éloignait chaque jour. Une voisine, chez qui les communications spirituelles avaient développé de précieuses facultés, prit la malade en pitié et noua des relations d'amitié avec elle. Un jour du mois de juillet, sous l'influence des Esprits, elle entra chez madame Page, lui serra fortement les mains, la souleva doucement sous les épaules et la mit sur pied ; puis elle continua de la soutenir jusqu'au moment où la malade put se tenir debout et marcher seule. Ses forces revinrent rapidement, et elle ne tarda pas à devenir elle-même un médium remarquable.

— Un citoyen de Tioga (Pensylvanie), se trouvant de passage à New-York, entend parler des manifestations qui se produisent par l'intermédiaire du docteur Redman. Il va le trouver dans l'unique but d'obtenir enfin « la certitude matérielle que son âme existe ; » convaincu, il porte le témoignage qui suit : « J'arrivai à quatre heures après-midi. Aussitôt des coups annoncent la présence des invisibles. Au moyen de l'alphabet, les lettres formant le nom de mon père, sont frappées l'une après l'autre ; puis, le médium saisit un crayon et écrit *de droite à gauche, au rebours*, une longue communication ; pendant qu'il écrivait avec une rapidité remarquable, il a tenu constamment les yeux fixés au plafond. Je reçus aussi de ma mère une communication signée et transmise de cette étrange manière. Pour en prendre connaissance, il me fallut retourner le papier et lire au travers. Le médium, afin d'achever de me convaincre, demanda à l'Esprit de ma mère de soulever la table sans contact, ce qui eut lieu à l'instant. J'étais seul avec M. Redman ; nous étions complètement étrangers l'un à l'autre et aucun nom propre n'a été ni écrit ni prononcé. »

Le témoin d'un pareil fait réfléchit au lieu d'oublier, et en tire les conséquences naturelles au lieu de l'obscurcir par les interprétations d'une fausse science. Car il ne suffit pas de dire : J'ai vu, si l'on n'ajoute ensuite : J'ai compris.

Qu'est-ce qu'un fait? L'expression la plus simple et la plus énergique d'une cause. De celui-là à celle-ci, le chemin est-il donc si long, si périlleux que le raisonnement trébuche sans cesse en le remontant? Prenez le bon sens pour guide et tirez une ligne droite. « Tout homme de bonne volonté, qui comprend le spiritualisme, continue notre Pensylvanien, en souhaite la réalisation; tout homme de bon sens qui l'étudie sans préjugés en éprouve la certitude. Quand on a la conviction de son immortalité, on n'est pas loin d'être chrétien. Qu'y a-t-il de contraire à l'essence divine de me révéler la vérité de façon à chasser le doute loin de moi? Rien. Nous sommes nés pour une destinée plus haute que celle de la terre. » (1^{er} juillet 1858.)

PAUL LOUISY.

BIOGRAPHIE.

ÉTUDE SUR SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

(Suite.) (1).

C'est du mariage de sainte Catherine avec Jésus-Christ que je veux parler. Voici comment le raconte le bienheureux Raymond :

« Catherine se mit à demander à Dieu d'augmenter sa foi... Notre-Seigneur lui répondit : « Je t'épouserai dans la foi. » Et toutes les fois que Catherine renouvelait sa prière, Jésus-Christ renouvelait aussi sa réponse. Un jour, aux approches du carême, lorsque les chrétiens disent adieu par des folies aux aliments gras que l'Eglise va défendre, Catherine se retira dans sa cellule pour y jouir plus intimement de son époux, par le jeûne et la prière; elle répétait sa demande avec plus de ferveur que jamais, et le Seigneur lui répondit : « Puisque tu as fui les vanités du monde et les plaisirs de la chair, et que tu as fixé en moi seul les désirs de ton cœur, je veux, pendant que ta famille se réjouit dans des repas et des fêtes profanes, célébrer le mariage qui doit m'unir à ton âme. Je vais, selon ma promesse, t'épouser dans la foi. » Jésus-Christ

(1) Voir le précédent numéro de la *Revue spiritualiste*.

parlait encore lorsqu'apparurent la sainte Vierge, sa glorieuse mère, saint Jean l'évangéliste, l'apôtre saint Paul, saint Dominique, fondateur de son ordre, et, avec eux, le prophète David, qui tirait de sa harpe des sons d'une extrême douceur. La mère de Dieu prit, dans sa main très-sainte, la main droite de Catherine pour la présenter à son fils, en lui demandant de vouloir bien l'épouser dans la foi. Le Sauveur y consentit avec amour, et lui offrit un anneau d'or orné de quatre pierres précieuses, au centre desquelles brillait un diamant magnifique. Il le plaça lui-même au doigt de Catherine, en lui disant : « Voici que moi, ton créateur et ton sauveur, je t'épouse dans la foi..... » La vision disparut, et l'anneau resta au doigt de Catherine. Elle le voyait, mais il était invisible pour les autres. Elle m'a avoué, en rougissant, qu'il ne la quittait jamais, et qu'elle ne se lassait pas de l'admirer. »

A la suite de ce mariage avec Jésus-Christ, sur lequel je m'abstiens de tous commentaires, pour ne scandaliser personne, Catherine entre à plein corps dans la vie extatique, et, avec une organisation comme la sienne, il ne pouvait guère en être autrement. Voici, à cet égard, le témoignage de son historien, et je dois dire que tout cet ouvrage de Raymond, homme fort estimable d'ailleurs, et qui a été un personnage dans son temps, porte un singulier cachet de sincérité et de bonne foi :

« Les extases de Catherine étaient très-fréquentes, dit-il, et nous en avons été mille fois témoins, moi et mes frères, qu'elle avait enfantés à Dieu par sa sainte parole. Dès que la pensée de son époux la pénétrait, son âme se séparait, autant qu'elle le pouvait, de ses sens, et les extrémités de son corps, ses pieds et ses mains se contractaient et devenaient insensibles ; ses doigts s'attachaient avec force à ce qu'ils pouvaient saisir, et on les aurait plutôt brisés que de les en détacher ; ses yeux se fermaient et son cou se raidissait tellement qu'il y avait danger de le rompre en le touchant..... Pendant ses extases, elle était souvent soulevée de terre comme une autre Marie-Madeleine ; son corps suivait son âme, pour montrer la vertu de l'esprit qui l'attirait. »

Ces soulèvements matériels sont particulièrement remarquables. On serait tenté de les révoquer en doute si de nombreux exemples, même contemporains, ne venaient pas en confirmer la possibilité par les témoignages les plus honorables. Quant à moi, qui n'ai encore vu aucun fait de ce genre, je n'affirme rien, et, jusqu'à nouvel ordre, je me contente de raconter. Les soulèvements de Catherine paraissent, du reste, avoir eu de nombreux témoins. On rapporte qu'un certain frère Ange Salvatti, de Sienne, de l'ordre des Frères mineurs, professeur d'Écriture sainte, fit un jour une visite à Etienne Maconi, prieur de la chartreuse de Sainte-Marie-des-Grâces, près Pavie ; et, comme en parlant de Catherine, il lui disait qu'un religieux l'avait vue élevée de terre pendant une extase, Etienne se mit à sourire en lui disant qu'il l'avait vue lui-même ainsi, non pas une fois, mais bien des fois. On lit, en effet, dans une sorte de mémoire publié en faveur de Catherine par cet Etienne Maconi : « Dans les circonstances difficiles, son âme s'appliquait avec une plus grande ardeur à l'oraison et faisait tant d'efforts pour s'élever au ciel, que son corps quittait la terre, malgré les lois de la pesanteur. Beaucoup de personnes l'ont vue souvent suspendue en l'air, et moi-même j'ai été témoin de ce fait, qui me jetait dans le plus profond étonnement. »

A cet endroit de la vie de Catherine, la tâche du narrateur (je parle de moi et non du bienheureux Raymond, qui ne recule devant rien) devient de plus en plus difficile, car les miracles viennent s'ajouter aux extases, et l'on ne sait bientôt plus où l'on en est. Un jour Catherine, assise près d'un foyer ardent, tombe en extase, puis tombe dans le feu, et ne se brûle point. « Quand on la retira du foyer, dit le bienheureux Raymond, son corps et ses vêtements étaient parfaitement intacts, et ne présentaient aucune trace et aucune odeur de brûlure ; la cendre même ne s'était pas attachée à l'étoffe, quoique, selon toutes les probabilités, elle fût restée dans cette position pendant plusieurs heures. »

Le bienheureux Raymond ajoute que ce ne fut pas la seule fois que le feu respecta Catherine. « Un jour, dit-il encore,

dans l'église des Frères prêcheurs de Sienne, elle avait la tête appuyée au bas d'une colonne où étaient de saintes images. Un des cierges allumés en leur honneur tomba sur elle pendant sa prière, avant d'être entièrement consumé, et continua à brûler sur son voile sans l'enflammer et sans lui faire aucun mal ; quand il n'y eut plus de cire, la lumière s'éteignit, comme si elle avait été posée sur du fer ou sur du marbre..... Souvent, en d'autres endroits, Dieu permit, pour l'édification des âmes, que le démon, transporté de fureur contre elle, la jetât dans le feu en présence de ceux qu'elle instruisait. Les assistants jetaient les hauts cris et s'efforçaient de la retirer du feu ; elle se relevait seule en souriant, et ses vêtements n'étaient pas même endommagés. — Ne craignez rien, disait-elle, c'est la *mauvaise bête*. — C'est ainsi qu'elle appelait le démon. »

Que dirai-je des autres miracles opérés sur Catherine ou par Catherine ? Je n'ai que l'embarras du choix, ou plutôt j'ai encore un autre embarras, c'est de ne pouvoir déterminer le degré de confiance que chacun d'eux mérite. Mais, me dira-t-on peut-être, il faut tout rejeter ou tout accepter ; vous n'avez pas le droit de faire un triage, selon vos doctrines particulières ou vos idées préconçues, dans les événements extra-naturels ou surnaturels que l'historien, reconnu par vous-même sincère et loyal, vous raconte. Doucement, répondrai-je ; on peut être sincère et loyal et être en même temps d'une crédulité plus que naïve. Quand la raison est visiblement outragée dans un endroit, comment voulez-vous qu'on n'ait pas la crainte de la voir également outragée dans un autre ? Comment voulez-vous, par exemple, qu'on ne fasse pas ses réserves sur tel ou tel fait qui abuse de la permission d'être miraculeux, quand on voit, d'autre part, l'homme qui en est l'historien raconter sérieusement ce qui suit :

P. F. MATHIEU.

(La suite au prochain numéro.)

Z. PIÉART, propriétaire-gérant.



CONTROVERSES, POLÉMIQUES.

REPROCHES ADRESSÉS AU RÉDACTEUR DE LA *Revue spiritualiste*.

— RÉPONSE A CES REPROCHES.

Quand nous avons mis au jour *la Revue spiritualiste*, nous ne nous sommes pas dissimulé combien grande était notre tâche. Non-seulement nous savions que nous allions heurter bien des préjugés, des idées reçues, voir nos efforts échouer devant l'indifférence, l'incrédulité, le sarcasme du plus grand nombre, mais aussi nous sentions qu'au sein des spiritualistes même nous trouverions des contradictions. Ces considérations ne nous ont point toutefois ébranlé. Nous avons arboré hautement, hardiment notre drapeau, disant ce qui nous paraissait vrai, utile, et ne nous préoccupant pas des entraves, des découragements, des désapprobations que nous pouvions essayer. C'est aujourd'hui surtout qu'une telle ligne de conduite nous paraît bonne à suivre. Plus nos tendances, nos principes se dessinent, plus ceux à qui ces tendances, ces principes ne plaisent pas, se croient obligés de nous le manifester. Prenez garde, me disent mes abonnés catholiques, prenez garde de heurter les croyances auxquelles nous sommes attachés. Vous dites du mal des jésuites, que nous honorons, vous niez le dogme du Satan tentateur et de l'enfer physique auxquels nous croyons et vous parlez de l'édifice religieux de l'avenir, quand à nos yeux il n'y a et ne peut y avoir d'autre édifice religieux que le nôtre, et hors duquel tout n'est que mensonge, perdition. D'un autre côté, des déistes, des athées, des sceptiques me disent : Mais où allez vous donc, cher rédacteur ? Ne vous apercevez-vous pas que vous êtes en train de devenir dévot ? Nous ne goûtons guère votre apologie du mandement de Mgr l'évêque de Tarbes, ni vos miracles empruntés à la vie de Marie d'Agreda. Vous

nous parlez d'exorcismes et d'Esprits chassés par des prières, d'âmes en peine soulagées par des messes, etc. Ne savez-vous pas que ces choses ne sont plus de notre temps et que les faits spiritualistes ne nous sont pas donnés dans le but de nous ramener aux superstitions du moyen âge ? Soyez un peu plus libre penseur, monsieur, si vous ne voulez pas qu'on se moque de vous, et si vous avez à cœur de voir prospérer votre journal. On le voit, nous voilà placé entre deux extrêmes bien différents. Si nous ne nous inclinons pas devant les solides vertus, la haute moralité des jésuites, si nous ne croyons pas à M. le diable et à la terrible fournaise où il s'occupe à faire cuire de toute éternité les pauvres humains en chair et en os, si nous croyons que Dieu se révèle constamment dans le temps, selon les besoins, les tendances et les progrès divers de l'humanité, nous sommes un mécréant, digne d'excommunication, de toutes les foudres de l'orthodoxie catholique. D'un autre côté, si nous avons le malheur de prendre la défense d'un évêque qui nous paraît être dans la bonne voie, de citer à l'appui de la cause spiritualiste des miracles avérés puisés dans la Vie des Saints ou des manifestations conformes à la croyance catholique, nous sommes un esprit faible, crédule, entaché de dévotion et qu'on ne pourra bientôt plus prendre au sérieux.

Pourquoi nous faut-il le dire ici : on se trompe des deux côtés quand on nous suppose pour but de heurter les croyances des uns, le scepticisme des autres. Quand nous écrivons, nous ne sommes ni catholique, ni déiste, ni athée, ni voltairien. Nous sommes historien, nous constatons, nous enregistrons des faits, voilà tout. Nous ne nous préoccupons pas si tels de ces faits sont de nature à venir à l'appui de telle formule religieuse plutôt que de telle autre, s'ils peuvent plus ou moins se concilier avec les négations des esprits forts, — nous nous préoccupons seulement de voir si ces faits sont vrais, s'ils sont bien attestés, s'ils ne sont pas isolés, s'ils ont eu leurs semblables en des temps et des lieux divers, car c'est là pour nous une marque de réalité. Aussi, quand je parle de Marie d'Agreda, je ne vais pas voir si cette extatique

célèbre a écrit un livre plus ou moins excentrique, plus ou moins scabreux sur l'Immaculée-Conception. Je m'enquiers si les prodiges qu'on cite d'elle ont eu des témoins, si parmi ces témoins personne ne les a révoqués en doute; si des prodiges semblables ont eu lieu ailleurs, autrefois ou de nos jours. Si je trouve que oui, si je vois M. Home et d'autres en provoquer de semblables, pourquoi ne croirais-je pas à la possibilité de ceux de la religieuse espagnole? pourquoi n'en prendrais-je pas note? D'un autre côté, si je vois partout dans l'histoire et dans une foule de faits actuels des âmes en peine, des Esprits punis se manifester en demandant des prières, des messes, pourquoi ne constaterais-je pas le fait? Mais prenez garde, me dira-t-on, vous allez par là fortifier la doctrine du purgatoire et tous les abus que les prêtres en ont tirés, vous allez insinuer que sans la messe on ne peut être sauvé, et vous mettez à la fois contre vous luthériens, calvinistes, déistes, libres penseurs, etc. Eh! que m'importe? Doit-on immoler la vérité à ces considérations? Comme je l'ai dit dans la lettre qui a été dernièrement commentée dans les colonnes du *Siècle*, si tel et tel dogme a pour lui des faits notoires qu'on ne peut raisonnablement révoquer en doute, il faut bien s'incliner devant l'autorité de ce dogme, car rien de plus irrésistible, de plus logique qu'un fait. Mais, grâce à Dieu, dirons-nous encore, pour le fait des âmes en peine qui demandent des messes comme pour celui des apparitions de Lourdes, il est d'autres explications que celles du clergé catholique. Dans notre seconde livraison nous nous sommes suffisamment expliqué à ce sujet. On n'a qu'à s'y reporter.

On le voit, partisan sincère et dévoué de la vérité, nous nous attachons aux faits sans faire attention s'ils sont de nature à contrarier ou à ne pas contrarier telle et telle croyance. Nos tendances, nos espérances, il est vrai, sont dans le sens du progrès scientifique et religieux et nous croyons que les phénomènes psychiques si remarquables qui ont lieu partout maintenant ne peuvent plus être interprétés conformément aux croyances naïves du moyen âge. Nous pensons qu'on en tirera d'autres vérités, d'autres explications, mais, *à priori*,

nous ne croyons pas devoir écarter ou travestir ces phénomènes, parce qu'ils ne nous paraîtraient pas tout d'abord rationnellement explicables, d'accord avec nos tendances.

Mais, me diront certains spiritualistes, tous les faits ne sont pas bons à citer. Il y a des faits de toutes sortes. Si vous en citez qui dépassent toutes les bornes du croyable, tout bien attestés qu'ils soient, on ne les croira pas. Il ne faut jamais présenter aux hommes que la dose de croyance que l'état de leur esprit comporte. Faute de procéder graduellement dans vos affirmations, vos citations, vous arrivez à choquer vos lecteurs et à produire chez eux un effet tout contraire de celui que vous attendez. Doucement, répondraï-je. Voyons ce que vous entendez par faits incroyables. Pour les matérialistes, les gens systématiquement incrédules, les plus petits faits de magnétisme, de seconde vue, de tables tournantes sont des rêves, des hallucinations, des contes bleus inadmissibles de tout point. Pour les spiritualistes d'ancienne date, parfaitement initiés à tous les prodiges des sciences occultes, et dont la foi s'est accrue par le spectacle d'une succession de phénomènes de plus en plus extraordinaires, ces petits faits sont des riens sans importance. Ils s'indignent qu'on s'y arrête, qu'on s'y appesantisse par trop longtemps. Ils voudraient qu'on les suivit dans leurs affirmations, qu'on marchât en avant, et qu'attentif au mouvement progressif des manifestations spiritualistes, on montrât les vérités de l'ordre magique s'élevant jusqu'au plus haut degré du surnaturel. Aussi applaudissent-ils de toutes leurs forces aux relations des voyageurs, aux récits des journaux d'Amérique, qui leur signalent tant de faits prodigieux. Ils retrouvent avec plaisir, dans ces faits, des manifestations médianimiques semblables à celles qu'ils ont obtenues, et ils sont bien aises de voir qu'en d'autres pays il est des témoins pour les affirmer. A ces spiritualistes conséquents et experts qui confessent si ouvertement la doctrine du surnaturelle, faudrait-il préférer les sceptiques quand même qui n'en veulent pas le premier mot, et qui d'avance sont contraires à toute publication semblable à la nôtre? ou bien faudra-t-il plutôt prendre

pour guides les spiritualistes timorés qui admettent bien une dérogation aux lois connues de la nature pour certains faits, mais qui n'en veulent à aucun prix pour certains autres? Si on se place sur le terrain de ces derniers, on court risque d'en courir les reproches des uns et des autres, et on s'expose à d'inévitables contradictions. Ne serait-il pas plus beau, plus convenable de se placer sur le terrain des faits, quels qu'ils soient, pourvu qu'ils soient bien attestés?

En effet, si dans l'antiquité et au moyen âge tant d'auteurs qui ont écrit sur la magie, la nécromancie, les apparitions, les diverses manifestations médianimiques, si tant d'historiens qui ont accidentellement parlé de phénomènes de ce genre avaient cru devoir les taire sous prétexte que leurs contemporains n'étaient ni préparés, ni disposés à les admettre, où en serions-nous maintenant? Nous ne pourrions rattacher les phénomènes actuels à rien que ce soit; nous ne pourrions retrouver leur filiation, leur enchaînement à travers les âges; nous douterions que les forces, les lois en vertu desquelles ils s'accomplissent ont existé de tout temps et sont aussi anciennes que le monde. Tandis que, grâce aux récits si nombreux, si variés, si universels du passé, nous trouvons de quoi étayer nos présentes affirmations, et, de plus, des points de comparaison pour arriver, sinon à l'explication scientifique de tant de phénomènes, du moins à montrer leur constance et leur réalité. Ce sont autant de jalons, de points de repère qui serviront dans l'avenir aux psychologues, aux mathématiciens de la pensée, pour se guider dans les voies mystérieuses du spiritualisme.

Quand des spiritualistes fervents et convaincus citent des faits inouïs, comme ceux de la pénétration de la matière par un corps quelconque, du passage de n'importe quel objet à travers un mur, une table, une porte, et cela sans qu'aucune trace apparaisse à la suite d'un aussi incroyable prodige, aussitôt d'autres spiritualistes d'une foi moins robuste de crier à l'absurde, de déclarer la raison grossièrement outragée. Pourtant si on offre de donner des preuves des faits qu'on avance, et de laisser prendre toutes les précautions possibles contre

l'illusion, la jonglerie, l'escamotage, pourquoi se prononcer à l'avance contre leur possibilité ? Les faits valent mieux que tous les raisonnements du monde, et du moment qu'on peut en démontrer la réalité, qu'a-t-on à objecter ? Mais ces choses sont tout à fait contraires à une loi essentielle de la physique, l'impenétrabilité des corps, diront des spiritualistes moins fervents, qui, cependant, admettent les phénomènes tout aussi extra-naturels des communications médianimiques, de l'ascension et du frapement des tables. A cela nous répondrons ce que nous avons déjà dit : qui est certain de connaître toutes les lois de la physique ? N'en découvre-t-on pas chaque jour de nouvelles ? N'a-t-on pas vu telle force de la nature qu'on croyait supérieure à tout finir par trouver une force nouvelle qui l'assujettit ? Vous niez la possibilité d'une dérogation quelconque aux lois physiques de l'impenétrabilité des corps ; je l'ai nié comme vous, et le contraire m'est encore bien dur à admettre. Cependant, comme il m'a été donné de bien voir et que j'ai vu, et qu'après tout je suis de bonne foi, je ne puis m'empêcher de réfléchir à ce sujet. En effet, la pesanteur, l'inertie, ne sont-elles pas aussi des lois physiques ? et pourquoi les spiritualistes, qui admettent tous les phénomènes de la table animée, violation flagrante de ces lois, n'admettraient-ils pas la violation de celles de l'impenétrabilité ? Celle-ci est-elle moins loi de la physique que celles-là, et pourquoi, quand on croit possible de voir déroger aux unes, n'admettrait-on pas une possibilité semblable pour les autres ?

Que l'homme, cet être borné, fini, aux sens obtus, grossiers, qui se connaît à peine lui-même et qui cependant tranche à *a priori* sur toute chose hors de sa portée, est risible ! La création, la nature, la vie, la mort, l'éternité, l'existence des âmes, les causes premières comme les causes secondes, tout est mystère, abîme insondable pour lui, et cependant il se prononce sur tout. Devant l'effrayante immensité des mondes et de l'espace, devant l'infini vivant ou inanimé dont tout l'univers est rempli, il déclare comme n'existant pas des faits notoires, parce qu'il ne peut ni en apercevoir la source

ni en expliquer les causes. Ah ! quelle est vraie cette parole d'un savant de nos jours, génie universel, colosse d'érudition qui avouait que plus il reculait les bornes de ses connaissances, plus il s'apercevait qu'il ne savait rien. Que ceux qui doutent de tant de phénomènes lisent ce qu'une des intelligences les plus vigoureuses, les plus profondes qui aient paru, Lamennais, a écrit dans son *Esquisse d'une philosophie* au sujet des faits réputés surnaturels. Il verra comment ce rude raisonneur, ce puissant remueur de questions abstraites, a pressenti instinctivement l'avènement du spiritualisme, et a démontré la possibilité et la raison d'être de tant de phénomènes incompréhensibles.

On parle de l'impénétrabilité de la matière ; mais est-ce que là où celle-ci fait obstacle à la plupart des corps, à l'action d'une foule d'éléments, on ne voit pas cependant le calorique, la lumière, l'électricité, l'aimant, agir sur elle, la pénétrer sans difficulté ? D'ailleurs, y a-t-il une matière pour les essences spirituelles, les purs Esprits ? Que n'ont pas enseigné à ce sujet les Pythagore, les Platon, les Aristote, les Descartes, les Gassendi, les Leibnitz, les Schelling et tant d'autres métaphysiciens célèbres ? Newton, de son côté, n'a-t-il pas dit que si l'on rapprochait tous les atomes de l'univers en excluant les pores qu'ils contiennent, on n'est pas assuré que le tout réuni occupât un pouce d'étendue ? Après le philosophe anglais, le savant Père Boscovich n'a-t-il pas aussi prétendu que chaque atome n'était qu'un point rigoureusement mathématique ? Eh bien ! réduisez l'atome de Newton au point du Père Boscovich, et voyez où en est votre matière, dont vous faites tant de bruit !

Mais revenons à notre point de départ. Comme on l'a vu, nous sommes placé entre des lecteurs qui nous accusent de servir trop complaisamment les croyances catholiques, et d'autres qui nous font un reproche tout à fait contraire ; entre des spiritualistes qui nous accusent de n'avoir pas assez de foi, de ne pas marcher en avant et de n'oser proclamer assez hardiment les phénomènes extraordinaires qui ont lieu de toutes parts, et d'autres spiritualistes qui nous font un re-

proche d'aller trop loin dans cette voie ou de présenter des faits que tous ne sont pas encore aptes à digérer. Comment agir pour concilier tant d'avis différents ? Convient-il de faire à chacun sa part, de consacrer à chaque opinion, à chaque manière de voir une portion de notre journal ? Devons-nous au contraire ménager l'avis de chacun, taire une partie des faits, n'être explicite en rien, déguiser notre pensée sous prétexte que toute vérité n'est pas bonne à dire et, pour nous servir d'une expression triviale, qu'il est bon de ménager la chèvre et le chou ? Nous devons dire ici qu'une pareille tactique nous répugne de point en point, et que d'ailleurs, tout utile qu'elle pourrait être, nous n'en sommes pas capable. Nous ne sommes nullement l'homme des réticences, des habiletés ; nous sommes l'homme de la vérité, de l'expansion nette et franche.

Que faut-il faire cependant ? Nous conduire comme nous l'avons fait jusqu'à présent ; n'attaquer, ne blesser ni les doctrines ni les personnes ; être sobre d'abord de théories, d'hypothèses hasardées ; en fait de manifestations médianimiques écrites, n'admettre que celles qui auraient un caractère de spontanéité sincère, enseigneraient des vérités obtenues en des groupes divers et cependant parfaitement identiques entre elles, et qui, surtout, seraient remarquables par leur élévation, leur utilité. Mais, au-dessus de tout, s'appliquer à enregistrer, à accumuler les faits, affirmer hardiment ceux de ces faits dont nous aurions été clairement témoin, rapporter simplement ceux qui arrivent à notre connaissance par une source sûre ; exiger pour tous une parfaite indication de témoins, de lieu et de temps, afin que les incrédules puissent exercer leur contrôle. Lorsqu'il s'agit de faits tout à fait extraordinaires, montrer qu'ils ne sont pas isolés, les étayer sur d'autres du même genre qui se seraient passés en des circonstances semblables ; faire des réserves sur ceux qui n'auraient aucun précédent ou s'annonceraient sous le voile de l'anonyme ; n'insérer même ces derniers que très-rarement, pour ne pas dire jamais, et ces précautions étant prises, ces réserves étant faites, opposer notre front, notre poitrine, notre

accent d'honnête homme, d'homme convaincu, à toutes les contradictions. Une telle attitude, à la longue, finira peut-être bien par désarmer le sarcasme, lasser l'incrédulité, et par faire réfléchir tout homme de bonne foi.

Telle a été notre conduite jusqu'ici et telles sont nos espérances; nous n'avons pas de raison pour y renoncer.

Z. PIÉRART.

M. LOUIS JOURDAN, RÉDACTEUR DU *Siècle* ET LA *Revue spiritualiste*.

Réponse à l'article du **SIÈCLE** du 18 septembre 1858.

Il y a chez la plupart des Français un fond de légèreté, de malice et d'inconséquence dont les meilleurs esprits ne peuvent pas se défendre. Voltaire a, plus que tout autre, contribué à enraciner cet esprit dans la nation. Quel spectacle montra, en effet, ce Titan littéraire, si clair, si lucide et si logique dans la forme, tandis qu'il était si peu sincère et conséquent au fond ! Eluder les questions embarrassantes qui venaient à l'encontre de son scepticisme, ne jamais les aborder franchement, chercher leur côté plaisant et ne les présenter aux lecteurs qu'accompagnées de pointes d'esprit, de saillies qui en déguisaient l'importance et la raison d'être, et en faisaient perdre la solution de vue, telle fut la tactique constante de Voltaire pendant sa longue carrière. C'est ainsi qu'on le vit travestir sans cesse l'histoire, et n'en faire en quelque sorte qu'un divertissant pamphlet. Aussi ne doit-on pas être étonné qu'une foule de questions qu'on croyait avoir été enterrées par lui, reparaissent de nouveau plus imminentes que jamais, s'étayant sur des faits irréfragables, forçant les penseurs à s'en occuper, attendant d'eux qu'une solution satisfaisante soit trouvée. Au nombre de ces questions se trouvent les phénomènes de l'ordre spiritualiste. Voltaire, qui fut contemporain et tout près voisin de phénomènes de ce genre (nous voulons parler des convulsionnaires de Saint-Médard),

qui y eut même son frère, M. Armand Arouet, tout particulièrement mêlé, aurait pu facilement s'édifier sur leur importance et leur réalité. Il ne prit pas la peine de le faire et préféra s'en moquer dans son *Dictionnaire philosophique* et son *Siècle de Louis XIV.*

Eh bien ! la plupart des journalistes en France sont de cette inconséquence et de cette légèreté. Je n'en veux d'autres preuves que l'article par lequel M. Louis Jourdan, l'un des hommes les plus sérieux de la presse, commente la lettre que nous lui avons adressée au sujet de l'affaire des apparitions de Lourdes.

Cette lettre était une réfutation des assertions contenues dans un premier article du journaliste d'abord, ensuite une explication du miracle de Lourdes autre que celle donnée par Louis Veillot et ses acolytes. Sur le premier point, M. Jourdan ne prend pas la peine de maintenir ses assertions en réfutant nos arguments. Il fuit la question pour donner à entendre que, s'il a attaqué le miracle de Lourdes, c'est à cause des conséquences que le clergé cherche à en tirer pour la superstition et dans un but d'exploitation. Sur le second point, il nous raille quelque peu en nous disant que nous avons un assortiment complet de miracles, et quoique, certes, nous n'ayons nullement fait montre d'intolérance, il insinue que nous voulons, bon gré mal gré, forcer le public à croire à tous les faits extraordinaires dont la *Revue spiritualiste*, selon lui, se fait le complaisant écho.

La question pourtant n'était pas de préjuger de la conduite ultérieure du clergé au sujet du miracle de Lourdes, de savoir s'il avait, oui ou non, l'intention d'exploiter la crédulité publique, mais de savoir si les apparitions et les guérisons arrivées dans cet endroit étaient réelles, et si, leur vérité étant admise, on pouvait les expliquer d'une manière rationnelle, et, à cela, nous ajoutions que la meilleure manière d'atténuer aux yeux des masses l'effet que le clergé attendait de ses miracles, c'était de montrer leur universalité, même dans les religions les plus diverses; qu'il ne fallait pas y voir la consécration plus particulière de l'une d'entre elles, mais des

phénomènes psychologiques dus à des causes spirituelles émanées d'un monde mystérieux qu'il importe de connaître et d'expliquer, et non de nier et de bafouer.

M. Louis Jourdan s'est-il donné la peine de s'assurer si des prodiges comme ceux de Lourdes, si des faits surnaturels quelconques étaient possibles ? Non. Nous lui avons offert d'être témoin de quelques-unes des manifestations remarquables qui ont lieu à Paris dans certains cercles spiritualistes. Il n'a pas plus accepté cette offre qu'il ne s'est mis à étudier, à comparer et à approfondir les faits si nombreux que renferment les annales du spiritualisme et qui sont déposés dans tant d'ouvrages divers écrits à toutes les époques de l'histoire. Au lieu de cela, il s'est mis à me plaisanter à propos de plusieurs cas de résurrection qui n'étaient point dans la lettre que je lui ai adressée, mais qu'il a trouvés dans mon journal.

Il est vrai que dans la neuvième livraison de ce journal il se trouve plusieurs cas de ce genre, rapportés d'après les autorités les plus recommandables, et que, les rapprochant de ceux de la Bible, de Saint-Philippe de Néri, etc., j'y montre des phénomènes qui peuvent être obtenus dans certains cas par des hommes d'une foi vive, quelle que soit d'ailleurs leur religion. Mais, en citant ces faits, les ai-je absolument présentés comme miraculeux, comme une dérogation aux lois inviolables de la nature ? Non. Dans une note dont M. Jourdan n'a tenu aucun compte, je fais mes réserves à ce sujet. Je concède que les personnes ressuscitées pouvaient bien n'être pas mortes de la mort réelle, attendu que la science n'avait pas encore jusqu'à présent trouvé un moyen de constater les signes certains de cette mort ; seulement, je dis que les décès cités par moi avaient été déclarés par des hommes de l'art, et que sans les passes, les étreintes, les embrassements, la volonté des intéressés, autant d'actions purement magnétiques, les personnes condamnées comme mortes auraient été bel et bien enterrées. Nouveaux motifs, ajoutais-je, pour rendre hommage à ces grandes forces spirituelles tant contestées.

Voilà ce que M. Jourdan aurait pu faire connaître dans son article, et cela eût donné un tout autre sens à la phrase par laquelle cet article est terminé, phrase dans laquelle il me prie de *ne pas le ressusciter*, comme si je m'étais posé en *ressusciteur*, comme s'il avait été question de moi dans les faits qu'il a empruntés à ma neuvième livraison.

Aussi les lecteurs du *Siècle*, qui ne connaissent ma réponse à M. Louis Jourdan que par le commentaire que celui-ci en a fait, sont bien peu à même de juger de l'esprit de cette réponse, et de voir la question sous son véritable jour. Mais ce sont là les résultats des commentaires que n'accompagne pas le texte entier de l'écrit commenté. Le lecteur ne peut jamais dans ce cas juger qu'à travers le prisme de la critique d'autrui. Si M. Louis Jourdan trouvait ma lettre trop longue, il aurait pu n'en reproduire que la partie la plus saillante, par exemple celle où je montrais les phénomènes de Lourdes sous un autre point de vue que le journal *l'Univers*. Cela aurait mieux valu. Mais il n'en a rien fait; si bien que, faute de mieux, ses lecteurs sont obligés de conformer leur jugement au sien.

J'avais dit, en m'appuyant sur des faits on ne peut plus connus, sur l'exemple d'Harvey, de Jenner, de Mesmer, de Papin, etc., que les corps savants ont toujours été et sont encore hostiles aux faits nouveaux, à ceux qui viennent heurter leurs idées reçues, qui sortent des voies ordinaires de la science, et là-dessus je disais que l'Académie des sciences ne serait nullement disposée à examiner pas plus les miracles de Lourdes que les autres prodiges du spiritualisme, qu'elle regardait comme autant de songes creux, d'hallucinations résultant de l'ignorance et de la sottise. Là-dessus, M. Louis Jourdan se met à railler encore, disant : « A quoi est donc bonne l'Académie des sciences? Nous devons, il est vrai, à nos savants les applications si nombreuses et si utiles de l'électricité, d'innombrables perfectionnements scientifiques, mais ce ne sont là que des misères. »

Il est vrai que l'Académie des sciences a consacré par son visa quelques inventions après que, sans son initiative et sou-

vent sans son concours, elles étaient tombées dans le domaine public. Mais les tristes histoires de Fulton, de Sauvage et de tant d'autres ne sont-elles pas là pour montrer jusque dans quelle mesure elle est parfois disposée à sanctionner les découvertes et les perfectionnements scientifiques? Aujourd'hui, elle a reconnu la télégraphie électrique, phénomène qui, avant qu'il fût expliqué, paraissait aussi miraculeux, aussi inadmissible que tous les faits du monde surnaturel. Mais elle se refuse à admettre la télégraphie spiritualiste ou magnétique, moyen de communication plus rapide encore et qui ne demande que le plus petit, le plus simple appareil de fonctionnement. Plus tard, après avoir bafoué de toutes les manières cette force, cette vérité admirable, elle l'adoptera sans doute, ce qui ne l'empêchera pas à l'avenir de méconnaître et d'injurier encore quelque autre découverte aussi remarquable. Car tel semble le sort dévolu aux hommes courageux, sentinelles avancées des idées qui, dans leurs aspirations vers le progrès éternel, cherchent sans cesse à reculer d'un degré les conquêtes de l'humanité sur le domaine de l'infini. Ces hommes, il est vrai, on les traite de fous,

On les persécute, on les tue,
Sauf, après un examen,
A leur dresser une statue
Pour la gloire du genre humain.

On sait le reste. Les vers sont de l'immortel Béranger.

Voilà en raccourci ce que nous avons de nouveau à répondre à Louis Jourdan à propos de l'Académie et des corps savants.

Maintenant, nous ne pouvons que remercier le spirituel rédacteur du *Siècle* d'avoir bien voulu consacrer les colonnes de ce journal à l'examen d'un de nos articles. La presse, quoi qu'il en dise, s'est montrée jusqu'à présent si peu accueillante pour le spiritualisme, dont elle n'a jamais parlé que le sarcasme à la bouche, travestissant les faits, n'en tirant jamais la moindre conséquence ou les niant sans se donner la peine d'en vérifier la réalité, qu'on doit regarder comme une bonne fortune l'article du *Siècle*. A côté de plai-

santeries dont il est difficile, à ce qu'il paraît, que les publicistes se préservent en France, il y a dans cet article de bonnes paroles, où se reconnaît le caractère serviable et bienveillant du journaliste. Il a attiré l'attention des lecteurs sur notre œuvre, et nous ne pouvions, à l'état où sont les esprits, en désirer davantage. D'ailleurs, il y a peut-être dans le cœur de M. Louis Jourdan, à l'endroit du spiritualisme, plus de bienveillance et de bonne volonté qu'il n'en montre. N'est-il pas l'auteur d'un charmant petit livre intitulé *Prières de Ludovic*, où règne un esprit de mysticisme on ne peut plus élevé ? Mais, s'adressant à des abonnés sceptiques et matérialistes pour la plupart, il n'aura pas voulu les heurter, et des considérations de respect humain l'auront retenu. Dans une société de railleurs et d'incrédules, on ne passe pas impunément pour croyant. Mais espérons bientôt que M. Jourdan, s'affranchissant de ces mesquines considérations et obéissant au côté sérieux de son caractère, saura reconnaître la vérité quand il lui sera donné de la constater et lui rendre hardiment témoignage. Peut-être le verra-t-on au nombre des littérateurs éminents et bien inspirés qui, reconnaissant la haute importance du spiritualisme à notre époque, finiront un jour par le servir de leur parole puissante. Z. PIÉART.

BIOGRAPHIE.

ÉTUDE SUR SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

(Fin.) (1).

« Un jour Catherine suppliait Notre-Seigneur de vouloir bien lui ôter son propre cœur et sa volonté ; il lui sembla que son époux se présentait à elle, lui ouvrait le côté gauche, en retirait son cœur et l'emportait, de sorte qu'elle ne le sentait plus dans sa poitrine. Cette vision était si frappante, et ce

(1) Voir le précédent numéro de la *Revue spiritualiste*.

qu'elle éprouvait s'y rapportait si bien, que, quand elle en parla à son confesseur, elle lui assura qu'elle n'avait plus de cœur... Et comme son confesseur lui disait qu'il lui serait impossible de vivre sans son cœur, elle répondait que rien n'était impossible à Dieu et qu'elle n'avait plus de cœur. Quelques jours après, elle se trouvait dans la chapelle de l'église des Frères prêcheurs, où se réunissent les sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique ; elle y était restée seule pour continuer sa prière et se disposait à retourner à la maison, lorsque tout à coup elle se vit environnée d'une lumière qui descendait du ciel, et, dans cette lumière, lui apparut le Sauveur, qui portait dans ses mains sacrées un cœur vermeil et resplendissant. Toute émue de cette présence et de cette splendeur, elle se prosterna contre terre. Notre-Seigneur s'approcha, lui ouvrit de nouveau le côté gauche, y plaça le cœur qu'il portait et lui dit : « Ma fille bien-aimée, j' ai pris l'autre jour ton cœur, aujourd'hui je te donne le mien, et c'est lui qui te servira désormais. » Après ces paroles, il referma sa poitrine ; mais, pour signe du miracle, il y laissa une cicatrice que ses compagnes m'ont assuré avoir vue très-souvent ; et quand je l'interrogeai directement à ce sujet, elle m'avoua que le fait était vrai, et elle ajouta que depuis cette époque elle avait pris l'habitude de dire : « Mon Dieu, je vous recommande votre cœur. »

Si le bienheureux Raymond racontait cette histoire extravagante comme une vision de Catherine, je n'aurais rien à dire, mais il la rapporte comme un fait réel, auquel il croit, car il ajoute : « Dès que Catherine eut obtenu ce cœur d'une manière si douce et si merveilleuse, etc., etc. » Vous voyez donc bien qu'avec un homme doué d'une pareille crédulité, quelque recommandable que cet homme ait pu être, on est forcé de faire deux parts dans les événements qu'il vous raconte : l'une, de faits absurdes dont il faut jeter le récit au panier ; l'autre, de faits merveilleux, mais possibles à la rigueur, qui nous fourniraient encore une très-curieuse étude lorsque la moitié seulement en serait véritable et authentique.

C'est dans cette seconde catégorie de faits que je vais pui-

ser, laissant de côté les austérités sans nom de Catherine, ses miracles proprement dits, et aussi ses bonnes œuvres, car elle était pleine de charité, de patience et de dévouement ; ces qualités-là peuvent faire pardonner bien des actes de superstition et de folie. Ce n'est pas qu'après ce triage opéré je veuille prendre la responsabilité des récits que je vais encore reproduire ; je conserve, au contraire, à leur égard ce doute philosophique que réclament les faits d'une certaine nature quand on ne les a pas vus de ses *plus propres yeux*, si je puis m'exprimer ainsi, *ipsissimis oculis*, comme disaient les Latins ; mais, enfin, ces récits renferment des choses vraisemblables, dont les analogues ont été plusieurs fois constatées, et si tout n'en est pas rigoureusement vrai, rien du moins n'y est stupide ni absurde.

Dirai-je que Catherine mourut un jour, puis ressuscita, et qu'un peu plus tard, il en fut de même de sa mère ? Cela ressemble trop à de la catalepsie ou à de la léthargie, quoi qu'en dise le bienheureux Raymond. Mais je parlerai, à propos de cette double mort incomplète, du phénomène d'insensibilité que présentait Catherine dans ses fréquentes extases. Étienne Maconi, que j'ai cité plus haut, raconte à ce sujet une anecdote assez curieuse.

Catherine était alors à Avignon. Une sœur du pape Grégoire XI, désirant la voir communier, se rendit à la chapelle où la messe devait être célébrée, accompagnée d'une autre dame, femme du neveu du pape, Raymond de Turenne, *jeune personne*, dit Étienne Maconi, *pleine de vanité et toute étrangère aux choses divines*. Catherine tomba en extase suivant son habitude. Or, pendant que la sœur du pape priait avec recueillement, l'autre jeune femme, *cette malheureuse*, comme dit encore Étienne Maconi, à qui je vais laisser la parole, « s'imagina, je pense, que Catherine jouait l'extase, et après la messe, elle feignit de se baisser par dévotion vers les pieds de la sainte, et les perça, à plusieurs reprises, avec une grande épingle. Catherine resta immobile, et n'aurait pas remué lors même qu'on lui eût coupé les pieds. Quand tout le monde fut retiré, Catherine reprit l'usage de ses sens,

et éprouva aux pieds de si grandes douleurs qu'elle pouvait à peine marcher. Ses compagnes, voyant où elle souffrait, remarquèrent le sang desséché qui était sorti de ses blessures, et elles comprirent alors la méchanceté de celle qui l'avait soupçonnée. »

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, chers lecteurs, mais, sauf ce que le procédé avait d'un peu cruel, cette jeune femme me plaît, avec son incrédulité et son expérience. Elle devait avoir l'esprit plus éclairé et les idées plus avancées qu'on ne les avait à son époque. Il est évident qu'elle n'avait pas lu Voltaire, encore moins M. Babinet, mais elle connaissait l'histoire de saint Thomas, et elle voulait, comme lui, voir et toucher. Elle comprenait qu'il peut y avoir de la jonglerie ou de l'exagération dans tout fait qui ne paraît point naturel. C'est un soupçon qu'on a toujours le droit d'avoir ; elle dut à celui qu'elle éprouva d'acquérir la conviction pleine et entière de la réalité du phénomène, et ce fut un excellent résultat. Quelques personnes naïves vous diront qu'il n'y a pas grand mérite à croire ainsi ; laissez-les dire ; cela vaut encore mieux que de s'exposer à croire des sottises.

Catherine était remarquable de foi et de volonté. Nombre de guérisons, par attouchements ou autrement, lui sont attribuées, dans lesquelles cette double puissance a joué probablement un rôle mystérieux, sans préjudice de l'intervention du monde spirituel. Il est difficile, en pareil cas, de déterminer ce qui appartient en propre à l'opérateur, et ce qui peut lui venir du dehors ; mais il est permis de supposer que les deux actions peuvent tantôt s'exercer isolément, tantôt se combiner entre elles. Je raconterai seulement deux de ces guérisons : l'une a eu lieu précisément sur le bienheureux Raymond lui-même, l'autre sur Étienne Maconi. Écoutez-les raconter tous deux la manière dont les choses se sont passées. Leurs récits sont empreints d'une certaine naïveté qui leur donne du charme et inspire la confiance. Voici d'abord ce que raconte le bienheureux Raymond :

« Lorsque la peste ravagea la ville de Sienne, je voulus assister autant de malades que je le pouvais, et c'est ce que

j'ai fait avec la grâce de Dieu. J'étais presque seul dans cette grande ville, et j'avais à peine le temps de prendre un peu de nourriture et de sommeil. Une nuit que je me reposais et que je voulais me lever pour réciter l'office, je sentis une violente douleur à l'aine ; j'y portai la main, et je reconnus l'enflure qui indiquait la peste. Effrayé de cette découverte, je n'osai pas me lever, et je me mis à songer sérieusement à la mort. Je désirais qu'il fit jour pour pouvoir aller trouver Catherine, avant que le mal fit plus de progrès. La fièvre et les douleurs de tête me prirent bientôt ; mes craintes augmentèrent ; j'eus cependant assez de force pour faire mes prières. Quand le matin fut venu, je me traînai, avec mon compagnon, jusqu'à la maison de Catherine ; mais elle était absente, elle avait été déjà visiter un malade. Je me décidai à l'attendre, et comme je ne pouvais plus me soutenir, je fus obligé de me coucher sur un lit qui était là ; je priai les personnes de la maison de ne pas tarder à l'envoyer chercher. Quand elle fut arrivée et qu'elle sut combien je souffrais, elle s'agenouilla près de mon lit, posa sa main sur mon front, et se mit à prier intérieurement selon son usage. Je la vis alors entrer en extase, et je pensai qu'il allait en résulter quelque bien pour mon âme et pour mon corps. Elle était ainsi depuis une demi-heure à peu près, lorsque je sentis un mouvement général dans tous mes membres ; je fus persuadé que j'allais avoir des vomissements, comme beaucoup de ceux que j'avais vus mourir ; mais j'étais dans l'erreur ; il me sembla que de toutes les extrémités de mon corps, quelque chose sortait avec violence ; je commençai à éprouver une amélioration qui augmenta à chaque instant. Avant que Catherine eût retrouvé l'usage de ses sens, j'étais complètement guéri ; il me restait seulement une certaine faiblesse, comme preuve de mon mal, ou comme effet de mon peu de foi. »

Voyons maintenant le récit d'Étienne Maconi ; je l'emprunte à cette espèce de mémoire, en faveur de Catherine, dont j'ai déjà parlé, et qui figure parmi les pièces justificatives que M. Cartier a annexées à sa traduction de l'ouvrage du bienheureux Raymond :

« Dieu, dit-il, avait accordé à sa fidèle épouse une si grande puissance et une telle intimité, que souvent, dans ses prières, elle disait : Je le veux ! Et quand elle parlait ainsi, il semblait qu'elle était obéie sur-le-champ. Nous pourrions en donner bien des preuves. Voici ce qui m'est arrivé à moi-même, à mon retour d'Avignon. Nous restâmes à Gênes plus d'un mois, chez une dame respectable qui s'appelait Orietta Scotta ; nous y fûmes presque tous malades. Notre hôtesse eut très-grand soin de nous, et faisait venir tous les jours deux médecins très-habiles. Je me fatiguai beaucoup avec eux, parce que je voulais soigner tous les malades. On m'avertissait que je le deviendrais moi-même, et en effet, au bout de quelques jours, je me mis au lit avec une fièvre violente, accompagnée d'un grand mal de tête et d'un vomissement très-pénible. Catherine, l'ayant appris, vint me visiter avec ses confesseurs et ses compagnes, et me demanda ce que j'éprouvais. Moi, tout joyeux de sa douce présence, je lui répondis en riant : « On me dit que je souffre je ne sais quoi. » Alors, dans sa tendresse maternelle, elle mit sur mon front sa main virginale, et dit, en remuant un peu la tête : « Entendez-vous cet enfant qui me répond : On me dit que je souffre je ne sais quoi ? et il a une fièvre violente. » Et elle ajouta : « Je ne vous permets pas de suivre l'exemple des autres malades, et je vous ordonne, en vertu de la sainte obéissance, de ne plus souffrir de cette maladie. Je veux que vous soyez complètement guéri, et que vous serviez les autres comme à votre ordinaire. » Puis elle se mit à parler de Dieu selon son habitude, et pendant qu'elle parlait, je fus guéri. »

Catherine guérissait aussi ceux qu'on appelait, à cette bienheureuse époque, les *possédés*. Mais quoi ! j'ai l'air de critiquer cette expression, et voilà qu'aujourd'hui des faits modernes, joints à une étude plus attentive des faits anciens, semblent établir qu'en effet de mauvais esprits, sinon des démons tels que les entend le catholicisme, peuvent tourmenter des hommes et des femmes, et prendre en quelque sorte possession de leurs corps, jusqu'à ce qu'une influence énérgique vienne les en déloger. Ceci est grave, et demande

réflexion. J'ai trop appris, depuis quelques années, pour ne pas mettre beaucoup de prudence dans mes négations d'autrefois ; et si je ne vais pas encore aussi loin dans mes affirmations et dans mes croyances nouvelles que tel ou tel de mes honorables confrères en spiritualisme, je ne veux du moins rien nier obstinément ; je ne refuse pas ma foi à certains phénomènes, je la réserve. Toujours est-il que Catherine délivra plusieurs de ses contemporains de ce mal mystérieux ; son historien raconte, à ce sujet, plusieurs anecdotes curieuses que je reproduirais avec plaisir, mais je craindrais d'allonger démesurément cet article ; les faits sont d'ailleurs conformes à tout ce que rapportent en ce genre la tradition et l'histoire.

Une autre faculté merveilleuse que je ne puis passer sous silence, était celle de lire dans la pensée. « Il y avait dans Catherine, dit le bienheureux Raymond, un esprit prophétique si parfait et si continu, que rien ne pouvait lui échapper ; elle connaissait tout ce qui la regardait, et tout ce qui concernait ceux qui l'approchaient ou qui s'adressaient à elle, pour le salut de leurs âmes ; il nous était impossible de faire quelque chose de bien ou de mal en son absence, sans qu'elle en eût sur-le-champ connaissance. Nous l'éprouvions pour ainsi dire à chaque instant, et, ce qu'il y a de plus admirable, elle nous disait souvent les pensées de notre cœur, comme si elle les avait eues elle-même. Je sais que, pour moi, et je le confesse devant toute l'Église militante de Jésus-Christ, elle m'a repris de certaines pensées qui me troublaient dans le moment même, et que je voulais lui cacher avec obstination. » D'autres exemples de l'exercice de cette faculté sont rapportés par Raymond, qui n'épargne rien, on le voit, pour mettre en relief toutes les perfections de son héroïne.

N'oublions pas de dire non plus que Catherine avait dans ses extases le don de la parole. Quelques lignes de Raymond l'établissent pertinemment. « Catherine, dit-il, avait recommandé à ses secrétaires d'être présents pendant ses extases, et d'écrire avec soin tout ce qu'elle dicterait alors ; ils le fi-

rent fidèlement, et recueillirent tout un livre plein de grandes et utiles vérités. Elle dicta cet ouvrage pendant que son âme était détachée de ses sens, et son corps dans l'insensibilité la plus complète. »

Enfin, il y a dans l'ouvrage de Raymond un curieux chapitre intitulé : *Des miracles que Notre-Seigneur opéra, par Catherine, sur les choses inanimées*. Je n'y puiserai rien, dans la crainte d'être entraîné trop loin, et puis parce que j'ai déclaré que je laisserais à l'écart les faits *par trop* miraculeux (comme celui d'avoir multiplié publiquement du pain et du vin). J'avoue cependant que ce n'est pas sans quelques regrets, tant il y a de bonne foi chez le narrateur, à côté sans doute d'une excessive crédulité. Voulez-vous un exemple de cette bonne foi, qui se révèle par un simple trait ? C'est dans un autre chapitre, où il est question des communions de Catherine : « Plusieurs personnes dignes de foi, dit le bienheureux Raymond, m'ont assuré que quand elles assistaient à la messe où Catherine communiait, elles voyaient parfaitement la sainte hostie s'échapper des mains du prêtre, et voler jusqu'à sa bouche ; elles m'ont dit que ce prodige arrivait même lorsque je la communiais ; j'avoue que je ne l'ai pas très-bien remarqué ; seulement je sentais toujours un frémissement dans la sainte hostie quand je la présentais à ses lèvres ; elle entraînait dans sa bouche comme une petite pierre qu'on aurait lancée de loin avec force. » Ce *j'avoue que je ne l'ai pas très-bien remarqué* est d'une naïveté charmante, et donne la mesure de la bonne foi, sinon de la haute intelligence et de l'esprit philosophique de l'historien.

Résumons-nous. La vie de sainte Catherine de Sienne renferme un peu de tout : de la sainteté et des miracles pour les catholiques, de la catalepsie, de l'hystérie et de l'hallucination pour les médecins, une grande puissance magnétique pour les magnétiseurs, de belles facultés médianimiques pour les spiritualistes, beaucoup de choses curieuses pour tout le monde. Je ne me charge pas de faire le partage et d'attribuer à chacun ce qui lui est dû en réalité. Je prie mes lecteurs de

me considérer, avant tout, comme un collectionneur de faits, et de tirer eux-mêmes, chacun selon ses lumières, les conséquences de ceux que je puis avoir occasion de leur rapporter. Si pourtant l'un d'eux désire savoir ce qui revient en propre aux spiritualistes dans l'histoire d'aujourd'hui, qu'il aille le demander à quelque docteur en spiritualisme ; nous en avons.

P. F. MATHIEU.

CHRONIQUE ET BIBLIOGRAPHIE.

L'ouvrage de M. Auguez, dont nous avons parlé dans notre 8^e livraison, et par lequel cet écrivain devait répondre à M. Mabru, vient de paraître sous le titre de *Spiritualisme, Faits curieux précédés d'une lettre à M. Mabru*, etc. Paris, Dentu et Germer Baillière et au bureau de la *Revue spiritualiste*. Prix, 1 fr. 50. Cet ouvrage est de la nature de ceux que nous voudrions voir toujours écrire en faveur du spiritualisme. Il contient beaucoup de faits, et à l'appui de ces faits des recherches, des raisonnements. La réponse directe de l'auteur à M. Mabru, il est vrai, n'y tient pas beaucoup de place. Ce n'est qu'une courte lettre de trois pages qui figure en tête du livre ; mais n'est-ce pas répondre amplement et victorieusement à M. Mabru que de lui signaler des faits irréfragables attestés pour la plupart par des personnes honorables et connues ? Parmi ces faits, M. Auguez cite des communications curieuses en latin qui lui furent données ainsi qu'à quelques-uns de ses amis dans le courant de janvier dernier. Il rapporte ensuite un fait d'un immense intérêt, et qui est une nouvelle preuve de plus acquise à la possibilité de la prévision de l'avenir par certains voyants. Dans le courant de janvier dernier, une dame médium avait vu se refléter dans le cristal d'un verre une scène représentant un des amis de M. Auguez mourant entouré de sa femme et de ses deux fils. Procès-verbal de cette vision fut immédiatement rédigé et envoyé sous enveloppe cachetée dans une lettre à M. Morin vice-président de la société du Mesmérisme, avec prière de ne décacheter l'enveloppe de ce procès-verbal et de ne lire

celui-ci qu'après la réalisation complète des faits que la vision avait signalés. Un mois après l'envoi de la lettre, la personne désignée dans la vision étant venue à mourir, le procès-verbal fut ouvert en la présence de MM. Morin, Petit-d'Ormay et du Potet, qui, ajoute M. Auguez, ont certifié l'exactitude des détails qu'il contenait.

Après la mention de ce fait, M. Auguez transcrit une lettre dont avait déjà parlé le *Spiritual Telegraph* de New-Yorck, et qui est relative à des manifestations extraordinaires que la présence de M. Home a provoquées l'hiver dernier au château de Cerçay, Seine-et-Oise, chez M. Tiedeman, dévoué prosélyte du spiritualisme. Cette lettre du plus haut intérêt est une page de plus à ajouter à la biographie de l'illustre médium. M. Tiedeman a bien voulu envoyer aussi à M. Auguez la traduction d'une lettre qui lui a été adressée de San-Francisco en 1854, laquelle contient des faits forts émouvants et extraordinaires attestés par des personnes honorables qui les ont minutieusement contrôlés. L'analyse de la lettre traduite par M. Tiedeman prendrait trop de place ici. Nous y renvoyons les spiritualistes qui désireraient en prendre connaissance.

Dans les manifestations obtenues par M. Auguez cet hiver, comme dans les pièces qui lui ont été communiquées par M. Tiedeman, l'existence des *Esprits*, c'est-à-dire de manifestations émanées d'âmes qui ont conservé leur personnalité au delà du tombeau, est avouée ; — cela étant, comment se fait-il qu'ailleurs dans son livre, M. Auguez professe des théories qui ne sont rien moins que la négation de cette consolante doctrine ? A propos des faits arrivés chez M. Tiedeman, faits par lesquels on vit l'âme d'une somnambule, de parents morts, se manifester et donner des preuves d'identité, M. Auguez dit : « Que conclure de ces étranges phénomènes, si l'on en admet la réalité?... Que l'Esprit est partout ;... qu'il occupe tout, qu'il est partout d'essence intelligente ; seulement, au degré de la multiplicité de ses instruments ou de la restriction de l'organisme auquel il fonctionne, organisme plus ou moins réduit ou plus transcendantement gratifié, cet esprit est riche ou restreint dans les moyens de se manifester. Par ce passage comme par plusieurs autres du livre de M. Auguez, on peut voir qu'il n'admet pas les Esprits, mais un Esprit, une essence unique dont les manifestations seraient proportionnées aux instruments qui en sont les organes. Mais c'est là la doctrine du panthéisme,

du grand tout dans lequel toutes les individualités vont s'absorber, se perdre. Nous avons pendant un certain temps, à l'aurore de notre conversion au spiritualisme, flotté dans les eaux de cette doctrine. Mais l'ensemble, l'universalité des faits, des phénomènes dont nous avons été depuis clairement témoin, n'a pas tardé à nous désabuser. Nous en sommes revenu purement, simplement, au risque de passer pour un faible cerveau, à la doctrine des Esprits, de l'immortalité et de l'individualité des âmes, doctrine qui a été celle de tous les peuples et de tous les temps, et sans laquelle le spiritualisme, au lieu de devenir un corps de vérités consolantes, fécondes, pleines d'avenir au point de vue religieux, descend à n'être plus qu'une simple opinion philosophique sans action et sans importance sur les consciences. Ils sont nombreux ceux qui, imbus de préjugés, de préoccupations scientifiques, des idées de néant, ou mus par la crainte de l'immortalité, par celle de passer pour se rallier à des croyances enfantines, ne veulent voir d'aucune manière dans les phénomènes médianimiques la signification, l'explication véritable qu'on en doit tirer. Pour les uns, ces phénomènes sont dus à la force cérébrale de l'homme dont la colonne vertébrale serait une pile électrique capable de déterminer les choses les plus extraordinaires; pour les autres, c'est un dédoublement, une daguerréotypie, une photographie de l'âme, un mirage, un reflet, une hallucination, une suggestion magnétique, que sais-je? Combien de théories incompréhensibles, étranges, impossibles, n'ont pas été imaginées pour expliquer ce qui est pourtant si simple, prouvé et enseigné depuis le commencement du monde! M. Auguez voudrait-il venir grossir le nombre de ces théories? Qu'il y réfléchisse bien et qu'il daigne nous dire son dernier mot à ce sujet, afin que nous sachions s'il est, oui ou non, pour la perpétuité du moi au delà du tombeau; car, en lisant son livre, on ne sait trop à quoi s'en tenir. Cela soit dit à propos de quelques passages de ce livre, ce qui n'enlève pas aux faits qu'il contient leur immense intérêt.

— A propos de la *lettre* de M. Auguez à M. Mabru, nous devons signaler les articles qu'un écrivain de talent, M. Escande, consacre, depuis quelque temps, dans la *Mode nouvelle*, au magnétisme, au somnambulisme et au spiritualisme. M. Escande répond aussi à M. Mabru, et cela longuement. Il

descend dans le domaine des faits, des discussions antérieures, prend corps à corps les arguments de son adversaire et les enserme dans une logique rigoureuse qui ne laisse aucune réplique. Il serait à désirer que le magnétisme trouvât beaucoup de défenseurs comme M. Escande. Exprimons le vœu de lui voir parler bientôt de spiritualisme avec le même talent, la même impartialité et la même indépendance.

— En même temps que le livre de M. Auguez paraissait un autre ouvrage spiritualiste intitulé : *Enseignements spirites et moraux*, dont le premier volume porte pour titre : *Saint Eloi aux spirites. Moyens de se faire un bon esprit de médium écrivain* (1), et dont le second volume contient une *Apostrophe de saint Eloi aux hommes et les tables de la loi des spirites* (2). En général, nous ne sommes guère partisan des révélations, des communications obtenues à l'aide de la planchette et du crayon. Nous les constatons comme phénomène curieux dans tous les cas où il est sincère, mais nous ne croyons pas qu'il faille toujours y voir l'expression de vérités célestes qu'il importe de croire. L'expérience n'a que trop montré le néant et les contradictions de ces communications, sur lesquelles la lumière se fera un jour, nous l'espérons. Si la vérité spiritualiste n'avait eu jusqu'ici que ces seuls faits pour se démontrer, elle n'aurait guère gagné de terrain. Heureusement, il n'en a pas été ainsi. Cela dit, nous ne pouvons que rendre justice au médium de qui saint Eloi s'est servi pour se communiquer dernièrement à nous. C'est un homme très-bienfaisant d'abord, attendu que la vente de son livre est destinée à venir en aide aux pauvres; c'est un homme parfaitement sincère et loyal ensuite. Loin de ressembler à ces spiritualistes qui prétendent avoir le privilège d'être plus particulièrement que tout autre en relation avec les Esprits supérieurs, ce qui ne les empêche pas de retoucher du style de la sagesse et de la raison humaine ces révélations de la lumière divine, le secrétaire de saint Eloi nous a donné les conseils et les enseignements de celui-ci tels qu'ils lui ont été dictés, sans en rien retrancher, sans y rien ajouter, pas même un iota. Aussi c'est ce qui fait le prix de son livre. On y voit

(1) Paris, Ledoyen, Palais-Royal, 1 fr. 50 c.

(2) *Id.* *Id.* 5 fr. »

comment se développent les facultés médianimiques d'un homme de bonne volonté qui sait se tenir passif et étudier pas à pas le phénomène. On y voit les progrès que fait l'esprit inspirateur au fur et à mesure qu'il prend possession de son instrument, et tout cela aboutit à des pages très-curieuses et pleines d'originalité. Vous ne retrouvez pas, il est vrai, dans ces pages, les onctueuses homélies de l'évêque orfèvre, ni le langage des contemporains du saint roi Dagobert; vous y rencontrez de rudes apostrophes, des imprécations, des avertissements dans le ton d'Ezéchiel et d'Isaïe, où s'entremêle le plus rude néologisme. Mais, à cela près, comme nous venons de le dire, il est très-curieux de lire les *Conseils de saint Eloi aux spirites*. Ce livre, à cause de sa sincérité, sera même un des plus précieux monuments dont on se servira plus tard quand on voudra écrire l'histoire des sources, des progrès et des façons de procéder de la plupart des communications médianimiques.

— Dans un autre livre, publié aussi récemment, intitulé *les Magnétiseurs ont-ils tort ou raison ?* par M. Rovère (1), nous remarquons les vers suivants :

Erreurs, disparaissez.... enfin la nuit s'efface.
A des flots lumineux les ténèbres font place ;
L'heure a sonné : salut, salut, ère nouvelle,
Qui révèle la loi de la vie éternelle.
O siècle fortuné ! ta voix *médianimique*
Dans l'homme réveillant l'esprit évangélique,
Dit à chacun de nous : insensible à la foi,
De l'amour pur, divin, tu méconnus la loi ;
Enfin ouvre les yeux, apprends à te connaître :
Homme, tu dois mourir, esprit tu dois renaître.
Le ciel n'est pas désert, tu n'es pas isolé ;
La tombe est étoquente, et l'air est habité !

Par ces vers on voit que M. Rovère est spiritualiste. Il fait plus que confesser notre doctrine dans un coin de sa brochure, il lui rend publiquement témoignage dans des expériences et ce témoignage n'est pas sans valeur. M. Rovère est un magnétiseur sincère et désintéressé, qui depuis longtemps approfondit la grande question du Mesmérisme. L'expérience et les faits, dit-il, lui ont prouvé jusqu'à l'évidence qu'il y a bien autre chose que du fluide dans cette question ; qu'indépendamment

(1) Chez l'auteur, 402, rue de Paris, à Belleville.

de l'âme humaine et de sa volonté, il y a dans la production des phénomènes de la divine science, d'autres âmes et d'autres volontés bien plus puissantes et dont le concours produit souvent les phénomènes les plus remarquables. Ces âmes, ces volontés, il les appelle des Esprits. Aussi, depuis qu'il s'est converti à cette doctrine, on le voit en tout et partout se servir d'un médium, jeune fille qu'il a sauvée d'une infirmité grave, se mettre par son intermédiaire en relation avec quelque âme bienheureuse, celle de son père notamment, provoquer tacitement son action et lui laisser accomplir seul le phénomène (cure ou manifestation) qui lui est nécessaire. Ce mode, assure-t-il, lui a procuré avec moins de fatigue bien plus d'effet que les différents procédés qu'il avait jusque-là employés, ce dont nous ne doutons pas, nous qui, dans un grand nombre d'occasions, avons pu nous édifier sur l'existence et l'excellence du magnétisme des Esprits.

AVIS IMPORTANT DE LA RÉDACTION DE LA REVUE SPIRITUALISTE.

Plusieurs abonnés nous écrivent diverses lettres relativement à un sujet qui préoccupe beaucoup et divise les spiritualistes d'Europe et d'Amérique: *la Réincarnation*. On nous écrit contre et pour cette doctrine, et l'on nous demande notre avis. Cet avis, nous ne pouvons le donner. En fait de questions qui sont au-dessus de toute investigation, de tout contrôle humain, qui sont du domaine de l'autre monde, nous ne pouvons que nous en rapporter aux Esprits de l'autre monde. Mais beaucoup d'Esprits de l'autre monde sont menteurs, et souvent mal renseignés. A moins d'avoir affaire à des âmes épurées, génies célestes, ou Esprits supérieurs, il n'y a pas grande certitude et grande lumière à en retirer. Mais qui peut prétendre avoir plus que tout autre affaire à de tels Esprits, ou quel est celui qui y ayant réellement affaire, a autorité pour imposer à la foi d'autrui les communications qu'il leur doit? Car s'il m'est libre de me dire favorisé du ciel, il est libre à mes contradicteurs de ne pas me croire. La question est donc, en pareil cas, de consulter les avis de tous, de s'en remettre aux décisions de la majorité ou du moins de s'en référer à l'opinion sur laquelle le plus grand nombre sera tombé d'accord. C'est la doctrine des conciles œcuméniques, des synodes, c'est la doctrine du consentement général, gage de l'unité, de l'autorité acceptable, substituée à celle de la volonté, de l'affirmation individuelle et isolée. C'est celle que nous avons établie



en principe dans notre manifeste, quand nous avons parlé d'un *jury central*, d'une espèce d'*académie du spiritualisme* qui poserait des questions de cosmogonie, d'ontologie, de psychologie, etc., recueillerait les avis, les pèserait et déclarerait, jusqu'à plus ample informé et sauf révision, loi spiritualiste celle qui, outre qu'elle aurait réuni tous les caractères de la vérité, aurait pour elle l'avantage d'avoir le plus concilié les avis.

Eh bien ! l'occasion se présente d'avoir pour la première fois recours à ce mode d'investigation et de promulgation des vérités spiritualistes. Nous allons faire appel à ceux de nos abonnés de Paris qui admettent l'existence des communications médianimiques, afin qu'ils nous aident à constituer, par voie d'élection, le jury voulu. Nous ferons connaître les membres qui le composeront. En attendant, nous prions tous nos lecteurs des cinq parties du monde qui ont des communications sérieuses et élevées de poser, par la voie de leurs médiums, la question des *réincarnations*, de la poser sans que ceux-ci puissent être influencés par une solution quelconque exprimée à l'avance. Qu'ils nous adressent *franco* les réponses qu'ils auront obtenues avec ou sans leur avis particulier, nous les soumettrons à l'examen du jury, et la décision qu'aura prise celui-ci sera ultérieurement mise au jour avec tous les commentaires et explications désirables.

Le jury nommé serait, en outre, chargé de faire des enquêtes, de prendre toutes les informations nécessaires relativement à certains faits, comme ceux de Lourdes et de la rue du Bac, comme ceux de la guérison de ce jeune sourd-et-muet de Saint-Briac et des apparitions du général Moreau, à Coblenz, autour du lieu de sa sépulture, faits racontés tout récemment et sérieusement dans les journaux. Car si ces faits méritent d'être approfondis, par qui le peuvent-ils être mieux que par ceux qui en font une étude constante et particulière, qui en provoquent de semblables, qui vont les rechercher dans le passé comme dans le présent, par les spiritualistes enfin.

Z. PIÉRART.

NOTA. — *Les abonnés dont l'abonnement expire à la 12^e livraison, sont priés de le renouveler sans tarder s'ils veulent que l'envoi du journal leur soit continué sans aucun retard. La 13^e livraison paraîtra dans la huitaine.*

Z. PIÉRART, propriétaire-gérant.



QUELQUES MOTS AUX SPIRITUALISTES.

On ne s'accoutume pas aisément en France aux choses nouvelles ; si elles y obtiennent sans examen droit de passage et de mode, en revanche elles vieillissent en un instant, laissant derrière elles un peu de bruit et quelques bons mots. « Où sont les neiges d'antan ? » demandait Villon.

Le spiritualisme, il y a quatre ans, a été traité comme une nouveauté ; il a eu son jour de règne et sa nuit d'oubli. Malgré l'abandon général, il a laissé des sillons lumineux, le souvenir en persiste, la pensée inquiète le cherche, et cà et là, dans la solitude, au sein de la famille, sous la main des hommes de bonne volonté, il se manifeste, il éclate, il atteste sa présence par un continuel miracle ; comme Lazare, il ressuscite en disant : « Me voici. » Mais cet hôte mystérieux qui vient à nous les mains pleines, combien il a peu d'amis ! combien peu lui souhaitent la bienvenue, l'accueillent avec effusion, parent pour lui leur demeure et lui offrent sans regret de la partager ! Ils sont rares ceux qui se donnent à lui, mais plus rares encore ceux qui cherchent à le comprendre.

Et je ne parle que des gens de bonne foi. L'un l'accepte comme un fait ; l'autre, comme une révélation ; un troisième, comme un piédestal ou une chaire. Celui-ci s'en accommode-rait volontiers s'il n'était point si brusque et si capricieux ; pour celui-là, il a le défaut d'être peu logique. Quelques-uns même essayent d'en régler la conduite et de le définir en axiomes ; d'autres, qui n'y ont pas réussi ou qui ont peur en dedans, se demandent : A quoi sert-il ? Enfin il en est de ces convertis d'hier, qui, au nom de leur orgueil ou de leur ignorance, l'enferment dans un cercle infranchissable et s'écrient avec assurance : Tu n'iras pas plus loin ! A en juger par ses

amis, vous voyez que le spiritualisme n'a pas encore conquis le droit de cité parmi nous.

Il n'en est pas ainsi aux Etats-Unis. Connu depuis plus de dix ans, admis loyalement mais point sans discussion, pratiqué partout, le spiritualisme, en y recevant sa dénomination terrestre, a tenu presque aussitôt toutes ses promesses. Il a grandi sans cesse. Procédant à la fois de l'observation et de la croyance, il s'est amélioré comme science, il s'est épuré comme religion, bien qu'il ne soit encore ni l'une ni l'autre; mais, avant toute chose, il a dû subir le sort de ce qui est humain, germer et croître avant de porter fleurs ou fruits. Combien durera cette phase de développement stérile et d'initiation patiente? Nul ne saurait le dire. Mais quand se montre l'aurore, le jour est-il bien éloigné?

Cette aube de la nouvelle alliance s'est levée par de là l'Océan; elle a réjoui les cœurs et on la salue comme la pleine lumière. Nous, habitants du vieux monde, inquiets, défiants, troublés, nous prenons pour un vain écho ce cri d'allégresse; le doute épaissit autour de nous les ténèbres; nous allons au hasard, prêtant l'oreille aux faiseurs de systèmes, et si, de temps à autre, quelques clartés soudaines illuminent notre route, si la terre promise se laisse entrevoir, éblouis, effrayés, pleins d'angoisse ou de colère, nous détournons la vue... ce serait trop beau!

Penseurs de bonne volonté qui avez accueilli la découverte nouvelle, dépouillez enfin le vieil homme, renoncez aux préjugés comme aux scrupules mondains, observez sans passion ni parti pris, sachez d'un fait irrécusable déduire les conséquences nécessaires, puis confesser hardiment votre nom et votre foi; soyez spiritualistes. Ou vous êtes des rêveurs ou ce mot qui vous sert de ralliement doit être la clef de votre destinée universelle. N'avez-vous pas compris que chacune de vos expériences, étant le renversement des lois physiques les plus victorieusement démontrées, vous introduisait en quelque sorte dans les mystères de la vie et de la puissance? qu'en provoquant la plus simple manifestation, vous faisiez appel à ce monde inconnu dont le nôtre est la grossière image?

et qu'après l'avoir obtenue, vous attestiez quand même, par l'impossibilité d'y trouver une cause naturelle, la présence d'une âme immortelle, d'un Esprit ?

Cela ne suffit pas encore. Cette communion de la terre et du ciel, de la mort et de la vie exige un sévère examen de soi-même ; purifiez-vous pour recevoir ce qui est plus pur que vous, sondez vos reins et vos cœurs ; sans cesser d'être hommes, soyez plus justes et plus dévoués. Aimez-vous les uns les autres et surtout rapprochez-vous : le triomphe de la cause est à ce prix.

PAUL LOUISY.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

A CEUX QUI PRÉTENDENT QUE LE SPIRITUALISME EST UNE
CHOSE SANS CONSÉQUENCE ET SANS UTILITÉ.

FAITS A L'ENCONTRE DE LEUR OPINION.

On entend souvent des sceptiques, que l'évidence a forcés de croire et qui sont convaincus de la vérité des phénomènes spiritualistes, dire : Mais à quoi bon tout cela ? quelle est l'utilité des faits que vous nous citez ? Je ne vois pas ce que le genre humain peut en tirer de bon ; d'ailleurs, tous ces Esprits dont vous me parlez m'ont l'air passablement bêtes ; on ne les voit s'amuser qu'à un tas d'espiègeries, de sottises, de choses insignifiantes.

C'est déjà beaucoup que ces sceptiques conviennent qu'il y a des manifestations d'Esprits tout en admettant qu'ils n'en voient guère l'utilité. Tant d'autres révoquant effrontément en doute le moindre petit fait de ce genre, on doit savoir gré à ceux qui ont la bonne foi d'en confesser la réalité, quelle que soit d'ailleurs leur opinion à l'égard des conséquences utiles qu'on en doit tirer. Quand on sera bien convaincu de la vérité

du phénomène, on ne tardera pas à voir que ce n'est pas pour rien qu'il lui est donné de se produire et qu'il doit, dans un temps donné, avoir une bien plus grande signification qu'on ne se l'imagine.

Mais, de prime abord, ne dût-on pas apercevoir de côté sérieux, utile aux manifestations médianimiques, ce ne serait pas une raison pour en abandonner l'étude, pour cesser de les provoquer, de les enregistrer. En effet, ces phénomènes ne révèlent-ils pas des forces, des lois formidables de la nature, tout un ensemble de vérités mystérieuses qu'il importe de connaître et d'éclaircir ? Et qui peut affirmer qu'il n'y a rien d'utile à retirer de forces de la nature encore peu connues ?

Quand Archimède, Lavoisier et tant d'autres se sont trouvés sur la trace d'une grande découverte, se sont-ils préoccupés des applications immédiates qu'on pourrait en faire ? Non. Ce qui a saisi leur âme, ce qui a stimulé leur esprit investigateur, c'est l'appât de pénétrer un nouveau secret de Dieu, de reculer les conquêtes de l'homme sur le domaine inépuisable de l'infini. La découverte faite, inscrite parmi les connaissances humaines, il s'est trouvé d'autres hommes qui n'ont pas tardé à en tirer mille applications utiles ; mais encore fallait-il qu'elle fût mise au jour, ne fût-ce que pour elle-même.

Il en sera ainsi des vérités spiritualistes. Qui peut savoir où s'arrêteront les conséquences grandioses, fécondes et salutaires de ces vérités formidables ? Mais, même déjà à l'heure qu'il est, et comme nous l'avons dit ailleurs, qui ne voit le résultat qu'elles produisent ? Elles raffermissent le sentiment religieux en lui donnant la certitude du dogme de l'immortalité de l'âme, et par ce dogme elles versent au cœur de l'homme le baume de l'espérance avec le sentiment d'une justice éternelle. Désormais l'ordre, la sécurité et toute morale sociale en découlent. Les sciences y puisent la clef, le moyen de tous les progrès, de toutes les découvertes. La philosophie s'en agrandit démesurément ; chacun en retire des révélations, des lumières, des conseils et des avis pour la plupart utiles, et il n'est pas jusqu'à la santé humaine, comme le

prouve l'expérience de tous les jours, qui n'en recueille des préceptes salutaires, les guérisons les plus miraculeuses et les plus instantanées.

Où, la santé humaine trouve dans le spiritualisme les secours les plus divins, et cela quand toutes les lumières de la science ont échoué et n'ont plus laissé que désespoir. Que de faits parfaitement attestés ne pourrions-nous pas rappeler ici ! Que ne pourrions-nous pas dire, relativement au magnétisme, à l'action des Esprits sur les malades, soit que cette action s'exerce parfois d'elle-même sur ceux qui y ont foi, soit qu'elle soit provoquée tacitement ou ouvertement à l'aide d'un médium, par la volonté puissante, les prières, les mérites d'un spiritualiste ! Mais le détail de tant de faits demanderait des milliers de volumes ; qu'il nous soit cependant permis d'en raconter quelques-uns arrivés récemment qui ont été portés à notre connaissance par des amis, des abonnés, ou que nous avons puisés dans les journaux.

SOEUR PIERRE DE TOURS. — M. DUPONT LE THAUMATURGE. —
GUÉRISONS SPIRITUELLES PARFAITEMENT ATTESTÉES.

Monsieur,

Depuis que je vous ai adressé ma dernière lettre, je me suis rendue à Tours, afin de prendre de plus amples renseignements sur la sœur Pierre, dont je vous ai parlé dans cette lettre.

Cette sœur appartenait à la congrégation des Carmélites, fondée par sainte Thérèse, pour s'occuper de la contemplation de Dieu et de prier pour la conversion des pécheurs. Sœur Pierre, par une faveur toute particulière, peu de temps après son entrée dans cet ordre, commença à être douée des admirables facultés qui ont rendu si célèbre la sainte fondatrice de son ordre. Dès 1843, elle eut des extases, des visions remarquables auxquelles on ne fit pas toutefois d'abord attention. Mais les prédictions qu'elle avait faites concernant la révolution de 1848 et les fléaux qui allaient s'abattre sur la France s'étant réalisées, elle devint de la part de l'autorité ecclésiastique l'objet d'une attention particulière. On fonda à son occasion et par suite de révélations remarquables émanées d'elle, une archiconfrérie, et, comme je vous l'ai dit, le pape s'est fait inscrire au nombre des membres de cette pieuse

association, dont le but est de prier le ciel de détourner de la chrétienté les maux que tant de pécheurs attirent chaque jour sur elle. Les associés portent sur leur poitrine une croix sur laquelle se trouvent inscrites ces paroles : *Les défenseurs du nom de Dieu*, et c'est une chose digne de remarque, dans ce moment où le spiritualisme occupe tant l'attention, que dans une des prières composées par la sœur Pierre et récitées par les milliers d'associés que compte l'archiconfrérie réparatrice, on trouve ce passage : *Daignez, Seigneur, envoyer dans le monde entier les Esprits bienheureux, ministres de votre miséricorde, pour chercher à ramener à nous tant d'âmes égarées.*

Sœur Pierre a prédit d'une manière très-circonstanciée les inondations qui, il y a deux ans, ont désolé le centre et le midi de la France. Ses facultés prophétiques se sont aussi portées sur différents autres sujets. Mais on m'a assuré que Mgr l'archevêque de Paris, alors évêque de Tours, avait expressément défendu à la supérieure des sœurs carmélites de mettre ces prédictions au jour. Des motifs de prudence auront sans doute dicté cette mesure au respectable prélat.

Une des personnes qui ont montré le plus de zèle pour l'établissement de l'archiconfrérie réparatrice est M. Dupont, domicilié dans la rue Saint-Etienne à Tours, homme appartenant à une famille honorable et autrefois magistrat. Il a fait d'une des pièces de sa maison un oratoire où il prie sans cesse pour le bonheur de la France et la conversion des blasphémateurs. Tous les jours à midi il prie pour les malades, et il a eu des guérisons si merveilleuses qu'il mérite bien le nom de thaumaturge, ou comme les paysans l'appellent, le *médecin du bon Dieu*. J'ai été moi-même à ce sujet témoin de faits très-extraordinaires, et la chose n'est pas bien ancienne, car elle date du 10 de ce mois. Ces faits, je crois qu'il est de mon devoir de vous les faire connaître.

Comme il est dans mon caractère de bien examiner les choses, de n'avancer aucun fait du genre surnaturel sans m'en être parfaitement enquis, sans en avoir positivement constaté les suites et sans en avoir recueilli les preuves, j'ai suivi dans la ville de Tours les personnes qui avaient été guéries instantanément sous mes yeux ; je les ai suivies afin de voir si la guérison s'était maintenue et d'en recueillir des attestations de la part des intéressés. Ceux-ci, malgré l'assurance que je leur ai donnée que leurs certificats seraient rendus publics, et cela dans le but de confondre les incrédules et d'apporter à la grande cause du spiritualisme de

nouveaux éléments de conviction ; ceux-ci, malgré que je les aie avertis qu'on pourrait prendre à leur sujet toutes les informations pour s'assurer de la vérité des faits, n'ont pas hésité à me donner les certificats que je vous transcris ici.

« Je, soussigné, déclare que le 15 juillet j'ai eu un accident à la main gauche et ensuite un doigt tellement roide qu'il m'était impossible de le ployer et que je souffrais de la plus grande douleur. Je suis venu chez M. Dupont, et après qu'il eut adressé une prière pour moi à notre Seigneur J.-C. je me suis trouvé parfaitement guéri et capable de faire mon ouvrage ; je suis venu aujourd'hui faire mon action de grâces et me montrer aux autres malades pour leur inspirer la confiance.

ALEXANDRE MAIGNON,
perruquier à Hondette. »

Ce 10 août 1858.

Un autre a laissé chez M. Dupont ses béquilles qu'il montrait avec joie à toutes les personnes qui s'y trouvaient. Voici son certificat :

« J'ai fait une chute qui a produit dans le genou droit une humeur froide qui a engendré une enkylose horrible ; j'ai été 29 mois sans marcher seul. Je suis venu chez M. Dupont qui a prié pour moi. Je me suis trouvé mieux tout de suite. J'ai laissé chez lui mes béquilles.

JEAN ALLARI,
terrassier à Louraigé. »

L'une des guérisons les plus remarquables dont j'ai encore été témoin est celle d'une femme qui était venue avec son mari. Jamais je n'ai vu un homme aussi joyeux que ce dernier du rétablissement de sa chère moitié. Aussi n'a-t-il pas hésité à lui persuader de m'en donner le témoignage suivant :

« J'ai eu une maladie qui m'a forcée de rester cinq mois sans pouvoir quitter mon lit ; mon mari est allé demander à M. Dupont de prier pour moi ; alors je me suis trouvée assez bien pour pouvoir marcher avec des béquilles, et mon mari m'a amenée à Tours pour voir ce médecin du bon Dieu. Aussitôt qu'il eut prié pour moi, j'ai marché toute seule et j'ai laissé chez lui mes béquilles.

« Cécile BERRI, à Buzancy. »

10 août 1858.

J'ai eu aussi sous les yeux d'autres témoignages émanant de personnes honorables et d'une sincérité reconnue. Je pourrais vous les transcrire également, mais comme il est facile au premier venu de s'assurer des guérisons merveilleuses dues à

l'action spirituelle de M. Dupont, je crois superflu de multiplier mes citations. Si je l'ai fait pour quelques-unes, c'est dans le seul espoir d'attirer l'examen sur tant de faits extraordinaires qui se produisent chaque jour, et de montrer aux matérialistes combien ils sont inexcusables de fermer les yeux à la lumière. Quand cet aveuglement finira-t-il? — Quand quittera-t-on la voie des négations insensées pour entrer dans celle de l'examen sincère et de l'humilité de cœur? — Quand rendra-t-on hommage à la vérité? — Je n'en sais rien. Car pour ce qui est de l'attitude générale des esprits en ce siècle, c'est bien le cas de rappeler les paroles mémorables de l'Evangile de saint Jean : *Le Verbe était Dieu; dans le Verbe était la vie, et la vie était la lumière des hommes, et la lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue.*

Lady GORDON.

(Indre-et-Loire), 28 août 1833.

GUÉRISONS SPIRITUALISTES ARRIVÉES A PARIS. — CAS REMARQUABLE DE PRÉVISION. — APPARITION.

Monsieur le rédacteur,

Depuis longtemps je me promettais de vous donner quelques détails relatifs au magnétisme et au spiritualisme. Mais que vous dirai-je qui ne vous soit parfaitement connu? Répéter toujours, répéter ces millions de faits qui viennent assaillir ceux qui s'occupent avec conscience de cueillir quelques fleurs dans ce labyrinthe inextricable de la nature. Si nous étions égoïstes, nous nous bornerions à conserver pour nous le désir de l'inconnu, et à nous enorgueillir des divines révélations qui nous sont faites tous les jours, et qui font que nous nous croyons des être privilégiés.

Je vous félicite du courage que vous puisez dans votre âme si bien trempée. Votre exemple suffit pour nous rattacher à votre bannière, lorsque nous serions plutôt prêts à laisser chacun dans son matérialisme et son incrédulité. Poursuivez donc avec ardeur la propagation d'une aussi sainte vérité; soyez l'écho de cent mille voix qui s'élèveront bientôt de toute part pour démasquer l'ignorance dans laquelle nous vivons depuis tant de siècles, et pour dire à ceux qui voudraient opposer une barrière à la nature : Arrière, ignorants, ou nous passerons sur vous, malgré votre nombre et votre importance.

Croyez-vous qu'il soit facile de triompher du scepticisme de notre époque, de ses nombreux préjugés et surtout de son incroyable vanité?

Pourquoi appellent-ils donc leur siècle le dix-neuvième siècle, et pourquoi ne l'appelleraient-ils pas le dernier, ou tout au moins l'incomparable ?

Du ton dont ils affirment et nient, prétendant tout savoir et tout connaître, on croirait que la science est arrivée à son dernier développement, que toute chose est à son dernier apogée et que nous n'avons plus qu'un tout petit échelon à franchir pour arriver à la lumière céleste. Ah ! qu'il n'en est pas ainsi, que de mystères insondables il nous reste encore à expliquer, que de lois de la nature il nous reste à éclaircir !

Mais où vais-je m'emporter, moi, pauvre soldat, sans nom et sans réputation. Puis-je être une autorité pour les gens qui me liront ? Mes convictions seront de bien peu de poids près de nos spirituels publicistes qui savent si bien dorer le mensonge, que souvent on le prend pour la vérité.

Mais, à défaut d'esprit, j'apporterai des faits à l'appui de la cause que je plaide, et bien plus, des faits produits par mes mains ou provoqués par moi, car j'aime beaucoup les faits, c'est la logique la plus irrésistible.

Je ne vous donnerai aucun détail sur les quelques cures magnétiques que j'ai pu faire, puisque votre journal n'y est pas directement consacré, mais bien sur celles qui, je crois, ne peuvent être attribuées qu'à l'intervention des Esprits.

Il y a trois mois environ, j'étais invité à passer la journée chez M. et M^{me} Berriaul, 67, port de Bercy, lorsque, dans la soirée, l'on me pria de donner une idée des manifestations de tables. Il y avait nombreuse société ; je ne me le fis pas dire deux fois, tellement j'ai à cœur de convaincre. Je priai donc quelques personnes de bien vouloir appliquer leurs mains sur la table, et particulièrement deux jeunes filles de neuf à dix ans ; car j'ai remarqué qu'avec les enfants, les manifestations se font beaucoup plus tôt ; leur nature est plus particulièrement médianimique. A peine m'étais-je recueilli, que la table fut agitée. Après différentes questions adressées, et auxquelles on avait parfaitement répondu, un monsieur de la société se trouvait encore incrédule ; je priai donc la table de me dire si elle pouvait convaincre ce sceptique ; elle me dit que oui. Je lui en demandai la manière ; elle me dicta le nom de *Hohomalec*, Esprit que j'évoquai afin qu'il vint, par sa puissance, produire de grandes manifestations. A peine l'évocation était-elle faite, que la table bondit sous nos doigts. Je priai tout le monde de la quitter, à l'exception des deux enfants. Je la quittai moi-même, priant l'incrédule, homme fort et robuste, de bien vouloir lutter avec la

table. Les deux enfants se touchaient et n'étaient en contact avec elle que par le bout du doigt, et moi, j'étais à l'autre extrémité du salon. On ne pouvait supposer aucune mauvaise foi ; la table exécutait à ma voix les mouvements que je lui commandais, mouvements que l'incrédule devait contrarier, mais il ne le pouvait malgré toute sa vigueur. Je regrette de ne plus me rappeler son nom, mais les époux Berriault pourraient le dire.

Après que ce monsieur eut lutté vingt minutes environ, corps à corps avec la table, je la priai de se renverser complètement sur le parquet. Après deux ou trois soubresauts, toujours étreinte par l'incrédule, qui était bien près de croire, la table se renversa, et ne resta complètement immobile que lorsque sa surface toucha le sol de toute part ; la lutte fut terminée faute de lutteur.

Un monsieur, témoin d'un pareil prodige, me dit : « Mais, Monsieur, pourriez-vous faire passer cet Esprit dans toute autre chose qu'une table ? » Sur ma réponse affirmative, il me demanda si on pouvait opérer une cure par ce moyen. Je répondis d'une manière tout aussi affirmative, et que je regrettais qu'il n'y eût pas une personne atteinte de quelque affection parmi nous pour en faire l'expérience. J'affirmais cela sans cependant l'avoir jamais fait et sans en avoir été témoin ; mais je l'avais lu, cela me suffisait. Il me prit au mot, me disant qu'il souffrait horriblement d'un rhumatisme articulaire à l'épaule depuis six ans. Je touchai la table d'une main et de l'autre, son épaule ; je me recueillis profondément, et lorsque je me sentis parfaitement animé par la foi, je dis : *Passez*, comme le dirait un prestidigitateur à une boule. Ce monsieur fit un cri, et ses deux pieds quittèrent le parquet ensemble par la secousse qu'il éprouva ; mais il fut guéri, bien guéri, car un mois après je le revis, il m'assura qu'il ne sentait plus rien. Ce fut pour moi une nouvelle preuve de la force de cet agent invisible et incompréhensible. Réfléchissons donc, et vous tous, incroyables, faites comme j'ai fait, ayez la foi ; et, sans avoir vu, contentez-vous d'avoir lu, et opérez ou, du moins, cherchez.

Je renouvelai cette expérience, rue Duphot, 22, hôtel Britannique, chez M. Chaillou, en présence de plusieurs personnes ; je guéris un monsieur qui était obligé de se servir de béquilles pour marcher, ayant la goutte depuis longtemps ; il ne s'en est jamais plus senti.

Prévision.

Un cas de prévision que j'ai passé sous silence par un ou-

bli involontaire, c'est la révélation d'Elisa Germain, rue de Douai, 4, jeune somnambule que vous avez parfaitement connue.

Je donnais un jour une soirée à tous ces messieurs de mon escadron, qui se gardèrent bien d'y manquer; nous y étions tous, depuis le commandant jusqu'aux trompettes. Après une soirée toute magnétique, je fis un miroir magique avec du charbon, sur du papier blanc, comme vous savez, et je le mis à ses pieds. A peine y était-il qu'elle releva les mains, les joignit, tomba à genoux et nous dit en pleurant : « Je vois un jeune homme ayant un uniforme comme le vôtre tomber d'une voiture qui marche très-vite... Ah ! c'est un chemin de fer... Oh ! le malheureux, il a la tête presque coupée... le bras arraché et tout le corps abîmé !... » En disant ces paroles, elle se trouvait dans un état de surexcitation impossible à décrire; c'étaient des cris de douleur qui s'échappaient de sa poitrine; puis, après un moment de calme, elle reprit : « Oh ! je le vois passer; il est dans un cercueil. Ses vêtements sont sur lui; plusieurs personnes le suivent; quelques-unes en noir... mais beaucoup, beaucoup en uniforme de tous les régiments avec des galons sur les manches, et enfin tout une scène d'enterrement. » Le lendemain, à la même heure, un de nos bons camarades, M. Haumonté, tombait victime d'un accident bien déplorable sur le chemin de fer d'Auteuil. Tous les détails de la prédiction se sont parfaitement accomplis. Il se trouvait présent à cette séance, et a parfaitement entendu ce qui l'attendait le lendemain.

Apparition.

Un de mes amis, Stanislas Lesueur, qui comme moi appartient à l'escadron des cent-gardes, m'a certifié sur l'honneur le fait suivant :

« J'étais lié avec mon frère d'une franche et bonne amitié; il vint malheureusement à mourir. Trois jours après, heure pour heure, j'étais à me déshabiller dans ma chambre, lorsque j'entendis distinctement appeler deux fois : Stanislas ! Stanislas ! Reconnaisant la voix de mon frère, je me retournai, je le vis debout, à deux pas de moi, le sourire aux lèvres, et d'une main me montrant le ciel. La vision disparut, mais je restai dans la même attitude, les yeux fixés, le cou tendu, jusqu'au moment où l'on est venu me déranger. J'avais la poitrine oppressée, et je n'ai pu dormir de toute la nuit. Quelques années plus tard, l'année dernière, mon père vint à mourir; j'eus le pressentiment de sa mort, quoique ne le sa-

chant pas malade. Je partis en permission, et j'arrivai le lendemain de son enterrement ; je demandai à coucher dans le lit où mon père était mort. A peine y étais-je, que mon frère m'apparut comme la première fois. Il était au pied de mon lit ; la même main qui, quelques années auparavant, m'avait montré le ciel, était encore levée ; ses lèvres s'entr'ouvrirent et dirent distinctement : *Avec nous !... »*

Je vous donnerai la prochaine fois d'autres détails très-intéressants qui sont arrivés dans sa commune ; aujourd'hui, j'aurais peur d'abuser de votre temps et surtout de votre journal, qui est beaucoup trop petit pour insérer ce que l'on vous envoie tous les jours.

Je suis tout au plaisir de vous voir.

E. GÉRARD,
Cent-garde.

AUTRE CAS DE GUÉRISON SPIRITUALISTE, EXTRAIT DU *Spiritual-Age*, JOURNAL DE BOSTON.

Delphi, Indiana, 30 mars 1858.

« Messieurs les Rédacteurs,

Je crois remplir un devoir de conscience en vous faisant part de deux cures bien remarquables, obtenues en ma présence par un médium guérisseur. Je voudrais pouvoir vous donner tous les détails de ce que d'autres ont observé aussi bien que moi, mais je dois être bref.

Madame Nelly Tipple, médium guérisseur, vint de Chicago à Lafayette en janvier dernier. Ce médium est le premier qu'il m'ait été donné d'avoir à ma portée depuis que je m'occupe de recherches sur le spiritualisme ; et comme j'exerce moi-même la profession de médecin, et que je doutais de la réalité des cures spontanées et nombreuses que les journaux spiritualistes rapportaient comme ayant été produites par cette dame, je dus saisir l'occasion pour me livrer à un examen tout particulier de la question. J'avais en réserve, pour les puissances invisibles, un cas de maladie bien propre, selon moi, à paralyser leur zèle dès la première vue. Madame Tipple se rendit à mon appel. Mais, avant d'aller plus loin, voici en peu de mots quel était le cas :

Madame G..., mère de trois enfants (elle en avait perdu trois autres nés avant terme) était sujette à des crises épileptiques depuis neuf ans, depuis quelques semaines après la naissance de l'aîné de ses enfants. Jusqu'à l'époque de sa dernière maladie, jamais il ne s'écoula trois mois sans qu'elle eût des crises, et plus d'une fois elle s'était vue forcée de

garder le lit pendant tout le cours de la grossesse, en proie à des attaques qui se renouvelaient souvent de dix à douze fois par jour, sans avoir jamais un répit de plus de trois jours. Elle était allée de ville en ville, offrant dans sa personne, à plusieurs de nos praticiens les plus distingués, un sujet dont la guérison eût été digne de leur savoir éminent ; elle avait ainsi épuisé sa fortune. Le professeur Gross, de Louisville, après lui avoir fait subir un long traitement, conclut à ce qu'elle s'abstint de toute médication quelconque, le mal étant incurable, mais le retour de l'âge pouvant la débarrasser de ses crises. En novembre dernier, les attaques se multiplièrent, ayant lieu tous les jours, ou plutôt ne cessant qu'un jour par semaine, et elles se répétaient de huit à dix fois par jour. Vers le premier janvier, elle fit une fausse couche, et il en résulta une inflammation de l'utérus, accompagnée d'une augmentation du pouls, avec perte d'appétit, amaigrissement rapide, sensibilité douloureuse vers l'épine dorsale, les reins et le foie, tous symptômes constatés par moi, de concert avec deux autres médecins ; elle avait d'ailleurs trois ou quatre accès d'épilepsie par jour. Bref, on ne peut imaginer un cas plus désespéré. Pendant tout un mois d'efforts, j'épuisai toutes les ressources de mon savoir, aidé des conseils d'autres médecins, sans pouvoir soulager la malade. Le premier février, son état avait empiré, au lieu de s'améliorer. Je perdis toute confiance dans les moyens médicaux, après avoir eu recours aux vésicatoires, aux ventouses, au mercure, *nos grands moyens héroïques* : j'avais, en effet, épuisé toutes les ressources de la science allopathique.

Tel était donc le sujet que je soumis au médium et à ses Esprits.

Le médium vint voir la malade le premier février, à trois heures de l'après-midi : celle-ci avait eu trois attaques dans la matinée de ce même jour. Je fus témoin de la première manipulation, qui eut l'effet d'un calmant ; la malade était incrédule, mais l'instinct de la conservation la portait à essayer de n'importe quoi. C'est d'ailleurs une femme de beaucoup d'intelligence, et elle parut enchantée de l'effet produit. Le lendemain, je lui fis une visite, en compagnie du médium : elle n'avait pas eu de crise depuis vingt-quatre heures, le sommeil avait été bon, l'enflure avait beaucoup diminué. La malade fut encore magnétisée par le médium et s'endormit pendant la séance. J'ai oublié de dire que, depuis bien des semaines, elle était en proie à l'insomnie. Dès le troisième jour, elle put se mettre sur son séant, se peigner elle-même

et manger de bon appétit ; l'inflammation du bas-ventre, autant que je pus en juger, s'était entièrement dissipée. Le médium visita la malade huit jours et la magnétisa le même nombre de fois. Le jeudi de la semaine qui suivit l'époque de la première visite, madame G... partit pour se rendre chez ses parents du Michigan, emmenant ses enfants avec elle. En prenant le chemin de fer, elle était encore pâle et faible, mais se sentait très-bien ; aujourd'hui, la santé et l'embonpoint sont revenus. Quant aux crises, elles n'ont plus reparu depuis la première imposition des mains par le médium.

Si j'avais destiné cette lettre aux hommes de ma profession, j'aurais décrit minutieusement tous les symptômes de la maladie, ainsi que le traitement que j'avais suivi. Madame Tipple n'a prescrit aucun médicament, sauf une légère dose de potion stomacique et tonique, dans les derniers jours.

Une autre fois, je vous ferai part de ce qui est arrivé à propos de mon propre enfant dont la vie a été sauvée d'une manière en apparence miraculeuse par madame Tipple.

Je suis, etc.

E. W. H. BECK, D. M.

Je certifie que ce qui vient d'être dit au sujet de ma femme est conforme à la vérité.

T. C. GRUBER. »

GUÉRISON D'UN SOURD ET MUET DE NAISSANCE. — MANIFESTATION SPIRITUALISTE CURIEUSE.

On lit dans le *Siècle* du 10 octobre :

Encore un miracle ! *L'Union malouine et dinanaise* rapporte en ces termes la légende suivante qui circule dans le canton de Pleurtuit :

« Un jeune homme de Saint-Briac, âgé de seize ans, n'avait de sa vie parlé. Informé que tous les moyens humains n'avaient point la puissance de délier la langue des muets, ce jeune homme, initié de bonne heure sans doute à la dévotion à Marie, avait l'habitude d'invoquer le secours suprême de la mère de Dieu pour recouvrer une faculté dont l'absence, voilant son âme neuve et belle, aimante peut-être, l'isolait si complètement dans la famille et dans la société.

« La semaine dernière, à une heure déjà avancée de la soirée, il était couché, selon l'expression du pays, dans son *senas*, c'est-à-dire dans le grenier de sa chaumière, réfléchissant à tout ce que son sort avait de cruel, et priant avec ferveur. Le sommeil allait interrompre cette communication ardente d'un pauvre muet avec le ciel, lorsqu'une femme

éblouissante de blancheur lui apparut entourée d'étoiles, s'annonçant à lui comme étant celle qu'il intercédait chaque jour dans son oraison. Elle lui demanda son âge : Je ne sais pas, dut répondre l'enfant. La Vierge alors le lui dit elle-même et lui raconta toutes les circonstances de sa vie et beaucoup d'autres choses de lui connues pour commander sa foi. Tu parleras demain comme un autre, ajouta la céleste messagère, et demain à la même heure, tu reviendras ici, j'ai te communiquer de grandes choses.

« Fidèle au rendez-vous, le jeune homme a été honoré de la même faveur. La Vierge lui a expliqué les prophéties annoncées à la terre par la comète et symbolisées par cinq lettres mystérieuses qu'elle lui a fait distinguer dans la queue de cette étoile. Le jeune homme n'a le droit d'annoncer ces grandes vérités que dans un an, à dater de la vision ; mais toutes les versions s'accordent à dire qu'il a recouvré immédiatement la parole, qu'il parle parfaitement, et que jusqu'alors il a été sourd et muet, ce qui nous semblerait facile à vérifier. Toutefois, bien mal venu serait le curieux qui, sur les lieux commencerait par nier le miracle, tout en se rendant à l'évidence du fait physique. Nous avons vu des femmes de Saint-Briac se fâcher toutes rouges au seul exposé d'une opinion si prosaïque. Nous laissons à qui il peut appartenir le droit de prononcer sur cette question. »

Voilà le fait tel qu'il est rapporté dans les journaux. Mais ici j'entends les incrédules parler de rêve, d'hallucination ; dire qu'on ne peut ajouter foi à toutes les visions qui peuvent arriver à des esprits incultes et superstitieux. Soit, nous voulons bien que tout ce qu'a vu, dans son extase, le jeune muet ne soit qu'illusion ; mais ce qui est certain, c'est que ce jeune muet n'avait jamais parlé de sa vie, et que, du jour au lendemain, il a parlé. Cela est plus grave, diront les sceptiques ; mais qui nous garantit la vérité du fait ? Mon Dieu ! le contrôle est facile ; les lieux sont connus. — D'ailleurs, en attendant des renseignements qui, nous l'espérons, nous aideront à clore la bouche aux gens qui ont la manie de tout nier, voici sur ce sujet le fragment de la lettre d'un médecin témoin des faits et parfaitement renseigné, fragment que nous trouvons dans les *Débats* du 13 octobre.

« Saint-Servan-des-Guérêts, 5 octobre 1858.

«... J'exerce la médecine à Saint-Jouan, canton de Saint-

Servan. Je devais, selon toute apparence, y passer la journée du samedi 2 de ce mois, pour y donner mes soins à de nombreux malades ; le hasard ou, pour mieux dire, la Providence en décida autrement...

« J'étais le soir à Saint-Briac, théâtre d'un événement qui met en émoi la contrée tout entière... la guérison d'une infirmité réputée jusqu'ici incurable... L'infirme est un sourd-muet de naissance, jeune homme qui paraît avoir de seize à dix-huit ans ; on ignore son âge, et, dans l'ignorance de son nom, on l'appelle Gigot.

« Gigot, après la mort de sa mère, fut reçu à l'hospice de Lamballe : il est né auprès d'Uzel (Côtes-du-Nord). Il ne séjourna pas longtemps dans cet hospice, parce qu'il dut céder la place à l'un de ses frères, comme lui sourd et muet. Peu de temps après sa sortie, il se mit à errer çà et là comme mendiant, et c'est ainsi qu'il arriva à Saint-Briac, il y a six ou sept ans. Il y trouva un gîte pour la nuit dans une ferme, non loin du bourg. Les fermiers reconnaissant en lui de bonnes qualités, le prirent à leur service comme berger.

« Au bout de quelques années, il fit une maladie (une fluxion de poitrine). Ce fut alors qu'il reçut la visite d'un médecin dont le nom est aussi un mystère. Une femme vêtue de blanc lui apparut soudain au milieu d'une lumière éclatante, lui donna l'ouïe, et avec cette faculté d'entendre, celle de comprendre instantanément la signification des mots.

« Dans une autre visite du même médecin, lui apparaissant de la même manière dans la soirée du 26 septembre dernier, il a reçu la parole, non pas seulement la faculté de parler, mais bien le plein exercice de la parole.

« Pourquoi, après avoir reçu l'ouïe, est-il resté plusieurs années sans pouvoir, quoi qu'il fit, articuler un seul mot ? C'est que, d'après le témoignage de plusieurs, Gigot n'avait qu'une ébauche ou rudiment de langue ; d'après d'autres, cet organe était affecté de vices de conformation.

« L'année dernière, M. Pringuier, médecin de Ploermel, ayant eu occasion de venir à Saint-Briac, fut consulté à cet égard, et après avoir constaté chez le jeune homme en question l'existence d'une langue fortement rétractée et offrant l'aspect d'une masse charnue au fond de la bouche, déclara que toute tentative d'opération serait inutile.

« J'eus samedi dernier l'avantage de voir cet estimable confrère, revenu cette année à Saint-Briac ; il m'a confirmé cette déclaration, ajoutant que pour lui le côté le plus merveilleux de la guérison n'était pas le déliement de la langue, mais bien

l'usage spontané de la parole. La science, a-t-il ajouté, expliquera ou du moins cherchera à expliquer le premier phénomène; le second étant tout à fait contre nature, je la défie d'en donner l'explication.

« Pour moi, admirant la justesse de cette réflexion, je lui dis que je venais de voir la langue en question, et qu'après l'examen le plus attentif, j'avais cru être en droit d'attester que jamais langue ne m'avait paru mieux taillée, mieux conformée de tout point.

« Il est, je crois, superflu de vous dire qu'après informations prises auprès de personnes recommandables de la commune de Saint-Briac, qui toutes ont déposé en faveur de l'ex-sourd-muet, j'ai accablé de questions ce pauvre garçon touchant les visites du singulier médecin. D'autres, plus habiles et peut-être mieux instruits, vous en feront bientôt la relation détaillée....

MÉDIUMS GUÉRISSEURS.

On lit à ce sujet dans *le Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans* de septembre dernier :

Il y a des médiums qui guérissent magnétiquement, à la manière des apôtres; d'autres font des prescriptions. Il n'y a jamais de danger avec les premiers; quant aux autres, la prudence veut que l'on examine avant d'exécuter.

Nous avons déjà cité quelques guérisons obtenues par le médium forgeron de la rue Toulouse. Ajoutons-y la suivante :

M. N. Rivera, rue Royale, 196, rhumatisme, douleurs atroces, enflure considérable des pieds. Après un mois de souffrances, et quelque temps sans sortir du lit, on le conduisit chez le médium en question. Avec une peine extrême il put descendre de la voiture, appuyé sur sa canne et sur le bras d'un ami. Le guérisseur le toucha un instant et lui dit, lui aussi : « Levez-vous et marchez. » Le malade n'osait pas l'essayer; il le fit cependant avec précaution, et ne sentant plus ses douleurs, il finit par marcher hardiment et revint chez lui à pied, sans faire usage de sa canne. L'enflure des extrémités ne disparut que peu à peu, les jours suivants, mais les douleurs ne revinrent point.

Ainsi que nous l'avons dit, ce médium ne guérit pas tous les malades, mais il en guérit beaucoup. Nous pourrions en nommer deux ou trois autres, qui nous y ont autorisé; mais, en général, on semble craindre d'attacher son nom à l'attes-

tation de tels faits, auxquels la science médicale ne nous a pas plus habitués que les prétendus successeurs des apôtres.

Voyons ce qui se passe ailleurs :

M^{me} Brown, éditeur de l'*Agitator*, rapporte ce que nous allons traduire, au sujet de M^{me} Dodge qu'elle est allée voir dans l'Indiana :

C'est une femme jeune et mère. La vie n'était pas sans charmes pour elle, car des enfants chéris ont besoin de son amour et de ses soins ; mais une maladie incomprise l'avait tellement réduite depuis douze ans, que l'existence lui était devenue à charge. Ce qu'en dernier lieu j'avais entendu dire de cette femme, avant ma visite, c'est que les médecins considéraient son état comme désespéré, et qu'elle s'était préparée à mourir. Les médecins qualifiaient sa maladie de « consommation froide ; » mais son appétit était toujours bon, et même son estomac demandait les aliments les plus substantiels. Quand elle vit que tout espoir était vain, elle mit ordre à ses affaires, pour être prête à passer dans l'autre monde.

Mais on vint à son secours. Un jeune homme nommé Collins lui fit une visite ; « il s'endormit, » dit-elle, puis il lui dit : « Vous n'êtes pas près de mourir, je vous guérirai ; ne mangez plus ni viande, ni légumes. »

La malade n'avait aucune confiance au spiritualisme ; mais comme elle désirait guérir, elle résolut de laisser le jeune homme faire son essai. Collins est honnête, ignorant, tout à fait dénué de connaissances médicales.

Elle essaya de ne plus manger de légumes ; mais l'odeur de végétaux bouillis la mit presque au désespoir : il lui en fallait ou bien elle était perdue, à ce qu'il lui semblait. Elle en mangea donc, et devint calme. Lorsque le médium revint, et qu'il se fut encore « endormi, » ses premiers mots furent : « Eh bien, ces herbages vous ont guérie, n'est-ce pas ? » — Oui, répondit la malade. — « Non, ils ne vous ont pas guérie, répartit l'Esprit ; ils ont seulement nourri le mal. »

Ce qu'il entendait « par nourrir le mal » était un mystère ; mais l'Esprit ne voulut pas s'expliquer. Le lendemain Collins apporta du pois-à-gratter, pour être employé comme antidote. A quoi cela va-t-il servir ? demanda la malade. — « Cela va tuer la grenouille. »

M^{me} Dodge apprit alors la vérité. Lorsqu'elle était encore jeune fille, elle avait bu à une fontaine, dans l'obscurité ; elle avait avalé quelque chose, et on lui avait fait ensuite prendre un émétique, on avait cru débarrasser ainsi son estomac. Cet incident était hors de sa mémoire lorsque l'Esprit vint le

lui rappeler, comme je viens de le dire. Elle prit donc le poisson à gratter, qui tua le reptile, et maintenant elle revient à la santé. J'ai passé une soirée avec la malade et le médecin, et ils m'ont rapporté les faits comme je viens de les écrire.

« Le spiritualisme a-t-il fait aucun bien ? » Demandez-le au mari et aux enfants de M^{me} Dodge; demandez-le à celle qui a souffert mille morts dans le cours de ces douze années !

Aux faits qui précèdent, on peut ajouter le suivant emprunté au *Spiritual Telegraph* du 17 juillet, et reproduit par le *Journal du magnétisme* du 10 septembre :

« Nous sommes informé par un frère méthodiste, très-digne de foi, que M. S. de Williamsburg, qui fait partie, ainsi que sa femme, de l'Eglise méthodiste, a souffert longtemps de calculs dans la vessie, et a employé sans succès tous les remèdes connus en médecine. Il devint très-faible, très-abattu, et dans une de ces crises de violente douleur, il s'écria, devant sa famille : « Comment donc pourrai-je être soulagé?... » Au même instant, sa femme fut influencée et excitée à écrire : se trouvant dans un état où elle n'avait qu'à moitié conscience de ce qu'elle faisait, elle écrivit une prescription (comme on le sut ensuite), et indiqua la manière de préparer et d'administrer le médicament. Ce fait était tout nouveau pour la famille; on ne savait quelle cause avait déterminé la femme à écrire. Le malade déclara qu'il voulait faire l'essai de cette médication. Ses parents objectèrent la nécessité de s'assurer que les substances prescrites n'étaient pas des poisons; en conséquence, on consulta un médecin et un pharmacien qui déclarèrent que c'étaient des remèdes employés en médecine, mais le docteur ajouta qu'il ne voulait pas, pour le cas particulier, prendre la responsabilité de la prescription de ce médicament. Que le malade, dit-il, prenne, s'il veut, la responsabilité de son essai. C'est ce que fit le malade; pendant plusieurs jours, ses souffrances ne firent que s'accroître. Mais la femme, obéissant à la même influence qui l'avait fait écrire, dit qu'il ne fallait pas s'alarmer, mais continuer l'emploi du remède indiqué. On suivit cet avis, et dans l'espace de dix jours, le malade rendit plusieurs calculs, dont quelques-uns fort volumineux; à la suite de quoi, il se trouva immédiatement soulagé, et, peu après, sa guérison fut complète.

« Ces personnes n'étaient point spiritualistes, et la femme n'avait jamais été influencée auparavant; ni elle, ni son mari ne savaient ce que c'était que les influences des esprits; le malade ne se décida à essayer le remède qu'à cause de

l'excès de ses souffrances, et en considération de la manière singulière dont il lui avait été prescrit. Depuis cet événement, ils ont appris que c'était aux Esprits qu'ils devaient ces avis, et madame S. a été employée par les Esprits à la guérison d'autres malades.

« M. et madame S. sont restés attachés à l'Eglise méthodiste, et n'avouent qu'avec beaucoup de réserve leur adhésion au spiritualisme. »

Comme on l'a vu, les faits qui précèdent figurent avec toutes les indications de lieux et de personnes nécessaires pour que les incrédules puissent recourir aux preuves. Pour les faits d'Amérique ils peuvent écrire. — Pour ceux de France ils peuvent aller en personne sur les lieux, et ils verront si ces faits sont controuvés.

Nous avons reproduit une lettre d'une dame très-respectable, relativement aux guérisons de M. Dupont, le thaumaturge de Tours. Rien n'est plus avéré que ces cures merveilleuses, et aujourd'hui la réputation de cet homme de bien est connue, non-seulement dans les provinces les plus éloignées de France, mais encore à l'étranger. D'ailleurs, ils ne sont pas aussi rares qu'on croit les hommes qui doivent à une organisation particulière, à une foi profonde et à leurs mérites de provoquer ainsi, pour la guérison des malades, une action spirituelle toute bienfaisante ; on en trouve dans tous les pays et dans toutes les religions. Qui n'a entendu parler du vénérable curé d'Ars, près Trévoux, ecclésiastique connu dans tout le midi de la France. Cet homme, qui à peine le souffle, ne cesse de guérir, depuis longues années, une foule de malades accourus chaque jour de très-loin pour le voir, et cela rien qu'en se recueillant, en priant. Que ne peut la foi lorsqu'elle s'unit à des dispositions psychiques particulières et qu'elle existe chez celui qui dispense de ses bienfaits aussi bien que chez celui qui y a recours ? Dernièrement une société de médiums et de croyants se trouvait à Passy, rue Boulainvilliers, 6, chez M. Bertolacci, spiritualiste fervent. Outre les deux filles de M. Bertolacci, médiums remarquables, et sa nièce, mademoiselle Watson, se trouvaient présents M. et mademoiselle Smyth, Anglais respectables bien connus à Passy, où

ils demeurent dans une rue adjacente à la rue Boulainvilliers. Il y avait aussi madame d'Epinois, demeurant audit lieu, 15, rue de la Glacière, enfin M. et M^{me} Kyd, personnages dont nous avons parlé dans notre 7^e livraison. M. et M^{lle} Smyth devaient au magnétisme des Esprits d'avoir été, l'une tirée d'une consommation dangereuse, l'autre d'avoir été guéri d'une paralysie chronique et d'une cécité presque complète. Quant à M. et madame Kyd, ils avaient, comme nous l'avons dit, été témoins, chez eux, de phénomènes on ne peut plus extraordinaires, produits par M. Home. Aussi la foi était bien grande dans ce groupe, aussi grande qu'il le faut pour que la force spiritualiste se manifeste dans toute sa plénitude. Or, voici quel en fut le résultat : Madame Kyd, qui depuis vingt-cinq ans était affligée d'une maladie des voies urinaires, d'une affection du foie et de palpitations de cœur, maladies incurables et pour lesquelles elle avait consulté les principaux médecins de l'Europe, y compris feu le docteur Campbell, comme le pourrait encore certifier M. Robert, pharmacien, rue de la Paix, madame Kyd, disons-nous, dont la vie n'avait été qu'un long martyre, s'entretenait donc avec un Esprit par l'intermédiaire d'un des médiums présents. Elle lui parlait de ses souffrances. Je sais où tu as mal, lui dit l'Esprit, au moyen de la corbeille, et, aussitôt, celle-ci de s'enlever et de s'aller poser sur les différents sièges de ses souffrances. — Pourrais-tu me guérir? lui demanda madame Kyd. — Oui, si tu as la foi, répondit l'Esprit, au moyen de la corbeille qui s'était soudain remise à écrire. Oh! je l'ai, répondit avec effusion, madame Kyd, je suis très-croyante. — Eh bien! sois guérie, écrivit la corbeille, et aussitôt cette dernière de s'enlever encore et de s'aller poser sur la poitrine de la malade, laquelle sentit à l'instant un tiraillement qui semblait remuer tout son être. Elle se leva aussitôt pleine d'une émotion indicible. Elle était guérie, bien guérie, et continua à l'être depuis, comme peuvent s'en assurer les doctes de la science qu'elle a vainement jusque-là consultés. Que penser de ce fait dont les témoins sont connus, et qui nous a été raconté par M. et madame Kyd eux-mêmes? Que penser de tous les autres que nous venons également d'insérer? C'est qu'il y a

encore bien des mystères inconnus à l'homme ; c'est qu'il y a au-dessus de lui et pour lui des forces et des influences toutes providentielles qu'il devrait s'appliquer à connaître et à provoquer au lieu d'en faire un objet continuel de négation et de moquerie ; c'est qu'avec de la foi on peut tout. Celle de madame Kyd fut si grande dès lors, que si l'Esprit guérisseur lui eût dit dans le moment de se jeter par la croisée, l'assurant qu'elle demeurerait suspendue en l'air, faisant ainsi obstacle aux lois de la pesanteur, elle s'y serait jetée, et peut-être ne fût-elle pas tombée, car il y a de nombreux exemples de l'effet que peut causer la force de la foi dans des *cas semblables*.

MÉDIUMS SAVANTS, ARTISTES.

Mais ces guérisons, dont nous pourrions étendre le récit à l'infini, ne sont pas les seuls résultats utiles, féconds du spiritualisme. Il en est bien d'autres. Faut-il parler ici de ces pièces de poésie admirables, de ces pages de morale et de philosophie étonnantes, de ces solutions scientifiques, de ces traductions de langues étrangères obtenues çà et là par des femmes, des enfants qui n'y pensaient nullement ?

Un membre du barreau, qui a l'avantage d'être médium, écrit-on dans le *Spiritualiste* de la Nouvelle-Orléans, nous a rapporté le fait suivant, qui ne nous étonne point, ayant vu bien des choses analogues : Tard, dans la nuit, il étudiait une cause qu'il devait plaider le lendemain ; un volume était ouvert devant lui, et il avait déjà pris beaucoup de notes, lorsque, tout à coup, sa main y fit une barre, de bas en haut, et écrivit au-dessous !

« Ce n'est pas cela ; voyez MERLIN. »

Il se levait pour consulter le *Répertoire de Jurisprudence* lorsqu'il se sentit retenu, et sa main écrivit encore : « Pas le Répertoire ; voyez *Questions de Droit*, article *Mineurs*. »

Et là, il trouva ce dont il avait besoin.

Et les arts, quels secours ne retirent-ils pas de ces influences spirituelles ?

Un jour, nous reproduirons des compositions musicales on ne peut plus admirables, dues à des médiums tout à fait étrangers aux divins secrets de la muse Melpomène. Combien

de médiums, qui n'avaient pas la moindre notion de musique, sont devenus en ces derniers temps d'excellents instrumentistes ! Et Mozart, cet enfant sublime, qui, à quatre ans, était un musicien consommé, jouant dans les concerts, et qui, à douze ans, commença ces compositions sublimes qui seront pour la postérité un sujet continuel de ravissement, n'était-il pas lui-même un médium, animé, inspiré par l'âme de quelque Orphée ? Les arts du dessin, de la peinture, ont aussi vu en ces derniers temps se former spontanément des sujets remarquables. Faut-il parler de cette jeune dame si connue de Londres, qui, n'ayant jamais reçu les moindres notions de dessin, s'est mise tout à coup à peindre des paysages, des fleurs, aussi bien que l'auraient pu faire Redouté et les maîtres les plus consommés en cet art ? N'avons-nous pas vu à Paris un jeune écrivain plein d'avenir, M. Sardou, tracer, sans avoir conscience de ce qu'il faisait, les dessins les plus compliqués, les plus étranges et les plus gracieux, et trouver, pour reproduire instantanément ces dessins d'une copie difficile, un nouveau procédé de gravure ? Ceux qui désireraient se confirmer davantage dans la possibilité de ces phénomènes si curieux, n'ont qu'à lire les journaux des Etats-Unis, ils en verront un grand nombre d'exemples. Là, il y a des médiums qui font des portraits de personnes mortes depuis longtemps et qu'ils n'ont jamais connues, et dont la ressemblance est constatée par des experts.

Dans son numéro de septembre dernier, le *Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans* revient sur un de ces médiums peintres, dont il avait déjà parlé dans son premier volume, page 239. — Ce médium, appelé Rogers, est un simple tailleur, sans autre éducation que celle de son état. Le nombre de portraits de personnes mortes qu'il n'a jamais connues et dont il est cependant parvenu à reproduire parfaitement les traits, est considérable. Le *Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans*, d'après le *Spiritual Age* du 14 août, raconte à ce sujet plusieurs détails curieux, et par ces détails, qui montrent jusqu'à quel point les faits ont été bien observés, contrôlés, on voit que ce n'est ni au phénomène de la communication, du reflet de

pensée, ni à toute autre faculté somnambulique que l'humble tailleur doit d'aussi remarquables prodiges, mais à la pure action des Esprits.

Tels sont quelques-uns des phénomènes divers qui se passent en si grand nombre à Paris, en France, en Angleterre, en Amérique, et dont le contrôle est facile pour quiconque veut s'en donner la peine. Et maintenant, dira-t-on encore que le spiritualisme n'est qu'une niaiserie, une maladie psychique, une manie sans importance et sans utilité? Quand ouvrira-t-on enfin les yeux à la lumière? Quand, au lieu de railler, de bafouer, de juger sans entendre et sans connaître, se donnera-t-on la peine de voir et d'observer en bannissant tout préjugé, tout parti pris, toute idée reçue? Ah! s'il en était ainsi, quels progrès ne ferait pas cette grande, cette consolante cause du spiritualisme! Combien serait plus féconde, plus encouragée, notre mission à nous, convertis de bonne foi, défenseurs convaincus de la vérité, et dont les paroles vont se perdre dans l'indifférence d'un siècle stupidement matérialiste, se heurtent contre le sarcasme, les moqueries systématiques de gens qui ne savent plus interroger leur conscience, qui ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne point entendre!

Z. PIÉRART.

VARIÉTÉS.

APPARITION DU GÉNÉRAL MARCEAU A COBLENTZ AUTOUR DU LIEU
DE SA SÉPULTURE.

La *Gazette de Cologne*, dit le *Siècle* du 10 octobre, publie l'histoire suivante, qui lui a été communiquée par son correspondant de Coblentz, et qui forme actuellement dans cette ville le sujet de toutes les conversations.

On sait que, au-dessous du fort l'empereur François, auprès de la route de Cologne, se trouve le monument du général français républicain Marceau, qui tomba à Altinkirchen, et fut enseveli à Coblentz sur le mont Saint-Pierre, où se trouve maintenant la partie principale du fort susmen-

tionné. Le monument du général, qui est une pyramide tronquée, fut plus tard enlevé lorsqu'on commença les fortifications de Coblenz. Toutefois, sur l'ordre exprès du feu roi Frédéric Guillaume III, il fut reconstruit à la place où il se trouve maintenant.

M. de Stramberg, qui, dans son *Reinischen Antiquarius*, donne une biographie très-détaillée de Marceau, raconte, en faisant mention du monument de ce dernier, que des personnes prétendent avoir vu le général, de nuit, à différentes reprises, après sa mort, monté sur un cheval blanc, et couvert d'un manteau de même couleur (les chasseurs français) se dirigeant vers le mont Saint-Pierre. Dernièrement un soldat qui était en faction à minuit sur ce mont, dit avoir vu venir à lui un spectre blanc monté sur un cheval gris. N'ayant reçu aucune réponse à son interpellation, le soldat fait feu et fuit. Une patrouille étant arrivée au bruit de ces décharges, a trouvé la sentinelle étendue sur le sol, presque évanouie et dans un affreux paroxysme de fièvre. Elle a été transportée à l'hôpital où elle est tombée dangereusement malade; enfin, au milieu du délire, elle n'a parlé que de l'apparition susmentionnée.

C'EST A DEUX FRANÇAIS QUE REVIENT L'HONNEUR DU MOUVEMENT SPIRITUALISTE QUI, DES ÉTATS-UNIS, A RAYONNÉ SUR LE MONDE ENTIER. — MANIFESTATION MÉDIANIMIQUE CURIEUSE.

A Monsieur PIÉRART, Directeur de la Revue spiritualiste.

Monsieur et frère en spiritualisme,

Né de parents qui pratiquaient les arcanes de la philosophie occulte, j'ai toujours été porté au merveilleux. Mes goûts se sont portés avec ferveur sur le divin et ses émanations. De sa vraie connaissance est venue pour moi l'extase, état qui m'a dévoilé les Esprits, leurs lois d'existence et ce qu'ils sont. Ma vie est plus au monde ou terre spirituelle des Esprits, que sur notre terre matérielle, ce tas de boues, de misères, de passions cupides qui en font un enfer. Vers 1840, je fis connaissance de M. Cahagnet, ouvrier tourneur, qui était venu à Rambouillet, afin de respirer l'air de la campagne. Voyant que c'était un ouvrier hors ligne par son

intelligence, je l'initiai au magnétisme, ainsi qu'aux œuvres extatiques du bon et célèbre Swedenborg, qui sont la base du spiritualisme.

Lorsque M. Cahagnet fut dans la résolution de retourner à Paris, je lui conseillai d'avoir un somnambule lucide, attendu que j'étais presque certain qu'un lucide pouvait évoquer les décédés, les voir et parler avec eux. Mon ami, réussit parfaitement. Cette nouveauté magnétique lui procura quantité de consultants ; il publia un premier volume de procès-verbaux de ses séances *nécroscopiques* ; il lui donna le titre d'*Arcanes de la vie future*, etc. Cet ouvrage fut traduit aux États-Unis sous l'intitulé de *Télégraphe spirituel*. Peu de temps après les premières manifestations spirituelles eurent lieu dans ce pays par le ministère de feu le savant Francklin, qui avait trouvé un moyen facile de communiquer avec les Esprits. Pour essai, il médianisa une dame, veuve Fox et ses deux demoiselles. Le spiritualisme se répandit avec rapidité. Le mot Fox signifie Renard en anglais. Singulière coïncidence entre le pauvre et obscur extatique Renard, de Rambouillet, départ du grand réveil spiritualiste qui changera le monde moral et y portera la plus consolante des vérités. Veuillez, Monsieur, insérer ma réclamation dans votre *Revue*. Ce n'est pas par amour-propre, mais pour ma qualité de Français.

Voici une étonnante manifestation que nous avons eue ces jours passés, vers la mi-août 1858. Je venais de lire dans le *Constitutionnel* le compte-rendu d'un procès criminel. Un M. Gibaut, *veilleur de nuit*, dans la station d'un chemin de fer du département de Seine-et-Oise, avait eu des communications adultérines avec l'épouse d'un de ses confrères ; le mari de cette dame étant décédé, Gibaut l'épousa. La lune de miel fut courte. La dame Gibaut continua ses intrigues amoureuses sous ce deuxième mari. Un jour, il rentra vers trois heures après midi, les contrevents étaient fermés et la porte de la maison aussi. Gibaut entendit quelqu'un s'évader. Plein d'une colère jalouse, étant entré, il empoigne une serpe ; du premier coup il abat la main de cette malheureuse ; un second coup l'étend par terre. Gibaut s'acharne sur elle et la coupe par morceaux. La femme Gibaut avait dix ans plus que son deuxième époux ; elle n'était pas jolie. Son visage était couvert de boutons ; tout son corps en était aussi couvert. Du reste, elle avait des formes et des manières séduisantes et elle était très-coquette. La lecture de ces faits me causa beaucoup d'émotion, pourtant je n'en parlai à personne le soir où j'en eus connaissance ; mais ma pensée était

toujours reportée vers ce drame lugubre. Le lendemain matin, mon ami le sieur Ducoret me dit à son réveil : Oh ! mon frère, quel singulier songe j'ai eu cette nuit : Une femme est venue me trouver, son visage était parsemé de boutons, ainsi que son corps. Mais elle était si caressante et avait de si belles formes, que l'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Tout spiritualiste comprendra que l'esprit de la femme Gibaut, évoqué tacitement par moi, aura choisi pour médium mon compagnon qui est jeune. Il y a aussi à supposer que l'esprit du premier mari aura par suggestion excité à une rage jalouse le malheureux Gibaut.

Recevez, etc.

Votre abonné, CH. RENARD.

Rambouillet, 29 août 1858.

PROFESSION DE FOI SPIRITUALISTE D'UN ABONNÉ. — QUELLES CONSÉQUENCES ON DOIT TIRER DES PHÉNOMÈNES NOUVEAUX.

Le général baron de Brewern, dont nous avons parlé dans notre 8^e livraison, est le même personnage dont le nom figure en plusieurs endroits de notre revue. Ayant été cité aussi dans d'autres journaux et notamment dans le livre du baron de Guldenstubbé, comme témoin de plusieurs phénomènes spiritualistes et comme partisan de l'étude que ces phénomènes consolants doivent provoquer, il a cru devoir prendre l'occasion de faire connaître ici dans quelle mesure et dans quelles limites il voudrait qu'on se livrât à ces expériences si intéressantes, quelle signification elles ont à ses yeux et quels sont les seuls enseignements qu'on devrait s'attacher à en retirer.

Voici les quelques lignes qu'il a bien voulu nous adresser à ce sujet :

« Le monde spirituel se manifeste. Les esprits, les âmes trépassées communiquent avec nous. Ils disent et nous répètent qu'ils continuent d'exister, souffrant pour le mal qu'ils ont fait ou pour le bien qu'ils ont omis de faire, s'applaudissant d'avoir suivi en tout les préceptes de la loi divine tracés en lettres compréhensibles et indélébiles, la loi du Christ en un mot.

« A la société gangrenée par les doctrines du matéria-

lisme, il fallait un remède et un remède plus puissant que tous les enseignements ; il fallait que le remède fût de nature à frapper tous les esprits. Or, il n'y a que le miracle qui fasse impression. Eh bien, des miracles nous ont été accordés par la miséricorde divine et d'une nature tellement claire et convaincante, que toutes les objections de l'incrédulité ne peuvent rien contre eux. Non-seulement ces miracles ne peuvent être révoqués en doute, mais encore leur signification en faveur des grands principes du christianisme, du pur et véritable esprit évangélique est un fait avéré. C'est ainsi qu'ils ont transformé tout un monde, l'Amérique, où la licence et le matérialisme étaient arrivés à leur comble. Devant les merveilles nouvelles, le sentiment religieux, le respect des lois divines sont revenus au cœur d'un peuple où une foule d'abus, de vices, une licence effrénée menaçaient la sécurité sociale des plus grands dangers. Ces merveilles tendent à opérer la même transformation dans les parties de notre vieille Europe où la démoralisation et l'exemple de la corruption se font le plus sentir.

« Acceptons donc ces manifestations avec joie et avec humilité comme expression de cette miséricorde divine qui ne se lasse jamais. Sachons en tirer toutes leurs conséquences naturelles, tout ce qu'elles ont de significatif en faveur de la révélation chrétienne, et surtout sachons leur rendre témoignage afin qu'ayant été assez heureux pour y trouver l'affermissement de notre foi dans le dogme de l'immortalité de l'âme, nous facilitions un bienfait semblable à ceux qui doutent et chancelent encore.

« Telle est la déclaration et tels sont les vœux que croit devoir formuler un chrétien convaincu, amant sincère et fervent de la vérité et qui applaudira toujours à tout ce qui pourra ressusciter le sentiment religieux dans tous les cœurs.

« Le général, baron de BREWERN. »

Avis aux Abonnés.

Les abonnés dont l'abonnement cessait à la 12^e livraison, et qui n'ont pas encore renouvelé, sont prévenus que cette 13^e livraison est la dernière qui leur sera envoyée, jusqu'à ce qu'ils aient donné avis de leur réabonnement.

Z. PIÉART, propriétaire-gérant.

LA TOUSSAINT, LE JOUR DES AMES.

TRADITIONS, SOUVENIRS, COUTUMES TOUCHANTES.

CONSOLEZ-VOUS, AMES TRÉPASSÉES, NOUS SOMMES ATTENTIFS A VOTRE VENUE, A VOS MANIFESTATIONS.

J'ai médité longtemps, assis sur les tombeaux,
Non pas pour y chercher, dans ma mélancolie,
Le secret de la mort, mais celui de la vie.

DELILLE.

Malheur aux temps, aux nations profanes,
Chez qui, dans tous les cœurs, affaibli par degré,
Le culte des tombeaux cesse d'être sacré.

DE FONTANES.

Demande au Tout-Puissant, non que la poussière
Qu'on jette sur les morts soit légère à leurs os;
Ce n'est pas là que l'homme a besoin de repos;
Et l'âme qui, du corps, a dépouillé l'argile,
Cherche au sein de Dieu même un éternel asile.

LEMIRE.

Tous les peuples ont eu un jour spécialement consacré à honorer la mémoire des morts. Chez les Grecs ce jour tombait à la fin de l'hiver; chez les Gaulois il avait lieu le 1^{er} novembre. Les traditions irlandaises rapportent que, dans la nuit de ce jour, les druides se rassemblaient autour du *père-feu*, ou feu perpétuel qui brûlait au centre du canton Gallo-Kimrique, sous la garde d'un pontife forger. A un signal donné, les druides éteignaient ce feu. Alors, de proche en proche, s'éteignaient tous ceux de l'île; partout régnait un silence de mort; la nature entière semblait replongée dans une nuit primitive. Tout à coup le feu jaillissait de nouveau sur la montagne sainte; des cris d'allégresse éclataient de toutes parts; la flamme empruntée au *père-feu* courait de foyer en foyer, d'un bout à l'autre de l'île et ranimait partout la vie.

Les traditions de notre Bretagne et de plusieurs provinces de France nous montrent que cette coutume était généralement répandue dans toute la race celtique. Les mêmes traditions nous apprennent que tous les Gaulois regardaient cette même nuit du 1^{er} novembre comme un jour solennel où s'accomplissaient, dans le monde des âmes, les plus grands mystères. Alors, dit une de ces traditions, on voit le juge des morts, Samhan, s'asseoir sur son tribunal pour juger les âmes trépassées dans l'année. Elles devaient l'aller trouver au fond

de l'Occident. Mais, alourdis par quelques restes de leur enveloppe terrestre, elles ne pouvaient franchir les mers sans secours. Alors elles affluaient à l'extrémité du continent en face de l'île sainte des *Neuf-Sènes*, au pied du gigantesque promontoire de Plogoff, dans la baie An-Anaon, c'est-à-dire la baie des Trépassés (1). Ce qui faisait qu'au dire du poète Claudien, le peuple de ces côtes entendait les gémissements des ombres volant avec un léger bruit et se mêlant à la plainte éternelle des vagues se brisant contre les écueils.

Les pêcheurs, les navigateurs de ces rivages, voyaient passer les pâles fantômes des morts, et lorsque minuit sonnait, ils entendaient heurter à leur porte ; se levant à ce signal et courant sur la plage, ils trouvaient des barques inconnues qu'ils sentaient s'appesantir sous la charge d'hôtes invisibles. Ils faisaient voile au couchant, emportés sur les flots avec une rapidité étourdissante, et lorsqu'ils touchaient à la côte de l'île de Bretagne, les barques s'allégeaient : les âmes étaient parties. Où allaient-elles après leur jugement ? Abordaient-elles dans le Tartare, dans les lieux inférieurs ou entrailles de la terre que nous avons appelées les enfers ? Non, d'après les Celtes, ces convertis au dogme des métempsycoses progressives, elles prenaient leur essor sous la conduite de Merlin, le Mercure gaulois, dans les espaces sans bornes, dans les régions du firmament.

Telles étaient, dans la Gaule, les croyances et les pratiques qui se rattachaient au culte des morts. Ce culte, à pareil jour, est, depuis, fortement demeuré empreint dans les souvenirs, les habitudes des populations de cette terre de l'antique druidisme. Quand, en 817, le pape Grégoire IV pria Louis-le-Débonnaire d'établir en France la fête de tous les saints, célébrée à Rome depuis deux cents ans, le monarque, du consentement de tous les évêques de son empire, en fixa la célébration au 1^{er} novembre. Ainsi l'on vit concorder une institution chrétienne avec une vieille coutume traditionnelle,

(1) On la désigne encore aujourd'hui sous ce nom. Voyez, à ce sujet, Henri Martin, *Histoire de France*, dans l'intéressant chapitre qu'il a consacré au *Druidisme*.

inhérente à la Gaule. Aussi, depuis, la fête de la Commémoration des morts a toujours été en très-grand respect parmi les différentes populations d'origine celtique. L'Irlande, l'Écosse, le pays de Galles, la Bretagne, celles de nos provinces de France qui ont le plus conservé leur empreinte primitive, offrent même çà et là des exemples du pieux respect et des saintes préoccupations que doit inspirer aux vivants la mémoire de ceux qui ne sont plus. Sur les bruyères, dans les champs écartés, d'une foule de bourgades champêtres, il n'est pas rare de voir allumer encore, le soir de la Toussaint, des feux, vestiges d'une coutume traditionnelle dont le sens véritable est perdu.

La chrétienté, elle, célèbre par d'autres cérémonies le jour qu'elle a consacré à la Commémoration des âmes. Quelles plus touchantes prières que celles qui se psalmodient dans nos églises à l'issue de la journée du 1^{er} novembre ! Quoi de plus émouvant, de plus propre à rendre la conscience sérieuse et attentive que le son funèbre de ces cloches, dont les modulations diverses vont se mariant dans les airs aux heures calmes et solennelles de la nuit ? C'est là une sainte et touchante coutume faite pour rappeler à des générations frivoles et mondaines l'idée de leur néant et de la destinée qui les attend dans l'éternité. Aussi, la Commémoration des morts est-elle généralement un jour de graves pensées, de recueillement et de pieux pèlerinages, même au sein de nos plus grandes villes. Ce n'est pas sans une douce émotion que nous, spiritualiste, avons constaté ces jours passés, dans Paris, l'attitude de la population, l'aspect des églises et des cimetières. Partout, dans les vastes nécropoles qui entourent la grande capitale, nous avons vu la foule se porter processionnellement au pied des tombeaux, y prier, y déposer des fleurs, des couronnes, des souvenirs, pieux témoignages des regrets adressés à ceux qui ne sont plus, langage symbolique et muet de la communication qui s'établit entre des âmes que la mort sépare, mais qui se retrouveront dans la véritable vie. La presse elle-même, d'habitude si légère, si peu accessible à l'idée spiritualiste, n'a pu s'empêcher d'ouvrir ses colonnes aux

pensées sérieuses qu'éveille le jour de la Toussaint, et c'est là un bon augure qui nous montre combien le matérialisme s'affaiblit, et combien nos principes gagnent du terrain sur les esprits. Presque tous les journaux ont consacré un coin de leurs colonnes à la fête des morts. Dans le *Siècle*, un écrivain, habituellement sceptique et railleur, Edmond Texier, parle longuement du pèlerinage de la population de Paris aux cimetières de cette ville. Une chose l'a surtout touché dans les funèbres allées du Père-Lachaise : ce sont les souvenirs apportés dans ce cimetière par la foule des pauvres prolétaires, dont les proches trépassés n'ont point eu le privilège d'une tombe particulière.

« La croix qui domine le centre de la nécropole est, dit-il, « un hommage complexe rendu à la mémoire de ceux qu'on « n'a pu retrouver dans le capharnaüm de la fosse commune, « et qui, ne laissant pas de dépouilles, ne survivent que dans « la mémoire de leurs parents, de leurs amis. La foule se « porte autour du piédestal de la croix, y dépose les couronnes d'immortelles, les images, les statuettes votives ; et « ces pieux hommages, entassés pêle-mêle, sont l'emblème « de ces poussières anonymes confondues dans le communisme de la sépulture. »

Au sein de ces poussières anonymes reposent les cendres d'un grand homme qui laissa dans ce siècle une trace ineffaçable que l'avenir fécondera bientôt, et qui, malgré la gloire qui s'était attachée à son nom, a voulu, en demandant la sépulture commune à l'heure suprême de la mort, donner aux hommes cette dernière leçon d'égalité. Ces cendres sont celles de l'immortel Lamennais. Dans ces temps où les Esprits des morts se plaisent plus que jamais à communiquer avec les vivants, qui nous donnera le pouvoir d'évoquer cette grande âme et de converser avec elle?... S'il est un Esprit capable de sonder les abîmes de l'infini, d'expliquer le mystère des harmonies universelles et de dévoiler aux hommes l'énigme de leur destinée, c'est bien l'ombre de cet homme, grand par le caractère et la volonté, qui fut un rude joueur dans le champ des débats philosophiques et religieux. Mais,

non, son âme indépendante, fière et généreuse, plane dans les hautes sphères, loin de notre atmosphère morale, et y contemple les suprêmes vérités à la recherche desquelles elle se livra autrefois avec tant d'âpreté.

Après Edmond Texier, un autre écrivain, M. Doucet, collaborateur du *Monde illustré*, a également consacré sa plume dans un article plein d'élévation à la solennité de la Toussaint. — Parlant des coutumes diverses, établies à l'occasion de ce jour, il en cite une en usage dans certaines contrées de la Bretagne, où la religion de la mort semble plus forte que le charme de la vie. « Quand, dit-il, le reliquaire à claire-voie, « où l'on entasse dans un coin du cimetière tous les ossements « exhumés, se trouve trop rempli, on creuse non loin de l'église, dans le premier champ venu, une fosse immense, « destinée à les recevoir. Le jour de la Toussaint, après les « vêpres des morts, tous les habitants du village se rendent « en procession au reliquaire. Là, chacun s'empare au hasard « d'un ossement. Les gens âgés portent les crânes; les jeunes « filles et les jeunes garçons d'autres portions de squelette. « Puis, chacun reprend son rang, et pendant l'absoute, jette « dans la fosse sa triste relique. En feraient-ils autant, ajoute « l'écrivain, ceux qui le jour des morts vont déposer des « couronnes sur la tombe de leurs parents? Ils honorent leur « mémoire, mais ne reculeraient-ils pas devant le rictus effrayant de leurs crânes? La mort n'a pas d'horreur pour « qui sait comprendre la vie. La foi qui croit et espère ne « sait-elle pas reconstruire avec des ruines le temple que « sanctifie une âme immortelle? »

O jour consacré aux âmes de tant d'humains qui ne sont plus, avec quelle grave émotion ne vous ai-je pas salué! Pendant que vous vous écouliez, je me suis recueilli et j'ai prié. Je n'avais point à aller dans quelque cimetière de Paris déposer des couronnes sur la tombe d'une âme bien-aimée. Les proches et les amis que j'ai perdus reposent loin d'ici sur les confins de la France, aux bords illustrés de la Sambre. Mais ma pensée a volé vers ces bords. J'ai évoqué mentalement les ombres de ceux dont le souvenir me touchera toujours. J'ai pensé aux

belles années de ma jeunesse, quand, au milieu des brumes de novembre, je parcourais en amant de la solitude les vallons bocageux de mon pays natal. Je me rappelle les vents plaintifs qui agitaient les rameaux touffus de nos taillis, de nos haies de charmes et d'aubépines, de nos avenues de peupliers, et jonchaient la terre des pâles feuilles d'automne ; il me semble encore entendre le bruissement de ces feuilles se mêlant aux cris plaintifs de la hulotte, au bruit incessant des cascades de nos nombreux cours d'eau, au glas funèbre du trépas des morts qui, s'échappant des modestes beffrois de nos bourgades et se croisant dans les couches de l'air, y répandaient les sons de la plus étrange harmonie. Parfois je voyais aussi s'élever et disparaître dans l'obscurité de la brume ces météores aériens, ces émanations ignées, objets de la superstition populaire, et mon âme s'exaltait sous l'impression des plus graves pensées. Sensitif alors, accessible aux perceptions psychiques, plus susceptible de me détacher de la matière et d'entrer en communication avec le monde spirituel, j'avais, dans ces heures propices au recueillement, des visions. Des ombres semblaient m'apparaître sous des formes diverses ; j'entendais comme des gémissements plaintifs. Qui étaient ces ombres errantes de l'existence desquelles je ne doute plus aujourd'hui ? Étaient-elles les Esprits de nos bons et paisibles paysans dont les dépouilles s'étaient succédé pendant une longue suite de générations dans nos humbles cimetières ? Oh ! non, opprimés plutôt qu'opresseurs et avant tout livrés à d'innocentes et paisibles destinées terrestres, ces Esprits avaient dû passer dans les sphères de la félicité et du repos. Ces ombres errantes, qui venaient s'offrir alors aux perceptions de mon âme, ne pouvaient être que celles de ces centurions romains, exacteurs de peuples ou de ces cruels et licencieux soudards qui trouvèrent la mort, les uns en combattant les Nerviens aux bords de la Sambre, sous les drapeaux de Jules César, les autres en luttant contre nos héroïques volontaires aux champs de Wattignies. Sans doute, comme punition de leurs crimes, ils revenaient visiter les lieux théâtre de leur mort et de leur sépulture.

Oh ! combien étaient souvent plus réelles que je ne le croyais ces manifestations dont le récit émut la curiosité de mes jeunes années, alors que, dans les veillées d'hiver, je les entendais raconter par ma mère ou quelque voyante de nos campagnes ! Mais déjà la plupart de ceux qui assistaient comme moi à ces récits avaient perdu la foi au monde spirituel, à la possibilité des communications ultramondaines. Le scepticisme, le sarcasme et les négations des apôtres de la matière avaient gagné même nos campagnes, et des hommes grossiers, qui ne croyaient plus qu'aux sensations de la vie animale, les taxaient de rêves, de folie et d'hallucination. Combien de fois de pauvres âmes en peine qui avaient quelque chose à demander à des personnes chères trouvèrent-elles des auditeurs sourds, insensibles, incroyants et railleurs devant leurs manifestations ! A l'aide d'un courant fluidique établi avec quelque médium qui s'ignorait, elles annonçaient leur présence par certains signes, des coups mystérieux, le mouvement imprimé à des portes, des cordons de sonnettes, des meubles, par des apparitions, des caractères tracés, etc. Mais rien ne suffisait pour leur valoir l'attention de gens qui ne savaient plus rien sentir par l'âme, et, tristes, elles quittaient des lieux où les saintes traditions du passé s'effaçant, on avait fini par perdre la notion de l'immortalité. Mais aujourd'hui, consolez-vous, pauvres âmes, ces traditions tendent à reparaître. Des enfants, des jeunes femmes, de ces être privilégiés que l'antiquité regardait comme bénis du ciel, que le moyen âge voua à la flamme des bûchers, se montrent de toutes parts. Ils nous prouvent que vous existez, que vous avez des révélations à nous faire, des consolations à nous donner, des prières à nous demander. Parlez, nous sommes attentifs à votre venue, et vous ne vous manifesterez pas en vain. Parlez et que trois fois soit bénie l'ère nouvelle, l'ère du triomphe des plus consolantes vérités, qui voit enfin plus que jamais rétablir la chaîne des existences, le lien des âmes libres avec celles que la matière tient captives dans sa grossière écorce, écorce qui, désormais, il faut l'espérer, ne sera plus impénétrable.

Z. PIÉRART.

CONTROVERSES, POLÉMIQUES.

SECOND ARTICLE ADRESSÉ A M. GUÉROULT, RÉDACTEUR DU JOURNAL *la Presse*,
SUR LA NÉCESSITÉ DE CONSTATER ET D'ÉtudIER LES PHÉNOMÈNES SPIRITUALISTES,
AFIN DE LEUR TROUVER D'AUTRES EXPLICATIONS QUE CELLES DU CLERGÉ CATHO-
LIQUE.

Un homme dont nous aimons le caractère, dont nous apprécions le talent et les tendances généreuses, M. Guérault, rédacteur de *la Presse*, dans un article intitulé : *le Clergé et le Gouvernement*, dit : « La majorité des Français n'a d'autre guide spirituel et politique que le clergé. Or, nous voyons que depuis quelques mois, les pratiques de la plus grossière superstition se multiplient. Des personnes qui arrivent de province nous assurent que jamais temps ne fut plus fertile en miracles que le nôtre, et que ces miracles qu'en province on n'ose guère discuter, font une grande impression sur l'imagination des populations rurales. » Et de cela, M. Guérault conclut que le clergé va puiser dans ces circonstances une bien grande puissance.

M. Guérault avoue donc que jamais temps ne fut plus fertile en miracles que le nôtre, et qu'en province on n'ose discuter ces miracles. Pourquoi n'ose-t-on les discuter ? Sans doute parce qu'ils sont avérés et qu'il faut bien se rendre à l'évidence. S'ils étaient discutables, il y a longtemps que la presse l'eût fait, car elle ne brille pas par une crédulité bien grande. Mais non, au lieu de cela, elle vient d'enregistrer sérieusement le miracle de l'apparition du général Marceau, celui de la guérison du sourd et muet de Saint-Briac et la guérison non moins merveilleuse due à l'intercession de S. Caprais, dont nous reproduisons ci-dessous le récit. Que faire de ces prodiges parfaitement attestés ? Car il faut bien qu'on en tire des conséquences, on ne peut les laisser là. Mais est-ce que les journalistes se gênent ? Quand ils ne peuvent administrer la preuve que les faits sont controuvés, ils plaisantent à leur sujet, afin de détourner la question ; ils crient à la superstition, à l'exploitation de la crédulité publique dans l'intérêt du clergé. Triste manière d'argumenter et qui n'atteint pas le but qu'on se propose. Car si, devant des faits dont la vérité

a été clairement constatée par tous, il n'existe que les seules explications du clergé, on aura beau nier, plaisanter, crier à la superstition, à la jonglerie, sans en donner la preuve, les faits et les explications données n'ensubsisteront pas moins, et on n'aura fait qu'irriter les témoins de bonne foi et parfaitement convaincus. Ne conviendrait-il pas mieux d'accepter le miracle quand il est bien prouvé et de chercher à en tirer d'autres explications que celle des hommes de l'*Univers religieux*? Qu'avons-nous dit dans notre lettre adressée à M. Louis Jourdan, relativement au miracle de Lourdes? N'avons-nous pas écrit ces mots: « Un fait est un fait; miracle ou non, il mérite qu'on l'admette quand il est bien prouvé, et cela quand bien même on ne devrait jamais en trouver l'explication rationnelle, et dont il ne faut pas désespérer pourtant; car qui peut douter que l'homme ait encore bien des mystères à expliquer, et qu'un jour viendra où, au lieu de voir dans certains faits le renversement des lois de la nature, il reconnaîtra par ces faits l'existence d'autres lois supérieures à celles qu'il connaît, et auxquelles celles-ci se subordonnent dans certains cas, sous l'empire de telles et telles circonstances particulières? De là la nécessité, disions-nous, de constater les faits, de les mettre au jour, de les étudier, de les comparer, au lieu de les nier, de les étouffer et de les travestir. Et à cela nous ajoutions: « Si, au lieu de dédaigner l'examen des doctrines mises au jour par les spiritualistes de France et d'Amérique, ou même de les bafouer, la presse libérale prenait la peine de s'en occuper quelque peu, elle y trouverait, touchant les faits surnaturels, d'autres explications, d'autres solutions que celles données par le journal l'*Univers*; elle y verrait, par exemple, qu'il n'y a pas seulement chez les catholiques et pour les catholiques que des miracles ont lieu; que toutes les religions ont les leurs et tous aussi parfaitement attestés les uns que les autres, comme l'histoire, aussi bien que la relation de tout ce qui se passe actuellement dans le monde entier, en font foi.

Mais non, les journaux libéraux en général, et M. Guérout en particulier, aiment mieux nier les faits les plus pa-

tents, les plus avérés, crier à la superstition, rire des spiritualistes, de leurs affirmations et de leurs doctrines, sans les étudier, dénoncer les moyens d'influence que tant de miracles vont procurer au clergé et prémunir l'opinion contre ce qu'on appelle une exploitation de la crédulité publique. Or, nous le déclarons hautement : le but que se propose l'honorable rédacteur de la *Presse* ne sera pas atteint. Tant que lui et tous les sceptiques railleurs de l'école matérialiste n'auront pas démontré par les faits, preuves en main, de la manière la plus évidente, que les miracles sont faux, controuvés, tous les gens de bonne foi s'obstineront à y croire, et les miracles étant admis, tant qu'on n'aura pas fait prévaloir contre les interprétations les explications des prêtres catholiques, d'autres explications plus rationnelles, plus admissibles, les premières subsisteront. Force est donc aux publicistes qui ont un grain de logique et de gravité, de s'occuper de la question d'une manière moins cavalière, moins superficielle, pour ne pas dire moins risible ! Force leur est de constater, d'examiner les faits de tout près, et, pour les expliquer, de se livrer résolument à l'étude attentive et sincère des questions spiritualistes.

Z. PIÉRART.

NOUVEL AVIS CONCERNANT LA FORMATION D'UN

JURY ET D'UNE SOCIÉTÉ SPIRITUALISTES.

Dans notre douzième livraison, nous avons annoncé notre projet de convoquer tous nos lecteurs de Paris afin qu'il soit procédé à la nomination d'un jury chargé d'examiner, de peser toutes les communications médianimiques relatives aux points fondamentaux de la croyance spiritualiste qui pourraient nous être envoyées des cinq parties du monde.

Devant examiner des communications médianimiques, il était de toute nécessité, disions-nous, que les membres de ce jury admissent à l'avance la possibilité et l'existence de ces communications ; c'est pourquoi nous avons fait appel aux spiritualistes convaincus seulement. Il est vrai qu'accessoirement nous émettions le vœu que le jury put se livrer à la constatation et à l'examen des différents phénomènes si remarquables dont la presse enregistre chaque jour le récit.

On a critiqué cette dernière condition que nous mettons à la formation du jury spiritualiste. Si l'on avait bien examiné le langage dont nous nous servions, on se fût épargné la peine de cette critique. En effet, disons-le encore, notre premier et principal but en demandant la formation d'un jury spiritualiste, but déjà exprimé dans notre manifeste, n'a pas été de créer un comité de constatation de phénomènes, mais une commission chargée de connaître les révélations, les communications les plus sérieuses faites par les Esprits sur les plus importants sujets de cosmogonie, d'ontologie, de psychologie, etc., et il est bien entendu que pour être appelé à se prononcer sur de telles communications, il faut au préalable reconnaître qu'elles existent. La critique qu'on a faite n'est donc pas de mise dans les termes où nous avons posé la question. Elle le serait si notre jury spiritualiste, composé exclusivement de croyants, se bornait au seul examen des phénomènes, sans appeler dans son sein les savants, les sceptiques qui auraient des objections à faire ou des explications à donner ; mais telle ne sera pas sa manière d'agir, quand, par occasion, il s'occupera de ces phénomènes. Il ne procédera pas à la sourdine ; ses démarches, ses travaux, ses enquêtes seront annoncés à l'avance, de façon qu'on puisse recourir aux mêmes sources que lui, aller sur les lieux afin d'établir le contrôle qu'on jugera nécessaire. Soit que la contradiction s'établisse dans le sein du jury par les hommes réputés de bonne foi qui voudront s'y présenter, soit qu'elle se formule au-dehors par écrit, il en sera toujours tenu compte dans le procès-verbal de ses séances, et notre Journal, fidèle à son programme, sera l'écho de la contradiction comme il l'est de l'affirmation, sans préjudice des protestations et des réclamations que chacun sera toujours libre de produire ailleurs dans la presse. Il n'y aura donc pas de surprise, et les convictions pourront s'établir en toute connaissance de cause.

Un jury composé de semblables éléments et fonctionnant d'après la marche que nous venons d'indiquer est tout ce qu'on peut désirer. Il serait un non-sens de laisser l'initiative de la formation d'un jury spiritualiste à ceux qui nient le spiritualisme, qui ne l'ont jamais étudié, qui n'ont pas pris la peine ou la patience de connaître, de provoquer le moindre fait, ou qui, ayant pris cette peine, n'ont pas su se rendre à l'évidence ; de gens, enfin, qui ont pris pour tactique de nier et de plaisanter ce qu'ils n'ont pas vu, de ne rien dire de ce qu'ils ont vu de concluant, d'invoquer le témoignage d'autrui quand il leur paraît négatif, mais de bien se garder d'en par-

ler quand il est affirmatif, comme cela est arrivé dernièrement à un de nos critiques ; car on sait que s'il est des croyants trop complaisants, trop faciles, il est aussi des incrédules systématiques, des ergoteurs sempiternels pour qui nier et contredire est un besoin naturel quand il n'est pas une manie, un jeu. C'est là, d'une côté comme de l'autre, une infirmité d'esprit dont le spiritualisme n'a que faire. Il n'a pas plus besoin de gens qui nient obstinément que de gens qui croient tout aveuglément. Que dirait-on du jury magnétique de Paris s'il allait se recruter parmi les ennemis du magnétisme, parmi ceux qui révoquent en doute cette grande vérité ? Ce jury deviendrait l'objet de la risée publique et n'aboutirait à rien. Est-il légitime que des membres de ce jury, qui ne fait pas même la concession que nous sommes disposés à faire, c'est-à-dire d'admettre dans son sein des ennemis de son principe et de rendre publiques leurs objections, s'en viennent nous faire le reproche d'être exclusifs, partiaux, ennemis de la lumière ?

En conséquence de ce qui précède, notre jury spiritualiste, si nos intentions sont respectées, sera composé de croyants de bonne foi, experts sur les matières qu'ils seront appelés à juger, et qui formuleront leurs décisions dans l'ordre et sous les conditions que nous avons indiquées. Nous fixerons, dans notre prochaine livraison, le jour, le lieu et l'heure de la réunion préparatoire au sein de laquelle seront jetées les bases de nos projets à cet égard. Non-seulement nous agiterons la question de nommer un jury spiritualiste, mais aussi celle de constituer une société composée de tous les hommes convaincus et de bonne volonté qui, en France aussi bien qu'à l'étranger, sont attentifs aux grandes vérités que nous osons croire et propager.

Cette société aurait ses membres résidants et ses membres correspondants. Elle aurait ses cotisations, sa direction, ses lieux de réunion, son règlement, sa bibliothèque, ses archives, ses conférences, ses médiums, son cercle d'études et d'expériences, etc. Il est temps que tant de spiritualistes éparpillés çà et là, sans lien ni cohésion aucune, correspondent entre eux, se voient, se connaissent, s'assemblent et se rallient, sous une bannière commune, d'après un symbole qui ne soit pas l'œuvre d'un seul, mais l'œuvre collective et librement consentie de tous. On n'est fort que par l'association, et le moment est venu où le spiritualisme doit se montrer fort, puissant, aussi bien pour la propagande que pour la défense des principes sacrés et consolants sur lesquels il s'appuie.

Avant peu donc, nous ferons appel à tous nos amis, lecteurs et correspondants, à tous les croyants de bonne volonté, pour qu'ils nous aident à constituer une société sérieuse, sincère et désintéressée, qui s'appellera la *Société spiritualiste de France*. A dater d'aujourd'hui même, nous recevrons toutes les adhésions qui pourraient nous être envoyées à ce sujet de tous les pays où notre Journal pénètre. Z. PIÉART.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

NOUVEAU MIRACLE PARFAITEMENT ATTESTÉ. — GUÉRISON SPIRITUALISTE INSTANTANÉE.

On lit dans le *Journal des Débats*, du 27 octobre 1858 :

« Nous sommes décidément revenus au temps des miracles. Nous avons déjà la Salette et la source de Lourdes ; puis est venu le sourd-muet de Saint-Briac, dont l'*Union malouine* nous racontait, il y a quelques jours, la guérison miraculeuse ; aujourd'hui, il s'agit d'une femme paralytique et muette guérie par l'intercession de saint Caprais. Voici en quels termes le fait est rapporté par le *Courrier de la Champagne*, du 25 octobre :

« Chartèves, on le sait, possède dans son église les reliques de saint Caprais, en l'honneur duquel un pèlerinage est institué depuis un temps immémorial. Ce pèlerinage, très-fréquenté pendant les siècles derniers, était un peu moins suivi depuis une cinquantaine d'années, bien qu'on n'ait jamais invoqué en vain saint Caprais pour la guérison des rhumatismes, lorsque cette semaine, un miracle (nous pouvons nous servir de cette expression) est venu le tirer de l'espèce d'oubli dans lequel il était pour ainsi dire tombé.

« Mercredi dernier, pendant la messe du premier jour de la neuvaine que l'on fait chaque année, à pareille époque, en l'honneur de ce saint, la femme du nommé Brion, vigneron dans ce pays, âgée d'environ trente-huit à quarante ans, éprouva, au moment de l'évangile, une espèce d'extase pendant laquelle elle déclara avoir aperçu d'une manière très-distincte, au milieu d'une lueur qu'elle dit plus brillante que le soleil, un vieillard d'une figure vénérable (probablement saint Caprais). A partir de ce moment de ravissement, cette malheureuse femme, qui, depuis plus de dix ans, avait perdu complètement la voix et était paralysée de tout le côté droit, ne marchant que difficilement à l'aide de béquilles, retrouva

instantanément la parole et l'usage de ses membres, et cela d'une manière si complète, qu'elle s'écria assez haut pour être entendue de tout le monde : « Ah ! quel bonheur !... » et qu'aussitôt, quittant sa place, elle alla seule et sans le secours de ses béquilles passer sous la châsse vers laquelle elle se dirigea comme une personne tout à fait ingambe.

« Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis quatre jours, la femme Brion se porte à merveille, et n'a rien senti qui puisse faire supposer que cette guérison ne soit que momentanée. Elle parcourt d'un pas léger les rues du village qu'elle traversait si péniblement il y a quelques jours avec des béquilles, et se fait un plaisir de raconter à tout le monde ce qu'elle a éprouvé.

« Ses béquilles sont maintenant déposées dans l'église de Chartèves, où chacun peut les voir. »

Voir les béquilles ne prouve pas la guérison de la malade ; mais si le fait a eu lieu, comme on le dit, en présence de nombreux témoins qui connaissaient la position de la femme Brion, il est facile de s'éclairer.

Néanmoins, les incrédules pourront dire que c'est un fait arrangé par le clergé de Chartèves, qui voyait diminuer le nombre des pèlerins. — Il ne faut pas beaucoup d'arguments pour répondre à cette objection ; on n'a qu'à écrire aux autorités de Chartèves, afin de savoir, oui ou non, si la femme Brion avait la langue et tout le côté droit paralysés, et si instantanément elle s'est trouvée guérie. L'enquête nous paraît facile à faire. Si son résultat est affirmatif, pourquoi nier le miracle ? S'il est négatif et qu'on nous en donne des preuves authentiques, nous sommes prêts à les insérer.

SCÈNES EXTRAORDINAIRES DE MAGIE ET DE SORTILÈGE S'EXERÇANT
EN SUÈDE SUR TOUTE UNE POPULATION D'ENFANTS.

La Suède, comme l'Écosse, la Finlande, comme la plupart des pays situés sous la même latitude, a été de tout temps et est encore éminemment le pays de la seconde vue, des contes diaboliques, des traditions mystérieuses. Voici venir une histoire qui rappelle le souvenir du fameux fait de la disparition si étrange des enfants de Hameln, en 1224, et tant d'autres qu'il serait trop long de citer. Qu'y a-t-il de vrai, qu'y a-t-il de faux dans cette histoire ? Nous n'en savons rien. Sans doute, elle a été mise au jour par un de ces esprits sceptiques qui arrangent, travestissent les faits, en omettent

une certaine partie et ne se donnent jamais la peine de les aller vérifier. Pourtant la chose en vaut bien la peine. Ah! si les spiritualistes formaient une société puissante ayant ses correspondants, son budget, son centre, de tels faits ne paraîtraient jamais aux yeux de la publicité sans qu'ils fussent tirés au clair; soit par eux-mêmes, soit par délégation, les membres d'une telle société les soumettraient à une minutieuse enquête et leur jugement mériterait considération sans aucun doute. On finirait peut-être bien par avoir le dernier mot de ces fameuses questions de magie, de sorcellerie, c'est-à-dire de spiritualisme, toujours et si souvent niées, pourtant réelles et jamais résolues. Voici les faits tels qu'on les lit dans la *Gazette de Vienne* :

« Une superstition étrange, qui a pris la forme d'une véritable épidémie, a sévi pendant cet été dans quelques contrées de la Suède. Le prévôt du chapitre de Leksand, le docteur Hvasser, chargé de faire une enquête, a consigné dans son rapport les faits suivants :

« Cette superstition a beaucoup de ressemblance avec celles des sorcières du moyen âge qui croyaient avoir assisté au sabbat du diable, ce qui s'appelait en Suède aller à *Blakulla*. Mais cette fois, et c'est ce qu'il y a de plus curieux, ce ne sont presque que des enfants qui sont en proie à ces hallucinations. Cette fois, ce n'est plus à *Blakulla* qu'on est censé aller, mais à *Josephsdal*, qui doit être près de *Stockholm*.

« Voilà ce que les enfants racontent sur leurs pérégrinations : D'abord ils sont changés en vers, et ils s'échappent au dehors, à travers un trou pratiqué dans la fenêtre; ensuite ils prennent la forme de pies, et quand ils se sont rassemblés, ils redeviennent enfants. Alors ils montent sur des peaux de veaux ou de vaches à travers les airs vers un clocher, où ils se vouent au diable.

« Anciennement on enlevait des parcelles du métal de la cloche en prononçant ces mots : « Que mon âme n'arrive jamais au règne de Dieu avant que ce métal ne redevienne une cloche. » Aujourd'hui, la farine a remplacé le métal, et arrivés à *Josephsdal*, on en prépare une bouillie appelée *welling*, qu'on mange en société avec le malin esprit, qui s'appelle *Norsgubb* (le Vieux du Nord).

« En dansant, il porte des bottines fourrées, dont il se débarrasse quand il s'est échauffé. Presque tous les enfants des deux communes de *Gagnef* et de *Mokjards* sont affectés de ces hallucinations. Quelques-uns en souffrent, d'autres restent bien portants. Les parents, qui croient leurs enfants perdus

et vendus au prince des ténèbres, s'en désolent. D'autres, et ce ne sont pas les moins superstitieux, quand leurs enfants ne veulent pas faire des aveux, les tourmentent d'une manière incroyable.

« Un petit garçon, nommé Grabo Pehr, qui affirmait avoir été plusieurs fois à Josephsdal, prétendait en même temps Y avoir vu une petite fille, et lorsque la mère de celle-ci interrogeait Grabo Pehr, il indiquait pour preuve qu'en mangeant à Josephsdal, la petite s'était éclaboussée à la figure, d'où il serait résulté une blessure qui ne pourrait jamais guérir. La petite en effet souffrait, tout près de l'œil, d'une plaie de mauvaise nature et dont on ignorait l'origine. On peut croire quelle impression fâcheuse une telle coïncidence apparente faisait sur sa pauvre mère. La petite fille cependant n'avait aucune idée ni du Josephsdal ni du welling, et, par conséquent, ne put jamais faire aucune révélation.

« Heureusement cette épidémie dans ces deux villages s'est calmée un peu vers la fin du mois de juin; mais les esprits de la population n'en sont pas moins extrêmement agités, et des symptômes alarmants commencent à se montrer dans les contrées voisines. »

PROCHAINE ARRIVÉE DES DEMOISELLES FOX A PARIS. — CETTE CAPITALE POSSÈDE DES MÉDIUMS NON MOINS REMARQUABLES. — DÉTAILS A CE SUJET.

On lit dans le *Monde illustré* :

« Décidément l'hiver aura ses médiums. Les sœurs Fox arrivent par le steamer le 25, à Liverpool. Ce sont les créatures les plus merveilleusement douées, laissant, disent les Américains les plus calmes, les plus préoccupés du dollar, bien loin derrière elles M. Home, ses défaillances et ses intermittences de lucidité. De plus, ce qui est quelque chose par le prestige, ces deux sœurs sont extrêmement jolies : Minna et Brenda, l'une jaune comme la gerbe de blé; l'autre brune comme l'aile du corbeau. La blonde fixe un œil bleu dans les extases célestes. La brune darde un œil noir dans les sombres mystères du mal. En Amérique on les appelle l'ange et le diable. Nous verrons. »

Voilà un grand nombre de fois qu'on parle des demoiselles Fox et de leur arrivée. On leur a fait une réputation extraordinaire et on peut dire qu'on les attend comme le Messie. Pourtant, les demoiselles Fox ne sont pas plus remarquables

comme médiums que tant d'autres que Paris possède en ce moment. Le seul genre de manifestations qui les a rendues célèbres sont, dit-on, les coups *ou raps* frappés par les *Esprits* dans les tables ou ailleurs et répondant d'une manière intelligente à l'aide d'un mode d'écriture conventionnelle aux questions qu'on leur fait. Si les Parisiens étaient plus attentifs à connaître ce qui se passe chez eux et moins engoués pour tout ce qui vient de loin, ils sauraient qu'ils ont dans leur sein des organisations *médianimiques* bien supérieures à celles des demoiselles Fox. Ne possèdent-ils pas, en effet, mademoiselle de Guldenstubbé qui est douée de l'admirable faculté de voir les Esprits sous une forme déterminée, d'obtenir d'eux de l'écriture directe, des révélations, des prédictions et même, au besoin, une protection miraculeuse comme le prouve un fait extraordinaire par lequel le printemps dernier elle a échappé avec son frère et tout un équipage aux périls certains d'un naufrage imminent? N'avons-nous pas aussi mademoiselle B. C. et madame C... qui ont obtenu également de l'écriture directe et sous l'influence médianimique desquelles nous avons vu des tables s'enlever, des sonnettes s'agiter toutes seules, des apports, des transports d'objets par des mains invisibles, faits constatés par une foule de témoins et sur lesquels nous donnerons un jour des détails précis?

On exalte les demoiselles, Fox et que font-elles de plus que mademoiselle Huet, médium dont nous avons parlé dans notre 8^e livraison et dont nous reparlerons encore bientôt?

Mademoiselle Huet, avons-nous dit alors, a un esprit familier qui n'est rien autre que l'âme d'une amie qui lui est demeurée attachée au-delà du tombeau et qui consent à se manifester, aussi bien pour réjouir le cœur de celle qu'elle a laissée ici-bas, que pour contribuer à l'affermissement de la foi spiritualiste. Elle a bien voulu, dans une foule d'occasions, satisfaire la curiosité des personnes qui désirent s'abonner à la *Revue spiritualiste* et acquérir la conviction des manifestations médianimiques, et ces personnes ont assisté, en sa présence ainsi qu'en celles de MM. le comte de Krosnowski, De-laage, Mathieu, un de nos collaborateurs, à une foule de faits

remarquables. Sans parler des coups intelligents que l'Esprit de mademoiselle Huet vient frapper chez elle dans la table, le plafond, le parquet, les portes et les murs, nous dirons que plusieurs fois, chez elle, cet Esprit est venu faire, au moyen de l'alphabet, des communications en anglais, en polonais, langues tout à fait inconnues du médium, y dicter des vers de circonstance, y faire des citations tout à fait textuelles de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, indiquant exactement les numéros des chapitres et des versets, etc. Une autre fois une porte a été fermée à clef sans qu'aucune main humaine y eût touché, et les personnes qu'en cette circonstance mademoiselle Huet avait réunies chez elle en ont pu constater la réalité. Souvent l'Esprit de cette demoiselle nous a fait des prescriptions médicales, des prédictions que nous avons reconnues depuis être fondées, et ce qu'il y a de rare dans le médium dont il se sert, c'est qu'à l'opposé de la plupart des autres médiums, il est enfin parvenu à toujours conserver ses facultés, quels que soient les incrédules et le nombre des assistants, avantage précieux et qui, s'il parvenait à se conserver et à se généraliser, aurait une immense portée pour la propagation de la foi spiritualiste.

Que pourront faire de plus les demoiselles Fox dont on parle tant? Que pourront-elles faire plus que deux médiums d'Amérique à présent à Paris et dont on s'occupe moins parce qu'ils ne recherchent pas l'occasion de faire connaître les admirables facultés dont ils sont doués? Le premier de ces médiums est mademoiselle H..., l'un des membres les plus distingués du groupe qu'un spiritualiste dévoué et expert, M. J. Barthet, a établi à la Nouvelle-Orléans. Mademoiselle H... a très-souvent obtenu sans s'y attendre et en quelques secondes, des pièces de vers remarquables, signés de Gilbert, d'Alfred de Musset, de Delphine Gay, de Béranger, etc., et que le *Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans* a insérées dans le courant de l'année 1857. Plusieurs fois elle a pu écrire dans des langues qui lui étaient inconnues ou obtenir traduction de fragments d'ouvrages écrits dans ces mêmes langues Elle nous a fait, le 10 novembre dernier,

l'honneur de venir s'asseoir à côté de mademoiselle Huet dans une des réunions que la rédaction de la *Revue spiritaliste* a consacrées à la démonstration des phénomènes qu'elle étudie. Dans une de ces réunions, le jour de la *Commémoration des âmes*, s'est trouvée une amie de mademoiselle H... également l'un des médiums du groupe de la Nouvelle-Orléans et fixée depuis un an à Paris. Mademoiselle E. Drivet, ainsi s'appelle ce médium, est douée de l'admirable faculté de se mettre en communication avec une foule d'Esprits et d'écrire sous leur dictée sans que sa pensée soit attentive à ce qu'elle fait.

Quand un Esprit s'empare de sa main, on voit celle-ci s'agiter, trembler, mue par une force à laquelle il semble que rien ne pourrait résister. La main court sur le papier avec une rapidité effrayante, et cependant l'écriture est lisible, variée, selon la nature des esprits dont elle émane. Nous avons ainsi obtenu d'elle une dictée relative à la solennité des âmes trépassées en l'honneur de laquelle nous nous étions réunis le 2 novembre. « L'usage de prier pour les morts en ce jour, disait cette dictée, existe depuis les temps primitifs chez une foule de peuples. Elle réjouit les mânes de ceux qui ne sont plus. Elles aiment à la fois le souvenir qu'on a d'elles, l'attention qu'on apporte dans ce jour plus particulièrement consacré à leur mémoire. Elles viennent moissonner dans les esprits de leurs amis les bonnes pensées qui y éclosent, et constater avec joie qu'on ne les a pas oubliées. » Après ces paroles, exorde obligé de la circonstance, nous avons obtenu des Esprits qui viennent habituellement se manifester sous la main de mademoiselle Eugénie des communications plus particulières. En outre, à l'aide de ces Esprits, plusieurs assistants purent se mettre en rapport avec les âmes de personnes qui leur furent chères et en reçurent avec émotion des avis, des conseils, des confidences intimes, des paroles touchantes qui les convainquirent de l'identité des âmes évoquées. De ces faits furent témoin M. Rebold, le maître de la maison où nous nous étions réunis, rue d'Orléans-Saint-Honoré, 17, sa demoiselle, M. Paul Louisy, collaborateur de la *Revue spiri-*

tualiste, et sa dame, M. du Chéné, M. le docteur Broussais, fils de l'illustre docteur de ce nom, le docteur Poggioli, M. le baron de Rethz, le docteur marquis du Planty, président de la *Société philanthropico-magnétique*, de Paris, M. Thorel Saint-Martin, avocat, et M. Gérard, cent-garde.

Aussi, après tout ce que nous avons vu et en présence de tout ce qui se fait à Paris dans le monde spiritualiste, nous pouvons dire que les demoiselles Fox ne nous apporteront rien de nouveau. Qu'elles n'en soient pas moins bien venues ces aimables étrangères, qui, les premières, ont ouvert la voie des grandes expériences spiritualistes et converti tant d'incrédules sur la terre d'Amérique. Puissent-elles obtenir ce beau et difficile résultat dans la terre de France, ce berceau des Rabelais, des Montaigne, et des Voltaire, cette patrie des esprits légers, rieurs, où un bon mot, une pointe d'esprit ont toujours eu plus de succès que tous les faits, que toutes les logiques et tous les arguments du monde !

Z. PIÉRART.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

FAITS ET QUESTIONS SPIRITUALISTES EN AMÉRIQUE, EN ALLEMAGNE,
EN HOLLANDE, EN SUISSE ET EN ESPAGNE.

On distingue en Amérique plusieurs genres de médiums qui, en raison de leur aptitude, reçoivent des manifestations particulières, ou, si l'on aime mieux, qui s'enferment dans une spécialité. Les uns parlent, les autres guérissent ; ceux-ci écrivent, ceux-là obtiennent des bruits, des coups, la rotation ou le déplacement des objets. Il y en a même un qui peint, très-rapidement, avec des effets brillants, et qui, à l'état de veille, ignore l'usage des pinceaux. Mais on ne connaissait pas encore le « médium trompette ; » c'est un raffinement fort original sur les manifestations ordinaires et bien fait pour entraîner la conviction. Voici en substance ce que raconte la-dessus le *Newark Times* de septembre dernier. Deux dames,

madame Garter et mademoiselle Vincent, arrivèrent à Newark et, suivant l'usage, donnèrent avis dans les journaux des expériences qu'elles se proposaient de faire en qualité de *trumpet mediums*. L'annonce devait piquer la curiosité. Des incrédules se rendirent chez mademoiselle Vincent, qui les reçut chez une de ses amies, et ne manquèrent pas d'examiner d'un œil soupçonneux les murs, les portes, le plancher, les chaises et le plafond. Rien n'était machiné, pas même la trompette, un instrument des plus simples et tout à fait hors d'usage. On s'assit en demi-cercle, en face du médium, et l'on chanta quelques cantiques. La lumière avait été soufflée. Au bout de cinq minutes, on entendit un bruit sec, la trompette, placée sur une planche, au-dessus du médium, s'agita et il en jaillit soudain un jet de lumière. C'était ainsi que l'Esprit annonçait sa présence. Alors, on vit un étrange phénomène : la trompette, qui semblait douée de vie, monta lentement le long du mur, se traîna jusqu'au plafond et voltigea ensuite dans toutes les directions. Elle toucha légèrement chacun des assistants, fit plusieurs tours dans la chambre avec autant de bruit que de vélocité, et en imitant le sifflement d'une locomotive en marche; elle murmura, d'une voix lente et affaiblie, ces mots : « Vous êtes des enfants de la terre, moi je suis un enfant du ciel, un invisible; » enfin, elle répondit par des mouvements, des sons ou des coups, à diverses questions. Avant de se retirer, on examina de près l'instrument merveilleux; chose singulière! les parois qui, avant la séance, en étaient polies et brillantes, furent trouvées ternes et fortement enduites d'une substance gommeuse. La personne qui rapporte ce fait ajoute que les manifestations ont été obtenues en dehors de toute influence du médium, qui causait souvent à voix basse et dont les mains étaient dans celles de ses voisins; qu'en outre, la famille qui l'avait reçue, était connue dans le pays comme fort honorable.

— La convention des spiritualistes où l'on devait discuter et résoudre la question du bien et du mal, s'est réunie à Utica (10, 11 et 12 septembre). Il y avait plus de 3,000 personnes, accourues de différents points de l'Etat de New-York. Le

peuple de la ville, obéissant à de secrètes instigations, a tenté à deux reprises de forcer l'entrée de la salle ; mais, grâce à l'attitude ferme des autorités qui ont pris le *meeting* sous leur protection, la tranquillité n'a pas été troublée. La discussion a duré trois jours ; plusieurs dames ont pris la parole et ont surtout réclaté en faveur de leur sexe. Quelques opinions bizarres se sont produites, lesquelles ont donné prétexte aux adversaires du spiritualisme de le taxer d'immoralité. La tribune était libre, abordable à tous ; on agitait un problème de morale que l'on n'a pas résolu. Qu'importaient les chimères ou les excentricités de quelques cerveaux échauffés ?

Une autre assemblée de spiritualistes, toute de fraternité celle-ci, s'est tenue, le 15 septembre dernier, à Abingdon ; on y comptait environ cinq mille personnes. Au reste, jamais, depuis dix ans, la saison d'été n'a été plus favorable aux réunions amicales de ce genre, jamais elles n'ont été plus spontanées et plus nombreuses.

P. L.

— Selon le *Spiritual Telegraph*, on parle beaucoup, en Allemagne, d'un médium remarquable, jeune servante de Munich, qui prétend être en communication avec les Esprits supérieurs. Ces Esprits confessent tous la religion catholique, mais en blâmant sévèrement le relâchement de la discipline et la corruption des mœurs du clergé ; ils font aussi des excursions aventureuses sur le domaine de la politique. Les révélations ont paru à Munich sous ce titre : *Communications d'Esprits bienheureux et de l'archange Raphaël, données par la main de Marie Kohlhammer et par la bouche de Crescentia Wolf*. Ce livre, que l'on dit être intéressant, a été bien accueilli et a converti au spiritualisme beaucoup de personnes jusque dans les rangs de la haute société. Deux des nouveaux adeptes sont allés à Rome pour prévenir, s'il était possible, la condamnation du livre et la mise à l'index. Efforts inutiles. L'interdiction a été prononcée ; la voyante et ses adhérents ayant refusé de rétracter leurs erreurs, l'archevêque de Munich les a excommuniés. D'un autre côté, le journal *Volksbote*, qui sert d'organe aux ultramontains de la Bavière, vomit force injures

sur toute la secte et ne cesse de conseiller au gouvernement de la réduire par la force.

Nous avons sur ces faits de Munich d'autres détails que ceux du *Spiritual Telegraph*, et qui sont venus à notre connaissance par une correspondance particulière. Les deux adeptes qu'on dit avoir fait le voyage de Rome, médiums eux-mêmes, et que certaines mesures administratives du gouvernement bavarois ont empêchés d'expérimenter publiquement, se sont, assure-t-on, présentés au pape en personne, afin de lui faire part des dictées très-importantes qui leur ont été faites. Cette entrevue aurait eu lieu à l'insu des cardinaux qu'on dit décidément hostiles aux manifestations spiritualistes, et le moyen d'une telle entrevue aurait été facilité par des personnages de Rome, tout-puissants auprès du pape, et dont l'adresse avait été indiquée aux voyageurs par leurs Esprits inspirateurs. Le Saint-Père, ajoute-t-on, reçut les médiums bavarois avec beaucoup d'affection, et leur dit qu'il croyait à la vérité des manifestations spiritualistes dans certaines limites. Une chose remarquable, c'est que partout les médiums les plus pieux, les plus sincèrement dévoués au catholicisme, s'accordent tous à faire des prédictions dans le genre de celles de Munich. Il nous est venu de toute part à ce sujet des renseignements que nous regrettons bien de ne pouvoir reproduire. On dit, et certains journaux ont rapporté le fait, entre autres l'*Indépendance belge* du 6 novembre dernier, que l'archevêque d'une grande ville de la catholicité aurait dernièrement réuni les prêtres de son diocèse, et pendant une retraite qui eut quelque durée, les aurait adjurés de prier Dieu, afin qu'il détournât les châtimens qui de toutes parts étaient annoncés au clergé, tandis qu'ils devaient s'efforcer par leur conduite de s'attirer l'amour et la sympathie du peuple.

Tandis que le clergé catholique en Allemagne fulmine l'excommunication contre le spiritualisme, les athées, les panthéistes, les philosophes anti-chrétiens ne s'y montrent pas moins hostiles. Le célèbre docteur Hornung en est une preuve. Ce savant, connu par sa sincérité et sa loyauté, est le même qui, il y a trois ans, mit au jour, à Stuttgart, un recueil d'at-

testations, de certificats signés de mille noms divers et honorables, sous le titre de *Henrich Heine der unsterbliche Eine Mahnung aus dem Jenseits, etc.* Il vient d'en publier un autre à Léipzig, intitulé : *Nouvelle expérience de la vie des Esprits ; démonstration palpable d'un rapport entre cette vie et l'autre vie à l'usage des auteurs pensants et sans parti pris : (Neuest Erfarungen aus dem Geisterleben, etc.)* Cet ouvrage comprend des expériences faites dans presque toutes les villes de l'Allemagne, et un compte-rendu des communications les plus remarquables obtenues aux Etats-Unis (1).

L'appareil dont se sert le docteur Hornung dans ses expériences est à peu près semblable au *spiritoscope*, inventé en Amérique par l'illustre docteur Hare. On l'appelle *manulecteur*, et il est disposé de manière à mesurer le degré de sensibilité des médiums. Le docteur allemand a fait fonctionner cet appareil avec le plus grand succès devant une foule de personnages honorables, parmi lesquels on compte à Berlin des hommes distingués, entre autres les généraux Pfüel et de Willisin. Eh bien, quelle que soit la bonne foi du docteur Hornung, sa science, son jugement droit, son esprit d'observation et de critique, son appareil et les attestations honorables qui figurent dans son livre, bien qu'il y proteste qu'il n'est qu'un simple observateur, qu'il se borne à recueillir les faits sans les interpréter, il n'en a pas moins été l'objet des plus nombreuses critiques, des plus amères railleries.

Quelques savants de son pays, il est vrai, veulent bien convenir de la vérité de quelques-uns des phénomènes obtenus par le spiritualiste allemand ; mais ce qu'ils ne peuvent digérer, c'est qu'on les interprète conformément à l'existence d'un monde spirituel qui, disent-ils, n'existe pas, de l'immortalité de l'âme qui, selon eux, n'est qu'un préjugé, une superstition surannée. D'après ces messieurs, ces phénomènes seraient dus à l'électricité, à des forces galvaniques, ou au dédoublement du principe animique de notre être, enfin, à n'importe quoi, mais nullement à l'action d'âmes séparées de la matière. Mais qu'on ne s'étonne pas de ces négations ;

(1) Il se trouve en vente à la librairie de Frank, rue Richelieu, à Paris.

de ces doctrines : l'Allemagne n'est-elle pas la patrie des Strauss, des Hegel, des Daumer, des Fuerbach, des Ghillany, des Bauer, des Lutzberger, autant de philosophes qui ont eu le triste courage d'écrire de gros livres pour montrer qu'il n'y a ni Dieu, ni immortalité, qu'il n'y a jamais eu de révélation et que la Bible et l'Évangile ne sont que des fables, des impostures controuvées et arrangées après coup. L'un d'eux, Bruno Bauer, raille l'apologète Hoffmann, qui, dans sa *Vie de Jésus*, soutient la vérité des paroles et des actes du divin fils de Marie à l'égard de possessions, des Esprits purs et impurs, des démons (c'est-à-dire mauvais Esprits ou Esprits punis) que le Christ avait le pouvoir de chasser. Le sceptique exégète s'étaie de ses connaissances en magnétisme et de ses relations avec le célèbre magnétiseur Justinus Kerner pour affirmer que la maladie psychique où l'individu croit être possédé par un démon (un esprit) n'est rien autre que le résultat de la conscience du moi sortie hors de sa position ordinaire, de manière qu'elle ne reconnaît plus ses différences, ses émotions, ses déterminations intérieures comme les siennes propres, mais comme des puissances, extérieurement personnifiées. » Voilà ce qui s'appelle se prononcer en peu de mots sur une croyance aussi ancienne que le monde, qu'on trouve chez la plupart des peuples, dans un grand nombre de religions, et qui demanderait, pour être bien approfondie, d'être minutieusement étudiée dans l'histoire et dans l'universalité des faits. Il ne suffit pas de se dire magnétiseur pour trancher sur ces questions, il faut être spiritualiste, avoir provoqué soi-même ou étudié tous les prodiges qui se passent aujourd'hui dans les cinq parties du monde. Quant à l'opinion du docteur Kerner, dont s'appuie l'auteur de la *Critique de l'histoire évangélique*, il est assez incompréhensible que ce dernier puisse l'invoquer. Un grand nombre de faits relatés par le docteur sont une constatation de la doctrine des possessions, et, dans notre prochaine livraison, nous reproduirons à ce sujet l'histoire de la jeune fille d'Orlach, mise au jour par Justinus Kerner lui-même, histoire qu'a bien voulu traduire pour nous mademoiselle de Guldenstubbé. On verra dans

cette histoire des faits étranges, parfaitement attestés, et qu'il serait bien difficile à M. Bauer d'expliquer avec sa théorie.

— La Hollande, cette patrie de Spinoza, a aussi ses sceptiques, comme l'Allemagne. On trouve à Amsterdam une association appelée la Société du *Dageraad*, dont le but est la propagation des doctrines du panthéisme, des principes de la philosophie Hegelienne. M. Home, l'hiver dernier, a été conduit dans cette société, et, à la suite de manifestations remarquables, dont nous parlerons bientôt avec détail, on put dire que l'incrédulité de la société panthéiste a été singulièrement ébranlée. Puisqu'il est question de la Hollande, qu'il nous soit permis de dire un mot d'un homme qui tient dans ce pays hardiment déployée la bannière de notre cause commune. Nous voulons parler de M. Siemelink, d'Amsterdam. Nous avons déjà, dans le *Journal du Magnétisme*, page 557 du t. XVI, dit un mot de M. Siemelink. Nous avons parlé de lui au sujet d'un appareil de télégraphie spiritualiste déjà connu et décrit par le jésuite Strada au seizième siècle, que le spiritualiste d'Amsterdam a expérimenté en le modifiant, appareil sur lequel nous reviendrons, du reste, dans quelque livraison prochaine de notre journal. M. Siemelink ne se contente pas de démontrer la vérité spiritualiste dans les faits, il la plaide encore dans des articles de journaux, dans des ouvrages qu'il publie. Dernièrement, il a mis au jour un livre de 250 pages in-8°, où sont consignées ses convictions magnétiques et spiritualistes, ouvrage qu'il a intitulé : *l'Immortalité dévoilée ou la vie après la mort du corps, démontrée et affirmée par le magnétisme*, et pour lequel il a trouvé une foule de souscripteurs, entre autres S. M. la reine de Hollande. Cet ouvrage, écrit en hollandais, est arrivé en quelques mois à sa troisième édition. Il renferme des chapitres curieux sur le magnétisme, le somnambulisme, un examen des lettres odiques du baron de Reichembach, des fragments biographiques sur M. Home. Un chapitre traite de l'âme envisagée comme un être indépendant, substantif et immatériel ; un autre donne les aperçus d'une nouvelle doctrine relative au principe spirituel qui est répandu dans tout l'univers, à l'éternité des

âmes. Ça et là sont enregistrées des expériences personnelles de l'auteur et diverses dictées qu'il a obtenues par l'intermédiaire de M. P. Ten Cate, médium remarquable. Au nombre de ces dictées, nous en remarquons une donnée en langue française à Amsterdam, le 30 novembre 1857, et qui nous fait voir que, là comme ailleurs, les Esprits se manifestent dans le sens d'une grande transformation religieuse, d'une révélation nouvelle qui doit avoir lieu prochainement dans le monde. Voici cette dictée :

L'Esprit s'adressant au médium lui dit : « Ne crains pas, tout va comme l'Esprit qui te gouverne le veut; recueille-toi plus que jamais et garde-toi de liaisons, qui, quand le cœur s'y mêle, pourraient te coûter une séparation bien douloureuse. Il nous faut des gens qui, doués d'un caractère ferme, uni à la croyance des *manifestations spiritualistes*, puissent changer la face du monde et la mettre sur la base solide, sur laquelle Dieu veut qu'on établisse son royaume sur cette terre! »

Indépendamment de son premier ouvrage, M. Siemelink se propose sous peu d'en publier un second qui aura pour titre : *Manifestations spiritualistes au lit de mort d'un croyant; exposé des situations avant, pendant et après l'instant de la mort, etc.* Cet ouvrage promet d'avoir un intérêt d'autant plus grand que son auteur est un homme de bonne foi, minutieux observateur et très-versé dans la pratique et l'étude des faits spiritualistes, magnétiseur consommé et médium à manifestations physiques. L'Esprit familier avec qui il est en relation est celui d'un frère qu'il a perdu en 1837 et qui invariablement s'est déclaré comme tel en se manifestant. M. Siemelink a dû à cet Esprit parent les plus beaux succès, les plus belles expériences. C'est par ses conseils qu'il a pu dernièrement guérir une jeune fille d'Utrecht, atteinte d'une hystérie grave, compliquée d'une hémiplegie qui lui ôtait toute possibilité de se mouvoir. Ce traitement avait été conseillé par deux médecins d'Utrecht, le docteur Luerman et l'aide-major Lampe. Au bout de quelques jours de traitement, les attaques d'hystérie qui duraient de 10 à 20 heures avaient disparu,

et au bout de deux mois la malade avait recouvré le parfait usage de ses jambes. Ce que cette cure a de plus remarquable, c'est que, d'après le conseil de l'Esprit de son frère qui le dirigeait, M. Siemelink se mit à magnétiser sa malade étant à Amsterdam, c'est-à-dire à la distance de 8 heures et que son action se fit constamment sentir, comme en fait foi, du reste, une attestation délivrée par le père de la demoiselle. La malade, lorsque son magnétiseur était en sa présence et la mettait en somnambulisme, déclarait voir l'Esprit du frère de celui-ci, son auxiliaire dans la plupart de ses expériences et de ses cures. A l'aide de cet Esprit, M. Siemelink est parvenu à obtenir par-devant témoins des déplacements de meubles sans contact à plusieurs pieds de distance, des réponses faites à des questions mentales, des abaissements et des relèvements de température. Il a vu de plus la lumière d'une lampe s'affaiblir et s'éteindre sans cause visible, une table devenir tour à tour légère comme une plume et lourde comme du plomb, des coups frappés soit pour marquer la mesure d'un air, soit pour en reproduire le rythme, une demoiselle incrédule changée de place avec son fauteuil, secouée et légèrement enlevée du sol par un côté.

Z. PIÉRART.

(La fin au prochain numéro.)

AVIS. — La présente livraison a été retardée par des circonstances indépendantes de notre volonté. — La 13^e livraison paraîtra dans la huitaine.

Z. PIÉRART, propriétaire-gérant.





SURSUM CORDA.

L'univers est dans l'attente. Comment mépriserions-nous cette grande persuasion ? Et de quel droit condamnerions-nous les hommes qui, avertis par des signes divins, se livrent à de saintes recherches ?

J. DE MAISTRE.

Le monde, sourd aux enseignements de l'histoire, aux secrets avertissements de la conscience, s'endort dans son optimisme, et n'a de réveil que pour les questions de vanité, de respect humain, d'ambition et d'intérêt terrestre.

Les sages, les philosophes en crédit, dominés par des préjugés scientifiques, cherchent la lumière dans les ténèbres, les vérités suprêmes aux lieux où elles n'existent pas et où elles ne peuvent exister.

Les docteurs du langage, les princes de la parole s'évertuent à tracer des tableaux sans originalité et sans grandeur, à parcourir des sentiers éternellement battus, dédaignant les questions qui, seules, pourraient émouvoir et entraîner les âmes.

Tous, un voile épais sur leurs yeux, se complaisent à croupir dans la matière sans voir s'élever à l'horizon les lumières nouvelles que Dieu y fait surgir.

Mais, çà et là, en bien petit nombre toutefois, des hommes mieux inspirés, humbles de cœur et fidèles serviteurs de la vérité, sont attentifs à ces clartés.

Ils en retrouvent la trace partout dans le passé et s'en illuminent afin de pouvoir sonder l'éternelle énigme des destinées humaines.

Pour eux, l'antiquité, le mystère des religions et des révélations diverses, s'explique.

Ils reconnaissent, à tant de faits jusqu'ici incompréhensibles, l'existence d'un autre monde auquel notre monde physique est en tout subordonné, et l'action incessante de la Providence s'exerçant sur l'humanité conformément à la doctrine du progrès continu.

Pour eux, ils voient, dans les signes miraculeux du temps, l'approche d'une révélation nouvelle. Ces signes leur montrent, dans un avenir prochain, les éclairs d'un autre Sinaï où sera promulgué un nouveau symbole supérieur à tous les symboles, les résumant tous dans ce qu'ils ont de vrai, et enseignant le dogme de l'omniprésence de Dieu, la religion de l'immortalité et le culte de l'infinie charité, c'est-à-dire la communion des doctrines du profond Orient et de l'antique druidisme sur l'autel épuré du Christ.

Soyez donc bénis, ô vous ! spiritualistes, mes frères, qui, isolés, perdus au sein des masses indifférentes, sceptiques et frivoles, avez le courage de vous montrer forts contre le sarcasme et d'enseigner la foi.

Enfin, l'heure a sonné où les faits doivent être mis en lumière ; le moment est venu de remonter des effets aux causes et de placer l'affirmation là où trop longtemps ont régné la négation insensée, l'incrédulité systématique et effrontée.

Spiritualistes, mes frères, je vous salue ! J'apporte à ceux d'entre vous qui pourraient chanceler encore, la bonne nouvelle. Soyez persévérants. Le temps approche où vous serez glorifiés, tandis que vos ennemis seront couverts de honte.

Des prodiges inouïs, semblables à ceux qu'on vit éclater aux grandes époques de l'humanité, ont maintenant lieu de toutes parts. Ils vont opérant sourdement dans le monde les plus nombreuses et les plus remarquables conversions, et avant peu ils auront reçu officiellement leur consécration.

Moi, qui ai été témoin de quelques-uns de ces prodiges, je saurai et j'oserai en porter témoignage. Avant peu, à mes affirmations antérieures j'en joindrai de nouvelles plus manifestes encore.

Oui, je crois, de toutes les forces de mon âme et parce que j'en ai eu les preuves les plus tangibles, à l'immortalité des âmes, à la possibilité de leurs manifestations sur le monde matériel ; oui, je crois à l'action incessante de la Providence sur les destinées humaines. Pour moi, tous les mystères de la magie antique, de la nécromancie, tous les miracles de la volonté de l'homme sur la matière sont des vérités aussi évi-

dentes que la lumière de l'astre qui verse chaque jour sur nous ses bienfaisants rayons.

Voilà ce que je saurai proclamer envers et contre tous. Voilà ce que je vous engage à venir proclamer avec moi, afin que ma parole en soit plus forte et plus retentissante.

Il est temps que la vérité trouve un concert imposant de témoignages unanimes qui forcent l'incrédulité à compter avec elle. Venez nous aider à former ce concert en coopérant à l'institution de la *Société spiritualiste* de France pour laquelle nous allons vous faire un dernier appel.

A vous appartiendra la gloire d'une grande initiative et la satisfaction d'avoir, les premiers, ouvert la voie féconde où tous vous suivront bientôt.

Z. PIÉRART.

POLÉMIQUES ET CONTROVERSES.

Réponse au concile de Périgueux,

Par M. JEAN REYNAUD, relativement à l'excommunication de son livre
Ciel et Terre. Brochure in-8°. Chez Furne.

On se rappelle peut-être qu'en 1847, un concile, formé par la réunion des évêques qui dépendent de la métropole de Bordeaux, se constitua à Périgueux, sous la présidence du cardinal Donnet. Il n'en avait plus été question depuis lors; mais ses décrets, qui avaient été envoyés à Rome pour y recevoir l'approbation pontificale, en sont revenus récemment, ont été promulgués dans les départements, et sont déjà devenus l'objet de commentaires adressés à son clergé par l'évêque de Poitiers.

A côté des questions générales dont il s'est occupé, le concile de Périgueux s'est attaché particulièrement au livre publié par M. Jean Reynaud sous le titre de *Terre et Ciel*, et lui a fait l'honneur d'une condamnation spéciale qui, vraisemblablement, loin d'arrêter la propagation de ce livre, ne fera que l'accélérer. C'est à cette condamnation que répond l'auteur dans la brochure dont il s'agit.

Il résulte, en somme, de cette réponse un fait singulier et

dont la vérité est incontestable, puisqu'elle ressort de la confrontation des textes, c'est que le concile, loin d'avoir fait preuve, dans cette affaire, d'infailibilité, s'est parfaitement trompé. Toutes ses condamnations, comme des décharges mal dirigées, passent à côté de l'ennemi sans l'atteindre. Aussi, l'auteur, sans refuser à cette réunion, pas plus qu'à toute autre, le droit de condamner ses opinions, se borne-t-il à lui demander simplement de vouloir bien le condamner sur ce qu'il dit et non sur ce qu'il ne dit pas, ou même plus encore, sur le contraire de ce qu'il dit.

Après cela, M. Reynaud s'explique, avec une grande élévation, sur le progrès dans l'ordre des idées religieuses, et sur les transformations que certains dogmes, surtout celui de l'enfer physique, paraissent appelés à subir :

« Loin de contester, dit-il, la distinction que vous établissez entre votre règle et la mienne lorsque vous faites cette déclaration si nette, et à laquelle vous ne vous montrez que trop fidèles : « C'est à nous qu'il a été dit de prendre garde « de ne pas nous conformer aux maximes du siècle, » je reconnais volontiers que, pour cette fois du moins, vous avez frappé avec une précision irréprochable sur la vérité de ma pensée. Tandis que vous visez, d'après cette loi, à laisser courir les temps devant vous, en restant obstinément vous-mêmes à la même place, j'estime absolument nécessaire, pour maintenir aux idées religieuses le profond crédit dont elles ont besoin, de veiller à ce qu'elles ne perdent jamais leur harmonie avec l'esprit des temps. Tout ce que nous découvre la science touchant la constitution de l'univers, les lois de l'organisme, les mouvements séculaires de l'esprit humain et de l'histoire; tout ce que nous révèlent de charité pour l'homme et d'amour pour l'incomparable mansuétude de Dieu les cœurs épurés par la pratique d'une civilisation élevée et les leçons morales, sinon dogmatiques, du christianisme lui-même; toutes les supériorités enfin que possède le monde actuel, dans la double voie des sentiments et des idées, comparativement au monde des anciens, me paraissent des éléments indispensables à consulter pour toute autorité spirituelle qui

veut durer ; et c'est pourquoi, au rebours de votre maxime, je fais en effet profession de les honorer, et de m'en inspirer autant que je le puis.

« Aussi, pour me borner au sujet spécial dont vous commencez avec tant de raison à prendre tant de souci, quand se développent sous mes yeux tant de compassion pour le sort des malheureux qui gémissent dans les prisons et dans les bagnes sous le poids des condamnations les plus justement méritées, tant d'élans en faveur de leur réhabilitation morale, tant de désirs que la punition ne leur soit pas souffrance, mais un moyen de redressement ; quand les écrits des jurisconsultes, jadis si durs sur la criminalité, s'ouvrant d'eux-mêmes à la douceur des mœurs, ne veulent plus d'autre mesure que la proportionnalité des peines aux délits, et que le législateur, se retirant dans sa conscience, ne se juge plus autorisé à frapper sans se proposer en même temps de corriger ; quand les langues elles-mêmes, résumant en quelque sorte la substance de tous ces changements, s'accordent à substituer partout aux mots barbares de geôles et de cachots, le mot si profondément religieux de pénitencier, je ne puis supposer qu'au milieu de tant de mouvements d'opinion qui se produisent sur ces confins immédiats, le dogme de l'enfer, tel que l'avait formulé le moyen âge, soit de trempe à se conserver immuablement. Et d'autant qu'en interrogeant à cet égard, en dehors de toute passion comme de tout préjugé, mon intelligence, à travers laquelle je vois resplendir celle de tous mes semblables, elle me répond que ce dogme sauvage est non-seulement, selon votre assertion, « au-dessus de notre portée et impénétrable à la raison de l'homme, » mais, ainsi que j'aurais été heureux de vous conduire à l'apercevoir, contraire à cette même raison.

« C'est là, messieurs, c'est dans cette expansion, pour ainsi dire instinctive, des sentiments généraux de justice et d'humanité qu'il faut chercher les motifs de ce que l'évêque de Poitiers dans son Instruction synodale, nomme si bien une sorte de conspiration contre le dogme de la damnation éternelle, qui se produit, à cette heure, de toutes parts. »

(P. 150). En vain prétendriez-vous, au contraire, en faire, comme lui, l'effet de ces mauvaises passions qui, à l'entendre, auraient accueilli mon livre avec tant de faveur. Les mauvaises passions, croyez-le bien, pleines d'elles-mêmes, s'intéressent fort peu aux questions théologiques qui s'agitent ici ; et si vous voulez prêter l'oreille aux murmures de toutes ces voix que les échos de tant de milliers de confessionnaux font monter jusqu'à vous, vous reconnaîtrez, je n'en doute pas, que les scrupules soulevés par votre dogme dans les cœurs qui vous sont le plus obéissants ne sont pas un des moindres symptômes de sa dégénérescence. C'est pourquoi, pleins de bons sentiments en effet, sinon pour la domination de Rome, du moins pour les intérêts de la religion, j'ose vous engager, au lieu de faire insister dans vos chaires sur cette funeste doctrine que vous déclarez inutilement « très pieuse et conforme à la miséricorde » (art. 7), à concentrer dès à présent tous vos efforts pour trouver le moyen de vous en délivrer. Elle est devenue comme ce roseau rompu dont parle l'Écriture : celui qui s'y appuie se perce la main. »

(Extrait du journal *la Presse*, du 16 novembre.)

FAITS ET EXPÉRIENCES.

LA JEUNE FILLE D'ORLACH.

(Extrait d'une brochure publiée par le célèbre docteur Kerner, et traduit par Mlle de Guldenstubbé.)

POSSESSION. — ESPRITS PUNIS. — MANIFESTATIONS EXTRAORDINAIRES. — FAITS ÉMOUVANTS.

Voici une histoire contenant les faits les plus étranges et les plus incroyables. Par ces faits se trouve une fois de plus confirmée la doctrine de la possession et ce que nous avons déjà dit ailleurs, c'est-à-dire, qu'il faut entendre par *démons* des esprits punis, condamnés à certaines expiations plus ou moins longues pour des crimes autrefois commis sur la terre, expiation que l'assistance des hommes peut contribuer à abréger en vertu de certaines lois spiritualistes, lois mystérieuses qu'on

peut bien constater, mais qu'il ne nous a pas encore été donné d'expliquer à point nommé. L'histoire qui va suivre a été mise au jour par un savant docteur, esprit critique et sagace, connu par sa bonne foi et à qui l'on doit tant d'autres écrits de ce genre, entre autres celui qui concerne l'illustre voyante de Prévorst. Ceux qui douteraient des faits qui se rattachent à la possession de la jeune fille d'Orlach, même après l'attestation de l'honorable docteur Kerner, n'ont qu'à recourir aux sources. L'enquête est facile à établir. Les faits ont des témoins encore aujourd'hui vivants. Ils se sont passés en 1831 dans une localité qui est voisine de Heilbronn, cercle du Necker, royaume de Wurtemberg. Cela dit, nous laissons la parole au docteur Kerner.

Dans la petite commune d'Orlach, en Wurtemberg, vivait, dans l'année 1831, la famille *Grombach*. Le père était depuis longtemps maire du village, et connu comme homme honnête et pieux; les enfants labouraient la terre. Sa fille aînée, nommée Madeleine, née le 12 septembre 1812, avait peu appris à l'école; elle était fraîche et bien portante, et n'avait jamais été malade, lorsque, dans cette même année 1831, elle fut l'objet des manifestations les plus remarquables. Son père ayant acheté une vache, l'on trouvait cet animal fort souvent attaché, dans l'écurie, à un autre endroit que celui où on l'avait laissé. Quelquefois, on trouva les queues de toutes les vaches si ingénieusement entrelacées que l'on avait grand'peine à délivrer les pauvres animaux, qui transpiraient et tremblotaient d'une manière effrayante sans qu'on pût découvrir l'auteur de ces faits étranges. Les manifestations duraient depuis cinq semaines, quand on aperçut tout à coup des flammes qui éclataient subitement dans l'écurie et même dans la maison qu'habitait le sieur Grombach. Le bourgmestre établit une sentinelle près de cette maison, laquelle veilla jour et nuit sans pouvoir découvrir la source de ces phénomènes effrayants; cela dura pendant toute l'année 1831. Au mois de février 1832, Madeleine, étant un jour occupée dans l'écurie, vit l'ombre d'une femme qui lui dit qu'il fallait absolument démolir la maison de son père, et que cela soit fait le 5 du

mois de mars 1833, car, autrement, cette ombre assurait ne pouvoir plus prévenir les malheurs dont un mauvais Esprit accablait la famille. Jusqu'alors, ajouta-t-elle, elle avait été l'ange gardien de cette famille et l'avait mise à l'abri du feu qui menaçait de consumer tout son avoir. Cet Esprit dit en outre à Madeleine qu'elle avait été du même sexe qu'elle, qu'elle était née à la même date, il y a quatre siècles. Elle finit par lui demander de l'aider à la délivrer des derniers liens qui l'attachaient à la terre. « Aurai-je un trésor, demanda Madeleine, si je contribue à te sauver? — Ne désire point de trésors terrestres, » répondit l'ombre, et là-dessus elle s'évanouit devant la fille étonnée qui n'eut rien de mieux à faire que de raconter tout de suite ce qu'elle avait vu à son père, au ministre (pasteur protestant) de l'endroit et à d'autres personnes honorables.

Depuis le mois d'avril de la même année, cet Esprit-femme se fit voir plus souvent à Madeleine. Elle lui dit que son nom avait été Anne-Marie, et qu'on l'avait mise à l'ancien couvent d'Orlach, à douze ans, quoiqu'elle eût fait tous ses efforts pour éviter ce sort. Elle récitait souvent, dans sa prière, le 116^e psaume : « J'aime l'Éternel, car il a exaucé « ma voix et mes supplications, etc. »

Vers le mois de juin de la même année, l'Esprit dit qu'il ne viendrait plus aussi souvent et que Madeleine verrait au contraire le mauvais Esprit à qui il était lui-même attaché par des liens indissolubles. En effet, à la fête de Saint-Jean, Madeleine étant occupée dans la cuisine de la maison pendant que sa famille était à l'église, vit avec effroi une quantité de grenouilles couvrir lâtre du four. Voulant en saisir quelques-unes, qui étaient fort grandes et jaunes, elle entendit une voix qui le lui défendait, et qu'elle reconnut pour la voix du bon Esprit qui l'avait priée de ne se mêler d'aucune manière des actions du mauvais Esprit déjà signalé, et de ne jamais lui répondre.

Au mois de juillet 1832, Madeleine vit souvent, pendant qu'elle était occupée à faucher, tantôt un chat noir, tantôt un chien ou un cheval noir qui la poursuivaient en préten-

dant l'aider à faire son travail plus vite. Souvent ce démon se présenta en moine noir en l'exhortant à faire dire des messes pour la durée du beau temps pendant la fenaison, et prétendant qu'une messe au taux d'un florin serait plus efficace qu'à 48 kreutzer. Chaque fois qu'il parlait, il se moquait de tout ce qui touche à la religion. Madeleine était protestante, et il n'y a même plus de catholiques dans son village.

Un jour, Madeleine et sa sœur trouvèrent un petit sac dans l'écurie, qui contenait 11 florins en monnaies diverses. Le moine se présenta, disant qu'il avait apporté cet argent de la boutique d'un marchand de *Hall* (ville voisine), et que celui-ci l'avait gagné en trompant ses clients. Il voulait le donner à Madeleine. Celle-ci ne lui répondit pas. Le soir de ce jour-là, l'Esprit-femme se présenta à Madeleine et lui dit de ne pas garder l'argent, mais de le distribuer aux pauvres du village, ce qui fut fait. Elle l'exhorta en outre à garder toujours le silence envers le moine, car si elle répondait, les flammes éclateraient tout à coup dans la maison.

Au mois d'août, le moine se fit voir à Madeleine, lorsque celle-ci tricotait au jardin, sous la forme d'un animal monstrueux; elle s'évanouit de suite et resta durant plusieurs heures dans un état d'insensibilité complète; son corps était sans mouvement, excepté le bras et la jambe gauche qui frappaient incessamment sur tout ce qui s'approchait d'elle. Ses parents firent venir un médecin et un pasteur protestant. La malade, étant dans l'état du somnambulisme, répondit toujours qu'elle n'était point malade, mais possédée par un démon (mauvais Esprit), qui était le même que le moine noir qui la poursuivait depuis si longtemps. Madeleine s'éveilla enfin le lendemain et raconta que l'Esprit-femme et l'Esprit du moine s'étaient disputés sur sa possession, et qu'enfin le mauvais Esprit, étant vaincu par le bon, s'était éloigné.

En effet l'Esprit-femme se manifesta alors de nouveau plus souvent, en consolant Madeleine par des versets de la Bible et lui défendant de raconter son histoire malheureuse aux

moqueurs et aux docteurs de la science qui, ne pouvant s'expliquer son état, se seraient moqués d'elle. Vers la fin du mois d'août, le Génie-femme lui annonça que le moine prendrait possession de son corps, mais qu'il garderait toujours avec lui l'âme de Madeleine pendant les intervalles de la possession. Depuis cette époque Madeleine perdit souvent la connaissance et le sentiment de son individualité. Elle parlait d'une voix de basse fort rude, et s'exprimait avec une grossièreté affreuse en se moquant de cette Madeleine si simple et si religieuse qui croyait à toutes les fables de la Bible et de l'Église. Il était impossible de prier avec elle ou pour elle, sans qu'elle ne tombât dans les convulsions les plus terribles. Tout ce qui était saint l'exaspérait et elle ne voulait rien entendre, même le bruit de cloches de l'église. La puissance de Dieu lui était insupportable et il disait souvent que ce qu'il y avait de pis, c'était que son maître à lui était sujet d'un plus grand que lui. Le réveil de cet état étrange ressemblait au réveil du sommeil magnétique. La tête fut agitée longtemps de droite à gauche et *vice-versâ* jusqu'à ce qu'elle finit par se pencher vers la droite; c'est par ces mouvements que le mauvais Esprit la quitta. Après le réveil, elle ne se douta de rien et prétendit même souvent avoir été à l'église et y avoir chanté et prié avec la communauté, tandis qu'au contraire pendant ce temps sa bouche avait proféré des blasphèmes. Les médecins voulaient lui donner beaucoup de remèdes et prétendaient expliquer cet état étrange par des prétendues lois de la nature inerte. Les parents de la malade voyant qu'ils se trompaient grossièrement, finirent par s'adresser au fameux docteur *Justin Kerner*. Celui-ci la prit dans sa maison, pour pouvoir mieux l'observer. Il n'ordonna à Madeleine, comme remède, que le jeûne et la prière; après des semaines entières d'observations constantes, Kerner ne put jamais découvrir, ni la moindre trace d'hypocrisie, ni même d'aliénation mentale chez la jeune fille.

Ce fut vers le printemps que Madeleine retourna chez ses parents; et son père se décida enfin à démolir sa maison, tenant compte des vives instances de l'Esprit-femme, qui avait

engagé Madeleine à recourir à ce moyen-là pour être débarrassée de sa possession. Pendant que le père faisait tous les préparatifs de la démolition, l'Esprit de la religieuse vint trouver Madeleine dans sa chambre à coucher, le 4 du mois de mars 1833. Il était éblouissant de clarté et couvert d'un grand voile lumineux, enveloppé d'une robe blanche à larges plis. « Un homme, lui dit-elle, ne peut pas sauver son semblable, c'est pourquoi notre Sauveur Jésus-Christ est venu au monde; le Christ seul ayant souffert pour tous, veut et peut sauver tout le monde. Néanmoins tu peux me rendre un grand service, en me délivrant des derniers liens qui m'attachent encore à la terre. Ce fut dans ma vingt-deuxième année que le moine qui a pris possession de ton corps m'a séduite, en m'introduisant déguisée en cuisinier dans un couvent d'hommes. J'eus plusieurs enfants de lui, mais il les tua tous au fur et à mesure qu'ils venaient au monde. De plus, pendant cette liaison criminelle, qui dura quatre années consécutives, ce scélérat assassina trois moines. J'ai dénoncé ses crimes, mais pas tous et lui, furieux contre moi, m'a ôté la vie pour cette raison. O Madeleine, que personne n'attende jusqu'après sa mort pour révéler ses crimes ! »

Puis elle tendit sa main à Madeleine, qui, manquant de courage pour la saisir, ne lui présenta que son mouchoir qui avait l'air d'être brûlé juste à l'endroit où l'Esprit l'avait touché. Cependant, chose étrange ! cette tache brûlée n'avait aucune odeur de feu.

Quelques heures plus tard, le moine prit possession du corps de Madeleine. La jeune fille resta dans cet état jusqu'au lendemain. Elle était fort pâle, les yeux fermés et le côté gauche très-froid et perpétuellement agité.

L'Esprit, après avoir pris possession de son corps, lui annonça qu'il ne pouvait la quitter que le lendemain à midi, mais que ce serait pour la dernière fois. « Si j'avais, dit-il, suivi les préceptes de saint Pierre traçant le modèle parfait de l'homme juste dans sa première épître, chap. II, 21-25, je n'aurais plus besoin d'être ici et de tourmenter cette pauvre fille. Pendant la nuit l'Esprit exprimait sa joie de pouvoir

prier et regrettait amèrement de ne s'être pas converti pendant l'été passé ; rempli de joie céleste, il répéta souvent les mots sacrés de *Bible*, de Jésus, etc., etc.

Enfin il finit, par la bouche de la possédée, par révéler tous ses crimes, en présence de beaucoup de témoins. Mon père, disait-il, était un noble issu de l'illustre race des seigneurs de GEISLINGEN ; il était propriétaire d'un château féodal près d'Orlach, d'où il pillait et dévastait tous les environs. J'avais deux frères, dont le cadet fut tué en guerre et l'aîné hérita du château. Quant à moi, je fus destiné au clergé ; on me nomma bientôt supérieur du couvent d'Orlach, grâce au népotisme de ma famille ; j'ai commis plusieurs assassinats sur la personne de mes confrères, ainsi que sur des religieuses et sur leurs enfants. J'introduisais les religieuses en habits de moine au couvent d'hommes, où je les assassinais aussitôt qu'elles ne me plaisaient plus. Après avoir assassiné trois de mes confrères, celle que tu appelles l'Esprit-blanc me dénonça, mais, en corrompant les juges, je fus acquitté. De retour au couvent, j'assassinai la traitresse, puis ensuite encore trois autres de mes confrères ; enfin, au bout de quatre semaines, je me suis tué moi-même ; c'était dans l'année 1438. En ma qualité de supérieur, je pouvais facilement introduire mes victimes dans le couvent, et les assassiner en jetant leurs cadavres dans un trou muré. Ma foi était empreinte d'un matérialisme grossier ; selon moi, tout devait finir à la mort ; mais, malheureusement, je trouvai au-delà du tombeau la destinée tout autre que je ne l'avais rêvée. Il y a une vie d'outre-tombe, une expiation et une punition cruelle après la mort même, qui n'est nullement le terme de tous les maux. »

Le lendemain, à midi, du 5 mars 1833, les démolisseurs de la maison trouvèrent un mur qui paraissait beaucoup plus ancien et plus solide que le reste. On y découvrit un trou ressemblant à un puits, rempli d'ossements d'hommes, de femmes et d'enfants. Ce fut juste au même moment que la jeune fille qui n'en savait rien, fut brusquement réveillée de son sommeil *démono-somnambulique*. Honteuse de se trouver entourée d'une foule d'inconnus, elle s'échappa de ce milieu encore

toute chancelante. Depuis ce moment la jeune fille s'est toujours portée bien et n'a cessé de jouir d'une excellente santé.

SONGES SYMBOLIQUES.

DOUBLE SONGE. — SA RÉALISATION.

M. le curé de Poussignac, Lot-et-Garonne, à qui nous devons les communications si curieuses que nous avons insérées dans les livraisons 5, 6 et 7, nous adresse sur d'autres faits qui lui sont personnels une longue lettre, dont nous allons aujourd'hui reproduire la première partie.

« Plus libre aujourd'hui, je viens, fidèle à ma promesse, vous narrer certains songes, dont l'accomplissement présente un caractère tout particulier autant que surprenant. Je vois déjà sourire ces aimables railleurs qui croient répondre à tout par une plaisanterie. J'aurai le courage de leur dire : c'est un rêve, un songe ; et quand les faits seront déroulés, ils me diront à quelle catégorie appartiennent ces songes.

• En 1835, après mes études du soir, un bien doux sommeil s'empare de mes sens, et mon appartement est inondé d'une vive lumière. Surpris et ébloui, je vois une main qui frappe du revers à ma porte ; elle était détachée de tout corps : le poignet seul fut sensible et visible pour moi. Je me rends à son appel, et j'arrive auprès d'une demoiselle étrangère, qu'on portait, ce me semble, sur un brancard ou palanquin, comme une morte : elle arrivait par la route du cimetière de Tormeius.

« Elle était dans un état complet de prostration morale ; ses lèvres semblaient murmurer quelques paroles de découragement ; et parfois il lui échappait quelques mouvements convulsifs, avec un sourire de tristesse. Je m'approche pour la consoler, et sa gouvernante me dit avec un accent de compassion pour sa maîtresse : « Oh ! c'est fini ; cette demoiselle si bonne est depuis longtemps dans cet état : vous ne pourrez la guérir. »

« Je lui prodigue mes soins ; elle sourit avec un œil de mélancolie, sensible à ma bonté, mais doutant du succès pour elle. Je la rassure, je l'encourage, et elle reprend sa route avec plus de sérénité ; ses adieux semblaient me dire : Je vous remercie bien.

« A l'instant même, une vieille dame, habillée de noir, m'annonce mon changement avec larmes, et deux hommes arri-

vent conduisant un troisième cheval qui m'était destiné, et je pars avec eux, en traversant une foule éplorée. Les adieux et les larmes de toutes ces personnes me fendirent le cœur, rendirent mon voyage fort douloureux. Nous gravissons péniblement une haute montagne, et au milieu, épuisé de fatigue, je m'écrie : Ah ! je monte au Calvaire ! quand serons-nous arrivés ? Mes deux guides, joyeux de m'emmener, se mirent à sourire ; ils me répondirent : Il faut encore une heure.

« A peine arrivé, je me trouve sur le bord d'un rocher, et je recule effrayé du précipice qui semble être sous mes pas. Un vaste bassin étend sa nappe d'eau, dans laquelle se jouent des poissons, qui, en passant devant moi, prenaient des figures humaines et le costume de certaines dévotes.

« J'étais absorbé par ce spectacle, lorsque la main d'un homme, au teint brun, aux cheveux bien bouclés, me frappe doucement sur l'épaule ; il me demande ce que je fais. « Ce précipice me fait peur, et cette rivière doit être poissonneuse. Oui, oui, vous avez ici de jolis poissons. Il me fait le portrait moral de tous, et comme je lui en désigne un qui semblait chercher mes regards, il répond : « *C'est Julie. Oh ! qu'il est puant !* » Et il se retire.

« J'étais encore sous l'impression de cette réponse et de ce spectacle, lorsqu'un autre homme, au teint presque noir, à cause de la nuit qui déjà tombait, me demande comment je me trouvais en ces lieux. Je lui montre ce précipice de plus de cinquante toises, je lui exprime ma frayeur, ma mélancolie et le désir de me retirer. Sa présence inattendue m'avait d'abord saisi, et il sourit de ma frayeur.

« Je songe à descendre de cette hauteur ; j'éprouve un très-grand embarras ; je ne savais où poser le pied, et l'eau semblait m'environner de toute part. Je respirais à peine sous le poids de ces diverses émotions et du danger qui semblait me menacer.

« Comme un coup de foudre, je reçois un coup en pleine poitrine qui me fit bondir sur mon lit comme une balle élastique : ce coup fut violent et douloureux. Eveillé, surpris, j'entends très-distinctement une voix qui fit entendre ces paroles :

« *Super aspidem, et basiliscum ambulabis et conculcabis leonem et draconem.*

« Cette voix douce et harmonieuse se perd dans le plafond, en laissant échapper encore ces mots :

« *Ce sont des contradictions.*

« Bouleversé de tout ce que je venais d'éprouver et d'enten-

dre, je passai la main sur ma poitrine comme pour adoucir l'impression douloureuse que je ressentais encore.

« Une main, du revers de la paume, frappe à la porte. La maîtresse de la maison crie : Une demoiselle étrangère, malade, et qui voudrait se retirer avant la chaleur, vous attend au confessionnal. Je me rends plein encore de ce que je venais d'éprouver, et mon émotion fut extrême quand je vis cette demoiselle en chapeau d'un blanc cendré, surmonté d'un voile vert. J'ouvre le confessionnal et je vois les mêmes mouvements des yeux et de la bouche qui, dans le songe, m'avaient si fort frappé. Ma curiosité est alors excitée : je fais semblant d'avoir besoin de sortir, et je regarde les pieds de cette personne. Je revois les mêmes brodequins gris et garnis comme dans le songe. Mon émotion et ma surprise furent encore plus grandes quand l'entretien me révéla des choses encore plus particulières. Je cherche à relever son moral ; mais, sensible à ma bonté, elle me lance un sourire mélancolique qui semble dire : Je n'espère plus beaucoup. Comme il faisait chaud, je l'engage à venir se rafraîchir avec sa gouvernante, et cette dernière me tint alors les mêmes paroles que j'avais entendues dans le songe. Tout en leur prodiguant mes politesses, je ne pouvais maîtriser mon trouble : elles n'y firent pas sans doute attention.

« Tout me revint alors, et pendant plusieurs jours, à l'autel et partout, j'étais occupé *du calvaire que je devais monter*. Huit mois après, madame de Redon, habillée de noir, vient avec larmes annoncer ma nomination à la cure de Laparade (le lieu de Laparade est fort élevé : après avoir quitté Clairac l'ascension est fort longue et pénible), paroisse située sur la hauteur près de Castelmorac. Deux hommes arrivent avec un troisième cheval, et je pars pour Laparade, au milieu des regrets et des larmes des personnes qui remplissaient ma chambre, l'escalier et la place publique. Ce départ m'écrasa. Je n'ouvris la bouche que pour dire au milieu de la côte : *Je monte au Calvaire*. La réponse de mes guides fut la même.

« Arrivé chez M. Geneste, notaire, dont la maison, bâtie sur le bord du rocher, domine une profondeur de cinquante toises, je recule effrayé, et je vois le Lot qui semble couler à ses pieds. La main de M. Jalis, gendre de M^e Geneste, au *teint brun, aux cheveux bouclés*, vient me frapper sur l'épaule, et il me tient les mêmes propos que dans le songe, et il se retire pour commander le repas. Après lui, M. Paul Charpentier, voilé déjà par la nuit et l'ombre des arbres de la terrasse, me tient aussi le même langage. Ce compatriote,

agent d'affaires à Bordeaux, était pour cause chez M^e Geneste, notaire à Laparade. Ma tristesse devient profonde : je ne puis rien manger, préoccupé de la pensée de fuir. Quand je voulus partir, l'inondation de 1835 semblait me barrer la route : mon piano et mes meubles restèrent un mois et demi sur le Lot.

« Tout s'est accompli à la lettre.

« HERMÈS, »

Curé de Poussignac (Lot-et-Garonne).

(*La suite au prochain numéro.*)

VUE A DISTANCE. — RÉVÉLATION D'UN CRIME.

La *Gazette d'Arad* raconte le fait suivant :

« Deux frères israélites, de Gyek (Hongrie), étaient allés à Grosswardein, conduire, dans un pensionnat, leurs deux filles, âgées de quatorze ans. Pendant la nuit qui suivit leur départ, une autre fille de l'un d'eux, âgée de dix ans et qui était restée à la maison, se réveille en sursaut et raconte en pleurant à sa mère qu'elle a vu en rêve son père et son oncle entourés de plusieurs paysans qui voulaient leur faire du mal.

« D'abord la mère ne tint pas compte de ses paroles ; mais voyant qu'elle ne peut parvenir à calmer son enfant, elle la mène chez le maire du lieu ; celle-ci lui raconte de nouveau son rêve, en ajoutant qu'elle avait reconnu deux de ses voisins parmi les paysans, et que l'événement s'était passé sur la lisière d'une forêt.

« Le maire envoie immédiatement au domicile des deux paysans, qui étaient en effet absents ; puis, afin de s'assurer de la vérité, il expédie dans la direction indiquée d'autres émissaires qui trouvent cinq cadavres sur les confins d'un bois. C'étaient les deux pères avec les deux filles et le cocher qui les avait conduits ; les cadavres avaient été jetés sur un brasier pour les rendre méconnaissables. Aussitôt la gendarmerie commença des perquisitions, elle arrêta les deux paysans désignés, au moment où ils cherchaient à changer plusieurs billets de banque tachés de sang. Une fois en prison, ils avouèrent leur crime, en disant qu'ils reconnaissaient le doigt de Dieu dans la prompte découverte de leur crime. »

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.

FAITS ET QUESTIONS SPIRITUALISTES EN AMÉRIQUE, EN ALLEMAGNE,
EN HOLLANDE, EN SUISSE ET EN ESPAGNE.

(Suite.)

LE SPIRITUALISME EN SUISSE. — Tels sont les premiers pas marqués par le spiritualisme en Hollande. Tout nous fait augurer qu'il ne fera que grandir dans une contrée remarquable par l'esprit droit, sérieux, calme et réfléchi de ses habitants, contrée qui a toujours été l'asile de la liberté, qui fut autrefois un des plus brillants foyers de la philosophie et où la vérité n'a jamais manqué de soldats qui se sacrifiaient pour elle.

Il en sera sans doute de même des habitants d'un autre petit pays qui fut aussi de tout temps le rempart de la liberté politique et religieuse, et d'où sortirent des grands hommes qui l'ont servie avec éclat. Nous voulons parler de la Suisse. On sait que c'est en Suisse que M. Agenor de Gasparin a, le premier il y a cinq ans, constaté et décrit des phénomènes on ne peut plus remarquables, dont le récit a vivement piqué l'attention publique. Cette contrée compte çà et là d'autres spiritualistes fervents. Ainsi, il y a à Poschiavo, canton des Grisons, les frères Ragazzi, âmes pleines d'une généreuse flamme pour tout ce qui souffre des maux du corps et de ceux de l'âme ; qui ont rendu, comme magnétiseurs, d'immenses services, qu'on vient trouver de toutes les contrées voisines de Suisse, d'Italie et d'Allemagne, et qui se sont livrés avec un soin particulier à l'étude des faits et des questions spiritualistes. Il y a, à Genève, le savant docteur Røessinger, directeur du *Journal de l'âme*, le vénérable pasteur Bort et ses honorables amis et collaborateurs, MM. Bret et Mestral.

M. Røessinger est un savant distingué qui, comme Calvin et tant d'autres qu'anima l'amour des progrès religieux et scientifiques, choisit instinctivement Genève pour lieu de sa résidence. Il ne tarda pas à y jouer le rôle que rempliront toujours les hommes qui mettent du caractère et de l'indé-

pendance au service d'une belle intelligence. Il figura avec honneur dans les luttes de la liberté et fut l'un des premiers qui vota, dans les assemblées populaires de son pays d'adoption, la prise d'armes qui amena la révolution de 1846. Aussi, à la demande du nouveau Conseil d'État, le conseil souverain et le conseil municipal de la ville lui octroyèrent-ils gratuitement *la bourgeoisie d'honneur*. En 1856, M. Ræssinger étant allé à Neuchâtel à la grande fête des drapeaux, délégué par la ville de Genève pour porter la coupe d'honneur aux défenseurs de la liberté du canton, y fut couronné aux acclamations de plus de 8,000 spectateurs, en qualité de martyr de la liberté, de vieux soldat de la révolution de 1831, et en raison de ses vertus civiques. Ces préoccupations patriotiques ne lui ont pas fait perdre toutefois de vue les travaux de sa profession et les grandes vérités du spiritualisme qu'il cherche à expliquer scientifiquement par des hypothèses où il s'efforce d'allier la raison avec la foi. Il a publié successivement : *Fragment sur l'électricité universelle ou attraction mutuelle*; *un Résumé du susdit travail*; *un Coup d'œil philosophique et médical sur les forces vitales*; *un Manuel théorique et pratique du rhumatisme et des maladies nerveuses*; un dialogue entre un physicien et un théologien, avec une explication physico-logique du symbole des apôtres, ouvrage intitulé : *la Science se rallie à la foi* (1).

Dans son *Journal de l'âme*, publication mensuelle formant un cahier de trente-deux pages, il s'occupe, d'une manière générale et particulière, des phénomènes psychologiques, physiques et moraux ou intellectuels, et cherche surtout à établir la théorie scientifique du christianisme et de l'immortalité de l'âme; à prouver que la venue du Christ n'est autre chose que son relèvement religieux sur toute l'humanité. Il tend aussi à établir, soit logiquement, soit pratiquement, par différentes dictées spiritualistes, que tous les phénomènes de l'univers sont, soit de nature électrique, soit de nature magnétique, c'est-à-dire que l'action physique doit être envi-

(1) On trouve ces ouvrages chez l'auteur à Genève, et à Paris, à la librairie Cherbuliez, rue de la Monnaie, 40.

sagée comme synonyme d'action électrique, et la puissance intellectuelle, comme synonyme de puissance magnétique.

Comme on le voit par cet exposé, la science préside partout à la rédaction du *Journal de l'âme*. Aussi n'est-il pas d'une lecture très-attractive, très-variée surtout pour les natures purement instinctives, qui cherchent dans le spiritualisme des faits, des émotions, des explications, des affirmations claires, tangibles, revêtant une couleur principalement mystique et religieuse, et surtout le langage habituel de l'histoire. Mais, d'un autre côté, le *Journal de l'âme* est appelé à plaire aux esprits rigoureux et analytiques, à ceux qui veulent remonter des effets aux causes, expliquer scientifiquement tous les genres de phénomènes et les rattacher aux lois connues de la nature.

Les théories à l'aide desquelles le docteur Rössinger a essayé d'expliquer les phénomènes du spiritualisme, sont assez complexes ; cependant il les a résumées, sous quelques points de vue, dans une lettre qu'il vient d'adresser à l'évêque de Tarbes, relativement aux apparitions de Lourdes ; et c'est dans cet article, où sa pensée nous apparaît plus transparente, que nous allons aller chercher quelques fragments qui en donnent un aperçu.

« Les manifestations spiritualistes, — dit le docteur Rössinger, — ont une base très-réelle, et lors même que l'exagération et la mauvaise foi parviennent à dénaturer la valeur des faits de ce genre, ou à donner le change au public sur leur réalité, il n'en est pas moins vrai qu'en les ramenant à leur état, à la foi morale et relative, c'est-à-dire reliant les effets aux causes, les causes aux effets, on peut actuellement (*comme on l'a fait jadis, avant que la science eût pris une direction si funeste*) obtenir des résultats souverainement importants pour l'humanité entière, puisqu'ils concourraient à *fixer sur le sol les fondements d'une religion universelle dont la grande simplicité et l'accord dans les vérités principales des différentes sectes religieuses, opéreraient la régénération et le bonheur général de l'humanité.....*

« Aussi l'on doit être convaincu *que l'homme impartial, se soumettant sans réserve aux lois universelles et providentielles peut arriver à une sympathie attractive, intuitive directe avec Dieu, ainsi qu'à une foi absolue qui le rende capa-*

ble de participer aux attributs divins ; de là, les miracles de la foi.

« Les observateurs impartiaux reconnaissent les révélations intuitives ; ils admettent que, dans l'origine, l'homme a été créé à l'image de Dieu, et qu'il est susceptible de participer aux attributs divins, en les possédant lui-même lorsqu'il est dans des positions convenables.....

« Alors l'homme, qui est une créature animale, est capable d'être en quelque sorte créateur, jouissant des attributs divins généraux ; et puisque nous voyons de nos yeux terrestres le simple animal, créature moins parfaite que l'homme, doué d'un instinct sublime, inexplicable par les procédés de la science officielle, pourquoi ne serait-il pas possible que l'homme non vicié par l'éducation, percût par la double vue les phénomènes universels, entrevit par conséquent des objets et figures allégoriques, et comprît le sens spirituel du langage divin illettré ; en un mot, pourquoi l'homme, convenablement disposé, ne pourrait-il pas arriver aux notions relatives à ses rapports avec la nature entière?.....

« Pour ce qui concerne les révélations, constituant la base des différentes religions, ajoute plus loin le docteur, elles ont pu, à peu de chose près, être les mêmes aux différentes époques historiques ; mais comme elles ont été interprétées et transmises par des instruments (*médiums, prophètes, etc.*) faisant partie de l'humanité, dont l'éducation humaine a dû nécessairement varier, ces révélations divines, *intuitives* ont pu paraître divergentes, tandis qu'au moyen du langage spirituel, elles peuvent très-bien être ramenées à une unité sublime, si l'on tient compte des causes diverses qui les ont fait paraître divergentes.....

« Pour rendre plus facile la compréhension de la possibilité de la transmission de l'intelligence divine à la créature ou à la matière, le rédacteur du *Journal de l'âme* développe brièvement quelques notions générales sur la constitution élémentaire physique des deux substances, dont la réunion constitue le grand univers. De ces deux substances, dit-il, l'une est toute divine, immatérielle, et constitue la divinité, tandis que l'autre substance est corporelle, c'est-à-dire matérielle, terrestre et plastique, constituant l'étoffe de tous les corps solides, liquides et gazeux qui composent l'univers. Cette division de l'univers, surtout sous le point de vue des différents attributs moraux de ces deux substances, constitue le dualisme.....

« La première de ces substances a été désignée par les anciens philosophes sous les noms plus ou moins allégoriques *d'Ether, de Jupiter, de Feu central, d'Ame du monde, de Premier mobile, etc.*; pendant que les physiciens modernes l'ont confondue sous les dénominations variées de *calorique latent, fluides électrique, magnétique, galvanique, nerveux, etc.*, suivant les différentes faces sous lesquelles ce fluide universel, impondérable a été étudié; tandis que, en réalité, cette substance immatérielle constitue la divinité, dont aucune image taillée n'est possible, et qui est bien le Dieu inconnu annoncé par saint Paul, esprit universel pur, séparé de la matière, *par abstraction, etc.*, réellement doué d'*ubiquité* ou d'*omniprésence*.

« Quant à la seconde des substances universelles, qui constitue l'étoffe matérielle et d'où tout égoïsme prend naissance, les anciens philosophes, — dit M. Rössinger, — l'ont désignée par l'expression allégorique de *chaos*, tandis que les poètes modernes la désignent par l'expression générale de *limon*. Dans l'espèce humaine ces attributs moraux constituent l'égoïsme ou le désir de la puissance physique; c'est cette puissance séductrice qui est le *démon*.

« Par cette expression de démon, il ne faut pas entendre autre chose que cette mauvaise disposition égoïste du corps humain, qui, *en vertu des lois de la nature*, empêche l'action divine toute philanthropique de pénétrer l'homme. C'est aussi dans ce sens seulement qu'il faut comprendre comment cet être fictif *qu'on appelle démon*, est capable de contrebalancer la puissance divine, ce qui paraît être un paradoxe, mais mal à propos.

« La matière plastique ou chimique des corps, comme condition de son existence et en vertu des lois naturelles, immuables qui régissent l'univers envide ou absorbe constamment de toute sa circonférence vers son centre, le fluide divin, immatériel, en formant un courant, avalant ou envidant, centripète et cohésif, tandis que la présence ou le séjour momentané dans la substance matérielle du fluide divin (*dont les attributs physiques sont essentiellement dissolvants, impulsifs, dilatants, dévidants, centrifuges ou expansifs*), après s'être emparé de la quintessence chimique des corps dans lesquels il a été envidé ou absorbé, se dévide et s'en échappe sous forme d'effluves ou d'émanations mixtes, puisqu'elles forment alors chacune un tout nouveau, composé de substance divine pure dans laquelle se trouve fondue la quintessence de ces corps. C'est des émanations de ce genre que sont produits les germes

et les éléments créateurs ou reproducteurs des substances des différents règnes. Bien plus, cette reproduction ou cette création naturelle est encore également vraie, pour ce qui est relatif aux idées ou aux principes intellectuels, car chaque idée humaine renferme encore et des éléments terrestres et des éléments divins ; de là la différence entre la sagesse humaine et la sagesse divine, entre la vérité relative et la vérité absolue.

« Cette action envidante ou absorbante de l'Esprit divin par la matière plastique des corps, ainsi que la réaction expansive, dilatante, dévidante et exhalante qui en est la conséquence nécessaire, sont les forces ou lois universelles, immuables auxquelles sont soumis tous les phénomènes universels, quels qu'ils soient, *physiques et moraux*. Par l'existence de ces lois, les conditions d'équilibre n'étant pas compris, résulte la nutrition et le développement régulier ; tandis que de sa rupture résultent la perturbation, la destruction et la transformation.

« C'est l'ensemble des points de vue qui précèdent qui a donné naissance au fameux *système des émanations* des anciens, système que le christianisme a lui-même utilisé, mais que, plus tard, les modernes ont si fatalement perdu de vue, par suite de l'admission de principes analytiques partiels, induisant en erreur sur l'ensemble, dont on cessa graduellement de s'occuper à mesure qu'on arrivait à des principes secondaires, mathématiquement calculables..... »

Ce n'est que providentiellement et instinctivement que, *dès son enfance*, le docteur Rössinger a été mis en garde contre les dangers de ce perfectionnement trompeur, par les calculs mathématiques qu'il appliquait aux principes secondaires ; c'est pendant la solitude d'une captivité politique qu'il a pu se livrer aux méditations persévérantes, indispensables pour arriver aux contemplations extatiques, pendant lesquelles l'ensemble du système des émanations des anciens lui est apparu intuitivement avec les conditions nécessaires pour le perfectionner et le simplifier, etc.

Ces quelques fragments que nous extrayons çà et là dans le *Journal de l'âme* du mois d'octobre 1858, ne suffisent pas, il est vrai, pour faire connaître à point nommé le fond des idées du docteur Rössinger ; mais elles indiquent de quelle nature sont ces idées, vers quels horizons nouveaux le savant

Génevois dirige ses investigations ; l'avenir dira ce qu'il y aura à redresser dans ses théories. En attendant, nous ne pouvons que rendre hommage aux travaux incessants, consciencieux auxquels se livre leur auteur, tout en regrettant que ses loisirs ne lui permettent pas de donner à son style une forme plus claire, plus concise et plus attachante pour le commun des lecteurs.

MM. Bort, Bret et Mistral, les compatriotes de M. Rœsinger, dont nous avons parlé plus haut, ne paraissent pas tout à fait suivre les mêmes voies. Dans leurs écrits, le spiritualisme est dégagé de toute préoccupation scientifique ; ils n'y voient que son côté moral et religieux. C'est sous l'empire de préoccupations de cette nature qu'ils ont publié plusieurs ouvrages, résultat de leurs méditations ou de communications spirituelles obtenues en diverses circonstances. Parmi ces ouvrages figurent les suivants :

1° *Révélations divines et mystérieuses, ou communications entre le ciel et la terre par le moyen d'une table* ; 2° *Te Deum* donné en vision à Emile Bret, part. piano et chant ; 3° *Rome, Genève et l'Eglise du Christ*, 2 vol. ; 4° *Que faut-il faire pour communier dignement ?* 5° *Judas dans le chrétien devant la Cène du Seigneur* ; 6° *La Résurrection, ou résultats tant pour Dieu que pour son enfant, de la Cène prise dignement.*

Les quatre précédents ouvrages sont annoncés comme ayant été dictés par le Fils de Dieu. Il en est un autre dû particulièrement à la plume de M. Bort, et qui a été publié l'année dernière sous le titre de : *Lettre à M. de Saint-G... sur les manifestations, les révélations divines qui ont eu lieu à Genève depuis 1854 et sur les prophéties qui annoncent le règne du Christ et de son Eglise sur la terre.*

M. Bort et les autres spiritualistes de Genève, pour recevoir les communications des Esprits, se servent d'un guéridon ou table ronde. Du milieu de cette table se détache une tige en fer qui se recourbe en forme de crochet afin de servir d'index. Autour de cette tige et sur la table se trouve fixé un cadran mobile de forme circulaire, pouvant tourner sur la tige qui lui

sert de pivot, à la manière des petits tourniquets que l'on voit à Paris chez les marchands de vin. Sur le tour du cadran se trouvent les lettres de l'alphabet. On actionne la table en posant les mains sur ses bords. Aussitôt, le cadran se meut, agité par l'Esprit, et va s'arrêter successivement en face de l'index, aux lettres dont l'Esprit a besoin pour écrire un mot. Souvent, à la première lettre les mots sont devinés. Il en est ainsi quelquefois des phrases, et c'est de cette manière que les spiritualistes génevois sont parvenus à obtenir des discours, des pages, des volumes entiers de révélations.

Celles que contient l'ouvrage de M. Bort ont été obtenues de cette manière, après toutes les précautions, les conjurations nécessaires pour écarter les mauvais Esprits. M. Bort, tout en réfutant les théories plus ou moins scientifiques, étranges, inadmissibles, à l'aide desquelles les sceptiques, les matérialistes ont cru pouvoir expliquer les phénomènes de la table parlante, fait connaître comment, après un premier commerce avec des esprits bienheureux, des âmes célestes, il a eu le bonheur, lui et ses amis, de recevoir les communications du Sauveur, du Christ lui-même; car le pasteur évangélique de Genève a eu cette insigne faveur, s'il faut l'en croire. Et pourquoi n'ajouterions-nous pas foi à sa parole? Lui et les vrais chrétiens qui l'entourent ne sont pas indignes des visites d'un tel hôte, et d'ailleurs le Christ n'a-t-il pas dit que quand plusieurs personnes s'assembleraient pour prier en son nom, il se trouverait au milieu d'elles? Le Christ est donc venu lui-même se manifester dans le groupe spiritualiste de M. Bort, et voici en peu de mots le résultat de ces divines manifestations. Le temps de la nouvelle venue du Rédempteur, de l'incarnation complète de son esprit dans l'humanité est arrivé. Ce temps, annoncé par les prophètes, dans l'Apocalypse, prédit par le Christ lui-même et par tant de saints, est le fameux *millenium*, c'est-à-dire la période de mille années pendant lesquelles le Fils de Dieu doit régner sur la terre. Les signes, les prodiges qui éclatent aujourd'hui de toute part en sont l'annonce. Ils ne sont rien autres que l'effet du souffle créateur, du souffle régénérateur et consolateur qui pénètre plus

que jamais l'humanité. Car il est dit qu'avant la venue du Christ, les anges et les Esprits bienheureux viendront travailler à cette œuvre de grâce et d'amour; que le don de prophétie sera accordé; que des visions et des songes merveilleux seront donnés aux enfants des hommes, tandis que, d'un autre côté, l'esprit du mal cherchera plus que jamais par ses séductions à conserver son empire, empire qui ne sera que trop marqué par la consommation de l'apostasie et par la manifestation de l'homme de péché et du méchant, selon qu'il est marqué dans la seconde épître de saint Paul aux Thessaloniens et dans saint Jean l'Apocalyptique.

Le temps où la volonté de Dieu sera faite sur la terre comme dans le ciel, le temps du nouveau royaume, de la Jérusalem céleste est donc proche. C'est M. Bort qui l'assure. Le spectacle que présentent les hommes et les choses de ce temps-ci en offre, dit-il, la preuve. Ne se fait-il pas un remuement universel; un besoin profond ne travaille-t-il pas les âmes; n'y a-t-il pas une aspiration de l'humanité tout entière vers quelque chose de grand, d'inattendu, qui nous fait rêver et entrevoir un monde nouveau, un monde meilleur? Et, à ce sujet, le ministre du saint Eyangile cite en appendice les paroles remarquables de J. De Maistre, de Chateaubriand et de Lamennais.

Nous n'osons nous prononcer sur les conclusions du livre de M. Bort, livre où les citations sont mêlées à des réflexions et appuyées sur des citations qui montrent la science et la vaste érudition biblique de son auteur. Seulement nous dirons qu'il nous arrive chaque jour, de tous les points où notre journal pénètre, des révélations, des récits de visions extatiques; où les mêmes grandes choses nous sont annoncées. Nous serions à la veille d'une grande transformation religieuse, qui serait surtout signalée par une fusion des croyances, une alliance universelle des cultes sous un symbole commun dont le spiritualisme serait la base. Le sanctuaire définitif de la foi nouvelle serait Paris. C'est là que serait élevé le premier temple de la réconciliation universelle, dont l'érection a déjà même été annoncée et décrite dans différentes

visions. C'est de la capitale du monde civilisé que sortiraient les nouveaux apôtres qui iraient évangéliser les peuples et semer partout la foi aussi bien par la parole que par les prodiges du monde surnaturel.

■ Nous laissons au temps et à la divine Providence le soin de nous convaincre de la vérité de ces prophéties. En attendant, nous ne pouvons que porter témoignage de l'excellent esprit qui anime M. Bort et ses amis, du recueillement pieux, de la sincérité qu'ils apportent dans tout ce qu'ils font. Heureuse la cause spiritualiste, si elle rencontrait partout des adeptes et des propagateurs aussi graves, aussi recueillis, aussi recommandables par les intentions.

■ LE SPIRITUALISME EN ESPAGNE. — La correspondance que nous recevons depuis que nous avons entrepris la publication de cette *Revue*, et les visites dont nous avons été honorés de la part de voyageurs espagnols très-instruits, nous démontrent, non-seulement que les doctrines spiritualistes trouvent de grandes sympathies au-delà des Pyrénées, mais aussi que les manifestations des esprits ont lieu dans un grand nombre de localités. — Des hommes distingués, qui ont eu occasion de suivre le développement du spiritualisme aux Etats-Unis et en France, et qui ont tâché d'obtenir de semblables résultats dans les villes d'Espagne qu'ils habitent, ont été récompensés par le succès; mais les préoccupations politiques qui règnent partout dans cette contrée, empêchent que les expériences et les études se généralisent et deviennent l'objet d'une sérieuse attention. Si l'Espagne compte des spiritualistes fervents, elle n'en compte guère qui aient reculé l'étude des divers phénomènes jusqu'à un degré bien avancé. La plupart en sont encore aux tables tournantes, aux tables s'exprimant au moyen des coups et de l'alphabet. Le cercle spiritualiste, qui se réunit à Madrid, et qui est composé d'hommes aussi distingués par leur position sociale que par leur instruction, n'est pas encore parvenu à attirer à ses réunions d'autres esprits que ceux d'un ordre inférieur. — Les réponses sont futiles; les dénominations qu'ils se donnent ne sont pas sérieuses,

et ils ne s'élèvent jamais aux doctrines qui forment déjà en France le sujet de nombreuses publications (1).

Les spiritualistes espagnols, qui résident dans des endroits éloignés du centre ou des grandes villes, nous témoignent le plus vif intérêt pour les phénomènes dont notre *Revue* est l'organe, et ils en portent d'autres à notre connaissance que nous recueillons avec plaisir et que nous publierons plus tard.

Parmi les spiritualistes, nos correspondants en Espagne, se trouve un esprit fervent, qui semble trouver une satisfaction extrême à développer, avec nous, les conséquences de la doctrine. Isolé dans une petite ville de la côte d'Andalousie, M. G... épanche son cœur, dilate son âme et se fortifie lui-même, en prêchant aux autres les consolantes idées de l'immortalité. Dans une de ses dernières lettres, il nous disait : « Les idées qui trompent les athées ne leur permettent pas d'ouvrir les yeux. C'est vrai qu'ils n'attendent rien de l'autre monde, mais comme ils n'y craignent rien non plus, ils vivent tranquilles, sans un autre but que celui de *jouir* pendant que dure la vie, et qu'ils se trouvent en possession de leurs sens... La mort!... Mais qu'est-ce que la mort pour un athée? La fin complète de son existence physique, morale et intellectuelle.

(1) Cependant, nous devons dire que là comme ailleurs il se passe quelquefois des faits inattendus d'un immense intérêt. En voici un qui nous a été raconté par M. Camalegno, un des plus respectables magistrats de la péninsule, homme de bonne foi, et qui, néanmoins, est étranger aux doctrines spiritualistes. Il y a quelques années, dans un groupe spiritualiste de Madrid dont faisaient partie des personnes honorablement posées de la société, vint se manifester l'âme d'une femme que quelques membres du groupe avaient connue autrefois à Paris. Cette âme, qui donna tous les renseignements désirables sur son identité, raconta qu'elle habitait dans la planète Vénus. Pendant longtemps elle ne cessa de venir s'entretenir avec ses bons amis de Madrid. Un soir elle leur annonça qu'elle allait les quitter pour ne plus revenir, attendu, dit-elle, qu'il se passait de grandes révolutions physiques dans la planète où elle se trouvait. On fut en effet désormais privé de sa visite. A quelques temps de là les spiritualistes de Madrid furent bien stupéfaits d'apprendre qu'à l'époque à laquelle leur cher Esprit les avait quittés, des observations astronomiques faites sur différents points de l'Europe avaient effectivement constaté l'existence de nombreuses perturbations dans la planète Vénus.

Pour lui, la matière retourne à la matière et l'esprit retourne à sa source, c'est-à-dire au *néant*. Selon lui, avant d'être conçu dans le sein de sa mère, l'homme était confondu dans le chaos, mêlé au néant; lorsqu'il cessera de vivre, il retournera à son origine, au néant. L'homme, ainsi que tous les êtres, forment, suivant la doctrine des athées, une progression qui commence dans le néant et qui finit dans le néant. Par conséquent, ni l'honneur de ses ancêtres, ni notre renommée posthume ne signifient rien dans le critérium d'un athée. Nous, spiritualistes, nous n'avons pas une gloire aussi bornée. Les nobles actions de nos pères, les vertus de nos ancêtres, remplissent de joie nos âmes. Cet effet d'amour-propre nous oblige d'imiter tout ce qui est honorable pour notre famille, et nous engage à conduire nos fils par les sentiers de la vertu, de la sagesse et de l'honneur.

« Après notre mort, nous serons unis avec nos parents, et là nous attendrons nos fils. Nous avons tous ces avantages sur l'existence triste des athées. Lorsqu'il était nécessaire de faire appel à la foi pour croire à la survivance de l'âme, l'argument physique semblait parfois venir en aide aux théories de l'athée; mais aujourd'hui, la foi n'est point nécessaire; l'immortalité de l'âme se montre comme un fait mathématique qu'on ne peut nier sans renier la raison humaine, sans offenser la vérité et sans descendre au rang des brutes. »

Par ces échantillons, on peut prévoir combien sera rapide le progrès de la doctrine spiritualiste chez un peuple encore croyant dans l'immortalité de l'âme, mais qui commençait à sentir l'affaiblissement de ces croyances par l'invasion des idées philosophiques.

Z. PIERART.

Z. PIERART, propriétaire-gérant.



LE SPIRITUALISME ET LES GENS DU MONDE.

Si l'on parle à un homme du monde du cours des actions et de la rente, si on l'entretient de primes, de reports et de dividendes, on est sûr d'être écouté. Parcourez les lieux publics, promenades, cafés ou théâtres, voyagez en chemin de fer ou seulement en omnibus, et prêtez l'oreille à la conversation de vos voisins ; il y a dix à parier contre un que cette conversation roulera sur l'industrie et le commerce, sur des spéculations réussies ou manquées, sur des projets financiers, grands ou petits, sur une question d'argent enfin. Voilà, en effet, la préoccupation générale, celle des intérêts matériels, dont le culte n'a jamais eu tant d'apôtres que de nos jours. Hasardez-vous donc à parler spiritualisme à tous ces gens-là ; vous avez grande chance de les voir écarquiller leurs yeux comme devant un bruit insolite et bizarre. Admettons cependant que, le premier moment de surprise passé, ils consentent à vous écouter quelques instants : « Eh quoi ! interrompent-ils, on s'occupe donc encore de ces choses-là ? Nous pensions qu'il n'était plus question depuis longtemps des tables tournantes et parlantes ; elles ont donc eu la vie plus dure que les fleurs en papier et la potichomanie ? » Vous répliquez qu'il ne s'agit pas d'un simple jeu de société, mais d'expériences de la plus haute gravité, puisqu'elles se rapportent à la destinée future de l'homme. Ces mots de destinée future les rendent attentifs ; il s'imaginent que vous voulez parler d'améliorations matérielles et physiques, du perfectionnement des machines à vapeur ou de leur remplacement par l'électricité, de la direction des aérostats, de la fabrication économique du vin de Champagne, etc., etc. Vous leur dites que tout cela a bien son mérite ; qu'il serait fort commode de se faire traîner par une locomotive électrique, sans feu ni fumée ; qu'il serait fort agréable de voyager en

ballon si l'on était sûr d'aller droit au but et d'arriver à bon port ; qu'enfin le vin de Champagne est une boisson fort agréable à la fin d'un dîner , et qu'il serait à désirer qu'il ne coûtât pas plus cher que le vin de Brie ou d'Argenteuil ; mais qu'en parlant de l'avenir de l'homme, vous avez entendu son avenir spirituel et non son avenir corporel. Cette déclaration les jette dans un grand étonnement ; ils vous demandent tout ébahis ce que c'est qu'un avenir spirituel ; vous leur répondez que c'est la vie de l'âme après la mort , attendu que l'homme ne meurt pas tout entier, mais que son esprit ou âme lui survit, et que c'est précisément la démonstration de cette grande et consolante vérité que vous espérez pouvoir leur fournir par vos expériences. C'est alors qu'ils n'y sont plus du tout ; ils vous regardent comme atteint pour le moins de folie temporaire , et ils vous tournent le dos pour retourner à leurs primes , à leurs reports et à leurs dividendes , toutes choses beaucoup plus sérieuses que les balivernes dont vous vouliez les entretenir.

Le principal motif de la répulsion que vous leur inspirez est le même que celui que je signalais dans ma dernière causerie à propos d'un certain nombre de savants , c'est-à-dire la doctrine matérialiste dont ils sont imbus. Le *post mortem nihil est* (il n'y a rien après la mort) de Sénèque le tragique a aussi parmi eux bien plus d'adhérents qu'on ne croit. Je sais que beaucoup de gens du monde sont seulement indifférents en matière de religion et ne tranchent sur rien en métaphysique, par la bonne raison qu'ils ne s'occupent jamais de questions philosophiques, mais je sais aussi que lorsqu'on les met par hasard sur le terrain de l'âme humaine et de son immortalité , une bonne partie d'entre eux ne craint pas de professer à cet égard l'incrédulité la plus complète. « Quand on est mort, on est bien mort, » disent-ils, et ce triste adage passe de bouche en bouche sans protestation, ou si quelqu'un a le bon esprit de protester, c'est presque une exception.

Un de ces incrédules me disait un jour : « J'ai vu mourir un chien , j'ai vu mourir un homme , et je n'ai pas trouvé de différence. » Eh quoi ! vous comparez un homme à un chien, et parce que les symptômes de la dissolution du corps

sont les mêmes chez l'animal et chez l'homme, vous en concluez qu'il n'y a rien au-delà pour chacun d'eux ! C'est-à-dire que vous mettez sur la même ligne la brute, douée d'instincts merveilleux, c'est vrai, mais qui n'a ni sens moral ni conscience, et l'être à qui Dieu a donné l'un et l'autre, sans parler de ces hautes facultés de l'intelligence qui atteignent chez certains hommes de si magnifiques proportions ! Arrêtons-nous un instant à ces dernières, car c'est peut-être ce qui vous frappera le plus. Lisez *Phèdre*, *Esther* ou *Athalie*, ces admirables poésies de Racine qui faisaient dire à Chateaubriand : « On a honte de tenir une plume quand un homme a écrit de pareils vers ; » découvrez-vous devant tel monument, telle statue, tel tableau de nos grands maîtres ; écoutez dans le ravissement telle partition de nos compositeurs les mieux inspirés, puis dites-moi si vous trouvez encore qu'il n'y ait pas de différence entre un homme et un chien. Affaire d'organisation, murmureriez-vous peut-être. Ah ! pourquoi ne pas supposer plutôt qu'en dépit d'une similitude d'organes et de facultés physiques que personne ne songe à nier, l'homme a reçu de Dieu un principe immatériel et immortel d'intelligence qu'il a refusé aux animaux, surtout lorsqu'à côté de ce principe d'intelligence, se révélant par des chefs-d'œuvre, vous placez ce sens moral, cette conscience dont je parlais tout à l'heure, qui existent chez l'homme et dont la bête ne se doute seulement pas ? Cette supposition n'est-elle pas plus d'accord que la supposition contraire avec l'idée que nous avons de Dieu ? Mais quoi ! je nomme Dieu, et il n'est pas bien sûr que les matérialistes dont je parle croient en lui...

Ne pensez pas toutefois que j'ignore qu'il y a plus d'une observation à présenter contre cette doctrine si belle et si consolante de l'immortalité de l'âme. Je ne parlerai pas de cette objection puérile qui consiste à dire : « Tant que je n'aurai pas rencontré une âme sous mon scalpel ou au fond de mon creuset, je n'y croirai point. » Si l'âme était pour nous visible et palpable, ce ne serait plus une âme. Mais à côté de ce raisonnement brutal de quelque médecin à courte vue ou de quelque chimiste attardé, il y a des objections sérieuses, prises dans ces rapports, quelquefois désespérants du phy-

sique et du moral, par suite desquels on peut se demander avec douleur dans telle circonstance donnée : « Mais où est donc l'âme, que fait donc et que devient donc l'âme en ce moment ? » Je connais parfaitement ces difficultés, et je n'ai pas la prétention de les résoudre ; mais quelque chose me dit qu'elles ne sont pas insurmontables, et je laisse à Dieu en toute humilité la connaissance du mot de cette énigme.

Ce que je sais aussi, c'est que les philosophes eux-mêmes se sont divisés sur cette grande question de la survivance de l'âme au corps. En dehors de la foi religieuse, cette survivance ne saurait être en effet ce qu'on appelle rigoureusement démontrée. Il ne faut pas confondre la démonstration avec le simple raisonnement ; on fait de fort beaux raisonnements sur un dogme, on ne le démontre pas par A plus B. Tel ou tel dogme est une affaire de sentiment, de sens intime, et n'en est pas moins accepté par de très-bons esprits, estimant avec raison qu'il peut y avoir en métaphysique et en morale autre chose que des équations algébriques. C'est l'histoire de l'immortalité de l'âme, dogme fondé sur les facultés toutes spéciales de l'homme, fondé surtout sur les idées métaphysiques et morales de l'existence de Dieu, de sa puissance, de sa bonté, de sa justice, mais enfin qui échappe à cette démonstration toute scientifique dont je parle. Il en résulte que les philosophes ont pu soutenir à son égard le pour et le contre, ou rester sur ce point dans un scepticisme absolu. Écoutons ce que dit Voltaire dans les pages remarquables qu'il a intitulées : *Homélie sur l'athéisme* :

« Le mal physique et le mal moral sont l'effet de la constitution de ce monde, sans doute, et cela ne peut être autrement. Quand on dit que *tout est bien*, cela ne veut dire autre chose, sinon que tout est arrangé suivant les lois physiques ; mais assurément tout n'est pas bien pour la foule innombrable des êtres qui souffrent, et de ceux qui font souffrir les autres. Tous les moralistes l'avouent dans leurs discours ; tous les hommes le crient dans les maux dont ils sont les victimes.

« Quel exécrationnel soulagement prétendez-vous donner à des malheureux persécutés et calomniés, expirant dans les

tourments, en leur disant : *Tout est bien; vous n'avez rien à espérer de mieux?*...

« Quel parti nous reste-t-il donc à prendre ? n'est-ce pas celui que tous les sages de l'antiquité embrassèrent dans les Indes, dans la Chaldée, dans l'Égypte, dans la Grèce, dans Rome ? celui de croire que Dieu nous fera passer de cette malheureuse vie à une meilleure, qui sera le développement de notre nature ?... La mort peut nous donner une manière différente d'exister... »

« Nous ignorons ce qui pense en nous, et par conséquent nous ne pouvons savoir si cet être inconnu ne survivra pas à notre corps. Il se peut physiquement qu'il y ait en nous une monade indestructible, une flamme cachée, une particule du feu divin, qui subsiste éternellement sous des apparences diverses. Je ne dirai pas que cela soit démontré ; mais, sans vouloir tromper les hommes, on peut dire que nous avons autant de raison de croire que de nier l'immortalité de l'être qui pense... Toutes les nations policées sont d'accord sur ce point. Cette opinion si ancienne et si générale est la seule peut-être qui puisse justifier la Providence. Il faut reconnaître un Dieu rémunérateur et vengeur, ou n'en point reconnaître du tout. Il ne paraît pas qu'il y ait de milieu : ou il n'y a point de Dieu, ou Dieu est juste, etc., etc. »

Malheureusement Voltaire, dans d'autres parties de ses ouvrages, semble pencher pour la non-spiritualité du principe pensant. On sait qu'il était fort sceptique, et que sa haine pour les abus religieux, pour la superstition et le fanatisme l'a plus d'une fois entraîné trop loin dans la voie contraire. Mais que prouve cette contradiction, sinon ce que je disais tout à l'heure, savoir que dans l'espèce, comme on dit au Palais, la démonstration scientifique manque, et que, philosophiquement parlant, il y a lieu à douter ? Doutons donc alors, messieurs les gens du monde, mais ne tranchons pas la question. C'est là ce que je vous reproche, car j'y vois une outrecuidance impardonnable, que ne devraient déjà pas se permettre des hommes profondément versés dans l'étude de la philosophie, à plus forte raison vous qui n'êtes guère

versés que dans la logique de la spéculation, dans la métaphysique de l'agiotage et dans la morale du trois pour cent.

Maintenant, soit qu'ayant été jusqu'à présent seulement indifférents, vous vouliez bien sortir de votre indifférence et que vous éprouviez, comme Pascal, le besoin de savoir ce que vous êtes, d'où vous venez et où vous allez; soit qu'ayant fait jusqu'à ce jour profession de matérialisme, vous ne teniez pas trop à conserver cette croyance, qui n'a rien, que je sache, de bien séduisant pour l'esprit ni pour le cœur; soit enfin que vous soyez restés jusqu'ici dans le doute philosophique et qu'il vous soit agréable d'en sortir, je vous invite à accorder quelque attention à nos expériences et à nos études, car elles ont précisément pour but cette démonstration scientifique du spiritualisme, dont je constatais et regrettais l'absence tout à l'heure. Voilà un noble but, n'est-il pas vrai? De pareilles intentions de notre part ne sont-elles pas très-recommandables, et n'auraient-elles pas dû arrêter dès le début toutes les mauvaises plaisanteries qu'on s'est permises sur notre compte? Je suppose même que nous nous soyons trompés dans nos appréciations et que la démonstration de l'immortalité de l'âme ne soit pas au fond des phénomènes dont nous nous occupons; eh bien! l'on devait encore nous savoir gré de l'y avoir cherchée; et si en continuant à attribuer à l'intervention des Esprits les faits que nous obtenons, nous ne faisons qu'établir une hypothèse, cette hypothèse offre assez d'attrait pour que nous en poursuivions, le plus longtemps possible, la séduisante chimère. Le prix à recueillir, dans cette recherche de la vérité, ne vaut-il pas, en définitive, la peine que l'on coure la chance d'une déception; et ne remuerions-nous pas tout un arpent de terre sur le seul soupçon qu'un trésor inestimable est enfoui dans notre champ?

Mais tout porte à croire que nos espérances ne sont pas des illusions et que notre spiritualisme, je veux dire notre communication avec les Esprits, n'est pas une chimère. On a pu en douter, j'en ai douté moi-même longtemps, en raison de la gravité du fait et parce que nous ne connaissons encore ni toutes les lois de la nature, ni toutes les facultés, toutes les

ressources de l'organisation humaine ; mais, à force d'expé-
rimer et de voir, j'ai dû finir par croire à une action tout
à fait en dehors de nous, et comme cette action se montre
intelligente, il faut bien qu'elle émane d'êtres intelligents.
« *Nemo dat quod non habet,* » dit un adage latin, « per-
sonne ne donne ce qu'il n'a pas. » On ne saurait donc deman-
der à un agent physique, à je ne sais quel fluide électrique
ou magnétique, une intelligence accordée seulement par Dieu
aux êtres pensants. Accumulez, condensez, multipliez les
seules forces dites naturelles tant que vous pourrez, je vous
défie d'en faire jaillir l'intelligence et la pensée.

On croit faire une objection sérieuse en opposant à l'idée
de communications spirituelles la vulgarité, la trivialité, le
ridicule même des moyens par lesquels ces communications
s'opéreraient. On s'écrie : « Un guéridon ! un panier d'osier !
un bout de planche ! » Eh, mon Dieu, qu'est-ce que cela
fait, du moment que ces objets vulgaires, parfaitement iner-
tes par eux-mêmes, ne sont que des instruments traducteurs
de la pensée ? Un homme d'esprit de mes amis me disait :
« Vous ne me ferez jamais croire à l'intelligence du sapin. »
Aussi n'est-ce pas à l'intelligence du sapin que j'engage ici
les gens du monde à croire. Non, le guéridon n'est pas intelli-
gent, non la corbeille et la planchette ne sont pas intelligen-
tes ; nous n'avons jamais prétendu cela, et il serait trop
commode de nous attribuer des assertions ridicules pour se
donner le plaisir de les réfuter. Quant au besoin que nous
avons de nous en servir, comment pourrait-il en être autre-
ment ? Si je veux communiquer avec un être invisible, impal-
pable, immatériel, à qui je suppose le pouvoir d'agir sur la
matière, il faut bien que je trouve un moyen matériel pour
entrer en rapport avec lui. Dites que ces sortes d'êtres n'exis-
tent pas, à la bonne heure ; dites que Dieu ne leur permet-
trait point de communiquer ainsi avec les hommes, soit
encore ; mais ne dites pas qu'il est ridicule de leur faire
imprimer des mouvements à un guéridon, à une corbeille ou
à une planchette, si c'est à l'aide seulement de ces mouve-
ments qu'ils peuvent se mettre en communication avec nous.

Ces moyens d'ailleurs ne sont pas les seuls et ne sont point indispensables. Nous avons maintenant beaucoup de médiums qui n'ont plus besoin que de tenir un crayon entre les doigts pour obtenir toutes les communications possibles, sans parler des autres phénomènes qui se sont produits dans ces derniers temps, et dans lesquels le guéridon, la corbeille et la planchette n'ont rien à voir. Mais lors même qu'on ne serait pas arrivé à ce mode supérieur de communication, il faudrait savoir se contenter des autres sans s'arrêter à la petitesse apparente de la cause ; les causes les plus petites en apparence ne produisent-elles pas souvent les plus grands effets?

Que les gens du monde, auxquels j'ai consacré cette nouvelle causerie, veuillent donc bien ne plus se montrer dédaigneux à l'égard de nos expériences, ni incrédules de parti pris à l'égard des conséquences que nous en tirons. Si nous parvenons à leur faire partager la confiance que nous éprouvons, à ce double point de vue des phénomènes produits et de ce qu'il faut conclure de leur production, si par là nous guérissons en eux cette maladie morale du matérialisme, qui est une des plaies de notre époque, nous leur aurons rendu, j'imagine, le plus signalé des services. « Être ou n'être pas, voilà la question, » dit Hamlet, et cette question fait depuis des siècles le tourment de bien des intelligences. Plus elle a d'importance, plus on devra s'applaudir d'en avoir trouvé la solution ; et cette solution tant désirée et tant cherchée, si le spiritualisme vous la donne, messieurs, ne lui en serez-vous pas en fin de compte quelque peu reconnaissants ?

P.-F. MATHIEU.

FAITS SPIRITUALISTES DIVERS TRÈS-CURIEUX.

Voici une longue lettre contenant des faits on ne peut plus prodigieux, mais auxquels je crois parfaitement, moi qui en ai constaté une foule de semblables partout, dans l'histoire ou dans les expériences contemporaines. A ceux qui douteraient de la véracité de ces faits, je dirai que celui qui les ra-

conte est honorablement et parfaitement connu à Angers. On n'a qu'à s'adresser à lui ; il donnera toutes les indications de lieux, de noms nécessaires pour que les incrédules s'édifient sur la valeur de ses assertions. Il eût même donné ici ces indications, si certaines raisons de convenance ne l'avaient forcé à passer plusieurs noms sous silence. Cela dit, nous donnerons la parole à M. Salgues.

Angers, 25 novembre 1858.

Monsieur,

C'est avec le plus vif intérêt que je lis votre très-intéressante *Revue spiritualiste*, chaque fois qu'elle paraît. Je ne dirai pas que je lui dois d'avoir fortifié ma foi dans le spiritualisme, qui est, depuis longtemps, à son *nec plus ultra* ; aussi je défendrai nos doctrines envers et contre tous jusqu'à mon dernier moment sur la terre, parce que les nombreux résultats très-concluants de mes expériences joints à mes lectures ont gravé dans mon esprit les convictions les plus profondes à l'égard de l'individualité éternelle de l'âme. Je verrai donc avec le plus vif plaisir l'institution de la *Société spiritualiste de France* que vous annoncez, laquelle je favoriserai de tout mon pouvoir auprès des prosélytes que je pourrai fournir à l'œuvre, et j'ai l'avantage d'être, à Angers, le seul auteur de tout ce qu'on sait du spiritualisme dans quatre ou cinq cents maisons.

Lorsque je serai parvenu à avoir des adeptes plus concentrés et indépendants des affaires, je ferai l'essai d'un cercle de fondation, et je provoquerai des abonnements à votre Revue, que je prêterai, pour mettre en goût les novices, lorsque le premier volume pourra être relié. De plus, si cela peut vous être agréable, j'aurai quelquefois l'honneur de vous apporter le tribut de mon zèle pour la propagande en vous envoyant quelques articles de nature à intéresser les spiritualistes et à ébranler les sceptiques farouches.

Nous avons, dans un cercle privé, une jeune dame, médium écrivain de la plus haute puissance, dont nous aimons à faire usage la moitié du temps ; car ce qu'elle écrit, au moyen de la

corbeille, avec une rapidité effrayante, est incontestablement le produit des Esprits, surtout quand les écrits se font en rond, en spirales ou commencés par la dernière lettre du dernier mot d'une phrase, allant de droite à gauche. On ne peut pas en dire autant de ce qu'on obtient directement de la main d'un médium qui peut mêler ses pensées à celles des Esprits, de l'aveu de ces derniers. Enfin, provisoirement, j'ai l'honneur de mettre à votre disposition ce qui suit :

1^o Dom Calmet, dans son *Traité sur les apparitions*, dit, page 345 : « Saint Augustin cite le fait suivant : Mon ami Gennade, médecin fort connu à Carthage par sa grande capacité, doutait qu'il y eût une autre vie après celle-ci. Un jour il vit en *songe* un jeune homme qui lui dit : « Suivez-moi. » Il le suivit en esprit, et se trouva dans une ville, où il entendit à sa droite une mélodie admirable.

« Une autre fois il vit le même jeune homme, qui lui dit : « Me reconnaissez-vous ? — Fort bien ! — Et d'où me connaissez-vous ? » Il lui raconta ce qu'il lui avait fait voir dans la ville où il l'avait conduit. Le jeune homme ajouta : « Est-ce en *songe* ou éveillé que vous avez vu tout cela ? — C'est en *songe*. — Et ce que je vous dis à présent, est-ce en *songe* ou éveillé que vous l'entendez ? — C'est en *songe*. — Eh bien ! où est à présent votre corps ? — Dans mon lit. — Savez-vous bien que vous ne voyez rien de par les yeux du corps ? — Je le sais. — Quels sont donc les yeux par lesquels vous me voyez ? » Et comme il hésitait et ne savait quoi répondre, le jeune homme dit : « De même que vous me *voyez* et m'*entendez* à présent que vos yeux sont fermés, que vos sens sont endormis, de même, après votre mort, vous vivrez, vous verrez, vous entendrez, mais par les facultés de *l'esprit*. Ainsi ne doutez pas qu'il y ait une autre vie après celle-ci. »

2^o Les fils de M. X..., ici à Angers, se sont adonnés avec passion aux expériences des communications avec les Esprits. Pendant deux ans, un Esprit s'appelant Socrate leur a parlé en grec, donnant des leçons au plus jeune. Cet Esprit a laissé sur des meubles, en gros caractères, des écrits qui paraissent ineffaçables, et fort bien faits. Un jour que ces deux jeunes

gens magnétisaient une table, et leurs sœurs une autre table, dans la première se déclara un mauvais Esprit; dans la seconde un bon Esprit. A un certain instant, ces expérimentateurs, en présence de leurs père et mère, virent les deux tables éloignées l'une de l'autre se rapprocher vivement et, sans contact, se heurter violemment d'une manière effrayante.

Un autre jour, il y avait sur une table des oranges qu'on se disposait à peler, lorsque des personnes, très-honorables et de ma connaissance particulière, les virent danser toutes sans être touchées. — Mais je dois dire que ces deux jeunes gens, qui passaient leurs nuits dans ces études, ont succombé à six mois de distance par trop de travail. Avis à ceux qui ne savent se borner en rien et font tout avec excès. Tout doit être équilibré dans notre nature; quand l'équilibre est par trop interrompu, on ne tarde pas à en supporter la peine.

3° *M. Home.* — Rien ne doit inspirer la confiance comme ce qu'affirme un sceptique sauvage à l'égard des manifestations spirituelles dont il a été témoin. Or, voici ce que me dit un de ces sceptiques, M. de Nécheau : « J'étais à Bordeaux, dans mon hôtel; nous attendions le dîner dans le salon, plusieurs voyageurs et moi : on parla de M. Home et de ses prodiges. Un voyageur dit : « C'est du charlatanisme; Home est un jongleur. » Un autre voyageur se retira dans un coin; après avoir demandé du papier, une plume et de l'encre, il se mit à écrire. Un instant après, il présenta son papier au voyageur incrédule, disant : « Lisez, monsieur. — Eh quoi! dit celui-ci après avoir lu, c'est singulier! — Lisez, lisez, monsieur, fit l'autre. — Mais, monsieur, vous me donnez la copie littérale d'une lettre que j'ai dans ma poche et que je n'ai communiquée à personne. Comment cela se fait-il? — Ne voyez-vous pas que c'est du charlatanisme, le fait d'un jongleur? — Eh! mon Dieu, seriez-vous, monsieur Home? — Votre serviteur, monsieur. » L'orateur, honteux et confus, jura...

Manifestation après un décès récent. — M. X... était à Baugé, à dix lieues d'Angers; il entendit une nuit plusieurs

coups frappés sur des meubles de la chambre qu'il occupait et des pierres furent jetées par la cheminée. La même nuit et à la même heure, sa femme, à Angers, entendit tourner la clef dans la serrure de la porte de sa chambre à coucher; de forts coups furent frappés, et une brique fut jetée par la cheminée. Lorsque la domestique fut levée, balayant les chambres, elle fut fort étonnée de voir plusieurs fois des objets divers posés derrière elle, par terre, au fur et à mesure qu'elle faisait la place nette.

Le lendemain du jour où ces faits eurent lieu, vint l'avis de la mort du père de M. X..., à la même heure à laquelle les pierres furent jetées.

5° Dans son intéressant journal, *le Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans*, M. Barthet parle du R. Harvey, qui a été deux fois frappé de mutisme et comme foudroyé et laissé sans connaissance pour avoir voulu prêcher contre le spiritualisme. Eh bien! pareille chose est arrivée à un vicaire de nos contrées. Il avait fait part à un vieillard, M. H..., de son projet de fulminer contre les Esprits au prochain dimanche; mais M. H..., bien au courant, par de nombreuses expériences et ses lectures, des faits et du pouvoir des invisibles, l'en détournait. Nonobstant ses avis prudents, cet ecclésiastique tint bon dans son projet, et le dimanche suivant, au milieu de son sermon, lorsqu'il voulut déblatérer contre les Esprits, il fut aussi frappé de mutisme, d'une manière tellement absolue que, ne pouvant donner aucune explication, il dut descendre de la chaire aussi rouge de confusion que maître corbeau était noir.

Alors que je sortais, le lendemain, je crois, de chez M. H..., cet abbé entra en disant : « Vous aviez bien raison de me conseiller de ne pas parler des Esprits dans mon sermon; si j'avais suivi votre avis, je n'aurais pas été humilié comme je l'ai été. » — On m'a dit qu'il a quitté la localité pour aller à Rome.

6° Je vous ai communiqué un fait, qui est dans votre *Revue*, celui arrivé chez M^{me} Bi..., relatif à la pendule du salon, brisée intérieurement par une chute et jugée presque irrépa-

nable sans de grands frais. Les aiguilles étaient toujours restées depuis sur onze heures et demie, et, cependant, elle sonna un jour quatre heures, seulement avec le marteau, le balancier demeurant immobile. M. Leb..., ancien horloger-bijoutier, vous ai-je dit, s'était déclaré, peu d'instants après, sous la corbeille et sur ma proposition, comme étant l'auteur du fait, et cela en présence de sa fille, M^{lle} Az..., qui accompagnait M^{me} Bi... Eh bien ! la mère de M^{me} Bi... étant morte, M^{me} Bi... eut d'elle, en partage, la glace de sa chambre à coucher. Au moment où l'on a glissé cette glace derrière la pendule en question, jugée par trois horlogers peu réparable sans de grandes dépenses, le balancier et les aiguilles sont parties aussitôt ; la pendule a été remontée instantanément, et elle n'a point cessé de marcher parfaitement bien depuis pendant deux mois. — Il faut dire que M^{me} Bi... a rendu de très-grands services à la famille survivante de M. Leb..., lequel en a souvent témoigné à cette dame toute sa reconnaissance, par écrit, sous la corbeille, et lui disant que, s'il se manifeste souvent à elle, c'est pour lui prouver qu'il ne la perd pas de vue.

7° Cet esprit nous dit un jour : « Adieu ! à un autre jour, car M. Bi... (le mari de M^{me} Bi...) m'appelle pour fumer un cigare. » — Plus tard, M. Bi... s'étant présenté à son tour, je lui dis : « Expliquez-nous donc ce que nous devons comprendre par fumer un cigare dans la vie céleste ? » Il dit : « Toujours l'imagination. »

8° C'est ce même esprit Bi... qui nous prouva un jour qu'on n'a pas toujours affaire à de faux Esprits. Je lui disais : « Quelle impression avez-vous sentie la première fois que vous avez reconnu qu'à l'avenir vous pourriez vous entretenir avec M^{me} Bi... ? — Du bonheur, car elle a beaucoup souffert avec moi. » (Ce que je ne savais pas.) Sa veuve lui a demandé mentalement : « De quoi veux-tu parler ? — De ma passion que tu sais bien. » (Ce que j'ignorais également.) Enfin, je lui ai demandé s'il était vrai qu'on se sentit encore quelques-fois, pendant quelque temps, après la mort, de certaines maladies organiques. Sa réponse fut : « Tout ce que je sais, c'est que, sur la terre, j'avais une maladie du cœur, et que je n'ai

plus rien éprouvé depuis ma nouvelle existence. — Ah! c'est singulier, dit M^{me} Bi... En effet, à sa mort, il gardait le lit depuis longtemps, devant mourir d'un moment à l'autre, d'après le médecin, d'un anévrisme, lorsque le choléra l'a délivré. »

Lorsque j'ai dit à cet Esprit : « Quand je monterai en *grade* à mon tour, je me ferai un plaisir de vous appeler; il a écrit aussitôt : « Et moi je serai heureux d'aller au-devant de vous pour vous serrer la main à votre arrivée. »

9^e Je disais dernièrement à M. Bé..., père de M^{me} Bi... : « Avez-vous reconnu l'exactitude de ce que je vous disais souvent des Esprits? — Très-bien, mon cher ami. — Qu'en pensez-vous maintenant? — Nous ne sommes pas libres de dire tout ce que nous savons et ce que nous voyons. — Est-ce bien l'Esprit de Bernard Palissy qui a fait graver sur cuivre les ornements de la façade de la maison de Mozart par la main de M. Sardou? — C'est exact. — Comment se fait-il que, contrairement à ce qu'écrivent tous les Esprits en Amérique et partout ailleurs, ceux qui se présentent dans le cercle de M. Y. Z., même saint Louis, parlent de la doctrine des *réincarnations* multiples, comme si les réponses étaient faites, sous différents noms, par un nouveau *Sous-Dieu, Ame de la Terre*, ou Ludovic Brouard, de Clermont, écrivain politique henriquiniste, Esprit imposteur, qui a ruiné Victor Hennequin et l'a fait mourir fou, ou comme si le médium était sous l'influence d'une erreur dominatrice, faisant parler les Esprits suivant une opinion sienne ou autre qui se fourvoie dans l'impossible? — M. Y. Z. est et sera toujours trompé par les Esprits faux et menteurs. Il n'y a pas de *réincarnations*, je vous en réponds, mon ami. »

L'Esprit Leb..., précité, à pareille question, m'a répondu : « Il n'y a pas de vérité dans tout cela. Nous ne venons au monde qu'une seule et unique fois, et, quand nous montons là-haut, nous y restons. Ces Esprits se sont amusés; il n'existe que des sphères. »

Enfin, je mis un certain livre entre les mains d'une somnambule d'une haute puissance; elle le mit quelques instants

sur son front, et dit : « Ce livre fera beaucoup de bruit et sera très-prompement épuisé : des Esprits sages s'en sont mêlés ; mais je vois, dans le nombre, un Esprit imposteur qui a trompé l'auteur, occupé, en ce moment, d'un autre ouvrage qui sera plus volumineux que celui-ci et encore plus intéressant. »

10° *Avertissement mortuaire.* — M. Z..., ancien professeur de rhétorique au collège de..., allait tous les soirs se délasser dans la promenade. D'un champ qu'il devait toujours traverser, sortit, au pied d'un chêne, un hibou, qui prit sa volée presque à côté de lui, jetant un cri lugubre : il n'y fit aucune attention. Le lendemain, pareille chose lui arriva. Alors il explora le chêne et les environs pour s'assurer si quelque chose n'attirait pas l'oiseau de mauvais augure ; mais il ne découvrit rien. Le surlendemain, à la même heure, le volatile partit encore du même point, donnant son ut dièze. Notre professeur, encore aujourd'hui le meilleur homme du monde, mais le plus coriace des sceptiques, en était singulièrement intrigué, rejetant, néanmoins, toute pensée d'un avertissement sinistre. Cependant, le lendemain matin une lettre, cachetée de noir, lui annonçait la mort de sa mère, arrivée précisément le jour où il avait vu la première fois l'oiseau des nuits, qui, suivant les gens de la campagne, annonce les décès. — Est-ce juste ? je ne sais. Mais je me souviens qu'un soir un messager de cette espèce faisait des spirales sur une maison de villageois. Le rustre de céans dit : « Voilà un particulier qui annonce la mort de quelqu'un : il faut que je le tue. » Sur le seuil de sa porte il l'observait, tenant son fusil devant lui. Son chien a-t-il voulu passer sa patte le long de lui pour le caresser ? toujours est-il que le fusil partant sous son menton, la charge lui a criblé le palais. Mon père, médecin, ayant été appelé, n'a plus trouvé qu'un cadavre.

11° *Apparition.* — Il y a deux mois, M. Ga... était bien portant. M^{lle} Mél..., sa fille cadette, alla voir sa sœur à Paris. Environ deux ou trois jours après, éveillée à deux heures du matin, elle vit un spectre, blanc comme du papier, les yeux fermés, debout près d'elle. Elle reconnaît les traits de son

père, descend près de sa sœur, toute saisie, et sa sœur la croit folle quand M^{lle} Mél... lui conte sa vision. « Non, dit cette dernière, je ne suis pas folle, et nous allons recevoir l'avis de la mort de notre père; je l'ai très-bien reconnu. » En effet, une dépêche télégraphique a confirmé cette mort, arrivée cette même nuit à deux heures du matin. Le lendemain j'allais à l'enterrement du défunt.

12° *Avertissement de décès.* — M^{me} P..., de cette ville, avait un frère, officier en Algérie. « Une nuit, dit-elle (après avoir affirmé dévotement que les Esprits sont des démons), je fus réveillée par un bruit semblable à celui d'un coup de fouet, puis la porte de ma chambre à coucher fut ouverte toute grande, telle que je la trouvai le jour étant venu; trois forts coups furent ensuite frappés sur ma table de nuit, et j'entendis une voix m'appeler : « Emilie! Emilie! » Quelques jours après, une lettre d'Afrique m'apprenait la mort de mon frère, arrivée cette même nuit, à l'heure de la manifestation. »

13° *Apparition et fait étrange.* — Une dame de notre connaissance intime avait une petite fille de trois ans, qui s'enfonça dans le nez, très-avant, un petit pois, et les médecins ne purent jamais l'extraire : la joue et le nez finirent par être de niveau par les progrès d'une tumeur qui bouchait entièrement la narine. Au bout de sept mois de cet accident, cette veuve, étant à la campagne, eut besoin au bourg voisin, où elle alla en compagnie de son chien, et revint par un temps bien chaud. Pour se rafraîchir, elle s'assit quelques instants sur un petit tertre de gazon, elle s'y assoupit quelques minutes. A son réveil, elle fut surprise de voir à côté d'elle beaucoup de violettes là où elle croyait n'avoir vu que de l'herbe. Elle en fit un bouquet et continua sa route. Tout à coup cette jeune veuve, qui pleurait tous les jours son veuvage et le malheur de sa fille unique, passa dans le cimetière de Saint-Florent, d'où elle vit sortir son mari, dont la mort avait été affreuse, lequel l'accompagna jusqu'à sa porte. Le spectre disparut, et M^{me} de Larcher courut vers son enfant, à qui elle donna son bouquet : la petite fille l'approcha aussitôt de son nez; mais, ô prodige! le pois, si bien enveloppé par les chairs, tomba sur le sommet de ce bouquet.

14° Voici une opinion émise par un Esprit espagnol qui se nomme Rafalgar : « Il n'y a ni *mort* ni *résurrection*. Le corps, qui n'est que matière, qu'une machine sujette à se détraquer, soumise, à la désorganisation absolue, à la décomposition et à la transformation, n'a point la vie en propre, et ses mouvements sont l'action de l'âme, qui le galvanise. N'ayant pas la vie, il ne peut la perdre ; il ne meurt donc pas, et ne peut avoir qu'une existence. L'âme, seule immortelle, ne pouvant mourir, ne peut pas *ressusciter* ; il n'y a, pour elle, qu'un changement d'état. Ainsi l'enseignement de la *mort* et de la *résurrection* est une erreur. »

A ce que j'ai eu l'honneur de vous dire de l'Esprit Bi..., vous pouvez ajouter qu'alors que je demandais à l'Esprit Leb... s'il l'avait amené avec lui, ce dernier me dit « *Non, il dort ; il aime à dormir.* » Sa veuve s'est écriée : Oh ! c'est singulier ; en effet, sur terre il dormait toujours, et j'étais obligée de m'occuper de sa comptabilité.

Voilà de quoi fermer la bouche à tous ces ergoteurs matérialistes qui, craignant toujours de compromettre leur réputation d'hommes sagaces et merveilleux, croient prouver qu'ils ont raison contre les doctrines que nous défendons en avançant que les écrits que nous obtenons résultent d'une transmission de pensée par le fluide nerveux. Ici il y a preuve évidente, à confondre les plus entêtés des septiques, que ces détails, écrits par l'Esprit Bi... ou le concernant, étaient tout à fait imprévus. Mais en voici d'autres qui l'étaient encore plus, et qui n'offriraient aucun intérêt à vos lecteurs, monsieur, s'ils ne fournissaient cette preuve si essentielle que les écrits qui couvrent nos feuilles ne sont dus qu'aux Esprits avec lesquels nous sommes en communication.

Après plusieurs questions à notre Esprit Ber..., j'allais en poser une autre, lorsque madame M^{me} Bi... me dit : « Ah ! veuillez attendre, car la corbeille marche ; je crois que mon père veut nous dire quelque chose spontanément. En effet, s'adressant à elle, il lui dit : « *M. Crévellier est mort peu de temps après moi ; il est dans la cinquième sphère avec moi. Evoque-le, il t'a servi de père.* » Madame Bi..., sachant seule ce qu'était cet Esprit Crévellier, jeta un cri de surprise, et

nous dit : « C'est lui qui fut mon professeur de piano, et dont je n'avais pas entendu parler depuis vingt ans. »

Ma mère m'étant venue, accompagnée de l'Esprit Ber..., par suite de la prière que j'avais faite à ce dernier de me l'amener, j'exprimai à cette bonne mère, que j'ai perdue il y a soixante-dix ans, le *plus vif désir* d'obtenir sa signature de *demoiselle*, disant que je la conserverais comme un talisman. Elle écrivit; mais je trouvai : — *Femme Salgues. Demoiselle! je ne saurais écrire ce nom que j'ai tant pleuré.* — On reconnaîtra que cet écrit était loin de ma pensée, et d'ailleurs je ne tenais pas la corbeille, dont j'étais éloigné.

Enfin, si les plus malins de nos redoutables adversaires demandaient si je suis bien assuré d'avoir eu affaire à ma mère, je leur conterais l'histoire suivante : En juin 1857, je vis parfaitement ma mère en *songe*, peut-être pour la première fois depuis 1789. Elle ne m'a pas dit qu'elle était ma mère, et cependant je le savais. Comment? Je l'ignore. Mes regards s'arrêtèrent longtemps sur des *manches blanches de mousseline* qui *couvraient celles de sa robe* depuis l'épaule jusqu'au *poignet*. — Peu de temps après, une voyante extraordinaire me dit : « Un *songe* vous a beaucoup intéressé dernièrement. Je vois une femme jeune, riche, mariée à *dix-huit* ans et morte à *vingt-huit*; elle *n'a pas eu d'enfant* la *première année* de son *mariage*. (J'ignorais tout cela, n'ayant pas pu, jusqu'à cinq ans, connaître ces détails, dont je n'avais jamais entendu parler.) Elle est morte de *chagrin* des *infidélités* de son mari et de ses *violences*. Je la vois en cheveux, portant une robe que je crois de soie, avec des *manches blanches* en *mousseline* par *dessus* celles de sa robe.

J'ai fait demander à une dame de quatre-vingt-huit ans, ayant toute sa mémoire, si elle se souvenait d'avoir vu porter pareilles manches dans sa jeunesse. Elle a dit en avoir porté elle-même dans les premiers temps de la première révolution.

J'ai donc fait à ma mère les questions qui ont amené les réponses suivantes :

« Mariée à *dix-huit ans*, morte à *vingt-huit ans*, de *chagrin*.

J'ai eu mon *premier* enfant *vingt-un mois* après mon mariage. (Je m'étais toujours douté que les appétits érotiques de mon père et ses emportements avaient causé à ma mère un chagrin mortel.) Je t'ai vue en songe en juin 1857 : n'était-ce que ton image? — C'était bien *moi*. (La voyante précitée et plusieurs Esprits m'avaient affirmé que c'était bien *elle*.) Eh bien ! as-tu remarqué ce qui, dans ton costume, fixait mon attention? — *Oui, des manches blanches en mousseline.* — Peux-tu me dire le nom de la rue où tu es morte? — *Je ne me le rappelle pas. Tu me demandes des choses que je ne puis pas te dire.* — C'est que j'ai voulu essayer si je te ferais parvenir toutes mes pensées. La nuit dernière je te disais mentalement ce nom, que je me proposais de te demander ce soir. Ma pensée n'est pas arrivée jusqu'à toi. Oh ! il y a quatre mois, la nuit, étant éveillé, je croyais communiquer avec toi, et je te disais, toujours mentalement. O ma chérie ! je t'en supplie, fais-moi *sentir*, par quelque chose d'insolite, si mes pensées, qui ont bondi de mon cœur, ont pu t'atteindre. » Tout à coup un *mouvement onduleux très-marqué* s'est manifesté dans mon *matelas supérieur*, accompagné d'un *craquement* formidable dans le bois de lit, qui a éveillé en sursaut ma femme effrayée. « Mais quel a été l'auteur de ce fait ? Maintenant je n'y suis plus ! — *Pour cela c'est différent ; c'était moi.* »

Certes, dans tous ces détails, il y a de quoi confondre des sceptiques endurcis, même les athées les plus présomptueux, chez qui une fâcheuse constitution cardiaque, l'orgueil, l'ignorance et une présomption d'infailibilité ne repousseront pas instinctivement tout ce qui se présente aujourd'hui sous la forme phénoménale à l'humanité pour ouvrir à ses aspirations des perspectives d'un bonheur éternel.

Je ne finirai pas cette lettre, Monsieur, sans vous dire encore quelque chose de notre voyante. Elle m'a dit, entre autres choses : « Vous êtes marié ; votre épouse est plus âgée que vous ; elle a perdu entièrement la mémoire ; elle n'a plus qu'une sœur, qui est riche, sans enfants, plus jeune qu'elle de quelques années et dont elle héritera, car cette sœur par-

tira la première. Vous, vous vivrez longtemps encore, parce que vous êtes utile. Vous n'avez qu'un fils, célibataire, qui a refusé une demoiselle riche il y a longtemps; il a cinquante ans (il devait les avoir quatre jours après); il ne demeure pas à Angers, et il viendra ici *après-demain*. » Oh! dis-je, tout ce que vous venez de me dire est de la plus ébouriffante exactitude; mais le voyage de mon fils à Angers *après-demain* est impossible, car il ne vient guère que trois fois par an ici, et il y était il y a au plus huit jours. — « Je vous dis non-seulement que je le vois, mais avec *quelque chose* qu'il vous *apportera*. » En effet, le surlendemain il *arrivait chez moi* avec une corbeille des plus beaux *fruits de son jardin*, un énorme *bouquet* et une *tarte* qui l'accompagnaient, parce que c'était ma fête, à laquelle je ne pensais pas.

— « Je vois un monsieur de votre connaissance à Saumur; il est avec une dame qui a deux petits enfants, un petit garçon et une petite fille; il donne la main au premier. Dans son autre main je vois un rouleau de papier. Ah! c'est de la musique. » Ce monsieur, de retour de Saumur, et très-sceptique, a été étonné d'être obligé de confirmer ces détails.

— « Je vois dans vos connaissances une dame d'une quarantaine d'années, d'une famille noble, jolie, spirituelle, bonne; elle est veuve. Son mari, bel homme, est mort en langueur (*tombé dans une excavation de la Loire, en hiver, à quatre lieues de chez lui, ses membres se sont enflés, la supuration s'est établie et l'a mis sept mois sur le lit, jusqu'à sa mort*); elle a une fille unique, grande, belle, spirituelle, âgée de dix-sept ans, demandée en mariage par un jeune homme que je vois à plus de 200 lieues d'ici; son prénom est J...; il est dans un bureau, car je vois beaucoup de papiers autour de lui. Enfin le mariage se fera dans quelques mois. » (Ce jeune homme est caissier au delà de Lyon et le mariage a eu lieu.) — « Cette dame a deux sœurs, l'une très-bonne, l'autre très-méchante. Cette dernière a les cheveux rouges; mais personne ne le sait en dehors de sa famille, car elle les fait teindre très-soigneusement. » — Il n'y a pas ici une citation qui ne soit parfaitement exacte. Je ne savais pas tout;

mais ce que j'ignorais m'a été confirmé par cette dame. Cette voyante étonnante pourrait me fournir bien des feuilles de détails semblables, qui sont autant de défis posés devant ces génies infirmes où le jugement est une superfétation mal constituée.

Vous ne devez avoir aucun scrupule à présenter mon nom entier au bas de mes écrits. La vérité dédaigne la dissimulation qui écarte toute confiance. L'homme honnête, vrai, sincère et sûr de lui signe toujours ce qu'il affirme.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

SALGUES.

SONGES SYMBOLIQUES.

(Suite de la lettre du curé de Poussignac insérée dans le numéro dernier.)

Maintenant voici un double songe, dont la première partie s'accomplit le jour même en 1834, et l'autre en 1835, huit mois après. Les supérieurs, à qui j'en fis part, le trouvèrent fort extraordinaire, et M. Chambret, vicaire-général, me dit en riant : « Vous serez mon petit Joseph. »

L'Écriture sainte a consacré le songe de ce patriarche que les événements ne confirmèrent que trop pour le pannetier : l'échanson fut plus heureux. Joseph, époux de Marie, est averti en songe de fuir en Egypte.

Pourquoi Dieu ne se servirait-il pas quelquefois des mêmes moyens pour ses desseins providentiels sur certains hommes ou sur certains peuples, comme dans l'histoire de Jeanne d'Arc? Je n'ai pas la prétention de me poser ici comme le rival de M. Home, ou comme un homme favorisé de rapports célestes; je ne me crois ni digne, ni favorisé de ce privilège : ma vie est simple et sans prétention. Je ne dirai pas non plus toutes les couleuvres que m'ont fait dévorer la jalousie, la haine et la cupidité. Quant à la victoire que le songe me promet sur toutes les contradictions qui m'ont environné comme

d'un réseau inextricable, je ne l'attends cette victoire que des mains de la mort.

Je vous ai rapporté des faits où le démon me semble jouer quelque rôle. Pourquoi l'ange gardien de chaque homme n'aurait-il pas la puissance d'une même nature? Vous allez donc consacrer en plein dix-neuvième siècle toutes les lubies et les rêvasseries des cerveaux faibles ou malades : nous sommes trop éclairés aujourd'hui pour croire à quelque chose.

M. Douglas Home est fort heureusement arrivé à cette époque : on ne le brûlera plus sur le bûcher des tempeliers ; mais on le brûlera peut-être avec les fagots de la raillerie et du ridicule. Cependant on dit que des têtes couronnées n'ont point raillé, n'ont point ri : le peuple sera peut-être plus judicieux.

Mais moi, après avoir dit ce que j'ai vu, j'ose dire que j'ai rêvé d'abord, et ce songe, à ma grande surprise, s'est vérifié à la lettre en 1834 et 1835. Ma franchise, je pense, mérite quelque considération, et avant de répondre par un sourire moqueur, on voudra discuter les faits. Bien des personnes n'ont pas ce courage : elles craignent, en discutant des faits de ce genre, de trouver une vérité qui les blesse au vif. Heureux cependant si cela rallumait le flambeau de la foi !

La demoiselle objet de la première partie du songe, et qui s'accomplit le jour même dix minutes après, vit encore. A une imagination ardente et mobile, à une éducation soignée, cette personne, jeune alors, joignait une parole douce et imagée ; son moral était fortement éprouvé : l'esprit humain a ses infirmités comme le corps. Calme et paisible aujourd'hui, elle me remercie de ma charité. Je n'en pus faire connaître que les gestes : le reste appartient à Dieu : la piété a été sa sauvegarde ; elle est aujourd'hui sa consolation.

Huit mois après, le samedi de la *Passion*, le reste du songe s'accomplit à la lettre : nous mîmes plus d'une heure et demie pour monter la côte de Laparade ; et tout s'est passé absolument comme je l'ai exposé dans la lettre précédente ;

et j'ai cité le nom des personnes qui vivent encore. A quoi attribuer cela ? à un transport du cerveau ? C'est bientôt dit.

A une autre époque, en 1853, je me vois en songe entouré de couleuvres, de vipères, et je vois leurs têtes menaçantes. J'écrase l'un, je chasse l'autre, mais avec l'horreur qu'inspirent ces reptiles, j'avais une peine affreuse de ne pouvoir les atteindre tous. Un de ces serpents vibrait son dard avec colère, et de sa tête altière semblait me menacer. Une sueur froide coulait de tout mon corps : je me sentis profondément attristé : celui-là m'échappait.

Tout à coup, je me trouve dans les rues d'une ville, et je gravis un coteau voisin. Là, je trouve un jardin anglais, et sur le bord de la terrasse, en entrant, un kiosque ou pavillon à grillage en fer, renfermant des oiseaux étrangers. A quelques pas, un autre pavillon où je remarque l'oiseau-mouche, le colibri et l'oiseau du paradis. Je me promène et mes regards surpris se portent sur un faisan argenté et sur un faisan doré : ce dernier surtout me captive par la beauté de son plumage et la fierté de sa tête.

Une dame, au gracieux sourire, aux manières élégantes, m'attire auprès d'elle ; elle semble compatir à ma mélancolie, et au milieu d'un grand repas, un convive provoque un fou rire... Cette dame bienveillante, qui semblait d'abord me promettre sa haute protection, me laisse partir et m'oublie. Je descends combattu par mille projets, et roulant dans ma tête comment je ferais pour écraser tous ces serpents.

La cloche me réveille en ce moment ; à ma sortie pour aller dire la messe, je trouve sur ma porte M. Jouysson, instituteur, aujourd'hui à Paris, je crois, à qui je raconte les pénibles impressions de la nuit, et toutes les particularités du songe que je venais d'avoir. Je crois, lui dis-je, que je serai bientôt changé, et ce ne sera pas sans éprouver bien des peines : ces têtes de serpents me présagent quelque chose de sinistre.

Trois mois après, après avoir couru des dangers pour ma vie de la part de mes ennemis, après les avoir confondus devant les tribunaux et pulvérisé leurs calomnies dont ils n'é-

chappèrent qu'avec l'impudence du mensonge, je suis changé. Mes ennemis humiliés relevèrent la tête et hurlèrent de plaisir.

Je me trouve au milieu des rues de Marmande ; je monte à Beaupuy, entraîné par un confrère qui me conduit chez M. le comte de Peyrelerope. A peine entré, je vois les deux pavillons remplis d'oiseaux étrangers, le faisan argenté et doré absolument tout tel que le songe me l'avait représenté, et que je viens de décrire.

Le songe me revient ; et j'étais absorbé par ce souvenir, lorsque madame la comtesse m'invite au souper où M. Faget Avirée nous amusa fort par ses saillies : un rire fou à se rouler sur les fauteuils s'empara de la société. Jamais je n'ai tant ri avec autant de tristesse au cœur. Madame la comtesse, qui s'était montrée si bienveillante, m'oublie et mes espérances s'évanouissent. Je redescends en ville, et depuis cette époque, je n'ai cessé de dévorer des contradictions ; je serais heureux si je pouvais démasquer tous mes sots ennemis. Je n'ai d'autre consolation que de n'avoir rien à me reprocher envers personne que ma trop grande complaisance. A quel jour la victoire ? Je ne le sais, les événements n'ont pas encore parlé.

Je livre les faits à tous les phrénologues, et je leur fais observer que je n'ai jamais eu la fièvre et que ma santé a défié tous ces orages, qui ne paraissent pas devoir finir encore.

ÉCRITURE DIRECTE DES ESPRITS AU DOUZIÈME SIÈCLE.

Un de nos vieux historiens du Berry nous a laissé un plan de la ville de Bourges, et le récit d'un fait remarquable arrivé dans l'église de *Notre-Dame-de-Sales* de cette ville.

Au douzième siècle, Henri de Sully venait de mourir ; c'était un prélat accompli, il était difficile de le remplacer ; aussi quand il fut question de procéder à une élection, l'embarras fut grand dans le chapitre. On s'accordait bien de prendre un sujet dans l'ordre de Cîteaux, et l'on désignait même trois abbés, mais les suffrages ne pouvaient se fixer sur aucun d'eux. On prit donc le parti de faire un compro-

mis et de s'en rapporter entièrement à l'évêque de Paris qui se trouvait alors à Bourges à l'occasion de la mort de son frère.

La nuit était déjà très-avancée lorsque les membres du chapitre firent connaître leur résolution ; l'évêque de Paris, pour ne rien précipiter, jugea à propos de remettre sa décision au lendemain. Dès l'aurore, il se rendit à l'église de *Notre-Dame-de-Sales*, accompagné de deux ecclésiastiques. Ayant mis sur l'autel trois lettres cachetées, il célébra la messe avec une grande dévotion.

Puis, ayant prié avec une confiance bien grande, dit l'historien, il s'approche de l'autel, tire une des lettres, et rompt le sceau ! Il trouve le nom Guillaume, abbé de Chalis.

Quand la cathédrale fut pleine de monde, l'évêque de Paris, étant debout devant le maître-autel, exposa à la congrégation la manière dont tout s'était passé, et s'écria : « Oui, c'est le Seigneur Jésus-Christ lui-même qui opère ce prodige, et ce doit être pour nous un grand sujet d'admiration. « N'a-t-il pas dit que là où deux ou trois seront assemblés en son nom, il se trouvera au milieu d'eux. Nous le voyons confirmé de nos propres yeux, oui, c'est le Saint-Esprit qui a visiblement dirigé ce choix. »

GUÉRISONS SPIRITUALISTES ET MAGNÉTIQUES INSTANTANÉES.

Et Jésus leur répondit : N'est-il pas écrit dans votre loi
J'ai dit : Vous êtes des Dieux.

Saint Jean, x, v. 34.

Oui, nous le redirons encore, parce que le fait est vrai et parce qu'il est consacré par toutes les traditions sacrées : l'homme, armé d'une volonté forte et d'une foi vive, peut tout en proportion de ses vertus, de ses perfections morales et physiques. Il peut se mettre en harmonie, en communion étroite avec le grand flux divin qui est répandu dans toute la nature, s'en assimiler tout particulièrement une partie, et jouir de la faculté d'agir contrairement aux lois du destin, de les interrompre même et de répandre sur son semblable les effets salutaires du baume qu'il a su accumuler en lui. Que de guérisons instantanées, miraculeuses, par la simple

volonté, l'imposition des mains ne viennent pas à l'appui de cette vérité ! Nous-même, quelquefois, nous avons obtenu de ces guérisons sans y penser, sans les chercher. En voici de nouveaux exemples que nous trouvons dans la *Revue méridionale* de Nîmes, sous le titre suivant :

DE LA SPÉCIALITÉ DE CERTAINS HOMMES.

« Pourquoi ne croirions-nous pas que chaque homme possède une spécialité, une particularité même ? Ne voyons-nous pas, à chaque instant, dans tous les métiers, industries, arts ou vocations, des hommes acquérir une réputation qu'ils n'auraient jamais su mériter dans toute autre carrière que celle qu'ils ont embrassée ?

« L'intelligence humaine n'est pas seulement une puissance, une faculté individuelle caractérisant l'homme et le plaçant au-dessus des animaux, elle est aussi un organe de la puissance supérieure qui nous commande et nous dirige, et dont, par conséquent, nous sommes les instruments.

« *Notre conscience nous parle et nous ordonne, notre intelligence nous permet d'obéir.*

« Tout le monde sait ici qu'il existe, depuis plusieurs années, dans le département de l'Ardèche, une personne jouissant de la plus grande réputation de *guérisseur* par l'intermédiaire de la prière, et, par conséquent, des *esprits saints* qu'il invoque ; je m'abstiendrai de raconter toutes les histoires que l'on débite sur son compte ; je me bornerai à dire que plusieurs personnes dignes de foi m'ont assuré avoir assisté à plusieurs de ces expériences curieuses, autant qu'elles sont extraordinaires et incroyables pour ceux qui ne sont pas initiés aux mystères de la puissance du magnétisme.

« Ce que je puis affirmer, et bien d'autres personnes avec moi, parce qu'elles l'ont vu, de leurs propres yeux vu, et même éprouvé et contrôlé, c'est que notre compatriote, M. Manlius Salles, libraire, a, des milliers de fois peut-être, produit des effets magnétiques remarquables et merveilleux sur des personnes dont je puis citer les noms sans crainte de démenti ; moi-même, j'en ai eu la preuve : 1° en 1853, j'étais alors en proie à une cruelle crise de douleurs hémorroïdales, quand, par le plus grand des hasards, je fus mis en rapport avec M. Manlius Salles, qui, en un instant, m'eut débarrassé de cette très-incommodante affliction, et cela, par un moyen bien simple consistant à me faire garder pendant cinq minutes son passe-partout dans mes mains. Naguère encore, à la fin du mois de septembre dernier (1858), j'étais

retenu au lit par une indisposition qui m'était occasionnée par une douleur provenant d'un engorgement avec enflure à l'aîne du côté gauche, quand j'eus la visite de quelques amis et de M. Manlius Salles, qui, sur ma demande réitérée, consentit à me faire quelques passes magnétiques à huit ou dix pouces au-dessus de mes couvertures; immédiatement je me sentis soulagé, l'engorgement et l'enflure avaient presque entièrement disparu. Je me sentais disposé à sortir du lit pour reprendre mes occupations journalières; je le ne fis cependant pas, mais par pure précaution.

« Le lendemain matin, M. Manlius Salles revint me voir; cette fois, il était accompagné de M. Masclary, docteur-médecin à Nîmes, qui, ayant examiné la partie malade, la trouva beaucoup mieux après que M. Manlius Salles y eut pratiqué quelques nouvelles passes magnétiques. Ce jour-là, je suivis le conseil de ces messieurs, mes amis, je me levai et je repris mes occupations, que je n'ai plus eu besoin de quitter pour cause de maladie. Je dois à la cause du magnétisme, pour laquelle combat depuis si longtemps mon ami Manlius Salles, cette sincère déclaration que, sans en être devenu un adepte, j'ai cessé d'être son ennemi; plusieurs personnes sont prêtes à attester l'authenticité et la véracité de ce que j'avance.

« J'ai ouï dire, par des personnes dignes de foi, que M. Miviel, sergent de voltigeurs au 25^e de ligne, en 1852, en garnison à Nîmes, aujourd'hui à Arles, raconte, à qui veut l'entendre, qu'avec une seule imposition de mains, M. Manlius Salles faisait cesser en lui les plus violentes crises de douleurs rhumatismales chroniques, et le rendait à l'instant même propre aux exigences de son service. A la même époque aussi, M. Sigaud, sergent-major dans le même régiment (aujourd'hui officier), était susceptible de voir s'opérer en lui les plus importantes et salutaires modifications, à la seule volonté de M. Manlius Salles. Tout comme moi, ces braves militaires feraient, j'en suis certain, le sacrifice de leur existence pour être agréables à leur excellent ami Manlius Salles... »

ALEXANDRE DUCROS.

APPARITION D'UNE JEUNE FILLE.

Paris, ce 14 novembre 1858.

Monsieur Piérart,

Comme l'on ne saurait trop signaler les faits qui viennent à l'appui de la vérité spiritualiste, je vais vous faire part

d'un de ces faits porté à ma connaissance par des personnes de la sincérité desquelles je puis répondre en toute assurance. Mon épouse, cette semaine, se trouva chez ma fille, qui, par sa position, occupe des ouvrières. L'une, racontant ses peines, disait qu'elle avait perdu, il y a trois ans et demie, une fille de treize ans, sortant de faire sa première communion : je la pleure et la pleurerai toujours, ajoutait-elle. La pauvre enfant, lorsqu'on était pour l'ensevelir, je voulus qu'elle fût habillée comme elle l'était le jour de sa première communion. Mais je n'ai pas eu la force de rester à cette triste cérémonie, ce fut ma sœur qui s'en chargea. Figurez-vous que ces jours derniers j'ai revé d'elle. C'est la première fois. Ma fille m'a apparu avec une robe blanche comme disposée à renouveler sa première communion. (Il faut que je vous dise qu'elle est morte avant de la renouveler. Mais je la vis sans son voile. Je lui en fis l'observation. Elle me répondit : « On ne me l'a pas mis, » et elle disparut. A quelques jours de là, me trouvant chez ma sœur, je vis sur sa commode une petite vierge qui avait appartenu à ma fille, je lui en fis l'observation. Elle me répondit : « J'ai autre chose d'elle : son voile de première communion. Jugez de ma surprise, moi qui avais recommandé qu'on lui mît ce voile pour qu'elle l'emportât avec elle. Ma sœur me dit qu'il avait été oublié, mais comme elle s'en était aperçue, le cercueil étant recouvert, elle avait prié les *croquemorts* de le rouvrir ; mais qu'ils s'y étaient refusés. « Je préférerais le garder sans rien dire, me dit-elle, afin de ne point vous causer une nouvelle peine. »

Voilà, monsieur le Rédacteur, une vision qui me paraît bien remarquable et dont la réalité est prouvée par des circonstances qu'on ne peut qualifier de fortuites. Si ce n'est pas là une véritable apparition, il n'y en a jamais eu en aucun temps. Le fait est arrivé à madame Alfred, rue des Grands-Augustins, 20. On peut s'en enquérir.

Votre abonné, LEFEUVRE, 20, rue Chanoinesse.

Nota. Dans notre prochaine livraison nous ferons connaître un exposé de motifs et un projet de règlement dans lesquels nous avons jeté les bases de la société spiritualiste que, selon nos avis antérieurs, nous voudrions voir s'établir sous peu à Paris.

Z. PIÉART, propriétaire-gérant.



CONTROVERSES, POLÉMIQUES.

RÉCLAMATIONS DE DEUX ABONNÉS CATHOLIQUES

AU SUJET DES IDÉES ÉMISES DANS LA *Revue Spiritualiste*.

— RÉPONSE A CES RÉCLAMATIONS.

Notre journal, fidèle à son programme, a jusqu'ici accueilli et accueillera toujours les réclamations et objections que pourraient soulever les opinions qu'il émet. Comme nous l'avons dit, la vérité jaillit du choc des opinions, et toute idée sérieuse partagée par des esprits de bonne foi est faite pour trouver place, même dans les publications qu'elle combat, à la condition que la rédaction de celles-ci la commentera afin que l'unité de doctrine soit maintenue, et les principes nettement dessinés.

C'est ce que nous ferons ici. Commençons d'abord par faire connaître la lettre que nous adresse un savant docteur, déjà honorablement connu par ses travaux et ses ouvrages sur le magnétisme.

Orléans, le 16 novembre 1858.

« Monsieur,

« J'ai lu avec intérêt et avec une sérieuse attention les divers articles de doctrine et les faits qui ont été insérés dans votre recueil, et mes croyances n'ont été nullement modifiées. J'étais spiritualiste selon la doctrine du christianisme, je le suis encore. Je crois que les oppositions que les spiritualistes nouveaux apportent aux dogmes chrétiens sont plus superficielles que réelles, et que, par conséquent, tout cœur de *bonne volonté* se ralliera au christianisme. La négation des bons et des mauvais Esprits, que vos doctrines semblent rejeter, n'est pas fondée, puisque vous reconnaissez des Esprits éclairés du plus au moins et enclins à tromper les hommes et à les bien inspirer. La doctrine de l'Eglise catholique ne dit pas autre chose. Quant aux cérémonies, quant aux sacrements du catholicisme, assurément il y a de la part de nos partisans une erreur, un oubli des lois *d'analogie* magnétique, une confusion et une prévention irrésistible. Sans le sacrement efficace et virtuel, sans le

rite et le culte symbolique, sans l'unité de la direction, vous n'auriez qu'un spiritualisme idéal, sans puissance réelle, sans lien certain avec Dieu et la série des êtres spirituels rayonnant dans la sphère divine, d'où l'erreur est exclue.

« Certainement l'influence délétère du temps, certainement les abus, certainement l'ignorance et l'absolutisme ont détourné beaucoup d'individus de l'intelligence d'une religion éclairée, mais en vérité, abstraction faite de ces nuages qu'un cœur droit sait percer, quelle révélation spirituelle mettre à la place de celle du christianisme? Le christianisme organisé et traduit par le catholicisme répond à tous les besoins de l'homme, de l'homme fort comme du faible. Sans doute les ténèbres du rationalisme et de l'incrédulité envahissaient les intelligences, et le réveil qu'apporte le spiritualisme nouveau a son importance et son utilité, mais cette agitation ne conduirait à rien de durable et à rien d'utile, si les sentiments religieux, qui sont surexcités par les faits modernes, ne venaient trouver une sanction dans un rapport efficace établi entre l'âme humaine et le Ciel. Or, ce lien mystique n'est autre que le christianisme et ses sacrements. Que certaines oppositions du clergé catholique ou protestant soient ignorantes, je n'en disconviens pas, c'est à nous tous à aider à élucider les motifs de dissentiment; tout n'est pas dit sur cette terre, l'Évangile l'a annoncé à son apparition, mais ne jurez pas qu'en vous seuls est l'avenir.

« En résumé, votre œuvre a donc son utilité et son à-propos providentiel; c'est le réveil du sentiment religieux et des croyances spiritualistes; mais, de grâce, ne cherchez pas à détruire de fond en comble ce que Dieu a établi; en faisant briller les séduisants mystères de l'arbre de la science du bien et du mal, n'imites pas le grand Esprit qui, aux premiers jours, a voulu aussi détruire en éclairant.

« D^r CHARPIGNON. »

OBSERVATIONS SUR LE MÊME SUJET ADRESSÉES PAR UNE FERVENTE
CATHOLIQUE.

Une jeune dame anglaise, arrière-petite-nièce du célèbre philosophe Hartley, l'auteur des *Observations sur l'homme* et de la *Théorie de l'Esprit*, petite-nièce de ce membre du Parlement qui fut l'ami de Franklin et le premier promoteur de l'abolition de la traite des Nègres, nous adresse des observations qui lui ont été suscitées par la lecture de la *Revue*

spiritualiste. Comme ces observations ne sont pas tout à fait indignes du nom qu'elle porte, nous leur donnerons place ici. Comme elles sont inspirées par un profond et sincère respect des croyances catholiques, nous les joindrons à celles du docteur Charpignon qu'un esprit semblable paraît avoir dictées, nous réservant de répondre aux deux lettres à la fois et de démontrer ce qu'elles ont d'injuste et d'erroné.

A Monsieur Piérart, Directeur de la Revue spiritualiste.

Vous m'avez fait l'honneur, Monsieur, de me demander un article formulant mes pensées sur le but que se propose la *Revue spiritualiste*, ainsi que mes convictions au sujet des phénomènes qu'elle traite.

Flattée de cette demande, elle m'a inspiré du respect pour le sentiment de libéralité qui l'a dictée, car, vous le savez bien, Monsieur, quoique aussi *croiyante* que vous-même, je le suis d'une autre façon, et si, après tout, nous nous rencontrons souvent sur le même terrain, il est néanmoins vrai que nous y arrivons par des sentiers très-opposés l'un à l'autre.

Une phrase de votre manifeste m'explique cette concession, et vous fait honneur.

« Le nouvel organe, dites-vous, sera, avant tout, 1° un recueil de faits ; 2° un journal de controverse ; finalement, un « exposé de principes, de doctrines ; » et cela parce que vous croyez que du choc des opinions doit jaillir la vérité.

Je le pense comme vous, Monsieur, mais je ne sais vraiment si vos lecteurs ne vous en voudront pas de donner entrée dans vos pages à un écrivain qui ne peut cacher que l'orthodoxie, comme l'entend, entre autres, M. Eudes de Mireville, est bien son point de départ.

Qu'un écrivain présente une théorie aussi nouvelle qu'ingénieuse, comme explication d'un fait pour lequel un autre trouve une explication toute différente, cela peut s'admettre par des esprits déjà décidés à ne chercher la solution de l'énigme que dans des régions fantastiques, comme celles d'où Charles Nodier détacha son pauvre Trilby. Mais comment leur faire pardonner celui qui osera plutôt leur rappeler les saintes traditions qui bercèrent leur enfance, et voudra les replonger dans la poussière des vieux dogmes, à la recherche d'une vérité qu'ils semblent croire éclosée d'aujourd'hui ?

Telles cependant, Monsieur, si vous daignez m'ouvrir votre journal, seront mes prétentions.

Pour qui ne connaît l'état actuel de la société où nous

vivons, pour le simple croyant enfin, l'exposé seul des *motifs* de la *Revue spiritualiste* sera assez surprenant :

« Consacré à l'étude des facultés de l'âme et à la *démonstration de son immortalité* ! »

Comment ! dans ce siècle de science, de progrès et de *raison*, est-il possible que le chef-d'œuvre de la création, le reflet par excellence de la Divinité, l'homme, en un mot, renie ses magnifiques privilèges pour descendre volontairement au niveau de la brute ? — Cela peut-il être ? cela est. — Hélas ! nous le savons bien. Passons donc, laissons ces misérables, dignes du néant auquel ils s'efforcent de croire ; et si ma hardiesse ne vous effraye pas, si vos lecteurs ont la patience d'écouter l'unique langage de la foi chrétienne, laissez-moi vous exprimer les pensées que m'a suscitées (principalement) la lecture de votre manifeste et de vos articles.

Mais peut-être ai-je tort, Monsieur, de parler ainsi, car, de tous ceux dont les opinions sont exprimées dans la *Revue spiritualiste*, vous êtes celui certainement (à ce qu'il me semble) qui est le plus disposé à mettre ordre à ce chaos de spéculations, à accueillir la vérité *quand même*, et à en accepter toutes les conséquences, et Dieu, — qui ne laisse jamais dans les ténèbres ceux qui cherchent noblement la lumière, — vous ramènera un jour dans la barque qui seule a pu affronter les tempêtes de tant d'opinions diverses à travers tant de siècles, à ce foyer où *seul* brûle le feu sacré qui soutient la vie de l'âme.

J'en fais bien sincèrement le vœu, Monsieur ; mais oseriez-vous, en accueillant l'expression de ce vœu, braver le ridicule que cela pourra vous attirer (flèche plus terrible au cœur français que toute autre) ; ne rougiriez-vous d'avance à la pensée, si cela se pouvait, de vous avouer vaincu ? Non, je crois que vous êtes homme de bonne foi, prêt à confesser la vérité, quel que soit le symbole dans lequel elle nous apparaisse.

Il me semble bien facile à démontrer que l'étude impartiale de plusieurs dogmes de l'Eglise aidera à éclaircir des questions qui semblent s'embrouiller de plus en plus selon le degré de prétendue philosophie qu'on applique à leur solution.

Le principe capital du christianisme, et par conséquent de son *développement* (*l'Eglise*) est celui de l'immortalité de l'âme. Comme chrétienne donc, le doute ne m'en est pas permis ; — comme spiritualiste, vous y renoncez également ! — L'homme, nous dit la doctrine chrétienne est composé

d'un corps et d'une âme. — Tout en *rompant* cette association, la mort ne peut la *détruire* ; car l'âme, ne pouvant cesser d'être, s'en va dans une autre sphère, tandis que le corps rentre dans le gouffre de la matière, d'où il doit sortir encore, rétabli selon les exigences de l'organisme auquel elle doit se réunir.

Telle me paraît la doctrine chrétienne à ce sujet. — Qu'en dit le spiritualisme ?

« L'âme est antérieure au corps et lui survit ! »

Nous reviendrons un jour, Monsieur, avec votre permission, sur cette première proposition ; je me contenterai aujourd'hui de dire que sur la seconde nous sommes d'accord, comme nous le serons, je le pense, sur beaucoup d'autres ; si ce n'était pas un parti pris, comme il me semble, dans l'école philosophique à laquelle vous appartenez, de renier absolument toute explication conforme à celle de l'Eglise.

Passons donc aux conséquences qui peuvent découler du principe dont nous partageons la conviction, et dont vous avez parlé en ces termes :

« Les âmes, selon la région morale qu'elles habitent, selon leur nature et les milieux terrestres qui les sollicitent, peuvent, dans des circonstances données et sous l'empire de certaines lois qu'on croit maintenant connaître, se manifester à nos sens. »

Je m'abstiens, Monsieur, de faire l'analyse des expressions *données*, et *certaines lois qu'on croit connaître*. Encore ici peut-être sommes-nous plus près de nous entendre qu'il ne le semble ; je dirai seulement en passant que la partie essentielle de cette vérité que certains spiritualistes, surtout en Amérique, se flattent d'avoir mise au monde, le christianisme l'avait déjà admise par le dogme de la *communion des saints*.

« Unis les uns aux autres par des rapports mutuels, et des liens indissolubles ! » — Tel est le langage consolant de la foi à ce sujet, et quel cœur qui a aimé et pleuré, n'en reçoit pas l'ineffable douceur, n'en comprend pas toute l'étendue ?

Nos morts bien aimés sont donc toujours avec nous ; « ils s'interressent vivement à tout ce qui nous touche ; ils prient pour nous. » — Oui, chrétiens, c'est l'Eglise elle-même qui nous le dit ; elle sanctionne donc notre pensée que, derrière le voile mystérieux qui nous les cache, ils font des vœux ardents pour notre réunion avec eux, gémissant sur nos épreuves ; et les traditions catholiques à ce sujet (quoique rares) nous autorisent à croire qu'il est parfois permis aux âmes des défunts de se manifester encore à nous. Mais, que

ces manifestations ne puissent avoir lieu que par l'intermédiaire de nos sens, pour moi, je ne le pense guère. — De la même manière que l'âme se rend compte d'impressions sensuelles suscitées en songe pendant le sommeil du corps, de la même manière que le sujet magnétisé voit, touche, entend, sans l'aide aucune de ses organes corporels; c'est ainsi, selon ma conviction, que l'être vivant se trouve quelquefois en relation avec le mort. Mystère sublime et insondable, dont la solution ne sera probablement jamais donnée ici-bas à l'homme; secret qui semble être la clef de voûte de celui de la création même.

Vous sentez sans doute, Monsieur, toute la difficulté qu'il y a à persuader ceux qui ont été l'objet des manifestations spirituelles, d'en confier l'expérience au public, car ils y attachent souvent une certaine honte, soit par la crainte de se voir en lutte à la raillerie, soit par celle de devenir suspects d'hallucinations.

Par cette raison, tout en voulant vous raconter des circonstances dont la vérité est pour moi hors de doute, je n'ose vous fournir les *noms*, et par conséquent ces communications seront pour vos lecteurs sans intérêt comme sans poids.

Pour moi cependant, qui, tout en admettant l'existence indubitable des hallucinations, n'ai jamais eu lieu de douter de la véracité de mes impressions, et qui plus est, ne peux méconnaître que dans les manifestations spiritualistes les facultés physiques jouent même le rôle d'interprètes, je ne rougis point de faire part à ceux que cela peut intéresser, de ce qui m'est arrivé en ce genre. — Libre à tous d'en tirer les conclusions qu'il leur plaira.

Ainsi, dans une prochaine lettre, je vous raconterai, entre autres, une manifestation bien remarquable qui m'est arrivée l'année dernière chez mon oncle paternel, au château de Llanvair-Grange, dans le Monmouthshire. Au récit de cette manifestation en succédera d'autres, puis je finirai, Monsieur, par vous donner un aperçu des idées spiritualistes qu'a émises mon grand-oncle, l'illustre philosophe Hartley, dans ses ouvrages. Cet écrivain, qu'on a trop souvent considéré comme partisan des doctrines du sensualisme, a émis sur la vie future, les destinées de l'âme, sur ce qu'on doit entendre par démons et enfer, des opinions qui, si elles ne sont pas tout à fait miennes, n'en méritent pas moins d'être portées à la connaissance de vos lecteurs. A une autre occasion donc, Monsieur, la continuation des communications que j'ai résolu de vous faire.

Votre abonné, Miss L. HARTLEY.

RÉPONSES AUX RÉCLAMATIONS QUI PRÉCÈDENT.

Le docteur Charpignon nous accuse d'être hostile au christianisme; ce n'est pas précisément le mot. On peut demander une plus large interprétation, un développement plus complet de l'idée chrétienne, sans lui être hostile. Nos sympathies à l'égard du dogme chrétien ne paraissent que trop partout dans notre journal. N'avons-nous pas parlé, dans notre *manifeste*, de l'Évangile, ce livre divin où éclate de toute part la vérité spiritualiste? N'y avons-nous pas fait des vœux aussi dans le sens d'un christianisme vraiment évangélique, pur, chaleureux et intelligent, et nous ne croyons pas nous être contredit depuis. M. Charpignon nous dit que nous semblons rejeter la doctrine des bons et des mauvais Esprits. Ici, il se trompe encore, et, pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil dans nos différentes livraisons où cette doctrine est partout professée. En quoi différons-nous donc de l'honorable docteur? En ce sens qu'il croit que le christianisme organisé et traduit par le catholicisme répond à tous les besoins de l'homme, du fort comme du faible, et que de notre côté il y a prétention contraire. S'il en était ainsi que l'avance le docteur Charpignon, dans les pays où il n'a jamais été permis aux « ténèbres du rationalisme et de l'incrédulité de pénétrer, » dans les pays où le dogme catholique s'exerce dans toute sa puissance et sans contrôle, il devrait être aimé et respecté, et porter les fruits les plus bienfaisants, les plus féconds. Or, en est-il ainsi dans les États du pape? Qui oserait le prétendre?

Il faut bien que le catholicisme, du moins tel qu'il est enseigné et pratiqué, ne satisfait pas à tous les besoins de l'homme, pour qu'une foule d'esprits honnêtes, sincères et naturellement religieux, le délaissent, et cela parce qu'il ne répond plus complètement à leur besoin de croire et d'affirmer, à l'idéal religieux qui est aussi bien dans leur cœur que dans leur conscience et dans leur intelligence. De là, avons-nous déjà dit, pour ces esprits la nécessité de toute une nouvelle évolution religieuse si on veut les arracher au triste scepticisme qui

les possède. Cette évolution religieuse la plaçons-nous en dehors des dogmes connus, des anciennes révélations ? Non. Comme on a pu le voir également dans notre manifeste, nous disons qu'il serait utile de tirer des anciens dogmes tous les développements possibles; qu'il conviendrait d'expliquer, d'élargir, de vivifier, de mettre au jour ce qu'il peut y avoir de caché dans les mythes, les formules, les symboles consacrés; qu'enfin l'homme moderne, avec sa civilisation, sa science, ses lumières, son intelligence plus cultivée, ses aspirations et ses besoins intellectuels de plus en plus raffinés, ne peut plus se contenter des croyances enfantines des populations primitives. Le catholicisme n'est pas plus exempt que les autres religions de ces croyances enfantines qu'a vues naître un autre âge, et que nos temps semblent répudier; et pour ne pas sortir des doctrines exclusivement spiritualistes, nous citerons les dogmes de l'Enfer physique, de la résurrection de la chair et du Satan tentateur, éternel rival de Dieu.

Il est vrai que l'on dit qu'il ne faut pas prendre certaines croyances du catholicisme dans leur sens propre; que la théologie les explique d'une manière plus élevée, plus conforme à la raison humaine, et d'ailleurs qu'il y a des mystères devant lesquels il faut savoir s'incliner, et que le meilleur parti est de soumettre sa raison, d'accepter tout avec humilité, en vue d'obtenir en échange la paix du cœur que donne une foi aveugle. Telle est notamment l'opinion que nous connaissons à miss Hartley, le second des interlocuteurs auxquels nous répondons. Mais Dieu a-t-il donné la raison à l'homme pour qu'il n'en fasse pas usage, et faut-il désespérer d'un idéal religieux où celle-ci pourrait se concilier avec la foi ? A quoi sert ce renoncement à l'un de nos plus beaux attributs ? A nous dépouiller de toute initiative, de toute activité et de toute virtualité intellectuelle, à nous en remettre pieds et poings liés à la discrétion d'un prêtre chargé de nous expliquer Dieu comme il l'entend. On ne fait pas attention que c'est là la mort morale des individus comme celle des sociétés. Que de peuples ne se sont pas affaîsés, perdus pour avoir suivi cette voie, et, pour ne parler que des temps modernes,

l'exemple de l'Italie, de la Romagne, de l'Espagne, des États de l'Amérique du Sud parle assez haut pour qu'il ne soit pas besoin de s'y arrêter. Quelles sont aujourd'hui les nations les plus puissantes, les plus glorieuses, les plus florissantes ? Ce sont celles qui, comme l'Angleterre, la France, les États-Unis, l'Allemagne et les petits États voisins, sont, par-dessus tout, entrées dans la voie de l'examen philosophique et religieux. La conscience qui raisonne, qui cherche le mieux, qui s'agite, est, selon nous, bien plus dans le mouvement et l'esprit religieux que celle qui se démet, s'abandonne aveuglément pour l'objet de ses croyances aux explications d'un prêtre. Mais, dira-t-on, cette dernière façon d'agir évite l'agitation, les disputes et maintient la paix de l'âme. Mais qui ne voit que cette agitation est une condition essentielle de la vie, et qu'il n'est de vrai bonheur que dans l'exercice et le développement complet de ses facultés ? Nous savons un lieu où il existe un calme, un repos parfaits, c'est le cimetière. Est-ce de ce calme, de ce bonheur qu'on voudrait, au sein de nos sociétés civilisées, nées à la vie de la pensée ? Non, sans doute. Oh ! combien mieux nous aimons les États-Unis, où un journal spiritualiste a pris pour épigraphe ces mots : *L'agitation est le commencement de la sagesse.*

Mais, nous dira-t-on, allez-vous livrer les croyances religieuses en pâture aux appréciations plus ou moins diverses, plus ou moins capricieuse des hommes, et tomber dans les errements du protestantisme, où l'orgueil de l'examen individuel a amené presque autant de cultes qu'il y a de manières de voir ? Oui et non. Oui, attendu que, quelles que soient les divergences que l'on rencontre dans le protestantisme sur des points secondaires, on y trouve un parfait accord sur les points fondamentaux, et que cela suffit ; car, de même que les hommes ne pensent, ne sentent, ne raisonnent pas tous de la même manière, il faut bien admettre qu'ils ont tous une façon différente de prier, d'adorer. N'avons-nous pas déjà écrit ces lignes : « Dieu est indifférent à la manière dont on le prie, pourvu qu'on lui adresse sa prière avec bonne foi et un cœur pur. Chacun des êtres de la création a sa manière

d'élever son hymne à l'Éternel, les uns par l'oraison, les autres par le travail ; car qui travaille prie, a dit l'Éternel. Le chant de la cigale n'est pas le même que celui de l'alouette, celui du rabbin diffère des invocations du muezzin. Le laboureur prie en traçant son sillon, la sœur de charité en secourant les malades et les blessés, le savant en scrutant les lois de la nature qui sont celles de Dieu, et le missionnaire évangélique en portant au péril de sa vie la foi aux peuples sauvages. De tout ce concert d'adorations, les plus agréables à la Divinité sont celles qu'exhalent les âmes honnêtes, animées de l'amour du bien, et qui en tout se conforment à la voix de la conscience. »

Cependant, nous n'en sommes pas moins un chaleureux partisan de l'unité religieuse, et c'est pourquoi nous ne sommes pas injustes envers le catholicisme, qui a glorieusement instauré ce principe, et y puise sa plus grande force ; et c'est bien plus, comme miss Hartley, nous lui rendons un affectueux hommage pour le dogme de la communion des saints, dogme spiritualiste par excellence et cher à notre cœur ; mais le principe de l'unité religieuse ne doit pas exclure celui du progrès religieux. Le Christ lui-même a enseigné l'idée de ce progrès quand il a prononcé ces mémorables paroles : « J'aurais encore bien d'autres choses à vous dire, mais vous ne seriez pas en état de l'entendre ; c'est pourquoi je vous enverrai l'esprit de lumière et de consolation qui vous enseignera toute chose. »

Imbu de cette grande vérité, déjà exprimée par nous, qu'il n'y a pas eu qu'une seule révélation dans le temps, mais qu'il en est de constantes et de progressivement conformes aux besoins, aux lumières, aux tendances de l'humanité ; que les anciennes révélations ont toutes un fond de vrai et comportent la dose de vérité, les seules formules qui pouvaient être admises au temps où elles eurent lieu ; imbu de ces vérités, nous ne pouvons que nous rallier avec empressement à la doctrine qui nous montre Dieu intervenant constamment par le Saint-Esprit dans les destinées de l'humanité. Mais ce Saint-Esprit ne parle pas à quelques-uns, il parle à tous. Est-il plus particulièrement

dans le collège des cardinaux, dans le sacerdoce, dans l'épiscopat catholique? Qui oserait l'affirmer? L'Eglise elle-même est-elle toujours dans les voies du Christ? Qui oserait le prétendre en la voyant si souvent inspirée dans sa conduite temporelle contrairement à l'Évangile? On peut même dire que si le divin charpentier de Nazareth revenait dans les États du pape prêcher ce qu'il a autrefois prêché, au lieu de continuer librement son apostolat pendant trois ans comme il le fit en Judée, on le verrait arrêté le troisième jour, et fusillé comme le plus dangereux des perturbateurs.

Quelle serait donc la voie la plus sûre d'arriver à connaître les manifestations de l'Esprit-Saint, les révélations nouvelles du Christ à son Eglise? Ce serait le retour aux grands conciles œcuméniques, alors que tous les dignitaires, les délégués ecclésiastiques étaient librement choisis par les suffrages de tous les fidèles, et qu'on voyait pour *episcopoi* (évêques) des artisans affranchis de tous les biens de la terre, et par conséquent plus libres et mieux inspirés dans leur conscience et dans leurs décisions.

Mais ces sortes de conciles, ces suffrages, cette convocation de tous les fidèles dans un but d'examen, de perfectionnement religieux, peuvent-ils encore avoir lieu? Une grande âme, la plus forte intelligence qu'ait comptée le catholicisme en ces temps-ci, Lamennais, l'avait voulu, et l'on sait à quelle déception amère il fut soumis! Le clergé catholique ne veut donc plus consulter l'universalité des fidèles, il ne voit donc plus de réformes à faire, et pour lui, si le Christ continue à parler, c'est à lui seul et dans le sens de l'immobilité, de l'inertie la plus complète.

C'est pour protester contre une telle prétention, un semblable esprit et lui donner un cruel démenti que Dieu fait surgir aujourd'hui, en dehors de ce clergé, tant de prodiges, de bienfaites merveilles, de révélations, de prophéties. Mais l'Eglise prend-elle enseignement de ces choses? Nullement. Aujourd'hui, comme toujours, elle en fait l'œuvre de Satan, et lance partout l'anathème contre des phénomènes consolants qui ne tendent à rien moins qu'à prouver

d'une manière irréfragable le dogme de l'immortalité de l'âme, clef de voûte, pierre angulaire de tout édifice religieux, principe consolateur d'où découlent toutes les vérités de l'ordre moral. Ainsi, tandis que, par la faute du sacerdoce catholique, le scepticisme a envahi toutes les âmes, que les sociétés sont de plus en plus dépravées et matérialisées, des circonstances heureuses, inattendues, se présentent tout à coup, où la doctrine si consolante de l'immortalité est à même de recevoir visiblement sa sanction de la part de faits tangibles, irréfragables, et où, par cette doctrine, la foi nous apparaît comme devant ressusciter dans tous les cœurs ; eh bien ! quand un si beau résultat s'annonce, c'est l'Eglise qui s'y oppose, ce sont ses docteurs qui emploient tout leur ascendant, leur pouvoir et leur habileté pour étouffer des démonstrations aussi grandioses ! Telle a toujours été du reste sa tactique. Au moyen âge, elle brûlait une foule de victimes, innocents médiums, pieuses voyantes de l'époque ; elle allumait, par les mains de prêtres, d'évêques, d'inquisiteurs, les bûchers de Savonarole et de Jeanne d'Arc. Au dix-huitième siècle, elle faisait chorus avec Voltaire et les athées, et écrivait ou laissait écrire, par la main du jésuite Bougeant, des comédies pour ridiculiser et nier les guérisons miraculeuses, les prodiges grandioses du cimetière Saint-Médard.

Cela étant, qu'on juge de la légitimité des reproches du docteur Charpignon et de miss Hartley. Sans doute leur foi est éclairée, leurs intentions pures, leur âme élevée ; mais ils se trompent quand ils pensent que le spiritualisme n'a pas l'Eglise pour ennemie et peut se concilier avec tous ses dogmes. Parmi ces dogmes, est celui du Satan tentateur, éternel rival de Dieu et tourmentateur perpétuel du genre humain, dogme que n'enseignèrent ni Moïse, ni les religions primitives, et qui, comme nous l'avons dit, est un héritage du magisme persan, dont la pernicieuse influence a jusqu'ici retardé l'éclosion de la plus féconde et de la plus consolante vérité. Parmi ces dogmes, sont encore ceux de l'Enfer physique et de la résurrection de la chair, que tout bon spiritualiste ne peut admettre. Nous les repoussons donc ici comme nous

l'avons fait ailleurs dans notre Revue, ce qui ne nous empêchera pas d'admettre celles des croyances chrétiennes qui peuvent se concilier avec la raison et le fond de nos doctrines, et d'avoir le plus grand respect pour les catholiques sincères qui prouvent l'excellence de leur foi par l'équité, la loyauté de leurs actions, leur charité de cœur envers le prochain, qui se montrent sûrs et constants dans leurs relations, fidèles en tout à la parole jurée, aux engagements pris.

Z. PIÉRART.

UN MOT A L'ADRESSE DE PHILARÈTE CHASLES.

Dans les *Débats* du 17 novembre se trouve un compte rendu des *Mémoires* de M. de Maistre, par Philarète Chasles. Dans ce compte rendu nous lisons le passage suivant :

« D'ailleurs, M. de Maistre appartient à la race des mystiques et des hallucinés ; il ressemble à Swedenborg, qui a vécu dans la planète Sirius ; à mademoiselle Bourignon, qui a vu clair à travers le corps de J.-C. ; à Jacob Boehm, à saint Martin, gens qui n'ont point pratiqué les hommes ni connu le monde, dont l'imagination s'est échauffée dans le vide de leur grenier ou de leur cellule, qui, même avec du génie, manquaient de bon sens, d'ironie, de sagacité et de ce grain d'esprit critique et voltairien qui est le sel de la raison. »

Pour M. Philarète Chasles, un mystique est un halluciné, un homme ne sachant ce que c'est que le monde, et dont l'imagination s'est échauffée dans le vide de son grenier ou de sa cellule. Don de prophétie, de révélation, communication bien constatée, bien prouvée avec le monde spiriluel, affaire d'imagination. Encore s'il n'y avait que les solitaires, les cloîtrés, qui eussent ces dons, mais on les retrouve chez les gens du monde, chez des enfants. Dira-t-on que l'imagination de ceux-ci s'est échauffée dans le vide de leur cellule ? Aux gens qui prétendent avoir eu un Esprit familier et des illuminations intérieures comme Swedenborg, Jacob Boehm, saint Martin, le professeur du Collège de France veut bien accorder du génie, mais pas de bon sens ; d'ironie, mais pas de sa-

gacité et d'esprit critique. A ce compte, Socrate, Toralba, Albert-le-Grand et tant d'autres, qui eurent des Esprits familiers, n'eurent ni bon sens, ni esprit critique. Pour avoir du bon sens, de la sagacité, il faut être voltairien, c'est-à-dire rire de tout sans connaître, tout nier sans examiner, ne point chercher dans les choses ce qu'elles ont de vrai, mais leur côté plaisant. Pour M. Philarète Chasles, les vrais et seuls bons oracles sont les hommes qu'anime, non l'esprit de vérité, d'affirmation sérieuse et sensée, mais celui d'ironie, de critique. Les hommes sérieux qui produisent des faits extraordinaires ou qui les constatent, mais qui ne s'amuse pas à en plaisanter et à les révoquer en doute à tort et à travers, sont des rêveurs, de pauvres cervelles échauffées.

Grand bien fasse à M. Philarète Chasles ; c'est un homme bien savant et qui a approfondi les plus grandes questions sous toutes les faces, et en connaissance parfaite de cause.

Z. PIÉRART.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

UN ESPRIT FRAPPEUR EN CHEMIN DE FER.

Ceci n'est point une plaisanterie ; je ne plaisante point sur les questions graves, et c'est une question grave que celle des Esprits. Ceci est le récit d'un fait dont j'ai été témoin, il y a quelques jours, et qui m'a vivement intéressé ; je crois qu'il intéressera également les lecteurs de la *Revue spiritualiste*.

Je revenais d'une commune des environs de Paris, après avoir passé la soirée chez M. le comte de ***, homme des plus dévoués au spiritualisme, qui a eu plusieurs fois l'obligeance de m'inviter aux curieuses expériences qui se font chez lui. La soirée avait été très-intéressante. Les Esprits frappeurs s'étaient montrés d'une grande complaisance : ils avaient conversé par l'alphabet ; ils avaient accompagné en mesure, avec beaucoup d'entrain et d'une façon véritablement bruyante, plusieurs

airs qui avaient été chantés, etc. Bref, je revenais très-satisfait de cette nouvelle séance, et comme il était neuf heures et demie, comme le convoi du chemin de fer qui dessert la commune passe avant dix heures, je m'acheminai vers la station. J'étais accompagné de M^{lle} ***, qui retournait également à Paris. M^{lle} ***, il faut qu'on le sache, est un des premiers médiums que nous possédions; c'est par son influence que tous les faits de la soirée s'étaient produits. Je m'entretenais avec elle de ces étranges phénomènes, et, tout en devisant, nous arrivâmes à la station quelques minutes avant le passage du convoi. Nous entrâmes dans la salle d'attente, et nous nous assîmes, à une petite distance l'un de l'autre, sur une banquette. A peine y étions-nous installés, que des coups se firent entendre entre M^{lle} *** et moi, comme s'ils partaient de l'intérieur de la banquette.

— Et quoi ! m'écriai-je, un Esprit nous aurait-il suivi jusqu'ici ?

Un nouveau coup bien distinct fut la réponse affirmative (un coup, dans nos conventions, veut dire *oui*, deux coups veulent dire *non*). Enchanté de la circonstance, je me mis à faire un bout de conversation avec l'Esprit. M^{lle} *** se joignit à moi ; mais nous ne pûmes nous empêcher de rire un peu haut de ce singulier colloque, si bien que les personnes qui étaient avec nous dans la salle d'attente durent nous prendre pour des fous ou pour des gens qui ne savaient pas se conduire en société. Deux fois de suite le sifflet de la vapeur se fit entendre, et je demandai à notre Esprit si c'était notre convoi qui arrivait : deux fois il me répondit négativement, et en effet c'étaient des trains marchant dans d'autres directions. Enfin, je le priai de frapper trois coups quand ce serait le tour du nôtre, et je lui demandai aussi dans combien de temps il arriverait. A cette dernière question, il me répondit par deux coups, qui furent presque immédiatement suivis du sifflet de la vapeur, et de trois autres coups frappés par l'Esprit ; c'était notre train qui arrivait. Je pensai que les deux premiers coups avaient voulu signifier deux secondes, et le demandai à l'Esprit qui me répondit affirmativement.

Nous montâmes alors dans le wagon qui devait nous ramener à Paris.

A peine dans le wagon, ce fut une nouvelle surprise. Le convoi s'était remis en marche, et nous croyions en avoir fini avec l'Esprit, mais pas du tout, de nouveaux coups se firent entendre, et cette fois ce fut dans le bois de notre portière. Nous étions assis chacun dans un coin en face l'un de l'autre, M^{lle} *** et moi ; j'avais la portière à ma gauche, et par conséquent M^{lle} *** l'avait à sa droite. Un seul voyageur occupait avec nous le compartiment du wagon, et se tenait auprès de la portière opposée ; il restait indifférent à ce que nous faisons, et cela fort heureusement pour nous, car, en nous voyant ainsi parler dans la direction du panneau de bois qui formait notre portière, il aurait pu nous prendre pour des échappés de Charenton. Donc l'Esprit se mit derechef à frapper, et le bruit du convoi en marche ne nous empêchait pas d'entendre les coups très-distinctement.

La distance qui nous séparait de Paris étant minime, nous fûmes presque aussitôt arrivés qu'embarqués, ce qui ne nous permit pas d'avoir un long entretien avec l'Esprit. Je le remerciai de sa complaisance, de la galanterie qu'il avait eue de se manifester ainsi à nous dans des conditions tout à fait en dehors des conditions ordinaires d'expérimentation, et finalement je le priai, s'il acceptait sympathiquement mon bonsoir et mon adieu, de vouloir bien le témoigner par trois coups. Trois coups, nettement frappés, furent aussitôt sa réponse. Nous étions arrivés, et ce ne fut pas sans regret que je pris congé de M^{lle} *** et de l'Esprit frappeur qui semble être à sa dévotion ; on ne se lasse pas d'être témoin d'un aussi mystérieux phénomène.

Je n'ai pas prononcé, par discrétion et n'étant pas assuré de leur consentement, le nom de M. le comte *** ni celui de M^{lle} *** ; ceux de leurs amis qui liront le récit de cette anecdote les reconnaîtront certainement. Mais s'il faut un nom propre comme garantie aux lecteurs de la *Revue spiritua-liste*, je leur donne le mien dont je les prie de se contenter. Je leur affirme, sur ma parole d'honnête homme, que les faits

que je viens de raconter sont de la plus scrupuleuse exactitude. Je l'affirmerais également devant M. Babinet, devant M. Chevreul, devant M. Flourens, devant l'Institut tout entier, devant l'Académie de médecine par dessus le marché, et je signe sans broncher cet article des deux mains et de mon vrai nom, comme j'ai signé jusqu'à présent tout ce que j'ai publié d'autre part sur la matière. P.-F. MATHIEU,

ancien pharmacien des armées, etc.

WILLIAM ET HENRI BLAKE, MÉDIUMS-ARTISTES. — PRÉSENCE DU
DERNIER A PARIS.

On lit dans le feuilleton, Courrier de Paris, de *l'Indépendance Belge*, signé Pharès, le passage suivant :

« On rencontre, deux fois par semaine, chez M^{me} la duchesse de Riario ce que Paris renferme de plus distingué ; aussi y avons-nous rencontré hier le jeune peintre anglais qui, cet hiver, va effacer tous les souvenirs de M. Home et des autres médiums.

« Ce jeune homme, nommé Henry Blake, est le petit-fils de William Blake, peintre, graveur et poète anglais, né en 1757 et mort en 1829. William Blake avait des facultés extraordinaires dont Henry a hérité. William Blake avait commencé par être graveur ; il était élève de Bazire, de Flaxman et de Fuseli ; dessinateur fort habile, il ne pouvait tracer les contours d'une tête sans faire en même temps, malgré lui, des vers qui en traduisaient l'expression, qui disaient les sentiments et les émotions du personnage qu'il avait voulu peindre ; mais, chose singulière, ces vers il les pensait en musique, si bien que, son dessin terminé, il en avait la légende en vers et l'air sur lequel elle devait être chantée. Il publia ainsi plusieurs ouvrages composés de têtes, paroles et musique, qui eurent la plus grande vogue. Malheureusement, comme il n'avait jamais appris la musique, il ne pouvait pas écrire la sienne qui s'est perdue.

« Cette triple faculté n'était pas la plus extraordinaire de celles qui caractérisaient Blake. Blake était toujours pensif, toujours rêveur. A force de s'isoler du monde réel, il avait

fini par vivre dans le monde surnaturel. A force de se livrer à ses rêves, il finit par en faire des réalités.

« Les choses ou les personnes auxquelles il songeait prenaient à ses yeux une forme tellement accusée, qu'elles lui apparaissaient avec la stabilité de révélations positives, de sorte qu'il n'avait alors qu'à saisir son crayon et à copier la figure de son rêve, comme si elle eût posé devant lui. Il publia un singulier livre intitulé *Urizen*, contenant vingt-sept dessins faits d'après ses visions, et commentés en prose, en vers et en musique. Il publia de la même manière les cent dessins de la *Jérusalem*, les *Illustrations du tombeau de Nelair* et ses douze inventions qui sont fort remarquables.

« Mais voici qui est plus étrange : Blake évoquait dans sa pensée les morts, et faisait leur portrait. Il a fait ainsi les portraits de plusieurs hommes illustres dont il n'avait jamais vu les traits ni aucune image peinte, gravée ou sculptée, et ces portraits se sont trouvés ressemblants ; il a fait souvent le portrait de personnes obscures mortes depuis plusieurs années, qu'il n'avait jamais vues, et ces portraits ressemblaient aux individus.

« Parfois l'évocation était lente à se faire, parfois aussi la figure lui apparaissait subitement. Un jour, Guillaume III fit appeler Blake et le pria de lui dessiner le portrait de William Wallace. Blake, qui admirait Wallace, fut enchanté, et s'écria :

« — Wallace ! Wallace ! je le sais en ce moment ! Vite, qu'on me donne des crayons !

« Il s'assit et se mit à dessiner comme si le modèle eût été là devant lui. Au bout de quelques instants, il fit un geste comme pour écarter quelqu'un, puis il dit :

« — C'est singulier, je ne puis continuer ; je vois le roi Édouard Plantagenet qui vient se placer entre Wallace et moi.

« — C'est très-heureux, dit le roi, car je voulais aussi le portrait d'Édouard.

« Blake prit une autre feuille de papier et esquissa les

traits du Plantagenet ; après quoi, sa Majesté disparut poliment, laissant l'artiste achever la tête de Wallace.

« Les deux portraits étaient fort ressemblants.

« Le jeune Henry Blake, qui a vingt-neuf ans aujourd'hui, et qui n'a pas connu son grand-père, est singulièrement doué des mêmes facultés. Il dessine, fait des vers et de la musique en même temps. Il a publié à Londres une sorte d'illustration fantastique en dessins, vers et musique, d'après Shakspeare, intitulée *Ophélie Sulcette et Miranda*, qui est un chef-d'œuvre de grâce, de sentiment et de fantaisie rêveuse. A Londres, il fit un jour pour le duc d'Aumale le portrait de la princesse Marie, sa sœur, morte depuis plusieurs années, et qui est le portrait le plus ressemblant que l'on ait de cette princesse.

« En 1828, William Blake, le grand-père, vint à Paris. Il rencontra plusieurs fois, chez un membre de l'Institut, M. Cousin et se lia avec lui, à la philosophie près, car il prétendait que la morale de M. Cousin n'était pas nette, que sa logique biaisait, et que son ambition était démesurée.

« A cette époque, M. Cousin cherchait une chaire, un traitement, une pension ; il se plaignait beaucoup du gouvernement, et, pour exprimer ses besoins, il répétait sans cesse ce mot :

« — Mon habit se perce au coude.

« Blake, de retour à Londres, écrivit quelques notes, pour lui-même, sur les hommes qu'il avait connus à Paris. Il inscrivit les paroles de M. Cousin. Ces notes, Henry Blake les possède, et les a lues bien souvent.

« Il y a quelques jours, chez une dame du faubourg Saint-Honoré, Henry Blake et M. Cousin se rencontrent. Blake, qui n'a jamais vu l'illustre philosophe, le reconnaît, va à lui, et lui dit :

« — Votre habit ne se perce plus au coude.

« M. Cousin avait oublié le mot et celui à qui il l'avait dit.

« M. Cousin, on le sait, est amoureux, amoureux passionné de la duchesse de Longueville. Il pria Blake de lui faire le portrait de celle qui le rend si jaloux de La Rochefoucauld.

« Henry Blake mit sa main devant ses yeux, et après quelques instants de recueillement, il saisit son crayon, et traça un fort beau portrait de M^{me} de Longueville. Ce portrait ressemble bien aux portraits qui nous sont parvenus de cette femme illustre. Elle a les robustes appas et les charmes opulents que, dans son enthousiasme pour elle, M. Cousin nous a donnés comme le type de la beauté française à l'époque la plus galante de notre histoire.

« M. Cousin cependant suivait de l'œil sur le papier le travail de l'artiste, et à mesure que sous l'habile crayon il voyait s'arrondir ces riches beautés, se remplir ce séduisant corset, se réaliser tous ses rêves d'écrivain amoureux, sa physionomie s'éclairait, ses traits s'épanouissaient, et ses yeux se remplissaient de flamme.

« Le portrait fini, tout le monde, et M. Cousin le premier, trouva qu'il ressemblait énormément à M^{me} de Longueville et en même temps à une dame notre contemporaine, une dame charmante, qui a une fille adorable, si bien que, lorsqu'elles entrent ensemble dans un salon, *l'amour indécis hésite entre elles!*

« L'artiste a offert ce portrait à M. Cousin. »

FAIT CURIEUX RELATIF AU CURÉ D'ARS.

Monsieur le rédacteur,

Vous avez, dans le treizième numéro de votre Revue, dit quelques mots à l'occasion du respectable curé d'Ars qui, par sa foi et sa charité, guérit miraculeusement grand nombre de malades et attire de toutes les parties de la France un si grand concours de croyants, qu'il s'est créé à Lyon plusieurs entreprises de voitures à destination spéciale de ce village autrefois ignoré.

Je ne connais aucune des cures qui ont pu donner lieu à la popularité dont jouit ce saint homme, mais voici un fait que j'ai recueilli au mois d'août dernier des parents de l'abbé F., qui le tenait lui-même de ce dernier.

L'abbé F., Savoisien des environs d'Evian, administre en ce moment une petite cure dans le département de la Drôme, en France. Il voulait faire restaurer sa pauvre église et n'avait pas d'argent; il lui vint à l'idée de s'adresser au curé d'Ars. Il va le trouver et le prie d'user de son crédit auprès des fidèles et de Dieu pour lui faire trouver l'argent dont il a si grand besoin. Le saint homme lui répond : « Priez avec moi, et attendez avec confiance. » A quelques jours de là, le vieux curé traversant un champ pour aller officier un de ses paroissiens, est abordé par une femme tenant un panier au bras : « Etes-vous le curé d'Ars? » lui demanda cette femme. Sur sa réponse affirmative, elle tire de son panier un petit paquet qu'elle lui remet en lui disant : « Voilà ce qu'une dame m'a chargée de vous remettre. » Ce petit paquet contenait 3,000 fr. en or, que le bon curé remet modestement à son confrère en rentrant chez lui. Ce premier trait ne prouve rien en faveur du spiritualisme; il ne prouve que le désintéressement du saint homme et la haute confiance qu'il inspire à bien des gens.

Comme moyen d'obtenir un secours de la charité des fidèles, il avait engagé l'abbé F. à prêcher le dimanche en présence d'un nombreux auditoire qui devait se trouver réuni à l'église ce jour-là. M. l'abbé F., qui avait quelques raisons de se méfier de son éloquence, s'excuse et prie le vieux curé de dire, en faveur de sa cause, quelques paroles qui arriveraient plus sûrement au cœur des fidèles; M. le curé d'Ars insiste, et dit à M. F. : « Ne vous préoccupez de rien; ayez foi, l'esprit vous inspirera quand il sera temps. » L'abbé F. se soumit avec confiance et remit tout aux soins de la Providence; il commence à dire sa messe, puis monte en chaire. En montant les marches, il lui vient à l'esprit un texte des plus appropriés à la circonstance; il le développe avec une facilité dont il ne peut se rendre compte; il émeut son auditoire jusqu'aux larmes et obtient de lui, au moyen d'une quête, une somme qui dépassait toutes ses espérances.

L'abbé F. se souvient toujours avec étonnement d'un succès qu'il regarde comme miraculeux et qu'il n'a pu obtenir

depuis, même en préparant ses sermons avec tous les moyens recommandés par la science des rhéteurs !

Je crois utile à la science spiritualiste de ne négliger aucun des faits qui peuvent augmenter son répertoire, c'est pourquoi j'ai pensé que vous accueilleriez avec bienveillance la petite histoire de l'abbé F. DEVILLAINE,

Lyon, ce 15 novembre 1858.

VARIÉTÉS.

JURY SPIRITUALISTE.

OPINION ÉMISE A CE SUJET PAR LE *Spiritual Telegraph* DU
2 DÉCEMBRE 1858.

« Quelques-uns des spiritualistes de Paris semblent assez intrigués par les enseignements contradictoires fournis par différents Esprits, au sujet de ce que devient l'âme après la mort du corps.

« Chaque spiritualiste (à le croire lui-même) se trouve en rapport avec des Esprits de l'ordre le plus élevé, qui sont à même de lui dire ainsi *l'exacte vérité* ; mais, malheureusement pour leurs prétentions, il arrive que les Esprits ne s'entendent point entre eux, et sont souvent d'opinions très-opposées l'un à l'autre.

« Afin donc d'arriver à quelque certitude sur des points aujourd'hui contestés, il est proposé, par la *Revue spiritualiste*, de convoquer un *Jury spécial*, d'ériger enfin une sorte d'*Académie spiritualiste*, à qui appartiendrait le droit de poser certaines questions sur les sujets suivants : Cosmogonie, Ontologie, Psychologie, etc. ; d'en recueillir les réponses, de les considérer attentivement, et de mettre au jour la loi (loi spiritualiste) qu'elles manifesteront, et laquelle loi aura l'avantage de posséder le plus de vraisemblance, et sera le plus d'accord avec les enseignements généraux des Esprits.

« Cette proposition, digne du caractère d'investigation nette et soignée qui caractérise l'esprit philosophique français, pourra bien donner aussi une leçon aux spiritualistes de ce pays (Amérique).

« Malheureusement ici, le sentiment de la personnalité est poussé à un tel point, qu'il nous sera impossible d'arriver à établir une *convention* d'investigateurs, dont les jugements et les prétentions individuelles ne soient pas de nature à empêcher toute harmonie de résultat. — Cependant, le phénomène du désaccord évident dans les *dictées spirituelles* semble, aujourd'hui, prêt à s'expliquer d'une manière satisfaisante pour tout le monde, et peut-être, après tout, le moyen proposé en France par la *Revue spiritualiste* serait-il un des meilleurs pour arriver à une solution finale. »

ADHÉSION ET OBSERVATIONS ADRESSÉES AU DIRECTEUR DE LA
Revue spiritualiste.

Mâcon, 24 décembre 1858.

« Monsieur,

« J'ai lu avec un intérêt croissant treize livraisons de votre admirable *Revue spiritualiste* à laquelle je me propose de m'abonner l'année prochaine.

« Rongé depuis un an dans la douleur la plus profonde par la perte d'une fille unique, mon bonheur et ma joie sur cette terre, je n'aurais pas survécu à cette perte sans mes sentiments religieux et surtout sans la lecture de quelques œuvres spiritualistes qui m'ont préservé du suicide, mon idée dominante, malgré mes efforts pour l'éloigner et la chasser de mon esprit.

« La religion catholique me laisse l'espoir de retrouver ma fille, mais le spiritualisme m'en donne la certitude. Aussi de quelle douce joie me pénètrent les faits si remarquables cités dans nos annales !

« Seulement une contradiction fâcheuse et sur laquelle je serais heureux d'avoir une explication, vient jeter du trouble

dans mes idées, parce qu'elle tendrait à détruire une des bases essentielles du christianisme, religion la plus belle qu'il ait encore été donné à l'homme de connaître. Je veux parler du dogme de réincarnation que vous admettez, 2^e liv., pag. 34, et qui se laisse entrevoir dans plusieurs passages de votre Revue.

« Vous avez dit cependant ces belles paroles, 1^{er} liv., page « 7 : L'âme est immortelle, elle conserve son identité, son individualité au delà du tombeau. »

« Ces paroles consolantes sont conformes à celles annoncées par le Christ, mais elles ne peuvent s'accorder avec le dogme de la réincarnation. Ou il y a individualité, ou il n'y en a pas. Or, du moment que l'on a évoqué des Esprits qu'on croit être ceux d'Homère, d'Hippocrate, etc., qui ont vécu il y a plus de 2,000 ans, on doit penser qu'il n'y a pas de réincarnation, car depuis un aussi long espace de temps, les Esprits d'Homère, Hippocrate et autres auraient dû perdre leur individualité et avoir été incarnés trois ou quatre fois et plus.

« Je vois avec plaisir que vous cherchez uniquement à découvrir la vérité, en accueillant les faits de toute nature qui peuvent aider dans cette recherche, sans vous attacher à aucune idée préconçue, sans adopter de système exclusif. En effet, comment accorder une confiance entière aux opinions émises par un spiritualiste qui a écrit un code des Esprits, hors lequel point de salut, en donnant, comme les seuls articles de foi orthodoxe, toutes les dictées qu'ils croient émanées d'Esprits supérieurs, lesquels obéiraient ainsi à son appel, sans hésitation.

« Il est extrêmement difficile, dans la plupart des cas, d'être certain de l'identité d'un Esprit. Comment admettre que l'âme de tel personnage illustre soit constamment aux ordres du premier évocateur venu dans ce bas monde ? Cette manière de voir est d'ailleurs contraire au principe de la réincarnation, car si l'Esprit de toute personne décédée, il y a 1,000, 2,000 ou 3,000 ans, peut à tout instant se manifester, c'est qu'il n'a pas été réincarné et qu'il a conservé son individualité. Les deux idées absolues, la 1^{re} de l'évocation à

volonté de l'âme d'une personne morte depuis 2,000 ans, la 2^e de la réincarnation de toutes les âmes jusqu'à leur transformation en pur Esprit, me semblent par conséquent se contredire complètement.

« D'ailleurs les systèmes exclusifs ont cela de fâcheux qu'ils font reculer la croyance et la foi aux idées spiritualistes. La manière d'agir des Américains, qui attendent plutôt qu'ils ne provoquent les manifestations spiritualistes, me paraît infiniment préférable.

« Comme vous le faites observer, la même influence exercée par le magnétiseur sur le magnétisé est également exercée, dans certaines circonstances, par l'évocateur ou médium. On ne peut donc pas avoir une confiance entière dans tous les résultats obtenus.

« Vous vous plaignez de l'indifférence du journalisme à l'endroit du spiritualisme ; que cela ne vous étonne pas, et ne vous inquiète pas surtout. Les journaux, suivant moi, ne doivent pas être les propagateurs d'une religion, d'une croyance qui n'a pas encore de caractère parfaitement déterminé ; ils ne pourraient que gâter une bonne et belle chose, comme ils le font de beaucoup de sujets qu'ils abordent et dont ils parlent, en général, comme les aveugles des couleurs. Je comprends difficilement que vous ayez fait un appel au *Siècle*, car s'il existe un journal où la mauvaise foi soit à l'ordre du jour, c'est évidemment celui-là, qui a pour habitude de tronquer ou de dénaturer tous les faits, en politique, en morale, en administration, en matière commerciale, etc.

« Les journaux ne font pas l'opinion ; ils en reflètent tout au plus quelques nuances. Quand les idées spiritualistes auront pénétré dans le grand nombre, les journaux en parleront. Soyez sans inquiétude, et n'attendez des journalistes que du scepticisme, de la raillerie, des récits d'anecdotes amusantes et plus ou moins curieuses, données en pâture à la masse de lecteurs aussi superficiels que les écrivains qui les amusent. La vérité viendra avec le temps.

« Veuillez recevoir, Monsieur, l'assurance de tous mes sentiments d'estime et de sympathie.

HALALESIR,

Rue de la Barre, 28.

FAIT MERVEILLEUX. — CROIX AÉRIENNE.

Nous lisons dans *la Semaine du Vermandois*, journal de Saint-Quentin, cette lettre de M. l'abbé du Mage, curé de Javaux, canton de Marle :

« Monsieur,

« Vous intéresserez, je n'en doute pas, vos nombreux lecteurs, en leur donnant connaissance de ce dont, il y a peu de jours, j'ai été le témoin oculaire.

« J'allais traverser le cimetière, lorsque mon attention fut attirée par six petites filles, causant entre elles et élevant leurs regards en l'air : elles paraissaient fort agitées et impressionnées.

« Je lance à mon tour un regard scrutateur vers la voûte céleste, et que vois-je ? Je ne pouvais me le persuader : planant dans la direction du soleil, mais beaucoup plus élevée, une croix aérienne se montrait dans une position horizontale et paraissant avoir une trentaine de pieds. L'arbre de cette croix était blanc ; les deux bras de croix, d'une longueur égale à la sommité, différaient par la couleur ; ils étaient, comme l'arc-en-ciel, de diverses couleurs, mais surtout vers le milieu ; le bleu m'a paru dominer.

« Impérieusement réclamé par les devoirs de mon ministère, il fallut m'éloigner ; mais auparavant j'appelai le forgeron Bertrand, sa femme et son ouvrier ; je fis signe à la demoiselle Magnier, je leur montrai le phénomène céleste, et tous quatre s'écrièrent, comme les petites filles : « Je vois parfaitement une croix ! » Avant-hier, un de mes paroissiens m'a assuré avoir considéré, pendant plus de trois quarts d'heure, de six heures un quart à sept heures, ce signe céleste. »

Nos savants diront que ce fait est tout simple, que c'est tout uniment un effet de mirage. Ainsi ont-ils expliqué autrefois la fameuse croix de Migné. Puisque mirage il y a, va pour le mirage, en attendant que l'on explique comment sont venues aux bras de la croix aérienne les différentes couleurs de l'arc-en-ciel.

On lit dans le Courrier de Paris de *l'Indépendance Belge* :

C'est dans le salon de la comtesse de Wonzowitz que j'ai rencontré pour la seconde fois M. Home avant son éclipse. Je l'avais déjà vu chez M. le comte de Komar, où il s'était livré à toutes sortes de prestidigitations fantastiques. Chez M^{me} Wonzowitz, le célèbre médium fut un simple mortel. Pour rien au monde il ne consentit à se lancer, les ailes déployées, dans le septième ciel de l'extase, et il se contenta de prendre part à une partie de jeux innocents organisée, à l'autre bout du salon, par des jeunes gens et des jeunes filles. Depuis ce soir, où je le vis si rétif à toute sollicitation, j'ai un vague soupçon que les médiums sont un peu comme les tables qu'on consulte.

« — Si vous saviez comme mon guéridon est spirituel, disait M^{me} de Girardin, et comme il me répond avec à propos et finesse. — Parce que c'est vous qui l'interrogez toujours, lui répliqua-t-on, c'est votre Esprit qui répond à votre esprit ; mais, faites-lui parler par *un autre*, et vous verrez s'il dira un mot. » Ainsi des médiums ; ils ont besoin que l'on commence par croire à leur pouvoir surnaturel avant même de les avoir vus à l'œuvre. Si on doute, ils ne répondent pas plus que les tables à l'interrogation. Or, M^{me} Wonzowitz est trop la petite-fille de Voltaire par l'esprit pour avoir une confiance illimitée dans les tours de force des différents Alcides du monde surnaturel. On n'est pas parfait.

Il est pitoyable de voir avec quel sans- façon des gens qui n'ont nullement étudié les phénomènes spiritualistes tranchent à leur sujet. Pour eux, M. Home et les médiums ne sont pas des organisations particulières soumises passivement, et d'une manière fortuite, à des forces indépendantes de leur volonté, mais des prestidigitateurs pouvant à commandement provoquer les phénomènes qui leur sont habituels.

Que dire aussi de cette prétention renversée par l'immensité des faits, qui consiste à dire que l'écriture médianimique, reflet des intelligences, est toujours en rapport avec l'Esprit des personnes qui l'obtiennent ? Pour nous, nous connaissons une foule de médiums très-spirituels qui n'obtiennent jamais que des bêtises, tandis qu'il est des enfants, de simples paysans, obtenant des communications de l'ordre le plus élevé.

Z. PIÉART.

« Monsieur,

« Je viens vous prier de vouloir bien insérer dans votre estimable journal de *la Revue spiritualiste* la pièce de vers ci-jointe ; elle m'a été suggérée, je crois, par la lecture du premier article de la 15^e livraison de votre journal. Ce qui me fait dire cela, c'est que le lendemain de cette lecture, à mon réveil, j'ai pris, pour l'écrire tout d'un trait, moins de deux heures. Puisse-t-elle être digne de la noble mission que vous avez entreprise !

« Recevez, Monsieur, l'assurance de ma haute estime.

« Un de vos abonnés,

« B. JOLY. »

ODE AU SPIRITUALISME.

Salut, trois fois salut, noble entité du sage,
Esprit consolateur, toi dont le saint message
Vient pour servir de phare au pilote égaré.
Sur la brumeuse mer, par la crainte amarré,
Du vaisseau vagabond tu viens guider la voile,
Et le port du salut, grâce à toi, se dévoile.
Navigateur sacré de la Divinité,
Dont les mâles vertus et la sublimité
N'ont rien de plus puissant ici dans ce bas monde,
Toi seul peux nous sauver de cette mer immonde,
Où nous gémissons tous sur les flots de l'erreur,
Où vient s'adjoindre en plus une sombre terreur.
Déjà l'amour du bien, que ton pouvoir seconde,
Sous ton divin soleil grandit et se féconde ;
Ta puissante logique à la saine raison,
D'un nouveau monde enfin vient montrer l'horizon.
Humains, rassurez-vous, nous dit ta voix sublime ;
Relevez votre front et sortez de l'abîme ;
Les ténèbres vont fuir sous ma puissante main :
Je viens régénérer en tout le genre humain ;
De vos maillots impurs déchirer les vieux langes ;
D'hommes, je viens enfin vous transformer en anges ;
Au vieux monde donner le dernier coup d'épieu,
Etablir ici-bas le vrai règne de Dieu... B. JOLY.

Lyon, 15 décembre 1858.

NOTA. Le travail dans lequel nous faisons connaître l'exposé des motifs et les bases d'une société spiritualiste, n'a pu être inséré ici par suite de certaines circonstances. Nous l'ajournons à la prochaine livraison.

Z. PIERART, propriétaire-gérant.



EXPOSÉ DE MOTIFS

ET BASES D'UN PROJET DE SOCIÉTÉ SPIRITUALISTE.

Le spiritualisme est désormais une vérité pour tous les hommes de bonne foi qui ont bien voulu examiner les faits. Mais cette vérité n'est admise que par le petit nombre, et quelles que soient les raisons, les preuves formidables qu'elle peut invoquer en sa faveur, il n'est que trop réel qu'elle est généralement encore méconnue, contestée, bafouée, travestie. Ni les attestations des hommes les plus honorables, ni l'histoire, ni l'examen des anciennes philosophies, ni les religions dans l'établissement desquelles éclate partout cette vérité ne suffisent pour rendre attentive et sérieuse à son sujet une société sceptique, corrompue, frivole, accoutumée à ne voir en tout que la matière et la sensation physique. Autrefois, on étouffait cette grande vérité dans la flamme des bûchers ; aujourd'hui, on l'enterre sous le sarcasme. Que faut-il cependant pour que le spiritualisme conquière son droit de cité, attire l'attention de tous, force l'incrédulité à compter avec lui et porte les fruits qu'on en doit attendre ? Ce qu'il lui faut, c'est d'être patronné par une société puissante, qu'il puisse s'abriter au sein d'une vaste association, que cette association lui procure tous les moyens de propagande nécessaires, se porte publiquement garant des prodiges qu'il enfante et les atteste avec l'autorité nécessaire, provoquant partout ces mêmes prodiges, veillant à ce qu'ils soient constatés d'une manière irréfragable, s'occupant à séparer le faux du vrai, à épurer, à affermir les doctrines et à apporter en tout le contrôle, l'unité.

Voilà ce qu'il faut à nos croyances, et voilà ce qui leur manque.

Faute d'une telle association, le spiritualisme est menacé de s'égarer dans les voies funestes où il s'est si souvent

perdu. Il court le risque de continuer à être méconnu, travesti, bafoué, et après avoir passagèrement occupé quelques esprits, à tomber dans l'indifférence, l'oubli, le dégoût ; car, indépendamment des préventions qu'il excite par lui-même, au sein d'une société sceptique, railleuse, toute préoccupée de questions matérielles, de préjugés prétendus scientifiques et d'erreurs philosophiques, il a dans son sein : 1° des faiseurs habiles et peu sincères ; 2° des enfants terribles, des têtes folles et égarées ; 3° des esprits orgueilleux, étroits et dogmatiques qui semblent croire que le spiritualisme est une chose toute nouvelle, et qu'elle consiste principalement dans les révélations de la planchette et du crayon ; et ces trois sortes d'hommes ne sont que trop faits pour le compromettre et égarer l'opinion à son sujet.

Les premiers sont de ces âmes peu austères et consciencieuses qui, oubliant la gravité des questions qui se rattachent aux phénomènes spiritualistes, n'ont pas honte d'en faire un jeu, une affaire de plaisir et de curiosité pure, ou de s'appliquer, dans un but d'exploitation, de séduction habile à produire, par d'adroites jongleries, des faits qui leur ressemblent. Oubliant que les prodiges du surnaturel doivent être l'objet d'un apostolat pur et désintéressé, qu'ils ne doivent exister que pour des fins graves, utiles et religieuses, qu'ils sont toujours accordés à ceux qui les recherchent avec foi, persévérance et dans les conditions psychiques nécessaires ; n'ayant pas en outre la patience, le courage et l'esprit d'une foi et d'une persévérance semblables, ils se montrent, dans leurs expériences, d'une légèreté, d'une frivolité qui font peine, ou ont recours à de petites habiletés, à des subterfuges qui, n'eussent-ils lieu qu'une fois en passant, suffisent, quand ils sont découverts, pour faire perdre le fruit d'une foule de séances sérieuses et sincères dont le résultat aurait été parfaitement concluant.

Les seconds, têtes peu réfléchies, adonnées outre mesure à des expériences qui troublent, dans leur faible cervelle, l'équilibre qui devrait nécessairement et toujours y exister, en deviennent hallucinés, monomanes, et donnent dans les excen-

tricités les plus regrettables. De ce qu'ils sont entrés en rapport avec les Esprits, ils se croient des fils privilégiés, exclusivement favorisés du ciel, et vont partout présentant les communications médianimiques qu'ils ont obtenues comme autant d'oracles, de révélations suprêmes qu'il faut croire et admirer. Très-souvent, ces communications ne sont que des rapsodies, des élucubrations dénuées de toute valeur, même des règles grammaticales les plus essentielles. Elles ne portent que trop l'empreinte de l'intervention de ces Esprits mensongers, trompeurs, lutins qui peuplent en si grand nombre les sphères inférieures du monde spirituel avec lesquelles, nous, âmes terrestres si peu parfaites, nous sommes le plus fréquemment en rapport. Sans faire attention qu'ils n'ont affaire qu'à ces seuls Esprits, qu'ils en sont même parfois entièrement obsédés et ne s'appartiennent plus, ces enfants perdus du spiritualisme vont partout assourdir de leurs discours, de leurs confidences, de leurs publications plus que excentriques, un monde qui n'est déjà que trop disposé à rire et à juger au premier abord et sans plus ample informé. Ils s'adressent aux princes de la littérature, aux célébrités de la presse, afin de forcer ceux-ci à parler des hauts faits de leurs Esprits, des merveilles qu'ils croient en avoir obtenues, à chanter enfin avec eux et selon eux l'avènement du spiritualisme. Ils provoquent même les corps savants dans leur incrédulité, et acceptent à tort, à travers, sans douter de rien, les défis que ceux-ci proposent en dehors de toutes les conditions nécessaires à la production des forces qu'il s'agit de provoquer, et avec le parti pris d'avance de ne rien admettre, de tout dénaturer, de tout contester. Et le monde stupéfait de s'écrier : Quoi ! c'est donc là le spiritualisme ? Arrière, trois fois arrière cette nouvelle épidémie morale, cette autre grande folie du jour !

D'autres, aussi peu soucieux des moyens et des démonstrations sérieuses à l'aide desquelles il importe de prouver l'existence du monde spirituel, font consister toutes leurs démonstrations dans les seuls procédés psychographiques de la planchette, de la corbeille ou du crayon médianimiques, ou

parfois dans les divagations de quelque médium parlant, sans qu'il soit même bien assuré qu'il y ait des Esprits, une intelligence ultra-mondaine au milieu de ces pratiques. Ils font voyager leurs médiums dans les planètes, les étoiles, les sphères, leur font faire des descriptions plus ou moins hasardées, plus ou moins futiles, et qui, du reste, fussent-elles vraies, sont hors de tout moyen possible de constatation, de contrôle. Parfois, si ces médiums sont interrogés, leurs réponses sont toujours des paroles vagues, banales, véritables lieux communs qui s'adaptent à toute chose, et qu'il ne faut pas grand frais d'imagination et de réminiscences littéraires pour tirer de son fond. Mais si, pour vous assurer de l'assistance de l'Esprit évoqué, vous lui demandez un détail, un renseignement quelconque qui prouve son identité, tout de suite il vous est répondu que les Esprits n'aiment pas à poser, ne sont pas faits pour satisfaire votre curiosité, qu'il faut les admettre par la foi, et humblement, et s'en rapporter à ce qu'ils veulent bien vous dire, c'est-à-dire le plus souvent à un tas de divagations, de sottises, d'élucubrations qui n'ont pas la plus petite valeur, le moindre intérêt, et qui, reflet des intelligences dont elles émanent, sont parfois de la plus grande médiocrité littéraire. Mais c'est bien plus, ces mêmes spiritualistes, après avoir enseigné d'une manière formelle le dogme des réincarnations, des métempsycoses, prétendent néanmoins avoir le pouvoir, au premier appel, d'évoquer nominativement et de faire comparaître n'importe quelle célébrité historique à leur barre : les Esprits Melchisedech, Matusalem, Moïse, Socrate, Nabuchodonosor, Platon, etc., par exemple, morts il y a plusieurs milliers d'années, et qui, pendant ce temps, si leurs doctrines de métempsycoses sont vraies, ont dû se réincarner un grand nombre de fois et même émigrer à travers les mondes à des distances incalculables. Mais il est vrai de dire qu'une telle difficulté ne les arrête pas. N'ont-ils pas inventé, pour les besoins de leur cause, la théorie des dédoublements du principe animique de notre être, obtenu à commandement et d'une manière certaine ? Qu'un homme soit vivant ou mort, présent ou éloigné, en

veillé ou endormi, ils sont toujours sûrs, au premier appel, de faire apparaître son âme ; aussi, ce sont de bien puissants hommes que ces spiritualistes. Qui oserait affronter l'autorité d'évocateurs semblables, de gens qui ont le pouvoir de tirer à volonté une âme du corps qu'elle anime et de la faire voyager, comparaitre, se manifester à volonté n'importe où et devant n'importe qui ? Si j'étais général d'armée ou avocat plaidant une cause, je serais vraiment effrayé à la pensée de compter dans les rangs de la partie adverse des évocateurs de cette force. Je tremblerais pour ma pauvre personnalité, la possession assurée de mon moi. Voir mon âme, c'est-à-dire ma pensée, mon intelligence, ma volonté, passer tout à coup, au moindre signal, à la disposition de mon antagoniste serait, certes, un contre-temps bien embarrassant et bien fait pour causer de mortelles inquiétudes ; et pendant ce temps, général ou défenseur, que deviendraient ma pauvre armée ou les intérêts de mes malheureux clients ? Tout tomberait à la discrétion de l'ennemi. Aussi, que Dieu et tous les saints nous gardent de rencontrer jamais des spiritualistes aussi puissants, aussi redoutables (1) !

Mais, c'est bien plus, ces hommes vraiment incroyables, sans faire attention que notre siècle, siècle d'observation et d'analyse par excellence, ne hait rien tant que l'esprit dogmatique, qu'il veut avant tout la démonstration raisonnée, partant de faits tangibles parfaitement constatés, sans faire attention que de l'avis de M. Paul, de Swedenborg, et de toutes les grandes lumières du mysticisme, rien n'est plus trompeur, plus perfide, plus mensonger que les Esprits, sans tenir compte de l'état encore hypothétique, incertain et gé-

(1) On ne doit pas inférer de ce qui précède que nous ne croyons pas à la possibilité des dédoublements de l'âme des personnes vivantes. Des faits curieux, constatés par des personnes graves et de bonne foi, prouvent qu'il est de ces sortes de dédoublements, et ces faits doivent nous rendre réservés et attentifs. Seulement, ce que nous nions, c'est qu'on puisse provoquer ce phénomène à commandement, par curiosité et sur des personnes éveillées, conservant pleinement l'exercice de leurs facultés. Le plus souvent, il n'est amené que par des causes et des raisons mystérieuses, qu'il ne nous est pas toujours donné de susciter.

néralement contesté des vérités du monde dit surnaturel, de l'incohérence, de la diversité et même des contradictions les plus avérées qui résultent des communications médianiques, ces spiritualistes, disons-nous, de prime abord, seuls, sans plus ample informé, sans se donner la peine d'examiner tous les faits du présent, du passé, l'ensemble de toutes les doctrines émises, de toutes les révélations faites, osent formuler carrément, hardiment sous tous ses aspects et dans tous ses détails le credo du spiritualisme. Sous prétexte qu'ils sont en rapport avec des Esprits supérieurs, mais sans administrer la preuve ni les raisons d'une faveur aussi exceptionnelle, ils vont dogmatisant à tout propos, imposant avec une assurance vraiment curieuse leurs articles de foi, influençant leurs médiums (1) ou des sensitifs, qu'ils croient être des médiums et qui ne sont que des somnambules à l'état de veille reflétant toutes les pensées, les volontés de quiconque les dirige, faisant toujours parler ces derniers dans le sens de la doctrine qu'ils ont préétablie, imposant silence aux objections, fermant la porte aux doctrines contraires qui voudraient se produire, exigeant une foi aveugle à ce qu'ils disent, à la parole de leurs Esprits, sans même prouver que ceux-ci existent et qu'ils sont bien en rapport avec eux, préoccupés enfin d'une orthodoxie avant qu'il y ait une église, des croyants.

Telle est la situation que certains adeptes voudraient faire au spiritualisme, tels sont les gens qu'on rencontre dans son sein. Aussi, n'est-ce pas sans raison que l'on s'inquiète de l'avenir de cette belle et noble cause et des dangers qu'elle court devant une société sceptique, railleuse, légère, matérialiste, toujours prête à s'arrêter au côté plaisant des choses et à tout enterrer sous le ridicule, les négations les plus obstinées.

(1) Selon une des premières voyantes de Paris, médium remarquable, il y a une différence à faire entre le médium et le sensitif ordinaire. Le premier, en quelque sorte, agit sous l'influence magnétique de l'Esprit seul et peut avoir action sur la matière inerte; tandis que l'autre n'agit que sous l'influence du magnétisme humain, n'a aucune action sur la matière et ne se distingue que par une certaine voyance limitée.

C'est pour obvier à ces inconvénients, à ces dangers, que nous émettons le projet d'une société spiritualiste assez puissante pour faire de la propagande désintéressée, active, pour forcer les ennemis de son principe à compter avec elle, à respecter ce principe et à le prendre au sérieux, association d'un esprit assez large pour ne pas croire la vérité spiritualiste toute trouvée, toute expliquée, et pour la chercher patiemment, consciencieusement par une vaste et minutieuse enquête dans l'universalité des faits et des doctrines.

Comme nous l'avons dit, cette société aurait ses cotisations, sa caisse, sa direction, ses statuts, ses lieux de réunion, sa bibliothèque, ses archives, ses conférences, ses médiums, ses somnambules, son cercle d'études, d'expériences, ses cours, son enseignement, ses correspondances, ses solennités.

Elle se composerait de membres résidents et de membres correspondants qui tous payeraient un droit d'admission de cinq francs, comme il en est fait dans les *Sociétés mesmérisme et philanthropico-magnétique* de Paris. En outre, chaque membre serait tenu de s'abonner au journal *la Revue spiritualiste*, organe de la société, appelée à vivre de sa vie, à refléter ses pensées, à enregistrer ses travaux. Les membres résidents qui voudraient assister d'une manière assidue aux réunions, aux conférences et aux expériences, payeraient en outre une cotisation de vingt francs par an. Seraient regardés comme bienfaiteurs de l'œuvre ceux qui s'inscriraient pour une somme dépassant vingt francs, et comme patrons de l'œuvre ceux dont les cotisations s'élèveraient à cent francs et au-dessus, et leurs noms, aux uns et aux autres, selon qu'ils n'y mettraient pas d'opposition, seraient inscrits sur un tableau d'honneur ou un registre à part.

Avec le montant des cotisations, la société louerait un local qui serait à la fois, non-seulement un lieu de réunion pour ses séances, mais encore le foyer d'un cercle permanent où tous les membres résidents comme tous les membres correspondants qui viendraient à Paris se rencontreraient, iraient lire les publications spiritualistes, les journaux qui, acquis

au compte de la société, formeraient le fond de sa bibliothèque. Le montant des cotisations, lorsqu'il deviendrait suffisant, servirait en outre à faire un traitement à certains médiums, à d'excellentes lucides qui voudraient consacrer leur temps, leurs soins, leurs forces d'une manière suivie aux travaux de la société ou qui, même, consentiraient à partir en province ou à l'étranger avec quelque apôtre du spiritualisme pour y répandre la foi aussi bien par la parole que par les faits, et pour constituer des collèges de médiums, de voyantes, de magnétiseurs et de spiritualistes, thaumaturgies et voluspa secondaires créées d'après l'esprit de la société-mère, dont elles seraient des succursales.

La société nommerait pour un an, par voie d'élection, et sur la proposition qui en serait faite par un comité préparatoire, son président, ses vice-présidents, son secrétaire et son sous-secrétaire-rapporteur, son bibliothécaire-archiviste, son trésorier, la commission de surveillance de sa caisse, ses censeurs, chargés de veiller au maintien de l'ordre des séances et du rappel au règlement. Elle aurait son président honoraire et un vice-président perpétuel. Les réunions seraient hebdomadaires, indépendamment de celles qui pourraient être affectées à des cours ou conférences particulières sur des matières se rattachant au spiritualisme. Il y aurait aussi de grandes séances trimestrielles, et tous les ans, le lundi de la Pentecôte et le 2 novembre, jours consacrés par la chrétienté à la glorification de l'Esprit consolateur et inspirateur, ainsi qu'à la commémoration des âmes trépassées, les membres de la société, hommes et femmes, spiritualistes et médiums, se réuniraient pour célébrer tout particulièrement les grands principes qui forment le fond de leur croyance. Ces réunions commenceraient par un banquet dont l'accès serait mis à la portée de tous les spiritualistes de la société, agape toute fraternelle où régneraient un même esprit, une même concorde, avec la plus parfaite effusion des cœurs. Des toasts seraient portés et des discours seraient lus à la suite de ces banquets; après quoi son président décernerait des médailles et des diplômes de mentions honorables accordées par la société à

quiconque, par ses écrits, ses expériences, ses travaux, son initiative ou ses sacrifices aurait fait faire des progrès à la cause spiritualiste.

La société, pour ses différents travaux, nommerait trois commissions prises dans son sein :

- 1° Une commission d'expériences démonstratives ;
- 2° Une commission d'enquête, de constatation de phénomènes ;
- 3° Une commission d'examen de communications et de révélations médianimiques, autrement appelée jury spiritualiste.

La commission d'expériences démonstratives se composerait de personnes qui, par une étude toute particulière de la matière, leurs loisirs, leurs nombreuses expériences, les médiums dont ils disposent sont plus à même que tout autre de provoquer des faits convaincants.

Des savants, des médecins, des hommes dont les lumières et l'honorabilité seraient de nature à faire autorité, composeraient de préférence la commission d'enquête, de constatation de phénomènes. Cette commission se mettrait en rapport avec tous les membres correspondants qui pourraient la renseigner sur les faits spiritualistes arrivés hors Paris. Selon les circonstances, elle délèguerait même aux frais de la société plusieurs de ses membres ou des personnes ayant sa confiance afin de se transporter où besoin en serait. A Paris ou dans ses banlieues, la commission d'enquête irait partout où des faits surnaturels lui seraient signalés ; elle se rendrait également dans la commission d'expériences démonstratives afin d'assister aux faits que celle-ci provoquerait et d'en porter témoignage.

Pour l'une comme pour l'autre des commissions qui appellerait des incrédules dans son sein, il serait minutieusement statué de commun accord avec ces derniers et à l'avance sur l'ordre des faits qui seraient de nature à faire preuve, afin que ces faits étant ensuite clairement, ostensiblement produits, les incrédules liés à l'avance par leur parole, engagés par leur signature, ne puissent plus, devant la

lecture du procès-verbal, et par suite d'une mauvaise foi qui n'est que trop commune à l'orgueil humain, reculer et ergoter à nouveau, tactique qui fait que presque toujours les phénomènes les mieux constatés sont revoqués en doute et qu'une affirmation unanime, décisive, ne peut jamais avoir lieu.

La *commission d'examen des communications, révélations medianimiques*, autrement dit *jury spiritualiste*, se composerait de personnes versées sur les différents points de la doctrine spiritualiste, qui l'auraient étudiée en tout ou en partie dans l'histoire des religions, des philosophies, dans celle des conciles, des hérésies, dans les œuvres des plus célèbres mystiques, comme Swedenborg, Saint-Martin, Jacob Bøhm, Davis, etc., qui auraient fait des études particulières sur la psychologie, l'ontologie, la nécromancie, la magie, le magnétisme, etc., et qui, surtout, admettraient l'existence des communications médianimiques, car il est bien entendu, avons nous déjà dit, que, pour être appelé à se prononcer sur de telles communications, il faut au préalable reconnaître qu'elles existent.

Cette commission étudierait et apprécierait les nouvelles doctrines émises, les ouvrages de récente publication ; elle poserait, par la voie du journal de la société, aux différents lecteurs que ce journal possède dans les cinq parties du monde, une suite de questions sur les différents points de la foi spiritualiste, conviant tous ceux de ces lecteurs qui seraient en rapport avec des Esprits à provoquer des réponses à ces questions et prenant soin à ce que les médiums ne puissent être influencés par une solution quelconque exprimée à l'avance. Ces réponses, renvoyées au jury d'examen, seraient examinées attentivement par lui, et il déclarerait jusqu'à plus ample informé et sauf révision celle qui, outre qu'elle aurait tous les caractères de la vérité et se concilierait le plus avec les idées émises par les plus grands mystiques, aurait l'avantage d'avoir été reproduite par le plus grand nombre de médiums. Les décisions du jury seraient prises à la majorité des voix, et ratifiées de la même manière par la société, non parce que la vérité est toujours du côté des majorités, mais

parce que le plus souvent il en est ainsi ; que c'est du reste le plus légitime moyen de trancher une question, et qu'il est plus supportable à une société quelconque de s'incliner devant une décision, quand c'est le plus grand nombre de ses membres qui l'a voulu.

La société spiritualiste statuerait également à la majorité des voix sur les conclusions des deux autres commissions. Les procès-verbaux de chaque commission seraient inscrits sur des registres respectifs avec mention de toutes les oppositions, réclamations qu'ils auraient pu soulever de la part de quelques-uns de ses membres ou d'étrangers appelés dans son sein. Les décisions prises à la suite de la lecture de ces procès-verbaux dans les grandes séances trimestrielles de la société, le seraient sur un registre particulier de cette société, laquelle aurait aussi, en outre, un registre pour le compte rendu de chacune de ses séances ordinaires. Ceux des procès-verbaux qui seraient jugés dignes et utiles, figureraient dans le journal de la société.

Les séances hebdomadaires de la société se passeraient dans l'ordre suivant : Lecture du procès-verbal de la séance précédente, communications ou observations réciproques du président ou d'un membre sur une question pressante ; admission de nouveaux membres sur la présentation de deux sociétaires ; communication urgente d'une des trois commissions ; allocution du président ; après cette allocution, adjuration religieuse et évocation collective des bons Esprits. S'il est des nouveaux venus qu'il soit besoin de convaincre par des faits tangibles, des provocations de diverses manifestations physiques et des dialogues obtenus au moyen de coups frappés, des conversations par le procédé alphabétique ou par celui d'un *spiritoscope* quelconque, pourront avoir lieu. Ces expériences étant clairement faites pour établir un commencement de conviction chez les néophytes, on provoquera ensuite des communications écrites de la part des médiums présents.

Toutefois, à ce sujet, persuadé que l'évocation nominative des esprits est une pratique pleine de déconvenues et d'er-

reurs ; que les Esprits sont partout et que, comme il a déjà été dit dans la *Revue spiritualiste*, il ne convient d'évoquer que l'assistance de l'intelligence pure et la source de la lumière et de la miséricorde divine ; que, d'après un avis enregistré par un grand partisan des évocations nominatives lui-même, il est avéré que la plupart des Esprits ne prennent un nom que pour contenter ceux qui les interrogent (1) ; sachant en outre que les manifestations des Esprits, comme cela se pratique en Amérique, non-seulement doivent être parfaitement spontanées, mais ne jamais être provoquées que dans des milieux honnêtes, recueillis et pieux, persuadé que s'il faut, dans tout de l'ensemble, de l'unité, de l'ordre, du silence, une direction, c'est surtout dans une réunion spiritualiste, et qu'il importe en même temps d'en bannir les questions frivoles, de pure curiosité, les disputes, l'agitation, sachant tout cela, les expériences de communications utiles auraient lieu de la manière suivante. D'abord, silence complet, recueillement de quelques minutes pendant lequel chacun ferait une prière mentale en vue d'obtenir de bons effets des communications qu'on se propose d'obtenir. Ensuite les médiums écrivains, rassemblés autour d'une grande table ronde, entremêlés et entourés de natures magnétiques croyantes et bienveillantes, dans l'ordre indiqué par les Esprits eux-mêmes, profiteraient de ce silence pour essayer d'avoir quelque communication spontanée, soit sur une question qu'il s'agirait d'éclaircir, de voir traitée par les Esprits, soit sur un sujet non déterminé à l'avance et laissé à l'initiative de ces derniers. Lecture de ces communications serait faite. On s'arrêterait à celles qui seraient jugées supérieures, et si besoin en était, et si l'Esprit de qui ces dernières communications seraient émanées se nommait de lui-même et consentait à donner des développements sur sa dictée, un entretien s'établirait entre lui et le président. Nul n'aurait le droit d'interrompre ou de faire d'objections séance tenante ; seulement, après la clôture des expériences, des dictées et des lectures, tout assistant qui croirait devoir prendre la parole en ferait

(1) Voyez le journal *Spirito*, numéro de décembre 1858.

la demande tout bas verbalement ou par écrit à l'un des censeurs, qui en référerait au président. Si cet assistant désirait poser des questions à l'Esprit dont on aurait eu la manifestation, le président les poserait séance tenante ou les ajournerait à une séance suivante. Mention en serait faite au procès-verbal. Après l'échange des explications et des réponses diverses auxquelles donneraient lieu les objections, un temps serait accordé pour que chacun pût converser librement. Ensuite, sur un signal donné par le président, les conversations seraient interrompues et de nouvelles expériences pourraient être faites. La fin de la séance pourrait aussi être consacrée à quelque lecture, à un cours ou à une conférence sur les matières spiritualistes.

Toute question politique ou d'économie sociale serait sévèrement bannie. Le président, ou, à son défaut, les censeurs, rappellerait à l'observation du règlement quiconque s'en écarterait, ou ferait rayer de la société tout membre qui, par son langage, ses manières, ses actions, pourrait la compromettre, ainsi que la cause spiritualiste. Cette expulsion serait décrétée à la pluralité des voix.

L'ordre du jour des séances serait toujours indiqué à la fin des séances précédentes.

Dans les séances trimestrielles, en présence des membres des trois commissions, il serait procédé aux règlements de compte, à la balance des recettes et dépenses, aux mesures d'administration et d'ordre intérieur, à celles intéressant la société et la propagande spiritualiste.

Voilà, en quelques lignes, l'aperçu des bases sur lesquelles nous voudrions voir s'établir une société spiritualiste, et comment nous voudrions la voir procéder dans ses travaux, afin d'éviter les inconvénients, les abus et les dangers que nous avons signalés plus haut. Que ceux à qui nos projets conviennent ou que ceux qui auraient des objections à y faire nous en fassent part, afin que nous soyons forts de l'adhésion des uns et que nous utilisions les observations des autres, et que notre œuvre apparaisse comme le résultat d'un nombreux consentement collectif. Nous traduirons ces projets

en règlement, ce règlement, nous le lirons dans une réunion préparatoire de nos amis, nous le porterons ensuite à la sanction de l'autorité ; puis, à un jour fixe annoncé à l'avance, nous convoquerons tous les spiritualistes de bonne volonté afin qu'ils viennent y mettre leur visa et s'inscrire parmi les *membres* de la société, et nous aider à constituer ses travaux, ses commissions. Dans notre prochaine livraison, nous ferons connaître où en seront arrivées nos tentatives à ce sujet, et, s'il y a lieu, nous indiquerons le jour de la réunion générale.

Une dernière observation nous reste à faire en terminant, c'est relativement au nom que devrait porter la société dont nous venons d'indiquer le projet. Dans des livraisons antérieures, nous avons indiqué le titre de *Société spiritualiste de France*, mais depuis nous avons réfléchi à ce sujet. Notre journal pénètre dans les cinq parties du monde, et si ce n'est en Amérique et en France, il n'existe pas, que nous sachions la moindre société, spiritualiste dans aucun des pays d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Océanie. D'un autre côté, on peut dire qu'aujourd'hui, avec les moyens si expéditifs de transport, la facilité des relations internationales, et l'universalité de la langue française, Paris est en quelque sorte la capitale du monde civilisé. Parmi les étrangers que cette ville compte en si grand nombre, il se trouve beaucoup de spiritualistes pleins de zèle et de lumières. En face du Nouveau-Monde, qui nous apparaît avec un mouvement spiritualiste si puissant, si compacte, ne conviendrait-il pas de créer un mouvement semblable et d'ériger une société, sous la bannière de laquelle se grouperaient tous les convertis qui se trouvent en deçà de l'Atlantique, ne conviendrait-il pas de donner enfin à une telle association le nom de *Société spiritualiste de l'ancien continent* ? Nous le pensons, et certes beaucoup de nos lecteurs le penseront comme nous.

Telle est la dernière intention que nous prenons la confiance de leur soumettre.

Z. PIÉRART.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

CHUTE MIRACULEUSE D'OSSEMENTS HUMAINS DUE AUX ESPRITS.

La lettre suivante a été adressée à l'éditeur du *Spiritual Telegraph* de New-Yorck ; elle se rapporte à l'un des faits (nous n'osons dire miracle) les plus étonnants qui se soient depuis longtemps manifestés aux Etats-Unis. On paraît accueillir avec tant de défiance tout ce qui vient de l'autre côté de l'Océan, que nous l'avions tenu sous silence, malgré le bruit et les discussions qu'il a excités. Aujourd'hui, le doute n'est plus possible : le procès-verbal du fait est publié, et heureusement il a eu des témoins connus qui ont signé.

« Le 30 septembre dernier, vers la fin du jour, je me tenais, avec le docteur Redman, sur la terrasse ouverte située en arrière de mon cabinet, où rien n'empêche la vue de s'étendre et où il n'est pas possible de se cacher, lorsqu'un petit os tomba avec un bruit sec près de moi. Je le ramassai ; un ou deux autres suivirent. Il y avait dans mon cabinet quelques personnes, que j'appelai aussitôt, en les priant de sortir ; elles accoururent, et la chute d'ossements continua par intervalles, pendant une demi-heure environ, sur la terrasse et dans la salle adjacente. C'étaient de petits os appartenant aux mains et aux pieds, et parmi lesquels se trouvaient une rotule et une côte. Supposant que cet étrange phénomène avait pris fin, je rédigeai le procès-verbal suivant, qui fut signé par les personnes présentes :

« Nous certifions que, dans la soirée du 30 septembre 1858, nous nous trouvions dans le cabinet de MM. Orton et Redman, quatrième avenue, lorsqu'un certain nombre d'ossements d'apparence humaine (seize en tout) tombèrent dans la salle contiguë audit cabinet ainsi que sur la terrasse ; que, par moments, il y en avait deux ou trois à la fois ; qu'ils semblaient lancés de haut en bas, et qu'il en tomba sur la terrasse, où tous, y compris M. Redman, nous étions occupés autour d'une table à examiner ceux qu'on avait déjà reçus. » (*Suivent les signatures de six témoins.*)

« Par l'expression « deux ou trois à la fois » il faut entendre, non pas que deux ou trois tombèrent au même instant, mais que deux ou trois tombèrent à un léger intervalle, comme si le phénomène s'arrêtait pendant quelques minutes. Après le départ des personnes présentes, lequel eut lieu aussitôt qu'elles eurent signé le procès-verbal, la pluie d'os-

sements recommença. Cette fois, c'était dans le cabinet même, en pleine lumière; ils arrivaient par le haut des fenêtres, ou en droite ligne, du plafond, direction qu'aucun moteur caché n'aurait pu leur imprimer. Cette seconde manifestation produisit quatorze os semblables aux premiers, et dura quinze à vingt minutes.

« Le lendemain, 1^{er} octobre, entre onze heures et midi, au grand jour, le même phénomène eut encore lieu. Les os tombèrent dans tous les coins du cabinet, sur le plancher, sur les sièges et sur la table, quelques-uns lancés avec force du côté des fenêtres, la plupart s'échappant en ligne perpendiculaire du plafond. De cette manière, nous obtînmes les gros os du talon, une seconde rotule, une autre côte et différents os des mains et des pieds, et à la fin, comme nous étions tous autour de la table, il tomba tout à coup dessus un sac renfermant *soixante-un* des plus petits os du corps humain. Ce sac, qui était en mousseline et d'environ quinze pouces de long, passa plus près de moi que des autres assistants, venant du plafond en droite ligne et avec tant de violence qu'il détériora la table à l'endroit où il fut jeté. Les personnes présentes étaient M. Redman et son frère Alexandre, placés en face de moi et si près, qu'ils n'auraient pu remuer un doigt sans que je le visse. Le miracle cessa pendant une heure ou deux; je m'étais absenté quelque temps, lorsque en rentrant, au moment d'ouvrir la porte du cabinet, un fémur, le plus grand os du corps (celui-là avait plus de dix-huit pouces), tomba directement dans mes bras, jeta par terre une pomme que je mangeais et glissa, par la porte entre-bâillée, jusque sur le parquet. Ramassant ce dernier trophée, je le mis sur la table et l'examinai avec les deux Redman; un bruit soudain, venant du coin le plus reculé du cabinet, nous fit tressaillir, et nous aperçûmes un tibia, qui avait dû frapper le mur, puis une boîte à violon, avant de rouler sur le tapis. Ainsi finit cette manifestation; elle dura environ dix-huit heures et produisit *cent neuf* ossements prétendus appartenir au squelette de Cornélius Winne, qui se trouvait dans la maison de M. Arnold, à Artford. Ai-je besoin d'ajouter que, durant ce phénomène, j'ai fait de mes sens l'usage le plus actif, et que je n'ai rien pu découvrir qui m'inspirât même la pensée d'une mystification? »

« J. R. ORTON. »

New-York, 26 novembre 1858.

VARIÉTÉS.

LAVATER MÉDIUM. — IL A PRÉDIT LE GRAND MOUVEMENT SPIRITUALISTE DE NOS JOURS.

Pour nous, il est hors de doute que Lavater était un voyant, un grand médium. C'est, selon nous, à ses facultés médianimiques, résultat d'une nature admirablement sensitive, qu'il devait de juger du caractère des personnes au premier abord, même au simple aspect de leur écriture. Ce qui prouve que c'est à lui-même plutôt qu'à son système qu'il devait les traits si remarquables de divination, de seconde vue qu'on cite de lui, c'est que ce système mis en œuvre par d'autres ne leur a jamais procuré les mêmes résultats.

Lavater avait aussi, à un très-haut degré, la prévision des événements de l'avenir, et on cite de lui, à ce sujet, des prédictions très-remarquables. En voici une relative au grand mouvement spiritualiste que l'époque présente a vu naître, et que nous extrayons de la préface de l'édition de ses œuvres qui fut publiée, en 1806, par les soins du docteur Moreau et de M. Vincent, membre de l'Institut. Ces deux personnages, comme tous les savants de leur époque, étaient sceptiques et matérialistes, aussi le fait qu'ils ont recueilli et inséré n'en a que plus de prix. Voici en quels termes il est rapporté :

Lavater, dans la destinée duquel il semblait qu'il était de tout croire, ajouta foi à Mesmer, aussi bien qu'à Gassner, et, lors de son voyage avec le comte de Reuss, il donna complètement dans toutes les folies du magnétisme.

..... M. le prince de Montbeillard lui offrit une place qu'il ne put accepter ; mais il eut souvent l'occasion d'entretenir le prince, et lui exposa une opinion assez singulière qu'il s'était faite sur les progrès de l'athéisme.

« Cette dangereuse opinion de l'athéisme, disait-il au prince, deviendra générale ; l'état de la civilisation, l'empire qu'obtiennent tous les jours sur le sentiment, le raisonnement et la philosophie fera prévaloir ce dogme affreux. Cette révolution tient même au progrès et à la direction des lumières. »

Lavater croyait d'ailleurs que l'empire de l'athéisme serait passager ; *que Dieu aurait recours à de nouvelles manifestations pour se faire connaître, et que la révélation et les miracles étaient sur le point de recommencer pour éclairer et sauver les hommes.*

COUR IMPÉRIALE DE LYON, SÉANCE DU 19 JANVIER. — 500 FR. DE DOMMAGES-INTÉRÊTS DEMANDÉS A UNE SOMNAMBULE POUR AVOIR GUÉRI DES MALADES.

La foule est nombreuse au moment où est appelée devant

la cour une jeune dame d'une tournure distinguée, un peu tremblante, mais la tête haute, et dont les traits réguliers, les grands yeux noirs, l'ensemble de la physionomie, révèlent une intelligence peu commune.

M. le conseiller de Bernardy fait le rapport de l'affaire. Il en résulte que Mlle Bressac exerce à Lyon, cours Morand, 29, la médecine; qu'elle donne des consultations, délivre des ordonnances et perçoit des honoraires. On voit journellement à sa porte des voitures et des équipages élégants; on vient la consulter non-seulement de Lyon et des environs, mais encore de Grenoble, de Marseille, d'Alger... Il y a même des personnes de la province qui lui écrivent d'avance pour être certaines de la voir et de la consulter. Il y a foule chez elle, et le jour où M. le commissaire de police s'est présenté à son domicile, il a trouvé dix-sept messieurs ou dames faisant antichambre.

A la suite de cette constatation, elle a été traduite devant le tribunal de police correctionnelle de Lyon. MM. les médecins sont intervenus dans la cause comme partie civile, et ils ont conclu à des dommages-intérêts. A la date du 23 décembre 1858, le tribunal rendit un jugement par lequel il condamnait Mlle Bressac à une amende de 30 fr., à 500 fr. de dommages-intérêts envers MM. les médecins, et aux dépens du procès.

C'est de ce jugement que Mlle Bressac a interjeté appel.

M. le Président. Nous allons procéder à l'interrogatoire de Mlle Bressac.

Mlle Bressac se lève et demeure debout à côté de son avocat.

M. le Président. Vous convenez avoir exercé la médecine, avoir donné des consultations non-seulement le jour où le commissaire de police s'est présenté chez vous, mais encore d'autres jours et avoir reçu une rétribution ou des honoraires?

Mlle Bressac. Oui, monsieur le président.

M. le Président. Cela suffit; nous allons entendre votre avocat. M^e Margerand, vous avez la parole.

La brièveté de cet interrogatoire ne semble pas satisfaire l'auditoire, qui aurait été bien aise d'entendre l'exposé de la doctrine Bressac. Mais l'avocat de la cause n'a pas tardé à satisfaire la curiosité générale.

« Un philosophe célèbre, a dit M^e Margerand, un des plus profonds génies du dix-huitième siècle, Kant, a dit qu'il n'était pas déraisonnable de supposer *que la matière sent*. Si cette parole est vraie, avec quel respect ne doit-on pas combattre la conviction de ceux qui croient aux influences réciproques qui s'opèrent d'individu à individu, aux harmonies

de rapport qui naissent de la volonté, de l'imagination, de la sensibilité, du toucher !... Mlle Bressac a le don heureux de pénétrer les souffrances corporelles, et de pouvoir conséquemment les soulager en leur prescrivant des remèdes propres à les guérir. Elle a ce mérite sur les médecins ordinaires qu'elle procède avec des données certaines sur la nature du mal, au lieu de se hasarder comme eux à des hypothèses, à des apparences souvent trompeuses.

« Bien que je n'aie pas la prétention de défendre le magnétisme, il faut que je dise à ceux qui croient : Nous défendons nos convictions ; à ceux qui ne croient pas : Voyez ses effets. Les faits sont plus concluants que tous les raisonnements du monde.

« Mlle Marie Bressac avait treize ans lorsqu'elle fut pénétrée du don merveilleux dont elle fait usage pour soulager ses semblables, et surtout les malheureux. Sa grand'mère était à l'article de la mort ; toute la famille éplorée était autour de la mourante et venait dire un dernier adieu à celle qui tout à l'heure allait être un cadavre. Mlle Marie, qui était adorée de son aïeule, se précipita pour l'embrasser ; l'agonisante la serra dans ses bras pendant un instant, et tout à coup la jeune fille, pénétrée d'une influence indéfinissable, d'une lumière intérieure, s'écria : « Oh ! je vois dans le corps de ma bonne-maman les organes qui souffrent et le mal qui la dévore ! » La-dessus on appelle le médecin, qui prescrit les remèdes exigés par la nature du mal, et la grand'mère ressuscite.

« Depuis ce jour, les facultés de Mlle Bressac se sont de plus en plus développées, et aujourd'hui elle opère les cures merveilleuses que tout le monde admire. »

L'avocat, abordant la question de droit relative à l'application de la loi pénale, soutient que l'exercice illégal de la médecine, sans usurpation de titre, constitue une contravention et non un délit, et que, par suite, il n'y a lieu à l'amende que dans les limites fixées par les art. 465 et 466 du Code pénal combinés avec les art. 35 et 36 de la loi du 19 ventôse an xi ; qu'en conséquence, le maximum de l'amende à infliger à Mlle Bressac était de 15 francs.

Il critique ensuite le chiffre des dommages et intérêts alloués aux médecins.

M^e Rougier a plaidé pour les médecins et a demandé la confirmation du jugement frappé d'appel.

M. Valentin, avocat général, a donné des conclusions longuement motivées sur la question de droit soulevée par M^e Margerand, et a conclu à la confirmation de la peine.

La Cour a remis à huitaine la prononciation de son arrêt.

A NOS ABONNÉS.

La *Revue spiritualiste*, à son début, ne s'est pas annoncée comme une œuvre de lucre, de spéculation, mais comme une œuvre de dévouement, de propagande, une sorte d'apostolat. Elle en a donné des preuves par sa rédaction indépendante, pleine de franchise, écoutant plutôt la voix de la vérité que celle de l'habileté, des réticences calculées; elle en a donné également des preuves par les soins apportés à sa rédaction et sa typographie parfois serrée, plus abondante en matières.

Elle va le prouver de nouveau en continuant de paraître, car si ses fondateurs n'eussent consulté que leurs intérêts actuels, ils eussent cessé de lui conserver leur concours.

Comme toutes les publications périodiques nouvelles qui ne peuvent recourir pour se faire connaître aux avantages de la publicité, la *Revue spiritualiste* n'a pas dû trouver à son début ce succès qui assure l'existence d'un journal dans le présent comme dans l'avenir. A part cela, elle a eu à lutter contre l'indifférence, le scepticisme, nous dirons plus, contre le sarcasme et les préventions générales qui existent partout contre les idées dont elle s'est faite l'organe. Les quelques journaux qui en ont parlé, l'ont fait avec ce ton railleur qui, pour des esprits étrangers aux questions spiritualistes, n'est pas une provocation à les connaître.

Cependant, malgré ces circonstances si peu favorables, nous n'avons pas à nous plaindre des résultats obtenus. Partout où notre journal a trouvé un esprit sérieux et assez consciencieux pour en prendre connaissance, nous pouvons dire qu'il est venu à nous. Les lettres de sympathies et de réabonnement, que nous recevons de toutes parts, prouvent que nos abonnés nous demeurent fidèles.

Beaucoup de petits journaux, nés dans des circonstances semblables à celles qui marquèrent l'apparition du nôtre, et qui cependant ont fini par prospérer, ne pourraient pas en dire autant; aussi tout nous fait augurer le plus beau succès dans l'avenir. Les idées que nous représentons sont

vraies, fécondes et grandes comme le monde; elles s'appuient sur des faits qui éclatent maintenant de toutes parts, et il faudra bien qu'avant peu on compte sérieusement avec elles. Il viendra un temps où elles auront converti le siècle, et alors on verra quelle doit être l'importance d'un journal petit, modeste à son apparition, mais à qui l'avenir appartient. Cet avenir pour nous est certain. Toutefois, en attendant, nous sommes obligé de compter avec certaines nécessités de situation. Nous avons, en commençant, annoncé 24 livraisons par an; l'utilité de recommencer une seconde série avec l'année, aussi bien que l'insuffisance de nos moyens, nous forcent à nous borner à 18 livraisons: c'est 6 de plus que tous les autres journaux spiritualistes qui paraissent en français, et dont le prix néanmoins est le même que le nôtre. A ceux de nos abonnés qui croiront devoir réclamer 24 livraisons, nous leur servirons, sur l'année 1859, autant de numéros qu'il est nécessaire pour compléter le nombre de livraisons promises. Cependant, s'ils sont des spiritualistes sincères et dévoués, empressés de contribuer à tout ce qui peut faciliter l'expansion de nos doctrines, ils accepteront sans réclamation les conditions que nous leur faisons aujourd'hui. Bien plus, non contents de se réabonner, ils nous serviront chacun de leur part de propagande, ils nous amèneront de nouveaux initiés; car, en attendant que nous puissions envoyer dans les provinces des missionnaires spiritualistes qui répandraient notre foi par la parole aussi bien que par les faits, nous n'avons pas, quant à présent, d'autre moyen de succès que le concours de nos amis; car pour ce qui est de la bienveillance de la presse, il n'y faut pas compter: elle a fait ses preuves à ce sujet.

Dans notre espoir, comme dans notre pensée, la *Revue spiritualiste* devrait avoir un mode de publication plus souvent répété. Nous ne désespérons pas, avec le concours des spiritualistes vraiment zélés, d'en faire un jour, pour le même prix, un journal hebdomadaire, et peut-être d'un plus grand format, ayant pour cela des collaborateurs en nombre suffisant.

Mais aujourd'hui, persuadé que ce qui fait l'excellence d'un journal ce n'est pas la quantité des articles, mais leur valeur; qu'un article, pour porter coup et exercer l'influence qu'on en doit attendre, doit être élaboré, médité à loisir; persuadé qu'un journal consacré au triomphe d'une doctrine ne doit pas être un recueil indigeste d'extraits pris çà et là, souvent sans intérêt ou sans portée, entre lesquels ne règne ni lien, ni ensemble, ni cette unité de vue, de pensée, qui fait la vie et l'intérêt d'une publication; persuadé de cela, et ayant égard à l'insuffisance de nos ressources actuelles, la *Revue spiritualiste*, avons-nous dit, paraîtra six fois de moins par an que nous l'avions annoncé. Le nombre des livraisons continuera à être de 18 jusqu'à ce qu'un plus grand nombre d'abonnés et un concours plus efficace, nous permettent d'en faire un journal hebdomadaire; mais sa rédaction n'y perdra rien. Au contraire, nos efforts, et ceux des amis qui ont bien voulu nous prêter leur précieuse collaboration, redoubleront afin que toujours notre langage soit à la hauteur des hautes questions que nous nous sommes proposé d'examiner.

Dans les prochaines livraisons de l'année 1859, la *Revue spiritualiste* continuera, pour la terminer, la biographie de M. Home, consacrera un article tout particulier à l'appréciation du beau livre de M. le baron de Guldenstubbé *sur l'écriture directe des Esprits*, et les travaux remarquables de ce spiritualiste éminent; — elle consacrera aussi des articles de faits et de doctrines à l'intéressante question des pressentiments, à celle des animaux médiums, au somnambulisme et aux somnambules, aux différents procédés de la magie et de la voyance médianimique; elle donnera la biographie détaillée de Nicole Aubry, l'une des plus célèbres possédées qu'il y ait eu en France, celle d'Apollonius de Thyane, et enfin elle abordera, dans une série d'articles, cette question déjà annoncée : *Satan a-t-il jamais existé, ou n'est-il qu'une importation des idées mazdéennes dans les religions de l'Occident?*

Z. PIÉRART.

Z. PIÉRART, Propriétaire-Gérant



— 571 —

TABLE DES MATIÈRES
DE LA REVUE SPIRITUALISTE.

TOME I.

ARTICLES DE FOND, DÉCLARATIONS DE PRINCIPES.

<i>Manifeste spiritualiste.</i> —Appel d'une société de spiritualistes de Paris à tous les spiritualistes, à tous les hommes de bonne volonté de France et de l'étranger.	1
<i>Réponse à quelques objections faites au manifeste de la Revue spiritualiste par le rédacteur du Courrier du Nord.</i>	29
<i>Les vérités spiritualistes dans le passé et dans le présent.</i> —Les vérités spiritualistes ont été manifestées aux hommes à toutes les époques. Pour quelles raisons elles sont encore aujourd'hui contestées. Mise en demeure à ce sujet de la science actuelle.	57
<i>Ayons la foi ; soyons toute vertu et tout amour, et Dieu se manifestera en nous, et la vérité spiritualiste subjuguera le monde.</i>	85
<i>Spiritualistes, méprisez le sarcasme et la contradiction.</i> — Le temps est venu de confesser votre foi et de rendre hommage à la vérité.	114
<i>Nouvel appel aux publicistes et aux incrédules qui craignent de se compromettre en parlant du spiritualisme.</i>	141
<i>Des nouvelles théories à l'aide desquelles les incrédules croient pouvoir expliquer les phénomènes du spiritualisme.</i> (7 ^e livraison) (1).	141
<i>De quelle grande évolution humanitaire les prodiges du spiritualisme sont les signes.</i> Soyons unis, et préparons-nous pour la venue des temps nouveaux.	198
<i>Apparitions de Lourdes.</i> —Mandement de Mgr l'évêque de Tarbes.	226
<i>Apparitions de Lourdes.</i> —Mandement de Mgr l'évêque de Tarbes.— Universalité des faits surnaturels.—Avénement du spiritualisme.— Nouvelle mise en demeure de la presse à ce sujet — Lettre adressée à M. L. Jourdan, rédacteur du <i>Siècle</i> , et commentée dans ce journal.	254

(1) Par une erreur typographique, la 7^e livraison porte la même pagination que la 6^e; pour éviter la confusion, on a mis, dans la Table, 7^e livraison aux articles qui se trouvent dans cette livraison.

<i>Quelques mots aux spiritualistes.</i>	309
<i>La Toussaint, le jour des âmes.</i> —Traditions, souvenirs, coutumes touchantes.—Consolez-vous, âmes trépassées, nous sommes attentifs à votre venue, à vos manifestations.	357
<i>Sursum corda.</i>	365
<i>Le spiritualisme et les gens du monde.</i>	395
<i>Réclamations adressées par deux abonnés catholiques.</i> —Réponse à ces réclamations.	392
<i>Exposé de motifs et bases d'un projet de société spiritualiste.</i>	449

ÉTUDES ET THÉORIES.

Il y a dans l'homme, outre son organisme terrestre ou provisoire, un autre organisme destiné à lui succéder au delà du tombeau.	12
Fragments sur le même sujet.	15
Initiation aux différents modes et diverses natures de manifestations spiritualistes.	92
Considérations sur les développements de l'Esprit, ses destinées.	146
Essai d'explication scientifique de certains phénomènes spiritualistes. (7 ^e livraison).	149

CONTROVERSES, POLEMQUES.

Adhésions à la <i>Revue spiritualiste</i> — Réponse à quelques objections des adhérents.	36
Des témoignages d'autrui et de ceux de l'histoire en matière de spiritualisme.	170
Où les faits que nous alléguons sont vrais, ou ils sont faux. S'ils sont vrais, vous devez les accepter et ne pas vous en moquer; s'ils sont faux, c'est à vous de le démontrer, preuves en main.—Lettre adressée à ce sujet au rédacteur de l' <i>Écho de la frontière</i>	175
Apparitions de Lourdes, faits nouveaux.	200
A M. Hippolyte Lucas, rédacteur du <i>Siècle</i>	205
Reproches adressés au rédacteur de la <i>Revue spiritualiste</i> .—Réponse à ces reproches.	231
M. Louis Jourdan, rédacteur du <i>Siècle</i> , et la <i>Revue spiritualiste</i>	239
Second article adressé à M. Guérault, rédacteur de la <i>Presse</i> , sur la nécessité de constater et d'étudier les phénomènes spiritualistes, afin de leur trouver d'autres explications que celles du clergé catholique.	346
Nouvel avis concernant la formation d'un jury et d'une société spiritualistes.—Réponses à certaines objections.	344

Réponse au concile de Périgueux, par Jean Reynaud, relativement à l'excommunication de son livre *Ciel et terre*. 367
Un mot à l'adresse de M. Philarète Chasles. 453

FAITS ET EXPÉRIENCES.

Écriture directe des Esprits, fait arrivé devant témoins dans la cathédrale de Saint-Denis.—Commentaire à ce sujet. 18
Manifestations médianimiques arrivées à Angers et à Dijon, collier garni de grelot agité par un Esprit, pendule à ressort cassé sonnant l'heure, révélations de vols. 25
Médium extraordinaire.—Déplacements d'objets, action de forces mystérieuses sur la matière due à la présence d'une jeune fille de quatorze ans. 26
Frédéric Wolkstager, onéiromancien suédois. Fait qui le concerne. 53
Dédouplement animique, fait curieux. 55
Manifestations physiques extraordinaires arrivées à l'hôpital de Saintes. 55
Nouveau trait de voyance de M. Home. 79
Manifestations physiques d'un haut intérêt arrivées en Amérique, avec la signature des témoins. 81
Affaire de l'apparition de Lourdes (1^{er} article). 98
M. Home et le miroir magique. 102
Faits divers d'ascensions et de locomotions aériennes.—*L'Univers* et les *Débats*.—Ascensions de M. Home. 117, 121
Manifestations physiques d'Esprits.—Récits et témoignages authentiques.—Facilité aux incrédules de s'assurer de la vérité des faits, 1^{re} lettre du curé de Poussignac (Lot-et-Garonne). 127
Manifestations et avertissements médianimiques remarquables.—Lady Barbara Eyre.—Le Père Dominique et la sœur Pierre de Tours. 151
Manifestations physiques d'Esprits de Larouquette (Lot-et-Garonne).—Seconde lettre du curé de Poussignac. 158
Songes symboliques.—Faits et commentaire à ce sujet. 160
Faits spiritualistes remarquables arrivés en Amérique. 167
Troisième lettre du curé de Poussignac sur l'affaire de La Rouquette (Lot-et-Garonne). (7^e livr.). 159
Fait curieux et inexplicable de photographie. (7^e livr.). 161
Le spiritualisme à Reims.—Faits divers, manuscrits merveilleusement mis en ordre et classés par l'action des Esprits. (7^e livr.). . 162
Expériences diverses auxquelles nous avons assisté, et de la vérité desquelles nous pouvons répondre sur l'honneur.—Témoignages à l'appui.—Ascensions de tables, coups frappés, conversation par l'alphabet, écriture directe. 176

Le spiritualisme à Rodez.—Procès-verbal de diverses manifestations.	184
<i>Rien n'est impossible à ceux qu'animent la foi et l'amour du bien.</i> — Mort ressuscité.—Epilepsie guérie en un instant.—Possession, exorcisme, Esprit chassé.	208
Faits intéressants arrivés aux États-Unis.—Transmutation des mé- taux à l'aide des Esprits, obtenue par l'illustre et très-savant doc- teur Hare.	221
Les possédés de Morzine (Chablais en Savoie), faits et commentaire.	231
Apports et transports d'objets par un Esprit.	237
Faits spiritualistes curieux arrivés en Amérique.	239
Médiums russes.—Manifestations extraordinaires à Moscou et à Pa- ris.—Imprimé tracé directement par les Esprits.	240
Extase, apparition, prévision.	245
Il y a des faits surnaturels partout, même à Paris.—Prodiges arri- vés récemment rue du Bac.—Après avoir constaté la vérité de ces prodiges, aura-t-on la logique d'en tirer des conséquences, ou du moins d'en chercher les causes? Lettre adressée à M. Guéroult, ré- dacteur de la <i>Presse</i>	269
Le spiritualisme aux États-Unis.—Nouveaux faits extraordinaires.	273
A ceux qui prétendent que le spiritualisme est une chose sans consé- quence et sans utilité.—Faits à l'encontre de leur opinion.—Sœur Pierre de Tours.—M. Dupont le Thaumaturge.—Guérisons spirituel- les parfaitement attestées.—Guérisons spiritualistes arrivées à Paris. —Cas remarquables de prévision.—Apparition.—Autre cas de gué- rison spiritualiste, extrait du <i>Spiritual-Age</i> de Boston.—Guérison d'un sourd et muet de naissance.—Manifestation spiritualiste curi- euse.—Médiums guérisseurs.—Le curé d'Ars.—Guérison admi- rable de M ^{me} Kyd, à Paris.—Médiums savants, artistes.—Rogers, médium, peignant le portrait de personnes mortes, qu'il n'a jamais vues.—Conclusion.	311
Apparition du général Marceau, à Coblenz, autour de sa sépulture.	332
Nouveau miracle parfaitement attesté, guérison instantanée.	340
Scènes extraordinaires de magie s'exerçant en Suède sur toute une population d'enfants.	350
<i>La jeune fille d'Orlach.</i> —Extrait d'une brochure du docteur Ker- ner.—Possession.—Esprits punis, manifestations extraordinaires, faits émouvants.	370
Songes symboliques.—Double songe; sa réalisation.	377
Vue à distance.—Révélation d'un crime.	380
Faits spiritualistes divers très-curieux. Dictées médianimiques en rond, en spirale, ou commençant par la dernière lettre du mot.— Esprit enseignant le grec.—Trait de voyance par M. Home.—Mani- festation après un décès récent.—Prédicateur frappé de mulisme au moment où il voulait parler contre les Esprits.—Avertissement de décès.—Apparition et guérison extraordinaire.—Communica- tions diverses curieuses.	400
Songes symboliques. Suite de la lettre du curé de Poussignac.	413

Ecriture directe des Esprits au XII ^e siècle.	417
Guérisons spiritualistes et magnétiques instantanées.	417
Apparition d'une jeune fille à sa mère.	419
Fait curieux relatif au curé d'Ars.	440
Fait merveilleux.—Croix aérienne.	446
Chute miraculeuse d'ossements humains due aux Esprits.	464

BIOGRAPHIES.

<i>Marie d'Agreda</i> , ses extases, ses ascensions aériennes.	116
<i>M. Home</i> , sa biographie; 1 ^{er} article.	150
Idem., 2 ^e article. (7 ^e livr.).	152
Etude sur sainte Catherine de Sienne, 1 ^{er} article.	246
Etude sur sainte Catherine de Sienne. (Suite.).	277
Idem, fin.	294

VARIÉTÉS.

Le mysticisme en Russie.	43
Le guéridon poète.—Ronde des Esprits.—Dictée médianimique	49
Banquet offert à M. Home par une société de spiritualistes de Paris.	72
Faits spiritualistes curieux puisés dans l'histoire.	104
Une fille de Cagliostro.	112
Le spiritualisme et la presse.	156
Observations d'un abonné de la <i>Revue spiritualiste</i> à l'égard des manifestations médianimiques. — Réponse à ces objections.	163
Le spiritualisme et les savants.	187
Le spiritualisme aux États-Unis.	218
Avis important de la rédaction de la <i>Revue spiritualiste</i> .—Jury spiritualiste.	307
Prochaine arrivée des demoiselles Fox à Paris.—Cette capitale possède des médiums non moins remarquables. — Détails à ce sujet.	352
C'est à deux Français que revient l'honneur du mouvement spiritualiste qui, des États-Unis, a rayonné sur le monde entier.—Manifestation médianimique curieuse.	353
Profession de foi spiritualiste d'un abonné. — Quelles conséquences on doit tirer des phénomènes médianimiques.	353
Adhésion et observations adressées au directeur de la <i>Revue spiritualiste</i>	445

Le jury spiritualiste, opinion émise à ce sujet par le <i>Spiritual Telegraph</i> de New-York.	442
Ode au spiritualisme.	448
Lavater, médium. Il a prédit le grand mouvement spiritualiste de nos jours.	465
Cinq cents francs de dommages-intérêts demandés par des médecins à une somnambule thaumaturge parce qu'elle guérit leurs malades.	466
A nos Abonnés.	468

BIBLIOGRAPHIE ET CHRONIQUE.

<i>Le Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans.</i> —Appréciation de cette publication, de son fondateur et du cercle fondé par lui dans la capitale de la Louisiane. (7 ^e livr.).. . . .	465
MM. Home et Alexandre Dumas.—Mariage de l'illustre médium.—Ouvrage publié sur lui par M. le comte Walsh, chambellan de l'Empereur.	495
M. Mabru. — Réponse à son livre, <i>les Magnétiseurs jugés par eux-mêmes</i> , par M. E. Guillot, rédacteur de l' <i>Union magnétique</i>	495
Retour à Paris de M. et M ^{lle} de Guldenstubbé.—Succès que la cause spiritualiste doit attendre de ces personnages.	496
M. Paul Louisy, nouveau collaborateur de la <i>Revue spiritualiste</i>	<i>Id.</i>
<i>Spiritualisme.—Faits curieux, précédés d'une lettre à M. Mabru</i> , par M. Auguez.—Compte-rendu de cet ouvrage.. . . .	502
Articles, sur le magnétisme et le spiritualisme, de M. Escandé dans la <i>Mode nouvelle</i>	505
Enseignements spirites et moraux.—Saint Eloi aux spirites.—Compte-rendu bibliographique.	505
<i>Les magnétiseurs ont-ils tort ou raison ?</i> par M. Rovère.	506
CHRONIQUE ÉTRANGÈRE. — <i>Faits et questions spiritualistes en Amérique, en Allemagne, en Hollande, en Suisse et en Espagne.</i> — Médiums trompettes.—Convention des spiritualistes à New-York.—Médiums à Munich.—Hostilité du clergé.—M. Hornung, spiritualiste allemand; ses ouvrages, son <i>manulecteur</i> , et les exégètes de l'école de Strauss. — M. Home dans la société panthéiste du Dagéraad d'Amsterdam.—M. Siemelinck, magnétiseur hollandais; son système de télégraphie spiritualiste, ses ouvrages, ses travaux.—Spiritualistes suisses.—Le docteur Ræssinger et son <i>Journal de l'âme</i> . — M. le pasteur Bort et ses différents ouvrages.—Compte-rendu de sa Lettre à M. de St-G.—Le spiritualisme à Madrid et en Andalousie.	536, 581

